

## **Livre de messire Marco Polo**

[1] 1. *Ici commence le livre de messire Marco Polo, citoyen de Venise, appelé Milion, où sont décrites les Merveilles du monde*

[1] Impériales et royales majestés, ducs et marquis, comtes, chevaliers et bourgeois, vous tous, qui que vous soyez, qui voulez connaître les différentes espèces humaines et les singularités des diverses régions du monde prenez ce livre et faites-le-vous lire. Vous y trouverez toutes les immenses merveilles, toutes les grandes singularités des différentes contrées du Levant – de la Grande Arménie, de la Perse, de l’empire des Tartares, de l’Inde et de maints autres pays – ainsi que notre livre vous les contera avec ordre et clarté, comme les raconta messire Marco Polo, dit Milion, sage et noble citoyen de Venise, qui les a vues de ses propres yeux. On y trouvera aussi maintes choses qu’il ne vit pas, mais elles lui furent rapportées par des hommes dignes de foi. Et comme nous donnerons les choses vues pour vues et les choses ouïes pour ouïes, notre livre restera juste et véridique, sans nul mensonge.

[2] Tous ceux qui liront ce livre ou qui en écouteront la lecture doivent le croire car tout y est vrai. Sachez en effet que depuis que Dieu Notre Seigneur forma de ses mains notre premier père Adam, jusqu’à nos jours, il n’y eut jamais aucun homme, ni chrétien, ni païen, ni tartare, ni indien, ni d’aucune autre espèce humaine, qui ait connu et exploré les diverses parties du monde et leurs grandes merveilles autant que les explora et les connut le dit messire Marco. Aussi a-t-il pensé qu’il serait trop grand dommage de ne pas mettre par écrit toutes les grandes merveilles qu’il avait vues ou ouï raconter pour vraies, afin que, par ce livre, les autres aussi les connussent qui ne les ont ni vues ni ouïes.

[3] Et vous devez savoir que, pour apprendre toutes ces choses, il ne resta pas moins de vingt-six ans dans ces diverses parties et provinces.

[4] Se trouvant dans la suite prisonnier dans les prisons de Gênes, il fit écrire toutes ces choses par maître Rustichello de Pise qui se trouvait dans les mêmes prisons, en l’an de Notre Seigneur Jésus-Christ 1298.

[5] Et il ne nota qu’une petite partie des choses qu’il avait apprises: celles qui lui revinrent le plus facilement en mémoire.

---

*In un fascicolo allestito in fase di revisione, definito da Benedetto «Supercorrezioni» (vedi Simion §§ 1-2), la numerazione dei capitoli è stata modificata, con l’introduzione dei numeri arabi al posto dei numeri romani.*

2. *Comment messire Niccolo et messire Matteo se partirent de Constantinople pour s'aventurer dans d'autres contrées*

[1] Vous devez savoir qu'en l'an de Notre Seigneur Jésus-Christ 1260, au temps que Baudouin était empereur de Constantinople et que messire Ponte de Venise représentait à Constantinople la seigneurie vénitienne, deux frères Polo se trouvaient dans cette ville, à savoir messire [2] Niccolo, père de messire Marco, et messire Matteo, frère de messire Niccolo. Ils s'y étaient rendus de Venise avec leurs marchandises. C'étaient, à n'en pas douter, de très nobles et sages et prudentes personnes.

[2] Ils tinrent conseil et décidèrent de se rendre dans la Mer Majeure pour profiter et pour gagner. Ils se pourvurent de plusieurs magnifiques bijoux et se partirent de Constantinople sur une nef.

[3] Et ils s'en allèrent à Soldadie.

3. *Comment messire Niccolo et messire Matteo se partirent de Soldadie*

[1] Quant ils furent restés quelque temps à Soldadie ils résolurent d'aller encore plus loin.

[2] Que vous dirai-je? Ils quittèrent Soldadie et se mirent en route. Et ils chevauchèrent tant, sans trouver aucune aventure qui mérite d'être contée, qu'ils arrivèrent chez Berka Khaan, qui était seigneur d'une partie des Tartares et qui se trouvait à ce moment-là entre Bolgara et Saraï.

[3] Ce roi Berka reçut les deux frères Polo – messire Niccolo et messire Matteo – on ne peut plus honorablement et eut grande joie de leur venue. Les deux frères lui donnèrent tous les bijoux qu'ils avaient apportés. Berka les accepta très volontiers et en goûta au plus haut point la beauté. Il leur fit donner en retour le double de ce qu'ils valaient. Ces bijoux furent envoyés, pour les faire monter, en différents endroits et ils furent montés magnifiquement.

[4] Ils étaient dans le pays de Berka depuis un an quand il s'éleva un gros différend entre Berka et Hulahu, le Seigneur des Tartares du Levant. Une grande guerre s'ensuivit et ces deux grands rois marchèrent l'un contre l'autre avec toutes les forces qu'ils purent rassembler. Il y eut entre eux une grande bataille et bien des gens y périrent de part et d'autre. Mais c'est Hulahu, à la fin, qui demeura vainqueur. À cause de cette bataille, à cause plus généralement de cette guerre, personne ne pouvait aller par les chemins sans être pris. C'était le cas des routes par lesquelles ils étaient venus, mais rien ne les empêchait d'aller plus avant. Les deux frères se dirent donc: «Puisqu'il ne nous est pas possible de retourner à Constan-

---

2 **rubr** Matteo] *sostituisce* Mattéo (*in tutto il testo*).

tinople avec nos marchandises, continuons par la voie du Levant. Le jour viendra bien où il nous sera permis de reprendre la voie du retour».

[5] Ils se préparèrent donc au voyage et se partirent de chez Berka. Ils se rendirent à Oukaca où finissait le royaume du Seigneur du Ponant. Ils quittèrent Oukaca et passèrent le fleuve Tigre. Ils traversèrent un désert qui était long de dix-sept journées. Ils n'y trouvèrent ni cité ni bourg, mais seulement des Tartares avec leurs tentes, qui vivaient de leur bétail.

[3] 4. *Comment les deux frères passèrent un désert et parvinrent à la cité de Boukhara*

[1] Quand ils eurent passé ce désert, ils arrivèrent à une cité appelée Boukhara, ville très noble et très grande. Boukhara était aussi le nom du pays. En était seigneur un roi qui se nommait Barak. La cité était la meilleure qu'il y eût dans toute la Perse.

[2] Une fois arrivés là, les deux frères ne purent plus avancer ni revenir sur leurs pas. Ils furent forcés d'y demeurer trois ans.

[3] Ils étaient donc à Boukhara quand arriva dans cette ville un messenger que Hulahu, le Seigneur du Levant, envoyait au Grand Seigneur de tous les Tartares, c'est-à-dire à Khoublaï, qui habitait aux confins du monde, entre le Levant et le vent grec. Quand ce messenger vit messire Niccolo et messire Matteo, il en fut tout émerveillé, n'ayant jamais vu aucun Latin dans ces contrées. Il dit aux deux marchands: «Messeigneurs, si vous voulez bien me croire, vous en aurez grand profit et grand honneur». Les deux frères lui dirent qu'ils suivraient volontiers ses conseils, pourvu toutefois qu'il s'agît d'une chose qui fût en leur pouvoir. Alors le messenger leur dit: «Messeigneurs, sachez donc que le Grand Seigneur des Tartares n'a jamais vu aucun Latin et qu'il désire vivement en voir. Si donc vous voulez venir avec moi jusque chez lui, je vous assure qu'il vous verra avec beaucoup de plaisir et qu'il vous comblera d'honneurs et de biens. Et vous pourrez, en venant avec moi, voyager de de la manière la plus sûre».

5. *Comment les deux frères écoutèrent le messenger envoyé au Grand Khaan*

[1] Quand les deux frères ouïrent ce que leur proposait le messenger, ils en furent tout joyeux. Ils lui dirent qu'ils étaient prêts à partir avec lui.

[2] Ils se mirent donc en route en compagnie du dit messenger et ils voyagèrent pendant un an dans la direction de la tramontane et du vent grec avant d'arriver au terme de leur voyage. Et ils trouvèrent de grandes merveilles et beaucoup de choses étonnantes que nous ne vous raconte-

rons pas ici, car messire Marco, fils de messire Niccolo, qui lui aussi a vu toutes ces choses, vous les exposera tout au long ci-après dans ce livre.

#### *6. Comment les deux frères arrivèrent chez le Grand Khaan*

[1] Quand messire Niccolo et messire Matteo furent arrivés dans le lieu où était le Grand Seigneur, celui-ci les reçut honorablement et leur fit un joyeux accueil. Il se réjouit beaucoup de leur venue.

[4] [2] Il les interrogea sur beaucoup de choses. En premier lieu sur les empereurs: comment ils s'y prenaient pour exercer leur seigneurie et pour maintenir dans leurs états le bon ordre, comment ils allaient en bataille et toutes leurs autres affaires. Puis il les interrogea sur les rois, sur les princes et sur les autres formes de seigneurie.

#### *7. Comment le Grand Khaan interrogea les deux frères sur le fait des chrétiens*

[1] Il les questionna ensuite sur Messire le Pape et sur toutes les conditions de l'Église romaine et sur tous les usages des Latins.

[2] Et messire Niccolo et messire Matteo lui dirent sur chaque point, avec ordre et sagesse, en hommes sages qu'ils étaient, le vrai état des choses.

[3] Il leur fut aisé de le faire, car ils connaissaient bien la langue des Tartares, assavoir le tartaresque.

#### *8. Comment le Grand Khaan envoya les deux frères comme ambassadeurs au Pontife romain*

[1] Or donc, quand le Grand Seigneur appelé Khoublaï Khaan – Seigneur qui avait sous son sceptre tous les Tartares du monde, toutes les provinces et royaumes et régions de cette immense partie de la terre – eut appris, par le clair et beau récit des deux frères, toutes les conditions des Latins, il en fut extrêmement satisfait.

[2] L'idée lui vint d'envoyer des ambassadeurs au Pape.

[3] Il pria donc les deux frères d'accompagner dans cette ambassade un de ses barons. Ils répondirent qu'ils exécuteraient en fidèles sujets tout ce qu'il commanderait.

[4] Alors le Grand Seigneur fit venir devant lui un de ses barons, qui s'appelait Cogatal, et lui ordonna de se rendre chez le Pape avec les deux frères. Le baron répondit: «Sire, je suis votre sujet et je suis prêt à exécuter le mieux que je pourrai tout ce que vous commanderez».

[5] Alors le Grand Seigneur fit faire en langue turque ses lettres pour le Pape et il les consigna aux deux frères et à son baron, les instruisant des choses qu'ils devaient dire de sa part au Pontife.

[6] Et sachez que dans ces lettres et dans cette ambassade se trouvait ce que vous allez ouïr.

[7] Il faisait dire au Pontife qu'il lui envoyât jusqu'à cent sages de la loi chrétienne qui fussent bien instruits dans leur loi, qui connussent de plus les sept arts, et qui fussent capables de disputer, de montrer clairement aux idolâtres et aux autres espèces de croyants que leur loi [n'était pas d'inspiration divine], mais de tout autre nature, c'est-à-dire que toutes les idoles, qu'ils avaient dans leurs maisons et qu'ils adoraient, étaient chose diabolique: des hommes, en somme, capables de [5] leur montrer clairement, par la force du raisonnement, que la loi chrétienne était supérieure à la leur. S'ils parvenaient à le prouver, lui et tous ceux qui dépendaient de lui deviendraient chrétiens et se soumettraient à l'Église du Christ.

[8] Le Grand Seigneur chargea aussi les deux frères de lui apporter un peu de l'huile de la lampe qui brûle sur le Sépulcre de Dieu à Jérusalem.

[9] Telle était la teneur de l'ambassade que le Grand Seigneur envoya au Pape par l'intermédiaire des deux frères.

### 9. *Comment le Grand Khaan donna aux deux frères la tablette d'or des commandements*

[1] Quant le Grand Seigneur eut instruit les deux frères et son baron de tout ce qu'il voulait faire savoir au Pontife, il leur fit donner une tablette d'or sur laquelle était écrit que, partout où ils passeraient, on devrait fournir aux trois messagers tout le logement dont ils auraient besoin, ainsi que les chevaux et les hommes pour les escorter d'un pays à l'autre.

[2] Et quand messire Niccolo et messire Matteo et l'autre envoyé se furent pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, ils prirent congé du Très-Grand Seigneur et montèrent à cheval et se mirent en voyage.

[3] Ils avaient déjà chevauché plusieurs journées lorsque le baron tartare qui accompagnait les deux frères tomba malade, si bien qu'il dut interrompre le voyage et s'arrêter dans une ville. Quand messire Niccolo et messire Matteo virent qu'il était malade et qu'il ne pouvait désormais poursuivre la route avec eux, ils crurent bon d'accomplir le voyage sans lui et se remirent en chemin. Et dans tous les lieux où ils arrivaient, sachez qu'ils étaient servis et honorés à leur commandement.

---

8 7 sages de la loi chrétienne qui fussent bien instruits dans leur loi] *sostituisce* hommes qui fussent bien ferrés sur la loi chrétienne.

[4] Que dire encore? Ils chevauchèrent tant, journée après journée, qu'ils arrivèrent à Laïas. Et je dois vous dire qu'il leur fallut trois ans pour y arriver. Et cela parce qu'ils ne pouvaient pas toujours chevaucher à cause du mauvais temps, à cause des neiges ou des fleuves qui étaient en crue.

#### 10. *Comment les deux frères arrivèrent à la cité d'Acre*

[1] De Laïas ils se partirent et s'en allèrent à Acre. Ils y arrivèrent au mois d'avril, en l'an 1269 de l'Incarnation de Jésus-Christ. Et là ils apprirent que Messire le Pape était mort.

[2] Quand messire Niccolo et messire Matteo eurent appris que le Pape (Clément de nom) était mort, ils se rendirent chez un sage prélat qui était Légat pour l'Église de Rome dans tout le royaume d'Égypte. C'était un homme de grande autorité qui se nommait Téald de Plaisance. Ils lui [6] dirent la raison pour laquelle le Grand Seigneur des Tartares les envoyait comme ambassadeurs auprès du Pontife. Quand le Légat eut entendu ce que lui disaient les deux frères, il en fut fort émerveillé et il lui sembla que c'était là un grand bien et un grand honneur pour la chrétienté. Il dit aux deux frères: «Vous voyez, messeigneurs, que le Pontife est mort. Il vous faudra donc attendre qu'il y ait un pape. Dès qu'il y aura un pape, vous pourrez lui faire votre ambassade». Les deux frères, voyant bien que les paroles du Légat étaient justes, répondirent qu'en attendant l'élection du pape ils iraient à Venise voir leur famille.

[3] Ils partirent donc d'Acre et s'en allèrent à Négrepont. À Négrepont ils remontèrent en bateau et naviguèrent tant qu'ils arrivèrent à Venise. Et là messire Niccolo trouva que sa femme était morte et qu'il lui restait un fils de quinze ans nommé Marco. C'est le Marco dont parle ce livre.

[4] Messire Niccolo et messire Matteo restèrent à Venise environ deux ans, attendant qu'il y eût un pape.

#### 11. *Comment les deux frères quittèrent Venise pour retourner chez le Grand Khaan et emmenèrent avec eux Marco le fils de Messire Niccolo*

[1] Quand les deux frères eurent attendu tout le temps que je vous ai dit et vu qu'on ne faisait toujours pas de pape, ils se dirent que ce serait trop tarder désormais voulant retourner chez le Grand Khaan. Ils se partirent donc de Venise, emmenant avec eux le jeune Marco, et ils se rendirent droit à Acre où ils retrouvèrent le Légat dont je vous ai parlé.

[2] Ils causèrent beaucoup avec lui de l'embarras où ils se trouvaient et commencèrent par lui demander la permission de se rendre à Jérusalem pour y prendre un peu d'huile de la lampe du sépulcre du Christ; chose

dont le Grand Khaan les avait priés et à laquelle il tenait parce qu'il était fils d'une chrétienne. Le Légat leur donna la permission d'y aller.

[3] Ils se partirent donc d'Acre et allèrent à Jérusalem et ils eurent de l'huile de la lampe du sépulcre du Christ.

[4] Puis ils s'en retournèrent encore à Acre chez le Légat et ils lui dirent: «Monseigneur, puisque nous voyons qu'aucun pontife n'est élu, nous voulons retourner chez le Grand Seigneur, car nous nous sommes déjà trop arrêtés». Et monseigneur le Légat, qui était un des plus grands seigneurs de toute l'Église de Rome, leur répondit: «Puisque vous voulez retourner chez le Grand Seigneur, j'y consens». Il prépara donc ses lettres et son ambassade pour le Grand Khaan, témoignant que messire Niccolo et messire Matteo étaient venus pour s'acquitter de leur ambassade, mais qu'ils n'avaient pu le faire, parce qu'il n'y avait pas de pape.

[7] 12. *Comment les deux frères et Marco se partirent d'Acre*

[1] Dès qu'ils eurent les lettres préparées par le Légat, les deux frères se partirent d'Acre et se mirent en route pour retourner chez le Grand Seigneur.

[2] Ils voyagèrent tant qu'ils arrivèrent à Laïas.

[3] Ils y étaient à peine arrivés que la nouvelle leur parvint que le Légat ci-dessus nommé avait été élu pape et qu'il avait pris le nom de Grégoire. Les deux frères en eurent grande joie.

[4] Bien peu de temps s'était passé quand arriva à Laïas un messager que le Légat devenu pape envoyait à la recherche de messire Niccolo et de messire Matteo pour leur faire savoir, au cas où ils ne seraient pas encore partis, qu'ils eussent à retourner chez lui. Les deux frères étaient encore dans la ville, car en ce moment tout les chemins du désert, par où ils devaient passer, étaient barrés et coupés par un neveu du Grand Khaan, qui avait jadis été chrétien et qui était alors en guerre contre le Grand Seigneur et fuyait devant les troupes qui l'avaient déconfit. Le message les remplit de joie et ils répondirent qu'ils retourneraient volontiers sur leurs pas.

[5] Que vous dirais-je encore? Le roi d'Arménie fit armer une galère pour les deux frères et les fit conduire au Légat avec tous les honneurs.

13. *Comment les deux frères allèrent chez le Pontife romain*

[1] Dès qu'ils furent arrivés à Acre, ils allèrent chez Messire le Pape et lui rendirent hommage en toute humilité.

[2] Messire le Pape les reçut honorablement, leur donna sa bénédiction et leur fit grande fête. Il fit préparer d'autres lettres pour le Grand Khaan où il lui demandait, entre autres choses, que son neveu Abagha, à savoir le Seigneur des Tartares du Levant, accordât aux chrétiens aide et faveur pour leur rendre possible le passage d'Outremer. Il donna à messire Niccolo et à messire Matteo, pour les porter au Grand Khaan, de nombreux et splendides présents, en cristal et en autres matières. Il leur donna deux frères prêcheurs, les plus sages sans faille qu'il y eût dans toute cette contrée. L'un d'eux s'appelait frère Niccolo de Vicence, l'autre frère Guillaume de Tripoli. Il munit les deux moines de privilèges, qui leur conféraient, dans les pays où ils devaient aller, pour les choses d'église, une autorité plénière. Avec les privilèges et les lettres, il donna aux deux frères et aux deux moines ses instructions sur ce qu'il voulait faire savoir au Grand Khaan.

[3] Et quand messire Niccolo et messire Matteo et les deux frères prêcheurs eurent reçu les privilèges et les lettres et les instructions de Messire le Pape, ils se firent donner sa bénédiction. Puis ils partirent tous les quatre, et avec eux Marco, le fils de messire Niccolo. Ils se rendirent tout droit à Laïas.

[8] [4] Ils étaient à Laïas quand Bondocdaire, soldan de Babylone, vint en Arménie avec une grande armée et se mit à ravager cruellement le pays. Nos messagers coururent le risque d'être tués. Ce voyant, les deux frères prêcheurs eurent grand'peur d'aller plus avant. Ils dirent donc qu'ils ne continueraient pas le voyage. Ils donnèrent à messire Niccolo et à messire Matteo tous les privilèges et toutes les lettres qu'ils avaient. Ils se séparèrent d'eux et s'en allèrent avec le Maître du Temple.

14. *Comment les deux frères et Marco arrivèrent à la cité de Kémenfou où se trouvait le Grand Khaan*

[1] Aussi messire Niccolo et messire Matteo, avec Marco, le fils de messire Niccolo, se mirent-ils en chemin et chevauchèrent tant, hiver comme été, qu'ils arrivèrent chez le Grand Khaan, qui se trouvait alors dans une cité appelée Kémenfou, cité très riche et grande.

[2] Ce qu'ils virent en chemin nous ne vous le dirons pas maintenant, car nous vous le raconterons dans notre livre ci-après, tout par ordre.

---

13 4 Babylone] *sostituisce* Babylonie (*in tutto il testo*).



[3] Et sachez qu'ils peinèrent bien trois ans et demi pour y arriver. Et cela à cause des neiges et des pluies et des grands fleuves et des grands vents et aussi parce qu'en hiver on ne pouvait chevaucher comme en été.

[4] Et je ne mens pas en vous disant que le Grand Khaan, lorsqu'il sut que messire Niccolo et messire Matteo revenaient, envoya au devant d'eux des messagers à la distance de bien quarante journées.

[5] Et ils reçurent de tous largement assistance et honneur.

### 15. *Comment les deux frères et Marco se présentèrent au Grand Khaan en son palais*

[1] Que vous dire de plus? Quand messire Niccolo et messire Matteo, et Marco avec eux, furent arrivés dans cette grande cité, ils se rendirent au maître palais où ils trouvèrent le Grand Khaan entouré d'une foule de barons.

[2] Ils fléchirent le genou devant lui et le saluèrent le plus humblement qu'ils purent.

[3] Le Grand Khaan les fit relever et les reçut honorablement et les accueillit avec grande joie. Et il les interrogea beaucoup sur leur état et sur la manière dont les choses s'étaient passées. Les deux frères lui répondirent qu'elles s'étaient très bien passées, puisqu'ils le retrouvaient, lui, plein de prospérité et de santé. En même temps ils lui présentèrent les privilèges et les lettres que le Pontife lui envoyait et il en fut très satisfait. Ils lui remirent ensuite la sainte huile qu'il reçut avec beaucoup de joie et qu'il apprécia grandement.

[4] Ayant vu le jeune damoiseau qui était avec eux, à savoir Marco, [9] le Grand Khaan leur demanda qui il était. «Sire» répondit messire Niccolo «c'est mon fils et votre sujet». «Qu'il soit le bienvenu», dit le Grand Khaan.

[5] Mais pourquoi allonger notre récit? Sachez en somme que le Grand Khaan et toute sa cour accueillirent magnifiquement les deux messagers. Et ils recevaient de tous largement assistance et honneur. Ils restèrent à la cour et y étaient honorés plus que tous les autres barons.

### 16. *Comment le Grand Khaan envoya Marco comme ambassadeur*

[1] Or, il arriva que Marco, le fils de messire Niccolo, apprit si bien les coutumes des Tartares, leurs langues et leurs écritures, leur maniement de l'arc, que c'était merveille. Je puis en effet vous certifier qu'il ne fallut pas que beaucoup de temps s'écoule après son arrivée à la cour du Grand Seigneur pour qu'il sût parler et écrire quatre des langues qui étaient parlées dans le pays. Il était extrêmement sage et prudent et grande était

l'affection que lui portait le Grand Khaan pour la bonté et pour la grande valeur qu'il voyait en lui.

[2] Lorsqu'il vit que Marco était si sage, le Grand Khaan l'envoya comme ambassadeur dans un pays nommé Karadjan, qui était éloigné de six mois de voyage.

[3] Le jeune damoiseau s'acquitta on ne peut plus sagement de sa mission.

[4] Et comme il savait bien, pour l'avoir vu et ouï plus d'une fois, que le Grand Khaan, lorsque revenaient les messagers qu'il avait envoyés dans les différentes parties du monde, s'ils ne savaient, en lui rendant compte de l'ambassade dont ils avaient été chargés, rien lui dire en plus sur les pays où ils avaient été, comme il savait bien que le Grand Khaan les appelait alors sots et ignorants et disait qu'il s'intéressait plus aux nouvelles, aux mœurs et aux coutumes de ces pays lointains qu'aux choses pour lesquelles il les y avait envoyés, sachant bien cela, quand il alla en ambassade, Marco fut attentif à toutes les nouveautés et à toutes les choses inaccoutumées qu'il rencontrait, pour pouvoir les redire au Grand Khaan. Il recueillit en outre, pour les donner au Grand Khaan, qui en fut très satisfait, une quantité d'objets singuliers.

### 17. *Comment Marco Polo revint de son ambassade et en fit la relation au Grand Khaan*

[1] À peine revenu de son ambassade, Marco se présenta au Grand Khaan et lui relata toute l'affaire pour laquelle il avait été envoyé, affaire qu'il avait excellemment menée à chef. Il lui dit ensuite toutes les nouveautés et toutes les choses curieuses qu'il avait vues [10] dans son voyage. Et il le fit si bien et si sagement que le Grand Khaan et tous ceux qui l'ouïrent en furent tout émerveillés. Et ils se disaient l'un à l'autre: «Si Dieu lui prête vie, ce jeune homme ne pourra manquer d'être un homme de grand sens et de grande valeur».

[2] Que vous dirai-je encore? À partir de cette ambassade, on donna au jeune homme le titre de 'messire' et c'est «messire Marco Polo» que l'appellera dorénavant notre livre. Ce titre, il le mériterait bien ayant tant de sens et de distinction.

[3] Mais pourquoi allonger ce récit? Le fait est que messire Marco resta bien dix-sept ans auprès du Grand Khaan et pendant tout ce temps il ne cessa d'aller en ambassade. Car, voyant que messire Marco Polo lui apportait tant de nouvelles de tous les pays et qu'il s'acquittait si bien de toutes les tâches qu'on lui confiait, c'est à lui, pour cette raison, que le Grand Khaan réservait toute ambassade importante, toute ambassade en terre lointaine. Et messire Marco s'en tirait fort bien et savait raconter à son retour maintes nouveautés et maintes choses étonnantes.

[4] La manière de se conduire de messire Marco plaisait énormément au Grand Khaan. Aussi l'aimait-il beaucoup et il le traitait avec tant d'honneur et avec tant de familiarité que les autres barons en étaient très jaloux.

[5] Si donc messire Marco connut plus que tout autre les particularités de ces lointains pays, c'est qu'il parcourut plus que n'importe qui ces contrées éloignées. C'est aussi qu'il s'efforça plus que tout autre d'en acquérir la connaissance.

*18. Comment messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco demandèrent congé au Grand Khaan*

[1] Quand messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco furent restés auprès du Grand Khaan tout le temps que nous avons dit, ils vinrent à la décision de retourner dans leur pays.

[2] Ils en demandèrent maintes fois la permission au Grand Khaan, l'en priant par les plus douces paroles. Mais le Grand Khaan les aimait tant et était si content de les avoir près de lui qu'il ne cédait pour rien au monde à leurs prières.

[3] Or, il arriva que sur ces entrefaites mourut la reine Bolghana, épouse d'Arghon le Seigneur du Levant. Et cette reine laissait dans son testament qu'aucune dame qui ne fût de son lignage ne pourrait s'asseoir sur son trône ni devenir l'épouse d'Arghon.

[4] Arghon choisit alors trois de ses barons, dont l'un se nommait Oulataï, l'autre Apuskha et le troisième Khodja. Il les envoya, avec une très belle escorte, au Grand Khaan, pour le prier de lui envoyer une dame qui fût de lignage de la reine Bolghana, sa défunte épouse.

[11] [5] Quand les trois barons furent arrivés chez le Grand Khaan, ils lui dirent pourquoi ils étaient venus. Le Grand Khaan les reçut avec honneur et leur fit grande fête. Il fit ensuite venir une dame nommée Kokatchin, qui était du lignage de la dite reine Bolghana, dame qui était jeune de dix-sept ans et qui était très belle et avenante. Il dit aux trois barons que c'était là la dame qu'ils cherchaient. Ceux-ci se déclarèrent satisfaits.

[6] Le Grand Khaan leur donna alors une grande et belle escorte pour conduire honorablement la nouvelle épouse au roi Arghon. Et quand tous les préparatifs nécessaires furent achevés, les trois ambassadeurs demandèrent congé au Grand Khaan et se mirent en route, du même côté d'où ils étaient venus. Ils chevauchaient depuis huit mois, quand éclata une guerre entre certains rois des Tartares, si bien que les routes étaient coupées et qu'on ne pouvait plus avancer. À leur grand déplaisir, les trois messagers furent contraints à revenir chez le Grand Khaan auquel ils racontèrent tout ce qui leur était arrivé.

[7] En ce moment même messire Marco revenait de l'Inde par des mers fort peu pratiquées et racontait maintes nouvelles des régions parcourues.

Lorsque les trois barons l'entendirent et qu'ils eurent appris que messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco étaient des Latins et combien ils étaient des hommes de valeur, ils décidèrent de se faire accompagner par eux par voie de mer. Ils allèrent donc chez le Grand Khaan et lui demandèrent, comme une grâce, d'être renvoyés par mer et d'avoir pour compagnons les trois Latins. Le Grand Khaan, qui avait, comme je vous l'ai dit, tant d'affection pour nos trois Latins, accorda cette grâce bien à contre-cœur. Il donna congé aux trois Latins pour qu'ils pussent accompagner les trois barons et escorter la susdite dame.

19. *Où l'on raconte comment messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco se séparèrent du Grand Khaan*

[1] Quand le Grand Khaan vit que messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco allaient le quitter, il les fit venir tous trois devant lui et leur donna deux tablettes de commandement, où l'on ordonnait que, dans tous ses états, ils fussent exempts de toute obligation et qu'ils eussent, partout où ils iraient, les vivres pour eux et pour leur domestique. Il les chargea d'ambassades pour le Pape, pour le roi de France, pour le roi d'Espagne et pour les autres rois de la chrétienté. Puis il fit préparer quatorze nef, chacune desquelles avait quatre mâts et qui pouvaient, s'il le fallait, naviguer à douze voiles. (Nous pourrions bien vous expliquer comment, mais ce n'est pas ici le lieu, car ce serait un trop long discours). Et je vous dis aussi que parmi les dites nef il y en avait au moins quatre qui portaient deux cent cinquante à deux cent soixante marins.

[12] [2] Une fois que les nef furent préparées, les trois barons et la dame, et avec eux messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco, prirent congé du Grand Khaan et montèrent sur les nef avec une suite nombreuse. Et le Grand Khaan les fournit de vivres pour deux ans.

[3] Que vous dire encore? Ils se mirent donc en mer. Ils naviguaient depuis trois mois lorsqu'ils arrivèrent à une île située vers le midi, qui s'appelle Java: île pleine de merveilles que nous vous raconterons dans notre livre. [Ils furent contraints de s'y arrêter plusieurs mois]. Puis ils partirent de cette île. Et vous devez savoir qu'ils naviguèrent par la Mer de l'Inde pendant dix-huit longs mois avant d'arriver au pays qui était le but de leur voyage. (Et ils rencontrèrent pendant tout ce temps maintes grandes merveilles que nous vous raconterons également dans notre livre). Quand ils furent arrivés, ils trouvèrent qu'Arghon était mort.

[4] Et je puis vous dire sans mentir que, lorsqu'ils s'embarquèrent sur les nef, ils étaient bien six cents personnes, sans compter les marins. Tous moururent, dix-huit exceptés. Des trois ambassadeurs, un seul survécut: celui qui s'appelait Khodja. De toutes les dames et demoiselles de l'escorte, il n'en resta qu'une seule.

[5] Comme, après la mort d'Arghon, la seigneurie était aux mains d'un sien frère appelé Quiakhatou, c'est sous sa protection qu'on mit la dame [destinée comme épouse au roi Arghon] et c'est à lui que les envoyés du Grand Khaan exposèrent l'ambassade dont le Grand Khaan les avait chargés. Il ordonna que la dame fût donnée à Cazan, fils d'Arghon, qui se trouvait alors dans la région de l'Arbre Sec, aux confins de la Perse, avec soixante mille hommes, pour garder certains passages. C'est ce que les messagers firent. Cela fait, messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco revinrent chez Quiakhatou, car leur chemin passait par là. Et ils y restèrent neuf mois.

[6] Quand messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco se furent acquittés complètement, quant à la dame, de la tâche à eux confiée, quand ils eurent parfait l'ambassade dont les avait chargés le Grand Khaan, ils prirent congé de Quiakhatou. Ils partirent et se mirent en chemin. Et sachez que Quiakhatou donna à ces trois messagers du Grand Khaan, à savoir à messire Niccolo, à messire Matteo et à messire Marco, quatre tablettes de commandement en or - deux avec l'emblème du gerfaut, une avec l'emblème du lion, l'autre sans aucun emblème - longues chacune d'une coudée et larges de cinq pouces, et du poids de trois ou quatre livres l'une. Et elles portaient l'inscription suivante: qu'en vertu du Dieu éternel le nom du Grand Khaan fût honoré et loué, [qu'il vécut] longtemps, que ceux qui n'obéiraient pas fussent mis à mort et tous leurs biens confisqués. Elles portaient aussi que ces trois messagers fussent honorés et servis dans tous ses états comme lui-même et qu'ils fussent fournis de chevaux et de tous les vivres et de toutes les [13] escortes qui leur seraient nécessaires. Et il en fut bien ainsi. Car, à travers tous ses états, ils eurent en abondance chevaux et vivres et tout ce qu'il leur fallait. Car je vous affirme, sans mentir, qu'on leur donna maintes fois deux cents cavaliers, ou plus ou moins, selon le besoin, pour les escorter et leur permettre d'aller en toute sécurité d'un pays à l'autre. Et c'était bien nécessaire, car, la seigneurie de Quiakhatou n'étant pas reconnue par Cazan souverain légitime, les peuples n'avaient pas la même crainte de forfaire qu'ils auraient eue s'ils avaient eu un seigneur reconnu.

[7] Il faut que j'ajoute encore une chose qui me semble bien digne d'être notée à l'honneur de ces trois messagers. Je veux parler du pouvoir extraordinaire dont furent investis en ce voyage messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco. La confiance que le Grand Khaan avait en eux était si grande et si grande était l'affection qu'il leur portait, que c'est à eux qu'il confia la reine Kokatchin - et, avec elle, la fille du roi du Mangi - pour qu'ils la conduisissent à Arghon, le Seigneur de tout le Levant. Et c'est ce qu'ils firent très fidèlement. Ils conduisirent les deux dames par voie de mer, avec toute cette suite et cette immense quantité de victuailles, comme je vous l'ai conté plus haut. Et ces deux grandes dames étaient à la merci de ces trois ambassadeurs. Ils veillaient à leur sûreté comme si elles

avaient été leurs propres filles; et les deux dames, qui étaient très jeunes et très belles, les considéraient comme leur propres pères et leur obéissaient comme à des pères véritables. Les trois ambassadeurs les consignèrent à leur époux. Je ne mens pas en disant que la reine Kokatchin, épouse de Cazan actuellement régnant, s'était tellement attachée - et son mari Cazan non moins qu'elle - aux trois ambassadeurs, qu'elle aurait fait n'importe quoi pour eux comme pour son propre père et qu'elle pleura de douleur à leur départ, quand ils durent la laisser pour retourner dans leur pays.

[8] C'est bien certainement une chose honorable que celle que je vous ai contée, à savoir qu'on ait confié à ces trois messagers deux dames de cette condition pour que, d'un pays si éloigné, ils les conduisissent à leur époux.

[9] Laissons maintenant cela et poursuivons notre récit.

[10] Que dois-je encore vous dire? Ayant quitté Quiakhatou, les trois messagers se mirent en route et chevauchèrent tant, journée après journée, qu'ils arrivèrent à Trébisonde. De Trébisonde ils passèrent à Constantinople, de Constantinople à Négrepont et de Négrepont à Venise.

[11] Et cela advint en l'an 1295 de l'Incarnation du Christ.

[12] Par les choses que je vous ai contées jusqu'ici je vous ai donné tout le prologue de notre livre. Je passerai maintenant au livre même: à savoir à la description des merveilles que messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco rencontrèrent dans les pays qu'ils parcoururent.

#### [14] 20. Où l'on parle de la Petite Arménie

[1] Sachez bien qu'il y a deux Arménies: la Grande et la Petite.

[2] De la Petite est seigneur un roi qui sait maintenir fort bien l'ordre dans le pays et qui est soumis au Tartare du Levant. Nombreuses sont les cités, nombreux aussi les bourgs.

On y trouve de tout en grande abondance. C'est une contrée où l'on peut se concéder le plaisir de toute espèce de chasse, soit de bêtes à poil, soit de bêtes à plumes. Mais je dois vous dire que la région n'est pas saine: elle est même très mauvaise pour la santé.

[4] Anciennement, les gentilshommes y étaient vaillants et bons guerriers. Ils y sont à présent faibles et couards, sans autre qualité que celle d'être de grands buveurs.

[5] Il y a dans ce pays, au bord de la mer, une cité nommée Laïas où il se fait grand commerce. C'est en effet dans cette cité qu'arrivent de l'intérieur toutes les épices, tous les draps de soie et d'or, toutes les autres marchandises de prix. Et les marchands de Venise, de Gênes et de tous les autres pays viennent là, les achètent et les répandent ensuite dans le monde entier. Tous ceux, marchands ou non marchands, qui veulent aller dans l'intérieur, c'est à cette cité qu'ils viennent pour entreprendre leur voyage.

[6] Le royaume de la Petite Arménie confine: du côté du midi, à la Terre Promise, qui est aux mains des Sarrasins; du côté de la tramontane, à cette partie de la Turcomanie où sont les Turcomans appelés Karamans; du côté du levant et du vent grec, à cette partie de la Turcomanie où se trouvent les villes de Kaïserie, de Sévaste et beaucoup d'autres cités, toutes soumises au Tartares; du côté du ponant, elle confine à la mer par laquelle on va aux pays des chrétiens.

[7] Nous vous avons parlé de la Petite Arménie. Nous allons maintenant vous parler de la Turcomanie.

## 21. *Où l'on parle de la province de Turcomanie*

[1] En Turcomanie on trouve trois espèces de gens.

[2] En premier lieu les Turcomans, qui adorent Mahomet et suivent sa loi. Ce sont gens simples, au parler rude, qui habitent les montagnes et les landes, tous les endroits où ils savent qu'il y a de bons pâturages, car ils vivent de leur bétail. Il y naît de bons chevaux turcomans et de bons mulets de grande valeur.

[3] Il y a, outre les Turcomans, mêlés à eux, les Arméniens et les Grecs, qui habitent les cités et les bourgs. Ils vivent de commerce et d'industrie. Car c'est dans ce pays qu'on fait les premiers, les plus beaux tapis du monde. On y tisse aussi des draps de soie, cramoisis et d'autres [15] couleurs, très beaux et très riches. On y produit aussi quantité d'autres choses.

[4] Les cités les plus renommées sont Konio, Kaïserie, Sévaste. Il y a bien d'autres cités et d'autres bourgs, mais je n'en dirai rien pour ne pas trop allonger mon récit.

[5] Le pays est soumis au Tartare du Levant. C'est le Seigneur du Levant qui y envoie ceux qui en ont la seigneurie.

[6] En voilà assez pour cette province. Nous allons maintenant vous parler de la Grande Arménie.

## 22. *Où l'on parle de la Grande Arménie*

[1] La Grande Arménie est une grande province.

[2] On y rencontre tout d'abord une cité appelée Arzingan où l'on fait les meilleurs bougrans qui soient au monde. Il y a aussi quantité d'autres industries, mais il n'est pas possible d'en parler, car ce serait trop vaste matière pour notre récit.

[3] Il y a, dans la Grande Arménie, les meilleurs bains d'eau de source qui soient sur la terre.

[4] La population est composée d'Arméniens, sujets du Tartare.

[5] Nombreux sont les bourgs et les cités. La meilleure des cités est Arzingan, qui a un archevêque. Viennent ensuite Arziron et Arzizi. Dans un bourg appelé Païpurth, sur la route qui mène de Trébisonde à Tauriz, il y a une importante mine d'argent.

[6] C'est une très vaste province.

[7] En été, toutes les troupes du Tartare du Levant y séjournent, car il y a dans cette contrée, en été, d'excellents pâturages pour le bétail. Elles y demeurent donc en été, avec leurs bêtes, mais pas en hiver, car les bêtes n'y trouveraient plus de quoi vivre à cause du grand froid dû à l'énorme abondance des neiges. Les Tartares partent donc quand vient l'hiver et s'en vont dans des régions plus chaudes, où ils peuvent trouver de l'herbe en abondance et de bons pâturages pour leurs bêtes.

[8] Je vous dirai aussi qu'en cette Grande Arménie il y a l'arche de Noé sur une grande montagne. Car vous devez savoir qu'au centre de la Grande Arménie il y a une grosse montagne, très haute, en forme de vasque, sur laquelle, d'après la renommée, l'arche de Noé se serait arrêtée. On l'appelle pour cela la montagne de l'Arche de Noé. Elle est tellement large et haute que deux jours ne suffisent pas pour en faire le tour et son sommet est perpétuellement recouvert de tant de neige que personne n'y peut monter. Mais à cause des eaux que ces neiges produisent en fondant, le mont est si fertile en herbe à sa base que pendant l'été, de toutes les régions voisines, les bêtes y viennent |16| pâturer.

[9] Du côté de midi, vers le levant, la Grande Arménie confine à un royaume appelé Mossoul, habité par des chrétiens, c'est-à-dire par des nestoriens et des jacobites. (De ceux-ci on parlera plus loin). Au midi également se trouvent les pays de Mush et de Méridin, dont je vous parlerai aussi plus loin, et beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

[10] Du côté de tramontane, elle confine à la Jorgiémie, dont je vous parlerai bientôt.

[11] Sur ses frontières avec la Jorgiémie, il y a une source qui donne de l'huile en telle abondance qu'on en pourrait charger cent nefes à la fois. Cette huile n'est pas bonne comme aliment, mais elle brûle très bien et on s'en sert pour oindre les chameaux contre la rogne et la dartre. Les gens viennent de très loin pour cette huile. Dans toute la contrée, on ne brûle d'autre huile que celle-là.

[12] Mais en voilà assez sur la Grande Arménie. Nous allons maintenant vous parler de la province de Jorgiémie.



23. Où l'on parle des Jorgiens, de leur roi et d'autres particularités de leur pays

[1] Les Jorgiens ont un roi qui s'appelle – ainsi que se sont appelés en tout temps les rois de Jorgiënie – David *Mélic*, c'est-à-dire en français David 'Roi', et qui est soumis au Tartare. Dans l'ancien temps, tous les rois de cette province naissaient avec le signe d'un aigle sur l'épaule droite.

[2] Ils sont beaux de corps, preux hommes d'armes, bons archers et hardis combattants dans la bataille. Ils sont chrétiens et suivent la loi grecque. Ils portent les cheveux courts à la manière des clercs.

[3] C'est cette province qu'Alexandre ne put passer dans sa marche contre le Ponant, à cause de la route qui est étroite et redoutable. Car d'un côté il y a la mer et de l'autre de grandes montagnes et des forêts non praticables aux cavaliers. La route est très étroite, entre la montagne et la mer, et elle reste telle durant plus de quatre lieues, si bien qu'une poignée d'hommes y tiendrait tête au monde entier. Et c'est pour cette raison qu'Alexandre ne put passer. Et sachez qu'Alexandre y fit élever une tour et y construisit une forteresse, pour que ces gens-là ne pussent passer par cette route et marcher contre lui. Et on l'appelle la Porte de Fer. Et c'est bien le lieu dont parle le *Livre d'Alexandre* là où il raconte comment il enferma les Tartares entre deux montagnes. (Ce n'étaient pas, à vrai dire, des Tartares, car il n'existait pas encore de Tartares en ce temps-là, mais, mêlée à beaucoup d'autres, une population qu'on appelait les Comans).

[17] [4] Cités et bourgs y sont très nombreux. Ils ont de la soie en grande abondance et on y tisse des draps de soie et d'or, les plus beaux qu'on ait jamais vus. On y trouve les meilleurs autours du monde, appelés *avigi*. Il y a de tout en abondance. Ils vivent de commerce et du produit de leur travail.

[5] La province est toute pleine de grandes montagnes, de défilés étroits et inexpugnables, si bien que les Tartares ne purent jamais l'avoir vraiment tout entière sous leur domination. Leurs forêts sont toutes de buis.

[6] Et là se trouve un couvent de moines, dit de Saint-Léonard, où se produit la merveille que je vais vous conter.

[7] Sachez donc qu'il y a, près de l'église de Saint-Léonard, un grand lac formé par une eau qui descend d'une montagne. Or, dans cette eau, qui provient de cette montagne, on ne trouve, de toute l'année, aucun poisson, ni petit ni grand, excepté à partir du premier jour de Carême. Alors en effet les poissons commencent à venir et ils viennent dans la suite tous les jours de Carême, jusqu'au Samedi saint, c'est-à-dire jusqu'à la veille de Pâques. Pendant tout ce temps, on y trouve des poissons en grand nombre, et, pendant tout le reste de l'année, il n'y en a pas trace.

[8] La province est baignée par deux mers. Elle a d'un côté, vers la tramontane, la Mer Majeure et d'un autre côté, vers le levant, celle dont nous avons parlé, au pied même de la montagne. Cette dernière mer s'appelle Mer de Ghel et Ghelan ou Mer d'Abaco. Elle a environ deux mille sept cents milles de pourtour et a la forme d'un étang. Elle ne communique en effet avec aucune autre mer: la mer la plus proche est à plus de douze journées. Elle reçoit le fleuve Euphrate, le Tigre, le Djion et beaucoup d'autres fleuves encore. Et elle est toute bordée de montagnes et de terre. Récemment les marchands de Gênes se sont mis à naviguer dans cette mer. Ils sont parvenus à y porter leurs vaisseaux.

[9] Il y a dans cette mer nombre d'îles assez populeuses, avec de belles cités. Elles ont pour habitants les gens qui fuirent devant le Tartare, quand ce dernier faisait la conquête du royaume ou, pour mieux dire, de la province de Perse: province où villes et campagnes avaient encore comme forme de gouvernement la commune. En fuyant ils se réfugièrent dans les dites îles et sur les montagnes, où ils espéraient être plus sûrs. C'est ainsi que ces îles devinrent habitées.

[10] Il y a dans cette mer une très grande quantité de poissons et surtout d'esturgeons, de saumons et d'autres gros poissons.

[11] C'est de cette région que nous vient la soie appelée *ghella*.

[18] [12] Il y a, près de cette province, une cité très belle et très grande dont le nom est Tiflis. Tout autour se trouvent nombre de châteaux et de bourgs qui dépendent d'elle. Elle est habitée par des chrétiens, à savoir par des Arméniens et des Géorgiens. Il y a quelques sarrasins et quelques juifs, mais en petit nombre. On y produit des draps de soie et de beaucoup d'autres sortes. Les gens vivent du produit de leur travail et sont soumis au Tartare.

[13] Nous vous avons parlé jusqu'ici des régions qui confinent à l'Arménie du côté de la tramontane. Nous vous parlerons maintenant des autres pays qui la limitent entre le midi et le levant.

[14] Et notez bien que de chaque province nous ne rappelons que les principales cités, deux ou trois au plus. Il en est beaucoup d'autres dont on pourrait aussi parler. Mais il serait trop long de les rappeler toutes, d'autant qu'elles n'ont pas toutes quelque chose de particulier et de merveilleux.

---

23 8 Ghel et Ghelan] *sostituisce* Guel ou de Guélan.

23 10 de saumons] *la «Supercorrezione» cassa una pericope, originariamente posta dopo saumons: (aux bouches des fleuves).*

23 11 *ghella*] *sostituisce* guelle.

24. Où l'on parle du royaume de Mossoul

[1] Mossoul est un grand royaume où habitent des gens de diverses sortes, comme vous allez l'ouïr.

[2] Il y a d'abord ceux qu'on appelle Arabes, qui adorent Mahomet.

[3] Il y a une autre sorte de gens qui suivent la loi chrétienne, non pas cependant comme le prescrit de l'Église de Rome, mais en s'en écartant en plusieurs points. Je veux parler de ceux qu'on appelle nestoriens et jacobites. Ils ont un patriarche qu'ils appellent Zatholic: patriarche qui nomme des archevêques, des évêques, des abbés et toute autre sorte de prélats, et les envoie dans les divers pays, dans l'Inde, dans le Khataï partout où il y a des chrétiens de cette sorte à diriger, exactement comme fait, [pour ses propres chrétiens], le pape de Rome. Ce patriarche demeure à Baldac. Or sachez-le bien: nestoriens et jacobites sont tous les chrétiens que vous rencontrerez dans les régions que je viens de nommer.

[4] On fait dans ce royaume toutes les étoffes de soie et d'or qu'on appelle *moussoulines*. Et c'est de ce royaume aussi que viennent les puissants marchands appelés *moussoulines*, qui nous apportent ces quantités immenses de précieuses épices de toute sorte, de perles, de draps d'or et de soie.

[5] Dans les montagnes de ce royaume habite une autre sorte de gens qu'on appelle Kurdes. Ils sont pour la plupart chrétiens, de la secte nestorienne ou jacobite. Il y en a qui sont sarrasins, adoreurs de Mahomet. C'est une population belliqueuse et méchante. Et ils dépouillent volontiers les marchands.

[6] Près de cette province on en trouve une autre qu'on appelle la province de Mush et Méridin. Le coton y vient en très grande quantité. On y fait beaucoup de bougrans et beaucoup d'autres travaux. Il y a quantité d'artisans et de marchands. Ils sont soumis au Tartare.

[19] [7] Et maintenant laissons le royaume de Mossoul. Nous allons vous parler de la grande cité de Baldac.

25. Où l'on raconte comment la grande cité de Baldac fut prise

[1] Baldac est une très grande cité où résidait le Calife, chef de tous les sarrasins du monde, comme à Rome réside le Pape, chef de tous les chrétiens.

---

24 1 Arabes] *sostituisce* Arabi.

24 3 dans les divers pays, dans l'Inde, dans le Khataï] *sostituisce* dans les divers pays de l'Inde et du Khataï.

24 4 épices] *sostituisce* épiceries.

[2] Elle est traversée par un très gros fleuve par lequel on peut aller jusqu'à la Mer des Indes. Les marchands vont et viennent sur ce fleuve avec leurs marchandises. Et sachez qu'en suivant cette voie, la Mer des Indes est à bien dix-huit journées de Baldac. Les marchands qui veulent aller en Inde vont par ce fleuve jusqu'à une cité nommée Kisci, et de là ils entrent dans la Mer des Indes.

[3] Ajoutons que, sur le dit fleuve, entre Baldac et Kisci, se trouve une grande cité appelée Bascra. Et dans les bois qui environnent cette cité naissent les meilleures dattes qui soient au monde.

[4] À Baldac se font de nombreuses espèces de draps d'or et de soie, à savoir des *nassitch*, des *nacs*, des *cramois*, sans parler d'autres espèces très richement brodés d'oiseaux et de bêtes.

[5] Presque toutes les perles qui de l'Inde sont portées dans les pays chrétiens sont percées à Baldac.

[6] Et sachez que dans cette ville on étudie beaucoup la loi de Mahomet et généralement toutes les sciences: la nécromancie, la physique, l'astronomie, la géomancie et la physionomie.

[7] C'est la ville la plus noble et la plus grande qui soit en toutes ces régions.

[8] Or vous devez savoir que le Calife de Baldac fut trouvé en possession du plus grand trésor, en or, en argent et en pierres précieuses, qu'un homme ait jamais possédé. Et voici ce qui arriva.

[9] Au temps où les Seigneurs des Tartares commencèrent à dominer, ils étaient quatre frères, et l'aîné d'entre eux, nommé Mongou, était Grand Khaan. Ils avaient déjà soumis à leur domination, par la force, le Khataï et autres terres voisines. Mais ils ne se contentaient pas de ces conquêtes et désiraient avoir beaucoup plus encore. L'idée leur vint de subjuguier le monde entier. Ils le divisèrent pour cela en quatre parties, à savoir que l'un d'eux devrait conquérir des pays du côté de l'orient, un autre de côté du midi et les deux autres de deux autres côtés. À celui d'entre eux qui se nommait Hulahu échut par le sort le côté du midi.

[10] Or donc Hulahu, le grand Seigneur des Tartares, qui fut le frère du Grand Khaan qui règne aujourd'hui, Hulahu dis-je, ayant réuni une très grande armée, entreprit vaillamment, lui le premier, la conquête de ces régions.

[20] [11] Sachez donc qu'en l'an du Christ 1255 il marcha sur Baldac. Connaissant bien la puissance de la cité et sachant de combien d'hommes elle disposait, il résolut de la prendre par la ruse plutôt que par la force. Il avait environ cent mille hommes à cheval sans compter les gens de pied. Et voici ce qu'il fit. Avant de donner l'assaut à la cité, pour que le Calife et

---

25 3 Bascra] *sostituisce* Bastra.

25 4 *nassitch*] *sostituisce* 'nassics'.

ses gens, qui étaient dans la ville, crussent son armée moins nombreuse, il plaça, des deux côtés de la ville, cachées dans les bois, la plus grande partie de ses troupes, puis, avec le reste, il se rua au galop jusqu'aux portes. Voyant que l'armée ennemie était peu nombreuse et n'en faisant aucun cas, mettant au surplus toute sa confiance dans la bannière de Mahomet, le Calife pensa pouvoir la détruire entièrement et, sans plus tarder, il sortit de la ville avec ses troupes. Et quand Hulahu vit cela, feignant de fuir, il l'entraîna jusqu'au delà des bois dans lesquels il avait caché ses gens, et, ayant ainsi cerné l'ennemi, il le tailla en pièces.

[12] Le Calife fut pris en même temps que la cité. Chose vraiment merveilleuse, car il y avait dans Baldac plus de cent mille cavaliers et je ne compte pas les gens de pied.

[13] La ville une fois prise, Hulahu découvrit que le Calife avait une tour toute pleine d'or, d'argent et d'autres richesses, comme jamais on n'en vit réunies dans un seul lieu. Quand il vit ce grand trésor, il en fut tout émerveillé. Il fit appeler le Calife et le fit venir devant lui. Puis il lui dit: «Calife, pourquoi avais-tu amassé un si grand trésor? Que voulais-tu en faire? Ne savais-tu donc pas que j'étais ton ennemi et que je marchais contre toi avec tant de soldats pour te déposséder? Et sachant cela, pourquoi ne pas prendre ton trésor, pourquoi ne pas le donner à des cavaliers et à des soldats, pour ta propre défense et celle de ta cité?» Le Calife ne savait que répondre et se tenait coi. Alors Hulahu ajouta: «Calife, puisque je vois que ce trésor te plaît tant, je veux te le donner à manger, ton trésor». Il fit saisir le Calife et le fit enfermer dans la tour du trésor, ordonnant qu'on ne lui donnât rien ni à manger ni à boire. Puis il lui dit: «Calife, nourris-toi maintenant de ce trésor autant que tu veux, puisqu'il te plaît tant, car jamais plus tu ne mangeras autre chose». Cela dit, il le laissa dans la tour où il mourut au bout de quatre jours.

[14] Et certes, il aurait mieux valu pour le Calife qu'il eût donné son trésor à ses hommes pour défendre sa terre et son peuple. Au lieu de cela, il mourut avec tous ses gens et perdit tous ses biens.

[15] Depuis ce Calife-là, il n'y eut plus d'autre calife.

[16] Nous vous parlerons maintenant de Tauriz.

[17] Mais comme, sur les gens de Baldac, sur leurs choses et sur leurs coutumes, nous n'avons pas dit tout ce que nous aurions pu dire et que, vu l'ampleur du sujet, nous avons abrégé notre récit, nous [21] voulons ajouter au moins encore une chose, on ne peut plus merveilleuse, comme vous allez ouïr.

## 26. Où l'on parle du grand miracle de la montagne arrivé à Baldac

[1] Nous voulons encore vous conter un grand miracle qui arriva entre Baldac et Mossoul.

[2] Vous devez savoir qu'en l'an 1225 de l'Incarnation du Christ, il y avait à Baldac un Calife qui haïssait beaucoup les chrétiens. Nuit et jour, il pensait aux moyens de contraindre tous les chrétiens de son état à devenir sarrasins, ou, s'il ne le pouvait, de les faire tous périr. Il ne cessait à ce sujet de consulter ses religieux et les sages de sa loi, à savoir des gens qui n'avaient pas envers les chrétiens moins de haine que lui. Car la vérité est qu'il n'y a au monde aucun sarrasin qui ne haïsse grandement les chrétiens.

[3] Or il arriva que le Calife et ses conseillers furent arrêtés par un passage de la sainte Écriture, où il était dit ce que vous allez ouïr. Ils trouvèrent donc qu'il est dit dans un des Évangiles que s'il y avait un chrétien qui eût de foi gros comme un grain de sénevé, il n'aurait qu'à adresser une prière au Seigneur pour faire mouvoir et heurter deux montagnes. D'avoir trouvé un tel passage ils en eurent grande joie, car ils pensèrent que la chose suffisait pour faire devenir sarrasins tous les chrétiens ou pour les exterminer jusqu'au dernier.

[4] Le Calife fit donc convoquer tous les chrétiens, nestoriens et jacobites, qui étaient dans son état. Il en vint un nombre étonnant. Quand ils furent tous venus devant lui, le Calife leur montra le dit Évangile et le leur fit lire. Et quand ils l'eurent lu, il leur demanda si c'était bien la vérité. Les chrétiens répondirent que c'était certainement la vérité. «Donc vous dites», fit le Calife, «que si un chrétien avait de foi gros comme un grain de sénevé, il pourrait, seulement en priant son Dieu, faire entrechoquer deux montagnes?» «Nous l'affirmons», répondirent les chrétiens. «Alors voici l'alternative que je vous pose», dit le Calife. «Puisque vous êtes si nombreux, il doit bien se trouver parmi vous quelqu'un qui ait un peu de foi. Je vous dis donc ceci. Ou bien vous ferez mouvoir cette montagne que vous voyez là-bas» - et il leur montra un mont près de la cité - «ou bien je vous ferai tous mourir de male mort. Car, si vous ne la faites pas mouvoir, vous montrerez par là que vous êtes des êtres sans foi. Je vous ferai tous occire ou bien vous vous convertirez à notre bonne loi, à la loi que Mahomet notre prophète nous a donnée. Aussi aurez-vous la foi et serez sauvés. Et je vous donne pour faire cela dix jours de temps. Si, passé ce délai, vous ne l'avez pas fait, je vous ferai tous mettre à mort».

[5] Cela dit, le Calife se tut et congédia les chrétiens.

[22] 27. *Comment les chrétiens furent très épouvantés par ce que leur avait dit le Calife*

[1] Quand les chrétiens eurent ouï ce que leur disait le Calife, ils en eurent beaucoup de douleur et une grande peur de mourir les saisit. Ils conservaient toutefois bon espoir en leur Créateur, qui les devait aider en un si grand péril. Tous leurs sages se réunirent et tinrent conseil, à savoir

tous leurs prélats, car ils avaient parmi eux nombre d'évêques, d'archevêques et de prêtres. Ils ne trouvèrent aucune solution, excepté qu'il fallait prier le Seigneur Dieu que dans sa pitié et miséricorde Il les conseillât dans cette difficulté et qu'Il les délivrât d'une mort cruelle comme celle que leur ferait subir le Calife s'ils ne faisaient pas ce qui leur était demandé. Que faut-il encore ajouter? La vérité est que nuit et jour les chrétiens se tenaient en oraison et priaient dévotement le Sauveur, Dieu du ciel et de la terre, que dans sa pitié Il voulût bien les assister dans le grand danger où ils étaient.

[2] Pendant huit jours et huit nuits, les chrétiens ne cessèrent de supplier et de prier, tous, hommes et femmes, petits et grands. Or il arriva que, tandis qu'ils étaient ainsi en prière, à un évêque, qui était homme de très sainte vie, apparut en vision l'ange, messenger de Dieu. Et il lui dit: «Évêque, va chez ce savetier qui n'a plus qu'un œil et dis-lui de faire la prière pour que se meuve la montagne. La montagne se déplacera aussitôt».

[3] Quel homme était ce savetier et quelle était sa vie, il est nécessaire que vous le sachiez.

[4] C'était un homme très honnête et très chaste. Il jeûnait et ne commettait aucun péché. Il allait à l'église et à la messe chaque jour. Il donnait chaque jour une partie de son pain pour l'amour de Dieu. C'était un homme de si bonne conduite et de sainte vie, qu'on n'aurait pu en trouver un meilleur sur toute la face de la terre. Et je vais vous conter une chose qu'il fit, grâce à laquelle le bruit se répandit combien il était homme de bien, de bonne foi et de bonne vie.

[5] Sachez donc qu'il avait souvent ouï lire dans le saint Évangile le passage où il est dit que, si ton œil te scandalise et t'induit au péché, tu dois l'arracher ou le crever, de manière qu'il ne puisse te faire pécher. Or il arriva qu'un jour une belle femme vint à la boutique de ce savetier pour acheter des souliers. Le patron voulut voir sa jambe et son pied pour savoir quels souliers lui conviendraient. Il dit à la femme de les lui montrer et la femme accéda sans autre à son désir. Or, en vérité, jambe et pied étaient d'une telle beauté qu'on ne pouvait imaginer rien de plus beau. À voir la jambe et le pied de cette femme, le maître savetier, dont je vous ai dit la vertu, entra dans une forte tentation, car ses yeux se complurent à cette vue. Il [23] fit sortir la femme et ne voulut pas lui vendre les souliers. Et à peine la dame fut-elle dehors, qu'il s'écria en lui-même: «Ah! Félon et traître! À quoi vas-tu donc penser? Certes, de ces yeux qui me scandalisent, je prendrai une grande vengeance». Puis il saisit sans hésiter une petite alène, l'aiguisa avec soin et s'en donna dans un de ses yeux un coup si violent que l'œil éclata dans sa tête et qu'il resta borgne pour toute sa vie.

[6] De la manière que vous avez ouïe, le savetier se creva un œil. C'était bien certainement un homme de haute sainteté et de grande vertu.

[7] Et maintenant revenons à notre sujet.

28. *Comment l'évêque eut la vision que la prière d'un savetier ferait mouvoir la montagne*

[1] Le dit évêque ayant eu plusieurs fois cette vision – à savoir qu'il devait faire venir ce savetier et que ce savetier par sa prière ferait mouvoir la montagne – il communiqua aux autres chrétiens, dans tous ses détails, la vision qui maintes fois lui était apparue. Et les chrétiens furent tous d'avis de faire venir devant eux le dit savetier.

[2] Ils le firent donc venir devant eux.

[3] Dès qu'il fut venu, ils lui dirent qu'il devait prier le Seigneur Dieu de faire mouvoir la montagne. Quand ce savetier ouït ce que lui disaient l'évêque et les autres chrétiens, il répondit qu'il n'était pas homme de si grande vertu que le Seigneur accomplît à sa prière un si grand prodige. Les chrétiens le supplièrent par les plus douces paroles de faire à Dieu cette prière. Et que vous dire encore? Ils l'implorèrent tant qu'il promit de faire leur volonté et de faire cette prière à son Créateur.

29. *Comment la prière du chrétien fit mouvoir la montagne*

[1] Quand le terme fixé fut arrivé, les chrétiens se levèrent de grand matin et tous, hommes et femmes, petits et grands, ils allèrent à l'église et chantèrent la sainte Messe. Et quand ils eurent chanté la sainte Messe et accompli tout le service de Notre Seigneur Dieu, ils se mirent en route tous ensemble pour se rendre dans la plaine, où s'élevait le dit mont. Devant eux on portait la Croix du Sauveur.

[2] Et quand tous les chrétiens – ils étaient au moins cent mille – furent arrivés dans cette plaine, ils se placèrent devant la Croix de Notre Seigneur.

[3] Le Calife était là, avec une multitude tellement grande de sarrasins qu'on l'eût crue impossible. Ils étaient venus là pour occire les chrétiens, étant bien sûrs que la montagne demeurerait à sa place. Et les chrétiens, tous, petits et grands, étaient pleins de [24] peur et d'épouvante, tout en gardant cependant bon espoir dans leur Créateur.

[4] Et quand tous ces gens, chrétiens et sarrasins, furent réunis dans cette plaine, le savetier s'agenouilla devant la Croix, leva les mains vers le ciel, et pria ardemment son Sauveur, lui demandant que cette montagne se mût et qu'on ne fit pas mourir de male mort l'immense quantité de chrétiens qui était assemblée là. Ayant terminé sa prière, il dit à la montagne: «Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te commande que, par la vertu du Saint-Esprit, tu te meuves de ce lieu où tu es vers cet autre lieu». Et la montagne aussitôt commença à s'ébranler et s'avança d'un mille.

[5] À cette vue, le Calife et ses sarrasins restèrent grandement émerveillés et plusieurs d'entre eux se convertirent à la loi chrétienne. Le Calife



lui-même se fit chrétien, mais en cachette. Seulement, quand il mourut, on trouva une croix suspendue à son cou. Aussi les sarrasins ne l'ensevelirent-ils pas dans le lieu où sont ensevelis les autres califes, mais ils mirent son corps dans un autre lieu.

[6] C'est comme cela que se passa ce miracle, tout comme vous l'avez ouï. Et en l'honneur de ce savetier et de la grâce obtenue alors, chaque année les chrétiens, nestoriens et jacobites, célèbrent solennellement l'anniversaire du dit miracle, observant, la vigile de cette fête, un jeûne absolu. [Pour cette célébration, ils vont bien d'accord], mais en général, comme leurs croyances diffèrent en plus d'un point, tous ces chrétiens – arméniens, nestoriens et jacobites – se font une guerre sans merci.

### 30. Où l'on parle de la noble cité de Tauriz

[1] Tauriz est une grande cité, dans une grande province appelée Irak. Outre Tauriz, il y a, dans cette province, nombre de cités et de bourgs. Mais comme Tauriz est la ville la plus noble de la province tout entière, aussi ne parlerai-je que d'elle.

[2] Sachez que les habitants de Tauriz vivent de commerce et d'industrie. On y produit en effet quantité de draps d'or et de soie de la plus grande valeur. La cité est très bien située, en sorte que de l'Inde, de Baldac, de Mossoul, de Curmos et de beaucoup d'autres lieux, les marchandises y affluent et nombreux y viennent les marchands latins, surtout génois, pour y acquérir les marchandises qui y arrivent des contrées étrangères. On y achète aussi des pierres précieuses et des perles qui s'y trouvent en abondance. C'est une cité qui permet les plus riches gains aux marchands de passage.

[3] Les habitants de Tauriz sont gens de peu d'importance. On y trouve mêlées les sortes de gens les plus diverses. Il y a des Arméniens, des jacobites, des Jorgiens, des Persans. Il y a en outre les adorateurs [25] de Mahomet, c'est à savoir le peuple même de la cité, appelés Taurisiens.

[4] La cité est tout entourée de beaux et agréables jardins, pleins d'excellents fruits.

[5] Les sarrasins de Tauriz sont fort méchants et félons. [Et cela se comprend bien]. En effet la loi qu'ils ont reçue de leur prophète Mahomet établit qu'on ne doit pas considérer comme péché tout le mal qu'ils font à ceux qui ne sont pas de leur loi, tout vol commis à leurs dépens. Et quand un chrétien les occit ou les malmène de quelque manière, ils se considèrent

---

29 5 dans le lieu où sont ensevelis les autres califes] *sostituisce* dans la tombe des autres califes.

30 3 *taurisiens*] *sostituisce* 'tauriziens'.

comme martyrs de la foi. Raison pour laquelle leurs méfaits seraient considérables si la seigneurie ne les refrénait pas. Telle est du reste dans le monde entier la conduite des sarrasins. Car il vous faut savoir qu'il suffit pour qu'ils soient sauvés, qu'à leur heure dernière leur prêtre aille chez eux et leur demande s'ils croient que Mahomet a été le vrai envoyé de Dieu. S'ils répondent qu'ils le croient, ils sont sauvés. Pour cette raison, à savoir à cause de la facilité avec laquelle ils absolvent et permettent de méfaire, ils ont converti à leur loi les Tartares et bien d'autres peuples.

[6] On trouve, dans le territoire de Tauriz, un moûtier qui porte le nom du bienheureux Barsamo, saint très vénéré dans cette contrée. Il y a dans ce moûtier un abbé et beaucoup de moines portant l'habit à la manière des Carmélites. Et ces moines, pour ne pas rester oisifs, tricotent sans arrêt des ceintures de laine, qu'ils mettent ensuite sur l'autel du bienheureux Barsamo pendant qu'on célèbre les offices. Et quand ils vont quêter à travers le pays (tout comme les frères de Saint-Esprit) ils en font don à leurs bienfaiteurs et aux personnes notables, car elles sont bonnes pour faire disparaître toutes les douleurs qu'on peut avoir sur le corps. Aussi chacun désire-t-il en avoir par dévotion.

[7] Nous avons assez parlé de Tauriz. Nous commencerons maintenant à parler de la Perse.

[8] De Tauriz à la Perse il y a douze journées.

### 31. Où l'on commence à parler de la grande province de Perse

[1] La Perse est une très grande province qui fut déjà, au temps passé, très noble et de grande puissance. Elle est maintenant telle que l'ont réduite les Tartares, à savoir pleine de dégâts et de ruines.

[2] En Perse se trouve la cité de Sava, la cité d'où partirent les trois Mages quand ils vinrent adorer Jésus-Christ.

[3] Dans la dite cité se trouvent les trois tombes, très grandes et très belles, où sont ensevelis les trois Mages. Sur chaque tombe est un édifice carré, surmonté d'une coupole, d'un très beau travail. Elles sont proches l'une de l'autre. Les trois corps sont toujours entiers, avec les cheveux et la barbe. L'un d'eux s'appelait Balthazar, l'autre Gaspard et le troisième Melchior. Messire Niccolo et messire Matteo [26] interrogèrent sur ces trois Mages plusieurs habitants de la dite cité, mais il n'y eut personne qui sût leur en dire la moindre chose. On leur disait seulement que c'étaient trois rois, ensevelis là au temps passé.

Mais voici cependant ce qu'ils parvinrent à savoir.

[4] À trois journées de Sava, ils trouvèrent un bourg appelé Kala Atapéristan, ce qui signifie en français 'bourg des adorateurs du feu'. Et c'est avec raison qu'on l'appelle ainsi, car les habitants de ce bourg adorent le feu. Et je vous dirai pourquoi ils l'adorent.

[5] Les gens du dit bourg racontent qu'une fois, dans l'ancien temps, trois rois de cette contrée allèrent adorer un prophète qui venait de naître. Ils portèrent avec eux trois offrandes - de l'or, de l'encens, de la myrrhe - pour savoir si ce prophète était dieu, roi terrestre ou bien médecin. Car ils se disaient: «S'il prend l'or, il est roi terrestre; s'il prend l'encens, il est dieu; s'il prend la myrrhe, il est médecin». Quand ils furent arrivés au lieu où était né l'Enfant, le plus jeune de ces rois alla le voir seul et il trouva qu'il lui ressemblait, qu'il paraissait de son âge et de son apparence. Il sortit de là grandement surpris. Après lui entra celui qui était d'âge moyen et le petit Enfant lui parut comme à l'autre, de son apparence et de son âge. Il ressortit lui aussi tout ébahi. Enfin le troisième y alla et il lui arriva la même chose qu'aux deux autres. Et il ressortit lui aussi frappé de stupeur. Quand ils se trouvèrent tous les trois ensemble, les trois rois se racontèrent ce qu'ils avaient vu. Leur émerveillement fut alors extrême et ils décidèrent d'y aller tous les trois ensemble. Ils se rendirent donc tous ensemble auprès de l'Enfant et ils lui trouvèrent l'aspect et l'âge qu'il avait réellement: l'aspect et l'âge d'un enfant qui a seulement treize jours. Alors ils l'adorèrent et lui offrirent l'or, l'encens et la myrrhe. Le petit Enfant prit toutes les trois offrandes. Puis il leur donna un coffret fermé. Et les trois rois s'en allèrent et reprirent le chemin de leur contrée.

### 32. Où l'on continue de parler des trois Mages qui vinrent adorer Dieu

[1] Lorsqu'ils eurent chevauché quelques journées, l'idée leur vint de voir ce que l'Enfant leur avait donné. Ils ouvrirent donc le coffret et ils y trouvèrent une pierre.

[2] Leur étonnement fut extrême, car ils ne comprenaient pas ce que cela voulait dire. L'Enfant la leur avait donnée pour leur signifier qu'ils devaient rester durs comme la pierre dans la foi qu'ils venaient d'embrasser. Car les trois rois, quand ils eurent vu que l'Enfant avait pris toutes les offrandes, en avaient conclu qu'il était dieu, roi terrestre et médecin. Et l'Enfant, sachant bien que cette foi s'était formée en eux, leur avait donné la pierre pour les avertir de [27] rester fermes et constants dans leur croyance.

[3] Les trois rois prirent la pierre et la jetèrent dans un puits, car ils ne savaient pas pourquoi elle leur avait été donnée. Et la pierre fut à peine dans le puits qu'un feu ardent descendit du ciel et vint directement au puits où ils l'avaient jetée.

[4] À la vue de cette grande merveille, les trois rois furent tout stupéfaits et ils se repentirent d'avoir jeté la pierre, comprenant bien alors qu'elle était un symbole grand et bon. Ils prirent aussitôt de ce feu et le portèrent dans leur pays, et le mirent dans une de leurs églises, très belle et très riche. Ils n'ont jamais cessé depuis lors de le faire brûler et ils l'adorent

comme un dieu. C'est avec ce feu qu'ils cuisent tous leurs sacrifices et holocaustes. Si par hasard le dit feu vient à s'éteindre, ils recourent aux autres qui ont la même foi qu'eux et qui adorent aussi le feu. Ils se font donner du feu qui brûle dans leur église et reviennent rallumer le leur. Ils ne le rallumeraient jamais avec un feu autre que celui dont je viens de parler. Et maintes fois, pour retrouver de ce feu, ils doivent faire dix journées de marche.

[5] Voilà donc les raisons pour lesquelles les habitants de cette contrée adorent le feu. Et ils sont, sachez-le bien, en très grand nombre.

[6] Toutes ces choses furent racontées à messire Niccolo et à messire Matteo par les gens du bourg. Et c'est pure vérité. Sachez encore qu'un des trois Mages était de Sava, l'autre d'Ava, le troisième de Kashan.

[7] Je vous ai raconté cette histoire dans tous les détails. Je vais maintenant vous parler de maintes autres cités de la Perse, de leurs particularités et de leurs coutumes.

### 33. Où l'on parle des huit royaumes de la Perse

[1] Or donc, vous devez savoir qu'il y a en Perse huit royaumes - car la Perse est une fort grande province - et voici leurs noms, un par un.

[2] Le premier, à savoir celui qu'on trouve tout d'abord en venant de Tauriz, est appelé Kazvin; le second, plus à midi, est appelé Kurdistan; le troisième Lor; le quatrième Shoulistan; le cinquième Isfahan; le sixième Shiraz; le septième Sonkara; le huitième, au bout de la Perse, Tounokain.

[3] Tous les dits royaumes sont situés vers le midi, à la seule exception de Tounokain, qui est dans la direction de l'Arbre Seul.

[4] Dans ce royaume abondent les beaux destriers, dont une grande quantité est vendue en Inde. Et sachez bien que ce sont des chevaux de [28] grande valeur, car ils peuvent bien coûter, en livres tournois, environ deux cents livres l'un: c'est là le prix de la plupart d'entre eux.

[5] Il y a aussi des ânes, les plus beaux du monde, dont la valeur est de trente marcs d'argent par tête, car ils sont excellents coureurs et vont très bien l'amble. Ajoutons qu'il leur faut peu de nourriture, qu'ils portent de grosses charges et qu'ils font beaucoup de chemin en un jour: ni chevaux ni mulets ne pourraient résister à une pareille fatigue. Car les marchands de ces contrées, quand ils vont d'un pays à un autre, sont contraints à traverser de grands déserts, à savoir des lieux sablonneux et arides, sans un brin d'herbe, sans la moindre chose qui puisse servir de nourriture aux chevaux. Les puits et les eaux douces sont si éloignés les uns des autres que les bêtes doivent faire de très longues marches sans avoir à boire, ce

---

33 2 Kazvin] *sostituisce* Kasvin.

que les chevaux ne sont pas capables de supporter. Aussi aux chevaux les marchands préfèrent-ils les ânes qu'ils achètent plus cher que les chevaux. La hauteur du prix est compensée par le coût moindre de leur entretien. Ils se servent bien aussi des chameaux qui eux aussi portent de grandes charges et coûtent peu d'entretien, mais ils ne sont pas aussi rapides que les ânes.

[6] Les habitants des royaumes susdits conduisent les dits chevaux jusqu'à Kisci et à Curmos, deux cités situées au bord de la Mer des Indes. Là, ils trouvent les marchands qui les leur achètent et qui les mènent en Inde où ils les revendent au prix élevé que je vous ai dit.

[7] Ces royaumes sont pleins de gens cruels et sanguinaires: ils se massacrent continuellement entre eux. N'était la crainte de la seigneurie, à savoir du Tartare du Levant, ils mettraient bien à mal les marchands voyageurs. Mais ce dernier les fait punir sévèrement et il a en outre établi que, dans tous les passages dangereux, si les marchands le demandent, les habitants leur doivent fournir des guides alertes et empressés pour les accompagner en sécurité jusqu'à la contrée voisine. Et il a aussi établi qu'on donnerait aux conducteurs, pour chaque charge, la valeur de deux ou trois gros [de Venise], selon la longueur du parcours. Mais en dépit de toutes les lois, il n'est pas rare que les marchands soient attaqués et malmenés durement. Si les marchands ne sont pas bien pourvus d'armes et d'arcs, ils les massacrent ou les malmènent sans pitié. Ils suivent tous, soyez-en certains, la loi de Mahomet leur prophète.

[8] Dans les cités, il y a quantité de marchands et d'artisans qui [29] vivent de leur commerce et de leur travail. Car ils font des draps de soie et d'or de toutes les espèces.

[9] Le coton y vient en abondance, ainsi que le froment, l'orge, le mil, le panic et autres sortes de blés, le vin et toutes sortes de fruits. On pourra me dire: mais les sarrasins ne boivent pas de vin, leur loi l'interdit. À cela nous répondrons qu'ils interprètent le texte de leur loi de la manière suivante: pour qu'on puisse boire sans violer la loi ou le précepte, il suffit qu'on fasse un peu bouillir le vin sur le feu, de manière à le consumer un peu et à le faire devenir doux, et alors ils ne l'appellent plus vin, disant qu'avec sa saveur première il perd aussi son premier nom.

[10] Et maintenant laissons ces royaumes et parlons de la grande cité de Yazd, de toutes ses particularités et de toutes ses coutumes.

#### 34. Où l'on parle de la cité de Yazd

[1] Yazd est aussi une cité de la Perse, très belle et très noble et de grand commerce.

[2] On y fait quantité de draps de soie, appelés *yazd*, que les marchands exportent dans beaucoup d'autres pays, en en tirant de grands profits.

[3] Ils adorent Mahomet.

[4] Quand on quitte cette ville pour aller plus avant, on chevauche sept jours toujours dans la plaine, ne rencontrant qu'en trois endroits des habitations où l'on puisse loger. On trouve fréquemment de beaux bosquets de palmiers, que l'on peut traverser à cheval et qui sont riches en gibier des bois. Perdrix et cailles y foisonnent pour le grand divertissement des marchands qui chevauchent par là.

[5] Il y a en outre de très beaux ânes sauvages.

[6] Au bout des dites sept journées, on trouve un royaume appelé Kerman.

### 35. Où l'on parle du royaume de Kerman

[1] Kerman est un royaume qui se trouve aussi en Perse, vers le levant, et qui eut au temps jadis ses propres seigneurs, se succédant par hérédité. Mais depuis que les Tartares l'ont conquis, la seigneurie ne se transmet plus par hérédité: le Tartare y envoie des seigneurs de son choix.

[2] C'est dans ce royaume que naissent les pierres appelées turquoises. Elles y sont en grande abondance, car les gens du pays, pour en avoir, n'ont qu'à creuser la roche de leurs montagnes. Ils ont aussi, en grand nombre, dans leurs montagnes, des veines d'acier et d'ondanique.

[3] On y fabrique très bien toute espèce de harnois pour cavaliers: [30] freins, selles, éperons, épées, arcs, carquois et, en général, tout genre d'armement.

[4] Leurs dames et demoiselles travaillent très noblement de l'aiguille sur des draps de soie de toutes couleurs, y dessinant par leurs broderies des bêtes, des oiseaux et maintes autres figures. Elles font, pour les nobles et les grands, des courtines si belles et si riches que c'est un enchantement de les voir. Elles font aussi des couvertures, des coussins et des oreillers d'une grande finesse.

[5] Dans les montagnes de ce pays naissent les meilleurs faucons du monde et les plus rapides. Ils sont plus petits qu'un faucon pèlerin et sont rouges sur la poitrine et sous la queue, entre les cuisses. Et je vous affirme qu'ils ont un vol d'une vitesse si extraordinaire qu'il n'est pas un oiseau qui puisse, en volant, leur échapper.

[6] Quand on laisse la cité de Kerman, on chevauche sept journées à travers une plaine, rencontrant sans cesse des bourgs, des villages, des habitations en grand nombre. Il fait bon y chevaucher et l'on s'y récréé énormément, car il y a beaucoup de gibier et surtout des perdrix en quantité.

[7] Quand on a chevauché sept journées dans la dite plaine, on arrive à une très grande montagne. Puis commence une grande descente et pendant deux jours on descend sans cesse, trouvant toujours en abondance dif-

férentes sortes de fruits. Anciennement, il y avait là des habitations, mais maintenant il n'y en a plus. Des pâtres y séjournent avec leurs troupeaux.

[8] De la cité de Kerman jusqu'à cette descente il fait en hiver un tel froid qu'on s'en garantit à grand peine à force de lainages et de peaux.

[9] Je veux encore vous parler d'une expérience qui a été faite dans ce royaume de Kerman.

[10] Vous devez donc savoir que les gens de Kerman sont bons, tout à fait modestes et paisibles et on ne peut plus serviabes entre eux. Or le roi de Kerman, un jour que ses sages étaient auprès de lui, leur fit cette observation: «Messeigneurs, je m'émerveille fort de ne pas savoir la raison du fait que voici. Tandis que, dans les royaumes de la Perse qui sont si voisins de notre province, il y a des gens si mauvais et si déloyaux qu'ils ne cessent de s'entre-massacrer, chez nous, qui pour ainsi dire ne formons qu'un avec eux, il ne s'élève presque jamais ni colère ni scandale». Les sages lui répondirent que c'était à cause du terrain. Et alors le roi envoya quelques-uns de ses hommes dans les pays de la Perse, spécialement dans le royaume d'Isfahan ci-dessus nommé, dont les habitants surpassaient par leurs vices tous ceux des autres royaumes. Et là il fit, selon le conseil de ses sages, charger sept nefs de terre et il la fit venir dans son pays. Quand cette terre y fut [31] arrivée, il la fit étendre, en guise de bitume, dans les salles de la cour et il la fit recouvrir de tapis pour que, molle comme elle était, elle ne pût salir les assistants. Or, un festin ayant été préparé dans ces salles, soudain, dès le premier service, les convives se mirent à s'insulter l'un l'autre en paroles et en actes et à se blesser à mort.

[11] Et alors le roi reconnut que c'était bien le terrain qui était la cause du fait dont il s'émerveillait.

### 36. Où l'on parle de la cité de Kamadin

[1] Après les deux journées de descente dont je vous ai parlé, on trouve une plaine très vaste. Et là où commence cette plaine il y a une cité appelée Kamadin, qui jadis fut on ne peut plus noble et grande, mais qui n'a plus aujourd'hui la grandeur et la beauté d'autrefois, car des envahisseurs tartares l'ont plus d'une fois dévastée. Cette plaine, sachez-le bien, est très chaude.

[2] La province dont nous commençons à vous parler est appelée Réobar.

[3] Elle produit des dattes, des pommes de paradis, des pistaches et d'autres fruits que nous n'avons pas dans nos pays froids. Il y croît aussi le froment et d'autres blés.

---

36 3 Il y croît aussi le froment et d'autres blés] *pericope aggiunta nelle «Supercorrezioni».*

[4] Les tourterelles y pullulent à cause des nombreuses baies qu'elles trouvent à manger. Elles sont en quantité incroyable, car les sarrasins ne les mangent jamais, ayant cette nourriture en horreur. On y trouve aussi des faisans, des francolins et maintes autres espèces d'oiseaux. On y trouve, je dis, cette espèce d'oiseaux qu'on appelle francolins. Mais ce sont des francolins d'une race spéciale, différents des francolins des autres pays. Leur couleur est mêlée de noir et de blanc et ils ont les pattes et le bec rouges.

[5] Non moins différentes des autres sont les bêtes et je vous parlerai d'abord du bœuf.

[6] Les bœufs sont très gros et sont blancs comme la neige. Ils ont le poil court et lisse, comme cela est naturel dans un pays chaud.

Leurs cornes sont courtes et grosses, non pointues. Ils ont entre les épaules une bosse ronde, haute d'au moins deux palmes. C'est la plus belle chose qu'on puisse voir au monde. Quand on veut les charger, ils s'agenouillent comme les chameaux. Une fois chargés, ils se lèvent et portent fort bien leur charge, car ils sont extraordinairement forts.

[7] On trouve aussi dans ce pays des moutons gros comme des ânes. Leur queue est si grosse et si large qu'elle peut bien peser trente livres. Ils sont très beaux et très gras et fort bons à manger.

[8] Dans cette plaine on rencontre souvent des villes et des bourgs, ceints de hauts et gros remparts de terre dont le but est de les défendre contre les Karaonas, brigands qui pillent le pays. Pourquoi ce nom de Karaonas? Parce-que ce nom-là signifie, en notre langue, [32] 'bâtards'. Ils proviennent en effet du mélange de mères indiennes et de pères tartares. Et les dits brigands, quand ils veulent ravager et dévaster un pays, savent, au moyen de leurs enchantements et par la vertu du diable, rendre le jour complètement obscur, à tel point qu'on ne voit plus qu'à petite distance et que deux hommes, à moins d'être côte à côte, ne s'aperçoivent plus l'un l'autre. Ils recouvrent ainsi d'obscurité une étendue de sept journées. Ils connaissent fort bien les lieux. Quand ils ont fait l'obscurité, ils chevauchent l'un à côté de l'autre - ils sont quelquefois dix mille, tantôt plus et tantôt moins - de manière à occuper toute la plaine qu'ils veulent saccager. Ils font ainsi leur proie de tout ce qu'ils trouvent à découvert: hommes, bêtes et choses. Quant aux hommes qu'ils prennent, ils font périr tous les vieux et ils emmènent les jeunes pour les vendre comme serfs et comme esclaves.

[9] Leur roi se nomme Nugodar. Ce Nugodar s'était rendu avec dix mille de ses hommes à la cour de Tchaghataï, frère charnel du Grand Khaan, et il s'était établi auprès de lui, parce que ce Tchaghataï était son oncle et était

---

36 8 Karaonas] *sostituisce* Caraonas (*in tutto il testo*).

36 9 Tchaghataï] *sostituisce* Tchagataï (*in tutto il testo*).



un seigneur des plus puissants. Mais tandis qu'il demeurait auprès de lui, il imagina et commit la grande félonie que vous allez ouïr. Il abandonna son oncle Tchaghataï, qui se trouvait dans la Grande Arménie, et il s'enfuit avec au moins dix mille de ses hommes, gens au plus haut point cruels et félons. Il passa par Badascian, par une province appelée Pasciä et par une autre dite Kechmir et il perdit dans cette dernière beaucoup de ses gens et de ses bêtes à cause que les routes y étaient étroites et mauvaises. Ayant traversé toutes ces provinces, ils pénétrèrent dans l'Inde, du côté d'une province qui est appelée Dilivar. Ils s'emparèrent d'une cité très noble, pareillement appelée Dilivar. C'est là que Nugodar s'établit, dépouillant de son royaume un roi qui se nommait Asidin Soldan et qui était très riche et puissant. Et c'est là qu'il demeure avec ses gens sans craindre personne au monde. Il fait la guerre à tous les autres Tartares qui habitent autour de son royaume. Ses hommes, qui étaient tartares et blancs, se mêlèrent aux femmes indiennes qui étaient noires, et les enfants qui en naquirent furent appelés Karaonas, ce qui veut dire en leur langue 'sang mêlé'. Et ce sont ces Karaonas qui dévastent les plaines de Réobar et des autres contrées.

[10] Une fois établis dans le Dilivar, ils apprirent les arts magiques et diaboliques par lesquels ils font venir les ténèbres et obscurcir le jour. Pour aller au pillage, ils chevauchent quelquefois trente ou quarante journées. Mais, la plupart du temps, ils se rendent du côté de Réobar. Et la raison la voici. Tous les marchands qui vont à |33| Curmos pour y rencontrer les autres marchands qui viennent de l'Inde, envoient, l'hiver, avant leur arrivée, dans la plaine de Réobar, où l'herbe abonde, leurs bêtes qu'ont fait maigrir les fatigues du chemin, afin qu'elles reprennent de la graisse. Et les Karaonas, bien au courant de cet usage, pillent tout, massacrent et vendent tous ceux qui n'ont pas de quoi se racheter.

[11] Je vous ai donc parlé de la plaine de Réobar et des gens qui pour piller font venir l'obscurité. Or sachez qu'à cause de cette obscurité, messire Marco lui-même faillit rester prisonnier de ces gens. Mais il réussit à se réfugier dans un bourg appelé Canosalmi. De ses compagnons, beaucoup furent pris et vendus, quelques-uns même furent occis. Sept seulement se sauvèrent avec lui.

[12] Et maintenant nous poursuivrons notre récit et nous parlerons d'autre chose.

### 37. Où l'on parle de la grande descente, [de la plaine et de la ville de Curmos]

[1] Or vous devez savoir que la plaine dont je viens de parler s'étend vers le midi la longueur de cinq journées. Et au bout de ces cinq journées, on arrive à une autre descente. Pendant vingt milles on ne cesse de descendre.

C'est une route très mauvaise où de mauvaises gens se rendent exprès pour dépouiller les voyageurs et qui n'est pas par conséquent sans danger.

[2] Quand on est arrivé au bas de cette pente, on trouve une autre plaine, très belle, appelée la plaine de Curmos. Elle a une extension de deux journées. On y trouve de beaux cours d'eau. Les dattes et autres fruits y sont abondants. Il y a des francolins, des perroquets et d'autres oiseaux qui ne ressemblent pas aux nôtres.

[3] Et quand on a fait deux journées, on trouve la Mer Océane. Il y a sur la rive une cité appelée Curmos, qui a un excellent port.

[4] Et sachez qu'à ce port arrivent de l'Inde les marchands avec leurs nef, apportent toutes sortes d'épices, des pierres précieuses et des perles, des draps de soie et d'or, des dents d'éléphant et maintes autres marchandises. Dans la dite cité, ils les vendent aux autres marchands qui les répandent dans le monde entier en les revendant aux autres gens. C'est vraiment une cité de grand commerce.

[5] Elle a sous sa dépendance nombre d'autres cités et de bourgs. Elle est la capitale du royaume. Son roi se nomme Roukh ed-Din Acomat.

[6] Il y fait une chaleur extrême car le soleil y est très ardent. Et c'est un pays malsain.

[7] Si un marchand étranger y meurt, le roi s'approprie tous ses [34] biens.

[8] Dans ce pays on fait le vin de dattes - avec des dattes et, en plus, une quantité d'épices - et c'est un vin excellent. Si celui qui le boit n'a pas l'habitude d'en boire, ce vin le fait aller du ventre et le purge fortement, mais ensuite il lui fait du bien et lui donne de l'embonpoint.

[9] Les gens de ce pays n'usent pas de nos aliments, car s'ils mangeaient, par exemple, du pain de froment et de la viande, ils tomberaient malades. Pour être sains, ils mangent des dattes et du poisson salé, à savoir du thon. Ils mangent aussi des oignons. Voilà quels sont les aliments dont ils usent pour se maintenir en bonne santé.

[10] Leurs nef sont très mauvaises et font souvent naufrage, n'étant pas clouées avec des clous de fer, mais cousues avec du fil: fil que l'on tire de l'écorce des noix d'Inde. Car, en la laissant macérer, ils font devenir cette écorce comme du crin de cheval et on en fait alors des fils. Avec ce fil, on coud les nef. Ce fil n'est pas gâté par l'eau salée de la mer. Il se conserve fort bien. Les nef ont un mât, une voile, un timon, mais elles n'ont pas de couverture. Ils se bornent, après les avoir chargées, à couvrir avec des cuirs la marchandise: sur la marchandise ainsi couverte ils mettent les chevaux qu'ils vont vendre en Inde. Ils n'ont pas de fer pour faire des clous: c'est pourquoi ils recourent à des chevilles de bois et à des coutures faites avec du fil. Aussi n'est-ce pas sans danger que l'on navigue sur ces bateaux. Et

---

37 5 Roukh ed-Din Acomat] *sostituisce* Roukneddin Mahmout Acomat (*in tutto il testo*).

sachez bien que beaucoup font naufrage, car dans la Mer des Indes les grandes tempêtes sont fréquentes.

[11] Les habitants sont noirs et adorent Mahomet.

[12] En été, les gens ne restent pas dans les cités, car la chaleur y est telle qu'ils mourraient tous. Vous devez savoir qu'ils s'en vont à leurs jardins, dans des lieux où il y a des rivières et où l'eau abonde. Ils ont coutume de se construire au moyen de claies des loges sur l'eau, loges qui s'appuient, d'un côté, sur la rive et qui sont soutenues, de l'autre côté, par des pieux fichés dans l'eau. Au-dessus, pour se garantir du soleil, ils entrelacent des feuillages. Et tout cela ne suffirait pas encore à les sauver de la mort s'ils ne recouraient, dans certains cas, au moyen que je vais vous dire. Vous devez savoir que souvent, pendant l'été, vient, du désert de sable dont la plaine est environnée, un vent d'une telle chaleur qu'il serait mortel, si les gens, à son approche, ne s'empressaient de se plonger dans l'eau jusqu'au cou et ne restaient ainsi jusqu'à ce qu'il soit passé. C'est comme cela qu'ils se sauvent de ce vent brûlant.

[35] [13] Et voici, pour vous montrer combien ce vent est chaud, un fait qui arriva quand messire Marco se trouvait dans ces régions.

[14] Sachez donc que, le roi de Curmos n'ayant pas payé son tribut au roi de Kerman, ce dernier prétendait qu'on le lui payât à l'époque même où les gens de Curmos, à cause de la grande chaleur, demeuraient hors de la cité dans leurs campagnes. Il fit préparer mille six cents cavaliers et cinq mille fantassins et les envoya à travers la contrée de Réobar pour les assaillir à l'improviste. Or il arriva qu'un jour, étant mal guidées, les troupes du roi de Kerman n'arrivèrent pas au lieu où elles devaient passer la nuit, mais se reposèrent dans un bois, non loin de Curmos. Le matin suivant, au moment où ils allaient se remettre en route, le dit vent les assaillit et les suffoqua tous, jusqu'au dernier, si bien qu'il ne resta personne pour porter la nouvelle à leur seigneur. Et quand les hommes de Curmos surent cela, pour que les corps des morts n'infectassent pas l'air, ils allèrent sur les lieux pour les ensevelir. Mais ces corps étaient tellement cuits par l'immense chaleur que, quand on les prenait par les bras pour les transporter aux fosses, les bras se détachaient du buste. On fut donc contraint de faire les fosses tout près des corps, pour pouvoir les y jeter.

[15] Ajoutons qu'ils sèment le froment, l'orge et les autres blés au mois de novembre et que partout ils ont déjà fait la récolte au mois de mars. On peut en dire autant de tous les autres produits, qui tous arrivent à leur pleine maturité au mois de mars. Après le mois de mars, on ne trouve plus rien de vert sur la terre, excepté les dattiers qui résistent jusqu'au mois de mai. Et il en est ainsi à cause de la grande chaleur qui dessèche tout.

[16] Quant aux nefs, je vous dirai encore qu'elles ne sont pas enduites de poix, mais qu'on les frotte d'une certaine huile de poissons.

[17] Sachez aussi que, lorsque quelqu'un meurt, homme ou femme, on fait de grandes lamentations. Les veuves pleurent leur mari pendant bien

quatre ans, au moins une fois par jour. Parents et voisins se réunissent, versent d'abondantes larmes et poussent de grands cris, invoquant les défunts dans leurs lamentations. Et comme les morts ne sont pas rares, de telles lamentations sont continuelles. On trouve dans ce pays des femmes très expertes dans l'art de pleurer et on peut les engager pour pleurer, moyennant salaire et au jour voulu, sur les défunts d'autrui.

[18] Et maintenant laissons cette cité. Nous pourrions en ce point passer à l'Inde, mais je préfère vous en parler plus tard, en son temps et lieu. Je vais maintenant revenir dans la direction de la tramontane pour vous dire quelque chose des provinces qui sont de ce côté-là. Et nous reviendrons à la cité de Kerman ci-dessus nommée [36] par une autre route, car on ne peut aller aux contrées dont je vais vous parler qu'en passant par la dite cité de Kerman. (Du roi de Kerman est vassal le roi Roukh ed-Din Acomat que nous venons de quitter).

[19] Le retour de Curmos à Kerman se fait à travers de très belles plaines, où l'on trouve en abondance toutes sortes de vivres. Il y a beaucoup de bains chauds. Les perdrix s'y trouvent à profusion et à très bon marché. Il y a aussi beaucoup de dattes et d'autres fruits. Le pain de froment est si amer dans ces régions que nul n'en peut manger qui n'y soit pas habitué. Et cela vient du goût amer des eaux.

Les bains rappelés plus haut sont d'eau de source, très chauds et sont excellents pour beaucoup de maladies, surtout de la peau.

[20] Et maintenant passons aux contrées de tramontane dont mon livre doit vous parler. Vous allez ouïr comment [on y va].

### *38. Où l'on chevauche à travers une contrée très sauvage et très pauvre*

[1] Quand on quitte la cité de Kerman, on doit faire sept longues journées d'un très mauvais chemin. Et je vais vous expliquer pourquoi.

[2] Les trois premiers jours, on ne trouve de l'eau qu'en toute petite quantité. Celle qu'on trouve est salée, verte comme l'herbe des prés et si amère que personne ne pourrait la supporter comme boisson: une seule goutte suffirait à celui qui la boit pour le faire aller du ventre plus de dix fois. Et le sel même, qui est produit par cette eau, provoque les mêmes effets, à en absorber un seul petit grain. Aussi ceux qui chevauchent dans cette contrée doivent-ils emporter avec eux de l'eau qui puisse être bue. Non sans difficulté et seulement poussées par la soif extrême, les bêtes boivent de cette eau salée et je vous assure qu'elle leur donne d'extraordinaires flux de ventre.

[3] Pendant toutes ces trois journées, on ne rencontre aucune habitation. Tout est désert, sans trace de végétation. Il n'y a pas d'animaux, car ils ne trouveraient pas de quoi se nourrir.

[4] Le quatrième jour, on arrive à un fleuve d'eau douce. Ce fleuve coule sous terre, mais, en plusieurs lieux, le courant de l'eau a produit des éboulements et des excavations où on le voit passer. Il est vrai qu'il rentre aussitôt sous terre, mais dans ces lieux l'eau est abondante et les voyageurs, qui arrivent fatigués par la dureté du désert parcouru, se reposent près de l'eau avec leurs bêtes et se récréent.

[5] Les trois journées suivantes, on retrouve le désert tout aride et l'eau amère comme auparavant. On ne voit aucune plante et il n'y a comme animaux que des ânes sauvages.

[6] Là se termine le royaume de Kerman. Et aussitôt après se trouve la cité de Kobanan.

### 39. *Où l'on parle de la grande et noble cité de Kobanan*

[1] Kobanan est une grande cité.

[2] Les habitants adorent Mahomet.

[3] Ils ont en abondance du fer, de l'acier et de l'ondanique. On y fabrique des miroirs d'acier, fort beaux et grands. Et c'est dans ce lieu qu'on produit la tutie, si précieuse pour les yeux. On y produit aussi la spode. Et voici comment.

[4] On prend de la terre d'une espèce particulière et on l'entasse dans un fourneau ardent, au-dessus duquel se trouve une grille de fer. La fumée et l'humidité qui sortent de cette terre et restent attachées à la grille constituent la tutie. La spode est ce qui, de cette terre, reste dans le feu.

[5] Mais quittons cette cité et continuons notre voyage.

### 40. *Comment on traverse un autre désert*

[1] Quand on quitte cette cité de Kobanan, on doit chevaucher huit longues journées à travers un désert, où tout est aride, sans trace de végétation, avec des eaux amères et mauvaises, semblables à celles que nous avons déjà trouvées. Il faut donc emporter tout le nécessaire en nourriture et en boisson, sauf l'eau pour les bêtes, car on leur fait avaler, non sans grands efforts, les eaux de l'endroit, en y mêlant un peu de farine pour les encourager à boire.

[2] Au bout de ces huit journées, on trouve une province appelée Tounokain.

[3] Nombreux sont les bourgs et les cités. Elle est aux confins de la Perse du côté de la tramontane.

[4] Il y a dans cette province une immense plaine où s'élève l'Arbre Seul, l'arbre que les chrétiens appellent l'Arbre Sec. Et comment est cet arbre je vais vous le dire.

[5] Il est très grand et très gros. Ses feuilles sont vertes d'un côté et blanches de l'autre. Il produit des bogues semblables aux bogues de châtaignes, mais sans rien dedans. Il est d'un bois fort et jaune comme le buis. Tout autour, dans un rayon de cent milles, il n'existe aucun autre arbre, sauf d'un seul côté où l'on trouve des arbres à la distance de dix milles.

[6] Et c'est là l'endroit où eut lieu, selon les gens de la contrée, la bataille entre Alexandre et Darius.

[7] Cités et bourgs, dans cette province, sont largement fournis de toutes sortes de bonnes et belles choses, car on ne pourrait [38] désirer de plus heureuses conditions naturelles. Il n'y fait ni trop chaud, ni trop froid.

[8] Les habitants sont tous des adorateurs de Mahomet.

[9] Ce sont de belles gens. Les femmes surtout sont d'une beauté extraordinaire.

[10] Nous quitterons maintenant ce lieu et nous vous parlerons d'une contrée appelée Muleete où habitait autrefois le Vieux de la Montagne.

#### 41. Où l'on parle du Vieux de la Montagne et de ses haschischins

[1] Muleete est une contrée où habitait jadis, aux anciens temps, le Vieux de la Montagne. (Par le nom même de *Muleete* sont désignés les hérétiques, selon la loi sarrasine).

[2] De ce Vieux de la Montagne je vais vous dire toute l'histoire, telle qu'elle fut racontée à messire Marco par plusieurs personnes.

[3] Le Vieux était appelé dans leur langue Alaodin. Il avait fait construire entre deux montagnes, dans une vallée, un grand et beau jardin, le plus grand et le plus beau qu'on eût jamais vu. Là se trouvaient tous les bons fruits du monde. Il avait fait faire dans ce jardin les plus belles maisons et les plus beaux palais qu'on ait jamais vus, car ils étaient ornés d'or et décorés de peintures représentant toutes les belles choses de la terre. Il y avait fait creuser des canaux où coulait dans les uns du vin, dans les autres du lait, en d'autres du miel, en d'autres de l'eau. Il l'avait peuplé de dames et de demoiselles, les plus belles qu'on pût voir, qui savaient jouer de tous les instruments et qui étaient expertes en chants et en danses plus que femme au monde.

[4] Et le Vieux donnait à entendre à ses hommes que ce jardin était le Paradis. Il l'avait justement fait construire de cette manière parce que Mahomet fit croire aux sarrasins que, s'ils allaient en Paradis, ils y auraient de belles femmes à volonté et qu'ils y trouveraient des fleuves de vin, de lait, de miel et d'eau. Aussi le Vieux avait-il fait faire son jardin semblable

---

40 10 Muleete] *sostituisce* Mulecte (*in tutto il testo*).

41 **rubr** haschischins] *sostituisce* assassins (*in tutto il testo*).

au Paradis promis aux sarrasins par Mahomet. Et les sarrasins de cette contrée croyaient vraiment que ce jardin était le Paradis.

[5] Dans ce jardin il n'entraît jamais personne, sauf ceux qu'il voulait faire haschischins. Il y avait à son entrée un si fort château qu'il ne craignait personne au monde et on ne pouvait pas entrer dans le jardin sans passer par ce château.

[6] Le Vieux tenait auprès de lui, à sa cour, tous les jeunes gens de la contrée, de douze ans à vingt ans, à savoir tous ceux qui |39| semblaient aptes à porter les armes. Ces jeunes gens savaient bien, pour l'avoir ouï dire, ce que Mahomet leur prophète avait dit: que le Paradis était fait de la manière que je vous ai racontée. Et ils le croyaient fermement.

[7] Que dois-je ajouter? Le Vieux faisait mettre ces jeunes gens dans le dit Paradis, quatre, dix, vingt à la fois, selon son bon plaisir. Et voici comment il s'y prenait. Il leur faisait donner une boisson dont l'effet était de les endormir aussitôt. Ainsi endormis, il les faisait prendre et porter dans ce jardin. Puis il les faisait réveiller.

[8] Quand ils se réveillaient et qu'ils se trouvaient là-dedans et qu'ils voyaient toutes les choses que je vous ai dites, les jeunes gens se croyaient vraiment en Paradis. Les dames et demoiselles restaient continuellement auprès d'eux, jouant et chantant et leur faisant grande fête. Et ils pouvaient à leur volonté prendre leur plaisir avec elles. Ainsi ces jeunes hommes avaient tout ce qu'ils pouvaient désirer et jamais, de leur propre volonté, ils n'auraient quitté ces lieux.

#### 42. *Comment le Vieux de la Montagne rendait ses haschischins parfaits et obéissants*

[1] Le Vieux tenait une riche et splendide cour et menait une très noble vie, faisant croire aux naïfs montagnards dont il était entouré qu'il était un prophète. Et tel le croyaient-ils vraiment.

[2] Et quand il avait besoin, pour faire occire quelqu'un, d'envoyer dans quelque lieu un de ses haschischins, il ordonnait qu'à un certain nombre d'entre eux fût administrée la boisson. Une fois endormis, il les faisait prendre et porter [dans le château où il habitait], dans son palais. Quand ces jeunes gens s'éveillaient et qu'ils se trouvaient dans ce château, dans le palais du Vieux, ils s'émerveillaient beaucoup et n'étaient pas du tout satisfaits, car jamais, de leur propre volonté, ils ne seraient sortis du Paradis où ils étaient. Ils allaient aussitôt devant le Vieux et lui rendaient très humblement hommage, en hommes qui le croyaient grand prophète. Le Vieux leur demandait d'où ils venaient et ils répondaient qu'ils venaient du Paradis. Ils disaient que c'était vraiment le Paradis annoncé par Mahomet à leurs aïeux. Ils lui racontaient toutes les choses qu'ils y avaient trouvées. Les autres jeunes gens, qui assistaient à ce récit et qui

n'avaient pas encore été mis dans le jardin, brûlaient du désir d'aller dans ce Paradis, voulaient mourir pour pouvoir y aller et soupiraient après le jour où ils y iraient.

[3] Quand le Vieux voulait faire occire quelque grand personnage, [40] il mettait d'abord à l'épreuve la valeur de ses haschischins. Il en envoyait un certain nombre à peu de distance, dans les régions voisines, leur ordonnant d'occire tel ou tel homme. Ils y allaient aussitôt et ils faisaient ce que leur avait commandé leur seigneur. Une fois l'homme occis, ils revenaient à la cour: ceux du moins qui s'en tiraient, car il y en avait qui restaient pris ou occis. Revenus chez leur seigneur, ceux du moins qui n'avaient pas été occis ou pris, ils lui disaient que la chose commandée était exécutée. Le Vieux leur faisait l'accueil le plus chaleureux. Il savait bien lesquels parmi eux s'étaient conduits avec plus de vaillance, car derrière eux il avait envoyé des gens pour les observer et lui dire ensuite qui d'eux tous était le plus hardi et le meilleur pour occire.

[4] Or donc, quand le Vieux voulait faire occire quelque grand personnage ou, en général, quelque personne, il savait quels étaient, parmi ses haschischins, ceux qu'il convenait de choisir. Il les envoyait où il fallait. Et il leur disait qu'il voulait les faire aller en Paradis. Qu'ils allassent occire telle personne et, s'ils mouraient, ils se retrouveraient aussitôt dans le Paradis. Les haschischins auxquels le Vieux donnait un tel ordre en étaient on ne peut plus joyeux et exécutaient fidèlement ce que le Vieux commandait.

[5] De cette manière, personne n'échappait à la mort, si telle était la volonté du Vieux de la Montagne. Et sachez bien que plusieurs rois et plusieurs barons lui payaient tribut et étaient en bons rapports avec lui de peur qu'il ne les fit occire. Et cela était possible parce que les gens de ces contrées étaient encore trop divisés d'esprit et de vouloir et n'étaient pas encore unis sous un seul seigneur.

#### 43. *Comment le Vieux de la Montagne fut supprimé*

[1] Je vous ai raconté ce qu'étaient le Vieux de la Montagne et ses haschischins. Je vais maintenant vous dire comment il fut supprimé et par qui.

[2] Mais je veux d'abord ajouter à son sujet quelque chose que j'avais omis. Sachez donc que le dit Vieux avait nommé deux autres Vieux de la Montagne qui le reconnaissaient comme chef et qui en toute chose se comportaient exactement comme lui. Il avait envoyé l'un d'eux dans le pays de Damas et l'autre dans le Kurdistan. Mais laissons cela et venons-en à sa suppression.

[3] Vous devez savoir que, vers l'an 1262 du Christ, Hulahu, le Seigneur des Tartares du Levant, ayant su toutes les atrocités que le dit Vieux commettait, indigné, entre autres, qu'il se servît aussi de ses haschischins pour



dépouiller les voyageurs qui traversaient son pays, décida de le supprimer. Il prit donc un de ses barons et [41] l'envoya, avec une forte troupe, à la conquête du château où le Vieux résidait. Pendant bien trois ans, ils firent le siège du dit château sans réussir à le prendre. Et jamais ils ne l'auraient pris si les assiégés avaient toujours eu de quoi manger, mais au bout de trois ans les vivres vinrent à manquer. Alors le château fut pris et le Vieux de la Montagne, qui se nommait Alaodin, fut occis. On occit tous ses gens avec lui. Et après ce Vieux, il n'y eut plus aucun Vieux, ni aucun haschischin. Avec lui finit pour toujours l'inique domination que les Vieux de la Montagne ont jadis exercée.

[4] Et maintenant laissons cela et passons à autre chose.

#### 44. *Où l'on parle de la cité de Sapourgan*

[1] Après avoir quitté ce château, on chevauche à travers de belles plaines, de belles vallées et de beaux coteaux, riches en herbe, en bons pâturages et en fruits et où il y a de tout en grande quantité. Les troupes y demeurent volontiers à cause d'une telle abondance.

[2] Cette contrée dure ainsi l'espace de six bonnes journées. On y trouve des cités et des bourgs. Les gens adorent Mahomet.

[3] On y rencontre parfois des déserts, de cinquante ou de soixante milles, où il n'y a pas d'eau. Les voyageurs doivent en emporter avec eux et les bêtes doivent attendre pour boire que le désert soit fini et qu'on soit arrivé dans des lieux où l'on trouve de l'eau.

[4] Quand on a chevauché six journées par une route telle que je vous l'ai décrite, on arrive à une cité appelée Sapourgan. C'est une cité où il y a de tout en grande abondance. On y trouve les meilleurs melons du monde, en très grande quantité, qu'ils font sécher de cette manière. Ils les découpent en lanières comme des courroies, les mettent au soleil et les laissent sécher. En séchant, ils deviennent plus doux que le miel. Et sachez qu'ils en font un grand commerce et qu'ils les vendent en grande quantité dans les cités voisines.

[5] Le pays est en outre extraordinairement riche en gibier, à poil et à plumes.

[6] Et maintenant nous ne vous dirons plus rien de cette cité et nous vous parlerons d'une autre cité appelée Balkh.

#### 45. *Où l'on parle de la grande et noble cité de Balkh*

[1] Balkh est une cité grande et noble. Et jadis elle fut encore beaucoup plus grande et plus noble, mais les Tartares et d'autres peuples l'ont plusieurs fois mise à sac et cruellement ravagée. Car il s'y trouvait autrefois

maints beaux palais et maintes belles maisons de marbre. On peut encore les voir, mais toutes détruites et en ruines.

[42] [2] Et sachez que c'est dans cette cité qu'Alexandre prit pour femme la fille de Darius, si est vrai ce qu'affirment les gens de la cité.

[3] On y adore Mahomet.

[4] Et vous devez savoir que jusqu'à la dite cité s'étendent les terres du Seigneur des Tartares du Levant et que la dite cité se trouve aux confins de la Perse entre le grec et le levant.

[5] Nous ne dirons rien de plus sur cette cité et nous allons vous parler d'un autre pays nommé Taïkan.

#### 46. Où l'on parle d'une contrée nommée Taïkan où les montagnes sont de sel

[1] Lorsqu'on a quitté la cité dont je viens de parler, on fait non moins de douze journées entre le levant et le grec, sans trouver aucune habitation. Les gens se sont tous réfugiés sur les monts, dans des lieux fortifiés, pour échapper aux pillards et aux soldats qui les maltrahaient sans pitié. Il y a de l'eau en abondance. Le gibier y foisonne. On y rencontre aussi des lions. Pendant toutes ces douze journées, on ne trouve rien à manger et il est nécessaire pour qui chevauche dans ces lieux d'emporter des vivres, pour soi et pour les bêtes.

[2] Lorsqu'on a chevauché ces douze journées, on trouve un bourg appelé Taïkan. C'est un lieu où l'on tient un grand marché de blés. La contrée où il est situé est très belle. Il y a, au midi, de très hautes montagnes faites entièrement de sel. (Parmi les montagnes de la région il y en a aussi qui sont riches en amandes et en pistaches, deux produits dont il s'y tient aussi de très grands marchés). Pour avoir de ce sel, qui est le meilleur du monde, on vient de toutes les parties du pays, à trente journées à la ronde. Il est si dur que pour en prendre il faut se servir de grands pics de fer. Et il est si abondant qu'il pourrait suffire pour le monde entier jusqu'à la fin du monde.

[3] Quand on quitte cette cité, on chevauche trois journées entre le grec et le levant trouvant toujours de beaux lieux où les habitations sont nombreuses et où il y a abondance de fruits, de blés et de vignes.

[4] On y adore Mahomet. Les gens sont méchants et sanguinaires. Ils sont très adonnés à la boisson: ils boivent volontiers, ayant un vin cuit très bon. Ils ne portent pas de couvre-chef, si ce n'est une corde longue de dix palmes dont ils s'entourent la tête. Ce sont d'excellents chasseurs. Ils prennent beaucoup de gibier. Et ils n'ont d'autres vêtements que les

---

46 2 où l'on tient un grand marché] *sostituisce* où l'on fait un grand commerce | il s'y tient aussi de très grands marchés)] *sostituisce* il s'y fait aussi un grand commerce.

peaux des bêtes qu'ils prennent à la chasse. Ils les tannent et s'en font des vêtements et des chaussures. [43] Ils savent tous tanner les peaux des bêtes qu'ils ont prises.

[5] Au bout de trois journées, on trouve une cité appelée Scassem. Elle appartient à un comte qui est seigneur aussi d'autres cités et bourgs dans la montagne. Au milieu de la dite cité, passe un fleuve d'une certaine grandeur. On trouve dans la région de nombreux porcs-épics. Quand les chasseurs veulent les prendre et qu'ils lancent leurs chiens contre eux, les porcs-épics se replient sur eux-mêmes, puis lancent contre les chiens les épines qu'ils ont sur le dos et sur les flancs, leur faisant plus d'une blessure.

[6] Cette cité de Scassem se trouve dans une grande province, appelée elle aussi Scassem. Elle a sa langue à elle.

[7] Les paysans qui possèdent du bétail vivent dans les montagnes, où ils se font de belles et grandes habitations. Ils s'y creusent en effet des cavernes, et ils peuvent le faire facilement, car les montagnes ne sont pas de pierres mais de terre.

[8] Quand on laisse la cité dont j'ai parlé ci-dessus, on chevauche trois journées sans rencontrer aucune habitation, sans rien trouver à manger ni à boire. Les voyageurs emportent tout avec eux, sauf pour les chevaux pour lesquels on trouve de l'herbe en suffisance.

[9] Et au bout de trois journées on trouve la province de Badascian, que je vais vous décrire.

#### 47. Où l'on parle de la grande province de Badascian

[1] Badascian est une province où les gens adorent Mahomet. Ils ont leur langue à eux. C'est un grand royaume qui a bien douze journées d'extension. La royauté est héréditaire et les rois appartiennent à un lignage qui remonte au roi Alexandre et à la fille du roi Darius, le Grand Seigneur de la Perse. Et tous les rois s'appellent encore, dans la langue des sarrasins, *Zoulkarneïn*, ce qui veut dire en français 'Alexandre', et ce, en souvenir du grand Alexandre.

[2] Dans cette province naissent les pierres précieuses que l'on appelle rubis *balais*, lesquelles sont très belles et de grande valeur. Elles naissent dans les roches des montagnes. Il faut savoir qu'ils font, dans les montagnes, de grandes et profondes cavernes, comme font ceux qui exploitent une veine d'argent. Ils les creusent, pour être exact, dans une

---

46 5 Scassem] *sostituisce* Scasem (*in tutto il testo*). | d'une certaine grandeur] *sostituisce* assez grand.

46 7 pierres] *sostituisce* pierre.

seule montagne, qui est appelée Sighinan. Et sachez que c'est pour lui seul que le roi les fait extraire. Aucun autre homme ne peut aller extraire de cette montagne les dits *balais* sans être aussitôt puni de mort. Il y a plus. Je vous dis que personne ne peut, sous peine de perdre ses biens et sa vie, faire sortir du royaume une seule de ces pierres. [Le roi seul en doit disposer]. Il en envoie par ses gens aux autres rois, aux princes et aux grands [44] seigneurs: aux uns comme tribut, aux autres comme présent. Il en fait vendre aussi pour de l'or et de l'argent. Et le roi fait tout cela pour que ses rubis *balais* restent chers et gardent la grande valeur qu'ils ont. Car s'il en laissait extraire aux autres hommes, et s'il les laissait exporter par le monde, on en extrairait tant qu'ils ne seraient plus si chers ni de si grande valeur. C'est pour empêcher que quelqu'un ose en extraire sans sa permission que le roi a établi des peines si graves.

[3] Sachez encore que dans une autre montagne de cette province naissent aussi les saphirs. On les extrait comme les rubis *balais*. Il y a, dans cette même contrée, une autre montagne où se trouvent les pierres dont on tire l'azur. C'est le plus fin et le meilleur azur qui soit au monde. Ces pierres dont je viens de parler et dont on tire l'azur forment elles aussi dans les montagnes des veines, exactement comme les autres pierres. Sachez encore qu'il y a, dans d'autres montagnes, des veines d'argent, de cuivre et de plomb. On fait de ces métaux une extraction considérable.

[4] La province est très froide.

[5] Sachez encore qu'il y naît de très bons chevaux. Ils sont on ne peut plus rapides et ne portent pas de fers aux pieds. Et pourtant ils vont toujours par les montagnes. On y trouvait autrefois des chevaux qui étaient de la race de Bucéphale, le cheval du roi Alexandre, et qui naissaient tous avec une corne sur le front, comme Bucéphale leur ancêtre. Un oncle du roi en était l'unique possesseur et pour rien au monde il n'en voulait céder à personne. Il demeura inébranlable avec le roi même qui désirait en avoir. Celui-ci le fit occire par vengeance. Alors la veuve courroucée en détruisit toute la race, qui s'est ainsi perdue.

[6] Il naît aussi dans ces montagnes des faucons sacrés qui sont d'une grande vaillance et qui volent très bien. On y trouve également les faucons laniers. Il y a grande abondance de gibier, à poil et à plumes.

[7] [Leur sol produit du froment et de l'orge]. Le froment est bon, mais leur orge est sans écorce. Ils n'ont pas d'huile d'olive, mais ils en font de sésame et de noix.

[8] Il y a dans ce royaume beaucoup d'étroits défilés et de lieux forts, en sorte qu'ils n'ont pas à craindre que des envahisseurs viennent piller leur pays. Leurs cités et bourgs sont sur de hautes montagnes, dans des positions très fortes.

---

47 6 qui sont d'une grande vaillance] *sostituisce* qui sont très beaux.

[9] Et je vais vous dire comment sont ces montagnes.

[10] Elles sont si hautes qu'il faut marcher du matin jusqu'au soir pour en atteindre le sommet. Mais une fois arrivés, on trouve de vastes plateaux, riches en herbes et en arbres et où les eaux de source, abondantes et très pures, se déversent en véritables torrents [45] sur les pentes escarpées. On y trouve des thimalles et autres poissons délicats. À ces hauteurs, l'air est si pur et il est si bon d'y habiter que, lorsque quelque habitant des villes ou villages, au pied des monts, est atteint de quelque fièvre, ou tierce, ou quarte, ou continue, de quelque sorte qu'elle soit, il suffit qu'il se repose deux ou trois jours sur ces hauts plateaux pour chasser aussitôt le mal et recouvrer la santé. Et messire Marco nous a dit qu'il en a fait personnellement l'expérience. Car, se trouvant dans cette région, il y fut malade presque une année et ne guérit que lorsqu'il eut suivi le conseil qu'on lui donna, à savoir de monter là-haut.

[11] Il y a aussi deux ou trois montagnes qu'on dirait de soufre, vu les eaux sulfureuses qui en jaillissent continuellement.

[12] On rencontre, dans les montagnes de cette province, une infinité de moutons sauvages. On les voit passer, quelquefois, en troupeaux de quatre cents, de cinq cents et de six cents. On a beau en prendre beaucoup, ils ne font jamais défaut.

[13] Les hommes de ce pays sont bons archers et bons chasseurs. Ils se vêtent pour la plupart de peaux de bêtes, car ils n'ont que fort peu de draps. Et les grandes et nobles dames portent des braies faites comme vous allez ouïr. Il en est qui dans une paire des braies, ou mieux de caleçons, parviennent à employer, par un adroit plissage, jusqu'à cent brasses de toile de coton. D'autres en emploient quatre-vingts et d'autres soixante. Et elles font cela pour montrer qu'elles ont de grosses fesses, car leurs hommes prennent beaucoup de plaisir aux grosses femmes. Plus une femme est large des hanches et plus elle leur semble belle.

[14] Nous vous avons parlé de ce royaume. Nous laisserons maintenant ce sujet et nous vous parlerons d'une population toute différente qui habite vers le midi, à dix journées de cette province.

#### 48. Où l'on parle de la grande province de Pasciaï

[1] À dix journées de Badascian, comme nous l'avons dit, du côté du midi, se trouve une province qui s'appelle Pasciaï.

[2] Les habitants de cette province ont leur langue à eux. Ils sont idolâtres, des adorateurs des idoles. Ils ont la peau brune.

---

47 11 deux ou trois montagnes qu'on dirait de soufre, vu les eaux sulfureuses qui en jaillissent continuellement] *sostituisce* deux ou trois montagnes riches en soufre, d'où jaillissent continuellement des eaux sulfureuses.

[3] Ils s'y connaissent beaucoup en enchantements et en arts diaboliques.

[4] Les hommes portent à leurs oreilles des anneaux et des boucles d'or et d'argent, avec beaucoup de perles et de pierres précieuses.

[5] Ils sont pleins de ruse et de sagesse, compte tenu de leurs coutumes.

[6] La région est très chaude.

[7] Leurs aliments sont la viande et le riz.

[46] [8] Laissons maintenant cette province. Nous vous parlerons d'une autre province qui est à sept journées de celle-ci, vers le sirocco, et qui s'appelle Kechmir.

#### 49. Où l'on parle de la province de Kechmir

[1] Kechmir est une province où les gens sont également idolâtres et ont leur langue à eux.

[2] Ils possèdent à tel point l'art d'enchanter les diables qu'il y a de quoi s'étonner. Car ils font parler les idoles. Ils font par enchantement changer le temps et venir l'obscurité complète. Ils font, par leurs enchantements et grâce à leur habileté, des choses tellement prodigieuses que personne ne pourrait les croire qui ne les ait vues. Une chose est certaine: c'est qu'ils sont à la tête de tous les idolâtres et que c'est d'eux que sont venues les idoles.

[3] De ce lieu, on pourrait aller à la Mer des Indes.

[4] Les habitants de ce pays sont bruns et maigres. Les femmes sont très belles, pour des femmes brunes. Leurs aliments sont la viande et le riz. C'est un pays tempéré où il ne fait ni trop chaud ni trop froid. Cités et bourgs y sont nombreux. Ils ont des bois, des déserts et tant de forts pas qu'ils ne craignent personne. Ils sont indépendants, ayant des rois à eux qui savent maintenir leurs terres dans l'ordre.

[5] Ils ont des ermites de leur façon, qui demeurent dans leurs ermitages, font grande abstinence de boire et de manger et gardent la plus grande chasteté. Ils sont extraordinairement scrupuleux pour tout ce qui peut être un péché contre leur foi. Cela leur vaut, parmi leurs fidèles, une grande réputation de sainteté. Et sachez bien qu'ils arrivent à un âge très avancé. Les grandes austérités auxquelles ils s'astreignent pour s'abstenir de pécher c'est pour l'amour de leurs idoles qu'ils les supportent. Ils ont aussi un grand nombre d'abbayes et de moûtiers de leur loi. Leurs religieux mènent une vie très dure et portent la tonsure comme nos dominicains et nos frères mineurs.

---

48 5 compte tenu de] *sostituisce* eu égard à.

49 5 de leur loi. Leurs religieux mènent] *sostituisce* leur loi, dans lesquels les religieux mènent.

[6] Les hommes de cette province ne tuent aucun animal et ne versent jamais le sang. Il y a parmi eux quelques sarrasins auxquels ils font occire les animaux dont ils ont besoin pour se nourrir.

[7] Le corail que l'on exporte de nos pays pour le vendre, se vend dans cette province plus que dans toute autre.

[8] Si l'on continuait d'aller dans la même direction pendant douze autres journées on arriverait dans les pays où naît le poivre, j'entends les pays qui sont proches du royaume des Brahmanes. Mais nous n'irons pas plus avant et nous laisserons cette province et ces régions, car nous ne voulons pas entrer en Inde pour le moment. Nous vous raconterons en [47] bon et bel ordre tout ce qui concerne l'Inde dans la dernière partie de notre voyage, au retour. Nous allons maintenant revenir à nos provinces, du côté de Badascian, puisqu'il ne nous est pas possible de passer ailleurs.

50. [*Où l'on parle de la province de Vokhan*]

[1] Lorsqu'on a quitté [la province de] Badascian, on fait douze journées entre le levant et le vent grec, le long d'un [très grand] fleuve [par une contrée] qui appartient au frère du seigneur de Badascian et qui est riche en bourgs et lieux habités. La population est valeureuse et adore Mahomet.

[2] Au bout de douze journées, on trouve une province qui n'est pas très grande, n'ayant en tout sens que trois journées d'extension. Elle s'appelle Vokhan.

[3] Les habitants adorent Mahomet et ont leur langue à eux. Ils sont de vaillants guerriers. Ils n'ont pas de seigneur, ou plutôt ils n'en ont qu'un qu'ils appellent *none*, ce qui veut dire en français 'comte'. Ils sont soumis au seigneur de Badascian.

[4] Les bêtes sauvages y abondent et il y a toute espèce de gibier, à poil et à plumes.

51. [*Où l'on parle d'une contrée appelée Pamir*]

[1] Quand on quitte ce lieu, on fait trois journées dans la direction du vent grec, toujours par les montagnes. Et l'on monte tellement que l'on dit que c'est là le plus haut du monde.

[2] Et quand on est arrivé dans ce lieu élevé, on trouve, entre deux montagnes, une plaine avec un grand lac d'où sort un très beau fleuve. C'est le meilleur pâturage du monde. Sachez en effet qu'une bête maigre

---

50 1 *Tutte le parentesi quadre presenti nella pericope 1 sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

y devient grasse en dix jours. Il y a abondance de gibier de toute espèce. On y trouve aussi une grande quantité de moutons sauvages qui sont très gros. Car leurs cornes ont six palmes de long et les moins longues ont la longueur de trois ou quatre palmes. Avec ces cornes les pâtres font de grandes écuelles, dans lesquelles ils mangent. Toujours avec les dites cornes, les pâtres font aussi les enclos où ils tiennent leur bêtes pendant la nuit. Sachez en outre qu'il y a dans ces lieux un nombre infini de loups qui tuent et mangent beaucoup des dits moutons. On trouve, à cause de cela, dans ces lieux, tellement de cornes et d'ossements qu'on fait sur les |48| chemins de grands tas pour montrer leur route aux voyageurs qui passent par là au temps de la neige.

[3] Dans cette plaine on chevauche au moins douze journées. Elle s'appelle Pamir.

[4] Pendant ces douze journées, on ne trouve ni lieu habité ni aucun abri et il faut que les voyageurs emportent avec eux tous les vivres. On n'y voit voler aucun oiseau à cause de la hauteur du lieu et à cause du froid qu'il y fait. Et je vous assure que le feu, à cause de ce grand froid, n'y est ni si clair ni de la même couleur qu'ailleurs et que rien n'y cuit si bien.

[5] Nous nous tairons désormais au sujet de cette plaine. Nous parlerons maintenant des choses qui restent à conter en continuant notre route entre le grec et le levant.

## 52. *[Où l'on parle d'une contrée appelée Bélor]*

[1] Quand on a fait les douze journées que je vous ai dites, on a bien quarante journées à chevaucher, entre le vent grec et le levant, toujours par montagnes, par côtes et par vallées, avec maints fleuves et maints déserts à passer. Et pendant toutes ces journées, on ne trouve ni lieu habité ni aucun abri. Les voyageurs doivent emporter avec eux tous les vivres nécessaires.

[2] Cette contrée est appelée Bélor.

[3] Les gens demeurent dans les montagnes à de très grandes altitudes comme des dispersés. Ce sont des idolâtres. Ils sont très sauvages. Ils ne vivent que de chasse: de la chasse aux bêtes. C'est de peaux de bêtes qu'ils sont vêtus. Et ce sont des gens extrêmement méchants.

[4] Or laissons cette contrée et parlons de la province de Kascar.

## 53. *Où l'on parle du royaume de Kascar*

[1] Kascar fut jadis un royaume [indépendant], mais il est maintenant soumis au Grand Khaan.

[2] Ce sont des adorateurs de Mahomet.



[3] On y trouve villes et bourgs en quantité, mais de toutes les cités du dit royaume la plus grande et la plus noble est la cité même de Kascar.

[4] Le pays est situé lui aussi entre le vent grec et le levant.

[5] Ils vivent de commerce et d'industrie, surtout de l'industrie du coton. Ils ont de très beaux jardins, de très belles vignes, de beaux domaines. Le coton y croît en abondance, ainsi que le lin et le chanvre. Le pays est fertile et abonde en toutes les choses nécessaires. Sont originaires de ce pays beaucoup de marchands qu'on voit [49] exercer leur commerce dans les plus diverses parties du monde.

[6] Ce sont, de toute façon, des gens très regardants et très pingres: ils mangent mal et boivent pis.

[7] Dans cette contrée demeurent aussi quelques turcs qui sont chrétiens nestoriens. Ils ont leur église et leur loi.

[8] Les habitants de cette province ont leur langue à eux.

[9] La province a une étendue de cinq journées.

[10] Et maintenant nous quitterons cette contrée. Nous allons vous parler de Samarkan.

#### 54. *Où l'on parle de la grande cité de Samarkan*

[1] Samarkan est une très grande et très noble cité. Il y a des jardins très beaux. La plaine où elle se trouve produit en quantité tous les fruits qu'on peut désirer.

[2] La population est partie chrétienne et partie sarrasine.

[3] Ils sont les sujets d'un neveu du Grand Khaan: neveu qui n'est pas l'ami de son oncle, mais est souvent en lutte avec lui.

[4] La direction est celle du mistral.

[5] Or je vous dirai une grande merveille qui arriva dans cette ville.

[6] Sachez donc que, il n'y a pas longtemps, Tchaghataï, frère charnel du Grand Khaan, se fit chrétien. Il était seigneur de cette contrée et de maintes autres. Lorsqu'ils virent que leur Seigneur était chrétien, les chrétiens de la cité de Samarkan en eurent grande joie. Ils profitèrent de la chose en faisant construire dans la dite cité une belle église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, église qui prit, naturellement, le nom du saint auquel elle était dédiée. Pour la construction de cette église, les chrétiens prirent une très belle pierre qui était aux sarrasins. Ils s'en servirent comme piédestal d'une colonne qui était au milieu de l'église et qui soutenait la voûte.

[7] Or il arriva que Tchaghataï mourut.

[8] Quand les sarrasins virent qu'il était mort, comme ils avaient été et étaient encore très fâchés à cause de la dite pierre qu'on avait placée dans l'église des chrétiens, ils prirent la décision de tout tenter pour la ravoïr, quoi qu'il en pût arriver. Et ils pouvaient bien le faire car ils étaient dix

fois plus nombreux que les chrétiens. Un groupe de sarrasins, des plus considérables de la ville, se rendit partant dans l'église de Saint-Jean pour dire aux chrétiens qui s'y trouvaient qu'ils voulaient cette pierre qui leur avait appartenu. Les chrétiens répondirent qu'ils la leur payeraient tout ce qu'ils voudraient, mais qu'il fallait renoncer à cette pierre, car, si on l'enlevait, ce serait un trop grand désastre pour l'église. Les sarrasins répliquèrent qu'ils ne voulaient ni or ni aucune somme, mais que de toute façon ils voulaient leur [50] pierre.

[9] Que vous dire de plus? Le pouvoir était entre les mains du dit neveu du Grand Khaan. On ordonna aux chrétiens que, dans l'espace de deux jours, ils eussent à restituer cette pierre aux sarrasins.

[10] Quand les chrétiens reçurent cet ordre, ils en furent fort affligés et ils ne savaient pas ce qu'ils devaient faire. Or il arriva le miracle que je vais vous conter.

[11] Sachez donc que, quand fut venu le matin du jour où la pierre devait être rendue, la colonne qui était sur la dite pierre se souleva, par la volonté de Notre Seigneur Jésus-Christ, à trois palmes au moins de la pierre et elle tenait tout aussi bien que si la pierre continuait de la supporter. Et la colonne est toujours restée ainsi depuis ce jour et elle est encore ainsi. Alors, comme aujourd'hui, on considéra ce fait comme un des grands miracles qui aient jamais eu lieu dans ce monde.

[12] Nous quitterons maintenant ce sujet et poursuivrons notre route en vous parlant d'une province qui est appelée Yarkan.

## 55. Où l'on parle d'une province appelée Yarkan

[1] Yarkan est une province longue de six journées.

[2] La population est mahométane, mais il y a aussi quelques chrétiens nestoriens. Ils appartiennent à ce même neveu du Grand Khaan dont je vous ai parlé plus haut.

[3] Ils ont de tout en abondance. Ils sont surtout riches en coton. Il y a beaucoup d'artisans.

[4] Ces gens ont pour la plupart un pied très gros et l'autre au contraire très mince, et cela ne les gêne pas du tout pour marcher. Ils sont presque tous goîtreaux, et ce à cause des propriétés de l'eau qu'ils boivent.

[5] Comme on n'y trouve rien d'autre qui mérite d'être rapporté dans notre livre, nous quitterons ce sujet et nous vous parlerons de Khotan.

---

55 3 abondance. Ils sont surtout riches en coton] *sostituisce* abondance et surtout beaucoup de coton.

56. *Où l'on parle de la province de Khotan*

[1] Khotan est une province entre le levant et le vent grec, longue de huit journées.

[2] Elle appartient au Grand Khaan. Il n'y a qu'une loi: celle de Mahomet. Bourgs et cités y sont nombreux. Et la cité la plus noble, celle qui est la capitale du royaume, est appelée Khotan comme la province.

[3] La région abonde en toutes choses. Elle produit beaucoup de coton. Il y vient aussi du chanvre, du lin et des blés. On y rencontre à chaque pas les vignes, les possessions particulières, les jardins.

[4] Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ne sont pas hommes [51] d'armes.

[5] Nous nous partirons maintenant de ce lieu et nous vous parlerons d'une province qui est appelée Pem.

57. *Où l'on parle de la province de Pem*

[1] Pem est une province longue de cinq journées entre le levant et le vent grec.

[2] Ce sont des adorateurs de Mahomet et des sujets du Grand Khaan.

[3] Bourgs et cités y sont nombreux. La cité la plus noble de toutes, celle qui est la capitale du royaume, s'appelle Pem [comme la province].

[4] Il y a des fleuves où l'on trouve en abondance les pierres qu'on appelle jaspes et calcédoines.

[5] Ils ont de tout à profusion. Il y vient beaucoup de coton. Ils vivent de commerce et d'industrie.

[6] Et sachez qu'ils ont telle coutume que vous allez ouïr.

[7] Quand une femme a un mari et que celui-ci la quitte pour aller en voyage et qu'il doit rester absent plus de vingt jours, la dite femme, à peine son mari part en voyage, prend un autre mari. Et elle le peut bien faire, car c'est l'usage admis. Les hommes, quant à eux, où qu'ils aillent, peuvent prendre de même une autre femme.

[8] Et sachez que toutes ces régions que je vous ai décrites de Kascar jusqu'ici, et d'autres encore plus avant, appartiennent à la Grande Turquie.

[9] Nous laisserons maintenant ce sujet et vous parlerons d'une province qui s'appelle Tchartchan.

58. *Où l'on parle de la province de Tchartchan*

[1] Tchartchan est une province de la Grande Turquie, entre le vent grec et le levant. Ce fut jadis une contrée noble et riche, mais les Tartares l'ont bien dévastée.

[2] Ils adorent Mahomet. Cités et bourgs y sont nombreux et la principale cité du royaume est Tchartchan.

[3] Il y a de gros fleuves qui charrient des jaspes et des calcédoines. On porte ces jaspes et ces calcédoines au Khataï et on tire de leur vente de gros gains, car des dites pierres on en trouve beaucoup et elles sont de bonne qualité.

[4] La province toute entière n'est qu'une seule étendue de sable. De Khotan à Pem, tout n'est que sable. De Pem à ce lieu, ce n'est toujours que du sable. On trouve en maints endroits des eaux mauvaises et amères. Mais on trouve aussi, en plusieurs lieux, des eaux douces et bonnes.

[52] [5] S'il arrive que des troupes ennemies passent par la contrée, les gens s'enfuient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bêtes à travers le désert de sable. Ils vont à deux ou trois journées de distance, là où ils savent qu'il y a de l'eau et qu'ils pourront vivre, eux et leurs bêtes. Et je puis vous assurer que personne ne peut savoir où ils sont allés, car le vent recouvre de sable les traces de leur passage, de telle sorte qu'on ne voit plus rien: il semble que jamais homme ni bête n'ait passé par là. C'est de cette manière qu'ils échappent à leurs ennemis.

[6] Si les troupes qui passent par la contrée sont des troupes amies, ils se bornent à faire fuir leurs bêtes, ne voulant pas qu'elles leur soient enlevées et mangées. Car les soldats ne paient pas ce qu'ils prennent.

[7] Sachez aussi que, lorsqu'ils récoltent leurs blés, ils les portent loin de leurs habitations, dans le désert de sable, et les cachent dans des cavernes, pour les soustraire au pillage des soldats. De là ils rapportent chez eux de mois en mois ce qui leur est nécessaire.

[8] Quand on part de Tchartchan, on chevauche bien cinq journées continuellement à travers le sable, ne trouvant que des eaux mauvaises et amères. Dans quelques lieux toutefois l'eau est bonne et douce.

[9] Au bout de cinq journées, on trouve une cité [appelée Lop], qui est à l'entrée du grand désert et où les voyageurs prennent les vivres pour le traverser.

[10] Dans toutes les dites cinq journées il n'y a rien qui mérite d'être rapporté dans notre livre. Nous quitterons donc ce sujet et poursuivrons notre récit.

---

58 8 continuellement] *aggiunto nelle «Supercorrezioni».*

58 9 *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

59. *Où l'on parle de la cité de Lop [et du grand désert du même nom].*

[1] Lop est une grande cité, qui est située à l'entrée du grand désert qu'on appelle le Désert de Lop. Elle se trouve entre le levant et le vent grec. Ce sont des sujets du Grand Khaan et des adorateurs de Mahomet.

[2] Et sachez que ceux qui veulent passer le désert se reposent dans cette cité de Lop pendant une semaine pour s'y restaurer, eux et leurs bêtes.

Au bout d'une semaine, munis de vivres pour un mois, pour eux et pour leurs bêtes, ils quittent la dite cité et entrent dans le désert.

[3] Or sachez que le dit désert est si long, à ce qu'on dit, qu'il faudrait un an entier pour le parcourir d'un bout à l'autre. Et là où il est le moins large, il faut, pour le traverser, fatiguer tout un mois. Il est tout en montagnes, en plaines de sable et en vallées. Et l'on n'y trouve rien à manger. Il est vrai que, lorsqu'on a chevauché un jour et une nuit, on trouve de l'eau bonne à boire, mais cette eau ne saurait suffire à un grand nombre de personnes: il y en a assez tout au plus pour cinquante ou cent hommes avec leurs bêtes. Et à travers tout ce désert il faut chaque fois chevaucher un jour et une nuit pour trouver |53| de l'eau. Et sachez qu'en trois lieux seulement, ou en quatre, on trouve de l'eau amère et salée: toutes les autres eaux, environ vingt-huit, sont buvables. On n'y voit aucune bête, aucun oiseau, car ils n'y trouveraient rien à manger.

[4] Il n'y a rien d'autre à vous dire à propos de ce désert, si ce n'est la chose étonnante que je vais vous conter.

[5] Sachez donc que, lorsqu'on chevauche de nuit dans ce désert, s'il arrive pour quelque raison, pour s'être laissé saisir par le sommeil ou pour quelque autre cause, que quelqu'un reste en arrière et se sépare de ses compagnons et qu'il veuille ensuite les rejoindre, il entend alors parler des esprits qui lui semblent être ses compagnons: il s'entend quelquefois appeler par son nom. Et souvent les dites voix le détournent tellement de sa route qu'on ne le retrouve plus jamais. Et c'est de cette manière que bien des gens ont péri et disparu. Ajoutons que les dites voix des esprits se font ouïr aussi de jour. On croit souvent ouïr le son de divers instruments et spécialement le son du tambour. Pour rester mieux unis quand ils chevauchent de nuit, et pour se garder du sommeil, ils ont coutume de suspendre des clochettes au cou de leurs bêtes.

[6] C'est de cette manière et au prix de ces fatigues que l'on traverse le désert, comme vous l'avez ouï.

---

**59 rubr** *Où l'on parle de la cité de Lop [et du grand désert du même nom]* *sostituisce* 'Où l'on parle de la cité de Lop et du grand désert'.

**59 1** *grand désert]* *sostituisce* Grand Désert.

[7] Nous cesserons désormais de parler de ce désert, dont nous vous avons tout dit. Nous vous parlerons des provinces que l'on trouve quand on en sort.

#### 60. Où l'on parle de la cité de Sa-tchou

[1] Quand on a fait ces trente journées du désert que je vous ai dit, on trouve une cité appelée Sa-tchou, qui appartient au Grand Khaan. La province s'appelle Tangout.

[2] Tous les habitants sont idolâtres. Il y a aussi, il est vrai, quelques Turcs qui sont chrétiens, de la secte nestorienne, et il y a aussi des sarrasins. Mais en petit nombre. Les idolâtres ont leur langue à eux.

[3] La dite cité est entre le vent grec et le levant.

[4] On ne peut pas dire que ce soient des gens vivant de commerce: toujours est-il qu'ils vivent du gain qu'ils tirent des blés que la terre produit.

[5] Ils ont un grand nombre d'abbayes et de moûtiers, tous pleins d'idoles de toutes formes. Ils leurs font de grands sacrifices et leur rendent de grands honneurs, de grandes démonstrations de respect.

[6] Et sachez que tous ceux qui ont des enfants élèvent un mouton en l'honneur des idoles. Au nouvel an, ou bien à la fête de l'idole qui protège [54] l'enfant, ceux qui ont élevé le mouton le conduisent, avec l'enfant, devant l'idole. Ils font à l'idole de grandes démonstrations de respect, eux et leurs enfants. Cela fait, ils font cuire le mouton tout entier. Une fois qu'il est cuit, ils le portent devant l'idole avec le plus grand respect et le laissent là tout le temps qu'il faut pour qu'ils puissent dire leurs offices et bien supplier l'idole qu'il garde en santé leur enfant. Et ils disent que l'idole mange la substance de la chair. Cela fait, ils prennent la chair qui était restée devant l'idole et ils la portent dans leur maison ou dans un autre lieu qu'ils ont choisi. Ils font venir leurs parents et mangent le mouton tous ensemble, avec beaucoup de pieux respect et beaucoup de joie. Aux prêtres des idoles ils laissent la tête, les pieds, les entrailles et la peau, et aussi un peu de chair. Et lorsqu'ils ont mangé la chair du dit mouton, ils en recueillent les os qu'ils serrent dans un coffre et conservent soigneusement.

[7] Et sachez que chez tous les idolâtres du monde il y a l'usage, lorsque quelqu'un meurt parmi eux, d'en brûler le corps.

[8] Vous devez savoir aussi que, lorsque les dits idolâtres sont portés de leur maison au lieu où ils doivent être brûlés, sur le parcours, en plusieurs endroits, le cortège trouve, préparée par les parents du mort, au milieu du chemin, une maison de bois, avec son portique, couverte de draps de soie

et de draps d'or. Et quand le mort arrive devant ces maisons ainsi ornées, tout le monde s'arrête et les hommes jettent devant le mort du vin et des aliments en abondance. Et ils font cela parce que, à ce qu'ils disent, le mort sera reçu dans l'autre monde avec de pareils honneurs.

[9] Et quand on est arrivé au lieu où il doit être brûlé, ses parents ont en soin qu'on y trouve, également, préparés par les parents, découpés dans du papier, des hommes, des chevaux, des chameaux, des moutons, des pièces de monnaie grandes comme des besants et d'autres choses en quantité. Et toutes ces choses, ils les font brûler avec le corps. Car ils disent que, dans l'autre monde, le mort aura autant d'esclaves et autant de bêtes, autant de moutons et autant de pièces de monnaie qu'ils en auront fait brûler sous forme de figures de papier. Et sachez aussi que, lorsqu'on porte le mort au bûcher tous les instruments de musique de l'endroit sonnent devant lui.

[10] Et toutes ces choses sont faites selon l'importance et la richesse du défunt.

[11] Et je veux vous dire encore cette autre chose.

[12] Quand un des dits idolâtres meurt, on fait venir les astrologues et on les instruit de la nativité du mort, c'est à savoir du temps où il est né, en quel mois, en quel jour et à quelle heure. Quand il a ouï tout cela, l'astrologue se met à préparer, à l'aide de son art diabolique, le pronostic qu'attendent les parents du défunt. Il leur dit, une fois qu'il a fait ses sortilèges, quel jour on doit brûler le corps. Et il est des cas, sachez-le bien, où il fait attendre, avant de le brûler, [55] une semaine, un mois, voire même six mois. Et il faut que les parents du mort le gardent dans leur maison pendant tout ce temps. Car on ne le ferait jamais brûler avant que le devin ait dit qu'on le pouvait faire. Leurs astrologues leur font croire en effet qu'on ne peut faire sortir le corps de la maison que sous la planète sous laquelle le dit mort est né, ou au moins sous une planète qui ne lui soit pas contraire. Et ils disent que, si l'on procède autrement, les morts peuvent faire subir de graves dommages à la maison. Ils font remonter à une telle cause les malheurs éventuels, si, comme il arrive souvent, les démons frappent de quelque mal ou font mourir quelqu'un de la famille.

[13] Tant que le jour où l'on peut brûler le corps n'est pas arrivé, pendant tout le temps que le mort reste dans la maison, on le traite de la manière suivante.

[14] Ils prennent une caisse faite de planches grosses d'une palme et bien jointes ensemble, toute couverte de nobles peintures, et ils y déposent le corps, le recouvrant de certains draps si bien préparés avec du camphre et d'autres épices qu'ils évitent toute puanteur à ceux de la maison.

---

60 10 *La pericope 10 è stata aggiunta da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

60 14 *épices] sostituisce épiceries.*

[15] Et chaque jour, tant que le corps reste là, les parents du mort, ceux, s'entend, qui habitent la maison, lui font dresser une table où ils mettent à manger et à boire comme s'il était vivant, et ils la placent devant la caisse où est le dit corps et l'y laissent le temps qu'il faudrait pour manger. Ils disent que l'âme du défunt mange de ces aliments.

Ils le traitent de cette manière jusqu'au jour où ils doivent le faire brûler.

[16] Mais je dois vous dire encore autre chose. Souvent les dits devins disent aux parents du mort qu'il n'est pas bien de faire sortir le corps par la porte de la maison, [ou par telle des portes de la maison, si celle-ci en a plusieurs]. Ils en donnent pour raison qu'il y a, face à cette porte, telle étoile ou telle autre chose. Et alors les parents du mort le font passer par une autre porte et maintes fois ils font briser le mur d'un autre côté [et le font passer par cette nouvelle ouverture].

[17] Et tous les idolâtres du monde se conduisent de la manière que vous venez d'ouïr.

[18] Nous laisserons maintenant cette matière et nous vous parlerons d'autres cités qui se trouvent dans la direction du mistral, près de l'extrémité de ce désert.

#### 61. Où l'on parle de la province de Khamul

[1] Khamul est une province qui fut jadis un royaume. Cités et bourgs y sont nombreux. La ville capitale est appelée Khamul.

[2] Nous vous parlerons maintenant d'une autre province qui se trouve également dans la direction du mistral.

[56] [3] Les gens sont tous idolâtres et ont leur langue à eux.

[4] Ils vivent des fruits de la terre, car ils ont à profusion des choses à manger et à boire et ils en vendent aux voyageurs qui passent par leur contrée.

[5] Ce sont au plus haut point des hommes de plaisir qui n'ont guère d'autre occupation que de jouer de leurs instruments, de chanter, de danser, de jouir matériellement. Ils aiment aussi à écrire, à leur manière, et à lire.

[6] Et sachez que, dans cette contrée, s'il arrive qu'un étranger frappe à quelque porte pour avoir l'hospitalité, le maître de la maison en est tout joyeux. Il ordonne à sa femme de faire tout ce que veut l'étranger, et il quitte la maison et va à ses affaires. Il reste absent deux jours, voire trois,

**60 16** [et le font passer par cette nouvelle ouverture]] *le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

**61 2** Nous vous parlerons maintenant d'une autre province qui se trouve également dans la direction du mistral] *sostituisce* La province est entre deux déserts, car d'un côté se trouve le [56] Grand Désert et de l'autre un petit désert qui n'a que trois journées de long.



dans ses champs, d'où il envoie tout ce qui est nécessaire à son hôte, en se le faisant du reste payer. Et l'étranger demeure dans la maison, avec la femme, et il fait tout ce qu'il veut. Il couche avec elle, dans le même lit, comme si elle était son épouse. Et ils s'en donnent en toute liberté. Et tous les hommes de la dite cité et de la dite province sont ainsi traités par leur femme, mais je puis vous assurer qu'ils n'en éprouvent aucune vergogne. Quant aux femmes, elles sont belles, joyeuses et amies du plaisir.

[7] Or, il arriva que, lorsque régnait Mongou Khaan, Seigneur des Tartares, on lui apprit que ceux de Khamul permettaient cette sorte d'adultères entre leurs épouses et les étrangers. Le dit Mongou leur fit interdire, sous grave peine, d'héberger les étrangers. Or, quand ceux de Khamul reçurent cet ordre, ils en furent très affligés. Pendant trois ans environ, ils observèrent le dit commandement, mais à la fin, voyant que leurs terres ne produisaient plus comme avant et que les malheurs se succédaient dans leur maison, ils tinrent conseil. Ils décidèrent et firent ce que je vais vous dire. S'étant pourvus d'un magnifique présent ils se rendirent chez Mongou. Ils le supplièrent de leur laisser observer, quant à leurs femmes, l'usage que leur avaient laissé leurs ancêtres. Ils lui dirent qu'ils tenaient de leurs ancêtres que leurs idoles avaient en gré le plaisir qu'ils faisaient aux étrangers en leur offrant leurs femmes et leurs biens et que pour cela leurs blés et leurs cultures avaient de plus en plus prospéré. Quand Mongou Khaan ouït cela, il leur dit: «Puisque vous voulez votre propre honte, ayez-là!» Il consentit donc à ce qu'ils fissent selon leur volonté et je vous assure qu'ils ont toujours conservé cet usage et qu'ils le conservent encore.

[8] Nous avons assez parlé de Khamul. Nous vous parlerons maintenant [57] des autres provinces qui sont entre la tramontane et le mistral.

## 62. [Où l'on parle de la province de Iouguristan]

[1] Iouguristan est une grande province qui appartient au Grand Khaan. Cités et bourgs y sont nombreux. La cité principale s'appelle Kharakhodjo. Cette cité tient sous son pouvoir maintes autres cités et maints bourgs.

[2] Les gens sont idolâtres, mais il y a parmi eux beaucoup de chrétiens, qui suivent la loi nestorienne. Il y a aussi un certain nombre de sarrasins. Les chrétiens s'unissent très souvent en mariage avec des idolâtres.

[3] On raconte que le roi qui les gouverna d'abord n'était pas d'origine humaine, mais qu'il était né d'une de ces excroissances que la sève produit

---

**62 rubr** *Iouguristan*] *sostituisce 'Youguristan' (in tutto testo).*

**62 1** *Kharakhodjo*] *sostituisce Karakhodjo (in tutto testo).*

sur l'écorce des arbres et que nous désignons sous le nom d'amadou. De ce premier roi descendirent tous les autres.

[4] Les idolâtres de cette contrée, à les juger d'après leur loi et d'après leurs coutumes, sont des gens de beaucoup de savoir. Ils s'appliquent sans trêve aux arts libéraux.

[5] La région produit du blé et on y fait un excellent vin. Mais en hiver le froid y est tel qu'on n'en connaît de plus intense en aucune autre partie du monde. [Nous vous avons assez parlé d'une autre province qui est entre la tramontane et le mistral].

### 63. Où l'on parle de la province de Ghienghintas

[1] Ghienghintas est une province située elle aussi à proximité du désert, entre la tramontane et le mistral. Son extension est de seize journées. Elle appartient au Grand Khaan.

[2] Cités et bourgs y sont nombreux. On y trouve trois sortes de gens: les idolâtres, ceux qui adorent Mahomet et quelques Turcs qui sont chrétiens, de la secte nestorienne.

[3] Aux confins de cette province, du côté de la tramontane, il y a une montagne dans laquelle se trouve une très bonne veine d'acier et d'ondanique.

[4] Dans la même montagne est une autre veine d'où l'on tire la salamandre.

[5] Sachez en effet que la salamandre n'est pas une bête, comme on le dit. Ce qu'elle est, je vais vous le dire.

[6] C'est une vérité bien connue que, par loi de nature, aucune bête ni aucun être animé ne peut vivre dans le feu, car tous les animaux sont faits des quatre éléments. Comme les gens ne savaient rien de précis sur la salamandre, ils ont dit ce qu'ils disent encore, à savoir que la salamandre est une bête. Mais ce n'est pas la vérité. La vérité, la voici.

[7] Sachez donc que j'eus comme compagnon un turc nommé Zurficar, [58] homme de beaucoup d'expérience. Il devait rester trois ans dans la dite province pour faire extraire au nom du Grand Khaan cette salamandre et cet ondanique et cet acier et toutes sorte d'autres choses. Car il faut savoir que le Grand Khaan y envoie toujours, pour la durée de trois ans, des officiers du gouvernement, pour gouverner la province et pour s'occuper de la dite salamandre. Or, mon compagnon m'expliqua la chose, que du reste je vis aussi de mes yeux. Sachez donc que, lorsqu'on a extrait, de la veine que j'ai dite, le minéral qu'elle contient et qu'on veut le broyer ou le

---

62 5 *La pericope tra parentesi quadre è stata aggiunta da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

63 7 Zurficar] *sostituisce* Zulficar. | ondanique] *sostituisce* andanique.

piler, il reste tout en paquets, formant des fils comme de la laine. Et pour cela, quand on l'a extrait de la dite veine, on le fait sécher, puis on le fait piler dans de grands mortiers de cuivre, et ensuite on le lave. Il ne reste que les fils dont je vous ai parlé, car on jette la terre qui ne vaut rien. Or ces fils, qui sont semblables à de la laine, on les fait soigneusement filer, puis on en fait faire des nappes. Et quand les dites nappes sont faites, sachez qu'elles ne sont pas bien blanches. Alors on les met dans le feu et on les y laisse un certain temps. La nappe devient blanche comme la neige. Et chaque fois que ces nappes de salamandre ont quelque tache ou quelque souillure, on les met dans le feu et on les y laisse un moment: elles deviennent d'une blancheur de neige.

[8] Telle est la vérité sur la salamandre et toutes les autres choses qu'on en dit ne sont que fables et mensonges.

[9] Et sachez aussi qu'à Rome il y a une de ces nappes, présent magnifique que le Grand Khaan fit au Pape, pour qu'on y enveloppât le saint Suaire de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et sur la dite nappe sont écrites en lettres d'or les paroles suivantes: «Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam».

[10] Maintenant nous ne parlerons plus de cette province et nous passerons à une autre qui se trouve entre le vent grec et le levant, [sur la route que nous voulons suivre pour arriver chez le Grand Khaan. Et nous retournerons à la cité de Sa-tchou dont nous avons déjà parlé].

#### 64. Où l'on parle de la province de Souc-tchou

[1] Quand on a quitté la cité de Sa-tchou dont j'ai parlé plus haut, on chevauche dix journées entre le levant et le vent grec. Et sur tout ce parcours, on ne trouve que rarement des lieux habités. Et on n'y voit rien qui mérite d'être rapporté dans notre livre.

[2] Au bout de dix journées on trouve une province qui est appelée Souc-tchou et en laquelle se trouvent nombre de cités et de bourgs. La cité principale s'appelle de même Souc-tchou. Les gens sont idolâtres, [59] mais il y a aussi quelques chrétiens de la secte nestorienne. Ils appartiennent au Grand Khaan.

[3] La grande province générale où se trouve cette province et dont font aussi partie les trois autres provinces dont je viens de parler, s'appelle Tangout.

---

63 9 Pape] la «*Supercorrezione*» cassa la pericope originariamente posta dopo Pape: lorsqu'il lui envoya comme ambassadeurs les deux frères.

64 rubr Souc-tchou] sostituisce 'Souk-tchou'.

64 2 de la secte nestorienne] *sintagma aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[4] Dans toutes ses montagnes on trouve la rhubarbe en grande abondance: la meilleure qui existe. C'est là que les marchands l'achètent pour la revendre ensuite par le monde.

[5] Et il faut savoir que pour voyager sur ces montagnes les voyageurs qui passent dans ces régions n'osent pas se servir de bêtes qui ne soient pas du pays, car il y croît une herbe vénéneuse qui fait perdre les ongles aux bêtes qui la mangent. Les bêtes nées dans la région connaissent cette herbe et s'en détournent.

[6] Les gens vivent des produits de la terre et de leur bétail. Ils ne s'occupent pas de commerce.

[7] La province est saine partout. Les gens sont bruns.

[8] Et maintenant laissons cela. Je vais vous parler d'une cité appelée Kamptchou.

### 65. Où l'on parle de la cité de Kamptchou

[1] Kamptchou est également une cité du Tangout. C'est une très grande et très noble cité. Elle est la capitale, la ville souveraine de toute la province de Tangout.

[2] Les gens sont idolâtres, mais il y en a qui adorent Mahomet. Il y a aussi des chrétiens, qui ont dans la dite cité trois églises grandes et belles.

[3] Les idolâtres ont, à leur manière, beaucoup de moûtiers et d'abbayes. Ils ont une très grande quantité d'idoles. Sachez qu'ils en ont qui ont dix pas de grandeur. Les unes sont de bois, d'autres de terre, d'autres de pierre. Toutes sont couvertes d'or et fort bien façonnées.

Les grandes idoles sont couchées. Plusieurs autres plus petites entourent les grandes et semblent pleines d'humilité et de révérence envers elles.

[4] Comme je ne vous ai pas encore dit en entier ce qui concerne les idolâtres, je vais ici vous en informer pleinement.

[5] Sachez donc que les moines idolâtres vivent plus honnêtement que les autres adorateurs des idoles. Ils s'abstiennent de certaines choses qui sont, à nos yeux aussi, malhonnêtes, de la luxure par exemple, bien qu'ils ne la tiennent pas, quant à eux, pour un grand péché. Car, selon leur conscience, on peut sans pécher coucher avec une femme si c'est elle qui a requis l'homme d'amour. L'homme commet au contraire un péché si c'est lui qui a sollicité la femme. S'ils viennent à savoir qu'un homme a joui d'une femme contre nature, ils le condamnent à mort.

---

**64** 6 La «*Supercorrezione*» aggiunge il sintagma et de leur bétail dopo terre; trasforma in un periodo a sé la pericope ils ne s'occupent pas de commerce.

**64** 7 Kamptchou] *sostituisce* Kamp-tchou.

[60] [6] Ils ont pour chacune de leurs idoles des jours de fête spéciaux comme nous pour nos saints. Et ils ont une sorte de calendrier où les dates des différentes fêtes sont notées.

[7] Ils comptent le temps par lunaisons comme nous par mois. Et dans certaines lunaisons il y a cinq jours durant lesquels aucun idolâtre au monde n'occirait une bête ou un oiseau, ni ne mangerait de la chair tuée pendant les dits cinq jours. Et pendant les dits cinq jours ils vivent plus honnêtement que pendant les autres jours. Il y a parmi eux des gens – des religieux naturellement – qui en aucun temps, par révérence et par dévotion, ne mangent de la viande, mais les autres ne s'en abstiennent que dans les temps dont nous avons parlé.

[8] Ils prennent jusqu'à trente femmes. Ils en prennent plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou moins riches, autant qu'ils en peuvent tenir. Les hommes donnent comme dot à leurs femmes, selon leurs moyens, des bestiaux, des esclaves et de l'argent. Mais sachez qu'ils considèrent leur première épouse comme la meilleure. Et sachez aussi que, s'ils voient que l'une ou l'autre de leurs femmes n'est pas ce qu'elle doit être, si quelque'une d'entre elles n'est plus à son goût, ils sont tout à fait libres de la chasser et d'en agir à leur volonté. Ils peuvent prendre comme femmes leurs cousines et même les femmes de leur père, excepté celle qui est leur mère.

[9] Ils ne considèrent pas comme des péchés nombre de choses qui pour nous sont de graves péchés. À certains égards, on peut dire qu'ils vivent comme des bêtes.

[10] Mais en voilà assez sur ce sujet. Nous allons maintenant parler d'autres pays qui se trouvent du côté de la tramontane.

[11] Et sachez que messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco restèrent une année dans cette cité de Kamptchou pour certaines affaires qu'il est inutile de rappeler.

[12] Nous partirons donc de Kamptchou et nous voyagerons pendant soixante journées dans la direction de la tramontane.

## 66. Où l'on parle de la cité d'Etsina

[1] Quand on a quitté la dite cité de Kamptchou et l'on a chevauché douze journées, on trouve une cité appelée Etsina. Elle est située au bout du désert de sable, vers tramontane, et fait partie de la province de Tangout.

[2] Les gens sont idolâtres. Ils ont quantité de chameaux et de bestiaux. On y trouve beaucoup de faucons laniers et beaucoup de faucons sacrés,

---

65 7 les autres] *sostituisce* les séculiers.

66 **rubr** *Etsina*] *sostituisce* 'Ezina (in tutto il testo)'.

qui sont d'excellente race. Les gens vivent des produits du sol et de leur bétail. Ils ne font pas de commerce.

[61] [3] Or, dans cette cité on prend les vivres pour quarante journées. Car vous devez savoir que, en partant d'Etsina, on chevauche vers tramontane pendant quarante journées, toujours par un désert où il n'y a ni lieux habités ni aucun abri. Personne n'y demeure, sauf l'été dans les vallées et sur les montagnes. On y rencontre, il est vrai, quantité de bêtes sauvages. Les ânes sauvages y abondent. Les eaux ne manquent pas et sont très poissonneuses. Les bois de pins y sont fréquents.

[4] Quand on a chevauché quarante journées dans ce désert, vers tramontane, on arrive à une cité. Vous allez entendre laquelle. [Et nous vous parlerons, pour commencer, d'une cité qui est appelée Karakoron].

### 67. Où l'on parle de la cité de Karakoron

[1] Karakoron est une cité qui a trois milles de pourtour. Elle est toute construite en bois et en terre et est entourée par un puissant rempart qui n'est, lui aussi, que de terre, car les pierres n'abondent pas dans cette région.

[2] Dans les environs se trouve un bourg fort grand et dans ce bourg un palais très beau, où habitait le Seigneur.

[3] C'est le premier siège qu'eurent les Tartares quand ils sortirent de leurs contrées.

[4] Qui sont les Tartares, comment ils se sont donné un seigneur et se sont répandus par le monde, c'est ce que je vais vous raconter.

### 68. Comment les Tartares se rebellèrent contre le Prêtre Jean

[1] Il faut savoir que les Tartares demeuraient vers tramontane, entre Tchortcha et Bargou.

[2] C'était un pays de grandes plaines où il n'y avait aucun lieu habité – ni cité ni bourg – mais où étaient maints bons pâturages et maints grands fleuves et où les eaux étaient abondantes.

[3] Ils n'avaient pas de seigneur. Seulement ils payaient tribut à un grand roi qu'ils appelaient en leur langage Oung-khan, ce qui veut dire en français 'Grand Seigneur'. C'était, ce grand roi, le roi que nous appelons

**66 3** journées, toujours par un désert où] *sostituisce* journées dans un désert où.

**66 4** Quand on a chevauché [...] entendre la quelle] *sostituisce* Quand on a chevauché quarante journées dans ce désert, on trouve une province qui est située [elle aussi] vers tramontane et dont je vais vous parler.

Prêtre Jean: le Prêtre Jean dont tout le monde dit la grande puissance. Les Tartares lui donnaient comme tribut une bête sur dix.

[4] Or il arriva que ces hommes se multiplièrent beaucoup. Et quand le Prêtre Jean vit qu'ils étaient si nombreux, il se dit qu'ils pourraient bien devenir dangereux pour lui. L'idée lui vint de les disperser en différentes contrées. Il envoya donc chez eux, pour mettre en exécution son dessein, un certain nombre de ses barons. Lorsqu'il arrivait que quelque [62] seigneur, sujet du Prêtre Jean, se rebellait, on choisissait une certaine quantité de ces Tartares, trois ou quatre sur cent, et on les envoyait dans le pays en rébellion, contre le révolté. De cette manière, leur puissance se trouvait diminuée. Et il agissait de la même manière dans toutes les autres occasions.

[5] Quand les Tartares apprirent ce que le Prêtre Jean entendait faire d'eux, ils en furent très affligés. Ils partirent tous ensemble et chevauchèrent tant vers tramontane par des contrées désertes que le Prêtre Jean ne leur pouvait plus nuire. Ils étaient en rébellion contre lui et ne lui payaient plus aucun tribut.

[6] Et ils restèrent ainsi quelque temps.

#### 69. *Comment Tchinghis fut le premier Khaan des Tartares*

[1] Or il arriva qu'en l'an du Christ 1187 les Tartares se pourvurent d'un roi. Il s'appelait, dans leur langage, Tchinghis-khan.

[2] C'était un homme de grande valeur, de grand sens et de grand courage.

[3] Or sachez que, lorsqu'il fut élu roi, tous les Tartares du monde, qui se trouvaient épars par ces lointaines contrées, vinrent à lui et le reconnurent comme leur seigneur. Et c'était, celle du dit Tchinghis-khan, la meilleure des seigneuries: pleine de décision et de sagesse.

[4] Que dois-je encore vous dire? Les Tartares vinrent à lui en si grande multitude que c'était merveille. Et quand Tchinghis-khan vit qu'il avait en son pouvoir une si grande quantité d'hommes, il les fournit d'arcs et d'autres armes en usage chez eux et il se mit à conquérir d'autres pays

**68 3** Oungh-khan] *sostituisce* Onc-khan. | C'était, ce grand roi, [...] la grande puissance] *sostituisce* et que nous appelons le Prêtre Jean. C'était le Prêtre Jean dont tout le monde parle et dont tout le monde connaît la grande puissance.

**68 4** Il envoya donc chez eux [...] nombre de ses barons] *sostituisce* Il leur envoya dans ce but un certain nombre de ses barons. Et l'on procédait ainsi.

**68 5** apprirent ce que le Prêtre Jean entendait faire d'eux] *sostituisce* comprirent ce que le Prêtre Jean entendait faire. | par des contrées désertes] *sintagma aggiunto da Benedetto nelle* «*Supercorrezioni*».

**69 3** pleine de décision] *sostituisce* pleine de vigueur.

autour de celui où les Tartares demeuraient. Et sachez bien qu'en fort peu de temps ils ne conquièrent pas moins de huit provinces. Et il n'y a à cela rien d'étonnant. Car, en ce temps-là, cités et provinces ou bien se gouvernaient par elles-mêmes avec le régime de la commune ou bien avaient chacune leur propre roi ou seigneur et ne pouvaient pas, n'étant pas unies, résister seules à une si grande multitude. Il faut dire aussi qu'il ne leur faisait aucun mal et qu'il ne leur prenait pas leurs biens. Il se bornait à les emmener avec lui pour conquérir d'autres pays. C'est ainsi qu'il put conquérir cette grande multitude de gens que je vous ai dite. Voyant la manière dont il exerçait la seigneurie et la grande bonté qu'il avait, les peuples étaient heureux d'être soumis à un seigneur tel que lui.

[5] Or, quand Tchinghis-khan eut réuni une multitude d'hommes telle qu'il en eût pu couvrir une grande partie du monde, il se dit que le monde entier était à lui et il décida de le conquérir.

[6] Il envoya alors ses messagers au Prêtre Jean - c'était en l'an du Christ 1200 - pour lui faire savoir qu'il voulait prendre sa fille [63] pour épouse. Or, quand le Prêtre Jean ouït que Tchinghis-khan voulait prendre sa fille pour épouse, il en fut au plus haut point indigné et il s'écria: «Tchinghis-khan n'a-t-il pas grande vergogne de me demander ma fille en mariage? Ne sait-il donc pas qu'il est mon vassal et mon serf? Retournez à lui et lui dites que je ferais brûler vive ma fille plutôt que de la lui donner pour femme. Et dites-lui aussi de ma part qu'il faut que je le fasse mourir comme traître et félon à son seigneur!» Puis il ordonna aux messagers de partir tout de suite et de ne jamais revenir.

[7] Quand les messagers eurent ouï cela, ils partirent aussitôt. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent là où était leur seigneur. Et ils lui racontèrent tout ce que lui faisait savoir le Prêtre Jean, sans rien omettre et tout au long.

## 70. *Comment Tchinghis-khan prépara ses gens pour marcher contre le Prêtre Jean*

[1] Or, quand Tchinghis-khan entendit l'insolent message que le Prêtre Jean lui envoyait, il en eut le cœur si gros qu'il faillit presque éclater dans sa poitrine. Car il était, comme je vous l'ai dit, un trop haut seigneur pour supporter de tels outrages.

[2] Après être resté quelque temps sans parole, quand il put parler, il cria, si fort que tous ceux qui l'entouraient le purent ouïr, qu'il ne voulait jamais plus être roi si l'insolent message que lui avait fait le Prêtre Jean

---

59 70 2 Après être resté quelque temps sans parole] *sostituisce* Au bout d'un moment.



n'était payé comme jamais insolent message n'avait été payé jusque-là. Il dit aussi qu'il fallait qu'il lui montre au plus tôt s'il était son serf.

[3] Il fit alors convoquer tous ses gens et fit les plus grands préparatifs de guerre qu'on eût jamais vus ou ouïs. Il ne se fit pas faute d'avertir le Prêtre Jean qu'il eût à se défendre le mieux qu'il pourrait. Il lui fit savoir qu'il allait marcher contre lui avec toutes ses troupes.

[4] Or, quand le Prêtre Jean sut avec certitude que Tchinghis-khan marcherait contre lui avec tant d'hommes, il n'en fit aucun cas et le tint pour néant, car, pour lui, ce n'étaient pas des hommes d'armes que les hommes de Tchinghis-khan. Il ne renonça pas, de toute façon, à la décision qu'il avait prise de faire tout son possible, si Tchinghis-khan venait, pour s'emparer de lui et le faire mourir de male mort. Il fit donc assembler et préparer tous ses gens, les faisant venir de maintes régions éloignées. Il fit si bien qu'il réunit une armée si nombreuse qu'il n'est pas facile qu'on en voie de plus grande.

[5] De la manière que vous avez ouïe, on se prépare de part et d'autre. [64] Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez seulement que Tchinghis-khan avec toutes ses troupes s'en vint en une très grande et très belle plaine qui s'appelait Tenduc et qui appartenait au Prêtre Jean. Il mit là son camp. Et je vous assure qu'ils étaient une telle multitude que nul n'aurait pu les compter. Et là il apprit que le Prêtre Jean venait. Il en eut grande joie, car la plaine était belle et large et commode pour la bataille. C'est pourquoi il l'attendait là et désirait beaucoup qu'il arrivât pour lui livrer combat.

[6] Mais ici notre histoire laisse Tchinghis-khan et ses hommes. Nous devons retourner au Prêtre Jean et à ses gens.

### 71. *Comment le Prêtre Jean avec ses hommes marcha contre Tchinghis-khan*

[1] Sachez donc – pour continuer notre récit – que le Prêtre Jean, lorsqu'il sut que Tchinghis-khan avec toutes ses troupes marchait contre lui, se mit en marche lui aussi et alla à sa rencontre avec tous ses gens. Ils allèrent tant, lui et ses gens, qu'ils arrivèrent en la dite plaine de Tenduc. Ils y établirent eux aussi leur camp, à dix milles de celui de Tchinghis. Et des deux côtés on se reposa deux jours pour être frais et bien portants le jour du combat.

---

**70 6** Nous devons retourner au Prêtre Jean et à ses gens] *sostituisce* Nous devons parler du Prêtre Jean et de ses gens.

**71 1** dix milles] *sostituisce* vingt milles.

[2] De la manière que vous venez d’ouïr étaient donc campées ces deux grandes armées dans cette plaine de Tenduc. La veille de la bataille, Tchinghis-khan fit venir devant lui ses astrologues, ceux qui étaient chrétiens aussi bien que ceux qui étaient sarrasins, et leur ordonna de lui dire qui devait gagner la bataille entre lui et le Prêtre Jean. Les astrologues examinèrent la chose au moyen de leurs arts. Mais les sarrasins ne surent lui dire rien de précis. Ce furent les chrétiens qui surent lui faire connaître clairement ce qui devait se passer.

[3] Ils se rendirent auprès de lui munis d’un roseau vert, qu’ils coupèrent en deux dans le sens de la longueur. Ils mirent une des moitiés d’un côté et l’autre de l’autre côté, sans que personne les tînt. À une des moitiés du roseau ils donnèrent le nom de Tchinghis-khan et à l’autre celui du Prêtre Jean. Puis ils dirent à Tchinghis-khan: «Sire, regardez bien ces deux roseaux et notez bien que celui-ci porte votre nom et l’autre le nom du Prêtre Jean. La bataille sera gagnée par [65] celui dont le roseau montera sur l’autre, quand nous aurons fait nos incantations». Tchinghis-khan répondit qu’il aurait plaisir à voir la chose et il ordonna aux astrologues de se mettre au plus vite au travail. Alors les astrologues chrétiens prirent leur psautier, lurent certains psaumes et firent leurs incantations. Le roseau qui portait le nom de Tchinghis-khan, sans que personne l’eût touché, se mit en mouvement et monta sur celui du Prêtre Jean. Et cela à la vue de tous ceux qui se trouvaient là. Quand Tchinghis-khan vit cela, il en eut une grande joie.

[4] L’événement ayant prouvé que les chrétiens disaient vrai, il les traita toujours depuis lors avec beaucoup d’égards. Il vit alors que c’étaient des gens dignes de foi et pour tels il les tint toujours depuis lors.

## 72. Où l’on parle de la grande bataille qui eut lieu entre le Prêtre Jean et Tchinghis-khan

[1] Après les deux jours de repos que j’ai dits, les deux camps s’armèrent et se livrèrent un dur combat. Ce fut bien la plus grande bataille qu’on eût jamais vue. Bien des gens périrent de part et d’autre, mais à la fin Tchinghis-khan fut vainqueur.

[2] Dans cette bataille, le Prêtre Jean fut occis. De sa mort s’ensuivit la fin de son État, car Tchinghis-khan en poursuivit, sans jamais se relâcher, la conquête.

[3] Et sachez qu’après cette bataille Tchinghis-khan régna six ans et ne cessa de conquérir maints bourgs et maintes contrées. Mais au bout de six ans, à l’attaque d’un bourg nommé Caadjou, il fut blessé d’une flèche

---

71 2 La veille de la bataille] *sostituisce* Or, un jour.

au genou, et il mourut de cette blessure. Et ce fut grand dommage, car il était valeureux et de grand sens.

[4] Je vous ai donc raconté comment les Tartares se pourvurent d'abord d'un seigneur en élisant Tchinghis-khan. Je vous ai conté aussi comment ils vainquirent d'abord le Prêtre Jean. Je vais maintenant vous parler des khaans qui régnèrent après la mort de Tchinghis-khan.

73. Où l'on parle des Khaans qui régnèrent après la mort de Tchinghis-khan

[1] Sachez donc qu'après Tchinghis-khan fut Khaan Cuyuk. Le troisième Khaan fut Batou. Le quatrième Hulahu. Le cinquième Mongou. Fut sixième seigneur Khoublaï Khaan qui règne aujourd'hui et qui est plus grand et plus puissant que ne fut aucun des autres. Car si tous les cinq autres étaient réunis, ils n'auraient pas tous ensemble autant de puissance qu'en a à lui tout seul le dit Khoublaï Khaan. Je vous dirai bien plus: à savoir que tous les empereurs du monde et tous les rois, chrétiens ou [66] sarrasins, n'ont pas tous ensemble autant de puissance que Khoublaï Khaan et ne pourraient pas faire ce qu'il peut faire lui tout seul. Et cela je vous le montrerai d'une manière manifeste en notre livre.

[2] [Et puisque nous parlons des Grands Khaans, je vous dirai encore une chose qui est bien digne d'être contée].

Sachez que tous les Grands Seigneurs qui sont de la lignée de Tchinghis-khan sont ensevelis dans une grande montagne qui est appelée Altaï. Où qu'ils meurent, même s'ils meurent à cent journées de la dite montagne, c'est là que les Grands Seigneurs des Tartares doivent être portés et ensevelis.

[3] Et je vous raconterai une autre chose étonnante. Quand le corps des dits Grands Seigneurs est porté vers cette montagne – qu'on vienne de quarante journées de distance ou de plus ou de moins – tous les gens qu'on rencontre sont passés par le fil de l'épée par ceux qui accompagnent le dit corps. On leur dit: «Allez servir votre Seigneur dans l'autre monde». Ils croient vraiment en effet que ceux qu'ils tuent ainsi vont servir leur Seigneur dans l'autre monde. Et ils en font de même pour les chevaux. Car, quand le Seigneur meurt, ils abattent tous les meilleurs chevaux que le Seigneur avait: ils les font occire pour que le Seigneur les ait dans l'autre monde.

Et sachez que, lorsque Mongou Khaan mourut, plus de vingt mille hommes furent occis, qui se trouvèrent sur le passage du corps quand on le portait à la sépulture.

---

72 3 grand sens] *sostituisce* grand esprit.

72 4 khaans] *sostituisce* seigneurs.

[4] Or, puisque nous avons commencé à vous parler des Tartares, je veux vous parler un peu longuement de leurs coutumes et de leurs usages.

74. *Où l'on commence à parler des coutumes et des usages des Tartares*

[1] Les Tartares se tiennent, l'hiver, dans les plaines, dans des endroits chauds où ils trouvent de l'herbe et de bonnes pâtures pour leur bêtes; ils se tiennent, en été, dans des lieux froids, dans les montagnes et dans les vallées, là où il y a de l'eau, des bois et des pâtures pour le bétail. Et c'est aussi pour cette autre raison: parce que, là où il fait froid, il n'y a ni mouches, ni taons ni autres bêtes semblables qui les puissent molester, eux et leurs bestiaux. Et pendant deux ou trois mois ils ne cessent de monter toujours plus haut, tout en pâturant, car ils ne trouveraient pas, vu la multitude de leurs bêtes, de l'herbe en suffisance s'ils restaient à pâturer toujours dans le même lieu.

[2] Ils ont des maisons de bois qu'ils couvrent de feutre. Ces [67] maisons sont rondes et ils les emportent avec eux partout où ils vont, sur des chariots à quatre roues. Il leur est aisé de les emporter grâce à la manière ingénieuse dont ils savent ajuster les perches de bois avec lesquelles ils les font. Et quand ils déploient et dressent leurs maisons la porte doit toujours être du côté du midi.

[3] Ils ont aussi de très belles charrettes à deux roues seulement, couvertes de feutre noir. Et elles sont si bien couvertes qu'il pourrait pleuvoir éternellement sans que rien ne soit mouillé à l'intérieur de la charrette. Ils les font tirer par des bœufs ou par des chameaux. Et sur ces charrettes ils emportent leurs femmes et leurs enfants.

[4] Et sachez que les femmes doivent acheter, vendre, et faire tout ce qui est nécessaire à leurs hommes et à la famille, car les hommes n'ont cure de rien: ils ne pensent qu'à chasser, à guerroyer, à oiseler avec des faucons.

[5] Ils vivent de viande, de lait, de gibier de toute sorte, et même de rats de Pharaon qui se trouvent en grande abondance, l'été, dans les dites plaines et partout. Ils mangent la chair du cheval et du chien et, généralement, de n'importe quel animal. Ils boivent du lait de jument.

[6] Pour rien au monde, ils ne voudraient toucher à la femme d'autrui, car c'est pour eux chose trop mauvaise et vilaine. Les femmes sont bonnes et fidèles à leur mari et font très bien les travaux de la maison.

[7] Voici comment se font les mariages. Chacun peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, jusqu'à cent s'il est assez riche pour les entretenir. Les hommes donnent une dot à la mère de leur épouse. Quant à la femme, elle ne donne rien à son mari. Sachez toutefois qu'ils tiennent pour meil-

---

74 4 avec des faucons] *sostituisce* et à élever des faucons et des autours.

leure et considèrent, pourrait-on dire, comme la plus légitime la première de leurs femmes. Ils ont plus d'enfants que les autres hommes parce qu'ils ont un grand nombre de femmes, comme je viens de vous dire. Ils peuvent épouser leurs cousines et, si le père meurt, le fils aîné peut épouser toutes les femmes de son père, à l'exception cependant de celle qui est sa mère. Il peut aussi prendre la femme de son frère charnel, si celui-ci meurt. Quand ils prennent une femme, ils font grande noce.

75. *Où l'on parle du dieu des Tartares et de leur loi*

[1] Sachez donc que leur religion est comme je vais vous conter.

[2] Ils disent qu'il est un dieu suprême, céleste, dieu pour lequel chaque jour on fait brûler l'encens et auquel on ne demande qu'une bonne intelligence et une bonne santé.

[3] Ils ont en outre un autre dieu, qu'ils appellent Natigai. Ils disent qu'il est un dieu terrestre, qui garde leurs enfants, leurs [68] bestiaux et leurs blés. Ils lui font de grandes démonstrations de respect et lui rendent de grands honneurs. Chacun le tient dans sa maison. Ils le font de feutre et de drap et le gardent chez eux.

[4] De ce dieu ils se font de même la femme et les enfants. Ils mettent sa femme à sa gauche et ses enfants devant lui. Et ils leur rendent à eux aussi de grands honneurs.

[5] Quand ils mangent, ils prennent d'abord de la chair grasse et en oignent la bouche du dieu, ainsi que de sa femme et de ses enfants. Puis ils prennent du bouillon de la chair et le répandent devant la porte de la maison pour que les autres esprits en aient aussi. Et quand ils ont fait cela ils disent que leur dieu et sa famille ont eu leur part. Alors ils mangent et boivent. (Ils boivent, comme je vous ai déjà dit, du lait de jument. J'ajoute qu'ils savent le traiter de telle manière qu'on dirait du vin blanc et qu'il est très bon à boire. Ils l'appellent *kémis*).

76. *[Où l'on continue à parler des coutumes et des usages des Tartares]*

[1] Les Tartares sont équipés comme vous allez l'ouïr.

[2] Ils endossent des armures de cuir de buffle ou d'autre cuir bouilli qui sont d'une grande résistance. Leurs armes sont l'arc, l'épée et la masse. Mais ils se servent surtout de l'arc, car ils sont de très habiles archers, les meilleurs que l'on connaisse au monde.

---

75 2 suprême] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

75 5 kemiss] *sostituisce kemis.*

[3] Les riches s'habillent très somptueusement de drap d'or et de drap de soie et endossent de riches peaux de zibeline, d'hermine, de vair, de renard. Et toutes leurs armes sont très belles et d'une grande valeur.

[4] Ils sont très braves et très vaillants à la bataille. Et il n'est nulle part d'autres gens capables d'accomplir ce qu'ils font. Je vais vous en donner quelques preuves.

[5] Ils peuvent rester un mois entier, s'il faut, qu'il s'agisse de halte ou de marche, sans autres vivres que le lait d'une jument et le gibier qu'ils peuvent eux-mêmes tuer. [Et leurs chevaux, pendant tout ce temps, paissent l'herbe qu'ils trouvent: point n'est besoin d'emporter ni orge ni paille]. Ils sont très obéissants à leurs chefs. Je vous assure qu'ils restent, quand c'est nécessaire, toute la nuit en selle, tout armés, tandis que les chevaux continuent à brouter. Il n'y a troupe au monde qui résiste mieux aux fatigues et aux efforts, qui exige moins de dépenses et qui soit meilleure pour conquérir cités et royaumes.

[6] Ils sont ordonnés de la manière suivante.

[7] Vous devez savoir que lorsqu'un chef tartare va à la guerre, et qu'il mène avec lui, par exemple, cent mille hommes à cheval, il [69] dispose les choses comme suit. Il donne un chef à chaque groupe de dix hommes, à chaque groupe de cent hommes, à chaque groupe de mille hommes, à chaque groupe de dix mille, de telle manière qu'il n'a affaire, lui, qu'à dix hommes, celui qui est chef de dix mille hommes n'a affaire lui aussi qu'à dix hommes, celui qui est chef de mille hommes n'a affaire qu'à dix hommes, et on peut dire autant de celui qui est chef de cent hommes. Ainsi [chaque chef n'a à commander que dix hommes] et chacun a son propre chef auquel il répond. Si par exemple le chef de cent mille veut envoyer en quelque lieu une partie de ses hommes, le chef de dix mille reçoit de lui l'ordre de fournir mille hommes, le chef de mille reçoit du chef de dix mille l'ordre d'en fournir cent, le chef de cent et le chef de dix reçoivent l'ordre de donner chacun la quantité d'hommes qui leur compète. Et chacun sait aussitôt quel est son devoir et fournit aussitôt la quantité d'hommes requise. Car plus que n'importe quels autres hommes ils savent obéir à qui les commande. Et sachez que pour dire 'cent mille' ils disent un *tuc* et pour dire 'dix milles' un *toman*. Les [*toman* peuvent se compter] par milliers, par centaines et par dizaines.

[8] Quand les troupes sont en marche vers quelque but, soit en plaine, soit en montagne, elles se font précéder à deux journées de distance par deux cents explorateurs. Ils en placent autant à l'arrière et sur les flancs,

---

76 5 *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».* | Ils sont très obéissants à leurs chefs. Je vous assure] *sostituisce, modificando la punteggiatura*, Ils sont très obéissants à leur chef et je vous assure.

76 7 de telle manière qu'il n'a affaire, lui, qu'à dix hommes] *sostituisce* de telle manière qu'il n'a, lui, affaire qu'à dix hommes.

c'est-à-dire qu'ils se font garder des quatre côtés. Et ils font cela pour que l'armée ne soit pas attaquée par surprise.

[9] Quand le chemin à faire est d'une grande longueur, le pays contre lequel ils marchent étant très éloigné, ils n'emportent aucune sorte de bagage avec eux, en particulier aucune des choses qui sont nécessaires pour dormir.

[10] Ils vivent, comme je l'ai déjà dit, surtout de lait de jument. Chevaux ou juments, ils ont chacun dix-huit chevaux. Quand un cheval est excédé, ils en prennent un autre. Ils portent deux gourdes de cuir où ils mettent le lait qu'ils boivent. Ils ont aussi une petite marmite, ou mieux une sorte de petit tonneau, où ils font cuire la viande. S'ils sont dépourvus du dit récipient, ils vident le ventre de quelque animal, ils le remplissent d'eau et ils y mettent, coupée en morceaux, la viande qu'ils veulent cuire. Ainsi préparé, ils mettent ce ventre d'animal sur le feu et, une fois qu'il est cuit, ils mangent à la fois la viande et le récipient qui a servi pour la cuire. Ils portent également une petite tente sous laquelle ils s'abritent de la pluie. Et je dois encore vous dire ceci. Quand c'est nécessaire, ils peuvent chevaucher dix longues journées sans aucun aliment et sans faire du feu. Ils se nourrissent du sang de leurs chevaux: ils percent une veine à leur cheval et en boivent le sang.

[70] Ils ont aussi du lait sec, dur comme de la pâte, et qu'ils font sécher de la manière suivante. Ils font bouillir le lait. Ils mettent dans un autre vase la matière grasse qui se condense à la surface, car, tant qu'elle serait dans le lait, on ne pourrait le dessécher. On met ensuite le lait au soleil et il sèche. Quand ils vont à la guerre, ils emportent environ dix livres du dit lait, et s'ils ont besoin de s'en servir, ils en prennent le matin une demi-livre qu'ils mettent dans une petite bouteille de cuir faite comme une outre, avec autant d'eau qu'il leur plaît. Tandis qu'ils chevauchent, le lait est secoué dans la bouteille et se dissout. Et alors ils le boivent.

[11] Quand ils livrent bataille à leurs ennemis, ils les vainquent de la manière que vous allez ouïr.

[12] Ils n'ont point de honte à fuir, car, tout en fuyant, ils continuent de lancer, d'un point ou de l'autre, leurs flèches sur l'ennemi. Ils ont si bien dressé leurs chevaux que ceux-ci se tournent d'un côté ou de l'autre aussi rapidement que le ferait un chien. Et quand on les chasse et qu'ils fuient, ils combattent alors tout aussi bien et tout aussi vaillamment que lorsqu'ils sont en face de l'ennemi. Car, au plus fort de la fuite, ils se retournent avec leurs arcs et font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches, si bien qu'ils lui tuent [en quantité] les chevaux et même les hommes. Quand l'ennemi croit les avoir déconfits et vaincus, il s'aperçoit soudain que c'est lui qui a perdu, car il voit combien de ses chevaux et de ses hommes sont tués. Et quand les Tartares voient qu'ils ont fait du dégât parmi les chevaux et les hommes de l'ennemi, ils se tournent et se précipitent tous ensemble

sur lui et se mesurent avec lui si bien et si vaillamment qu'ils le défont et le vainquent.

[13] C'est de cette manière qu'ils ont déjà gagné maintes batailles et triomphé de maints peuples.

[14] Tout ce que je vous ai raconté, ce sont les us et coutumes des vrais Tartares, mais sachez que, maintenant, les Tartares sont bien abâtardis. Car ceux qui vivent au Khataï se sont en général adaptés aux usages, coutumes et manières des idolâtres et ont pour la plupart abandonné leur religion. Ceux qui habitent au Levant se sont adaptés aux coutumes des sarrasins.

[15] Je vais maintenant vous dire comment ils exercent la justice.

[16] Quand un homme a commis un larcin léger qui ne mérite pas la peine de mort, on lui donne sept coups de bâton, ou dix-sept, ou vingt-sept, ou trente-sept, ou quarante-sept, et ainsi, en augmentant toujours de dix, jusqu'à cent-sept, selon la valeur de l'objet volé. Plusieurs meurent de cette bastonnade. Lorsqu'un homme vole un cheval ou une autre chose de valeur telle qu'il doive être condamné à mort, on le coupe en [71] deux avec une épée. Toutefois si le voleur peut payer et consent à donner neuf fois la valeur de ce qu'il a dérobé, il a la vie sauve.

[17] Les seigneurs, ou, en général, tous ceux qui possèdent beaucoup de bétail, font tous marquer leurs bêtes de leur signe particulier – je veux parler des chevaux, des juments, des chameaux, des bœufs, des vaches et des autres grosses bêtes – puis ils les laissent paître dans les plaines et sur les monts sans aucun gardien. Et si elles se mêlent les unes aux autres, chacun rend à leur maître les bêtes selon le signe qu'on leur trouve. Quant aux brebis, moutons et boucs, ils les font garder par leur gens. Leurs bêtes sont toutes très grosses, grasses et fort belles.

[18] Je veux encore vous parler d'une autre merveilleuse coutume qu'ils ont et que j'ai oublié de raconter.

[19] Sachez donc que lorsque, de deux pères, l'un a eu un fils qui est mort en bas âge, en tout cas avant de se marier, et l'autre a eu une fille qui est, elle aussi, morte toute jeune, avant de prendre mari, ils marient ensemble ces deux enfants. Ils donnent pour femme au jeune garçon défunt la fille défunte, et ils font faire de ce mariage le contrat écrit comme s'il s'agissait d'un mariage réel. Puis ils brûlent le dit contrat et ils disent que la fumée qui s'élève dans les airs monte dans l'autre monde vers leurs enfants et que ceux-ci apprennent ainsi leur mariage et se considèrent

---

**76 14** Ceux qui habitent au Levant se sont adaptés aux coutumes des sarrasins] *sostituisce* Ceux qui habitent au Levant se comportent pour la plupart comme les sarrasins.

**76 16** il a la vie sauve] *la «Supercorrezione» cassa la pericope originariamente posta dopo* sauve: D'un homicide, on ne peut se racheter. Qui même ne ferait que le geste de frapper avec une arme, on lui coupe la main. Qui a blessé quelqu'un est blessé d'une blessure pareille par celui qu'il a blessé.



depuis ce moment-là comme mari et femme. Ils font de grandes noces et donnent de grands banquets. Ils jettent çà et là un peu des mets qu'ils mangent et croient qu'un peu de cette nourriture parvient à leurs enfants dans l'autre monde. Ils font autre chose encore. Ils font peindre et peindre sur du papier des hommes ayant la figure d'esclaves, des chevaux, des étoffes, des besants, des ustensiles. Puis ils font tout brûler. Et ils croient que toutes ces choses qu'ils ont fait peindre et brûler leurs enfants les auront dans l'autre monde. Cela fait, ils se considèrent comme parents et restent fidèles à cette parenté comme si leurs enfants étaient vivants.

[20] Voilà, dûment montrés et expliqués, les us et coutumes des Tartares.

Il est vrai que je ne vous ai pas encore parlé de la chose la plus remarquable: du Grand Khaan, c'est-à-dire du Grand Seigneur de tous les Tartares, et de sa magnifique cour impériale. Mais je vous en parlerai dans la suite de ce livre, en son temps et en son lieu. Ce sont des choses si merveilleuses dont on ne peut pas ne pas en parler.

[21] Mais maintenant il nous faut reprendre notre récit et revenir à la grande plaine où nous étions quand nous avons commencé à parler des choses des Tartares.

[72] 77. *Où l'on parle de la plaine de Bargou et des diverses coutumes de ses habitants*

[1] Quand on part de Karakoron et d'Altai - le lieu où l'on ensevelit les Grands Khaans des Tartares, comme je vous l'ai raconté plus haut - on chevauche vers tramontane à travers une contrée qui est appelée la plaine de Bargou. Cette plaine n'a pas moins de quarante journées d'extension.

[2] Les gens qui l'habitent sont appelés Mécrites. Ce sont des gens sauvages.

[3] Ils vivent de la chasse. La bête la plus commune est le cerf. Et il faut savoir que du cerf ils se servent aussi pour chevaucher. Ils vivent également d'oiseaux. Car il y a dans cette région beaucoup de lacs, d'étangs et de marais et la plaine que j'ai dite confine vers tramontane avec la Mer Océane. Or, c'est là, près de l'eau, qu'aiment à demeurer les oiseaux au moment où ils changent de plumes, à savoir pendant la plus grande partie de l'été. Quand ils sont tout déplumés et qu'ils ne peuvent voler, on en prend autant qu'on en veut. Ils vivent aussi de poissons.

[4] Ils ont les mêmes us et coutumes que les Tartares. Ils sont soumis au Grand Khaan. Ils n'ont ni blé ni vin. En été, ils ont en abondance toute sorte de gibier, à poil et à plumes, mais en hiver rien ne s'y trouve, ni bête ni oiseau, à cause du grand froid.

[5] Et quand on a fait les dites quarante journées, on arrive à la Mer Océane. Il y a en cet endroit des montagnes où les faucons pèlerins ont leur nid. Et il faut savoir qu'il n'y a dans ces montagnes [aucun être vivant], ni

hommes, ni bêtes, excepté une espèce d'oiseau appelé *bagherlac* dont les faucons se nourrissent. Ils sont, ces *bagherlac*, de la grosseur des perdrix. Ils ont les pattes faites comme celles de perroquets et la queue comme celle de l'hirondelle. Ils ont un vol très rapide. Quand le Grand Khaan veut avoir des faucons pèlerins il les envoie chercher jusque là.

[6] Dans les îles dont est parsemée la susdite mer naissent les gerfauts.

[7] Et je vous dis en vérité que cette région est tellement à tramontane que l'étoile même de tramontane reste un peu en arrière vers le midi.

[8] Et sachez encore que les gerfauts qui naissent dans les îles dont je viens de parler sont si nombreux que le Grand Khaan en peut avoir autant qu'il en veut. Ne croyez donc pas que ceux, qui, des pays chrétiens, portent des gerfauts aux Tartares, les portent au Grand Khaan. Ils les portent au Levant, à Arghon et aux autres seigneurs du Levant.

[9] Nous avons décrit tout au long les provinces qui se trouvent vers tramontane jusqu'à la Mer Océane. Nous allons maintenant vous parler d'autres provinces: de celles que nous devons traverser pour arriver [73] chez le Grand Khaan. Nous retournerons donc, [pour reprendre notre chemin], à une province dont on a déjà parlé dans notre livre: à la province de Kamptchou.

#### 78. Où l'on parle du grand royaume d'Ergouyoul et de la province de Silindjou

[1] Quand on quitte cette province de Kamptchou dont j'ai parlé plus haut, il faut chevaucher cinq journées par une contrée où il y a beaucoup d'esprits. On les entend parler, surtout la nuit. Et au bout de ces cinq journées vers le levant on arrive à un royaume appelé Ergouyoul. Il appartient au Grand Khaan et fait partie de la grande province de Tangout qui comprend plusieurs royaumes.

[2] Les gens sont de plusieurs sortes. Il y a quelques turcs qui sont chrétiens de la secte nestorienne; il y a des idolâtres et des adorateurs de Mahomet.

[3] Nombreuses sont les cités. La cité principale est Ergouyoul.

[4] Si l'on part de cette cité et l'on chevauche dans la direction du sirocco, on peut arriver aux contrées du Khataï. Et sur la route dans la direction du sirocco vers les contrées du Khataï, on trouve une cité qui s'appelle Silindjou. La province se nomme pareillement Silindjou.

[5] Cités et bourgs y sont nombreux. Elle fait partie elle aussi de la province de Tangout et appartient au Grand Khaan.

---

77 5 ni hommes] la «*Supercorrezione*» cassa il sintagma originariamente posto dopo hommes: ni femmes.

[6] Les habitants sont idolâtres ou bien adorateurs de Mahomet, mais il y a aussi quelques chrétiens.

[7] On y trouve beaucoup de bœufs sauvages qui sont grands comme des éléphants et très beaux à voir. Ils sont tout pelus, le dos excepté, et sont blancs et noirs. Leur poil est long de trois palmes. Ils sont si beaux que c'est merveille de les voir. Et de ces mêmes bœufs ils en ont quantité à l'état domestique, car ils prennent des bœufs sauvages et leur font faire race de manière qu'ils en ont un très grand nombre. Ils les chargent et les font travailler et je vous assure qu'ils travaillent et qu'ils ont de la force autant que deux bœufs ordinaires.

[8] Dans cette contrée vient le meilleur musc du monde et le plus fin. Et sachez que le musc se trouve de la manière suivante.

[9] Sachez donc qu'ils ont une petite bête de la grandeur d'une gazelle, mais faite comme vous allez l'ouïr. Elle a le poil très gros, comme le cerf, les pieds et la queue comme la gazelle. Elle n'a pas de cornes, mais elle a quatre dents, deux dessous et deux dessus, longues de trois doigts au moins et très minces qui font saillie hors [74] de la bouche, celles du haut vers le bas et celles du bas vers le haut. Le musc se trouve de cette manière. Il vient à la dite bête, entre peau et chair, au nombril, au milieu de la partie du corps qui est au-dessous du ventre, une apostume de sang. Quand les chasseurs les prennent, ils taillent la dite apostume avec toute la peau. Ce sang est le musc qui donne tant d'odeur. On prend, dans cette contrée, une grande quantité de ces bêtes et le musc qu'on en tire est cet excellent musc que je vous ai dit.

[10] Les gens vivent de commerce et d'industrie et ont des blés à profusion.

[11] La province a une extension de vingt-cinq journées.

[12] On y trouve des faisans deux fois plus gros que ceux de nos pays: ils sont en effet de la grandeur d'un paon, ou peu s'en faut. Ils ont des queues qui peuvent être longues de dix palmes: les moins longues n'ont pas moins de sept palmes de longueur. Il y a aussi des faisans qui sont de la grandeur et de la forme des faisans de nos pays. Ils ont aussi d'autres oiseaux de toutes sortes qui ont de très belles plumes de diverses couleurs.

[13] Les gens, [comme je vous l'ai déjà dit] sont idolâtres. Ils sont gras, ont le nez petit et les cheveux noirs. Ils n'ont pour toute barbe que quelques poils au menton. Les femmes n'ont de poils que sur la tête: toutes les autres parties du corps en sont dépourvues. Elles sont très blanches, ont de très belles chairs et sont faites à la perfection dans tous leurs membres. Et sachez que les hommes de cette province aiment beaucoup les plaisirs de la chair. Ils prennent beaucoup de femmes, car ni leur religion ni leurs usages ne le leur défendent: ils peuvent donc en prendre autant qu'ils en veulent, à savoir autant qu'ils en peuvent entretenir. Et sachez que s'il se trouve qu'une femme, qui soit belle, soit de basse naissance, un grand seigneur ou un grand personnage peut la prendre pour femme à cause de

sa beauté. Il donne à la mère une grosse somme d'argent, plus ou moins grosse selon leurs conventions.

[14] Et maintenant nous quitterons ce lieu, car je veux vous parler d'une autre province dans la direction du levant.

### 79. *Où l'on parle de la province d'Egrigaïa*

[1] Quand on laisse Ergouyoul et qu'on va vers le levant pendant huit journées, on trouve une province qui s'appelle Egrigaïa, où il y a un grand nombre de cités et de bourgs. Elle fait partie du Tangout. La cité principale s'appelle Khalatchar.

[2] Les habitants sont idolâtres, mais il y a aussi des chrétiens nestoriens qui y possèdent trois églises.

[3] Ils appartiennent au Grand Khaan.

[75] [4] Dans la dite cité de Khalatchar on fait beaucoup de camelots, je veux dire les fameuses étoffes de poil de chameau. Ce sont les meilleurs et les plus beaux qui soient au monde. On en fait aussi des blancs avec les poils du chameau blanc, qui sont très beaux et très bons. Et on en fait une grande quantité. De là les marchands les portent en beaucoup de pays, au Khataï et dans d'autres parties du monde.

[5] Et maintenant nous sortirons de cette province et nous vous parlerons d'une autre province située vers le levant et appelée Tenduc. Et nous entrerons dans les terres du Prêtre Jean.

### 80. *Où l'on parle de la grande province de Tenduc*

[1] Tenduc est une province vers le levant où se trouvent cités et bourgs en grande nombre. Elle appartient au Grand Khaan, car les descendants du Prêtre Jean sont sujets du Grand Khaan. La cité principale est appelée Tenduc.

[2] De cette province est roi un descendant du Prêtre Jean. Son nom est Georges. Il est lui aussi prêtre et chrétien: c'est pourquoi, dans ce pays-là, la plupart des habitants se font chrétiens. Il gouverne le pays au nom du Grand Khaan: pas tout le pays que possédait le Prêtre Jean, mais seulement une partie. Il faut toutefois remarquer que les Grands Khaans ont toujours

---

79 1 Khalatchar] *sostituisce* Khalatchan.

79 3 Ils appartiennent au Grand Khaan] *sostituisce* Ils dépendent du grand Tartare.

79 4 beaucoup de pays] *sostituisce* en tout lieu.

fait épouser aux rois qui régnaient dans cette région et qui étaient de la lignée du Prêtre Jean quelqueune de leurs filles ou de leurs parentes.

[3] On trouve dans cette province les pierres dont on fait l'azur. Il y en a beaucoup et elles sont de bonne qualité.

[4] Ils vivent de leur bétail et des produits de la terre. On y fait aussi un peu de commerce et d'industrie. On y fait, par exemple, des camelots de poil de chameau, qui sont très bons.

[5] Comme je vous l'ai dit, le seigneur est chrétien et ce sont les chrétiens par conséquent qui dominant. Mais il y a aussi beaucoup d'idolâtres. Il y a de ceux qui adorent Mahomet. Il y a en outre une sorte de gens qu'on appelle *argon*, ce qui veut dire en français 'bâtard'. Ils proviennent en effet du mélange de deux sortes de gens: les natifs du pays qui adorent les idoles et les adorateurs de Mahomet. Ils sont plus beaux que les autres hommes du pays, plus intelligents et plus habiles dans le commerce.

[6] Et sachez que dans cette province se trouvait la résidence principale du Prêtre Jean quand il était le maître des Tartares et de toutes les provinces et royaumes à l'entour. C'est là que résident encore ses descendants. Le roi Georges que je viens de nommer est du lignage du Prêtre Jean, comme je vous l'ai déjà dit. C'est le quatrième seigneur depuis le Prêtre Jean. Des successeurs du Prêtre Jean, il est, de l'avis commun, le plus grand.

[76] [7] Ce lieu est celui que nous appelons chez nous, dans nos pays, Gog et Magog. Ils l'appellent, eux, Oung et Mongoul. Ce sont deux régions qui étaient habitées par deux sortes distinctes de gens. Oung était le pays habité par les Oung, Mongoul le pays habité par les Mongouls.

### 81. [Où l'on parle de la cité de Sindatchou et d'autres lieux]

[1] [Quand on quitte la province de Tenduc, on entre dans une autre province qui est longue de sept journées].

[2] Et en chevauchant à travers cette province sept journées vers le levant, dans la direction du Khataï, on trouve maints bourgs et maintes

**80 2** qui régnaient] *sostituisce* qu'ils laissaient régner.

**80 4** On y fait, [...] qui sont très bons] *sostituisce* On y fait, par exemple, de fort bons camelots de poil de chameau, de différentes couleurs.

**80 6** quatrième] *sostituisce* sixième. | Des successeurs du Prêtre Jean, il est, de l'avis commun, le plus grand] *la pericope è stata aggiunta da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

**80 7** chez nous] *sintagma aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».* | Oung et Mongoul] *sostituisce* Ung et Mungul (*in tutto il testo*). | Mongouls] *sostituisce* Tartares (*in tutto il testo*). *Una seconda «Supercorrezione» cassa inoltre la pericope originariamente posta dopo Mongouls: (C'est pourquoi les Tartares sont quelquefois appelés Mongols).*

cités. Les habitants sont des adorateurs de Mahomet ou bien des idolâtres. Il y a aussi quelques turcs chrétiens de la secte nestorienne.

[3] Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils fabriquent en effet de ces draps d'or qu'on appelle *nassictchs*, *cramois nacs* et des draps de soie de différentes sortes. Car, de même que nous avons différentes espèces de draps de laine, ils ont différentes espèces de draps d'or et de soie.

[4] Ils appartiennent au Grand Khaan.

[5] Il y a dans cette région une cité appelée Sindatchou et dans cette cité on fabrique en grande quantité tout ce qui est nécessaire à une armée.

[6] Dans les montagnes de cette province on trouve un lieu appelé Ydifou où est une excellente mine d'argent. On y extrait de l'argent en quantité considérable.

[7] Ils ont abondance de gibier, à poil et à plumes.

[8] Nous nous partirons maintenant de cette province et de cette cité et continuerons notre route pendant trois journées.

## 82. [Où l'on parle de la cité de Tchaghannor]

[1] Au bout de trois journées on arrive à une cité nommée Tchaghannor, ce qui veut dire en français 'l'Étang Blanc'.

[2] Il y a dans cette cité un grand palais qui appartient au Grand Khaan.

[3] Sachez en effet que le Grand Khaan demeure volontiers dans cette cité et dans le palais que j'ai dit parce qu'il y a dans la région beaucoup de lacs et de rivières où foisonnent les cygnes, beaucoup de belles plaines où foisonnent les grues, les faisans, les perdrix et toute sorte d'autres oiseaux. À cause de la bonne chasse qu'il y a, le Grand Khaan y demeure volontiers et aime s'y divertir. Il y chasse avec les gerfauts et les faucons et prend des oiseaux à profusion.

Cela le remplit de joie.

[4] On trouve dans cette région cinq espèces de grues et je vais vous [77] les décrire l'une après l'autre.

[5] Celles de la première espèce sont toutes noires comme des corbeaux et sont très grandes. Les grues de la seconde espèce sont toutes blanches; elles ont des ailes très belles, aux plumes toutes pleines d'yeux ronds comme ceux du paon, mais d'une couleur d'or très resplendissante; elles ont la tête rouge et noire, finement allongée, le col long, noir et blanc,

---

**81 3** *nassictchs*, *cramois nacs*] *sostituisce* 'nassics et nacs'.

**81 6** Ydifou] *sostituisce* Ydifu.

**82 1** l'Étang Blanc] *sostituisce* 'étang blanc'.

**82 5** ailes très belles] la «*Supercorrezione*» *cassa un sintagma, originariamente posto dopo ailes: très grandes et.*

et sont plus grandes que toutes les autres. La troisième espèce est semblable à la nôtre. Celles de la quatrième sont petites et ont aux oreilles de longues plumes rouges et noires, fort belles. Les grues de la cinquième espèce sont toutes grises; elles ont la tête rouge et noire, très bien faite, et elles sont très grandes.

[6] Près de la dite cité se trouve une vallée où le Grand Khaan a fait construire une quantité de petites maisonnettes pour y élever un nombre incroyable de ces cailles que nous appelons les grandes perdrix. Il a préposé à la garde de ces oiseaux un certain nombre de ses gens. Ces oiseaux sont si nombreux que c'est merveille de les voir. Pour leur entretien le Grand Khaan fait semer, en été, sur les pentes de la dite vallée, beaucoup de mil et de panic et d'autres graines dont les oiseaux sont friands et il ordonne que rien ne soit récolté afin qu'ils puissent abondamment se nourrir. En outre, il leur fait donner du mil pendant l'hiver. Et ils sont si accoutumés à recevoir ainsi leur nourriture qu'ils accourent aussitôt, d'où qu'ils se trouvent, à peine ils ont ouï le sifflement par lequel on les appelle.

[7] Quand le Grand Khaan vient ou séjourne dans la dite contrée, il a de ses oiseaux à profusion, autant qu'il en veut. En hiver, quand ils sont bien gras, comme le Grand Khaan ne demeure pas là à cause du grand froid, il en fait charger des chameaux où qu'il soit et les fait porter à sa cour.

[8] Et maintenant nous laisserons ce lieu et nous ferons trois autres journées entre la tramontane et le vent grec.

### 83. Où l'on parle de la cité de Tchandou et d'un merveilleux palais du Grand Khaan

[1] Quand on est parti de la cité ci-dessous nommée et qu'on a chevauché trois journées, on arrive à une cité qui est appelée Tchandou.

[2] Elle fut bâtie par le Grand Khaan qui règne actuellement et qui a nom Khoublai Khaan.

[3] Dans cette cité, Khoublai Khaan a fait faire un très grand palais de marbre et de pierre. Les salles et les chambres sont toutes dorées. [78] C'est vraiment un palais d'une merveilleuse beauté et tout y est d'une grande splendeur.

[4] Le dit palais confine d'un côté avec le centre de la ville, de l'autre côté avec le mur dont la ville est entourée. Du point où le palais et le mur d'enceinte se touchent part du palais un second mur qui se termine au palais même d'où il part, après avoir environné et renfermé non moins de

**83** 3 dorées. [...] d'une grande splendeur] *sostituisce* dorées, ornées de figures de bêtes et d'oiseaux, d'arbres et de fleurs de tou [78] te espèce, figures si finement et si savamment exécutées que c'est une joie et une merveille de les voir. Ce palais est vraiment d'une merveilleuse beauté et d'une grande splendeur.

seize milles de terrain, dans lesquelles se trouvent quantité de sources, de rivières, de prés. Dans cet enclos on ne peut entrer qu'en partant du palais. Le Grand Khaan y entretient toute espèce de bêtes, des cerfs, des daims et des chevreuils, pour les donner à manger aux gerfauts et aux faucons qu'il tient en mue en ce lieu. Les gerfauts seuls sont plus de deux cents. Il va en personne les voir dans la mue une fois par semaine. Souvent il s'en va par cette prairie ceinte de murs, portant un léopard sur la croupe de son cheval. Et quand il lui plaît, il le laisse aller. Il lui fait prendre un cerf ou un daim ou un chevreuil qu'il fait donner aux gerfauts qu'il tient en mue. Et il fait cela pour son plaisir et divertissement.

[5] Sachez aussi qu'au milieu de la dite prairie entourée de murs, là où se trouve un très beau bois, le Grand Khaan a fait construire un autre grand palais, tout de roseaux. C'est une espèce de loge, supportée par de belles colonnes vernies et dorées. Chaque colonne a, à son faîte, un gros dragon, tout doré lui aussi, dont la queue s'enroule autour du fût de la colonne et dont la tête et les deux pattes, étendues l'une à droite et l'autre à gauche, soutiennent la toiture. À l'intérieur, le palais est tout doré, orné de figures de bêtes et d'oiseaux d'un fort beau travail. Le toit est aussi entièrement fait de roseaux, si bien vernis et avec un vernis si résistant qu'aucune averse n'est à craindre.

[6] Comment on construit un palais de roseaux, la chose vaut bien la peine d'être contée.

[7] Sachez donc que les dits roseaux sont gros de plus de trois palmes et longs de dix à quinze pas. On les taille en deux dans le sens de la longueur, d'un nœud à l'autre, et on obtient ainsi deux tuiles. Les tuiles qu'on fait avec ces roseaux sont si grosses et grandes qu'on en peut recouvrir une maison et même la construire de fond en comble. Chaque tuile, naturellement, est fixée par des clous pour qu'elle puisse résister à la force des vents.

[8] Or le palais dont je viens de vous parler est tout de roseaux. Le Grand Khaan l'a fait agencer de telle manière qu'il peut le faire [79] enlever chaque fois qu'il le veut. On l'assure, lorsqu'il est en sa place, au moyen de deux cents cordes de soie.

[9] Le Grand Khaan demeure là trois mois de l'année, à savoir aux mois de juin, juillet et août. Il y reste à ce moment parce qu'il n'y fait pas chaud et qu'il s'y divertit beaucoup. Et pendant les trois mois que je vous ai dits, le Grand Khaan laisse sur pied le palais de roseaux; pendant les autres mois de l'année, il le tient démonté. Il l'a fait faire, comme nous l'avons déjà dit, de manière à pouvoir le monter et le démonter à sa volonté.

[10] Or bien, quand arrive le vingt-huitième jour de la lune d'août, le Grand Khaan laisse la dite cité et le dit palais. Chaque année, en ce jour. Et je vais vous dire pourquoi.



[11] Sachez donc qu'il a un haras de chevaux et de cavales, tout blancs comme la neige, sans aucune tache d'une autre couleur. Il en a une quantité extraordinaire: les juments seules sont plus de dix mille.

Or le lait de ces juments blanches, personne ne peut le boire sauf ceux qui sont du lignage impérial, c'est-à-dire de la famille de quelqu'un des Grands Khaans. Il est vrai toutefois qu'il y a d'autres gens qui en boivent aussi, à savoir ceux qu'on appelle Horiat. Cet honneur leur fut accordé par Tchinghis-khan à la suite d'une victoire qu'ils remportèrent jadis à ses côtés. Et sachez que, lorsque les dites juments blanches se trouvent dehors à la pâture, on a pour elles un si grand respect que personne, pas même un grand seigneur, n'oserait passer entre elles. On attend qu'elles aient passé ou bien on se porte pour traverser à l'une des extrémités de la file. Or, les astrologues des idolâtres ont dit au Grand Khaan que chaque année, au vingt-huitième jour de la lune d'août, il devait jeter un peu de ce lait en l'air et sur la terre pour que les esprits en pussent boire. Et ils disent qu'il faut que les esprits en boivent pour qu'ils lui conservent tous ses biens, hommes et femmes, bêtes, oiseaux, blés et toutes les autres choses. Et pour accomplir cette offrande de sa propre main, le Grand Khaan doit partir et se rendre dans un autre lieu.

[12] [Nous pourrions quitter désormais la cité de Tchandou et passer à d'autres sujets. Mais nous ne laisserons pas encore cet endroit]. Nous voulons auparavant vous conter une merveille que nous avons oubliée.

[13] Sachez donc que, lorsque le Grand Khaan demeure en ce lieu, s'il pleut ou s'il fait brouillard, si le temps est mauvais, sachez qu'il a d'adroits astrologues et d'adroits enchanteurs qui par la puissance de leur entendement et par leurs incantations savent éloigner du palais où est le Grand Khaan tout nuage, toute pluie, tout mauvais temps. Le temps reste beau sur son palais et [80] le mauvais temps s'en va sévir ailleurs.

[14] Les adroits magiciens qui font cela sont appelés *tebet* et *keschmir*: ce sont les noms de deux populations idolâtres. Ils connaissent mieux qu'homme au monde les arts diaboliques et les enchantements. Et ce qu'ils font, ils le font bien avec l'aide du diable, mais ils font croire aux autres gens qu'ils le peuvent faire grâce à leur grande sainteté et avec l'aide de Dieu. Les dits sorciers sont toujours sales et immondes. Ils n'ont aucun souci de leur dignité ni de celle des gens qui les voient. Ils se laissent voir sans honte avec de la fange sur le visage. Ils ne se lavent jamais, ni ne se peignent: ils restent tout le temps pleins de crasse. Ils ont aussi l'usage suivant. Il faut savoir que, quand un homme est condamné à mort

---

**83 11** blanches se trouvent dehors à la patûre] *sostituisce* blanches passent. | ils] *sostituisce* les idolâtres lui.

**83 13** s'il pleut ou s'il fait brouillard, si le temps est mauvais] *sostituisce* et que le temps est mauvais.

et qu'il meurt par les mains du bourreau, ils le prennent, le font cuire et le mangent. Mais s'il mourait de mort naturelle ils ne le mangeraient pas.

[15] À propos de ces *bakhchi* – j'entends les savants enchanteurs dont je viens de parler – je veux encore vous conter le grand prodige que vous allez ouïr.

[16] Vous devez savoir que, quand le Grand Khaan est assis à sa table, dans son salon principal, table qui est haute de plus de huit coudées et qui est à une distance d'au moins dix pas des coupes pleines de vin, de lait ou d'autre bonne boisson, qui sont placées sur le plancher au milieu de la salle, les dits savants enchanteurs dont je viens de parler et qui s'appellent *bakhchi*, font si bien, par leurs enchantements et par leurs arts, que les dites coupes s'élèvent seules du plancher et vont, sans que personne les touche, se poser devant le Grand Khaan. Lorsque ce dernier a bu, les coupes retournent à l'endroit d'où elles étaient parties. Et ils font cela sous les yeux de dix mille personnes. Et c'est la vérité pure, sans aucun mensonge. Ceux qui se connaissent en nécromancie vous diront que c'est très possible.

[17] J'ajouterai que les dits *bakhchi*, quand arrivent les fêtes de leurs idoles, vont trouver le Grand Khaan et lui disent: «Sire, la fête de telle idole est imminente», et ils nomment celle de leurs idoles qu'ils veulent. Puis ils disent: «Vous savez, beau Sire, que cette idole a coutume d'amener le mauvais temps et de causer du dommage à nos biens, à nos bêtes et à nos blés, si elle ne reçoit ni offrande ni holocauste. Aussi vous prions-nous, beau Sire, de nous faire donner tant de moutons qui aient la tête noire, et tant d'encens et tant de bois d'aloès et tant de telle chose et tant de telle autre, pour que nous puissions [81] honorer dignement nos idoles et leur faire de grands sacrifices afin qu'elles nous sauvent, nous, nos bêtes et nos blés». Et ces choses ils les disent aussi aux barons qui entourent le Grand Khaan et à tous ceux au moyen desquels il exerce son pouvoir. Et ces derniers les répètent au Grand Khaan. Alors les enchanteurs obtiennent tout ce qu'ils demandent pour célébrer la fête de leurs idoles. Quand les dits *bakhchi* ont obtenu toutes les choses qu'ils ont demandées, ils célèbrent la fête de leurs idoles de la manière la plus magnifique, avec beaucoup de chants, d'illuminations et de démonstrations joyeuses. Ils les encensent de la bonne odeur de toutes les dites épices. Ils font cuire la viande, la mettent devant les idoles et répandent du bouillon çà et là, affirmant que les idoles en prennent ce qu'elles en veulent. C'est ainsi qu'ils honorent

---

**83 14** *tebet et keschmir*] *sostituisce 'tébet et kechmir'*. | ils ne le mangeraient pas] *la «Supercorrezione» cassa la pericope originariamente posta dopo pas*: [Les astrologues et enchanteurs dont nous parlons sont, d'après leurs coutumes, une sorte de religieux, d'une communauté idolâtre dont les membres sont désignés par le nom de *bakhchi*. C'est pourquoi ils sont aussi appelés *bakhchi*].

**83 15** *bakhchi*] *sostituisce bacsi (in tutto il testo)*.

leurs idoles au jour de leur fête. Car vous devez savoir que chaque idole a sa fête, intitulée à son nom, tout comme nos saints.

[18] Ils ont de très grands moûtiers et de très grandes abbayes. Certains moûtiers sont aussi grands qu'une petite ville et renferment plus de deux milles moines de leur façon, habillés plus dignement que les autres moines. Ils portent la tête rase et le menton bien rasé. Ils font à leurs idoles les plus grandes fêtes qu'on ait jamais vues, avec une quantité incroyable de chants et avec les illuminations les plus splendides.

[19] Et je vous dis encore que, parmi ces *bakhchi*, il en est qui, selon leur ordre, peuvent prendre femme. C'est ce qu'ils font. Ils se marient et ont un grand nombre d'enfants.

[20] Sachez en outre qu'il y a une autre sorte de moines qu'on appelle *sensin*. Ce sont des hommes d'une abstinence admirable, selon leurs coutumes, et qui mènent la vie très dure que vous allez ouïr. Vous devez donc savoir qu'ils ne mangent en toute leur vie que du son, du bran si vous aimez mieux, c'est à savoir l'écorce du blé, ce qui reste de la farine après le blutage. Ils prennent le dit son et le mettent dans de l'eau chaude et l'y laissent un peu de temps, jusqu'à ce que toute la partie substantielle, à savoir le blanc de la farine, se soit détachée de l'écorce. Ils le mangent ainsi, dépouillé par ce lavage de toute saveur. Et quoiqu'ils ne mangent absolument rien autre que le dit son dont je viens de vous parler, ils jeûnent maintes fois l'an. Ils ont de grandes idoles et en grand nombre. Quelquefois ils adorent le feu. Et sachez que les autres moines disent que ceux qui vivent dans une telle abstinence sont, comme nous dirions, des patarins, parce qu'ils n'adorent pas les idoles de la même manière qu'eux. Il y a en effet de grandes différences entre une règle et l'autre. Pour rien au monde, les *sensin* ne prendraient femme. Ils ont la tête rase et le menton bien rasé. Ils portent des [82] vêtements de chanvre, noirs et bleus: s'ils en portaient de soie, ils porteraient de ces deux couleurs. Ils dorment sur des nattes, j'entends des nattes de bois. Ils mènent la vie la plus dure qu'on puisse imaginer.

[21] Tous leurs moûtiers et toutes leurs idoles portent des noms de femmes.

[22] Et maintenant laissons ce sujet. Nous allons passer aux grandes, merveilleuses choses du Très Grand Seigneur des Seigneurs de tous les Tartares, à savoir du très noble Grand Khaan qui est appelé Khoulai.

---

**83 18** moines] *sostituisce* hommes. | la tête rase et le menton bien rasé] *sostituisce* la tête rase et n'ont pas de barbe.

**83 20** son [...] après le blutage: *sostituisce* son, c'est à savoir l'écorce du blé, résidu de la farine. | en grand nombre] la «*Supercorrezione*» *cassa la pericope originariamente posta dopo* nombre: Ils demeurent longuement en prière. | et le menton bien rasé] *sostituisce* et n'ont pas de barbe. | des nattes, j'entends des nattes de bois] *sostituisce* des nattes, c'est-à-dire sur des treillis de bois.

84. *Où l'on parle tout au long du Grand Khaan qui règne aujourd'hui appelé Khoublaï Khaan: comment il tient sa cour et comment il maintient on ne peut mieux ses peuples dans l'ordre: de plus quelles ont été ses conquêtes*

[1] Nous voulons maintenant commencer à vous conter toutes les choses magnifiques, toutes les immenses merveilles du Grand Khaan qui règne actuellement, appelé Khoublaï Khaan, ce qui veut dire dans notre langue 'Khoublaï le Grand Seigneur des Seigneurs'.

[2] Et certes c'est là un nom auquel ce Grand Khaan a bien droit. Car vous devez savoir qu'il est en vérité, quant à hommes, à terres et à trésors, l'homme le plus puissant qui fût jamais au monde et qui existe aujourd'hui, d'Adam notre premier père jusqu'à nos jours.

[3] Et je vous montrerai manifestement dans ce livre que c'est bien la vérité. Chacun se convaincra qu'il est réellement le plus puissant seigneur qui fût jamais au monde, le plus puissant qui règne aujourd'hui.

[4] Vous allez voir le comment et le pourquoi.

85. *Où l'on parle de la grande rébellion que fit contre le Grand Khaan le roi Nayan son oncle*

[1] Vous devez donc savoir que Khoublaï Khaan descend en droite ligne de l'empereur Tchinghis-khan, car doit toujours descendre en droite ligne de Tchinghis-khan le Seigneur de tous les Tartares.

[2] Il est le sixième Grand Khaan, c'est-à-dire qu'il est le sixième Grand Seigneur de tous les Tartares.

[3] Il prit le pouvoir et commença de régner en l'an 1256 de la naissance du Christ. Et sachez qu'il dut le pouvoir à sa valeur, à son courage et à son grand sens. Ses parents et ses frères le lui disputaient; mais son grand courage eut raison d'eux tous. Il faut reconnaître au surplus que le pouvoir lui revenait de droit.

[4] Quarante-deux ans sont passés du jour où il commença à régner jusqu'à l'année où nous sommes (1298). Il doit avoir non moins de |83| quatre-vingt-cinq ans d'âge.

[5] Avant d'être Grand Khaan, il allait, peut-on dire, à toutes les guerres. Il était courageux homme d'armes et bon capitaine. Mais depuis qu'il est Grand Khaan, il n'est allé à la guerre qu'une seule fois. Ce fut en 1286 et je vais vous dire pourquoi.

[6] Sachez donc que Khoublaï Khaan avait un oncle, Nayan de son nom. Celui-ci était resté, encore jeune, seigneur et maître de maintes terres et de maintes provinces, si bien qu'il pouvait bien assembler quatre cent mille

homme à cheval. Ses ancêtres avaient été les sujets du Grand Khaan et lui-même devait au Grand Khaan l'obéissance qu'un sujet doit à son seigneur. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, il était encore un jeune homme, d'à peine trente ans. Il se vit seigneur si puissant qu'il pouvait mettre sur champ quatre cent mille hommes à cheval. L'idée lui vint de ne plus rester soumis au Grand Khaan et de faire tout son possible pour lui enlever la seigneurie. Il envoya alors des messagers à Khaïdou, un grand et puissant seigneur qui était le neveu du Grand Khaan, mais qui s'était révolté contre lui et avait pour lui la plus grande haine. Il lui fit dire de marcher contre le Grand Khaan et de l'attaquer d'un côté: lui, Nayan, l'attaquerait de l'autre côté. Ils le déposseraient ainsi de son État et de sa dignité de Grand Seigneur. Khaïdou répondit qu'il était d'accord et qu'au moment fixé il serait prêt avec ses troupes à marcher sur le Grand Khaan.

[7] Et sachez que le dit seigneur pouvait bien réunir et mettre sur champ cent mille hommes à cheval.

[8] Mais que dois-je ajouter? Les deux barons, à savoir Nayan et Khaïdou, se préparèrent. Ils rassemblèrent de grandes troupes d'hommes à cheval et à pied pour marcher contre le Grand Khaan.

#### 86. *Comment le Grand Khaan marcha contre Nayan*

[1] Quand le Grand Khaan sut cette chose, il n'en fut mie épouvanté, mais, en homme sage et valeureux, il se prépara lui aussi avec ses gens. Il jura de ne plus jamais porter de couronne et de ne plus jamais régir d'état s'il ne mettait à male mort ces deux félons déloyaux. Et il envoya aussitôt des éclaireurs à tous les passages qui conduisaient aux pays de Nayan et de Khaïdou, pour que les dits seigneurs ne pussent savoir ce qu'il faisait lui-même. Puis il ordonna de suite à tous les hommes qui se trouvaient autour de la cité de Khanbaluc, dans un rayon de dix journées, de se réunir le plus rapidement possible.

[2] Et sachez qu'il accomplit tous ses préparatifs de guerre en vingt-deux jours, si secrètement que personne n'en sut rien, excepté ceux de son conseil. Il réunit bien trois cent soixante mille hommes à cheval et au moins cent mille hommes à pied. Il n'en réunit pas [84] davantage, ayant dû se contenter des troupes qui se trouvaient à proximité. Ses autres armées, au nombre de douze, toutes très grandes, étaient à une telle distance, occupées à conquérir de nouvelles terres dans diverses régions, qu'il n'aurait pas pu les avoir en temps et lieu opportuns. Car s'il avait rassemblé toutes ses forces, il aurait eu autant de cavaliers qu'il en aurait voulu: ils seraient venus en multitude telle que c'eût été chose impossible à concevoir. Les trois cent soixante mille hommes à cheval qu'il réunit étaient des gens qu'il avait près de lui: fauconniers ou autres gens semblables.

[3] Ajoutons que s'il avait fait venir les troupes qu'il tient continuellement de garde dans les provinces du Khataï, il aurait fallu pour cela

trente ou quarante jours et les préparatifs ne seraient pas restés secrets. Khaïdou et Nayan auraient eu le temps d'unir leurs forces et de se retirer dans des lieux forts, à leur avantage. Le Grand Khaan voulut au contraire agir avec assez de rapidité pour pouvoir surprendre Nayan et attaquer les deux séparément.

[4] Or, comme nous parlons des armées du Grand Khaan, je veux vous en dire quelque chose.

[5] Vous devez savoir que, dans toutes les provinces du Khataï, du Mangi et du reste de son domaine, se trouvent beaucoup de félons et de traîtres qui, s'ils le pouvaient, se révolteraient contre leur seigneur. Il est donc nécessaire de tenir des armées dans toutes les provinces où se trouvent de grandes cités et une nombreuse population. Ces armées restent à la campagne, à quatre ou cinq milles des cités, et ces dernières ne peuvent avoir ni portes ni murailles, c'est-à-dire rien qui puisse empêcher les soldats d'entrer quand ils le veulent. Ces armées, le Grand Khaan les change tous les deux ans et il change de même les capitaines qui le commandent. Grâce à cette surveillance, les peuples restent tranquilles et ne peuvent ni bouger ni faire le moindre changement.

[6] Les dites armées, outre l'argent que leur donne continuellement le Grand Khaan sur les revenus de la province, vivent aussi du bétail dont elles sont pourvues et dont la quantité est, peut-on-dire, infinie. Les soldats font vendre le lait dans la cité et achètent ce dont ils ont besoin.

[7] Ces armées sont réparties en différents endroits, à des distances de trente, quarante, soixante journées de Khanbaluc. Si le Grand Khaan avait voulu les réunir, la moitié seulement des troupes aurait fait un nombre d'hommes prodigieux, tout à fait incroyable.

[8] Quand le Grand Khaan eut préparé les quelques troupes dont je vous ai parlé plus haut, il chargea ses astrologues de voir s'il vaincrait ses ennemis et s'il pourrait en venir à bout. Et ceux-ci lui [85] dirent qu'il ferait de ses ennemis ce qu'il voudrait.

[9] Alors le Grand Khaan se mit en route avec tous ses gens. Ils allèrent tant qu'ils arrivèrent, au bout de vingt jours, à une grande plaine où Nayan se trouvait avec tous ses hommes, à savoir au moins quatre cent mille cavaliers. Ils y arrivèrent un jour de grand matin sans que les ennemis eussent le moindre soupçon de leur arrivée. Le Grand Khaan avait si bien fait occuper tous les chemins que nul ne pouvait aller et venir sans être pris. Ce fut pour cette raison que les ennemis ne purent rien savoir de leur venue. Quand les gens du Grand Khaan y arrivèrent, Nayan était dans sa tente, au lit avec sa femme, avec laquelle il prenait son plaisir. Car il lui portait très grand amour.

[10] Les gens du Grand Khaan firent halte au pied d'un coteau derrière lequel s'étendait la plaine où campait Nayan.

[11] Et là Khoublai Khaan fit reposer ses gens pendant deux jours.

87. Où l'on en vient à la bataille entre le Grand Khaan et Nayan son oncle

[1] Que faut-il ajouter? Quand le jour de la bataille fut venu, aux premières lueurs de l'aube, le Grand Khaan apparut au sommet du coteau derrière lequel s'étendait la plaine où Nayan campait. Nayan et les siens s'y reposaient sans la moindre inquiétude, étant bien loin de penser qu'une armée pouvait venir dans ce lieu les surprendre et les attaquer. Ils se sentaient si sûrs qu'ils avaient laissé leur camp dépourvu de toute garde et qu'ils n'avaient ni guet ni patrouille, ni à l'avant ni à l'arrière.

[2] Le Grand Khaan était sur le coteau dont j'ai parlé, dans une bretèche soutenue par quatre éléphants, pleine d'arbalétriers et d'archers, et sur laquelle flottait sa bannière, où était l'image du soleil et de la lune, si haut placée qu'on la pouvait voir de toutes parts. Les quatre éléphants étaient tout couverts de cuirs bouillis très solides que recouvraient des draps de soie et d'or.

[3] Son armée était divisée en trente colonnes d'hommes à cheval, chacune de dix mille hommes. (Chaque cavalier était pourvu d'un arc). De ces trente colonnes le Grand Khaan fit trois parties. Il fit beaucoup avancer les deux parties latérales de manière à ce qu'elles pussent cerner l'armée de Nayan. Ce qui fut fait en un instant. À chaque colonne de cavaliers, et devant elle, était adjoint un corps de cinq cents fantassins, armés de courtes lances et d'épées, et qui manœuvrait de la manière suivante. Chaque fois que les cavaliers se préparaient à prendre le galop, les fantassins sautaient sur la croupe des chevaux les plus voisins, derrière les cavaliers, et partaient avec eux. [86] Les chevaux arrêtés, ils descendaient et tuaient de leurs lances les chevaux des ennemis.

[4] C'est donc dans cet ordre que le Grand Khaan et ses gens s'étaient placés autour du camp de Nayan, pour lui livrer bataille.

[5] Quand Nayan et ses hommes virent le Grand Khaan et ses troupes tout autour de leur camp, ils en furent tout ébahis. Ils coururent aux armes. Ils se préparèrent rapidement et rangèrent leurs troupes en bon ordre.

[6] Les deux armées étaient prêtes et n'avaient plus qu'à en venir aux mains. On aurait pu alors voir et ouïr jouer maintes flûtes et quantité d'autres instruments, un surtout, à deux cordes, très agréable à entendre. On aurait pu alors entendre chanter à haute voix. Car voici quels sont les usages des Tartares. Une fois qu'ils sont échelonnés, en bon ordre pour la bataille, ils ne commencent à combattre que lorsqu'ils ont ouï retentir les nacaires de leurs capitaines. En attendant le signal des nacaires, la plupart

---

87 1 apparut au sommet du coteau derrière lequel] *sostituisce* apparut sur le coteau devant lequel.

87 6 flûtes] *sostituisce* cornemuses.

d'entre eux jouent de leurs instruments et chantent. Voilà pourquoi on eût pu ouïr, de part et d'autre, tant de musiques et de chants.

[7] Et quand tous furent bien prêts des deux côtés, alors commencèrent à retentir les grandes nacaires du Grand Khaan, à l'aile droite et à l'aile gauche d'abord. Et lorsque les nacaires commencèrent à retentir, sans plus tarder, tous se lancèrent les uns contre les autres, armés d'arcs, d'épées et de masses, quelques-uns de lances. (Quant aux fantassins, ils avaient des arbalètes et un grand nombre d'autres armes diverses). Mais que dois-je ajouter? La mêlée commença, très acharnée et très cruelle. On pouvait en voir voler, des flèches, car tout l'air en était plein et elles tombaient en véritable pluie! On pouvait voir tomber morts cavaliers et chevaux. Les lamentations et le fracas étaient tels qu'on n'eût pu ouïr le dieu tonnant.

[8] Et sachez que Nayan était chrétien baptisé et que dans cette bataille il portait la Croix du Christ sur sa bannière.

[9] Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez que ce fut la plus funeste bataille et la plus terrible qu'on eût jamais vue. Et jamais l'on n'a vu, en notre temps, autant d'hommes sur un champ de bataille, et surtout autant de cavaliers. Il y mourut tant de monde de part et d'autre que c'était chose incroyable à voir. La mêlée dura du matin jusqu'à midi, car la générosité de Nayan envers ses gens était telle qu'ils lui étaient tous très dévoués et qu'ils combattirent pour l'amour de lui avec acharnement, voulant plutôt mourir que tourner bride. Mais, à la fin, la victoire resta au Grand Khaan. Quand Nayan et ses gens virent qu'ils ne pouvaient plus tenir, ils se mirent en fuite. Mais ce fut en [87] vain. Nayan fut pris et tous ses barons, tous ses sujets se rendirent au Grand Khaan avec toutes leurs armes.

### 88. *Comment le Grand Khaan fit occire Nayan*

[1] Quand le Grand Khaan sut que Nayan était pris, il ordonna qu'il fût mis à mort.

[2] Et on le fit périr de la manière suivante.

[3] On l'enveloppa bien étroitement dans un tapis et on le démena tant çà et là qu'il en mourut. Et voici pourquoi on le fit mourir ainsi. On ne veut pas que le sang du lignage impérial soit répandu sur le sol, ni que le soleil et l'air le puissent voir.

[4] Quand le Grand Khaan eut gagné cette bataille de la manière que vous avez ouïe, tous les hommes et tous les barons de Nayan lui rendirent

**87 7** très acharnée et très cruelle] *sostituisce* très cruelle et très horrible.

**88 3** bien] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni»*. | On ne veut pas que le sang [...] et l'air le puissent voir] *sostituisce* On ne voulut pas que le sang du lignage impérial fût répandu sur le sol, ni que le soleil et l'air le pussent voir.



hommage et lui jurèrent fidélité. Ils étaient tous de quatre provinces que je vais vous nommer. La première était Tchortcha, la seconde Kaoli, la troisième Barscol, la quatrième Sikintindjou.

89. *[Comment le Grand Khaan défendit la Croix du Christ]*

[1] Lorsque le Grand Khaan eut gagné cette bataille et que Nayan fut occis, tous ceux, parmi les gens qui se trouvaient là, [qui ne suivaient pas la loi chrétienne] – sarrasins, idolâtres et juifs et maintes autres gens qui ne croyaient pas en Dieu – se moquaient de la Croix que Nayan avait portée sur sa bannière. Ils disaient, s’adressant aux chrétiens qui étaient là: «Voyez donc comment la Croix de votre Dieu a aidé Nayan, qui était chrétien!»

[2] Si nombreuses étaient leurs plaisanteries et leurs dérisions qu’elles finirent par venir aux oreilles du Grand Khaan. Et lorsque le Grand Khaan ouït cela, il commença par reprendre sévèrement ceux qui se permettaient de semblables railleries devant lui. Puis il fit venir en sa présence un bon nombre de chrétiens qui se trouvaient dans son entourage et il se mit à les consoler, disant: «Si la Croix de votre Dieu n’a pas aidé Nayan, elle s’est conduite raisonnablement. Étant bonne, elle ne devait rien faire qui ne fût bon et juste. Nayan était félon et traître puisqu’il marchait contre son seigneur et pour cela tout ce qui lui est arrivé devait lui arriver en bonne justice. La Croix de votre Dieu a bien fait en ne l’aidant pas contre le bon droit. Bonne chose comme elle est, elle ne pouvait faire que le bien». Les chrétiens répondirent au Grand Khaan: «Très haut Seigneur, vous dites vrai. La Croix n’a pas voulu partager la perfidie et la déloyauté de Nayan qui était traître et félon à son seigneur. Elle n’a pas voulu agir comme il agissait. Nayan n’a eu que ce qu’il méritait».

[88] [3] Telles furent les paroles échangées entre le Grand Khaan et les chrétiens au sujet de la Croix que Nayan avait mise sur son drapeau.

[4] [Et puisque je vous ai raconté les reproches que fit le Grand Khaan à ceux qui se moquaient de la Croix de Christ, je veux vous dire plus au long ce qu’il pensait au sujet de la foi chrétienne].

90. *Où l’on dit pourquoi le Grand Khaan ne se fit pas chrétien*

[1] Sachez donc que, quand le Grand Khaan eut vaincu Nayan de la façon que vous avez ouïe, il fit retour à sa ville capitale de Khanbaluc,

---

**89 1** tous ceux, parmi les gens qui se trouvaient là, [qui] *sostituisce* toutes les différentes sortes de gens que le Grand Khaan avait auprès de lui et [qui].

et il s'y arrêta dans les réjouissances et les fêtes. Quant à l'autre baron rebelle, qui était roi et se nommait Khaïdou, lorsqu'il apprit que Nayan avait été défait et occis, il en eut la plus grande douleur. Il en resta là de ses projets de guerre, étant désormais trop épouvanté et craignant trop d'être 'déméné' lui aussi comme Nayan l'avait été.

[2] Le retour à Khanbaluc eut lieu au mois de novembre et le Grand Khaan resta dans la dite cité jusqu'au mois de février ou de mars, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de notre fête de Pâques. Alors, sachant bien que c'était là une de nos fêtes principales, il fit venir à lui tous les chrétiens et il voulut qu'ils lui portassent le livre où sont les quatre évangiles. Et quand le livre fut devant lui, il lui fit donner l'encens plusieurs fois de la façon la plus solennelle et il le baisa dévotement. Puis il voulut que fissent de même tous ses barons et tous les grands officiers qui assistaient à la cérémonie. Car vous devez savoir que telle est sa coutume pour les fêtes principales des chrétiens, comme Noël et Pâques. Il fait de même pour les fêtes principales des sarrasins, des juifs et des idolâtres.

[3] Et comme on lui demandait pour quelle raison il agissait ainsi, il répondit: «Il s'agit de quatre Prophètes qui sont adorés et vénérés dans le monde entier. Les chrétiens voient leur dieu en Jésus-Christ, les juifs en Moïse, les sarrasins en Mahomet; les idolâtres en Çâkya-mouni Bourkhan. Je rends honneur et révérence à tous quatre, c'est-à-dire que j'honore, en les honorant, le dieu plus grand qui est dans le ciel, et celui-là, je le prie de m'aider».

[4] D'après ce qu'il laisse voir, il est évident néanmoins qu'il tient pour la plus vraie et la meilleure la religion chrétienne, car il dit qu'elle ne commande rien qui ne soit plein de bonté et de sainteté. Et il ne permet pour rien au monde que les chrétiens portent devant eux la Croix, et cela parce que sur la Croix fut flagellé et mis à mort un homme aussi grand et aussi bon que le Christ.

[89] [5] On pourrait demander: s'il tient la religion du Christ pour la meilleure, pourquoi ne l'embrasse-t-il pas et ne devient-il pas chrétien?

La raison est la suivante, selon les propos qu'il tint à messire Niccolo et à messire Matteo quand il les envoya en ambassade auprès du Pape, [propos qu'il eut quelquefois l'occasion de leur répéter], car il leur arrivait de temps en temps de toucher avec lui cette question de la foi chrétienne. Le Grand Khaan disait donc: «Comment voulez-vous que je me fasse chrétien? Vous voyez que les chrétiens qui habitent dans ces pays sont tellement ignorants qu'ils ne font rien et ne sont capables de rien. Vous voyez par

**90 2** de notre fête] *sintagma aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

**90 3** Prophètes] *sostituisce* prophètes. | Çâkya-mouni] *sostituisce* Sagamouni (*e la forma precedentemente attestata nel dattiloscritto*, Sagamoni). | c'est-à-dire que j'honore, en les honorant, le dieu plus grand qui est dans le ciel] *sostituisce* c'est-à-dire que j'honore, en les honorant, celui d'entre eux qui est le plus grand dans le ciel, et le plus vrai.

contre que les idolâtres font ce qu'ils veulent. Quand je m'assieds à table, les coupes qui sont au milieu de la salle, pleines de vin ou d'autre boisson, viennent devant moi, sans que personne les touche, et je n'ai qu'à y boire. Ils forcent le mauvais temps à s'en aller du côté qu'ils veulent et ils font bien d'autres choses merveilleuses. Comme vous le savez, leurs idoles parlent et leur prédisent tout ce qu'ils veulent savoir. Or si je me convertis à la foi du Christ, si je me fais chrétien, certainement tous ceux parmi mes barons et mes autres sujets qui ne prendraient pas la même décision me diront: quelle raison vous a poussé au baptême et à l'obéissance de la loi du Christ? Quels prodiges et quels miracles avez-vous vu faire par le Christ? Et ces idolâtres disent que ce qu'ils font ils le font par leur sainteté et avec l'aide de leurs idoles. Que pourrais-je répondre? Le scandale parmi eux serait grand. Ajoutons que ces idolâtres, qui, par leurs arts et par leur science, accomplissent tant de prodiges, pourraient facilement me faire mourir. Mais vous, vous irez chez votre Pontife et, de notre part, vous le prierez qu'il m'envoie cent sages de votre loi, que, ici, en présence des idolâtres, aient le courage de leur reprocher ce qu'ils font, qui leur disent qu'eux aussi savent et peuvent faire ces choses, mais qu'ils ne les veulent pas faire parce qu'elles se font par l'art du diable et des mauvais esprits; qui sachent enfin les subjuguier de manière à leur enlever le pouvoir de faire ces choses en leur présence. Alors, quand nous aurons vu cela, nous les réprouverons, eux et leur religion. Et moi je me baptiserai. Quand je serai baptisé, tous mes barons, tous les hauts dignitaires de mes états, se baptiseront eux aussi. Après eux, tous ceux qui dépendent d'eux recevront eux aussi le baptême. Et ainsi il y aura plus de chrétiens ici que dans vos pays».

[6] Et certainement, comme nous l'avons dit au commencement de notre livre, si le Pape avait envoyé des hommes capables de prêcher notre religion, le Grand Khaan se serait fait chrétien. Car on sait en vérité qu'il en avait grand désir.

[7] Et maintenant nous laisserons ce sujet et retournerons à notre récit de la guerre entre le Grand Khaan et Nayan. Nous voulons encore vous dire comment [90] le Grand Khaan traita les barons qui se conduisirent bien dans la bataille et ce qu'il fit à ceux qui furent lâches et couards.

90 7 et retournerons à notre récit de la guerre entre le Grand Khaan et Nayan. Nous voulons encore vous dire] *sostituisce* et vous dirons comment.

91. *Comment le Grand Khaan récompensa les barons qui se conduisirent bien dans la bataille*

[1] Vous devez savoir que le Grand Khaan a auprès de lui douze grands et puissants barons à qui il a laissé toute décision concernant les armées: à quelles localités elles doivent être assignées ou transférées, s'il faut changer les commandants; combien d'hommes sont nécessaires selon l'importance plus ou moins grande de la guerre. Le gouvernement de ces douze barons s'appelle *Thaiï*, ce qui revient à dire 'la plus grande Cour'. Ils n'ont en effet au-dessus d'eux nulle autre autorité que celle du Grand Seigneur. Parmi les attributions des dits barons il y a aussi celle de distinguer les combattants vaillants et braves de ceux qui sont lâches et sans valeur, élevant les premiers aux grades supérieurs et abaissant au contraire ceux qui n'ont ni courage ni vaillance. Si celui qui est chef de mille hommes se conduit en lâche dans quelque combat, les dits barons le déclarent indigne de son commandement et le dégradent, en ne lui laissant que le commandement de cent hommes. Mais au contraire, s'il s'est conduit noblement et hardiment, de manière qu'ils doivent le juger capable et digne d'un grade plus élevé, ils le font commandant de dix mille.

[2] Tout se passe cependant au su du Grand Seigneur. Car, lorsqu'ils veulent dégrader et abaisser quelqu'un, ils disent au Seigneur: «Un tel est indigne de tel commandement». Et lui répond alors: «Qu'il soit abaissé et qu'on lui donne un grade inférieur». Et on le fait. Si par contre ils veulent élever quelqu'un, parce que ses mérites le demandent, ils disent: «Un tel, chef de mille hommes, est digne et capable d'être chef de dix mille». Et le Seigneur confirme la décision en lui donnant la tablette de commandement qui correspond à ce grade. Et puis il lui fait donner de grands présents pour encourager les autres à se comporter vaillamment.

[3] [Or donc, lors de la grande bataille dont nous venons de parler, ces douze sages dont la charge était de veiller sur ce que font capitaines et soldats, surtout dans les batailles et autres exploits auxquels ils prennent part, d'écouter et prendre des renseignements et de référer ensuite au Grand Khaan, ne se firent pas faute de lui faire leur rapport].

[4] Et voici ce que le Grand Khaan fit.

[5] Quant à ceux qui s'étaient conduits en braves, il fit commandant de mille hommes qui était commandant de cent, commandant de dix mille qui était commandant de mille. Il leur fit de plus nombreux et [91] superbes cadeaux – de belles vaisselles d'argent, de beaux bijoux d'argent et d'or,

---

91 1 être assignées ou transférées, s'il faut changer les commandants] *sostituisce* être assignées; s'il faut changer ou transférer les commandants.

91 2 et] *sostituisce* ou.

91 3 ces douze sages] *sostituisce* ces douze barons.

des perles et des pierres précieuses, des chevaux – selon leur rang et leur mérite.

[6] À ceux qui étaient promus à un grade supérieur il donna les tablettes de commandement qui convenaient à la nouvelle dignité. Car il faut savoir que celui qui est commandant de cent hommes reçoit une tablette d'argent, celui qui est commandant de mille une tablette d'or ou d'argent doré, celui enfin qui est commandant de dix mille reçoit une tablette d'or ornée d'une tête de lion. Et je vais vous dire le poids de ces tablettes. S'il s'agit d'un commandant de cent ou de mille hommes la tablette pèse 120 *saggi*. Celle avec la tête de lion pèse 220 *saggi*. Et sur toutes ces tablettes est inscrit un ordre ainsi conçu: «Par la vertu du Grand Dieu et de la grande grâce qu'il a accordée à notre Empereur, que le nom du Grand Khaan soit béni. Et que tous ceux qui ne lui obéiront pas soient occis et détruits». Sachez en outre que tous ceux qui ont les dites tablettes ont aussi des 'privilèges', où est écrit tout ce qu'ils doivent faire dans la charge dont ils sont investis.

[7] Nous vous avons raconté ces choses, mais nous croyons nécessaire de nous y arrêter encore un peu.

[8] Sachez donc que celui qui a un grand commandement, celui, par exemple, qui est à la tête de cent mille hommes ou de toute une grande armée, a une tablette d'or qui pèse bien 300 *saggi*. L'inscription qu'elle porte est celle même, quant au sens, que j'ai citée plus haut. Au bas de la tablette est représenté le lion et au-dessus le soleil et la lune. Et ils ont aussi des 'privilèges' où sont marqués les grands commandements et les grandes choses qui leur sont concédées. Ceux qui ont cette noble tablette doivent par ordre du Grand Khaan porter toutes les fois qu'ils chevauchent un parasol sur leur tête en signe de grande autorité. Et toutes les fois qu'ils s'assoient, ils doivent s'asseoir sur une chaise d'argent. Aux porteurs de cette sorte de tablettes le Grand Seigneur peut donner aussi des tablettes avec l'emblème du gerfaut. Mais ces tablettes il ne les donne qu'à quelques très grands barons pour qu'ils aient la pleine puissance et autorité, comme lui même. Celui qui a la tablette avec le gerfaut peut obliger un prince, si grand soit-il, à lui prêter pour sa garde toute son armée, si grande soit-elle. S'il lui fait envoyer quelqu'un d'urgence, des messagers par exemple, il peut prendre les chevaux d'un roi, s'il le veut. Et je dis les chevaux d'un roi pour bien montrer qu'il peut se servir des chevaux de n'importe qui.

**91 5** Il leur fit de plus nombreux [...] selon leur rang et leur mérite] *sostituisce* Il leur fit de plus nombreux et superbes [91] cadeaux, selon leur rang et leur mérite.

**91 6** dans la charge dont ils sont investis] *sostituisce* en conséquence de leur fonction.

**91 8** Et ils ont aussi des 'privilèges' [...] leur sont concédées] *sostituisce* Et ils ont aussi des privilèges qui sanctionnent leurs droits à de grands commandements et à de grandes choses. | tablettes avec l'emblème du gerfaut] *sostituisce* tablettes ornées de gerfauts. | si grand soit-il] *aggiunto da Benedetto nelle* «*Supercorrezioni*».

[9] Et maintenant nous laisserons cette matière et nous retournerons au sujet que nous avons dit vouloir traiter, à savoir les choses du Grand Khaan et leur extraordinaire magnificence. Nous vous avons déjà dit quel est son lignage et quel âge il a. Vous avez déjà ouï comment, [92] depuis qu'il fut élu Seigneur des Seigneurs, il alla une seule fois personnellement à la guerre: à la guerre contre Nayan. (Dans toutes les autres guerres et entreprises il se contenta d'envoyer ses fils et ses barons, mais dans celle-là il voulut que personne n'y allât autre que lui parce que c'était pour lui chose trop grave et trop perverse que l'outrecuidance d'un tel révolté). Nous vous parlerons maintenant de sa figure et de son maintien.

## 92. Où l'on parle de la figure et du maintien du Grand Khaan

[1] Le Grand Seigneur des Seigneurs, qui est appelé Khoublaï Khaan, est fait comme suit.

[2] Il est de taille juste, ni petit ni grand, de moyenne grandeur. Il est assez en chair, mais de façon convenable. Il est très bien taillé de tous ses membres. Il a le visage blanc et vermeil comme une rose, les yeux noirs et beaux, le nez bien fait et convenable au visage.

[3] Il a quatre femmes qu'il considère toutes comme également légitimes. (Car toutes les femmes d'un Grand Khaan sont toujours considérées comme ses vraies épouses et le droit de succéder dans l'empire, quand le Grand Khaan meurt, peut revenir au fils de n'importe laquelle d'entre elles, pourvu qu'il soit le plus âgé des fils qu'il a eus d'elles). On les appelle impératrices et on joint, pour chacune, au titre d'impératrice, son nom. Chacune des dites dames a sa cour particulière. Aucune d'elles n'a moins de trois cents damoiselles très belles et avenantes. Elles ont aussi beaucoup d'eunuques et grand nombre d'autres valets, hommes et femmes, de telles manière que chacune des dites dames a bien en sa cour dix mille personnes. Lorsque le Grand Khaan veut coucher avec une de ses quatre femmes, il la fait venir dans sa cour. Quelquefois c'est lui qui se rend à la cour de son épouse.

[4] Il a aussi, en plus des dites quatre femmes, bien des amies et je vais vous dire comment il se les procure et comment il s'en sert.

[5] Sachez qu'il est une tribu nommés Ungrat qui sont de très belles gens. Les femmes y sont très belles et d'un teint très blanc. Le Grand Khaan chaque année envoie des messagers auprès de la dite tribu, pour qu'ils lui trouvent, selon certaines règles d'estimation qu'il leur indique, un

---

**92 5** Sachez qu'il est une tribu [...] auprès de la dite tribu] *sostituisce* Sachez qu'il est une province où habite un genre de Tartares nommés Ungrat. Ce sont de très belles gens et d'un teint très blanc. Le Grand Khaan, quand il lui plaît, en général tous les deux ans, envoie des messagers dans la dite province.

certain nombre des plus belles pucelles, quatre cents, cinq cents, ou plus ou moins, selon son désir. Et voici comment on fait le choix de ces pucelles.

[6] Sitôt arrivés, les envoyés du Grand Khaan font venir devant eux toutes les pucelles de la province. Et il y a des experts, commis pour cela, qui inspectent soigneusement chacune d'elles en toutes ses [93] parties, à savoir les cheveux, le visage, les cils, la bouche, les lèvres et tous les autres membres, et examinent si chaque partie est bien proportionnée au reste du corps. Puis ils les estiment en carats: les unes seize carats, les autres dix-sept ou dix-huit ou vingt, selon qu'elles sont plus ou moins belles. Et si le Grand Khaan a demandé qu'on lui en choisît de vingt ou de vingt et un carats, on lui en amène de cette valeur le nombre indiqué.

[7] Une fois qu'elles sont arrivées en sa présence, le Grand Khaan les fait estimer de nouveau par d'autres experts et parmi toutes il en fait choisir pour sa chambre une centaine de celles qui ont été estimées le plus haut. Après quoi, les pucelles choisies sont encore confiées aux dames du palais – aux épouses de quelques-uns des barons de la cour – pour qu'elles les fassent dormir dans le même lit qu'elles et pour qu'elles observent avec beaucoup d'attention si elles sont vierges et parfaitement saines en tout et partout, si elles dorment calmement ou si au contraire elles ronflent, si elles ont l'haleine bonne et douce ou si au contraire elles ont le souffle mauvais ou une mauvaise odeur quelconque. Et quand elles ont été soigneusement examinées, celles qu'on a trouvées belles, bonnes et saines en tout point, sont mises au service du Seigneur, comme vous allez l'ouïr.

[8] Pendant trois jours et trois nuits, six des dites pucelles restent dans la chambre du Seigneur et le servent au lit et pour tout ce qui lui est nécessaire. Et le Grand Khaan fait d'elles ce qu'il veut. Au bout de trois jours et de trois nuits viennent six autres damoiselles. Et ainsi de suite. Tous les trois jours et trois nuits elles se changent, jusqu'à ce que toutes aient eu leur tour. Puis elles recommencent. Il est vrai toutefois que, alors qu'une partie de six restent dans la chambre du Seigneur, les autres se tiennent dans la chambre voisine. Et si le Seigneur a besoin de se faire porter quelque chose du dehors, par exemple des aliments ou des boissons, les pucelles qui sont dans la chambre du Seigneur commandent de préparer le nécessaire à celles qui sont dans l'autre chambre, et celles-ci obéissent aussitôt. Et ainsi le Seigneur n'est servi que par les dites damoiselles.

[9] Quant aux autres pucelles qui furent estimées à moins de carats, elles demeurent elles aussi dans le palais avec celles qui furent admises au service du Seigneur. On leur apprend à coudre et à tailler des gants et à faire d'autres nobles travaux. Et lorsque quelque baron veut prendre femme, le Grand Khaan lui donne une des dites pucelles avec une très belle dot. Et de cette manière il les marie toutes honorablement.

---

92 7 une centaine] *sostituisce* trente ou quarante.

[10] Quelqu'un pourrait me dire: «Les habitants de cette province ne sont-ils donc pas fâchés de voir que le Grand Khaan leur enlève leurs filles?» Certainement non. C'est même à leurs yeux une |94| grande grâce et un grand honneur. Et ceux qui ont de belles filles sont très heureux que le Grand Khaan veuille bien les accepter, car ils se disent: «Si ma fille est née sous une bonne étoile et avec la bonne fortune, le Seigneur pourra mieux accomplir son destin et la marier noblement: ce que, de mon côté, je n'ai pas le moyen de faire. Et si la fille ne se comporte pas bien, ou qu'il lui arrive malheur, le père dit alors: ceci lui est arrivé parce que son étoile n'était pas bonne».

### 93. Où l'on parle des fils du Grand Khaan

[1] Vous devez encore savoir que le Grand Khaan a de ses quatre femmes vingt-deux fils mâles.

[2] L'aîné s'appelait Tchinkin, en souvenir du bon Tchinghis-khan, et il devait être Grand Khaan et Seigneur de tout l'Empire. Déjà, du vivant même de son père, il avait été institué Seigneur. Or il advint qu'il mourut. Mais il a laissé un fils qui se nomme Témur et c'est ce Témur qui doit être Grand Khaan et Seigneur de tout l'Empire. Et cela de bon droit, car il est le fils du fils aîné du Grand Khaan. Et sachez que ce Témur est homme de grand sens et de grande valeur et que maintes fois déjà il a très bien fait ses preuves sur le champ de bataille.

[3] Sachez en outre que le Grand Khaan a encore au moins vingt-cinq autres fils de ses amies. Ils sont tous de braves et courageux guerriers. Et chacun d'eux est grand baron.

[4] Je vous dis encore que parmi les fils qu'il a de ses quatre femmes sept sont rois de très grandes provinces et royaumes. Et tous exercent on ne peut mieux leur royauté, en hommes de grand sens et de grande valeur comme ils sont. Il est tout naturel qu'il en soit ainsi car leur père, le Grand Khaan, est, à n'en pas douter, l'être le plus capable, le plus doué sous tous les aspects, [le meilleur conducteur d'armées], le meilleur gouverneur d'hommes et d'empires, l'homme le plus plein de valeur qui soit jamais sorti de la nation tartare.

---

93 2 institué] *sostituisce* confirmé. | preuves sur le champ de bataille] *sostituisce* ses preuves dans la bataille.

93 4 doué] *sostituisce* pourvu. |[le meilleur conducteur d'armées] *le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*



[5] Je vous ai parlé du Grand Khaan, [de ses femmes] et de ses fils. Je vous dirai maintenant comment il tient sa cour et quels sont ses modes de vie.

#### 94. Où l'on parle du palais du Grand Khaan

[1] Sachez que le Grand Khaan demeure pendant trois mois de l'année, à savoir décembre, janvier et février, dans la principale ville du Khataï, qui est appelée Khanbaluc. Dans cette ville se trouve son grand palais, que je vais vous décrire.

[2] Il y a d'abord, tout autour de la cité, une première enceinte [95] de murs, enceinte carrée, de huit milles de côté, ayant au pied du mur un profond fossé et au milieu de chacun des côtés une porte par laquelle entrent tous les gens qui affluent là de toutes parts.

[3] Puis on trouve un espace large d'un mille, où se tiennent les troupes.

[4] Ensuite vient une autre enceinte, carrée elle aussi, dont chaque côté a la longueur de six milles. [Et c'est le vrai et propre mur de la cité, duquel nous parlerons plus loin].

[5] [À l'intérieur de cette deuxième enceinte, il s'en trouve une troisième]. C'est un grand mur carré, d'un mille de côté, ayant par conséquent en tout quatre milles de longueur. Ce mur est très gros et a bien dix pas de hauteur. Il est tout blanc et crénelé. Aux quatre coins du mur s'élève un grands palais, très beau et très riche, où l'on garde les harnois du Grand Khaan, à savoir les arcs, les carquois, les selles et les freins des chevaux, les cordes d'arc et tout ce qui est nécessaire à une armée. Et de même, au milieu de chaque côté du carré, se trouve un palais semblable à ceux des coins, de telle sorte qu'il y a en tout le long des murs huit palais. Et tous les huit sont pleins des harnois du Grand Seigneur. Sachez d'ailleurs que dans chaque palais il n'y a qu'une sorte de choses. Ainsi, par exemple, dans l'un il y a les freins, les selles, les étriers et tous les autres objets qui servent à harnacher le cheval, et rien d'autre; dans un autre les arcs, les cordes, les carquois, les flèches et les autres choses nécessaires au tir à l'arc, et rien d'autre; dans un autre les cuirasses, les corselets et autres semblables choses de cuir bouilli; et ainsi de suite pour les autres palais. Du côté tourné vers le midi, le dit mur a cinq portes. Au milieu, une grande porte que l'on n'ouvre que lorsque le Grand Khaan sort du palais ou y entre. Tout près de cette porte, il y en a deux petites, une de chaque

---

93 5 [de ses femmes]] *le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

94 5 [À l'intérieur de cette deuxième enceinte, il s'en trouve une troisième] *le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».* | nécessaires à une armée] *sostituisce* nécessaires à la guerre.

côté, par où entrent toutes les autres personnes. Deux autres portes très grandes, où peuvent également passer toutes les autres personnes, se trouvent de chaque côté, près des coins du mur.

[6] À l'intérieur de ce mur s'élève un autre mur, un peu plus long que large. Il y a aussi tout autour huit palais semblables à ceux dont nous venons de parler, où l'on conserve pareillement les harnois du Grand Seigneur. Du côté du midi se trouvent aussi cinq portes, tout comme dans l'autre enceinte. Chacun des autres côtés n'a qu'une seule porte. (Il était déjà de même pour l'autre mur dont j'ai parlé plus haut).

[7] Au centre de cette enceinte s'élève le palais du Grand Seigneur. Voici comment il est fait.

[8] C'est le plus grand palais qu'on ait jamais vu.

[9] Il confine vers tramontane avec le dernier des murs dont je [96] viens de parler, mais par contre, du côté du midi, il a devant soi un espace libre où se promènent barons et soldats. Il n'a pas d'étage, mais le plancher est à dix palmes au-dessus du sol et le toit est très haut. À la même hauteur que le plancher, court tout autour du palais un mur de marbre, large de deux pas. C'est à l'intérieur de ce mur qu'est construit le palais, si bien que tout le mur, à l'extérieur du palais, forme comme une sorte de terrasse, où l'on peut se promener tout autour de l'édifice et d'où l'on peut contempler le dehors. Cette sorte de terrasse se termine, à son bord extérieur, par une très belle balustrade à colonnes, où l'on peut s'accouder. De chaque côté du palais se trouve un grand escalier de marbre par lequel on peut monter du sol sur le dit mur de marbre qui entoure l'édifice et par où l'on accède au palais.

[10] Les murs des salles et des chambres sont tout couverts d'or et d'argent. On y voit des sculptures dorées représentant des dragons, des peintures représentant des bêtes et des oiseaux, des cavaliers et une quantité d'autres nobles choses. On y voit peintes des histoires. La voûte même est si bien ornée qu'on n'y voit que peintures et ors. Le grand salon est si long et si large qu'on y pourrait donner à manger à plus de six mille personnes. Il y a tant de chambres que cela dépasse toute imagination. Telle est la grandeur et la beauté de ce palais que personne au monde, ayant le pouvoir de le faire, n'aurait su mieux l'arranger ni mieux le construire.

94 6 semblables à ceux dont nous venons de parler] *sostituisce* semblables aux premiers.

94 9 Il n'a pas d'étage] *sostituisce* Il n'a qu'un étage.

94 10 On y voit des sculptures [...] peintes des histoires] *sostituisce* On y voit des sculptures dorées représentant des dragons; on y voit des peintures représentant des bêtes et des oiseaux et une foule d'autres choses agréables à voir; on y voit peintes de belles histoires de femmes et de chevaliers et des histoires de guerre.

[11] Le toit est peint de mille couleurs - rouge, vert, bleu, jaune, et toutes les autres - si bien et si finement qu'il resplendit comme un cristal. De très loin, aux environs, on voit reluire le palais. Et sachez que le dit toit est si fort et si solidement construit qu'il peut défier les ans.

[12] Ajoutons qu'il y a derrière le palais de grandes maisons, des chambres et des salles, où l'on garde ce qui appartient en propre au Seigneur, à savoir tout son trésor, son or et son argent, ses pierres précieuses et ses perles, ses vases d'argent et d'or; où demeurent ses femmes et ses amies et où il fait faire tout ce qui a trait à sa vie privée. Et dans les dits lieux nul n'est admis.

[13] Dans l'espace entre les deux murs - j'entends les deux derniers dont je vous ai parlé - s'étendent des prairies avec de beaux arbres, pleines d'animaux de toute sorte: cerfs blancs, bêtes qui donnent le musc, chevreuils, daims, vairs, hermines et plusieurs autres espèces de belles bêtes. L'espace entre les deux murs est tout plein de ces beaux animaux, excepté naturellement les chemins où doivent passer les gens. Les prés ont de l'herbe en abondance, car tous les chemins sont dallés et élevés de plus de deux coudées au-dessus du niveau du sol, de telle manière que la boue ne peut pas [97] s'y amasser et que l'eau des pluies ne s'y arrête pas, mais s'écoule dans les prés qui se trouvent en contre-bas et ainsi la terre s'engraisse et l'herbe croît en abondance.

[14] À l'un des coins [de l'espace que je vous ai dit], dans la direction du mistral, il y a un très grand lac, où se trouvent des poissons des espèces les plus diverses. Car le Grand Seigneur y a fait mettre de nombreuses qualités de poissons et chaque fois qu'il en veut il en a autant qu'il lui plaît. Un gros fleuve se jette dans le dit lac et en sort. Mais il est réglé de telle manière, [aux endroits où il entre dans le lac et où il en sort], qu'aucun poisson ne peut s'échapper. On obtient cela au moyen de grilles de fer et d'airain.

[15] Je vous dirai encore que du côté de tramontane, à environ une portée d'arc du palais, le Grand Khaan - [celui-là même qui règne actuellement] - a fait construire une petite colline haute de cent pas et de plus d'un mille de pourtour. Il l'a toute fait recouvrir d'arbres qui ne perdent leurs feuilles en aucun temps et qui restent toujours verts. Et sachez que, lorsque le Grand Khaan venait à savoir qu'il y avait en quelque endroit un bel arbre, il le faisait aussitôt prendre, où qu'il se trouvât, avec toutes ses racines et avec beaucoup de terre et le faisait porter par les éléphants sur la dite colline. Quelle que pût être la grandeur de l'arbre, il l'y faisait

---

94 11 rouge, vert, bleu, jaune] *sostituisce* vermeil, azur, jaune.

94 12 tout son trésor] *sostituisce* toute sa monnaie.

94 13 les chemins] *sostituisce* les routes. | tous les chemins sont dallés et élevés] *sostituisce* toutes les routes sont dallées et élevées.

également porter. De cette manière il a réuni dans ce lieu les plus beaux arbres du monde. Ajoutons que le Grand Seigneur a fait recouvrir tout ce mont de pierre d'azur, qui est d'un vert très vif. Et ainsi les arbres sont tout verts, le mont est tout vert aussi. Tout ce qui s'offre à la vue est vert. Aussi lui a-t-on donné le nom de Mont Vert.

[16] Sur le dit mont, juste au sommet, s'élève un grand et beau palais qui est lui aussi entièrement vert.

[17] Je vous assure que mont, arbres et palais, sont si beaux à contempler que tous ceux qui les voient en ont joie et allégresse. C'est là justement la raison pour laquelle le Grand Seigneur a fait construire ainsi la dite colline. Pour avoir cette belle vue et pour en tirer du réconfort et du plaisir.

95. *Où l'on parle du palais que le Grand Khaan fit faire pour celui de ses fils qui devait régner après lui*

[1] Sachez en outre que, non loin du palais que je vous ai décrit et de la manière à faire pendant au dit palais, le Grand Khaan en a fait faire un autre tout semblable au sien, sans la moindre différence. Il l'a fait faire pour celui de ses fils qui devait régner et être Seigneur. C'est pourquoi il l'a fait faire de la même manière, aussi grand et avec autant de murs que le sien propre.

[98] [2] [Quand messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco quittèrent la cour du Grand Khaan], ce palais, que le Grand Khaan avait fait faire pour son fils Tchinkin, était la demeure de ce Témur dont je vous ai parlé plus haut, fils de Tchinkin et héritier déjà désigné de l'empire. Comme c'est lui qui doit régner dès que le Grand Khaan mourra, il suivait déjà dans toutes ses manières, dans toutes ses coutumes, dans tous ses actes, le genre de vie du Grand Khaan. Il a déjà le sceau de l'empire, mais son pouvoir n'est pas aussi absolu que celui du Grand Seigneur tant que le Grand Seigneur vit.

[3] Entre le palais du Grand Khaan et celui que le Grand Khaan fit bâtir pour son fils Tchinkin, il y a un lac. C'est un bassin artificiel, très grand et profond, dont la construction a fourni de la terre pour l'érection de la colline que je vous ai décrite plus haut.

Il est alimenté par le fleuve qui sort du lac dont j'ai parlé et dont les eaux y sont amenées par un aqueduc qui longe la dite colline.

94 15 pierre d'azur, qui est] *sostituisce* lapislazulis, qui sont.

95 1 Sachez en outre que, [...] le Grand Khaan] *sostituisce* Sachez en outre que, au delà de l'enceinte où est le palais que je vous ai décrit ci-dessus et vis-à-vis du dit palais, le Grand Khaan.

Dans ce lac aussi il y a beaucoup d'espèces de poissons. Il est pareillement réglé de manière qu'aucun poisson ne peut en sortir. Il y a aussi des cygnes et d'autres oiseaux aquatiques.

[4] Et sur l'eau, d'un palais à l'autre, il y a un pont.

[5] Je vous ai parlé des palais impériaux et je vous les ai décrits. Maintenant, je vous parlerai de la grande ville du Khataï où se trouvent les dits palais. Et je vous dirai pourquoi et comment elle fut construite.

96. [Où l'on parle de la grande cité de Taïdou]

[1] Sachez donc qu'il y avait là une antique cité, grande et noble, appelée Khanbaluc, ce qui signifie en français la 'Cité du Seigneur'. Or le Grand Khaan savait par ses astrologues que la dite cité se rebellerait et causerait de grands ennuis à l'empire. Pour cette raison il fit construire à côté de la cité une cité nouvelle, séparée de l'ancienne seulement par un fleuve. Et il décida que tous les Khataïens, c'est-à-dire ceux qui étaient originaires de la province du Khataï, quitteraient la cité antique et viendraient habiter dans la cité nouvelle qu'il avait fait construire et qui s'appelait Taïdou. Il ne laissa dans la vieille cité que ceux dont la fidélité ne faisait aucun doute, d'autant plus que la nouvelle cité, quelque grande qu'elle fût elle aussi, ne pouvait pas contenir autant de monde que l'ancienne, qui était très grande. Et nous allons vous dire, quant à la nouvelle cité, quelle est sa grandeur.

[2] Elle a environ vingt-quatre milles de pourtour et elle est carrée, les côtés étant parfaitement égaux. Elle est ceinte de [99] murs de terre qui ont dix pas de grosseur à la base et vingt de hauteur. Mais ils ne sont pas si gros en haut qu'en bas, car de la base au faite ils vont continuellement en s'étrécissant, si bien qu'ils ont en haut environ trois pas de grosseur. Ils sont crénelés et sont tout blancs.

[3] La cité a douze portes et au-dessus de chaque porte il y a un très grand et très beau palais. Comme un palais tout pareil se trouve aussi à chacun des quatre coins, chaque côté de l'enceinte a trois portes et cinq palais. Dans ces palais il est de grandes salles où sont déposées les armes de ceux qui gardent la cité.

[4] Et sachez bien que les rues de la cité sont si droites et si larges que le regard peut les embrasser d'un bout à l'autre. Elles sont disposées de telle manière que d'une porte on peut voir la porte correspondante de l'autre côté. Il y a beaucoup de beaux palais, beaucoup de belles auberges et beaucoup de belles maisons. Et partout, sur les flancs de chaque rue principale, il y a des locaux et des boutiques de tout genre. Tous les terrains, sur lesquels sont fabriquées les habitations, sont carrés et tirés au

---

95 5 ville du Khataï] *sostituisce* cité de Taïdou.

cordeau. Sur chaque terrain s'élèvent de grands et spacieux palais, bien fournis de cours et de jardins. Les dits terrains sont répartis entre les chefs de maisons, c'est-à-dire qu'un tel d'une telle famille a reçu tel terrain, tel autre de telle autre famille a reçu un autre terrain, et ainsi de suite. Et autour de chaque terrain, carré comme nous l'avons dit, il y a de belles rues où l'on peut circuler. Ainsi tout l'intérieur de la cité est divisé en carrés, comme un échiquier. Et la cité est pour cela si belle, si magistralement disposée, qu'il n'est pas possible d'en donner une juste idée par des mots.

[5] Il y a au milieu de la cité un très grand palais, où se trouve une grande cloche qui sonne tous les soirs pour avertir que l'heure est venue où l'on ne peut plus circuler. Car lorsque la dite cloche a sonné le nombre de fois qui a été établi, à savoir trois fois, nul n'ose aller par la cité sauf pour des raisons vraiment graves: pour besoin, par exemple, de femme qui accouche ou de malade nécessitant du secours. Et ceux qui sortent ainsi doivent porter avec eux une lumière.

[6] Sachez aussi que chacune des douze portes doit être gardée par mille hommes. Non qu'ils aient peur d'être attaqués. Ce n'est là qu'une marque d'honneur envers le Grand Seigneur qui demeure dans la cité. Ils le font aussi pour prévenir les méfaits éventuels des voleurs. Ajoutons que, par suite des prédictions des astrologues, on garde quelque crainte à l'endroit des gens du Khataï.

[7] Hors de la cité, au delà de chaque porte, il y a de grands |100| faubourgs, ou, si l'on préfère, des quartiers extérieurs, tellement grands que le faubourg de chaque porte touche les faubourgs des deux portes voisines. Et ils ont plus de trois ou quatre milles d'extension, si bien que les habitants des faubourgs sont plus nombreux que ceux de la cité même. Dans chaque faubourg, ou quartier extérieur, jusqu'à un mille environ hors de la cité, il y a de nombreux et beaux *fondachi* où sont établis les marchands qui viennent des différents pays. À chaque nation est assigné un *fondaco*: un, par exemple, comme nous dirions, aux Lombards, un autre aux Allemands, un autre aux Français.

[8] Et il y a vingt-cinq mille femmes publiques – en comptant ensemble celles des faubourgs de la cité nouvelle et celles de la cité ancienne – qui font trafic de leur corps pour de l'argent. Elles ont un capitaine général. Il y a aussi des chefs pour chaque centaine et pour chaque millier, mais tout dépendent du général. Et la raison pour laquelle les dites femmes ont un capitaine est que, chaque fois que des ambassadeurs arrivent chez le Grand Khaan pour les affaires et intérêts du dit Seigneur et qu'ils demeurent à Taïdou à ses frais – et on les défraie avec beaucoup de largesse – le dit capitaine a le devoir de procurer chaque nuit une prostituée aux dits ambassadeurs et à tous ceux de leur suite. Et chaque nuit on les change.

---

96 7 *fondachi*] *sostituisce* fondiques. | *fondaco*] *sostituisce* fondique.

Elles ne reçoivent aucun salaire, car c'est là leur manière de payer leur tribut au Grand Khaan.

[9] Je dois aussi vous dire que, la nuit, des gardes chevauchent continuellement par la cité, en patrouilles de trente ou de quarante, cherchant et observant si quelque personne, à une heure indue, c'est-à-dire après le troisième son de la cloche, circule encore par les rues. Et s'ils trouvent quelqu'un ils l'appréhendent et le mettent aussitôt en prison. Au matin, les officiers délégués à cette fonction l'examinent et, s'ils le trouvent coupable de quelque méfait, lui donnent, selon la gravité de celui-ci, un certain nombre de coups de bâton. Et il arrive quelquefois que de cette bastonnade ils meurent. C'est en effet de cette manière qu'ils punissent les hommes de leurs crimes, ne voulant pas faire couler le sang parmi eux, parce que leurs *bakhchi*, à savoir leurs savants astrologues, leur ont dit que c'était mal de répandre le sang humain.

[10] Nous vous avons parlé de la cité de Taïdou. Maintenant, [puisque nous avons fait allusion à la crainte qu'inspirent toujours les Khataïens], nous vous dirons comment une fois les Khataïens de la cité voulurent se révolter.

### 97. *Comment les Khataïens tentèrent de se rebeller*

[101] [1] Vous devez savoir que le Grand Khaan a confié à douze personnes la charge de disposer, comme mieux leur semble, de toutes les hautes places vacantes dans le gouvernement de l'État. Parmi les douze, délégués à cette fonction, il y avait un sarrasin nommé Acmat, homme intelligent et capable, qui plus que tout autre avait grand pouvoir et autorité auprès du Grand Seigneur. Ce dernier l'aimait tant qu'il lui laissait toute liberté. Car, comme on le sut après sa mort, le dit Acmat enchantait si bien le Seigneur par ses artifices que celui-ci prêtait une foi entière et accordait la plus grande attention à toutes ses paroles. Et ainsi Acmat faisait tout ce qui lui plaisait. C'était lui qui nommait à toutes les seigneuries, à savoir à tous les hauts emplois et qui punissait tous les malfaiteurs.

[2] Chaque fois qu'il voulait faire mourir quelqu'un qu'il haïssait – que ce fût justement ou injustement – il allait chez le Seigneur et lui disait: «Sire, un tel mérite la mort, pour avoir offensé de telle ou telle manière Votre Majesté». Et alors le Seigneur lui disait: «Fais ce que tu crois être bien». Et lui aussitôt le faisait mourir. Aussi les gens, voyant la pleine liberté dont il jouissait, et que le Seigneur prêtait une foi absolue à ses paroles, n'osaient-ils le contredire en rien. Il n'y avait personne, si grand fût-il et si puissant, qui ne le craignît. Et ceux qu'il accusait auprès du Seigneur de quelque crime capital et qui auraient voulu se défendre, ne pouvaient pas prouver ni faire valoir leurs raisons n'ayant personne à qui s'adresser,

car personne n'osait s'opposer à Acmat. De cette manière il en fit mettre à mort beaucoup injustement.

[3] En plus de cela, il n'y avait pas de belle femme qu'il ne réussît, s'il la voulait, à réduire à ses désirs. Car, si elle n'était pas mariée, il l'épousait; si elle l'était, il la forçait à consentir par quelque autre moyen. Quand il apprenait que quelqu'un avait une jolie fille, il avait ses entremetteurs qui allaient chez le père de la pucelle et lui disaient: «Que penses-tu faire de cette jolie fille que tu as? Donne-la pour épouse au *vizir*. (Car ils donnaient à Acmat un nom qui correspond à *vizir* et qu'on pourrait traduire aussi, en italien, par 'bailo', en français, par 'vicaire'). Nous ferons en sorte qu'il te donne telle direction ou telle charge pour trois ans». Et ainsi le père donnait sa fille. Et alors Acmat disait au Seigneur: «Tel gouvernement est vacant, ou bien doit prendre fin tel jour. Un tel est l'homme capable de l'avoir». Et le Seigneur lui répondait: «Fais ce que tu crois être le mieux». Et alors Acmat donnait aussitôt au père de la fille le gouvernement promis. Ainsi, soit qu'on eût l'ambition des gouvernements et des charges, soit qu'on eût simplement peur de lui, il n'y avait pas de belle femme dont le dit |102| Acmat ne réussit à s'emparer pour ses plaisirs.

[4] Il avait aussi des fils, environ vingt-cinq, qui étaient placés dans les postes les plus importants. Et plusieurs d'entre eux, forts du nom et de la protection de leur père, vivaient, quant aux femmes, dans le même dérèglement que lui et commettaient, en plus de cela, eux aussi, bien d'autres choses scélérates.

[5] Cet Acmat avait amassé un grand trésor, car tous ceux qui aspiraient à une haute charge ou à une haute fonction lui envoyaient de grands présents.

[6] Pendant vingt-deux ans le dit personnage put jouir de ce grand pouvoir. Mais à la fin les hommes de la cité, c'est-à-dire les Khataïens, profondément outrés par les injustices innombrables et par les scélératesses inouïes, hors de toute mesure, qu'il commettait, soit vis-à-vis de leurs femmes, soit contre leurs propres personnes, ne pouvant plus les tolérer en aucune manière, décidèrent de l'occire et de se révolter contre le gouvernement de la cité.

[7] Il y avait un Khataïen nommé Tchenhou, qui était seigneur de mille hommes et dont la mère, la fille et l'épouse avaient été violées par Acmat. Aussi, plein de courroux, se mit-il d'accord, pour le faire périr, avec un autre Khataïen nommé Vankhou, qui était seigneur de dix mille hommes. Ils décidèrent d'agir au moment où le Grand Khaan, après trois mois de séjour à Khanbaluc, laisse cette cité et se rend à Tchandou pour passer là aussi trois mois. C'était aussi le moment où Tchinkin, son fils, s'en allait lui

---

97 3 Donne-la pour épouse au *vizir* [...] en français, par 'vicaire')] *sostituisce* Donne-la pour épouse au baile. (Car ils donnaient à Acmat un nom qui correspond à l'italien *bailo* et qu'on pourrait traduire aussi, en français, par *vicaire*).



aussi et se rendait à ses demeures habituelles. Le dit Acmat restait alors gardien de la cité. Si quelque difficulté se présentait, il la faisait savoir au Grand Khaan à Tchandou et ce dernier lui faisait connaître ses décisions.

[8] Or, quand les deux que nous venons de nommer, à savoir Tchenkhou et Vankhou, eurent pris cette détermination, ils en firent part aux Khataïens les plus considérables de la ville et, d'un commun accord, ils en informèrent aussi leurs amis dans maintes autres cités. Ils décidèrent qu'au jour fixé pour cette entreprise ils devraient, aussitôt qu'ils verraient le signal donné par des feux, occire tous les hommes portant la barbe et donner aux autres cités, également par des feux, le signal d'en faire autant. La raison pour laquelle ils décidèrent que tous les hommes portant la barbe seraient occis est que les Khataïens sont par nature privés de barbe, tandis que les Tartares, les sarrasins et les chrétiens la portent.

[9] Il faut, bien entendu, que j'ajoute que tous les Khataïens haïssaient la domination du Grand Khaan, parce qu'il leur imposait des gouverneurs tartares et, plus souvent, sarrasins, et ils ne pouvaient [103] pas le supporter, car il leur semblait, étant traités ainsi, être traités comme des esclaves. Il faut ajouter aussi que le Grand Khaan n'avait pas de droit la souveraineté sur la province du Khataï, mais l'avait obtenue par la force. Ne pouvant pas avoir confiance dans les populations subjuguées, il donnait à gouverner leurs cités à des Tartares, à des sarrasins et à des chrétiens, qui étaient de sa suite et d'une fidélité assurée, à des gens donc qui n'étaient pas de la province du Khataï.

[10] Or donc, quand le jour convenu fut arrivé, les susdits Tchenkhou et Vankhou s'introduisirent de nuit dans le palais. Vankhou s'assit sur un siège et fit allumer devant lui beaucoup de lumières. Puis il envoya un messenger au 'baile' Acmat, qui habitait dans la cité ancienne, lui ordonnant de la part de Tchinkin, fils du Grand Khaan, arrivé de nuit en ce moment même, de se rendre immédiatement au palais.

[11] Quand Acmat ouït cela, il s'en étonna beaucoup, mais il se mit néanmoins aussitôt en route, car il avait grand'peur de Tchinkin.

[12] Quand il fut à une des portes de la cité, il rencontra un Tartare nommé Cogataï, qui était le commandant des douze mille hommes chargés de garder la cité. Et celui-ci lui demanda: «Où allez-vous à cette heure?» – «Chez Tchinkin qui est arrivé en ce moment». – «Comment est-il possible», dit Cogataï, «qu'il soit venu si secrètement que je n'en aie rien su?» Et il le suivit avec un certain nombre de ses hommes.

---

97 7 mois. C'était aussi le moment [...] faisait connaître ses décisions] *sostituisce* mois; moment où Tchinkin, son fils, s'en va aussi et se rend à ses demeures habituelles. Le dit Acmat reste alors gardien de la cité. Si quelque difficulté se présente, il la fait savoir au Grand Khaan à Tchandou et ce dernier lui fait connaître ses décisions.

[13] Or, il faut noter que les Khataïens n'avaient eu qu'une idée: «Pourvu que nous arrivions à occire Acmat, pour tout le reste nous pouvons être tranquilles».

[14] Acmat, à peine entré dans le palais, voyant tant de lumières allumées, s'agenouilla devant Vankhou, croyant que c'était Tchinkin, et Tchenkhou, qui se tenait là l'épée déjà prête, lui coupa la tête avec son épée. Ce voyant, Cogataï, qui s'était arrêté à l'entrée du palais, s'écria: «Trahison!» Et aussitôt il frappa d'une flèche Vankhou qui siégeait sur son siège, le tuant du coup. Puis, ayant appelé ses hommes, il s'empara de Tchenkhou et fit proclamer par la cité que tous ceux qui seraient trouvés dehors seraient aussitôt massacrés.

[15] Quand les Khataïens virent que les Tartares avaient découvert le complot et qu'il ne leur restait à eux-mêmes aucun chef, l'un étant mort et l'autre ayant été pris, ils se retirèrent dans leurs maisons et ne purent plus donner aucun signal de révolte aux autres cités, ainsi qu'il avait été convenu.

[16] Cogataï envoya aussitôt des messagers au Grand Khaan pour lui [104] exposer dans tous ses détails ce qui venait de se passer. Et le Grand Khaan lui fit répondre qu'il devait soumettre à un examen rigoureux tous les Khataïens et les punir en proportion de ce qu'on trouverait de coupable dans leur conduite.

[17] Quand il eut reçu cette réponse, Cogataï fit subir à tous les Khataïens l'examen que le Grand Khaan avait ordonné. Il en supprima et en occit beaucoup qu'il reconnut pour chefs du complot. Et on fit de même dans les autres cités quand on sut qu'elles avaient aussi pris part à la conjuration.

[18] Lorsque dans la suite le Grand Khaan fit retour à Khanbaluc, il voulut savoir pour quelle cause ces événements s'étaient produits. Il apprit alors combien nombreuses et combien énormes étaient les horreurs que ce maudit Acmat, et ses fils avec lui, avaient commis, comme nous vous avons conté ci-dessus. On découvrit alors que, entre lui et sept de ses fils, car tous n'étaient pas mauvais, ils avaient épousé un nombre infini de femmes, sans compter celles qu'ils avaient eues par force. Le Grand Khaan fit porter dans la cité nouvelle et réunir à son propre trésor tout le trésor qu'Acmat avait amassé dans la cité ancienne. Et on découvrit qu'il était innombrable. Puis il ordonna que le corps d'Acmat fût tiré de sa sépulture et jeté dans la rue pour être déchiré par les chiens. Quant à ceux des fils qui avaient suivi leur père dans ses mauvaises actions, il les fit écorcher vifs.

[19] Il se souvint alors de la maudite secte des sarrasins, secte qui autorise tout péché, le meurtre même, s'il est commis contre quelqu'un qui ne suit pas la même loi, si bien qu'Acmat et ses fils ne pensaient commettre aucune faute. Et il conçut pour la dite secte un grand mépris et il l'eut en horreur. Ayant convoqué les sarrasins, il leur interdit maintes choses que

leur loi leur ordonnait. Il leur commanda en effet de prendre des épouses selon la loi des Tartares et de ne plus égorger les bêtes pour en manger la chair, comme ils faisaient, mais de leur ouvrir le ventre.

[20] Or, pendant que toutes ces choses se passaient, messire Marco se trouvait sur les lieux.

[21] Nous laisserons maintenant ceci [et nous reviendrons au récit que nous avons interrompu]. Nous vous avons parlé de la cité. Nous vous dirons maintenant comment lui, à savoir le Grand Khaan, tient sa cour. Et nous vous raconterons d'autres choses encore à son sujet.

#### 98. *Comment le Grand Khaan se fait garder par douze mille hommes à cheval*

[1] Sachez donc que le Grand Khaan, pour donner plus d'éclat à sa [105] majesté, se fait garder par douze mille hommes à cheval. On les appelle *Kéchiktan*, ce qui veut dire en français 'les Gardes ou les Fidèles du Seigneur'. Et il ne le fait pas par crainte qu'il ait de nul homme, mais pour montrer sa grandeur.

[2] Ces douze mille hommes ont quatre capitaines: un pour chaque trois mille hommes. Et les choses se passent ainsi.

[3] Trois mille hommes restent au palais du Grand Seigneur pendant trois jours et trois nuits. Ils y mangent et ils y boivent. Quand ces trois mille ont monté la garde trois jours et trois nuits, ils s'en vont et trois mille autres viennent qui restent de garde aussi trois jours et trois nuits. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous aient eu leur tour. Puis ils recommencent derechef. Et ils font ainsi pendant toute l'année.

[4] Les neuf mille qui ne sortent pas de garde restent eux aussi dans le palais pendant la journée, excepté ceux qui doivent en sortir pour le service du Grand Khaan ou pour des nécessités personnelles, à condition toujours qu'elles soient reconnues légitimes, et toujours avec la permission du capitaine. Si toutefois il arrive à un cavalier de la garde quelque chose de grave, s'il lui arrive, par exemple, d'avoir son père ou son frère ou quelque autre parent sur le point de mourir, ou s'il est menacé de quelque grand malheur qui l'empêche de revenir aussitôt, il faut alors qu'il demande une permission au Grand Khaan.

[5] Pendant la nuit, les neuf mille rentrent chez eux.

---

98 1 'les Gardes ou les Fidèles du Seigneur'] *sostituisce la 'Garde fidèle du Seigneur'.*

99. [*Comment le Grand Khaan tient table dans les occasions solennelles*]

[1] Quand le Grand Khaan tient sa cour et donne en son palais un festin solennel, les choses se passent comme vous allez l'ouïr.

[2] La table du Grand Khaan est beaucoup plus haute que les autres. Il est assis du côté de tramontane, de sorte que son visage est tourné vers le midi. Sa première femme est assise à sa gauche, à côté de lui. À sa droite, un peu plus bas, de manière que leur tête arrive à la hauteur des pieds du Grand Seigneur, sont assis ses fils, ses petits-fils et tous ceux de ses parents qui appartiennent au lignage impérial. Est assis un peu plus haut que les autres celui de ses fils ou de ses petits-fils qui est déjà choisi pour lui succéder dans l'empire. Puis, encore plus bas, aux autres tables, sont assis les barons. Et il en va de même pour les femmes. Du côté gauche, plus bas que la première femme, il y a les autres femmes du Grand Khaan, ses filles, ses petites-filles et toutes ses parentes du lignage impérial, toutes les épouses de ses fils, de ses petits-fils et de ses parents. Et [106] ensuite, encore plus bas, sont toutes les femmes des barons et des chevaliers. Et chacun sait quelle place lui compète selon le règlement qu'a établi le Seigneur.

[3] Ne croyez pas cependant que tous soient assis à table. La plupart des chevaliers et des barons mangent, il est vrai, dans la salle, mais assis sur des tapis. Ils n'ont aucune table devant eux.

[4] Les tables sont disposées de telle manière que le Grand Seigneur peut voir tous ses invités. Ceux-ci sont une multitude. Et il faut savoir qu'une multitude encore plus grande – plus de quarante mille personnes – participe aussi au repas, mais en restant hors de la salle. Car nombreux sont ceux qui affluent, à l'occasion de ces fêtes, à la cour. Ils y arrivent avec de grands présents. Ce sont des gens qui viennent de lointains pays avec des choses étranges. Des gens aussi qui ont déjà eu des gouvernements et qui désirent en avoir de nouveaux. Et tous ces hommes viennent aux jours où le Grand Khaan tient sa cour et donne des festins.

[5] Au milieu de la salle où le Grand Seigneur tient sa table, est un magnifique appareil, grand et riche, fait à la manière d'un écrin carré, chaque côté mesurant trois pas, et finement orné de belles sculptures d'animaux dorés. Il est creux à l'intérieur et il y a, au dedans, un grand vaisseau d'or fin, pouvant contenir autant de vin qu'un grand tonneau. Autour du dit

---

99 2 ses filles, ses petites-filles et toutes ses parentes du lignage impérial] *sostituisce* ses filles, ses parentes du lignage impérial. | Et chacun sait quelle place lui compète selon le règlement qu'a établi le Seigneur] *sostituisce* Et chacun est averti de la place où il doit se mettre par les officiers du Seigneur.

grand vaisseau, c'est-à-dire à chaque coin de l'appareil, il y en a un autre plus petit, pouvant contenir ce que contient un baril.

[6] Le vin, ou pour mieux dire la boisson, que contient le grand vaisseau passe de celui-ci dans les vaisseaux plus petits. On remplit de ce vin, ou pour mieux dire de cette précieuse boisson, de grands hanaps d'or dont chacun pourrait bien suffire pour neuf ou dix personnes. On en met un devant chaque couple d'attablés. Chacun des deux convives a une coupe d'or munie d'un manche avec laquelle il puise dans le grand hanap d'or.

[7] Il en va de même pour les dames. Elles ont comme les hommes un grand hanap pour deux et chacune une coupe d'or.

[8] Et sachez que les dits hanaps et les dites coupes sont de grande valeur. Je vous assure que le Grand Seigneur a tant de vases d'or et d'argent que personne, ne l'ayant vu, ne pourrait le croire.

[9] Sachez en outre qu'il y a un certain nombre de barons qui sont chargés de conduire à la place qui leur compète les étrangers qui arrivent et qui ne connaissent pas les usages de la cour. Ces barons vont continuellement çà et là par la salle pour voir si rien ne manque à ceux qui sont à table. Et si quelqu'un désire du vin, ou du [107] lait, ou de la viande, ou autre chose, ils lui en font aussitôt apporter par les serviteurs.

[10] À toutes les portes de la salle – comme de tout autre lieu où se trouve le Seigneur – se tiennent deux hommes grands comme des géants, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, un bâton à la main. Et cela parce qu'il n'est permis à personne de heurter du pied le seuil de la porte. Il faut le franchir sans le toucher. Qui par hasard le touche est dépouillé de ses vêtements par les dits gardiens et doit les racheter s'il veut les ravoir. Si on ne leur enlève pas leurs habits, on leur donne autant de coups de bâtons qu'il est établi par l'usage. Si toutefois il s'agit d'étrangers qui ne connaissent pas l'interdiction, il y a plusieurs barons qui sont chargés de les instruire et de les introduire. Et l'on fait cela parce qu'il est de mauvais augure de toucher le seuil. Mais à la sortie de la salle, comme certains sont lourds de boisson et ne pourraient en aucune manière y faire attention, l'interdiction n'est plus appliquée.

[11] Sachez aussi que la charge d'essayer, pour le Grand Khaan, les mets et les boissons, est confiée à plusieurs grands barons. Et vous devez savoir qu'ils ont sur la bouche et le nez de beaux mouchoirs d'or et de soie, afin que leur odeur ni leur haleine n'arrivent sur les mets et sur les boissons du Grand Seigneur.

---

99 5 tonneau] *la «Supercorrezione» cassa una pericope, originariamente posta dopo tonneau: Il renferme aussi tous les vases à boire du Seigneur. | appareil] *sostituisce* meuble (2 volte).*

99 9 à la place qui leur compète] *sostituisce* la place qui leur est assignée.

99 11 de beaux mouchoirs] *sostituisce* une bande de fine toile.

[12] Quand le Grand Seigneur doit boire, tous les instruments de musique de toute espèce, qui sont très nombreux dans la salle, commencent à jouer. Un damoiseau lui tend la coupe, puis aussitôt recule de trois pas et s'agenouille. Et lorsque le Grand Seigneur a la coupe en main, tous les barons et tous les gens qui sont là fléchissent le genou et font signe de grande humilité. Et alors le Grand Seigneur boit. Quand il a fini de boire, les instruments cessent de jouer et tout le monde se redresse. Et chaque fois qu'il boit tout se passe comme vous l'avez ouï.

[13] Des mets je ne vous dis rien, car vous devez bien penser qu'il y en a grande abondance.

[14] Ajoutons qu'aucun baron, qu'aucun chevalier ne prend part au festin sans y amener sa première femme. Et celle-ci mange avec les autres dames.

[15] Quand on a fini de manger et qu'on a ôté les tables, alors viennent dans la salle, devant le Grand Seigneur et devant toute la foule de ses invités, grande quantité de jongleurs, de saltimbanques, de bateleurs de toute sorte, capables d'exécuter les exercices et les tours les plus surprenants. Le Grand Seigneur se réjouit à plaisir. Tout le monde se divertit au plus haut point et nage dans la |108| joie.

[16] Quand tout cela aussi est fini, les gens s'en vont. Chacun retourne à son hôtel, à sa propre maison.

#### 100. *Où l'on parle de la grande fête que fait le Grand Khaan le jour de son anniversaire*

[1] Sachez bien que tous les Tartares célèbrent l'anniversaire de leur naissance. Or le Grand Khaan est né le vingt-huitième jour de la lune de septembre. En ce jour-là il fait une grande fête: la plus grande qu'ils font, à part celle du premier jour de l'an dont je vous parlerai ci-dessous.

[2] Sachez donc que, le jour anniversaire de sa naissance, le Grand Khaan s'habille de nobles draps d'or battu. Et au moins douze mille barons et chevaliers s'habillent ce jour-là de la même couleur, d'une manière semblable à celle du Grand Seigneur. Leurs vêtements sont de la même couleur et de la même façon, mais il ne faut pas croire qu'ils soient de la même valeur, [tout en étant d'une grande valeur eux aussi]. Ils sont en drap de soie et d'or. Leur beauté est encore rehaussée par une grande ceinture d'or. Ces habits, c'est le Grand Seigneur qui les leur donne. Il y a certains de ces vêtements qui, à cause seulement des pierres précieuses et des perles qui les ornent, valent plus de dix mille besants d'or. De ces vêtements, si chers, il y en a un bon nombre. Et il faut ajouter que c'est pour treize fêtes annuelles différentes que le Grand Khaan donne de si riches vêtements à ses douze mille barons et chevaliers, afin qu'ils puissent, dans chacune des dites fêtes, s'habiller tous de vêtements somptueux semblables aux

siens. C'est là, vous le voyez bien, une bien admirable coutume que nul autre seigneur au monde ne pourrait observer.

[3] Sachez en outre que, au dit jour de son anniversaire, viennent de toutes les parties du monde, de toutes les provinces et royaumes, tous les princes et gouverneurs tartares qui relèvent de lui: ils lui apportent de grands présents, chacun selon la hauteur de son rang et selon ce que veut l'usage établi. Il est beaucoup d'autres gens qui y viennent également, ce jour-là, avec de grands présents: ce sont ceux qui veulent lui demander quelque commandement. Il y a douze barons que le Grand Seigneur a élus exprès et qui donnent à chacun de ces solliciteurs le commandement qui lui revient.

[4] En ce jour, tous les idolâtres, tous les chrétiens, tous les sarrasins et toutes les autres sortes de croyances font de grandes oraisons et de grandes prières à leurs idoles et à leurs dieux, pour qu'ils leur conservent leur Seigneur et qu'ils lui donnent longue vie, joie et santé.

[5] De la manière que je vous ai dite, on fête et célèbre en ce jour |109| son anniversaire.

[6] Et maintenant nous laisserons cette fête et nous vous parlerons d'une autre grande fête qu'ils célèbrent quand commence leur année et qu'on appelle la 'Blanche Fête'.

#### 101. Où l'on parle de la très grande fête que célèbre le Grand Khaan au jour de leur Nouvel An

[1] Vous devez savoir que leur Nouvel An tombe au mois de février. Et le Grand Seigneur et tous ceux qui lui sont soumis le fêtent de la manière que je vais vous dire.

[2] Il est d'usage que le Grand Khaan et tous ses sujets endossent ce jour-là des vêtements blancs: hommes et femmes, tous ceux qui ont le moyen de le faire. Et ils font cela parce que s'habiller de blanc leur semble chose bonne et de bonne augure. Aussi le font-ils le premier jour de leur an pour avoir pendant toute l'année prospérité et joie.

**100 2** Et il faut ajouter que c'est pour treize fêtes [...] semblables aux siens] *sostituisce* Et il faut ajouter que c'est treize fois l'an, pour treize fêtes différentes, que les douze mille barons et chevaliers que j'ai dits, peuvent endosser, grâce à la largesse du Grand Khaan, des vêtements somptueux et s'habiller tous de vêtements très précieux, semblables aux siens.

**100 3** Sachez en outre que, [...] demander quelque commandement] *sostituisce* Sachez en outre que, au dit jour de son anniversaire, tous les Tartares du monde, toutes les provinces et régions qui lui sont soumises, lui font de grands présents, chacun selon son pouvoir et selon ce que veut l'usage établi. Arrivent également, ce jour-là, beaucoup d'autres gens, avec de grands présents: ce sont ceux qui veulent lui demander quelque commandement.

**100 4** et à leurs dieux] *la «Supercorrezione» cassa una pericope, originariamente posta dopo* dieux: avec force chants et force illuminations, et avec une grande consommation d'encens.

[3] En ce jour, tous les gouverneurs et tous les princes de toutes les provinces et de tous les royaumes, qui relèvent du Grand Khaan, lui apportent de très grands présents: de l'or, de l'argent, des perles, des pierres précieuses et maints riches draps blancs. Et ils font cela pour que toute l'année leur Seigneur soit puissant de trésor et pour qu'il soit toute l'année content et heureux.

[4] Sachez aussi que les barons et chevaliers et tous les gens se donnent les uns aux autres comme cadeaux des choses blanches. Ils s'accolent et se saluent avec joie et allégresse. Ils se disent l'un à l'autre comme on dit aussi chez nous: «Heureux et fortuné soit tout ce que vous ferez cette année». Et ils font ainsi pour avoir toute l'année prospérité et bonne fortune.

[5] Il faut aussi savoir qu'en ce même jour on donne aussi au Grand Khaan plus de cent mille chevaux blancs, très beaux et très précieux. S'ils ne sont pas tout à fait blancs, ils le sont cependant presque complètement. Il y a dans ces régions grande abondance de chevaux blancs.

[6] Et il faut que je vous dise, à ce propos, que c'est l'habitude chez eux, quand ils font des présents au Grand Khaan, d'observer l'usage suivant. On offre, quand le donateur le peut, neuf fois neuf pièces de la chose donnée. Si l'on offre, par exemple, des chevaux, on donne neuf fois neuf chevaux, c'est-à-dire quatre-vingt-un; si on offre de l'or, neuf fois neuf pièces d'or; si on offre des draps, neuf fois neuf pièce de drap et ainsi pour toutes les autres choses.

[7] Ce jour-là, le Grand Khaan fait défiler devant lui tous ses éléphants, qui sont au moins cinq mille: couverts de beaux draps brodés [110] de bêtes et d'oiseaux. Et chacun d'eux a sur son dos deux écrins très beaux et très riches, pleins de la vaisselle du Seigneur et de tous les objets nécessaires à cette 'Cour Blanche'. Ce jour-là, il fait aussi défiler devant lui une très grande quantité de chameaux, couverts eux aussi de beaux draps et chargés des choses nécessaires à la dite fête. Tous passent devant le Grand Seigneur. Et c'est le plus beau spectacle qu'on ait jamais vu.

[8] Sachez encore que le matin de cette fête, avant que les tables ne soient mises, tous les rois et tous les ducs, tous les marquis, comtes, barons, chevaliers, tous les astrologues, mires, fauconniers et maints autres officiers et gouverneurs de peuples, de cités et d'armées, tous viennent dans la grande salle devant le Seigneur. Et ceux qui n'y peuvent tenir restent au dehors du palais dans un lieu tel que le Grand Seigneur les puisse bien tous voir. Et sachez qu'ils sont disposés de la manière suivante. Tout d'abord ses fils, ses petits-fils et ses parents du lignage impérial, puis

**101 3** gouverneurs et tous les princes de toutes les provinces et de tous les royaumes, qui relèvent du Grand Khaan] *sostituisce* En ce jour, tous les gens, toutes les provinces et régions et royaumes qui dépendent du Grand Khaan.

**101 8** astrologues] *sostituisce* astrologues, philosophes.



les rois, puis les ducs, puis tous les ordres, l'un après l'autre, comme il convient. Et quand ils sont tous assis, chacun à sa place, alors se lève un grand prélat, qui dit à haute voix: «Inclinez-vous et adorez!» Aussitôt qu'il a prononcé ces mots, ils s'inclinent, jusqu'à toucher du front la terre, et ils font leur oraison envers le Seigneur et l'adorent comme s'il était dieu. Puis le prélat dit: «Dieu sauve et garde notre Seigneur longtemps dans l'allégresse et la joie». Et tous répondent: «Dieu le veuille». Le prélat reprend: «Dieu accroisse et multiplie l'empire de notre Seigneur de bien en mieux, et conserve tous les peuples à lui soumis en tranquille paix et en bonne volonté et que dans toutes ses terres toute chose soit prospère!» Et tous répondent: «Dieu le veuille». Ils l'adorent ainsi par quatre fois. Cela fait, le dit prélat va à un autel fort bien orné qui se trouve là et sur lequel est posée une tablette vermeille où est inscrit le nom du Grand Khaan. Là est aussi un riche encensoir. Le prélat encense cette tablette et tout l'autel avec grande révérence. Et tous les gens présents font de même, l'un après l'autre, puis ils retournent à leur place.

[9] Quand ils ont tous fait cela, ils offrent alors les présents dont je vous ai parlé et qui sont si précieux et si magnifiques.

Lorsque tous les présents ont été offerts et que le Grand Seigneur a tout vu, on dresse les tables. Et quand les tables sont mises, les gens s'assoient dans l'ordre que je vous ai déjà dit. Le Grand Seigneur se met à sa haute table et avec lui, à sa gauche, sa première femme, et personne d'autre. Puis tous les autres prennent place de la même manière que j'ai déjà dite et dans le même ordre. Et de même, toutes les dames s'assoient du côté de l'impératrice, comme je l'ai dit plus haut. Il tient table de la manière que vous [111] savez. Et quand ils ont mangé, viennent les jongleurs, qui divertissent la cour comme vous l'avez ouï plus haut. Et quand tout cela est fait, chacun s'en retourne à son hôtel, à sa maison.

[10] Je vous ai parlé de la 'Blanche Fête' du Nouvel An. Je veux maintenant vous entretenir d'une très noble chose que le Grand Seigneur a faite [et dont j'ai déjà parlé plus haut, à savoir] des vêtements qu'il donne à certains barons et que ceux-ci doivent porter quand ils participent aux fêtes qu'il a établies.

## 102. Où l'on parle des douze mille barons qui doivent participer aux fêtes et comment ils sont vêtus par le Grand Khaan

[1] Sachez donc tous que le Grand Seigneur a établi treize fêtes auxquelles doivent participer ses douze mille barons appelés *Kéchiktan*, c'est

---

**101 10** a faite [...] quand ils participent aux fêtes qu'il a établies] *sostituisce* a faite [et dont j'ai déjà parlé plus haut, à savoir] des vêtements que par son ordre certains barons doivent porter pour venir aux fêtes obligatoires.

à savoir 'les Fidèles Préférés du Seigneur'. Il a donné à chacun d'eux treize vêtements, différents l'un de l'autre par la couleur, et qu'ils ne doivent porter qu'aux dites fêtes. Ces vêtements sont très noblement ornés de perles, de pierreries et d'autres choses précieuses et ils sont d'une valeur extraordinaire. Il a en outre donné à chacun des douze mille barons une ceinture d'or très belle et de grand prix. De plus il a donné à chacun d'eux des chaussures de camocas, très finement garnies de fils d'argent, et qui sont d'une grande beauté et d'une grande valeur. Ils ont tous de si beaux et de si nobles parements que, quand ils sont ainsi vêtus, chacun d'eux semble un roi. Et pour chacune des treize fêtes il est établi lequel des dits vêtements ils doivent revêtir. Les dits vêtements sont toujours prêts en bon état. Et cependant n'allez pas croire qu'on les renouvelle chaque année. Ils durent dix ans, ou plus ou moins.

[2] Le Grand Seigneur a lui aussi treize vêtements semblables à ceux de ses barons. Semblables du moins pour la couleur, car ils sont plus nobles, de plus grand prix et mieux ornés. Quoi qu'il en soit, son vêtement est toujours de la même couleur que ceux de ses barons.

[3] Vous voilà donc bien renseignés quant aux treize vêtements que ses douze mille barons reçoivent de leur Seigneur. Cela fait en tout cent cinquante six mille vêtements de la magnificence et de la valeur que je vous ai dites. Car ils valent une telle quantité d'argent qu'on pourrait à peine l'évaluer par des chiffres. Et cela sans parler des ceintures et des chaussures qui valent aussi une quantité énorme d'argent. Et le Grand Seigneur a fait tout cela pour que ses fêtes fussent plus dignes et plus grandioses.

[4] Je vous dirai encore une chose que j'ai oubliée: une chose qui [112] semble tenir du prodige et qui vaut assez la peine d'être contée dans notre livre. Sachez donc que, quand on célèbre l'une ou l'autre des fêtes dont j'ai parlé plus haut, on amène devant le Grand Seigneur un grand lion. Et le dit lion, sitôt qu'il voit le Grand Seigneur, se couche à ses pieds et fait montre d'une grande humilité. On dirait qu'il le reconnaît pour son seigneur. Il reste devant lui sans aucune chaîne. Et c'est vraiment là une chose qui tient du prodige.

[5] Et maintenant assez sur ce sujet. Nous vous parlerons de la grande chasse que le Grand Seigneur fait faire, comme vous allez l'ouïr.

### 103. *Comment le Grand Khaan a établi que ses sujets doivent lui apporter du gibier*

[1] Vous devez donc savoir que, pendant les trois mois que le Grand Seigneur demeure dans la cité de Taïdou - je veux dire en décembre,

janvier et février – tous ses sujets, à soixante journées à la ronde autour de la ville où il demeure, doivent sur son ordre chasser et oiseler. Car il a établi et ordonné ce qui suit: que chaque gouverneur de gens ou de cités [doit faire prendre pendant ce temps-là tout le gibier de son domaine et] que tout le gros gibier, comme porcs sauvages, cerfs, daims, chevreuils, ours et autres grosses bêtes, doit lui être apporté.

J'ai dit «tout» le gros gibier, mais il faut entendre la plus grande partie.

[2] Et voici de quelle manière l'ordre du Seigneur est exécuté.

[3] Chacun des gouverneurs auxquels je viens de faire allusion prend avec lui tous les chasseurs du pays et ils vont où ils savent qu'il y a des bêtes à chasser. Ils les cernent peu à peu et s'en emparent au moyen des chiens, ou bien, la plupart du temps, en les abattant à coups de flèches.

[4] Et c'est ainsi que chassent tous les gens dont je vous ai parlé.

[5] Quant aux bêtes qu'ils veulent envoyer au Grand Seigneur, ils leur vident le ventre de toutes les entrailles, puis les mettent sur des chariots et les envoient au Seigneur. Ainsi font tous ceux qui sont à moins de trente journées.

[6] Les animaux qu'ils envoient de cette manière sont une immense quantité.

[7] Quant à ceux qui sont plus éloignés, de trente à soixante journées, ils ne lui envoient pas la chair des bêtes, car le voyage serait trop long, mais ils lui font parvenir tous les cuirs, déjà pour la plupart préparés et tannés. Le Seigneur fait faire avec ces cuirs un tas de choses pour l'équipement de ses soldats.

[8] Je vous ai montré comment on fait la chasse [que le Grand Seigneur |113| enjoint à ses sujets]. Nous parlerons maintenant des bêtes féroces qu'il entretient [pour les chasses auxquelles il participe lui-même pour son plaisir].

104. *Où l'on parle des léopards, des loups cerviers et des lions que le Grand Khaan fait dresser pour la chasse des bêtes et où l'on parle aussi des aigles apprivoisés dans le même but*

[1] Sachez aussi que le Grand Seigneur a une très grande quantité de léopards, tous excellents pour chasser et pour prendre bêtes sauvages.

[2] Il a aussi grande quantité de loups cerviers, tous bien dressés à prendre les bêtes et très bons pour la chasse.

[3] Il a également plusieurs lions de grande taille, beaucoup plus grands que ceux de Babylone. Ils sont très beaux de poil et d'une très belle cou-

---

103 1 cité de Taïdou] *sostituisce* cité du Khataï. |soixante] *sostituisce* quarante.

103 7 soixante] *sostituisce* quarante.

leur, car ils sont tout rayés en long de noir, de vermeil et de blanc. Ils sont dressés à prendre les porcs sauvages et les bœufs sauvages, les ours, les ânes sauvages, les cerfs, les chevreuils et autres bêtes de grande taille.

[4] Je vous assure que c'est un fort beau spectacle que de voir ces lions quand ils prennent les dites bêtes sauvages. Et sachez que, lorsqu'on chasse avec des lions, on les porte sur des charrettes dans une cage et l'on donne à chacun d'eux un petit chien pour compagnon. On les met dans une cage pour la raison que voici. Si on ne le faisait pas, ils s'élanceraient sur les bêtes avec trop de furie et de rage et on ne pourrait les retenir. Notez aussi qu'il faut les mener contre le vent, car, si les bêtes en sentaient l'odeur, elles ne resteraient pas à les attendre, mais s'enfuiraient aussitôt.

[5] Il a aussi une grande multitude d'aigles qui sont dressés à prendre les loups, les renards, les daims et les chevreuils. Et ils en prennent en quantité. Ceux qui sont dressés à prendre des loups sont très grands et de grande puissance. Car, sachez-le bien, il n'est si grand loup, s'il est attaqué par de tels aigles, qui ne soit pris.

[6] Maintenant que je vous ai parlé de ces choses, je vais vous dire comment le Grand Seigneur fait entretenir une très grande quantité de bons chiens.

#### 105. Où l'on parle des deux frères qui ont le gouvernement des chiens de chasse

[1] Il faut savoir que, parmi les barons que le Grand Khaan a à son service, il y en a deux qui sont frères charnels et qui se nomment l'un Bayan, l'autre Mingan. On les appelle *kouyoutchi*, ce qui veut [114] dire 'ceux qui ont le gouvernement des chiens mâtins'.

[2] Chacun de ces deux frères a dix mille hommes sous ses ordres. Ces dix mille sont tous vêtus de vêtements de la même couleur, mais la couleur n'est pas la même pour les deux myriades. Les dix mille de l'un sont vêtus de vêtements vermeils. Pour les dix mille de l'autre, la couleur est une autre: le bleu. Chaque fois qu'ils accompagnent le Grand Seigneur à la chasse, ils portent les vêtements que je vous ai dits.

**104 6** entretenir] *sostituisce* élever.

**105 rubr** *deux frères qui ont le gouvernement des chiens de chasse*] *sostituisce* deux frères préposés aux chiens de chasse.

**105 1** 'ceux qui ont le gouvernement des chiens mâtins'] *sostituisce* 'ceux qui tiennent les chiens mâtins'.

**105 2** sous ses ordres. [...] le bleu] *sostituisce* sous ses ordres. Les dix mille de l'un sont tous vêtus de la même couleur: le vermeil. Les dix mille de l'autre sont tous vêtus aussi de vêtements d'une même couleur, mais la couleur est une autre, le bleu.

[3] De ces dix mille, il en est deux mille qui ont chacun un grand chien mâtin, ou deux ou plus: ce qui fait une immense multitude de chiens mâtins.

[4] Quand le Grand Seigneur va à la chasse, vont avec lui les deux frères, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, chacun avec ses dix mille hommes et au moins cinq mille chiens. Ils marchent tous sur la même ligne, à peu de distance l'un de l'autre, de manière à occuper l'espace d'une journée. Il n'y a pas de bête sauvage, dans l'espace qu'ils parcourent, qui ne soit aussitôt prise.

[5] Et je vous certifie que c'est vraiment une très belle chose que d'assister à une chasse de ce genre et de contempler les exploits de ces chiens et de ces chasseurs! Car, tandis que le Grand Khaan chevauche avec ses barons à travers les landes en oisellant, vous voyez soudain survenir de côté et d'autre des meutes de ces chiens, chassant devant eux des ours, des cerfs et d'autres bêtes. Je vous assure que c'est vraiment un magnifique spectacle.

[6] Ces deux frères sont obligés par un pacte de fournir à la cour du Grand Khaan, tous les jours, à partir du mois d'octobre et jusqu'à la fin de mars, mille pièces de gibier, bêtes et oiseaux, excepté les cailles. Ils doivent aussi lui fournir du poisson, autant qu'ils le peuvent, comptant pour une pièce la quantité de poisson qui suffirait à trois personnes pour un repas.

[7] Nous vous avons parlé de ceux qui ont le gouvernement des chiens mâtins. Nous vous dirons maintenant comment le Grand Seigneur va à la chasse après qu'il est resté dans la grande ville de Taïdou les trois mois que je vous ai déjà dits.

### 106. Où l'on raconte comment le Grand Khaan va à la chasse pour prendre bêtes et oiseaux

[1] Quand le Grand Seigneur est resté trois mois - c'est-à-dire décembre, janvier et février - dans la cité nommée plus haut, il quitte la dite cité, au mois de mars, et s'en va vers le midi jusqu'à un lieu qui est très près de la Mer Océane, à la distance seulement |115| de deux journées.

[2] Il emmène avec lui au moins dix mille fauconniers. Il emporte avec lui au moins cinq cents gerfauts et une quantité considérable de faucons

**105 4** d'une journée] *la «Supercorrezione» cassa una pericope, originariamente posta dopo* journée: et ils se rapprochent peu à peu.

**105 7** ceux qui ont le gouvernement des chiens mâtins] *sostituisce* ceux qui tiennent le chiens de chasse. | Taïdou] *sostituisce* Khataï.

**106 1** vers le midi jusqu'à un lieu qui est très près de la Mer Océane] *sostituisce* vers le midi, se tenant toujours dans sa marche près de la Mer Océane.

pèlerins et de faucons sacrés. Il emporte aussi un grand nombre d'autours pour oiseler aux rivières. N'allez pas croire toutefois qu'il tienne tous ses fauconniers près de lui, dans un même lieu. Il les répartit çà et là, en groupes de cent, de deux cents ou de plus. Et tous ces fauconniers épars ne cessent jamais d'oiseler et apportent au Grand Seigneur la plus grande partie de ce qu'ils prennent.

[3] Ajoutons que, lorsque le Grand Seigneur s'en va oiseler avec ses gerfauts et ses autres oiseaux, il est accompagné d'au moins dix mille hommes, qui sont rangés deux par deux et qui sont nommés *toscaor*, ce qui veut dire en notre langue 'hommes qui restent à la garde'. Et c'est bien ce qu'ils font. Ils restent deux par deux, çà et là, de manière à occuper beaucoup de terrain. Chacun d'eux a un appeau et un chaperon, pour pouvoir appeler les oiseaux et les tenir. Et quand le Grand Seigneur fait jeter ses oiseaux, point n'est besoin que ceux qui les jettent les suivent, car les hommes dont je viens de parler, qui sont disséminés çà et là, les surveillent si bien qu'ils peuvent les suivre, eux, quelque part qu'ils aillent. Si les oiseaux ont besoin de secours, ils les secourent aussitôt.

[4] Tous les oiseaux du Grand Seigneur, et aussi ceux des autres barons, ont à la patte une petite tablette d'argent où est inscrit le nom du propriétaire avec celui du gardien. De cette manière l'oiseau est reconnu dès qu'il est pris et est rendu à son maître. Si l'on ne sait à qui il est, on le porte à un baron appelé *boulargoutchi*, ce qui veut dire 'le gardien des choses dont on ne connaît pas le maître'. Car tout ce que l'on trouve, cheval, épée, oiseau ou autre chose, si l'on n'arrive pas à savoir à qui cela appartient, est aussitôt porté à ce baron, qui le fait prendre en dépôt et le fait garder. Celui qui trouve une chose et ne la lui porte pas aussitôt est considéré comme voleur. Ceux qui ont perdu quelque chose vont trouver ce baron et si ce dernier a l'objet perdu il le leur fait aussitôt rendre. Le dit baron demeure toujours dans l'endroit le plus élevé du camp, avec son gonfalon, pour que ceux qui ont perdu quelque chose le voient tout de suite. De cette manière, on ne peut perdre aucune chose qui ne soit aussitôt trouvée et rendue.

[5] Quand le Grand Seigneur fait le voyage dont je vous ai parlé, [vers le midi], près de la Mer Océane, on peut jouir sur tout le parcours de très belles scènes de chasse. Il n'est au monde aucun plaisir pareil.

[116] [6] Le Grand Seigneur se tient, pendant tout ce voyage, dans une chambre de bois que portent quatre éléphants: une chambre très belle, toute tapissée à l'intérieur de draps d'or battu et couverte à l'extérieur

**106 3** et] *sostituisce* ou.

**106 4** 'le gardien des choses dont on ne connaît pas le maître'] *sostituisce* 'le gardien des choses qui ne trouvent pas de maître'. | ceux qui ont perdu quelque chose] *sostituisce* ceux qui ont perdu ou trouvé quelque chose.

de peaux de lions. Le Grand Khaan y demeure constamment, quand il va oiseler, à cause de la goutte qui le moleste. Il y tient toujours douze gerfauts, des meilleurs qu'il ait. Plusieurs barons y demeurent aussi avec lui pour le divertir et lui tenir compagnie. Pendant qu'il voyage ainsi dans cette chambre, sur ses éléphants, les barons qui chevauchent près de lui le tiennent au courant de la chasse. Il arrive, par exemple, qu'ils lui crient: «Sire, des grues passent». Il fait aussitôt découvrir sa chambre et peut ainsi voir les grues. Il fait alors prendre les gerfauts qu'il préfère et les lance. Les dits gerfauts luttent longtemps avec les grues et presque toujours finissent par les prendre. De ce spectacle le Grand Seigneur jouit sans bouger de son lit. C'est pour lui un grand divertissement et un grand plaisir. Et tous les autres barons et chevaliers chevauchent à côté de lui. Il n'y eut certes jamais et je ne crois pas qu'il y ait en nos temps homme au monde qui puisse avoir autant de divertissement et de plaisir que lui, ni qui ait ou ait eu autant que lui la possibilité de s'en procurer.

[7] Or donc, quand le Grand Seigneur a tant voyagé qu'il est arrivé en un lieu appelé Cacciar Modun, il trouve là dressés ses pavillons: le sien, ceux de ses fils, ceux de ses barons et de ses amies, en tout plus de dix mille, tous très beaux et très riches. Je vais vous dire comment est construit celui du Grand Khaan.

[8] Il est composé de plusieurs tentes, comme vous allez l'ouïr.

[9] La tente où il tient sa cour est si grande que mille chevaliers au moins y peuvent tenir. Cette tente a sa porte au midi. C'est là que se tiennent, comme en une sorte de loge, les barons et autres personnages.

[10] Puis vient une autre tente – contiguë à celle-là et dont la porte est au ponant – où habite le Seigneur: espèce de loge réservée à lui seul. On peut passer d'une tente à l'autre. Quand il veut parler à quelqu'un, c'est là que le Grand Seigneur le fait venir.

[11] Derrière la grande salle se trouve une grande et belle chambre où dort le Grand Seigneur.

[12] Il y a bien encore d'autres chambres et d'autres tentes, mais sans communication avec la grande tente.

[13] Or sachez que les deux salles dont je vous ai parlé, et la chambre, sont comme je vais vous le dire.

[14] Chacune des deux salles est soutenue par trois colonnes de bois [117] aromatique, travaillées avec beaucoup d'art et dorées. À l'extérieur, elles sont toutes couvertes de très belles peaux de lions, toutes rayées de noir et de blanc et de vermeil, et si bien ajustées que le vent ni la pluie ne peuvent en rien leur nuire. À l'intérieur, elles sont toutes revêtues

---

**106 6** lions] *sostituisce* lion. | Plusieurs barons] *la «Supercorrezione» cassa il sintagma originariamente posto dopo* barons: et plusieurs dames.

**106 7** Cacciar Modun] *sostituisce* Catchar Modun.

d'hermine et de zibeline: les deux plus belles et plus riches peaux qui existent, celles qui ont la plus grande valeur. Sachez en effet qu'une peau de zibeline, assez grande pour une pelisse d'homme, vaut au moins deux mille besants d'or, si elle est de qualité fine, mille besants, si elle est de qualité commune. Les Tartares l'appellent la reine des peaux. Et il s'agit de bêtes qui n'ont que la grandeur d'une fouine. Or, c'est de ces deux sortes de peaux, travaillées et gaufrées si finement que c'est merveille de les voir, que sont faites les deux grandes salles du Grand Seigneur. Quant à la chambre où dort le Seigneur, communiquant avec les deux salles, elle est pareillement garnie à l'extérieur de peaux de lions et à l'intérieur de peaux de zibelines et d'hermines. Et elle est très noblement construite et ordonnée. Les cordes qui soutiennent les salles et la chambre sont toutes de soie. Leur valeur est telle et elles ont tant coûté, ces trois tentes, qu'un roi ordinaire ne pourrait les payer.

[15] Autour des tentes dont je viens de parler, se trouvent toutes les autres tentes, toutes bien ordonnées et bien disposées. Les amies du Seigneur ont aussi de riches pavillons. Il y a de même un grand nombre de tentes pour les gerfauts, faucons et autres oiseaux et bêtes. Que vous dirai-je encore? Il faut me croire si je dis qu'il y a tant de monde dans ce camp que c'est chose vraiment prodigieuse. On dirait que le Grand Khaan se trouve dans la meilleure de ses cités. Car, de toutes parts, les gens y sont accourus. Toute sa maison est dehors avec lui. Mires, astrologues, fauconniers et une foule d'autres officiers l'ont aussi accompagné. Et tout est aussi bien ordonné que dans sa ville capitale.

[16] Or sachez qu'il demeure en ce lieu jusqu'à notre avril, jusqu'à l'époque environ où tombe notre fête de Pâques. Et pendant tout ce temps il ne cesse d'oiseler par les lacs et par les rivières, prenant des grues, des cygnes et d'autres oiseaux en abondance. Ses gens, qui sont épars de tout côté autour de lui, ne cessent de lui apporter à leur tour, en grande quantité, les bêtes et les oiseaux qu'ils prennent. Il passe tout ce temps dans la plus grande joie et dans le plus grand ravissement du monde, à tel point que personne, ne l'ayant vu, ne pourrait le croire. Car sa magnificence, l'éclat des dites chasses, le plaisir qu'il en tire dépassent de beaucoup tout ce que je vous ai dit.

[17] Sachez encore cette autre chose. Nul marchand, nul artisan, nul [118] paysan ne peut tenir ni autours ni faucons, ni autres oiseaux propres à oiseler, ni chiens de chasse, sur tout le domaine du Grand Khaan. Aucun baron, chevalier ou autre noble quelconque n'aurait la hardiesse de chasser ou d'oiseler autour du lieu où demeure le Grand Khaan, dans un certain rayon, de cinq, dix, quinze ou vingt journées selon les régions, s'il n'est pas enrôlé sous le capitaine des fauconniers ou s'il n'a pas pour cela



un privilège spécial. Au delà des limites fixées, dans toutes ses autres provinces ou pays, la chasse leur est permise et ils peuvent tenir des oiseaux et des chiens à leur volonté.

[18] Sachez encore que sur toutes les terres dont le Grand Khaan est seigneur, nul roi, nul baron, pour faire bref nul homme n'ose prendre ou chasser des lièvres, daims, chevreuils, cerfs ou autres bêtes de ce genre, du mois de mars au mois d'octobre, et cela afin qu'elles puissent multiplier. Et qui désobéirait, on l'en ferait se repentir cruellement, car telle est la décision du Seigneur. Et je vous assure qu'on est si obéissant à son ordre que parfois les lièvres, les daims et les autres bêtes que j'ai nommées plus haut viennent se jeter dans les jambes des hommes et que personne n'ose les toucher ni leur faire du mal.

[19] Le Grand Seigneur demeure donc en ce lieu, comme je vous l'ai dit, jusque vers nos Pâques. Une fois qu'il y est resté tout le temps que vous avez ouï, il s'en va avec tous ses gens et retourne directement à la cité de Khanbaluc par la même route par où il était venu, toujours chassant et oisellant pour son divertissement et plaisir.

#### 107. *Comment le Grand Khaan tient grande cour et fait grande fête*

[1] Quand il est arrivé à sa principale ville, à Khanbaluc, il y demeure trois jours, pas plus, dans son palais principal. Il y tient grande cour et riche table. Il se donne beaucoup de plaisir et de soulas avec ses femmes. Et c'est chose merveilleuse de voir l'éclat solennel avec lequel le Grand Seigneur célèbre pendant trois jours son retour.

[2] [Vous savez maintenant de quelle manière le Grand Khaan va à la chasse et de quelle façon solennelle il célèbre son retour à sa capitale. Nous retournerons à parler de celle-ci. Nous vous dirons à présent comment à Khanbaluc affluent une multitude de gens et beaucoup de choses de grande valeur].

#### 108. *[Où l'on parle de la cité de Khanbaluc, comment elle regorge de peuple et est de grand trafic]*

[119] [1] Vous devez savoir que les maisons et les habitants de Khanbaluc – en comptant avec la cité intérieure les douze gros faubourgs qui se prolongent hors de la cité, en correspondance avec les douze portes – sont une telle multitude qu'il est impossible de les compter.

[2] La population des faubourgs est plus nombreuse que celle de la cité même.

[3] Dans les dits faubourgs demeurent ou sont hébergés les marchands et toutes les personnes qui viennent à Khanbaluc pour quelque affaire.

Et on y vient en grande quantité, soit parce que c'est la résidence du Seigneur, soit parce que c'est aussi un magnifique comptoir: un comptoir tellement important qu'il est juste que s'y rendent, pour leurs affaires, les marchands et toutes les autres personnes.

[4] Et sachez qu'il y a dans les faubourgs d'aussi belles maisons et d'aussi beaux palais que dans la cité, à l'exception de ceux du Grand Khaan. [Les faubourgs ne sont pas moins polis que la cité]. Dans la cité, [par exemple] on n'enterre aucun mort. [Dans les faubourgs non plus]. S'il s'agit d'un idolâtre, on porte son corps au lieu où il doit être brûlé, en dehors de tous les bourgs. Il en est de même pour les autres morts. C'est en dehors de tous les bourgs qu'il est prescrit de les enterrer. Aucun supplice n'est exécuté à l'intérieur de la ville, [j'entends la ville proprement dite et les faubourgs qui la continuent], mais uniquement en dehors des bourgs.

[5] [Il est tout de même, entre la ville et les faubourgs, une différence que je dois vous dire]. Dans la cité ne peut demeurer aucune femme pécheresse, je veux dire aucune femme de mauvaises mœurs qui se donne aux hommes pour de l'argent. Elles demeurent dans les faubourgs. Et sachez qu'il y en a une telle multitude que personne ne pourrait le croire. Car je vous affirme qu'elles sont bien vingt mille qui toutes servent les hommes moyennant salaire. Et sachez que toutes ont du travail à cause de l'immense quantité des marchands et des étrangers qui y vont et viennent continuellement.

[6] Vous pouvez juger s'il y a grande abondance de population à Khanbaluc, vu que les filles publiques à elles seules atteignent le chiffre que je vous ai dit!

[7] Vous devez me croire si je vous dis que cette cité de Khanbaluc est la ville du monde où l'on en apporte les choses les plus rares et les plus coûteuses [et où l'on en apporte la plus grande quantité]. Je vais de suite vous dire lesquelles. Sachez qu'on apporte dans cette cité, en premier lieu, toutes les choses de prix qui viennent de l'Inde: pierres précieuses, perles, toutes sortes d'épices et autres raretés de ces régions. On y apporte également toutes les belles et précieuses choses qui se trouvent dans la province du Khataï et dans toutes les autres provinces. Et cela s'explique si l'on pense au seigneur qui y réside, aux dames, aux barons, à l'immense multitude des habitants, aux troupes, à tous les gens qui y sont attirés par les fêtes que donne le Grand Seigneur. C'est à cause de tout ce que je viens

**108 4** à l'exception de ceux du Grand Khaan [...] en dehors des bourgs] *sostituisce* à l'exception cependant de ceux du Grand Seigneur. Sachez aussi que dans la cité on n'enterre aucun mort. S'il s'agit d'un idolâtre, on porte le corps au lieu où il doit être brûlé, en dehors de tous les bourgs. Il en est de même pour les autres morts: c'est en dehors de tous les bourgs qu'il est prescrit de les enterrer. Rien de sinistre ne doit se faire à l'intérieur de la cité.

**108 5** Il est tout de même [...] Dans la cité ne peut] *sostituisce* Je vous dirai encore ceci: dans la cité ne peut.

de vous dire que l'on apporte en cette cité des choses plus rares, des plus haute valeur et en plus grande quantité qu'en [120] toute autre cité du monde. C'est à cause aussi de tout cela qu'on y vend et on y achète plus de marchandises que partout ailleurs. Car, sachez-le bien, [pour faire un exemple], chaque jour entrent dans la cité plus de mille chariots chargés de soie. On y fabrique en effet beaucoup de draps d'or et de soie.

[8] Ajoutons qu'il y a autour de Khanbaluc, à plus ou moins de distance plus de deux cents cité dont les habitants se rendent à Khanbaluc pour y vendre beaucoup de choses et pour y acheter tout ce qui leur est nécessaire. Aussi n'est-il pas étonnant que tant de choses arrivent à Khanbaluc, comme je vous l'ai dit.

[9] Et maintenant que je vous ai dûment renseigné sur ces choses, je vais vous parler de la Monnaie: du monnayage particulier qu'on pratique dans cette cité même de Khanbaluc. Vous vous rendrez compte que le Grand Seigneur peut faire et dépenser beaucoup plus que nous ne l'avons dit et que nous ne pouvons le dire dans ce livre. Je vais vous montrer pour quelles raisons.

#### 109. *Comment le Grand Khaan fait circuler le papier en guise de monnaie*

[1] Vous devez savoir qu'en cette cité de Khanbaluc se trouve la Monnaie du Grand Seigneur. Elle est ordonnée de telle manière qu'on peut bien dire que le Grand Khaan est un parfait alchimiste! Et je vais vous l'expliquer.

[2] La monnaie qu'il fait faire est celle que je vais vous dire.

[3] Il fait prendre des écorces d'arbre, et plus précisément des écorces de mûrier, l'arbre dont les feuilles servent de nourriture aux vers qui font la soie. Il fait prendre, pour être exact, [la fine membrane] qui se trouve entre l'écorce et le bois. Il fait triturer et broyer les dites membranes et les fait mêler avec de la colle. Puis il fait étendre cette pâte en feuilles semblables à des feuilles de papier. Les feuilles qu'on obtient ainsi sont toutes noires. Quand elles sont faites, il les fait découper en feuillets de diverse grandeur, mais tous carrés et plus longs que larges. Il y a le petit feuillet qui vaut la moitié d'un denier tournois petit; le feuillet qui vaut un

**108 7** Vous devez me croire si je vous dis que cette cité de Khanbalouc] *sostituisce* Et vous devez savoir que cette cité de Khanbaluc. *Benedetto modifica inoltre la commatizzazione, numerando 7 questa pericope.* | [et où l'on en apporte la plus grande quantité]] *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».* | Je vais de suite vous dire lesquelles. Sachez qu'on apporte dans cette cité, en premier lieu] *sostituisce* Je vais de suite vous dire lesquels on apporte dans cette cité. | toutes sortes d'épices] *sintagma aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».* | et de soie] *la «Supercorrezione» cassa la pericope originariamente posta dopo* et de soie: On pourrait même dire qu'on y fait de soie tous les draps, à cause de l'abondance de la soie, à cause aussi du manque de lin et de la rareté du coton et du chanvre.

denier tournois (j'entends encore un denier tournois petit); celui qui correspond à un demi-gros d'argent; celui qui correspond à un gros d'argent de la valeur du gros d'argent de Venise); il y a des feuillets qui valent deux, cinq, dix gros; d'autres qui valent un besant, [ou deux], ou trois; et ainsi de suite jusqu'à dix besants.

[4] Tous ces feuillets portent le scel du Grand Seigneur. Car il vous [121] faut savoir que toutes les dites monnaies sont faites avec la même autorité et solennité que si elles étaient d'argent pur. Sur chaque pièce plusieurs officiers, désignés expressément pour ce service, inscrivent leur propre nom et appliquent leur propre cachet. Quand la pièce est tout à fait prête, le chef des dits officiers, député par le Grand Khaan, enduit de cinabre le scel qu'il a reçu et l'applique sur la monnaie de telle sorte que la forme du scel teint de cinabre y reste imprimée. Et alors la monnaie est authentique. Si quelqu'un voulait la falsifier, il serait puni du dernier supplice.

[5] Le Grand Khaan fait faire une telle quantité de ces feuillets qu'il pourrait payer avec eux toute la monnaie du monde.

[6] Quand les dits feuillets sont faits, de la manière que je vous ai contée, il s'en sert pour tous les paiements et les met en circulation dans toutes les provinces, royaumes et cités où il commande. Et nul n'ose les refuser, car il en coûterait la vie. Il est vrai d'ailleurs que tous ses sujets, de quelque région et de quelque genre qu'ils soient, prennent volontiers en paiement ces feuillets, car, partout où ils vont, ils les donnent à leur tour pour payer ce qu'ils achètent: les marchandises, les perles, les pierres précieuses, l'or et l'argent. Ils peuvent tout acheter et tout payer avec les feuillets que je vous ai dits.

[7] Et il faut remarquer que le feuillet qu'on donne pour dix besants d'or ne pèse pas autant qu'un seul besant.

[8] Sachez aussi que, plusieurs fois l'an, arrivent à Khanbaluc, par groupes, les marchands, avec des perles et des pierres précieuses, avec de l'or et de l'argent, avec d'autres choses encore, comme des draps d'or et de soie, et de toutes ces choses ils font présent au Grand Seigneur. Et le Grand Seigneur fait venir douze hommes capables, élus exprès pour cette fonction et se connaissant en ces matières, et il leur ordonne d'examiner les choses que les marchands lui ont apportées et de les payer ce qu'il leur semble qu'elles valent. Ces douze experts les examinent et décident du prix

**109 3** Il fait prendre, pour être exact, [la fine membrane] *sostituisce* Il enlève la fine membrane. | Il y a le petit feuillet [...] du gros d'argent de Venise) *sostituisce* Il y a le petit feuillet qui vaut la moitié d'un petit denier tournois; le feuillet qui vaut un denier tournois (un denier tournois 'petit'); celui qui correspond à un demi-gros d'argent; celui qui correspond à un gros d'argent (équivalant à un gros d'argent de Venise). | [ou deux,] *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

**109 4** étaient] *la «Supercorrezione» cassa il sintagma originariamente posto dopo* étaient: d'or ou.

qui leur semble juste. Puis ils les font payer, à l'avantage des marchands, au moyen des feuillets dont je vous ai parlé. Et les marchands prennent volontiers ces feuillets, car ils s'en servent ensuite pour acheter toute sorte de choses sur les terres du Grand Seigneur. S'ils sont d'une région où l'on ne dépense pas les feuillets du Grand Khaan, ils achètent avec eux d'autres marchandises pouvant servir dans leur pays. Et je puis vous affirmer que les choses qu'apportent, plusieurs fois l'an, les marchands, valent bien quatre cent mille besants d'or. Le Grand Seigneur les fait toutes payer avec les dits feuillets.

[9] Je vous dirai aussi que, plusieurs fois l'an, un ban est crié par |122| les cités que tous ceux qui ont des pierres et des perles, de l'or et de l'argent, les doivent porter à la Monnaie du Grand Seigneur. Et ils le font. Ils en apportent en telle quantité que l'on ne pourrait pas en faire le compte. Et tous sont payés en feuillets de papier. De cette manière, le Grand Seigneur a tout l'or et tout l'argent, toutes les perles et toutes les pierres précieuses de tous ses états.

[10] Voici une autre chose qui mérite d'être contée. Quand on a tenu si longtemps les dits feuillets qu'ils se déchirent et se gâtent, on les porte à la Monnaie et ils sont changés contre d'autres neufs et frais, en en laissant toutefois trois sur cent.

[11] Laissez-moi ajouter une autre belle chose qui mérite aussi d'être racontée dans notre livre. Si quelqu'un veut acheter de l'or ou de l'argent pour faire sa vaisselle ou ses ceintures ou d'autre ouvrage, il va à la Monnaie du Grand Seigneur avec les dits feuillets et les donne en paiement contre l'or et l'argent qu'il achète au chef de la Monnaie.

[12] Toutes les troupes sont payées avec cette monnaie de papier.

[13] Je vous ai conté et expliqué tout au long comment le Grand Seigneur fait faire de la monnaie de papier. Je vais à présent vous parler des grands commandements qui sortent de cette cité de Khanbaluc pour le service du Grand Seigneur.

**109 12** cette monnaie de papier] *la «Supercorrezione» cassa la pericope originariamente posta dopo papier*: Je vous ai dit comment et pourquoi le Grand Seigneur a et ne peut pas ne pas avoir plus de richesses que nul autre au monde. J'irai même plus loin et je vous dirai que tous les souverains du monde, mis ensemble, n'auraient pas autant de richesses qu'en a le Grand Seigneur à lui tout seul.

**109 13** des grands commandements qui sortent de cette cité de Khanbaluc pour le service du Grand Seigneur] *sostituisce* des grands commandements qui procèdent de cette cité de Khanbaluc par ordre du dit Grand Seigneur.

110. *Où l'on parle des douze barons qui disposent de tous les gouvernements de l'Empire*

[1] Il faut savoir que le Grand Khaan a élu douze très grands barons auxquels il a confié la tâche de décider de toutes les choses qui sont nécessaires à trente-quatre provinces. Je vais vous dire de quelle manière ils s'acquittent de leur tâche et comment ils sont établis.

[2] Je vous dirai tout d'abord que ces douze barons demeurent dans la cité de Khanbaluc, dans un très grand et très beau palais, comprenant beaucoup de salles et d'annexes. Chaque province y a un juge avec plusieurs scribes, qui demeurent eux aussi dans le dit palais, chacun dans son annexe particulière. Et les dits juges et scribes font toutes les choses nécessaires à la province à laquelle ils sont préposés. Ce qu'ils font, ils le font par la volonté et sous les ordres des douze barons ci-dessus nommés.

[3] Et je vous dis en vérité que ces douze barons ont le très grand [123] pouvoir que je vais vous dire.

[4] Ce sont eux qui élisent les seigneurs de toutes les trente-quatre provinces dont j'ai parlé plus haut. Quand ils ont élus ceux qui leur semblent bons et suffisants à leur tâche, ils le font savoir au Grand Seigneur. Et le Grand Seigneur ratifie la nomination et leur fait donner la tablette d'or ou d'argent qui correspond au poste qu'on leur confie.

[5] Ce sont eux aussi qui décident pour ce qui est de l'exaction des tributs et des recettes, de leur conservation et de leur emploi.

[6] Parmi les tâches qui leur sont dévolues il y a aussi celle de décider où doivent être envoyées les armées. Il est dans leur pouvoir de les envoyer où bon leur semble et dans la quantité qu'ils veulent. Cela, toutefois, au su du Grand Seigneur.

[7] Nous nous bornons à rappeler ces trois seules tâches. Mais il est entendu qu'entre dans leurs attributions toute chose qui soit d'importance pour les trente-quatre provinces que j'ai dites plus haut.

[8] Ces douze barons sont appelés *scieng*, ce qui veut dire 'la plus grande Cour'. (On appelle *scieng* aussi le palais où ils habitent). C'est bien aussi la raison qu'ils sont appelés de la sorte, car il n'y a au-dessus d'eux aucune autre autorité supérieure si ce n'est celle du Grand Khaan. On donne le même titre, comme il a déjà été dit, à la cour dont nous avons parlé plus haut, qui est appelée *Thai*, mot qui signifie aussi 'la plus grande Cour'. La cour qu'on appelle *Thai* n'a elle non plus au-dessus d'elle d'autre autorité que le Grand Khaan. Comme c'est elle qui a la surintendance des armées on peut même dire que c'est elle qui est considérée comme la plus noble et la plus digne des seigneuries. Mais c'est aux *scieng*, en vérité, que revient

---

110 8 *scieng*] *sostituisce* Scieng. | (On appelle *scieng* aussi [...] il n'y a au-dessus d'eux] *sostituisce* Il n'y a en effet au-dessus d'eux.

le premier rang. Ce sont eux qui représentent réellement le plus grand pouvoir qui existe dans toute la cour du Grand Seigneur. Ils sont en état de faire du bien pour de bon à ceux à qui ils veulent faire du bien!

[9] Je ne veux pas vous nommer maintenant les provinces l'une après l'autre, car je le ferai en détail dans la suite de notre livre. Nous laisserons ce sujet et nous vous dirons comment le Grand Seigneur envoie ses messagers et leur fait trouver des chevaux tout prêts sur leur route.

111. *Comment de la cité de Khanbaluc partent plusieurs voies qui mènent en maintes provinces*

[1] Sachez donc en vérité que de cette cité de Khanbaluc partent plusieurs voies qui mènent en maintes provinces, à savoir que l'une mène dans telle province et l'autre dans telle autre province. Et toutes les dites routes se nomment du nom de la province où elles [124] conduisent.

[2] [Or, le Grand Khaan a voulu que ses messagers, quand ils chevauchent sur les dites routes, trouvent prêt sur leur parcours tout ce dont ils ont besoin]. C'est vraiment une chose admirable que la manière dont fonctionne le service de ces messagers. C'est vraiment une grande preuve d'intelligence.

[3] Vous devez en effet savoir que, sur toutes les dites routes, le messager du Grand Seigneur qui part de Khanbaluc et chevauche vingt-cinq milles, trouve, au bout de ces vingt-cinq milles, ce qu'on appelle en leur langue un *yanb*, c'est-à-dire, en français, 'une poste de chevaux'. Et à chaque poste le messager trouve un très grand et très beau palais, fait exprès pour servir d'auberge aux messagers du Grand Seigneur. Il trouve dans ces auberges de très riches lits, fournis de riches couvertures de soie, et toutes les choses qui conviennent à de hauts messagers. Un roi, s'il y venait, y serait bien hébergé. Et sachez qu'à la dite poste le messager trouve non moins de trois cents ou quatre cents chevaux. C'est le nombre de chevaux que le Grand Seigneur veut qu'on y fasse toujours trouver, à n'importe quel moment, à la disposition des messagers par lui envoyés quelque part qui pourraient y survenir.

[4] Il faut ajouter que les dites postes se trouvent, tous les vingt-cinq ou trente milles, sur toutes les principales routes dont j'ai parlé plus haut, qui vont aux provinces. Et à chacune de ces postes les messagers trouvent de trois cents à quatre cents chevaux tout prêts, à leur disposition. Ils y trouvent aussi les beaux palais dont j'ai parlé, où ils peuvent loger aussi richement que je vous ai dit. Et il en est de même dans toutes les provinces et royaumes du Grand Seigneur.

---

111 3 trois cents ou] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[5] Si les routes passent par des lieux difficiles et montagneux, où il n'y a ni maisons ni auberges, même dans ces lieux le Grand Seigneur a fait construire des postes, avec les palais et toutes les choses, chevaux et harnois, qu'ont les autres postes. Seulement la distance de l'une à l'autre est plus grande: en général trente-cinq milles, parfois même plus de quarante. Le Grand Khaan y envoie demeurer des gens pour qu'ils cultivent la terre et fassent le service nécessaire aux dites postes. Il s'y forme ainsi de gros villages.

[6] De la manière que vous avez ouïe les messagers du Grand Seigneur peuvent aller n'importe où et trouver partout, à chaque journée, des logis et des chevaux tout prêts. C'est bien la plus grande preuve de magnificence et de grandeur qu'ait jamais donnée dans tous les temps un empereur ou un roi, ou n'importe quel homme de ce monde. Car il faut noter que plus de trois cent mille chevaux demeurent dans [125] les dites postes à la disposition des messagers. Ajoutons qu'il y a plus de dix mille palais aussi splendidement garnis que je vous ai dit. C'est une chose tellement admirable et d'un prix tellement élevé qu'il est presque impossible de bien le conter ou le décrire.

[7] On pourrait se demander où le Grand Seigneur prend tous les hommes nécessaires à tant de besognes et de quoi ils vivent. Or il faut noter que tous les idolâtres, et de même les sarrasins, prennent chacun six, huit ou dix épouses, pourvu qu'ils en puissent faire la dépense. Et ils engendrent une quantité d'enfants. On en peut voir beaucoup qui ont plus de trente fils, qui les suivent tout armés. Et cela est possible à cause du nombre des épouses. Chez nous, au contraire, on n'a qu'une femme, et, si elle est stérile, l'homme finit sa vie avec elle sans avoir de fils. Pour cette raison nous n'avons pas autant de monde qu'eux. Quant aux aliments, ils en sont assez pourvus, car ils mangent généralement du riz, du panic et du mil, surtout les Tartares, les Khataïens et ceux de la province du Mangi. Or les dites trois semences, dans leurs terres, pour un boisseau en rendent cent. Les dites gens ne se servent pas de pain: ils cuisent seulement ces trois sortes de blé avec du lait et de la viande et ils les mangent ainsi. Le froment chez eux ne rend pas autant que les autres blés que nous venons de nommer. Celui qu'ils récoltent, ils le mangent seulement sous forme de lasagnes ou d'autres sortes de pâtes. Chez eux, aucune terre cultivable ne demeure en friches. Leurs animaux croissent et se multiplient à l'infini. Quand ils vont à la guerre, il n'en est aucun qui ne mène avec soi six ou huit chevaux ou plus pour son usage particulier. Pour ces raisons, on peut bien comprendre qu'il y ait dans ces régions une telle quantité de gens et qu'ils aient en abondance de quoi vivre.

---

111 6 trois cent mille] *sostituisce* deux cent mille.



[8] Je vous dirai encore une autre chose que j'avais oubliée et qui mérite d'être ajoutée à celles que je viens de conter.

[9] Sachez donc qu'entre une poste et l'autre, chaque trois milles, il y a un hameau – un petit groupe d'à peu près une quarantaine de maisons – où habitent des hommes qui portent eux aussi, mais à pied, les messages du Grand Seigneur. Et voici comment.

[10] Ils portent une grande ceinture toute garnie de clochettes afin qu'on les entende de très loin lorsqu'ils sont en route. Ils vont toujours à la grande course et ne font pas plus de trois milles. Au bout des trois milles, chaque courrier trouve tout prêt un autre courrier qui l'attend, l'ayant ouï venir de très loin. Le nouveau courrier lui prend, aussitôt qu'il arrive, l'objet qu'il porte, reçoit du scribe un petit papier et se met à la course. Au bout de trois milles, il trouve [126] à son tour un autre courrier qui fait avec lui comme il a fait lui-même avec le premier.

[11] Je vous assure que de cette manière, par ces hommes à pied, le Grand Seigneur a en un jour et une nuit des nouvelles venant d'une distance de dix journées. Car les dits courriers à pied peuvent faire dix journées en un jour et une nuit. En deux jours et deux nuits, ils peuvent apporter des nouvelles d'une distance de vingt journées; en dix jours et dix nuits, le Grand Seigneur peut avoir des nouvelles venant de cent journées de distance. Et je puis vous dire que les dits courriers apportent souvent au Seigneur en un jour des fruits venant d'une distance de dix journées. Ainsi, par exemple, à la saison des fruits, on en cueille le matin à Khanbaluc qui vers le soir du jour suivant arrivent déjà au Grand Khaan dans la cité de Tchandou, à dix journées de distance.

[12] À chacune de ces postes établies tous les trois milles est assigné un scribe qui note le jour et l'heure de l'arrivée du courrier, le jour et l'heure du départ de celui qui le remplace. Et l'on fait cela dans toutes les postes. Il y a en outre des officiers qui sont chargées d'aller tous les mois examiner toutes les dites postes. S'ils trouvent que quelqu'un a manqué de diligence, ils le punissent.

[13] Le Grand Seigneur ne fait payer aucun tribut ni aux dits courriers ni à ceux qui demeurent dans les postes. Il leur fait donner au contraire largement du sien.

[14] Quant aux chevaux dont je vous ai parlé, qu'on tient si nombreux dans les postes pour porter les messagers, je vous dirai que le Grand Seigneur a adopté la règle suivante. Il demande quelle cité est voisine de telle ou telle poste. On lui dit: une telle. Alors il fait examiner combien de chevaux la dite cité peut fournir à la poste. S'ils lui disent «cent», il est ordonné à la cité de mettre cent chevaux dans cette poste. Il fait ensuite examiner combien de chevaux peuvent fournir tous les lieux voisins, cités et bourgs, et il est ordonné à chacun de fournir à la poste la quantité de chevaux qu'il est en état de fournir.

[15] [J'ajouterai à ce propos quelques détails].

[16] Les cités se mettent d'accord entre elles. Car il peut y avoir entre deux postes une autre cité. Elle contribue par sa part elle aussi.

[17] Il faut noter aussi, quant aux dites cités, que leur contribution n'est que l'impôt qu'elles devraient envoyer au Grand Khaan. Ainsi, par exemple, si quelqu'un est grevé d'un impôt tel qu'il pourrait avec la même somme entretenir un cheval et demi, il a l'obligation de contribuer dans cette mesure à l'entretien de la poste la plus voisine.

[127] [18] Sachez aussi que les chevaux que les cités entretiennent dans les postes ne restent pas tous continuellement dans la poste à laquelle ils sont assignés. On n'en tient au travail que la moitié seulement, tandis que l'autre moitié reste à s'engraisser. Chaque mois la moitié qui est restée dans la poste est relevée par celle qu'on a tenue au pacage. Les chevaux engraisés sont conduits à la poste et les autres sont laissés au repos. Et l'on continue ainsi.

[19] S'il arrive qu'il y ait, en quelque endroit, quelque rivière ou quelque lac que les messagers, à pied ou à cheval, sont dans la nécessité de traverser, les cités voisines sont obligées d'y tenir à cet effet trois ou quatre bateaux toujours prêts.

[20] Et s'il faut passer quelque désert long de nombreuses journées et où l'on ne peut construire aucune habitation, la cité la plus proche doit fournir de chevaux le messenger jusqu'à l'autre extrémité du désert et lui donner les vivres et l'escorte nécessaires. Le Seigneur toutefois participe aux frais.

[21] C'est ainsi que fonctionnent les postes. Le Grand Seigneur n'y met rien du sien, quant aux chevaux. Il ne fait fournir de ses propres chevaux que les postes des lieux d'accès difficile.

[22] Je vous dirai aussi que, dans les cas pressants, quand il faut informer le Seigneur de la révolte de quelque cité ou de la rébellion de quelque baron ou lui apporter quelque chose dont il ait un besoin urgent, les messagers à cheval peuvent faire deux cents milles en un jour, et même deux cent cinquante. Je vais vous expliquer comment.

[23] Quand le messenger veut aller si rapidement et faire en un jour autant de milles que je vous ai dit, il porte la tablette avec le gerfaut, pour montrer qu'il veut aller très vite. S'ils sont deux, ils partent du lieu où ils sont sur deux bons chevaux forts et rapides. Ils se bandent la tête et le ventre et se lancent dans la course la plus effrénée qu'ils puissent. Et quand ils arrivent près d'une nouvelle poste, ils sonnent d'une espèce de cor que l'on peut ouïr de loin, pour qu'on leur prépare des chevaux. Et ils courent tant qu'ils arrivent à la fin des vingt-cinq premiers milles. Là ils

---

**111 22** dans les cas pressants, [...] chose dont il ait un besoin urgent] *sostituisce* dans les cas très urgents, quand il faut au plus vite informer le Seigneur de la révolte de quelque cité ou de la rébellion de quelque baron ou lui apporter quelque autre nouvelle qui lui soit très nécessaire.

trouvent tout prêts deux autres chevaux, frais et reposés, aussi forts et rapides que les premiers. Ils remontent aussitôt en selle sans se reposer ni peu ni prou. Et à peine montés ils se mettent en route, tirant du cheval tout ce qu'il peut donner et ne s'arrêtant de courir que lorsqu'ils arrivent à une autre poste. Et là ils trouvent d'autres chevaux tout prêts. Ils montent en selle rapidement et se remettent en route. Et ainsi font-ils jusqu'au soir.

[24] De cette manière les dits messagers arrivent à faire deux cent |128| cinquante milles pour apporter des nouvelles au Grand Seigneur. Et même, en ce cas de besoin, ils font trois cents milles.

[25] S'il s'agit d'un cas très grave, ils chevauchent même la nuit. Quand la lune ne brille pas, ceux de la poste qui courent à pied les accompagnent jusqu'à la poste suivante, les précédant avec des lumières. Il faut observer cependant que pendant la nuit les dits messagers ne vont pas si vite que pendant le jour, à cause de ces gens qui courent à pied avec des lumières et qui ne peuvent pas être aussi rapides.

[26] Les dits messagers sont très appréciés.

[27] Laissons maintenant les messagers et la manière dont le Grand Seigneur en a réglé le comportement, car nous vous avons désormais expliqué chaque chose tout au long. Je vais à présent vous parler d'une grande bonté qui fait le Grand Seigneur à ses sujets deux fois par an.

### 112. *Comment le Grand Khaan vient en aide aux populations quand il y a quelque maladie des blés ou des bêtes*

[1] Sachez encore que le Grand Seigneur a coutume d'envoyer des messagers par tous ses états - cités, royaumes et provinces - pour savoir de ses sujets si leurs blés ont souffert, ou par la faute du temps, ou à cause des sauterelles, ou pour quelque autre calamité. Et s'il se trouve que certains de ses sujets ont subi des dommages et qui, par conséquent, manquent de blés, non seulement il les dispense des tributs qu'ils devaient payer cette année-là, mais il leur donne de ses propres blés, pour qu'ils puissent faire les semailles et se nourrir. Et c'est là de la part du Seigneur une bien grande bonté.

[2] Des blés, il s'en occupe en été. Quand arrive l'hiver, il fait faire la même chose pour le bétail. Et si ses messagers trouvent que, par suite d'une maladie du bétail, quelqu'un a perdu ses bêtes, il lui en fait donner des siennes propres, de celles que les provinces lui doivent comme dîme. Il le fait aider et l'exempte cette année-là de tous les impôts. |129|

---

**112 2** *In base alle indicazioni di Benedetto nelle «Supercorrezioni», due pericopi, originariamente numerate 3 e 4, sono state unificate sotto un unico comma e spostate al cap. 119 9. L'attuale pericope 3 era inizialmente numerata 5.*

[3] C'est ainsi que le Grand Seigneur aide et soutient ses sujets. Vous êtes désormais informés sur ce point. Nous allons maintenant aborder une autre matière.

113. *Comment le Grand Khaan fait planter des arbres le long des routes*

[1] Vous devez savoir que, sur toutes les principales routes dont nous avons parlé plus haut, celles où passent messagers, marchands et autres gens, le Grand Seigneur a fait planter des arbres: des deux côtés de la route, à deux pas l'un de l'autre. Il en est ainsi dans toutes les provinces et dans tous les royaumes. Il les a choisis d'une essence qui vient grande et haute, de sorte qu'on les voit de très loin. Le Grand Khaan a fait cela afin qu'on distingue plus facilement où est la route et qu'on ne sorte pas du bon chemin. Car les dits arbres vous les trouverez le long des voies les plus solitaires. C'est un grand réconfort pour les marchands et les voyageurs.

[2] Dans toutes les provinces donc, et dans tous les royaumes, le long des routes principales, le Grand Khaan a fait planter des arbres, toutes les fois que le permet la nature du sol. Quand les dites routes traversent des endroits sablonneux et désertiques, ou des monts rocheux, des lieux tels qu'il n'est pas possible d'y planter des arbres, il fait mettre des signaux de pierres et des colonnes qui indiquent le chemin. Et il a plusieurs barons à qui il a donné la charge de pourvoir à ce que les dites routes soient toujours en bon état.

[3] Ajoutons à ce qui vient d'être dit de ces arbres que le Grand Khaan les fait planter d'autant plus volontiers que ses astrologues et devins lui ont dit que celui qui fait planter des arbres vit longtemps.

[4] Je vous ai parlé des arbres qui sont le long des routes. Je vais maintenant passer à un autre sujet.

114. *Où l'on parle du vin que boivent les gens du Khataï*

[1] Sachez donc que la plupart des gens de la province du Khataï boivent d'un vin tel que je vais vous dire.

[2] Ils font avec le riz, en y mêlant beaucoup de bonnes épices, un breuvage dont ils se servent comme nous faisons de nos vins. Ils le préparent si bien et en telle manière qu'il est meilleur à boire que tout autre vin. Cette boisson est très claire et belle. Elle enivre plus vite que l'autre vin, car elle est très chaude.

---

**113 1** Il en est ainsi dans toutes les provinces et dans tous les royaumes] *pericope aggiunta da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[3] Nous laisserons maintenant ce sujet. Nous allons vous raconter |130| comment au Khataï on brûle les pierres comme si c'étaient des bûches de bois.

115. *Où l'on parle d'une espèce de pierres qui brûlent comme des bûches de bois*

[1] Vous devez savoir que dans toute la province du Khataï il y a une espèce de pierres noires, que l'on extrait des montagnes comme les pierres de carrière et qui brûlent comme des bûches de bois.

[2] Ces pierres ne font de flamme qu'un peu, au commencement, quand on les allume, comme fait notre charbon de bois. Tout en restant simplement embrasées, elles rendent une grande chaleur. Elles maintiennent le feu mieux que le bois. Car je vous assure que si vous les mettez au feu le soir et que vous les fassiez bien prendre, elles conservent le feu toute la nuit, si bien qu'on le trouve encore allumé le matin.

[3] Et sachez que, dans toute la province du Khataï, on ne brûle guère que les dites pierres.

[4] Il est vrai que le bois - j'entends le bois de chauffage - ne manque pas. Mais si grande est la multitude des habitants et tel est le nombre des étuves, c'est-à-dire des bains, qu'il faut chauffer continuellement, que le bois n'y suffirait pas. Car il n'est personne qui, s'il le peut faire, n'aille au moins trois fois par semaine, et en hiver une fois par jour, prendre un bain aux étuves. Les magnats, les riches, ont tous, pour se laver, une salle de bains dans leur propre maison. Le bois ne suffirait pas à une telle consommation. Aussi font-ils un très grand usage des dites pierres. Non seulement elles coûtent moins, mais elles sont en telle abondance qu'ils peuvent faire en s'en servant une économie considérable de bois.

[5] Nous vous avons parlé de ce sujet. Nous passerons maintenant à un autre, à savoir comment le Grand Khaan se prémunit contre la disette des blés.

116. *Comment le Grand Khaan fait amasser et mettre de côté de grandes quantités de blés pour secourir ses peuples*

[1] Sachez donc en vérité que le Grand Seigneur, quand il voit que la récolte de certains blés a été particulièrement abondante et qu'il en est en

---

**115 2** comme fait notre charbon de bois] *sostituisce* comme fait chez nous le charbon.

**115 4** le bois de chauffage] *sostituisce* le bois à brûler. | pour se laver, une salle de bains] *sostituisce* pour se baigner, une salle d'étuve.

vente un gros excédent, en fait amasser de très grandes quantités. Il les fait mettre dans de grands bâtiments qui sont destinés à cela dans chaque province, et il les y fait si bien conserver qu'ils restent sans se gâter trois ou quatre ans.

[2] Il est entendu, naturellement, qu'il fait amasser toute sorte de blés: froment, orge, mil, riz, panic et autres encore. De chacun de ces |131| blés il fait mettre de côté des quantités immenses.

[3] Et quand il arrive que certains blés manquent et que leur prix ait beaucoup haussé, alors le Grand Seigneur fait sortir de ses dépôts les blés dont il s'est approvisionné et qui sont, nous l'avons dit, en quantités si énormes. Et si, par exemple, le froment se vend un besant le boisseau, il en fait donner quatre boisseaux pour le même prix. Les blés dont on a besoin, il les fait sortir de ses dépôts en telle quantité que tout le monde peut s'en procurer. Aussi y a-t-il pour tout le monde, au lieu de disette, richesse et abondance de blés.

[4] De cette manière le Grand Seigneur parvient à empêcher que ses sujets ne souffrent de la disette. Et il fait cela dans toutes les terres sur lesquelles il règne.

[5] Je vous ai assez parlé de ces choses. Je vais passer à un autre sujet, à savoir de quelle manière il fait la charité [à ses sujets pauvres].

#### 117. *Comment le Grand Khaan fait grande charité à ses sujets pauvres*

[1] Maintenant que je vous ai dit comment le Grand Seigneur assure à son peuple, en tout temps, l'abondance de tous les blés, je vous dirai comment il fait grande charité aux pauvres gens qui habitent en la cité de Khanbaluc.

[2] Vous devez savoir qu'il fait faire la liste, aussi grande que possible, des familles de Khanbaluc qui sont pauvres et qui n'ont rien à manger: familles honorables et respectables, s'entend, tombées dans la misère par suite de quelque infortune ou qui sont pour des raisons de santé dans l'impossibilité de travailler. Ces familles peuvent être plus ou moins nombreuses, de six, huit ou dix personnes. Le Grand Seigneur leur fait donner du froment et d'autres blés, pour qu'elles aient de quoi vivre pendant toute l'année. Et le nombre des familles ainsi aidées est très grand.

[3] Les dites familles se présentent, à l'époque accoutumée, aux officiers qui sont préposés à toutes les dépenses que l'on fait pour le Grand

---

**116 1** Sachez donc en vérité [...] de très grandes quantités] *sostituisce* Sachez donc en vérité que le Grand Seigneur, quand il voit que certains blés sont très abondants et qu'on peut les avoir à vil prix, en fait amasser en très grande quantité. | conserver] *sostituisce* arranger.

**116 5** [à ses sujets pauvres]] *sintagma aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

Khaan et qui demeurent dans un palais affecté à cet office. Chaque famille présente un écrit portant la quantité de blés qui lui fut donnée pour vivre pendant l'année écoulée. Les officiers, d'après le dit écrit, les pourvoient pour la nouvelle année.

[4] Le Grand Khaan les pourvoit aussi d'habits, car il a la dîme sur toutes les laines, soies et chanvres, sur toutes les matières dont on fait les vêtements. Ces matières, il les fait tisser et en fait faire des étoffes, dans un bâtiment réservé à ce travail et où les étoffes qu'on y fait sont aussi conservées. Et comme tous les métiers sont obligés par devoir de travailler pour lui un jour par semaine, le Grand Khaan se prévaut de cette obligation pour faire faire, avec les dites [132] étoffes, des vêtements qu'il distribue aux familles pauvres dont nous parlons: des vêtements pour l'hiver et pour l'été, selon la saison.

[5] Or, il faut savoir que les Tartares, quand ils vivaient selon leurs premières coutumes, avant qu'ils connussent la religion des idolâtres, ne faisaient aucune aumône. Ils allaient plus loin. Si quelque misérable se présentait chez eux, ils le chassaient avec des injures, lui disant: «Va-t'en, toi et ton malheur! Que Dieu te conserve cette misère qu'il t'a donnée en partage! Car s'il t'aimait comme il m'aime, il t'aurait fait du bien». Mais les sages des idolâtres, et particulièrement les *bakhchi* dont nous avons parlé plus haut, ayant représenté au Grand Khaan que c'est faire œuvre bonne que de subvenir aux indigents et que leurs idoles en seraient très réjouies, il secourut dès lors les pauvres de la manière que nous venons de vous indiquer.

[6] Il faut ajouter que n'importe qui peut se rendre à la cour demandant le pain du Seigneur: on ne le refuse à personne. On fait l'aumône à tous ceux qui se présentent. Et je puis vous assurer qu'il s'en présente chaque jour plus de trente mille. Il n'est pas de jour où ne soient distribuées, par les officiers désignés pour cela, plus de trente mille écuelles de riz, ou de panic ou de mil. Et ainsi pendant toute l'année. C'est là vraiment de la part du Seigneur une grande bonté, une belle preuve de la pitié qu'il ressent pour son pauvre peuple! Et le peuple lui en sait si gré qu'il l'adore comme un dieu.

[7] Nous vous avons tout dit sur ce sujet. Passons donc à un autre, [à savoir aux nombreux astrologues qui se trouvent dans la cité de Khanbaluc].

118. [Où l'on parle des nombreux astrologues qui exercent leur art dans la ville de Khanbaluc]

[1] Je ne mens pas en affirmant qu'il y a dans la cité de Khanbaluc, si l'on met ensemble ceux qui sont khataïens et ceux qui sont chrétiens ou sarrasins, environ cinq mille astrologues ou devins, que le Grand Khaan chaque année fait pourvoir de vivres et de vêtements, comme il le fait

pour les pauvres ci-dessus mentionnés, et qui continuellement exercent leur art dans la cité.

[2] Ils ont une sorte de calendrier astrologique où sont marqués les signes zodiacaux que traversent dans leur marche les différentes planètes, qui informe des heures et des points où celles-ci entrent dans les dits signes. Et cela pour toute l'année. Aussi peuvent-ils, chaque année, ces astrologues, chrétiens, sarrasins ou khataïens, chaque secte pour son compte, voir, dans ce calendrier, quels sont les cours et les positions célestes de toute l'année selon le cours de chaque lune. Ils peuvent, en d'autres termes, y voir et y trouver quel temps l'on aura, à savoir quelles conditions particulières, selon le cours naturel et la position naturelle. Et ils savent y voir et y trouver quel temps l'on aura, à savoir quelles conditions particulières, selon le cours naturel et la disposition [133] naturelle des planètes et des constellations, et selon leurs propriétés, produira chaque lune pendant cette année. Ils trouvent, par exemple, que dans telle lune il y aura des tonnerres et des tempêtes, dans telle autre des tremblements de terre, dans telle autre des foudres, des éclairs et des pluies abondantes, dans telle autre enfin des maladies et des épidémies, des guerres et des discordes sans fin. Et ainsi pour chaque lune, selon ce qu'ils trouvent. Et ils disent qu'il doit en être ainsi selon le cours et l'ordre naturels, mais que la puissance de Dieu n'a pas de limites.

[3] Une fois qu'ils ont procédé aux examens dont nous venons de parler, les dits astrologues font paraître en grand nombre de petits cahiers où se trouve écrit tout ce qui arrivera pendant l'année selon le cours de chaque lune, cahiers qui sont appelés *tacuni*. Quiconque veut acheter un de ces cahiers pour savoir ce qui arrivera pendant l'année, peut l'avoir pour un gros. Ceux dont les prédictions se sont le mieux vérifiées sont tenus pour les meilleurs maîtres en leur art et leur renommée s'en accroît.

[4] [J'ajouterai une autre chose qui mérite bien d'être notée dans notre livre]. Si une personne a l'intention d'entreprendre quelque travail important, si elle doit partir pour quelque pays pour raison de commerce ou pour quelque autre motif, quelle que soit, en somme, la chose qu'elle entreprend, et si elle veut connaître à l'avance l'issue de son entreprise, elle s'adresse aux dits astrologues.

**118 2** Ils ont une sorte de calendrier [...] la position naturelle] *sostituisce* Ils ont une sorte d'astrolabe sur laquelle sont marquées les constellations et les planètes, leurs heures et leurs points, pour toute l'année. Et chaque année ces astrologues, chrétiens, sarrasins ou khataïens, chaque secte pour son propre compte, regardent dans cette astrolabe quels seront le cours et la disposition des dites constellations et des dites planètes pour l'année entière, à savoir pour chaque lune.

**118 3** Une fois qu'ils ont procédé aux examens dont nous venons de parler] *sostituisce* [Une fois qu'ils ont procédé, au moyen de leur astrolabe, à tous les examens dont nous venons de parler].



[5] Ceux qui s'adressent à un astrologue pour savoir à l'avance le résultat de leurs entreprises, doivent d'abord lui dire quels sont l'année, le jour, l'heure et le point de leur naissance.

[6] Car vous devez savoir qu'à chacun, dès le plus bas âge, est enseigné en tout premier lieu quelle réponse il devra faire quand on l'interrogera sur sa naissance. Et ils suivent, pour indiquer la nativité, le système que voici. Ils ont un cycle de douze années, chacune desquelles est représentée par un signe spécial. La première a le signe du lion, la seconde du bœuf, la troisième du dragon, la quatrième du chien, et ainsi de suite jusqu'à la douzième. Ainsi, si l'on demande à quelqu'un quand il est né, il répondra: «Au cours de l'année du lion, en telle jour ou en telle nuit, à telle heure et à tel point de telle lune». Il dira en somme les circonstances précises de sa naissance et le signe de l'année alors en cours: toutes choses que les pères notent avec grand soin sur un livre. (Quand le cycle de douze ans est accompli et qu'on est arrivé au douzième signe, on recommence alors par le premier et on continue ainsi indéfiniment).

[7] Or donc, lorsque quelqu'un demande à un astrologue ou devin quel [134] succès auront les choses qu'il veut entreprendre et qu'il lui a fait savoir d'abord au cours de quel an il est né et quels furent le jour, l'heure et le point de la lune à sa naissance, le devin alors, après avoir examiné la constellation et trouvé la planète sous laquelle il est né, observe comment s'accordent les étoiles de sa naissance avec celles du moment où il est interrogé et il sait lui prédire, l'une après l'autre, toutes les choses qui lui arriveront dans son voyage, lui prédire, de façon générale, de quelle fortune, bonne ou mauvaise, seront couronnés ses projets dans toutes ses affaires.

[8] Ainsi, par exemple, s'il s'agit d'un marchand, la planète qui règne alors pourra être contraire à son commerce et il devra attendre que règne une autre planète à lui favorable. Ou bien il peut arriver que la constellation qui est directement opposée à la porte de la cité par laquelle il doit sortir soit contraire à la sienne et alors il sera obligé de sortir par une autre porte ou d'attendre une autre constellation. On saura lui prédire également que dans tel lieu, à tel moment, il trouvera des voleurs; que dans tel autre le surprendront les pluies et les tempêtes; que dans tel autre son cheval se cassera une jambe; que dans tel autre enfin il perdra une partie de ses marchandises ou fera de bons gains. Et de même pour son retour.

**118 7** savoir d'abord au cours [...] seront couronnés ses projets dans toutes ses affaires] *sostituisce* le jour, l'heure et le point de la lune de sa naissance, et aussi le signe de l'année, le devin alors, après avoir examiné la constellation et trouvé la planète sous laquelle il est né, observe comment s'accordent les constellations de sa naissance avec celles du moment où il est interrogé et il sait lui prédire dans l'ordre tout ce qui lui arrivera par exemple dans son voyage, de quelle fortune, bonne ou mauvaise, seront couronnés ses projets dans toutes ses affaires.

On lui en prédira toute les péripéties, heureuses ou malheureuses, selon les astres à lui favorables ou contraires.

[9] [Nous vous avons assez parlé des astrologues de Khanbaluc. Nous vous dirons maintenant quelque chose de la religion des Khataïens, de l'opinion qu'ils ont de l'âme et de certaines de leurs coutumes].

119. [Où l'on parle de la religion des Khataïens et de certaines de leurs coutumes]

[1] Dans la province du Khataï messire Marco trouva que les gens étaient supérieurs à tous les autres par la beauté de leurs coutumes et l'étendue de leur doctrine. Car c'est un fait que les Khataïens sont constamment plongés dans leurs études et sans cesse appliqués à l'approfondissement de leur culture. Il trouva chez eux un seul usage qu'il eut en horreur et qu'il s'interdit absolument.

[2] Ils parlent bien et avec clarté. Ils saluent avec courtoisie, la face souriante et gaie. Ils ont beaucoup de noblesse et d'élégance dans leur manière de manger. Et ainsi pour toutes les autres choses.

[3] Ils sont tous idolâtres.

[4] De la conscience, du soin de leur âme, ils ne s'en soucient guère. Ils ne s'occupent que de leurs satisfactions matérielles et des plaisirs.

[5] Ils croient que l'homme, à peine mort, renaît dans un autre corps et qu'il passe, selon que sa conduite durant la vie a été bonne ou mauvaise, du bien au mieux ou du mal au pis. C'est à savoir que, si celui [135] qui meurt n'est qu'un plébéen et s'est conduit convenablement pendant sa vie, il renaîtra après sa mort du sein d'une femme noble; puis, étant noble, s'il vit bien, il renaîtra du sein d'une comtesse; puis, mourant de nouveau, du sein d'une princesse; et ainsi, de degré en degré, jusqu'à ce qu'il devienne dieu. Mais par contre, si, étant fils de noble, il s'est mal conduit, il renaîtra fils de paysan; de cette condition il passera à celle du chien, descendant toujours à un être de plus en plus vil.

[6] Ils vénèrent leurs dieux de la manière suivante. Chacun a dans sa propre demeure, suspendue à une paroi de sa chambre, une statue qui représente le dieu suprême, céleste, ou bien une simple tablette où est inscrit le nom du dit dieu. Et ils l'adorent de cette manière. Chaque jour ils l'encensent avec un encensoir. Ils élèvent les mains et font grincer leurs dents par trois fois, le priant de leur donner la santé de l'esprit et du corps

**119 1** Car c'est un fait que les Khataïens [...] de leur culture] *sostituisc*e car les Khataïens sont constamment plongés dans leurs études et dans leurs travaux scientifiques.

**119 4** la] *sostituisc*e leur.

**119 6** le dieu suprême, céleste] *sostituisc*e le dieu suprême du ciel.

et de leur accorder une longue vie, pleine de joie et de bonheur. Envers ce dieu leur prière se borne là. Puis ils ont, étendue à terre, une autre statue, appelée Natigai, qui représente à leurs yeux le dieu des choses terrestres, auquel ils ne demandent que les biens terrestres, c'est-à-dire les choses qui naissent sur cette terre. À côté du dit dieu sont sa femme et ses enfants. Ils l'adorent de la même manière, lui offrant de l'encens, claquant des dents et élevant les mains. Ils lui demandent le beau temps, les récoltes abondantes, des fils, et autres choses semblables.

[7] Ils ont pour leur père et leur mère la plus grande révérence. Et s'il se trouve quelque fils qui leur cause quelque déplaisir ou qui ne les aide pas dans leurs besoins, il y a un tribunal public chargé uniquement de punir avec la due sévérité les fils ingrats, quand il résulte qu'ils ont commis quelque acte d'ingratitude envers leurs parents.

[8] Je vous dirai aussi qu'il est une date fixée par le Grand Khaan, chaque trois ans, où l'on ouvre par son ordre toutes les prisons. On en laisse sortir même les malfaiteurs qui par leur crimes répétés ont mérité la peine de mort, malfaiteurs qu'on a appréhendés et jetés en prison, mais qu'on n'a pas encore exécutés. Ils sont relâchés, mais on leur fait un signe sur la mâchoire afin qu'ils restent reconnaissables.

[9] [Je veux encore vous dire un autre usage du Grand Khaan]. Si par hasard la foudre tombe sur un troupeau de brebis ou de moutons ou de n'importe pas quels autres animaux, que le troupeau appartienne à une seule personne ou à plusieurs et quelque nombreux qu'il puisse être, le Grand Khaan renonce à la dîme pour trois ans. De même, s'il arrive que la foudre tombe sur une nef pleine de marchandises, il n'accepte de cette nef aucune texte ni prend aucune partie de ses marchandises, car il considère comme de mauvais augure que la foudre tombe sur les biens de quelqu'un. Il raisonne ainsi: «Dieu avait cette personne en haine, c'est pourquoi il l'a frappée de ses traits». Pour cette raison, il ne veut pas que de tels biens, frappés par la colère divine, entrent dans son trésor.

[10] Sachez en outre que le Grand Khaan qui règne aujourd'hui a interdit tous les jeux et toutes les tromperies qui étaient en usage chez eux plus qu'en tout autre lieu du monde. Et pour le détourner d'une telle coutume il leur disait: «Je vous ai conquis les armes à la main et tout ce que vous possédez est à moi. Si vous jouez, vous jouez mon bien». (C'était un

---

**119 8** Je vous dirai [...] où l'on ouvre] *sostituisce* Je vous dirai aussi que tous les trois ans, à une date qui est fixée par le Grand Khaan, on ouvre.

**119 9** [Je veux encore vous dire un autre usage [...] son trésor] *la «Supercorrezione» aggiunge al testo la pericope numerata 9, originariamente collocata nel cap. 112 e corrispondente a due paragrafi distinti, numerati 3 e 4. La «Supercorrezione» unifica dunque due unità inizialmente separate, e modifica lievemente il testo della pericope 3, che si presentava nella forma seguente: Et je veux encore vous dire, à propos des impôts, cet autre usage du Grand Khaan.*

argument pour les convaincre, mais dont il n'usa [136] jamais pour leur enlever quoi que ce soit!)

[11] Je m'en voudrais de ne pas vous dire avec combien d'ordre et d'égards se comportent les gens et les barons du Grand Khaan lorsqu'ils vont chez lui. Avant tout, à un demi-mille du lieu où il se trouve, par révérence pour sa majesté, les gens se tiennent humbles, calmes et cois, si bien qu'on n'entend ni bruit, ni rumeur, ni voix de gens criant ou seulement parlant haut. Et tous, barons, hommes de qualité, portent toujours avec eux une jolie petite boîte de verre où ils peuvent cracher quand ils sont dans les salles, car personne n'oserait cracher sur le plancher. Quand ils ont craché, ils couvrent de son couvercle leur petite boîte et l'enfouissent sous leurs habits. Ils ont aussi de beaux brodequins de cuir blanc qu'ils portent avec eux. Si, arrivés à la cour, ils doivent entrer dans la salle où se trouve le Seigneur, ils chaussent les dits brodequins blancs et donnent les autres aux domestiques. Et ils font cela pour ne pas salir les tapis de soie et d'or ou d'autre genre, si beaux et si finement travaillés.

[12] [Nous avons assez parlé de Khanbaluc, mais je veux encore vous décrire, avant de quitter la principale ville du Khataï, quelques autres coutumes particulières aux Khataïens, et je vais d'abord vous parler des femmes du Khataï et de certaines modalités de leurs mariages].

[137] 120. [*Où l'on parle des jeunes filles du Khataï et de quelques usages des Khataïens relativement au mariage*]

[1] Sachez donc que les jeunes filles du Khataï sont celles au monde qui sont le mieux élevées, celles qui savent le mieux garder l'ornement de la modestie.

[2] Elles ne se livrent pas à une gaité bruyante. Elles ne dansent pas. Elles n'importunent personne. Elles ne sont pas toujours à leur fenêtre à regarder le visage de ceux qui passent ou à faire admirer le leur. Elles ne prêtent une oreille rusée à aucun propos inconvenant. Elles ne vont à aucune fête ni à aucun divertissement. Si elles sortent pour aller dans quelque lieu convenable, pour se rendre par exemple aux temples des idoles ou pour rendre visite à des parents, elles y vont accompagnées par leur mère, et sans fixer les gens de manière deshonnête, mais portant toujours sur leur tête certains gracieux chapeaux qui obligent à regarder toujours à terre, si bien qu'en cheminant dans la rue elles regardent toujours et seulement où elles mettent les pieds.

---

**119 12** Nous avons assez parlé de Khanbaluc] *sostituisce* Nous vous avons parlé de Khanbaluc.

[3] En présence de personnes plus âgées, elles sont pleines de respect; elles ne disent jamais un mot inutile, disons même qu'elles ne parlent que si elles sont interrogées. Elles restent dans leurs chambres, à leurs travaux, et ne se montrent que rarement à la présence de leur père, de leurs frères et des anciens de la maison. Elles n'admettent autour d'elles aucun soupirant.

[4] Il faut dire des choses analogues au sujet des adolescents, des [138] jeunes hommes. En présence de personnes plus âgées, il faut qu'ils soient interrogés pour qu'ils osent prendre la parole. Que vous dire encore? Leur respect est tel dans leurs rapports entre eux, à savoir entre jeunes gens du même sang, entre parents, que, pour rien au monde, ils n'oseraient aller deux ensemble prendre un bain aux thermes.

[5] Et sachez que, quand on combine un mariage, soit que la fille soit offerte par le père, soit qu'on la lui demande, le père garantit au futur époux la virginité de sa fille. Sur ce point, le père et l'époux se lient par des conditions et des conventions très précises, car, si le contraire se produisait, le mariage serait rompu.

[6] Sachez aussi que, quand on a solennellement établi et stipulé les dites conventions, alors on soumet la jeune fille à l'examen de sa vertu et, dans ce but, elle est menée aux bains, où l'attendent sa mère et la mère du fiancé, des parentes à elle et des parentes de ce dernier. Il y a aussi, pour chacune des deux parties, certaines matrones spécialement désignées pour cette fonction et qui doivent, en premier lieu, examiner sa virginité au moyen d'un œuf de colombe. Et lorsque les femmes qui représentent la partie de l'époux ne sont pas satisfaites par une telle preuve, vu que l'on peut très bien par des moyens médicaux resserrer la nature des femmes, une des dites matrones, s'étant enveloppé le doigt d'un fin tissu blanc, lui introduit habilement le dit doigt dans la nature et fait un peu sauter la veine virginale, de manière à tacher un peu de ce sang virginal le tissu blanc. Car le dit sang a de telles propriétés et de telles vertus que, s'il tache une étoffe, il n'est aucun lavage qui puisse le faire partir. Si donc on réussit à le faire partir, cela veut dire que la femme a déjà été touchée et que le dit sang n'est pas vraiment celui d'une pucelle. Le dit examen terminé, si la demoiselle est trouvée vierge, le mariage est valide, sinon, il ne l'est pas. Dans ce dernier cas, au père de la jeune fille, selon la convention faite, une peine est infligée par la seigneurie.

[7] Et sachez que les vierges, quand elles marchent, pour que reste intacte cette précieuse virginité, marchent avec tant de douceur, avec des pas si menus, que jamais le pied qui précède n'est à plus d'un doigt de celui qui suit. Car assez souvent la nature s'élargit chez une vierge qui se meut d'une manière trop immodeste.

[8] Cela concerne, bien entendu, les gens originaires de la province du Khataï. Car les Tartares n'y regardent pas de si près et leurs filles et leurs

épouses chevauchent en leur compagnie, et de cela il est probable que leur virginité en pâtisse un peu.

[9] Les habitants de la province du Mangi sont d'accord, dans l'observance des dits usages, avec ceux du Khataï.

[139] 121. [*Où l'on continue à parler des usages des Khataïens et particulièrement des idoles qui font retrouver les objets perdus*]

[1] Il est d'autres choses dans le Khataï qui méritent d'être connues.

[2] Sachez que les idolâtres ont quatre-vingt-quatre idoles, et chacune a son nom particulier. À chacune de ces idoles ils disent que le dieu céleste a assigné une vertu particulière: à savoir, à l'une la vertu de faire retrouver les objets perdus; à une autre celle de donner aux terrains la fertilité et le temps favorable; à une autre celle de maintenir le bétail en bonne santé; et ainsi pour toutes les autres éventualités, tant heureuses que contraires. Et chaque idole est appelée par son propre nom. De chaque idole, ils savent et peuvent vous dire quelle est la fonction et quelle est la vertu.

[3] Quant aux idoles qui ont la propriété de faire retrouver les objets perdus, ils les figurent par deux petites statues de bois semblables à deux petits garçons d'une douzaine d'années: statues qu'ils parent de beaux ornements. Près de ces statues, dans le temple des dites idoles, se tient continuellement une vieille femme, une sorte de sacristine. Et lorsque quelqu'un a perdu quelque objet, soit qu'on le lui ait volé, soit qu'il ne sache plus dans quel lieu il l'a mis, lorsque quelqu'un, quelle qu'en soit la raison, n'arrive plus à retrouver un objet, il se rend auprès de la dite vieille, ou bien lui envoie quelqu'un, pour qu'elle interroge les idoles sur l'objet égaré.

[4] La vieille commencera par lui ordonner d'encenser les deux idoles, et il les encensera. L'encens offert, la vieille interrogera les idoles sur l'objet perdu et celles-ci lui répondront selon le sort qu'a eu l'objet. Et alors la vieille dira à celui qui est à la recherche de la chose perdue: «Cherche en tel lieu et tu la trouveras». Et si c'est quelqu'un qui l'a prise, elle lui dira: «C'est un tel qui l'a. Dis-lui qu'il te la donne. S'il te la refuse, reviens ici et je ferai en sorte que la restitution ait lieu et soit complète. Car, s'il refuse, je m'arrangerai pour qu'il se coupe un pied ou une main, ou que, tombant, il se casse un bras ou une jambe, ou qu'en quelque autre manière il soit frappé d'un tel mal qu'il soit contraint par force à la restitution». Et les faits démontrent que c'est vrai. Car effectivement, si quelque personne a volé quelque chose à quelqu'un, et qu'elle continue à nier et à se moquer après qu'on lui a ordonné de la restituer, si c'est une femme, il lui arrive, lorsqu'elle est à la cuisine et manie un couteau, ou lorsqu'elle est occupée à quelque autre travail, de se couper une main, ou de tomber dans le feu, ou bien d'être frappée par quelque autre malheur; si c'est un homme, il lui

arrive, en fendant du bois, de se couper un pied ou de se casser un bras ou une jambe ou quelque autre membre. Et comme on sait par [140] expérience que tout cela arrive parce qu'on a continué de nier, on s'empresse de restituer les objets volés.

[5] Dans le cas où les idoles ne répondent pas, la vieille dira: «Les esprits n'y sont pas; va et reviens à telle heure, car, dans l'intervalle, les esprits viendront et je les interrogerai». Et l'homme reviendra à l'heure fixée, et déjà les esprits auront donné leur réponse à la vieille, réponse qu'ils préférèrent en murmurant d'une certaine voix ténue et faible comme un léger sifflement. La vieille alors les remerciera beaucoup. Et les remerciements seront faits de la manière suivante: en élevant les mains vers les idoles et en battant des dents trois fois, comme pour dire: «Oh! Quelle digne, quelle sainte, quelle vertueuse chose!» Et si quelqu'un a perdu des chevaux, elle lui dira: «Va dans tel lieu et tu les trouveras» ou bien: «Les voleurs les ont trouvés dans tel lieu et ils les emmènent avec eux dans telle direction; cours et tu les trouveras». Et tout se passe très exactement comme elle le dit. De cette manière, on ne perd rien qu'on ne réussisse à retrouver. Les choses perdues une fois retrouvées, on offre aux idoles, en signe de respect et de dévotion, quelque chose comme une demi-aune de quelque fine étoffe, d'un drap de soie, par exemple, ou de drap d'or.

[6] Et moi-même, Marco, je retrouvai de cette manière une bague que j'avais perdue. Je ne fis cependant aux idoles ni oblation ni hommage.

[7] [Nous vous avons parlé de ces usages qui méritaient bien d'être notés dans notre livre]. Maintenant laissons ce sujet. Nous allons quitter la cité de Khanbaluc pour entrer dans l'intérieur du Khataï et vous raconter les grandes et splendides choses qui s'y trouvent.

[141] 122. *Où l'on commence à parler de l'intérieur du Khataï et l'on décrit en premier lieu le beau pont de Poulisangan*

[1] Sachez donc que c'est justement à messire Marco qu'échut la tâche d'être envoyé par le Grand Seigneur comme messager dans la direction du ponant. Il partit de Khanabluc et fit route vers le ponant pendant bien quatre mois. Nous pouvons donc vous raconter tout ce qu'il vit pendant ce voyage, à l'aller et au retour.

[2] Quand on part de la cité de Khanbaluc et qu'on fait dix milles, on trouve un grand fleuve qui s'appelle Poulisangan, lequel fleuve va se jeter dans la Mer Océane. Beaucoup de bateaux le sillonnent qui transportent maints marchands avec leurs marchandises. Et sur ce fleuve se trouve un très beau pont de pierre. [J'ai dit «très beau»]. Vous devez savoir en effet qu'il n'existe pas dans tout le monde un pont plus beau ou seulement pareil. Et voici pourquoi.

[3] Sachez donc qu'il a bien trois cents pas de long et huit de large, en sorte que dix cavaliers peuvent y passer de front. Il y a vingt-quatre arches que soutiennent vingt-trois piles fondées dans l'eau.

[4] Il est tout en marbre gris, fort bien travaillé et d'une architecture parfaite.

[5] Il y a de chaque côté un parapet, fait de plaques de marbre et de colonnes, et qui est construit de la manière suivante.

[142] [6] On accède au pont par une rampe qui est un peu plus large à la base qu'au sommet. Au haut de la montée, le pont s'étend tout droit et tout égal jusqu'à l'autre bout. Au bout de la rampe, [de chaque côté], s'élève une colonne de marbre, très grande et très haute, reposant sur une tortue de marbre et ayant à son pied un grand lion de marbre. Un second lion, très beau, très grand et très bien fait, sert de couronnement à la colonne. À un pas et demi de la dite colonne, en allant vers le bout du pont, il y en a une autre, faite exactement de la même manière, avec les deux lions. Et d'une colonne à l'autre, pour que les gens ne tombent pas dans l'eau, il y a une cloison de tables de marbre gris, tout ornées de diverses sculptures et enchâssées dans les colonnes. Et c'est ainsi d'un bout à l'autre du pont. On trouve, à l'autre bout, une descente semblable à la montée. Toutes les colonnes sont distantes l'une de l'autre d'un pas et demi.

[7] C'est vraiment donc une chose très belle à voir.

[8] Et maintenant que nous vous avons parlé de ce beau pont, nous passerons à d'autres choses.

### 123. Où l'on parle de la grande cité de Tchoudjou

[1] Quand on a passé le dit pont et que l'on est allé trente milles vers le ponant - trouvant toujours de belles auberges, des vignes, des champs très fertiles - on arrive à une cité du nom de Tchoudjou, cité grande et belle. Il s'y trouve maintes abbayes d'idolâtres. Les gens vivent de commerce et d'industrie. On y fait des draps de soie et d'or et du beau cendal. Il y a pour les voyageurs de nombreuses auberges.

[2] Et quand on a laissé cette cité, après un mille de parcours, on trouve deux voies, qui vont l'une vers le ponant, l'autre vers le sirocco. Celle du ponant est la route du Khataï, celle du sirocco mène à la grande province du Mangi.

[3] Et vous devez savoir qu'en prenant la première de ces deux routes, à savoir celle qui traverse la province du Khataï, il faut chevaucher bien dix journées avant d'arriver à une ville qui s'appelle Taiyuanfou. On rencontre tout le temps, sur tout le parcours, maintes belles cités et maints beaux bourgs, pleins d'artisans et de marchands, maints beaux champs et maintes belles vignes. Le vin de cette région est exporté dans les parties du Khataï qui n'en produisent pas. Il y a beaucoup de mûriers et de leurs



feuilles les habitants tirent beaucoup de soie. Les gens sont partout de mœurs polies, à cause de la multitude des cités, peu distantes les unes des autres, et à cause de la population très dense des dites cités, si dense que |143| dans leurs rues il y a toujours une foule de passants. Et cela vient de nombreuses marchandises que continuellement on mène de l'une à l'autre et à cause des foires qui se tiennent dans chacune d'elles.

[4] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté. J'ajouterai seulement que, lorsqu'on a fait cinq des dix journées susdites, on arrive à une ville plus belle et plus grande que les autres, et qui s'appelle Acbaluc. Et là est le confin, de ce côté, comme on l'apprit à messire Marco, du territoire réservé aux chasses du Grand Khaan, territoire où personne n'ose chasser, excepté le Grand Seigneur et ses suivants et ceux qui sont inscrits sur les listes du capitaine des fauconniers. Mais à partir de cette limite quiconque peut chasser, pourvu qu'il soit noble. Il faut cependant savoir que le Grand Khaan n'allait jamais à la chasse de ce côté. Or, pour cette raison, les animaux sauvages s'étaient tellement accrus en nombre et multipliés, surtout les lièvres, qu'ils ravageaient les blés de toute cette province. Le Grand Khaan en fut averti et il s'y rendit avec toute sa cour. L'on prit un nombre infini d'animaux.

[5] Et maintenant nous laisserons ce sujet et nous vous parlerons d'un royaume appelé Taïyuanfou.

#### 124. Où l'on parle du royaume de Taïyuanfou

[1] Quand on a chevauché, après Tchoudjou, pendant dix journées, on trouve un royaume nommé Taïyuanfou.

[2] Capitale de la province - ou du royaume si vous aimez mieux - est la cité qu'on rencontre en y arrivant [et que nous vous avons déjà nommée plus haut], appelée pareillement Taïyuanfou. Elle est très grande et très belle. Le commerce et l'industrie y sont florissants. On y fabrique en effet, en très grande quantité, des harnois nécessaires aux armées du Grand Seigneur. Il y a, dans le district de cette ville, beaucoup de belles vignes qui lui donnent du vin à profusion. C'est le seul endroit de toute la province de Taïyuanfou qui produise du vin. Mais on en produit assez pour en fournir tout le reste de la province. Il y a en outre une très grande quantité de soie, les mûriers et les vers à soie s'y trouvant en grande abondance.

[3] Quand on a quitté Taïyuanfou, on fait dans la direction du ponant sept bonnes journées à travers un très beau pays, où l'on rencontre à chaque pas de villes et des bourgs. Le commerce et l'industrie y sont florissants. Sortent de cette contrée nombre de marchands qui s'en vont par beaucoup de pays faire leur commerce et gagner de l'argent.

[4] Quand on a fait sept journées, on trouve une ville appelée |144| Pianfou: ville d'une grandeur très remarquable et d'une très grande im-

portance. Les marchands y sont nombreux. Les gens vivent de commerce et d'industrie. On y fait de la soie en grande quantité.

[5] Et maintenant nous laisserons ce sujet et vous conterons d'une très grande cité appelée Khatchanfou. Mais auparavant nous vous parlerons d'un noble bourg [qui se trouve dans le royaume dont nous parlons] et que l'on appelle Kaïtchou.

#### 125. *Où l'on parle d'un bourg du royaume de Taiïuanfou*

[1] Quand on part de Pianfou et qu'on va pendant deux journées vers le ponant, on trouve un noble bourg, appelé Kaïtchou, que fit construire jadis un roi de cette contrée que l'on appelait le Roi d'Or.

[2] Dans ce bourg il y a un très beau palais. Parmi les salles de ce palais il y en a une immense, où sont représentés, par de très belles peintures, tous les rois qui ont régné jadis dans cette province. C'est chose magnifique à voir. Et tout cela a été fait par les rois qui se sont succédé dans ce royaume.

[3] Ce Roi d'Or était un grand et puissant seigneur.

[4] Quand il demeurait dans le dit bourg, il n'avait pour le service de sa personne que de très belles jeunes damoiselles, qu'il tenait à sa cour en grand nombre. Et quand il s'y promenait, il s'y promenait sur une charrette que tiraient les dites damoiselles: charrette très légère qu'elles pouvaient traîner facilement. Elles obéissaient docilement à tous ses désirs et à ses caprices. Dans le gouvernement de son peuple toutefois il se révélait homme de valeur et se conduisait avec beaucoup de noblesse et de justice.

[5] Au sujet de ce Roi d'Or je vous conterai une belle aventure, arrivée à lui et au Prêtre Jean, selon ce que disent les gens de la contrée.

#### 126. *Comment le Prêtre Jean s'empara du Roi d'Or*

[1] Sachez donc que, selon ce que disent les gens de la contrée, ce Roi d'Or était en guerre contre le Prêtre Jean. Sa position était si forte que le Prêtre Jean ne pouvait fondre sur lui ni lui porter aucune atteinte. Ce dont il était très affligé. Or, voyant son affliction, sept damoiseaux, qui étaient à son service, lui dirent que, s'il le voulait, ils lui apporteraient le Roi d'Or tout vif. Il leur répondit qu'il le voulait bien et qu'il leur serait bien reconnaissant de le faire.

[2] Les sept damoiseaux prirent donc congé du Prêtre Jean leur seigneur. Et quand ils eurent pris congé de lui ils partirent [145] tous ensemble, avec une belle escorte d'écuyers, et s'en allèrent chez le Roi d'Or. Arrivés là, ils lui dirent qu'ils venaient de régions lointaines pour le servir. Le roi leur répondit qu'ils étaient les très bien venus et leur assura qu'ils trouveraient à sa cour tous les honneurs et tous les agréments qui dépendaient de lui.

[3] Ainsi comme vous venez de l'ouïr les sept damoiseaux du Prêtre Jean se mirent à servir le Roi d'Or.

[4] Ils se trouvaient auprès de lui depuis deux ans et ils étaient très aimés par lui pour la façon parfaite dont ils s'acquittaient de leurs devoirs. Que faut-il ajouter? Le roi se fiait à eux comme s'ils étaient tous les sept ses fils. Mais oyez ce que firent ces mauvais damoiseaux. Cela vous prouvera que personne ne peut se garder des traîtres et des félons.

[5] Sachez donc qu'un jour le dit Roi d'Or sortit de son bourg pour s'amuser avec une suite peu nombreuse. Il y avait avec lui les sept mauvais damoiseaux. Or, quand ils eurent passé un fleuve qui coule à un mille du palais dont je vous ai parlé, les sept damoiseaux, voyant que le roi n'avait pas assez de gens pour se défendre contre eux, se dirent que c'était le moment d'exécuter le projet pour lequel ils étaient venus. Ils mirent la main à leurs épées et dirent au roi: «Ou tu viens avec nous ou nous te mettons à mort». Le roi s'émerveilla grandement à telle vue et il leur dit: «Comment! Beaux fils, qu'est-ce que vous dites et où voulez-vous que j'aïlle?» «Vous viendrez», répondent-ils, «jusque chez notre seigneur le Prêtre Jean».

[6] Quand le roi ouït ces paroles, sa douleur fut si forte que peu s'en fallut qu'il n'en mourût. Et il leur dit: «Pitié de moi! Beaux fils, ne vous ai-je pas assez comblés d'honneurs sous mon toit? Et vous voulez me livrer à mon ennemi! Certes, si vous le faites, ce sera une bien mauvaise action et une bien grande félonie!» Mais ils répondirent qu'il fallait qu'il en fût ainsi.

[7] Ils le conduisirent donc au Prêtre Jean. Quand celui-ci le vit, il en eut grande joie. Il lui dit: «Sois le mal venu!» Le Roi d'Or ne répondit rien ne sachant que dire. Alors le Prêtre Jean ordonna que le roi fût mené dehors et qu'on lui fit garder les troupeaux. Ce qui fut fait. Le Roi d'Or fut mis à garder le bétail. Le Prêtre Jean voulut qu'on le traitât ainsi par dépit contre lui, pour lui montrer qu'il le méprisait et le tenait pour néant.

[8] Pendant deux ans il resta ainsi à garder les troupeaux. À la fin, le Prêtre Jean ordonna qu'on lui donne de riches vêtements et qu'on l'amène devant lui. Il le reçut avec tous les honneurs. Et il lui dit: «O roi, es-tu maintenant convaincu que tu n'étais pas homme à guerroyer contre moi?» [146] «Certes, beau sire», répond le roi. «Je reconnais bien et j'ai toujours reconnu qu'aucun homme ne peut tenir tête à un roi tel que vous». «Du moment que tu dis cela», dit le Prêtre Jean, «je n'ai plus rien à te demander. Je te rendrai désormais service et honneur». Puis il lui fit donner des chevaux et des harnois. Il lui donna également une très belle escorte et lui rendit sa liberté. Et le roi se partit et retourna dans son royaume. Réconcilié avec le Prêtre Jean, il resta, à partir de ce moment, son serviteur et son ami.

Laissons maintenant ce sujet et parlons d'autre chose.

127. *Où l'on parle du très grand fleuve de Kharamoran et de la grande cité de Khatchanfou*

[1] Quand on laisse le bourg susdit et qu'on chevauche environ vingt milles vers le ponant, on trouve un fleuve appelé Kharamoran, si grand qu'il n'y a aucun pont pour le passer. Il est en effet d'une largeur et d'une profondeur exceptionnelles. Il va se jeter dans la Mer Océane. Sur le dit fleuve se trouvent maintes cités et maints bourgs où il y a de nombreux marchands et où se fait un grand commerce.

[2] La région arrosée par ce fleuve produit en abondance le gingembre et la soie.

[3] On y trouve une si grande quantité d'oiseaux que cela tient du prodige. On peut avoir trois faisans pour un gros de Venise, ou, si vous préférez, pour un aspre, qui ne vaut guère plus.

[4] Les rives du fleuve sont çà et là couvertes par une quantité infinie de grosses cannes, de la grosseur d'un pied ou d'un pied et demi, dont les habitants se servent pour différents usages.

[5] Quand on a passé le dit fleuve et qu'on a chevauché deux journées vers le ponant, on trouve une noble cité, qui s'appelle Khatchanfou. Les habitants sont tous idolâtres – comme du reste le sont tous ceux de la province du Khataï [à l'exception d'un petit nombre de chrétiens et de sarrasins]. C'est une cité où fleurissent le commerce et l'industrie. Ils ont de la soie à profusion, du gingembre, de la galanga, de la lavande et beaucoup d'autres épices de tous genres dont aucune n'est apportée dans nos pays. On y fabrique beaucoup de draps de soie et d'or de tous les genres.

[6] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté. Aussi laisserons-nous ce lieu pour aller plus avant. Nous vous parlerons d'une noble cité qui est capitale d'un royaume et qui a nom Kindjanfou.

128. *Où l'on parle de la grande cité de Kindjanfou*

[147] [1] Quand on quitte la cité de Khatchanfou dont j'ai parlé ci-dessus, on chevauche huit journées vers le ponant, trouvant continuellement beaucoup de bourgs et beaucoup de cités, riches en commerce et en industries, beaucoup de beaux jardins et de beaux champs. Sachez aussi que toute la contrée est pleine de mûriers, c'est-à-dire de ces arbres dont les feuilles servent d'aliment aux vers qui font la soie. Les gens sont tous idolâtres, mais il y a aussi des turcs qui sont chrétiens nestoriens et quelques sarrasins. Le gibier y foisonne et on y trouve toutes sortes d'oiseaux.

127 5 dont aucune n'est apportée dans nos pays] *sostituisce* épices de tous genres qu'on n'apporte pas, la plupart, dans nos pays.

[2] Et quand on a fait les huit journées que je vous ai dites on trouve la grande et noble cité de Kindjanfou, cité très grande et très belle, capitale du royaume de Kindjanfou, qui fut jadis un noble, riche et puissant royaume où régnèrent maints bons et valeureux rois et dont est à présent roi et seigneur un fils du Grand Seigneur, appelé Mangalaï. Ce Mangalaï a eu de son père le Grand Khaan le royaume dont nous parlons et en a été par lui couronné roi.

[3] C'est une cité où se fait un grand commerce et où il y a beaucoup d'industries. La soie y est très abondante. On y fait des draps d'or et de soie de toutes les espèces. On y fabrique aussi toutes sortes de choses servant à l'équipement des armées. On y trouve en abondance et à bon marché tout ce qui sert aux besoins matériels de la vie.

[4] La cité est au ponant. Les habitants adorent les idoles. Il y a toutefois quelques turcs chrétiens nestoriens et quelques sarrasins.

[5] En dehors de la cité est le palais du roi Mangalaï, palais d'une grande beauté, comme vous allez l'ouïr.

[6] Il s'élève dans une grande plaine, riche en fleuves, en lacs, en marais, en fontaines. Il y a tout d'abord un mur, très gros et très haut, d'environ cinq milles de tour, très bien construit et tout crénelé.

Dans cette enceinte se trouvent toutes sortes d'animaux sauvages et d'oiseaux.

Et au milieu s'élève le palais, si grand et si beau que nul n'en pourrait concevoir un meilleur. Il contient maintes belles salles et maintes belles chambres toutes ornées de dessins à or battu, revêtues des lapis-lazuli les plus fins et décorées par toutes sortes de marbres.

[7] Ce Mangalaï maintient on ne peut mieux son royaume dans l'ordre et dans le respect des lois et il est très aimé de ses peuples. Les troupes demeurent autour du palais et le gibier, qui y foisonne, leur fournit un grand amusement.

[8] Et maintenant nous laisserons ce royaume dont nous n'avons plus rien à dire. Et nous vous parlerons d'une province très montagneuse qui se trouve aux frontières entre le Khataï et le Mangi.

|148| 129. *Ou l'on parle des frontières entre le Khataï et le Mangi*

[1] En quittant ce palais de Mangalaï dont je viens de parler on chevauche trois journées vers le ponant à travers une très belle plaine, trouvant toujours en grand nombre des cités et des bourgs, où les gens vivent de commerce et d'industrie et ont de la soie à profusion. Cette plaine fait encore partie de la province du Khataï. Et au bout de ces trois journées on trouve de grandes montagnes et de grandes vallées qui font partie de la province de Mangi.

[2] Montagnes et vallées sont parsemées de cités et de bourgs. Les gens sont idolâtres – sauf quelques turcs, chrétiens nestoriens, et quelques sarrasins – et vivent du travail de la terre, de l'exploitation des bois et de la chasse. Car sachez bien qu'il y a dans cette province beaucoup de grands bois tout pleins de bêtes sauvages, telles que lions, ours, loups cerviers, daims, chevreuils et cerfs, sans parler de beaucoup d'autres bêtes sauvages d'autre espèce. Elles sont en telle quantité que les gens du pays en prennent beaucoup et en tirent des gains considérables.

[3] On chevauche pendant vingt journées de cette manière, à savoir à travers les monts, les vallées et les bois, trouvant continuellement des cités et des bourgs et de bonnes auberges où les voyageurs sont très commodément logés.

[4] Et maintenant nous laisserons cette contrée et nous vous parlerons d'une autre province, comme vous le pourrez ouïr ci-après.

### 130. *Où l'on parle de la province d'Acbaluc Mangi*

[1] Quand on a fait, à travers les montagnes, les vingt journées de marche dont je viens de parler, on trouve une province qui est appelée la province d'Acbaluc Mangi et qui est toute en plaine.

[2] Il y a beaucoup de cités et de bourgs. Elle est au ponant.

[3] Les habitants sont idolâtres. Ils vivent de commerce et d'industrie.

[4] Et sachez qu'il vient dans cette province une si grande quantité de gingembre qu'on en envoie dans toute la grande province du Khataï et que les gens de la province dont nous parlons en tirent grand profit et grand bien.

[5] Ils ont du froment, du ris et d'autres blés en grande abondance et bon marché. C'est un pays qui abonde en tous biens.

[6] La capitale s'appelle, comme la province, Acbaluc Mangi, ce qui signifie 'la Ville Blanche du Mangi'.

[7] Cette plaine a deux journées de long. On traverse des lieux toujours aussi beaux que je l'ai dit, aussi riches en cités et en bourgs que je l'ai dit ci-dessus. Et au bout de deux journées on trouve de [149] grandes montagnes et de grandes vallées et quantité de grands bois.

[8] On chevauche au moins pendant vingt journées vers le ponant, trouvant maintes cités et maints bourgs. Les gens sont idolâtres. Ils vivent des fruits de la terre, des produits de la chasse et de leur bétail. Il y a des lions, des ours, des loups cerviers, des daims, des chevreuils et des cerfs. Il y a également quantité de ces petites bêtes qui font le musc.

---

130 1 la province d'Acbaluc Mangi] *sostituisce* Acbaluc Mangi.

130 6 'la Ville Blanche du Mangi'] *sostituisce* 'la ville blanche aux confins du Mangi'.

[9] Et maintenant nous laisserons cette contrée et nous vous parlerons d'autres régions, avec ordre et clarté, comme ouïr le pourrez.

131. *Où l'on parle de la grande province de Sindoufou*

[1] Quand on a fait, à travers les montagnes, les vingt journées dont j'ai parlé plus haut, en allant toujours vers le ponant, on trouve alors une plaine et une nouvelle province: province qui fait partie également du Mangi et qui est appelée Sindoufou.

[2] C'est Sindoufou aussi qui se nomme la ville capitale, ville qui fut jadis très grande et très noble et où il y eut autrefois beaucoup de grands et riches rois. Elle a environ vingt milles de tour, mais à présent elle est divisée de la manière que je vais vous dire.

[3] Sachez donc que le roi de cette province avait, quand il vint à mourir, trois fils. Il divisa partant cette grande cité en trois parties afin que chacun des ses trois fils eût sa part. Chacune de ces trois parties a ses murs à elle, mais elles sont toutes les trois englobées dans les murs de la grande cité. Et sachez que les fils de ce roi furent rois tous les trois et que chacun possédait de nombreux et vastes domaines et disposait de grandes richesses, car leur père était très puissant et très riche. Mais le Grand Khaan s'empara de ce royaume. Il en déposséda ces trois rois et le garda pour lui.

[4] Sachez en outre que cette grande cité est baignée par de nombreux grands fleuves qui descendent des montagnes lointaines. Ils l'entourent de toute part, la traversent par le milieu et en différents sens. Ils sont de largeur diverse, d'un demi-mille, de deux cents pas, de cent cinquante, ou plus ou moins, et sont très profonds. On y prend beaucoup de poissons.

[5] À leur sortie de la cité, ces différents fleuves se réunissent tous ensemble et forment un unique et très grand fleuve appelé Kiansouï, qui va se jeter dans la Mer Océane, à quatre-vingts ou cent journées de là. Ce fleuve baigne un très grand nombre de cités et de bourgs. Et il porte grandes nefes - je veux dire une très grande quantité de nefes -: en tel nombre qu'on ne le peut croire si on ne l'a pas vu de ses propres yeux. J'en dirai de même des marchandises que les [150] marchands transportent, en amont et en aval, sur ce fleuve. Leur multitude est si grande qu'il n'est homme au monde qui, ne l'ayant vu, le pût croire. On ne dirait pas un fleuve, mais une mer, tant il est large.

[6] Et je vous parlerai des grands ponts qui se trouvent dans la cité, sur les différents fleuves qui la traversent.

---

**131 1** on trouve alors une plaine et une nouvelle province] *sostituisce* on trouve alors une plaine et l'on entre dans une nouvelle province.

[7] Sachez donc que sur ces fleuves il y a de nombreux ponts tout de pierre, très beaux et très grands, larges de huit pas et plus ou moins longs selon la largeur du fleuve. Ils portent, de chaque côté, sur toute leur longueur, de belles colonnes de marbre qui soutiennent la toiture du pont. Car chaque pont a une toiture de bois on ne peut plus belle, magnifiquement peinte et tout ornée de splendides dessins. Cette toiture est recouverte de tuiles. Et d'un bout à l'autre de chaque pont, des deux côtés, il y a de petites boutiques très belles, où l'on fait toute sorte de travail et où l'on vend les choses les plus diverses. Il faut noter cependant que les dites boutiques sont en bois: on les apporte le matin et on les enlève le soir.

[8] Sur ces ponts se trouve aussi la douane du Grand Seigneur. Il y a, en d'autres termes, ceux qui perçoivent ce qui est dû au Grand Seigneur, à savoir les droits qui lui reviennent sur toutes les marchandises qui s'y vendent. Ils perçoivent aussi le péage de ceux qui y passent. Et sachez que les droits des dits ponts valent chaque jour au Grand Seigneur non moins de mille besants d'or.

[9] [Sachez aussi, quant aux fleuves dont nous avons parlé ci-dessus et qui forment en se réunissant le grand fleuve appelé Kiansouï, qu'il faut répéter pour eux ce que nous avons dit de ce dernier]. Sur leurs bords aussi et dans leur voisinage il y a beaucoup de villes et de bourgs. Il y a dans les dits fleuves aussi beaucoup de bateaux qui transportent, pour les besoins des dites villes et des dits bourgs, grande quantité de marchandises.

[10] Les habitants de la ville et de la province de Sindoufou sont tous idolâtres.

[11] En partant de cette cité, on chevauche cinq journées par des plaines et des vallées où l'on trouve en grand nombre les maisons, les hameaux et les bourgs. Les gens vivent des produits de la terre. Ils ont beaucoup de bêtes sauvages: lions, ours, et autres bêtes. Il y a parmi eux des artisans [aussi], car on y fait du beau cendal et d'autres draps.

[12] Toute cette région fait encore partie de la province de Sindou.

[13] Quand on a fait les cinq journées dont je viens de parler, on arrive à une province entièrement dévastée qui s'appelle Thebet. Nous allons en parler dans le chapitre ci-dessous.

### 132. Où l'on parle de la province de Thebet

[1] Après les cinq journées que je vous ai dites, on entre dans une |151| province qui est toute dévastée. Elle montre encore les ravages qu'y ont causés les guerres de Mongou Khaan. On y trouve nombre de cités, de bourgs et de hameaux tout écroulés et tout en ruines.

[2] On voyage pendant bien vingt journées à travers des lieux déserts, infestés d'une quantité énorme de bêtes féroces, telles que lions, ours,



onces et autres bêtes, ce qui en rend la traversée fort dangereuse. Mais voici ce qu'on a trouvé pour se tirer d'embarras.

[3] Il pousse dans cette région des cannes merveilleusement grosses et grandes et je vais vous dire jusqu'où arrive leur grosseur. Elles ont bien trois palmes de tour et quinze pas de long. D'un nœud à l'autre, la distance est au moins de trois palmes. Or sachez que les marchands et autres voyageurs qui se trouvent dans cette contrée pendant la nuit prennent de ces cannes et en font un feu. Car, lorsqu'elles sont en feu, les dites cannes explosent avec de tels éclats et de tels craquements que les lions, ours et autres bêtes sauvages sont saisis d'une folle épouvante: ils s'enfuient aussi loin qu'ils peuvent et pour rien au monde ne s'approcheraient du feu. Par de tels feux on se garantit des bêtes féroces qui sont si nombreuses dans cette région.

[4] C'est parce que les ravages de la guerre l'ont rendue inhabitée que les bêtes féroces se sont multipliées incroyablement dans la région, au point que, n'étaient ces cannes dont je viens de vous parler, personne ne pourrait passer par là.

[5] J'ajouterai là-dessus quelques autres détails, car la chose en vaut la peine. Je vais vous dire plus clairement jusqu'où peut arriver le bruit des dites explosions.

[6] Sachez donc que l'on prend les dites cannes toutes vertes et qu'on les jette, plusieurs ensemble, sur un feu de bûches bien nourri. Quand les cannes sont restées sur le dit grand feu un certain temps elles commencent à se tordre et à se fendre par le milieu en faisant une telle explosion qu'on peut bien l'ouïr, de nuit, à la distance de dix milles. Et croyez bien que qui n'y est pas habitué en est tout épouvanté, si horrible à l'ouïe est ce fracas. Sachez aussi que les chevaux qui n'ont jamais ouï ce bruit s'effrayent tellement quand ils l'entendent qu'ils rompent leur licous et tous les liens qui les retiennent, et qu'ils s'enfuient. Cela est arrivé à plus d'un voyageur. Or donc, quand on a des chevaux que l'on sait ne pas être accoutumés à ce bruit, on a soin de leur bander les yeux [152] et de leur lier les quatre jambes de telle manière que, lorsqu'ils doivent ouïr ces grandes explosions et qu'ils veulent s'échapper, ils ne puissent pas le faire. Et ainsi, comme je vous l'ai dit, les voyageurs échappent pendant la nuit, eux et leurs bêtes, aux lions, aux onces et autres mauvaises bêtes, si nombreuses dans ce pays.

[7] Pendant les vingt journées que j'ai dites, on ne trouve ni auberges ni vivres, sauf peut-être, pour ce qui est de vivres, tous les trois ou quatre jours. Il est de toute façon nécessaire d'emporter des aliments pour soi et pour les bêtes.

[8] Quand on a fait ces vingt longues journées, trouvant toujours beaucoup de bêtes féroces et cruelles, très dangereuses et très redoutables, on arrive à une région où il n'est plus rare, de voir paraître, par ci par

là, sur les escarpements des montagnes, des habitations, des hameaux et des bourgs.

[9] Et on trouve, dans ces bourgs et ces hameaux, quant au mariage des femmes, l'usage que je vais vous dire.

[10] Sachez donc que pour rien au monde un homme ne prendrait pour femme une pucelle: ils disent qu'elle ne vaut rien la femme qui n'a pas eu commerce avec de nombreux hommes. Ils croient que la femme qui n'a jamais partagé la couche d'un homme est haïe des dieux, car, si elle était chère à leurs dieux, les hommes la désireraient et la rechercheraient. Aussi les hommes n'ont-ils pour elle qu'horreur et mépris. Voici donc comment ils se comportent.

[11] Sachez donc que, quand des gens de quelque autre région sont de passage dans la contrée dont nous parlons et qu'ils y ont dressé leurs tentes pour faire étape, les vieilles femmes des bourgs et des hameaux s'empressent de conduire à ces tentes les filles qu'elles ont à marier – celles-ci y arrivent en groupes plus ou moins nombreux, de dix, de vingt, de trente, de quarante – et elles les offrent aux hommes pour qu'ils en fassent ce qu'ils veulent et couchent avec elles. Et les hommes les prennent et font d'elles ce qu'ils veulent. Ils les retiennent tout le temps qu'ils veulent, toujours cependant dans le dit lieu, car ils ne peuvent pas les emmener dans une autre région. Puis, quand les hommes en ont joui autant qu'ils ont voulu et que l'heure du départ est arrivée, alors chacun d'eux doit donner à la fille avec laquelle il a couché quelque bijou, ou quelque autre souvenir, pour que, quand arrivera le moment de prendre mari, elle puisse montrer qu'elle a déjà eu des amants. Et il faut que chaque jeune fille parvienne de cette manière à avoir à son cou plus de vingt souvenirs. Car, un souvenir à peine gagné, ces jeunes filles le suspendent à leur cou pour montrer qu'elles ont déjà eu bien des amants et que beaucoup d'hommes ont déjà couché avec elles. Celle qui porte le plus grand nombre de souvenirs et peut ainsi montrer qu'elle a eu le plus d'amants et que le plus d'hommes ont couché avec elle, celle-là est estimée meilleure que les autres et ils l'épousent plus volontiers. Car ils disent que plus que les autres elle est chère aux dieux. Cependant, lorsque de telles femmes sont devenues leurs épouses, ils les gardent jalousement. Car ils considèrent comme une des pires vilénies de toucher à la femme d'autrui et ils se gardent tous beaucoup d'une action aussi vilaine.

[12] Vous voilà maintenant informés de ces usages matrimoniaux qui bien méritaient d'être connus. Voilà une contrée où devraient bien aller les jeunes gens de seize à vingt-quatre ans!

[13] Les gens sont idolâtres et d'une méchanceté épouvantable. Ils n'ont garde de considérer comme une faute de voler ou de tuer. Ce sont les plus grands brigands et les plus grands larrons du monde.

[14] Ils vivent de la chasse, à savoir du gibier, à plumes et à poil, qu'ils prennent, du bétail, des produits que leur fournit la terre.

[15] Et sachez qu'il y a dans cette contrée beaucoup de ces bêtes qui font le musc. Ils les appellent dans leur langage *gudder*. Elles sont en si grand nombre que dans tout le pays on sent cette odeur, et cela à cause du musc que les dites bêtes répandent à chaque lune. Car, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il se forme près du nombril des dites bêtes une apostume, une sorte d'excroissance pleine de sang: et ce sang est le musc. Or, à chaque lune, la dite apostume, trop pleine, laisse échapper un peu de ce sang. Et ainsi, étant donné l'abondance de telles bêtes dans ces régions et la quantité des lieux où est répandu le musc, la province entière en est parfumée. Et ces mauvaises gens ont de bons chiens qui en prennent en grande quantité. Aussi ont-ils du musc à profusion.

[16] Ils n'ont ni monnaie ni papier-monnaie, de celui du Grand Khaan. Ils se servent du sel comme monnaie.

[17] Ils s'habillent très pauvrement. Leurs vêtements sont en effet de peaux de bêtes, de toile de chanvre et de bouracan.

[18] Ils ont leur langue à eux et se nomment Thebet.

[19] Cette province de Thebet est fort grande. Je vous en parlerai encore brièvement, comme vous le pourrez ouïr.

### 133. Où l'on parle de la province de Thebet

[1] Thebet est une très grande province. C'est une province si grande qu'elle comprend huit royaumes et une très grande quantité de cités et de bourgs. Elle confine avec le Mangi et avec beaucoup d'autres provinces. Comme nous venons de le dire, les habitants sont tous [154] idolâtres. Ils ont leur langue à eux. Ils sont de redoutables larrons.

[2] Il y a, en plusieurs lieux, des fleuves, des lacs et des montagnes où on trouve en grande quantité l'or en paillettes.

[3] La cannelle y vient en grande abondance.

[4] Cette province est un bon débouché pour le corail. On l'y vend à un prix très élevé. Et cela parce qu'ils s'en servent pour faire des colliers que leurs femmes sont heureuses de mettre à leur cou et pour faire au surplus de belles parures pour les statues de leurs idoles.

[5] Sachez encore qu'on fait dans cette province beaucoup de camelots et d'autres étoffes: d'or et de soie, de futaine.

[6] Il y croît maintes épices qu'on n'a jamais vues dans nos pays.

---

132 14 à savoir] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

132 19 *Thebet*] *sostituisce Tèbet (in tutto il testo).*

[7] Sachez aussi qu'ils ont les plus habiles enchanteurs et les meilleurs astrologues, à leur point de vue, qui soient dans ce pays-là: je veux dire que n'en a de meilleurs aucune des provinces qui l'entourent. Car ils sont capables de faire, par art diabolique, les plus terribles enchantements, les choses les plus prodigieuses à voir et à ouïr. Ils font, par exemple, venir des tempêtes et des foudres quand ils le veulent, et, quand ils le veulent, ils les font cesser. Ils accomplissent une quantité de choses étonnantes que par prudence je me retiens de raconter, car trop grande serait la stupeur de ceux qui me lisent.

[8] Ces Thebet sont des gens de mœurs détestables.

[9] Ils ont de très grands chiens mâtins, gros comme des ânes, dont ils se servent pour prendre les animaux sauvages de toutes sortes, mais qui sont surtout excellents pour prendre les bœufs sauvages, appelés *beyamini* qui sont très grands et féroces et qui se trouvent, dans ces régions, en grande quantité. Ils ont aussi d'autres chiens de chasse de toute espèce.

[10] Ajoutons qu'ils ont des montagnes où naissent en grande quantité de fort bons faucons laniers et de fort bons faucons sacrés, au vol très rapide et sachant très bien oiseler.

[11] Et maintenant nous laisserons cette province de Thebet: quelque sommaires qu'elles soient, les choses que j'ai dites font déjà bien voir ce qu'elle est. Nous allons maintenant vous parler d'une autre province qu'on appelle Gheindou.

[12] Quant à ce Thebet, bien que je ne l'aie pas encore dit expressément, il faut bien comprendre qu'il appartient au Grand Khaan. Il est sous-entendu qu'appartiennent au Grand Khaan tous les autres royaumes, provinces et régions qui sont notés dans ce livre, sauf seulement ces provinces dont nous avons parlé au début et qui appartiennent au fils [155] d'Arghon, comme je vous l'ai dit. Ces provinces mises à part, toutes les autres notées dans ce livre sont au Grand Khaan. Au cas même où vous ne le trouviez pas écrit, il faudra cependant le comprendre ainsi.

[13] Mais laissons ce sujet et parlons de la province de Gheindou.

### 134. Où l'on parle de la province de Gheindou

[1] Gheindou est une province vers le ponant. En disant «ponant», nous n'entendons pas dire au ponant de nos contrées. Comme nous sommes partis de lieux qui sont situés entre le levant et le vent grec, et que nous allons vers le ponant, nous disons ainsi que les contrées où nous arrivons sont au ponant: au ponant, bien entendu, de celles d'où nous sommes partis.

---

133 13 Gheindou] *sostituisce* Gaïndou (*in tutto il testo*).

[2] Cette province n'est pas, comme la province du Thebet, partagée en plusieurs royaumes différents. Elle constitue un seul royaume. Un royaume qui avait jadis son propre roi, mais où aujourd'hui le Grand Khaan, devenu maître de la province, envoie des gouverneurs choisis par lui.

[3] Ils sont idolâtres et appartiennent au Grand Seigneur.

[4] Cités et bourgs y sont nombreux. La ville principale s'appelle aussi Gheindou et est construite à l'entrée de la province.

[5] Il y a, dans cette province, un grand lac salé où l'on trouve beaucoup de perles: perles qui sont, il est vrai, d'une parfaite blancheur, mais ne sont pas rondes. Elles sont, au contraire, on pourrait dire, noueuses et semblent être formées de quatre, cinq, six perles, ou plus encore, réunies ensemble. Le Grand Khaan n'en permet la pêche à personne, car, s'il en laissait prendre autant que le lac en peut donner, on en pêcherait tant qu'elles deviendraient trop communes et perdraient toute valeur. Il va de soi que, quand il en veut, le Grand Seigneur ne se fait pas faute d'en faire pêcher. Mais seulement pour lui. Si un autre en voulait prendre, il serait aussitôt puni de mort.

[6] Sachez aussi qu'il y a pareillement, dans cette province, une montagne dans laquelle on trouverait en grande quantité certaines pierres appelées turquoises, qui sont des pierres d'une très grande beauté. Mais on ne peut les extraire que sur l'ordre du Grand Seigneur.

[7] Il y a dans cette province, quant aux femmes, une coutume que je vais vous dire.

[8] Nul ne se croit déshonoré si un étranger, ou quelque personne que ce soit, profite de son épouse, ou de sa fille, ou de sa sœur, ou de quelque autre femme de sa maison: il est même très heureux qu'on couche avec elles. Car ils disent que par ce fait leur dieu et leurs idoles leur font davantage du bien et leur donnent en grande abondance les biens temporels. Aussi accordent-ils leurs femmes aux étrangers avec toute [156] la libéralité que vous allez ouïr.

[9] Sachez donc que lorsqu'un homme de cette contrée voit arriver un étranger dans sa maison, qu'il veuille y loger ou qu'il ait pour y entrer un autre motif, il sort aussitôt de chez lui, après avoir ordonné chaleureusement à son épouse et aux autres femmes de la maison de faire en tout et complètement les volontés de l'étranger. Il va, lui, à ses affaires, ou à son champ ou à ses vignes, et ne revient pas chez lui tant que l'étranger y demeure. Et sachez que maintes fois il y demeure trois jours et couche, ces trois jours-là, dans le lit de ce malheureux et s'en donne avec sa femme. Pour avertir qu'il est toujours dans la maison, l'étranger se sert de ce signal: il fait suspendre au dehors son chapeau ou quelque autre objet. Cela

---

134 5 au contraire] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

veut dire qu'il est toujours là. Tant qu'il voit le dit signal à sa maison, le pauvre n'y revient pas. Et c'est ainsi dans toute la province.

[10] Pour justifier cette coutume les gens de ce pays invoquent la raison dont nous avons déjà parlé, à savoir leur certitude que leurs dieux sont contents qu'ils aient envers les étrangers des bontés de cette sorte et que justement à cause de cela ils deviennent envers eux des donateurs plus généreux de biens temporels. Le Grand Khaan a bien interdit un tel usage. Mais ils n'ont pas cessé de l'observer, car tout le monde en est content et ils ne s'accusent jamais l'un l'autre.

[11] J'ajouterai que dans les bourgs et hameaux situés sur les pentes escarpées des montagnes, dans le voisinage des routes, il y a des hommes qui ont de belles épouses et qui les offrent, pour qu'ils en jouissent à leur volonté, aux marchands de passage. Ces derniers donnent aux dites femmes quelque échantillon de toile fine, peut-être une demi-brasse, ou quelque autre bagatelle de peu de valeur. Et son plaisir une fois pris, le voyageur monte à cheval et s'en va. Mais alors le mari et la femme se mettent à le railler et à lui crier des paroles de ce genre: «O toi! Fais un peu voir, là où tu vas, ce que tu emportes de nos biens! Montre un peu, ô vagabond, quel gain tu as fait! Regarde au contraire ce que tu nous as laissé à nous, ce que tu as oublié!» Et ils lui montrent l'échantillon de toile qu'ils ont gagné avec lui, «Nous avons eu ceci de toi, ô malheureux, et tu n'emportes rien de nous!» Et ils se moquent ainsi de lui. Telle est leur coutume.

[12] Et voici de quelle sorte est la monnaie qu'ils emploient.

[13] Sachez donc qu'ils ont de l'or en barres. Ils le pèsent et il vaut ce qu'il pèse de *saggi*. Mais ils n'ont pas de monnaie frappée. Quant à la petite monnaie, ils la font de sel et je vais vous dire de quelle manière.

[14] Ils ont des eaux salées dont ils tirent le sel. Ils font [157] bouillir ces eaux dans des poêles et quand elles ont bouilli pendant une heure elles se condensent en une espèce de pâte. On jette cette pâte en moule. Les morceaux qu'on obtient ainsi ont la grosseur d'un pain de deux deniers et peuvent peser environ une demi-livre. Ils sont plats dessous et arrondis dessus. Quand ils sont faits, on les met près du feu, sur des pierres cuites bien chaudes, et là ils sèchent et deviennent durs. Sur cette espèce de monnaie est empreint le scel du Grand Seigneur. Et cela ne peut être fait que par des officiers expressément désignés par le Grand Khaan. Quatre-vingts des dits morceaux de sel valent un *saggio* d'or fin. Telle est la petite monnaie qu'ils emploient.

[15] Sachez en outre que les marchands se rendent avec ces monnaies de sel chez les habitants des montagnes, dans les lieux sauvages et peu fréquentés. Et là, ils ont un *saggio* d'or pour soixante, cinquante ou quarante de ces monnaies de sel, selon que le lieu est plus sauvage et les gens plus éloignés des cités et des populations civilisées. Et cela vient du fait qu'ils ne peuvent, faute d'acheteurs, vendre leur or aussi souvent qu'ils le voudraient. Ce que nous disons de l'or vaut aussi pour le musc et pour

d'autres produits. Aussi donnent-ils l'or à bon marché. Ajoutons qu'ils le trouvent dans les fleuves et dans les lacs, comme je vous l'ai dit.

[16] Les marchands vont aussi par les montagnes, par tous les lieux de la province de Thebet dont on a parlé plus haut, où a semblablement cours la monnaie de sel. Et ils en ont un grand gain et un grand profit, car les gens de ces lieux se servent des monnaies de sel non seulement pour s'acheter les choses qui leur sont nécessaires, mais aussi pour assaisonner leurs aliments. Pour ce dernier usage, on n'emploie pas dans les cités des monnaies entières, mais seulement des débris de monnaie. Les monnaies entières sont employées pour les achats.

[17] Ils ont en très grande quantité les bêtes qui font le musc. Les chasseurs les prennent et leur arrachent le musc qu'elles ont sur elles. Aussi ont-ils du musc à foison. Le profit qu'ils en tirent est très grand.

[18] Ils ont beaucoup de bons poissons qu'ils pêchent dans le lac que je vous ai dit, où l'on trouve les perles.

[19] Les lions, les loups cerviers, les ours, les daims, les cerfs et les chevreuils y sont nombreux, ainsi que les oiseaux de toute espèce.

[20] Ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils se font du vin avec le froment et le riz, mêlés à plusieurs sortes d'épices, et c'est une fort bonne boisson.

[21] Dans cette province abondent les clous de girofle. C'est un petit arbre qui les produit, aux feuilles semblables à celles du [158] laurier, mais un peu plus longues et plus étroites. La fleur est blanche et petite, comme celle de nos giroflées. Ils ont aussi en abondance le gingembre et la cannelle et maintes autres épices qu'on n'apporte jamais dans nos pays et qu'il est donc inutile de mentionner.

[22] Nous laisserons maintenant cette partie de la province de Gheindou où se trouve, comme il a été dit plus haut, la capitale de la province. Nous parlerons du reste de la province, [de la dite cité de Gheindou au grand fleuve Brius où la province se termine].

[23] Quand on quitte la dite cité de Gheindou, on chevauche dix journées et l'on trouve nombre de bourgs et de hameaux. Les gens sont de la même sorte et ont les mêmes coutumes que ceux dont je viens de parler. Ils ont beaucoup de gibier, à poil et à plumes.

[24] Quand on a fait ces dix journées, on trouve un grand fleuve qui s'appelle Brius et marque la frontière de la province de Gheindou. Dans ce fleuve on trouve en quantité l'or en paillettes. Ses rives abondent en cannelle. Le dit fleuve va se jeter dans la Mer Océane.

[25] Or laissons ce fleuve, car il n'y a plus rien qui mérite d'être conté. Nous parlerons d'une autre province, appelée Karadjan, comme vous allez l'ouïr.

---

134 23 Les gens sont de la même sorte et ont les mêmes coutumes] *sostituisce* Les gens ont les mêmes modes de vie.

135. *Où l'on parle de la grande province de Karadjan [et tout d'abord du royaume de Yatchi].*

[1] Le dit fleuve passé, on se trouve dans la province de Karadjan. C'est une province si grande qu'elle compte bien sept royaumes différents. [Je vous parlerai d'abord de celui d'entre eux qui s'appelle Yatchi].

[2] Le royaume de Yatchi est vers le ponant.

[3] Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Il est vrai qu'ils ont un roi à eux, mais c'est un petit-fils du Grand Seigneur. Il s'appelle Esentemur. C'est un très grand roi, riche et puissant. Il maintient on ne peut mieux ses états dans l'ordre, car il est sage et preux.

[4] On chevauche dans la direction du ponant, à partir du fleuve ci-dessus nommé, pendant cinq journées, trouvant maintes cités et maints bourgs, à travers un pays où naissent d'excellents chevaux. Les gens vivent de l'élevage du bétail et de la culture du sol. Ils ont leur langue à eux, très difficile à entendre.

[5] Au bout de ces cinq journées, on trouve la cité la plus importante, celle qui est la capitale du royaume, appelée Yatchi. C'est une cité grande et noble. Marchands et partisans y sont nombreux.

[6] Il y a plusieurs sortes de gens. On y trouve en effet en [159] quantité considérable des gens qui adorent Mahomet. Il y a aussi un petit nombre de turcs qui sont chrétiens nestoriens. Mais la supériorité est aux idolâtres.

[7] Ils ont du froment et du riz en abondance. Mais ils ne mangent pas de pain de froment parce qu'il est, dans cette province, malsain. Ils mangent du riz. Ils font avec du riz et des épices une boisson très belle et très claire, qui enivre comme le vin.

[8] Leur monnaie est la suivante. Ils paient avec des porcelaines blanches, à savoir avec ces coquillages qu'on trouve dans la mer et qu'on met au cou des chiens. Ils donnent à quatre-vingts porcelaines la valeur d'un *saggio* d'argent, ce qui correspond à deux gros de Venise. Et sachez que huit *saggi* d'argent fin valent un *saggio* d'or fin.

[9] Ils ont des puits saumâtres d'où ils tirent le sel et de ce sel vivent tous les habitants de la contrée. Je vous assure que le profit qu'en retire le roi n'est pas mince.

[10] Sachez aussi qu'ils ne s'inquiètent guère que l'un touche à la femme de l'autre, pourvu que ce soit la femme qui fait les avances.

[11] Voilà ce que nous avons à vous dire à propos de ce royaume. Nous vous parlerons maintenant du royaume de Karadjan. Mais auparavant je vous conterai une chose qui me revient seulement en ce moment en mémoire.

[12] Sachez donc qu'ils ont un lac, qui a bien cent milles de tour, dans lequel se trouve une très grande quantité de poissons, parmi les meilleurs du monde. Ils sont très gros et de toutes les espèces.



[13] Sachez en outre que les gens de cette contrée mangent crue la chair des gelines, des moutons, des bœufs et des buffles. Les pauvres gens vont à la boucherie et prennent le foie cru aussitôt qu'on le tire du corps des bêtes, le tranchent menu, le mettent dans une sauce à l'ail et le mangent sans plus ainsi. Et ils font de même pour toutes les autres chairs. Les gentilshommes mangent eux aussi la chair crue, mais, après l'avoir fait hâcher menu, ils la mettent dans une sauce à l'ail mêlée de bonnes épices. Puis ils la mangent avec autant de plaisir que nous mangeons la chair cuite.

[14] Et maintenant nous vous parlerons du royaume de Karadjan que nous avons nommé ci-dessus.

136. [*Où l'on parle d'un autre royaume de la grande province de Karadjan appelé également Karadjan*]

[1] Quand on a quitté la cité de Yatchi et qu'on a chevauché dix journées vers le ponant, on trouve le royaume de Karadjan. La cité capitale du royaume s'appelle aussi Karadjan.

[2] Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Roi du [160] royaume est un des fils du Grand Khaan, qui a nom Kogatchi.

[3] En cette province on trouve de l'or en paillettes. Dans les fleuves, s'entend. On trouve aussi de l'or dans les lacs et les montagnes, mais en morceaux plus gros que les paillettes. Ils ont tant d'or qu'ils donnent un *saggio* d'or pour six *saggi* d'argent.

[4] Dans cette province aussi on se sert comme monnaie des porcelaines dont nous avons parlé plus haut. Et il faut noter qu'elles ne se trouvent pas, ces porcelaines, dans le pays, mais qu'elles y viennent de l'Inde.

[5] C'est dans cette région que naissent les fameux grands reptiles, les fameux grands serpents, qui sont de proportions si démesurées que nul ne peut ne pas être frappé de stupeur, je ne dis pas à les voir, mais rien qu'à en entendre parler. Ils sont vraiment, ces reptiles, une chose très horrible à voir. Et je vais vous dire quelle est leur grandeur et leur grosseur.

[6] Il y en a, sans mentir, qui sont longs de dix pas et gros comme un gros tonneau. Ils ont en effet quelque dix palmes de tour. Ce sont les plus grands. Ils ont sur le devant, près de la tête, deux courtes jambes sans pieds, mais munies chacune de trois onglons, deux petites et un grand, semblables aux serres des faucons ou aux griffes des lions. Ils ont la tête énorme, les yeux plus grands qu'un pain de quatre deniers et tout luisants, la bouche assez grande pour engloutir un homme d'une seule fois, les dents très grandes et pointues. Ils sont si démesurément grands et si terribles qu'il n'y a homme ni bête qui ne les redoute et qui n'en ait peur. Il y en a aussi de plus petits, longs de cinq à huit pas.

[7] On les prend de la manière suivante.

[8] Sachez que pendant le jour, à cause de la grande chaleur, ils restent cachés sous terre. La nuit, ils sortent pour paître et pour manger et ils prennent toutes les bêtes qu'ils peuvent atteindre. Ils vont boire aux fleuves, aux lacs, aux sources. Ils sont si grands, si gros, si lourds que lorsque, la nuit, ils s'avancent sur le sable pour aller manger ou boire, ils font dans le sable un sillon si profond qu'il semblerait qu'on y a roulé une tonne à vin, pleine. Or, les chasseurs qui veulent s'emparer de ces reptiles placent un piège dans les lieux où ils voient qu'ils ont coutume de passer. S'ils trouvent que, pour aller boire, le reptile a l'habitude de suivre un certain chemin et que ce chemin mène à une rive escarpée, ils plantent sur le chemin, là où il est en pente, un gros et solide pieu de bois, assez profondément pour qu'on l'aperçoive à peine. Sur ce pieu est fixée une lame d'acier bien affilée et coupante comme un rasoir ou comme un fer de lance, en saillie d'environ une palme au-dessus [161] du pieu, et un peu inclinée du côté d'où vient généralement le serpent. Et ils recouvrent le tout de sable pour que le reptile ne voie rien. De ces pieux ainsi garnis de lames les chasseurs en plantent un grand nombre. Et quand vient le moment où le reptile, ou pour mieux dire le serpent, se dirige vers le fleuve pour boire et qu'il arrive au lieu où sont les dits pièges, comme son allure se précipite à cause de la pente, il vient heurter si fort contre les dites lames que celles-ci lui entrent dans la poitrine et l'ouvrent jusqu'au nombril, de telle sorte qu'il meurt aussitôt. Les chasseurs sont avertis de sa mort par les cris que poussent les oiseaux. Alors seulement ils viennent sur les lieux, car autrement ils n'oseraient pas s'en approcher. Voilà donc comment les chasseurs prennent les dites bêtes.

[9] Quand ils les ont prises, ils extraient de leur ventre le fiel, qu'ils vendent très cher. Car sachez qu'on se sert beaucoup de ce fiel comme médicament. Si par exemple un homme est mordu par un chien enragé, on lui en donne à boire un peu - le poids d'un petit denier - et il guérit aussitôt. De même, quand une femme n'arrive pas à enfanter et qu'elle souffre et pousse de grands cris, on lui donne un peu de ce fiel de serpent et aussitôt qu'elle l'a bu, la femme enfante à l'instant. On s'en sert dans un troisième cas: quand on a quelque tumeur. Il suffit d'appliquer dessus un peu du dit fiel pour être guéri en peu de jours. Pour ces raisons, le fiel de ces grands serpents est très apprécié dans cette région. Et sachez aussi qu'ils vendent au plus haut prix la chair de ces serpents, car elle est très bonne à manger et les gens la recherchent beaucoup.

[10] Sachez encore que les dits serpents ne se font pas faute de chercher les repaires où les lions, les ours et les autres bêtes féroces font leurs petits. S'ils parviennent à les découvrir, ils dévorent tout, petits et grands.

[11] Je vous dirai aussi que, dans cette contrée, les chevaux sont très nombreux. On va les vendre en Inde. Et sachez qu'ils leur arrachent deux ou trois nœuds de l'os de la queue, pour qu'ils ne puissent pas frapper de leur queue ceux qui les montent et démener la queue en courant. Car

ils trouvent très laid que le cheval démène la queue en courant. Je vous dirai en outre que les gens de cette région montent avec de longs étriers comme chez nous les Français. (Je note ce détail parce que les Tartares et presque tous les autres peuples – [dans les pays dont nous parlons] – ont des étriers courts, ayant l'habitude, lorsqu'ils lancent leurs flèches, de se dresser debout sur leur cheval).

[162] [12] Ils ont des armures de cuir de buffle renforcées par des plaques de fer. Ils ont des lances, des écus, et des arbalètes. Et ils empoisonnent tous leurs carreaux.

[13] Quant au poison, ils en sont toujours munis, tous, hommes et femmes, surtout les malfaiteurs. Et cela pour le cas où l'un d'eux serait pris après avoir commis quelque chose pour laquelle il devrait être soumis à la torture. Car, plutôt que de subir les tourments de la flagellation, il en est qui préfèrent jeter le poison dans leur bouche et l'avaler pour mourir le plus vite possible. Mais la chose est prévue et les autorités tiennent toujours prêts des excréments de chien pour faire vomir au malfaiteur le poison dans le cas où il l'ait avalé pour se soustraire aux tourments. Tel est le remède qu'ont trouvé les autorités et dont on fait un grand usage.

[14] Je vous dirai encore une autre chose qu'ils faisaient avant que le Grand Khaan les conquît.

S'il arrivait qu'un étranger bel et noble, qu'un homme quel qu'il fût ayant une 'bonne ombre' vînt loger dans la maison de quelqu'un de cette contrée, son hôte le tuait pendant la nuit, l'empoisonnant ou le faisant mourir de quelque autre manière. Mais ne croyez pas qu'ils le fissent pour lui voler son argent. Ils agissaient ainsi parce qu'ils croyaient que sa 'bonne ombre' et sa bonne grâce, son esprit et son âme, resteraient dans la maison. Pour cette raison, ils en faisaient périr beaucoup, avant que le Grand Khaan les eût conquis. Mais, depuis que le Grand Khaan les a conquis, il y a environ trente-cinq ans, ils n'observent plus ce méchant usage, par crainte du Grand Seigneur qui ne le permet pas.

[15] Vous voici informés de cette province. Nous vous parlerons maintenant d'une autre contrée, comme vous allez l'ouïr ci-après.

### 137. Où l'on parle de la grande province de Zardandan

[1] Quand on part de Karadjan et qu'on va vers le ponant cinq journées, on arrive dans une province appelée Zardandan.

[2] Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan.

[3] La cité principale de la province s'appelle Wontchan.

[4] Les habitants de cette contrée ont toutes les dents en or, c'est-à-dire que chacune de leurs dents est recouverte d'or. Ils font en or une forme qui s'adapte à leur denture et en recouvrent ainsi toutes leurs dents, celles

de dessus aussi bien que celles de dessous. Et cela, les hommes seuls le font et non les femmes.

[5] Les hommes se font aussi, autour des jambes et des bras, au moyen d'une raie de points noirs, une espèce de bande ou de ceinture qu'ils dessinent de la manière suivante. Ils prennent cinq aiguilles liées ensemble et se piquent la peau de manière à ce que le sang en [163] jaillisse, puis ils mettent par dessus une teinture noire qui ne s'efface jamais plus. Et ils considèrent comme chose noble et belle d'avoir cette bande de points noirs.

[6] Ajoutons que les hommes sont tous chevaliers, à leur manière. Ils ne font rien si ce n'est qu'ils vont à la guerre et qu'ils prennent du gibier. Ce sont les femmes qui font tout, aidées par les hommes qu'ils ont pris et conquis et qui leur servent d'esclaves. Esclaves et femmes font toutes les besognes.

[7] [Et je vais vous dire une coutume qu'on trouve dans cette région].

[8] Quand la femme a enfanté, on lui prend le nouveau-né, on le lave et on l'enveloppe de draps, puis le mari se met au lit à la place de l'accouchée et tient l'enfant avec lui. Il reste au lit une vingtaine de jours – ou même plus selon les usages – et ne se lève qu'en cas de nécessité. Et tous ses parents et amis viennent le voir, s'entretiennent avec lui et lui font grande fête. Et ils font ainsi parce qu'ils disent que la femme a déjà eu beaucoup de mal à porter l'enfant dans son ventre et que pour cette raison il est juste que, pendant un certain temps – vingt jours ou plus comme nous l'avons dit – elle ne se fatigue pas davantage. Aussi la femme, dès qu'elle a enfanté, se lève-t-elle de son lit et fait tous les travaux de la maison. Et sert son mari dans son lit comme si c'était lui l'accouché.

[9] Ils mangent de toute chair, cuite et crue. Ils mangent du riz cuit avec de la viande et avec d'autres choses, selon leurs usages. Ils boivent du vin qu'ils font avec du riz et avec de bonnes épices, lequel vin est très bon.

[10] Leur monnaie est l'or. Mais ils se servent aussi des porcelaines. Et sachez qu'ils donnent un *saggio* d'or pour cinq d'argent, et cela vient de ce que la mine d'argent la plus proche est à cinq mois de voyage. Pour cela nombreux sont les marchands qui y viennent avec beaucoup d'argent qu'ils changent avec les dites gens, donnant cinq *saggi* d'argent pour un *saggio* d'or. Et les marchands en ont grand profit et grand gain.

[11] Les gens de cette contrée n'ont ni idoles ni églises, mais ils adorent le plus âgé de la maison. Car ils disent: «C'est de lui que nous sommes sortis».

[12] Ils n'ont ni alphabet ni écriture. Et cela n'est pas étonnant, car ils habitent dans des lieux impraticables, dans de grands bois et dans de grandes montagnes, où l'on ne peut aller en été pour rien au monde, car, en été, l'air y est si corrompu et si mauvais qu'aucun étranger n'y pourrait échapper à la mort. Il faut noter toutefois que, lorsqu'ils ont à traiter l'un avec l'autre, ils prennent un morceau de bois, carré ou rond, et le fendent

en deux: l'un prend une moitié, l'autre l'autre moitié. Mais auparavant ils y font deux ou trois [164] cochés: autant de cochés qu'ils croient. Et quand on en vient au paiement, celui qui doit payer, en monnaie ou autrement, se fait restituer la moitié du morceau de bois que l'autre avait.

[13] Et vous devez savoir que, dans toutes les provinces dont je viens de parler – Karadjan, Wontchan, Yatchi – il n'y a aucun médecin. Quand ils sont malades, ils appellent leurs magiciens, c'est-à-dire ceux qui enchantent les diables et gardent les idoles. [Et les choses se passent de la manière que je vais vous conter].

[14] Quand les dits magiciens sont arrivés, le malade leur dit tous ses maux. Alors les magiciens commencent aussitôt à jouer de leurs instruments, à tourner et à danser, jusqu'à ce que l'un d'eux tombe à la renverse et soit étendu de son long sur la terre ou sur le plancher, la bouche pleine d'écume, semblable à un cadavre. C'est le signe que le diable lui est entré dans le corps. Il reste ainsi couché sans signe de vie. Et quand les autres magiciens, car il en est venu plusieurs, voient qu'un des leurs est tombé de la manière que vous avez ouïe, ils commencent à lui parler et à lui demander quelle maladie a le malade. Et l'autre, [à savoir l'esprit malin qui est entré dans son corps], leur répond: «Tel esprit l'a frappé pour telle offense qu'il lui a faite». Et il nomme un esprit. Les magiciens reprennent, [s'adressant à l'esprit qui parle par la bouche de leur compagnon]: «Nous te prions de lui obtenir son pardon. S'il faut, pour que la santé lui soit rendue, que nous donnions quelque chose, nous sommes prêts à satisfaire toutes vos volontés». Après qu'ils ont dit beaucoup de paroles et beaucoup supplié, l'esprit qui est dans le corps du magicien gisant à terre, se décide à répondre. Si le malade doit mourir, il répond de la manière suivante, disant: «Ce malade a tant méfait contre tel esprit et est si mauvais homme qu'il ne veut pour rien au monde lui pardonner». C'est la réponse qu'on donne quand le malade doit mourir. Si au contraire le malade doit guérir, l'esprit qui est dans le corps du magicien répond et dit: «L'offense a été grave, mais cependant on lui pardonnera. Que le malade prenne donc, s'il veut guérir, deux ou trois moutons qui soient de telle ou telle façon, qu'ils aient par exemple la tête noire; qu'il prépare dix breuvages, ou plus, très chers et très savoureux; et que tout cela soit offert par lui en sacrifice à telle idole et à tel esprit. Qu'il convie en outre au dit sacrifice tel nombre de magiciens et tel nombre de ces femmes qui sont au service des esprits et des idoles, afin qu'ils rendent tous à la dite idole et au dit esprit grand tribut de louange et de jubilation». Quand les magiciens ont eu cette réponse, les amis du malade font aussitôt tout ce que les magiciens leur prescrivent. Ils prennent les moutons faits [165] comme ils disent qu'il faut les prendre. Ils font les breuvages aussi bons et aussi grand nombre qu'il leur est par eux commandé. Les moutons occis, ils en répandent le sang dans les lieux qu'ils leur indiquent, en hommage et offrande à tel esprit. Puis ils font cuire les moutons dans la maison du

malade. Et là viennent les magiciens et les dites femmes, autant qu'il leur en est demandé par les magiciens. Et quand ils sont tous arrivés, quand les moutons et les breuvages sont prêts, ils commencent alors à jouer, à danser, à chanter leurs laudes en l'honneur des esprits. Ils répandent un peu du bouillon de la chair des dits moutons et un peu des breuvages qu'ils ont préparés. Ils ont aussi de l'encens et du bois d'aloès et ils encensent çà et là par la maison. Quand ils ont ainsi fait pendant un certain temps, l'un d'eux tombe à la renverse et les autres lui demandent si le malade a obtenu le pardon et s'il guérira. Le magicien tombé ne répond pas tout de suite que l'esprit lui a pardonné, mais qu'ils doivent faire encore telle ou telle chose et qu'alors il aura son pardon.

Et les amis du malade font aussitôt la chose demandée. Alors l'esprit répond que, le sacrifice ayant été fait et toutes les choses demandées ayant été accomplies, le pardon lui est accordé et qu'il sera bientôt guéri. Quand ils ont obtenu cette réponse, qu'ils ont répandu du bouillon et des breuvages et on fait de grandes illuminations et de grands encensements, ils disent que l'esprit s'est mis enfin de leur côté. Et alors les magiciens et les femmes qui sont avec eux au service des esprits mangent les moutons et boivent les breuvages, se donnant grand plaisir et grande fête. Puis chacun s'en retourne chez soi.

[15] Et lorsque tout cela est fait, le malade guérit aussitôt.

[16] Car les réponses des dits magiciens se vérifient presque toujours. Si par hasard le malade ne guérit pas, ils disent alors que le sacrifice a été falsifié, c'est-à-dire que ceux qui ont préparé les mets les ont goûtés avant d'avoir donné sa part à l'idole.

[17] Il est entendu que ces cérémonies ne se font pas pour tous les malades, mais seulement une ou deux fois par mois pour quelque riche notable. Il faut ajouter que cet usage est observé aussi dans toute la province du Khataï et dans celle du Mangi, chez tous les idolâtres, peut-on dire, les médecins n'étant pas nombreux.

[18] Je vous ai donc décrit les us et coutumes de ces gens et comment les dits magiciens savent enchanter les esprits. Nous laisserons maintenant ces gens et cette province et nous vous parlerons d'autres régions, comme vous le pourrez ouïr.

[166] 138. *Où l'on parle d'une très belle bataille qui eut lieu entre l'armée du Grand Khan et le roi de Mien*

[1] Je dois vous dire que j'oubliais de vous parler d'une très belle bataille qui eut lieu dans le royaume de Wontchan et qui mérite bien qu'on en parle dans notre livre. Nous vous en ferons un récit détaillé et nous vous dirons pourquoi elle eut lieu et de quelle manière on combattit.

[2] Il faut d'abord savoir qu'en l'an 1277 de l'Incarnation du Christ le Grand Khaan envoya de nombreuses troupes dans les royaumes de Wontchan et de Karadjan pour la garde et le salut de ces royaumes: pour empêcher que d'autres peuples vinsent les assaillir. Car le Grand Khaan n'y avait encore envoyé aucun de ses fils, comme il le fit dans la suite, quand il y mit comme roi Esentemur, [qui n'était pas, à proprement parler, un de ses fils, mais qui était son petit-fils], né d'un fils à lui qui était mort. Or il advint que le roi de Mien et de Bangala - un roi très puissant en terres, en trésor, en hommes, qui n'était pas pour lors soumis au Grand Khaan mais que celui-ci n'allait pas tarder à conquérir et à déposséder de ses deux royaumes - il arriva, dis-je, que ce roi de Mien et de Bangala, quand il sut que l'armée du Grand Khaan était à Wontchan, se dit qu'il fallait marcher sur elle avec des forces telles que pas un ne pût échapper à la destruction, afin que le Grand Khaan n'eût jamais plus l'envie d'envoyer une autre armée dans ces régions. Ayant formé cette décision, le dit roi fit de très grands préparatifs et vous allez voir lesquels.

[3] Sachez donc tous que ce roi put finalement disposer de bien deux mille éléphants, de la plus grande taille. Sur chacun d'eux il fit construire une bretèche de bois très forte, très bien faite et très bien arrangée pour le combat. Sur chaque bretèche il y avait au moins douze hommes, bien munis de ce qu'il faut pour combattre. Certaines en portaient seize ou même plus. Il réunit au surplus bien quarante mille hommes entre cavaliers et fantassins (ces derniers en petit nombre). Il se prépara donc bien, comme il convenait au grand et puissant roi qu'il était. C'était là vraiment, je vous l'assure, l'armée qu'il fallait pour une grande bataille.

[4] Que vous dirai-je encore? Quand il eut fait les grands préparatifs que je vous ai dits, le roi ne perdit pas un instant. Il se mit aussitôt en route avec tous ses gens, pour marcher sur l'armée du Grand Khaan, laquelle se trouvait à Wontchan. Ils allèrent tant, sans trouver d'aventure digne de mention, qu'ils arrivèrent à trois journées de l'armée des Tartares. Là, le roi mit son camp pour faire un peu de halte et reposer ses soldats.

[5] Quand le commandant des troupes tartares sut de façon certaine [167] que ce roi marchait contre lui avec tant de gens, il dut bien avoir peur, car il n'avait que douze mille hommes à cheval. Mais il était, il faut bien le dire, homme très vaillant de sa personne et bon capitaine. Il s'appelait Nescradin. Il ordonna ses troupes avec grand soin et leur donna les instructions nécessaires. Il s'efforça autant qu'il le put de défendre le pays et ses gens. Mais pourquoi allonger ce récit? Sachez donc que les douze mille cavaliers tartares dont Nescradin disposait s'en vinrent tous dans la plaine de Wontchan et qu'ils attendirent là que les ennemis vinsent les attaquer. Par le choix de ce lieu comme champ de bataille ils montrèrent bien qu'ils étaient des gens sensés et qu'ils avaient des chefs habiles. Car vous devez savoir qu'à côté de cette plaine se trouve une forêt très grande et très touffue.

[6] De la manière que vous venez d’ouïr les Tartares attendaient l’ennemi dans la dite plaine. Mais laissons un peu les Tartares, dont il nous faudra reparler bientôt, et parlons de leurs ennemis.

[7] Sachez donc que, lorsque le roi de Mien se fut un peu reposé avec son armée, il partit d’où il était et se mit en chemin. Ils marchèrent tant qu’ils arrivèrent à la plaine de Wontchan où les Tartares tout prêts, les attendaient. Et quand ils furent arrivés dans la dite plaine, à un mille des ennemis, le roi fit ranger les éléphants avec leurs bretèches, avec, dans les bretèches, les hommes bien armés pour le combat. Il ordonna très bien et très sagement ses hommes à pied et à cheval, en sage roi qu’il était. Et, quand tout fut bien en ordre, il se mit en marche vers l’ennemi avec toute son armée.

[8] Quand les Tartares les virent venir, ils ne donnèrent aucun signe d’épouvante. Ils montrèrent qu’ils étaient les preux et hardis soldats qu’ils étaient. Ils s’ébranlèrent comme un seul homme, en bel et bon ordre, selon les règles, dans la direction de l’ennemi. Ils étaient déjà tout près de lui et il n’y avait plus qu’à commencer la bataille quand les chevaux des Tartares, à la vue des éléphants, s’épouvantèrent de telle manière que les Tartares ne purent plus les faire avancer vers les ennemis. Malgré tous les efforts, ils reculaient terrifiés. Et le roi et ses gens, avec les éléphants, continuaient à avancer.

[9] Quand les Tartares virent cela, ils en furent consternés et ne savaient que faire, car il était évident que, si l’on ne pouvait pas faire avancer les chevaux, tout était perdu. Ils surent toutefois se tirer d’affaire très habilement et je vais vous dire de quelle manière.

[10] Sachez donc que les Tartares, lorsqu’ils virent leurs chevaux si épouvantés, mirent tous pied à terre. [Comme il y avait tout près d’eux la forêt dont j’ai parlé plus haut], ils y conduisirent [168] leurs chevaux et les attachèrent aux arbres. Puis ils prirent leurs arcs, encochèrent leurs flèches et les lancèrent contre les éléphants. Ils en tirèrent un nombre incroyable. Et il y eut parmi les éléphants une énorme quantité de blessés. Les gens du roi tiraient eux aussi des flèches en grand nombre contre les Tartares et leur livraient un très dur assaut. Mais les Tartares étaient de bien meilleurs hommes d’armes que leurs ennemis et se défendaient vaillamment. Que vous dirai-je encore? Sachez que les éléphants, lorsque les flèches tartares, comme je vous l’ai dit, en eurent blessé la plus grande partie, prirent la fuite vers les gens du roi: avec tant de précipitation qu’il semblait que le monde entier dût crouler. Rien ne les arrêta, pas même la forêt lorsqu’ils arrivèrent à ses bords. Ils pénétrèrent dedans, rompant leurs bretèches, ruinant et détruisant toutes choses. Ils allaient çà et là par le bois, affolés et aveuglés par l’épouvante.

[11] Quand les Tartares virent que les éléphants avaient pris la fuite de la manière que vous avez ouïe, ils ne perdirent pas de temps, mais aussitôt ils reprirent leurs chevaux, remontèrent à cheval et fondirent



sur le roi et ses gens. Ils commencèrent la bataille à coups de flèches: bataille très cruelle et terrible, car le roi et ses gens se défendaient avec beaucoup de vaillance. Quand ils eurent lancé et tiré toutes leurs flèches, ils mirent la main à leurs épées et à leurs masses et ils s'assailirent très durement. Ils se donnaient de terribles coups. On aurait pu en voir donner et recevoir, des grands coups d'épée et de masse! C'est alors qu'on aurait pu voir massacrer cavaliers et chevaux! C'est alors qu'on aurait pu voir couper mains et bras, bustes et têtes! Le nombre n'était pas petit, je vous l'assure, de ceux qui tombaient à terre morts ou navrés à mort! Les cris et les bruits étaient si grands qu'on n'aurait pas ouï le dieu tonnant. La mêlée et la bataille étaient de toutes parts grandes et horribles. Mais les Tartares étaient, à n'en pas douter, supérieurs. Bien malheureuse fut pour le roi et ses gens l'heure où commença cette bataille, tant il y en eut, ce jour-là, d'occis!

[12] La bataille dura jusqu'à midi passé. Le moment vint où le roi et ses gens se rendirent compte qu'ils étaient en si mauvais point, avec tant de morts déjà sur le terrain, qu'on ne pouvait plus résister. Ils voyaient bien que, s'ils restaient davantage, ils seraient tous occis.

Aussi ne voulurent-ils plus demeurer et ils se mirent à fuir aussi vite qu'ils purent. Ce fut alors pour les Tartares le moment de les chasser, de les abattre. Le massacre fut si cruel que c'était pitié de le voir.

[13] Quand ils les eurent poursuivis un certain temps, les Tartares s'arrêtèrent et allèrent dans le bois pour prendre les éléphants. Et sachez qu'ils coupaient les grands arbres pour les mettre devant les [169] éléphants afin de les empêcher d'avancer, mais tout cela ne servait à rien pour les prendre. Pour les avoir, ils furent forcés de recourir à ceux des hommes du roi qui avaient été faits prisonniers: car les éléphants ont plus d'intelligence que tous les autres animaux. Ils prirent ainsi plus de deux cents éléphants. C'est à partir de cette bataille que le Grand Khaan commença à avoir des éléphants en grand nombre.

[14] Ainsi alla cette bataille comme vous l'avez ouï.

### 139. *Comment l'on descend une grande descente*

[1] Quand on quitte la province dont j'ai parlé plus haut, on se trouve au commencement d'une grande descente. Elle ne dure pas moins de deux journées et demie. Pendant deux journées et demie on ne fait que descendre.

[2] Pendant ces deux journées et demie, on ne voit chose qui mérite d'être rapportée, sinon celle-ci: qu'il y a un grand marché où se fait un grand commerce. Car vous devez savoir que sur ce marché ont l'habitude de se réunir, à des jours fixés, à savoir trois fois par semaine, tous les hommes de la contrée. Ils y changent l'or contre l'argent, donnant un *sag-*

gio d'or pour cinq d'argent. Et là viennent, de pays très lointains, les marchands pour changer leur argent contre l'or des dites gens. Je vous assure qu'ils en ont grand profit et grand gain. Quant aux gens de cette contrée, nul ne peut aller chez eux, là où ils demeurent, pour les voler, tellement sont forts et loin des routes les lieux où ils habitent. Personne du reste ne sait au juste où ils demeurent parce que personne n'y va hormis eux.

[3] Quand on a fait ces deux journées et demie de descente, on arrive dans une province qui est située vers le midi, aux confins de l'Inde, et qui s'appelle Mien.

[4] On chevauche pendant quinze journées à travers des lieux écartés de toute route, à travers de grands bois, où se trouvent en grand nombre des éléphants, des unicornes et d'autres bêtes sauvages. Il n'y a ni hommes ni habitations. Nous laisserons partant ces solitudes et nous vous conterons une histoire, comme vous le pourrez ouïr.

#### 140. *Où l'on parle de la cité de Mien*

[1] Lorsqu'on a chevauché les quinze journées dont je vous ai parlé ci-dessus, par des lieux si pénibles à traverser, on trouve une cité appelée Mien, qui est très grande et très noble et qui est la capitale du royaume.

[2] Les gens sont idolâtres et ont leur langue à eux. Ils |170 |appartiennent au Grand Khaan.

[3] Il y a, dans cette cité, la magnifique chose que je vais vous dire.

[4] Sachez donc en vérité qu'il y eut jadis dans cette cité un roi riche et puissant. Quand il fut sur le point de mourir, il ordonna que sur sa tombe, c'est-à-dire sur son mausolée, fussent construites deux tours, une d'or et une d'argent. Il fixa lui-même la façon dont on devait les bâtir. [Les deux tours furent donc construites conformément à ses volontés. Pour parler d'abord de celle d'or], elle était, il est vrai, de pierre – d'une belle pierre – mais elle était toute recouverte d'une couche d'or d'au moins un doigt d'épaisseur. Elle en était si bien couverte qu'il semblait qu'elle fût d'or seulement. Elle était haute de dix pas et avait la grosseur qui convenait à une telle hauteur. Dans sa partie supérieure, elle était ronde et entièrement garnie tout autour de petites sonnettes dorées qui sonnaient toutes les fois que le vent les touchait. Et l'autre tour était d'argent et était toute semblable à la première, faite de la même manière que celle d'or, de la même grandeur et de la même forme. Elle avait aussi ses petites sonnettes, argentées. Ajoutons que le tombeau était également couvert partie de lames d'or et partie de lames d'argent.

Ledit roi avait fait faire cela pour montrer sa grandeur et pour le bien de son âme. Et je vous affirme qu'elles étaient les plus belles tours qu'on pût voir au monde et qu'elles avaient une immense valeur. Quand le soleil les frappait, elles brillaient d'un grand éclat et on les voyait de très loin.

[5] Or voici comment le Grand Khaan conquiert cette province.

[6] Vous devez savoir qu'il y avait à la cour du Grand Khaan une grande quantité de jongleurs et de saltimbanques. Il leur dit un jour qu'il voulait qu'ils allassent conquérir la province de Mien et qu'il leur donnerait pour cela des capitaines et des renforts. [Il voulait ainsi montrer au roi de Mien combien il le méprisait et le punir d'avoir pris les armes contre lui]. Les jongleurs répondirent qu'ils le feraient volontiers. Ils se mirent donc en route avec les capitaines et avec les renforts que le Grand Khaan leur donna. Que vous dirai-je encore? Sachez que les dits jongleurs, avec les gens qui les renforçaient, conquièrent la province de Mien. Quand ils l'eurent conquise et qu'ils furent arrivés à la noble cité de Mien, ils virent ces deux tours si belles et si riches. Ils en furent tout émerveillés. Ils firent savoir au Grand Khaan, là où il se trouvait, de quelle nature étaient ces deux tours et combien grandes étaient leur beauté et leur valeur et que, s'il le voulait, ils les [171] démoliraient et lui enverraient l'or et l'argent. Mais le Grand Khaan savait que le dit roi les avait fait faire pour le bien de son âme et pour qu'on se souvînt de lui après sa mort. Il dit donc qu'il ne voulait pas qu'elles fussent détruites, mais qu'elles devaient rester comme le roi qui les avait fait faire les avait voulues et ordonnées. Et il n'y a là rien d'étonnant. Car il faut savoir qu'aucun Tartare n'oserait toucher chose appartenant à un mort. Et je vous ai déjà dit que le Grand Khaan craint les choses qui ont été frappées par la justice divine - par la peste ou par la foudre - et qu'il ne veut percevoir sur elles aucun tribut.

[7] Ils ont beaucoup d'éléphants et de bœufs sauvages, grands et beaux. Ils ont des cerfs, des daims, des chevreuils et toutes sortes de bêtes en abondance.

[8] Et maintenant que je vous ai parlé de la province de Mien, nous laisserons ce sujet et nous vous parlerons d'une province appelée Bangala, comme vous pourrez l'ouïr.

#### 141. *Où l'on parle de la grande province de Bangala*

[1] Bangala est une province vers le midi qui, en l'an 1290 du Christ quand moi, Marco, j'étais [encore] à la cour du Grand Khaan, n'avait pas encore été conquise, mais toutefois les armées et les hommes du Grand Khaan y étaient déjà pour la conquérir.

[2] Sachez que cette province a ses rois et sa langue à elle. Ils sont de terribles idolâtres. La province confine à l'Inde.

[3] Il y a beaucoup d'eunuques. Cette province en fournit à tous les barons et à tous les seigneurs des provinces voisines. Ils s'en servent pour la garde de leurs femmes.

[4] Leurs bœufs sont aussi grands que des éléphants, mais toutefois pas si gros.

[5] Ils se nourrissent de viande, de lait et de riz. Ils ont beaucoup de coton. On y fait grand commerce, car ils ont de la lavande, de la galanga, du poivre, du gingembre, du sucre, et maintes autres épicerie précieuses. Les marchands indiens viennent là et y achètent, [outre lesdites épices], beaucoup de ces eunuques dont nous venons de parler. Ils y achètent aussi beaucoup d'esclaves. Et vous devez savoir que les marchands achètent dans cette province beaucoup d'eunuques et d'esclaves parce qu'ils vont ensuite les revendre dans maintes autres pays. Les eunuques surtout y abondent, car quiconque est fait prisonnier est aussitôt châtré, puis vendu.

[6] Il n'y a rien d'autre dans cette province qui mérite d'être rapporté. Nous la laisserons donc et nous vous parlerons d'une province [172] qui est vers le levant et qui a nom Kandjougou.

#### 142. *Où l'on parle de la grande province de Kandjougou*

[1] Kandjougou est une province vers le levant. Elle a son propre roi. Les gens sont idolâtres et ont leur langue à eux. Ils se sont donnés au Grand Khaan et lui paient chaque année un tribut.

[2] Et sachez que leur roi est si luxurieux qu'il n'a pas moins de trois cents femmes. S'il est quelque belle femme dans la contrée, il se hâte de l'épouser.

[3] On trouve, dans cette province, beaucoup d'or. Ils ont aussi, en grande abondance, de précieuses épices de toutes sortes, mais comme ils son très éloignés de la mer, leurs marchandises n'ont guère de valeur et se vendent à bas prix.

[4] Ils ont des éléphants en quantité et d'autres bêtes de plusieurs espèces. Ils ont beaucoup de gibier.

[5] Ils se nourrissent de viande, de lait et de riz. Ils n'ont pas de vin de raisin, mais il s'en font avec du riz et des épices, et il est très bon.

[6] Tous les gens, hommes et femmes, ont tout le corps couvert de peintures: c'est à savoir qu'ils se font peindre sur toute la personne, avec des aiguilles, des lions, des dragons, des oiseaux et d'autres figures de différentes sortes. Lesdites peintures qu'on fait avec les aiguilles se font de telle manière qu'elles ne s'effacent jamais plus. Et je vais vous dire comment elles se font.

[7] L'homme se fait tout d'abord dessiner en noir sur tout le corps les différentes figures, autant qu'il en veut et telles qu'il les veut. Cela fait, on lui lie mains et pieds et deux autres hommes, ou plus, le tiennent immobile. Alors le maître prend cinq aiguilles liées ensemble de telle sorte que quatre d'entre elles viennent se trouver comme aux quatre angles d'un carré et la cinquième au milieu. Avec ces aiguilles il le pique partout en suivant le dessin. Lesdites piqûres faites, on verse aussitôt dessus un liquide noir et alors apparaît, là où les piqûres ont été faites, la figure dessinée. Et notez

bien que la souffrance qu'ils doivent supporter est telle qu'elle pourrait bien leur tenir lieu de purgatoire! Très nombreux sont ceux qui meurent pendant qu'on les peint de telle manière, car ils perdent beaucoup de sang.

[8] Ils se font faire ces peintures partout, sur le visage même, sur le cou, sur le ventre, sur les mains, sur les jambes, sur tout le corps. Ils font cela parce que c'est pour eux un signe de grande noblesse. Plus on est couvert de telles peintures, plus on se croit noble et beau.

[9] Et maintenant nous laisserons cette province et nous vous parlerons d'une autre, nommée Annan et située vers le levant.

|173| 143. *Où l'on parle de la province d'Annan*

[1] Annan est une province vers le levant, appartenant au Grand Khaan. Les gens sont idolâtres. Ils vivent de leur bétail et des fruits de la terre. Ils ont leur langue à eux.

[2] Les femmes portent aux jambes et aux bras des bracelets d'or et d'argent d'une grande valeur. Les hommes en portent aussi, qui sont encore plus beaux et plus précieux.

[3] Ils ont quantité de bons chevaux et ils en vendent beaucoup aux Indiens qui en font grand commerce. Ils ont aussi en très grande quantité des buffles, des bœufs et des vaches, parce que l'endroit est très bon et offre d'excellents pâturages.

[4] Ils ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie.

[5] Et vous devez savoir que ces trois provinces - de Bangala, de Kandjougou et d'Annan - se suivent. De la première à la seconde il y a trente journées et il y en a quinze de la seconde à la troisième.

[6] Et maintenant nous laisserons Annan et nous irons à une autre province qui a nom Tholoman et qui se trouve à huit journées d'Annan, vers le levant.

144. *Où l'on parle de la province de Tholoman*

[1] Tholoman est une province vers le levant.

[2] Les gens sont idolâtres et ont leur langue à eux. Ils sont au Grand Khaan. Ce sont de très belles gens, quoique leur teint ne soit pas d'une parfaite blancheur, mais qu'ils soient plutôt bruns. Ce sont de bons hommes d'armes.

[3] Ils ont des cités en grand nombre, mais ils ont surtout une grande quantité de bourgs, dans de hautes et fortes montagnes.

[4] Quand ils meurent, on brûle leurs corps. Quant aux os qui restent et qui ne peuvent pas brûler, ils les prennent et les serrent dans de petits coffrets qu'ils portent sur de grandes et hautes montagnes et qu'ils mettent

dans de grandes cavernes, suspendus de telle manière que ni homme ni bêtes ne puissent les toucher.

[5] On trouve, dans cette province, beaucoup d'or. Ils se servent, pour les petits achats, des porcelaines dont je vous ai parlé plus haut. Il en est de même pour toutes les provinces susdites, à savoir Bangala, Kandjougou et Annan: elles se servent comme monnaie à la fois de l'or et des porcelaines.

[6] Les marchands ne sont pas nombreux, mais ceux qui s'y trouvent sont très riches et largement fournis de marchandises.

[7] Les gens vivent de viande, de lait et de riz. Ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font un très bon avec du riz et des épices.

[173bis] [8] Nous laisserons maintenant cette province, car il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté, et nous vous parlerons d'une cité qui a nom Souïdjou, située vers le levant.

#### 145. *Où l'on parle de la cité de Souïdjou*

[1] Souïdjou est une cité vers le levant.

[2] Quand on part de Toloman, on va pendant douze journées sur un fleuve qui baigne beaucoup de cités et de bourgs, mais il n'y a rien qui mérite d'être rapporté.

[3] Quand on a fait ces douze journées sur ce fleuve on arrive à la cité de Souïdjou, qui est très grande et très noble.

[4] Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Sachez en effet qu'ils font des draps d'écorce d'arbres, draps qui sont très beaux et dont ils s'habillent en été. Ils sont hommes d'armes. Ils n'ont d'autre monnaie que les papiers du Grand Khaan dont je vous ai parlé. Car, sachez-le bien, nous sommes désormais dans les pays qui emploient la monnaie de papier du Grand Khaan.

[5] Il y a dans ce pays tant de lions qu'aucun homme ne peut dormir la nuit hors de sa maison, car les lions le mangeraient aussitôt. Je vous dirai plus: quand les hommes vont sur le dit fleuve et doivent s'y arrêter quelque part pour y passer la nuit, s'ils ne se tiennent pas très éloignés de la rive, les lions vont à eux jusqu'au bateau, s'emparent de quelqu'un d'entre eux, s'en vont et le dévorent. Mais les hommes savent bien s'en garder et je vais vous dire comment.

[6] Il est vrai que les lions sont très grands et très dangereux, mais écoutez la chose merveilleuse que je vais vous dire. Il y a dans cette contrée des chiens assez hardis pour aller attaquer les lions. Il faut toutefois qu'ils soient deux. Avec deux chiens, un homme peut occire un lion, quelque grand et féroce qu'il soit. Voici comment.

[7] Quand un homme à cheval, muni d'un arc et de flèches et accompagné de deux grands chiens, rencontre sur son chemin un grand lion, les chiens, qui sont hardis et forts, se lancent sur le lion très courageusement

dès qu'ils l'aperçoivent. L'un d'eux l'attaque par derrière, l'autre aboie par devant. Le lion se tourne tantôt contre l'un et tantôt contre l'autre, mais les chiens savent bien l'éviter. Le lion, ne pouvant les atteindre, continue sa route. Mais les chiens, dès qu'ils voient le lion s'en aller, le poursuivent en courant et lui mordent les cuisses et la queue. Le lion se retourne, en furie, mais il ne peut les atteindre, car les chiens ne se laissent pas toucher. [173 ter] Et que vous en dire encore? Très effrayé par le fracas que font les chiens, le lion se met à la recherche d'un arbre où il puisse s'appuyer pour faire face à ses assaillants. Mais toujours les chiens le suivent, le mordant par derrière. Et le lion se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quand l'homme voit cela, il met la main à son arc et lui tire de ses flèches, une, deux, ou plus, jusqu'à ce que le lion tombe mort. Et de cette manière on en occit beaucoup, car aucun lion ne peut se défendre contre un homme à cheval accompagné de deux bons chiens.

[8] Ils ont beaucoup de soie. Ils ont aussi, en quantité, d'autres marchandises de toutes sortes, marchandises qu'on porte, par le dit fleuve, dans différents pays.

[9] Et sachez que, sur le même fleuve on fait encore douze journées, trouvant continuellement maintes cités et maints bourgs. Les gens sont idolâtres et soumis au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier, c'est-à-dire qu'ils ont la monnaie du Grand Seigneur. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils sont hommes d'armes.

[10] Au bout des dites douze journées, on se retrouve à Sindoufou, dont notre livre parle plus haut.

[11] On part de Sindoufou et on chevauche pendant bien septante journées à travers des provinces et des pays où nous avons déjà été et qui ont été décrits plus haut dans notre livre. Au bout de septante journées, on arrive à Tchoudjou que nous connaissons déjà.

[12] On part de Tchoudjou et l'on chevauche quatre journées, trouvant nombre de cités et de bourgs, où son très florissants le commerce et l'industrie. Ils sont idolâtres et ont la monnaie du Grand Khaan leur Seigneur, à savoir la monnaie de papier.

[13] Au bout de quatre journées on arrive à la cité de Khatchanfou qui est vers le midi et appartient à la province du Khataï.

[14] Comment est cette cité de Khatchanfou, c'est ce que nous allons vous dire dans le chapitre qui suit.

#### 146. *Où l'on parle de la cité de Khatchanfou*

[1] Khatchanfou est une grande et noble cité du Khataï, située vers le midi.

[2] Les gens sont idolâtres et font brûler leurs morts. Il y aussi, dans cette cité, un certain nombre de chrétiens qui y possèdent une église.

[3] Ils sont au Grand Khaan et font usage de sa monnaie, la monnaie de papier.

[4] Ils vivent de commerce et d'industrie, car ils ont beaucoup de |174| soie. Aussi font-ils des draps d'or et de soie et du cendal en grande quantité.

[5] Cette cité a beaucoup de cités et bourgs sous sa dépendance.

[6] Elle est traversée par un gros fleuve sur lequel on transporte beaucoup de marchandises jusqu'à la cité de Khanbaluc. Un grand nombre de branches et de canaux le fait communiquer avec la dite ville.

[7] Et maintenant nous laisserons ce lieu et nous irons trois journées plus avant dans la direction de midi. Et nous vous parlerons d'une autre cité qui a nom Tchanglou.

#### 147. *Où l'on parle de la cité de Tchanglou*

[1] Tchanglou est aussi une très grande cité de la province du Khataï, située vers le midi et soumise au Grand Khaan. La monnaie est de papier. Les gens sont idolâtres et font brûler les morts.

[2] Et sachez que dans cette cité et dans son district on fabrique du sel en grande abondance. Et voici comment.

[3] Sachez donc qu'ils prennent une sorte de terre qui est très saumâtre. De cette terre ils font de grands tas. Ils jettent sur ces tas beaucoup d'eau, de manière qu'elle pénètre jusqu'au fond. Ils recueillent ensuite dans des conduits l'eau qui a passé à travers cette terre et qui en a absorbé le sel. Ils la mettent dans de larges et spacieuses poêles de fer, hautes au plus de quatre doigts, et ils la font longuement bouillir. De cette manière se forme le sel, très beau et très blanc, en tout petits grains.

[4] Et sachez qu'on exporte le dit sel en maintes contrées, dans toutes celles qui sont près de la ville dont nous parlons. Les gens de l'endroit y font de bons gains et le Grand Seigneur en tire une rente considérable.

[5] Cette région produit des pêches d'une saveur exquise et qui sont d'une telle grosseur qu'elles pèsent bien chacune deux livres petites.

[6] Et maintenant nous laisserons cette cité, où il n'y a plus rien qui soit digne d'être rapporté. Nous vous parlerons d'une autre cité qui s'appelle Tchangli et qui est située vers le midi. Nous vous dirons comment elle est.

#### 148. *Où l'on parle de la cité de Tchangli*

[1] Tchangli est une cité du Khataï, située vers le midi. Elle appartient au Grand Khaan. Les gens sont idolâtres et se servent de la monnaie de papier.



[2] Elle est à cinq journées de Tchanglou. Tout du long de ces cinq journées, on trouve à chaque pas des cités et des bourgs, qui tous appartiennent au Grand Khaan et qui sont tous des lieux de grand commerce, rapportant beaucoup au Grand Seigneur.

[175] [3] Et sachez qu'au milieu de la cité de Tchangli coule un grand et large fleuve sur lequel on transporte, en amont et en aval, de grandes quantités de marchandises: des soieries, des épices et d'autres choses précieuses.

[4] Et maintenant nous laisserons Tchangli, dont nous avons assez dit et nous vous parlerons d'une autre cité, à six journées de celle-ci, située vers le midi et appelée \*Tsinanfou.

#### 149. *Où l'on parle de la cité de \*Tsinanfou*

[1] Quand on part de Tchangli on fait six journées vers le midi, trouvant toujours cités et bourgs en grand nombre, de grande valeur et de grande noblesse. Les gens sont idolâtres et brûlent les morts. Ils sont sujets du Grand Khaan et se servent de la monnaie de papier. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Mais il n'y a rien de particulier qui mérite d'être rapporté dans notre livre. Aussi ne vous parlerons-nous que de \*Tsinanfou.

[2] \*Tsinanfou est une très grande cité. Ç'avait été jadis un grand royaume, mais le Grand Khaan en devint le maître par la force des armes. Sachez cependant qu'elle est encore la plus noble cité qui soit dans toutes ces contrées.

[3] Il y a une foule de marchands qui font grand commerce.

[4] La soie y est en telle abondance que c'est merveille. On y voit de nombreux jardins, beaux et agréables, pleins de toutes sortes de bons fruits.

[5] Il faut ajouter que cette cité de \*Tsinanfou a sous son pouvoir onze cités impériales, c'est-à-dire nobles et de grande valeur. Car ce sont des cités de grand commerce et de grand rapport, ayant de la soie en quantité extraordinaire.

[6] Or sachez qu'en l'an 1262 de l'Incarnation du Christ, le Grand Khaan avait envoyé un sien baron, nommé Litan Sangon, dans cette cité et province pour qu'il la gardât et protégât. Et il lui avait donné, pour assurer cette garde, quatre-vingt mille hommes à cheval. Or, quand ce Litan fut demeuré quelque temps, avec les dits cavaliers, dans la province, il s'avisait, en traître qu'il était, de commettre la grande félonie que vous allez ouïr.

[7] Il réunit tous les notables de toutes les cités de la province et décida avec eux de se rebeller contre le Grand Khaan. Ainsi firent-ils. Ils le firent avec l'assentiment de tous les habitants de la province. Car la population aussi se révolta contre le Grand Khaan. Sur tous les points, elle lui refusait obéissance.

[8] Quand le Grand Khaan sut cela, il envoya deux de ses barons, nommés [176] Adjoul et Mongataï, avec une troupe d'au moins cent mille hommes à cheval. Mais pourquoi allonger ce récit? Sachez donc que les deux barons avec leurs gens livrèrent bataille à Litan qui s'était rebellé contre le Grand Khaan. Litan avait avec lui tous les gens qu'il avait pu rassembler, soit environ cent mille hommes à cheval et une immense quantité d'hommes à pied. Mais le sort voulut qu'il perdît la bataille et qu'il y fût occis avec bien des autres.

[9] Après que Litan eut été battu et occis, le Grand Khaan fit examiner par ses juges tous ceux qui avaient été complices de la trahison. Et tous ceux qui furent trouvés coupables furent cruellement mis à mort. À tous les autres le Grand Khaan pardonna et ne fit aucun mal. Et ils furent toujours, depuis lors, de très bons sujets.

[10] Nous nous sommes assez arrêtés sur cette matière et nous pouvons maintenant la laisser. Nous allons vous parler d'une autre contrée qui est vers le midi et qui s'appelle Sindjou.

#### 150. *Où l'on parle de la noble cité de Sindjou Matou*

[1] Quand on part de \*Tsinanfou, on chevauche trois journées vers le midi, trouvant toujours force cités et force bourgs, nobles et riches, de grand commerce et de grande industrie. Il y a, à grand'foison, de la chasse et du gibier, de toute espèce. On y a de tout en grande abondance.

[2] Et quand on a fait ces trois journées, on trouve la noble cité de Sindjou Matou, très grande et très riche, de grand commerce et de grande industrie. Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier.

[3] Et sachez qu'ils ont un fleuve qui leur est de grand rapport. Je vous dirai comment.

[4] Sachez donc qu'il y a un grand fleuve qui vient du midi [177] jusqu'à cette cité de Sindjou Matou. Or, de ce grand fleuve, les gens de la cité en ont fait deux. Ils font aller l'une des moitiés vers le levant et l'autre vers le ponant, à savoir l'une vers le Mangi et l'autre à travers le Khataï. Il y a par conséquent dans cette cité une grande quantité de navires, une quantité telle que nul, ne l'ayant vu, ne pourrait le croire. Il ne s'agit pas, bien entendu, de grandes nefes, mais de nefes toutefois telles qu'il les faut pour un gros fleuve. Et sachez que lesdites nefes portent au Mangi et au Khataï une si grande quantité de marchandises que c'est merveille. Et elles sont tout aussi chargées lorsqu'elles reviennent. C'est vraiment un

---

150 1 Tsinanfou] *sostituisce* Taïdinfou.

spectacle qui tient du prodige que celui de toutes les marchandises que l'on transporte sur ce fleuve, en amont comme en aval.

[5] Et maintenant nous laisserons cette cité de Sindjou Matou et nous vous parlerons d'une autre contrée située vers le midi, à savoir d'une grande province qui a nom Lindjinfou.

151. *Où l'on parle de la grande cité de Lindjinfou*

[1] Quand on part de cette cité de Sindjou Matou, on va huit journées vers le midi, trouvant toujours nombre de bourgs et de villes, qui sont toutes très nobles, très grandes et très riches et où prospèrent le commerce et l'industrie. Les gens sont idolâtres et font brûler les morts. Ils sont au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier.

[2] Au bout de huit journées, on trouve une cité qui s'appelle Lindjinfou comme la province et qui est la capitale de la région. C'est une très noble et riche cité. Les habitants sont hommes d'armes. Cela ne les empêche pas toutefois d'avoir eux aussi un commerce et une industrie fort prospères.

[3] Ils ont grande abondance de gibier, à poil et à plumes. On y trouve en quantité tout ce qui sert à l'alimentation.

[4] Il y a dans toute la contrée une quantité de jujubes qui sont deux fois plus grosses que les dattes. Les gens de cette province mangent un pain fait avec lesdites jujubes.

[5] La cité se trouve elle aussi sur le fleuve dont j'ai parlé plus haut. Les nefes sont plus grandes que celles de Sindjou Matou. On transporte au moyen d'elles maintes précieuses marchandises.

[6] Et maintenant nous laisserons cette province et cette cité et nous continuerons à vous conter des choses nouvelles. Nous vous parlerons d'une cité appelée Pindjou, très grande et très riche.

|178| 152. *Où l'on parle de la cité de Pindjou*

[1] Quand on part de la cité de Lindjinfou, on fait trois journées vers le midi, trouvant toujours quantité de bonnes villes et de riches bourgs. On est toujours dans la province du Khataï. [2] Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Ils sont sujets du Grand Khaan. Ils sont semblables en tout à ceux des provinces dont nous avons parlé plus haut. Leur monnaie est de papier.

---

150 1 rubr *Lindjinfou*] *sostituisce* 'Lindjin'.

[3] On trouve dans cette contrée aussi le meilleur gibier du monde entier, à poil et à plumes. Ils ont en grande abondance tout ce qu'il faut pour vivre.

[4] Au bout de ces trois journées, on trouve une cité appelée Pindjou, qui est très grande et très noble et où sont très florissants le commerce et l'industrie.

[5] Ils ont de la soie en très grande abondance.

[6] Cette cité est à l'entrée de la grande province du Mangi. Aussi, dans cette cité, les marchands chargent-ils leurs charrettes de toutes sortes de marchandises qu'ils portent çà et là par le Mangi, dans différentes villes et bourgs. C'est une cité qui rapporte beaucoup au Grand Khaan.

[7] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être conté. Aussi laisserons-nous ce lieu et nous vous parlerons d'une autre cité appelée Tchoudjou, située aussi vers le midi.

153. *Où l'on parle de la cité de Tchoudjou [et des contrées qui la séparent du grand fleuve de Kharamoran]*

[1] Quand on part de la cité de Pindjou, on fait deux journées vers le midi, à travers de très belles contrées, abondantes en toutes sortes de biens, riches en gibier de toute sorte, à poil et à plumes.

[2] Au bout de deux journées, on trouve la cité de Tchoudjou, très grande et très riche, où l'on fait beaucoup de commerce et il y a beaucoup d'industries. Les gens sont idolâtres et font brûler les morts sur le bûcher. Leur monnaie est de papier. Ils sont sujets du Grand Khaan.

[3] Il y a de fort belles plaines et de beaux champs. Le froment et tous les blés y viennent en abondance.

[4] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être noté. Aussi nous en irons-nous et vous parlerons-nous des autres villes qu'on rencontre en continuant notre chemin.

[5] Quand on quitte la cité de Tchoudjou, on va bien trois journées vers le midi, à travers de très belles contrées, où l'on trouve continuellement [de belles cités], de beaux bourgs et hameaux, de [179] belles cultures de terres et de champs, beaucoup de gibier de toute sorte, abondance de froment et de tous les autres blés. Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier.

[6] Au bout de ces trois journées, on trouve le grand fleuve de Kharamoran, qui vient du pays du Prêtre Jean, fleuve dont je vous ai déjà dit la grandeur et la largeur extraordinaires. Car sachez bien qu'il est large d'un

---

153 6 dont je vous ai déjà dit la grandeur et la largeur extraordinaires] *sostituisce* très grand et très large.

mille. Il est très profond, de sorte que de grandes nefes y peuvent naviguer. Il est très poissonneux et on y pêche des poissons fort gros.

[7] Il y a sur ce fleuve au moins quinze mille nefes qui toutes appartiennent au Grand Khaan et qui servent à transporter ses armées aux îles de la mer, car, sachez-le, la mer n'est qu'à une journée de ce lieu. Sachez aussi que les dites nefes exigent chacune au moins vingt marins et qu'elles portent une quinziane de chevaux, outre les hommes et les vivres.

[8] [Outre ces nefes dont je viens de parler], il y a sur ce fleuve une multitude telle d'[autres] bateaux que je n'ose en dire le nombre de peur qu'on ne m'accuse de mensonge. Non seulement dans ce lieu, mais dans beaucoup d'autres, partout où s'élève une cité sur les rives dudit fleuve.

[9] Sur l'une et l'autre rive du fleuve, en face l'une de l'autre, s'élèvent deux cités: l'une s'appelle Coïgandjou et l'autre Kouadjou. Mais sachez que l'une est une ville très grande et l'autre une petite ville.

[10] Il suffit de passer le dit fleuve pour se trouver dans la grande province du Mangi.

[11] Puisque dans la province du Mangi nous pouvons nous considérer comme arrivés, je vous conterai de quelle manière elle a été conquise par le Grand Khaan.

[12] Mais je dois auparavant vous avertir, [avant de quitter le Khataï] qu'il ne faut pas croire que nous ayons décrit point par point toute la province du Khataï. Les pays dont nous avons parlé n'en constituent pas la vingtième partie. Je m'en suis tenu à ce que j'ai appris dans le voyages qu'il m'arrivait, à moi-même Marco, de faire à travers cette province. J'ai décrit les cités qui se sont trouvées sur mon passage, omettant celles qui étaient de côté et à l'intérieur. Car il eût été trop long de parler de toutes.

#### 154. *Comment le Grand Khaan conquiert la grande province du Mangi*

[1] Il faut savoir que de la grande province du Mangi était seigneur et roi Facfur, un très grand roi, si puissant en trésor, en hommes et [180] en terres qu'il y en avait bien peu au monde de plus grands que lui. De plus grand et plus puissant que lui, pour être exact, il n'y avait que le Grand Khaan. Mais sachez qu'il était dépourvu de toute vaillance guerrière. Tout son plaisir était le commerce des femmes et de faire du bien

**153 7** outre les hommes et les vivres] *sostituisce* outre les hommes, les armements et les vivres.

**153 9** Kouadjou] *sostituisce* Caïdjou.

**153 12** Je m'en suis tenu [...] sur mon passage] *sostituisce* Je m'en suis tenu au parcours que moi-même, Marco, j'avais coutume de suivre en traversant cette province. J'ai décrit les cités qui se trouvaient sur mon passage, omettant celles qui étaient de côté et à l'intérieur.

aux pauvres gens. Dans toute sa province, il n'y avait pas un seul cheval. On n'y connaissait ni batailles, ni armes, ni armées, la province du Mangi étant un lieu naturellement très fort, [à l'abri, apparemment, de toute attaque]. Toutes les cités y sont en effet entourées d'eaux, larges et profondes. Il n'y en a pas une seule qui n'ait autour d'elle une ceinture d'eaux plus large qu'une portée d'arbalète et d'une grande profondeur. On n'entre dans les cités que par des ponts. Pour peu que les habitants eussent été des hommes d'armes, ils n'eussent jamais perdu leur province. Mais ils n'étaient ni doués d'esprit guerrier ni accoutumés aux choses de la guerre: aussi la perdirent-ils.

[2] Or donc, il arriva qu'en l'an 1268 de l'Incarnation du Christ le Grand Khaan qui règne maintenant, à savoir Khoublaï, envoya dans cette province un sien baron, nommé Bayan Tchincsan, [pour qu'il en entreprît la conquête]. Il faut savoir que se prononcent de la même manière, dans la langue du Mangi, le nome Bayan et le mot qui signifie 'cent yeux': aussi peut-on croire que *Bayan Tchincsan* et *Cent-Yeux Bayan* sont un seul et même mot.

Or le roi du Mangi était assuré par ses astrologues qu'il ne pourrait perdre son royaume que par le fait d'un homme qui aurait cent yeux.

[3] Ledit Bayan s'en vint donc au Mangi avec une multitude énorme de gens à cheval et à pied que le Grand Khaan lui avait donnée. On lui avait donné également une grande quantité de nefs qui devaient lui amener en cas de besoin les renforts nécessaires.

[4] Dès qu'il fut arrivé avec toute son armée à l'entrée du Mangi, à savoir devant cette cité de Coïgandjou où nous sommes arrivés et dont nous allons vous parler plus loin, il invita les gens de la cité à se rendre au Grand Khaan. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en feraient rien. Quand Bayan vit cela, il passa outre. Il arriva devant une autre cité qu'il somma pareillement de se soumettre. Elle aussi ayant refusé il continua sa marche en avant. Il agissait ainsi parce qu'il savait que derrière lui, [dans les lieux qu'il venait de quitter], allait arriver une grande quantité de nouvelles troupes que le Grand Khaan lui envoyait. Que vous dirai-je encore? Il se présenta ainsi devant cinq villes dont aucune ne voulut ni combattre ni se rendre. Il n'en fut pas de même de la sixième. Bayan la prit de force [et fit occire tous ceux qui s'y trouvaient]. Après celle-là, il en prit une deuxième, puis une troisième, et continua si bien de la même manière qu'il prit douze cités

---

**154 2** *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».* | Il faut savoir que [...] même mot] *sostituisce* Il faut savoir que se prononcent de la même manière le nom *Tchincsan* et les mots qui signifient *cent yeux*: aussi peut-on croire que *Bayan Tchincsan* et *Bayan Cent-Yeux* s'équivalent.

**154 3** et à pied] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

l'une après l'autre. Mais pourquoi allonger mon récit? |181| Le fait est que Bayan, quand il eut pris toutes lesdites cités, s'en alla tout droit à la capitale du royaume, laquelle est appelée Kinsaï et où demeuraient le roi et la reine. Quand le roi vit Bayan avec son armée, il eut grand'peur. Il se partit de la dite cité avec beaucoup de ses gens sur une flotte d'au moins mille vaisseaux et il s'enfuit dans les îles de la Mer Océane. La reine resta dans la cité avec beaucoup de gens et s'efforçait de se défendre le mieux qu'elle pouvait.

[5] Or il arriva qu'un jour la reine demanda comment s'appelait celui qui commandait l'armée ennemie. On lui dit qu'il s'appelait Cent-Yeux. Quand la reine sut qu'il se nommait Cent-Yeux, elle se souvint aussitôt de la prédiction des astrologues, d'après laquelle un homme qui aurait cent yeux devait leur enlever le royaume. Elle se rendit sans plus à Bayan. Et lorsque la reine se fut rendue, toutes les autres cités et tout le royaume se rendirent. Toute idée de résistance fut abandonnée.

[6] Ce fut là certes une bien grande conquête. Car il n'y avait aucun royaume au monde qui valût la moitié de celui-là. On croit rêver si l'on songe à la quantité d'argent que le roi de ce royaume pouvait dépenser.

[7] Et je vous dirai quelques-unes de ses générosités: [générosités que seulement un roi aussi riche que lui pouvait se permettre].

[8] Sachez donc que chaque année il faisait élever plus de vingt milles petits enfants. Et voici comment. Dans cette province on expose les enfants aussitôt qu'ils sont nés, ou du moins c'est ce que font les femmes pauvres qui ne peuvent pas les nourrir. Or le roi les faisait tous recueillir, [tant mâles que femelles]. Il faisait prendre note, pour chacun d'eux, sous quelle signe et sous quelle planète ils étaient nés. Puis il les faisait nourrir, en différents lieux et places, par les nourrices innombrables qu'il avait à ses ordres. Et quand un homme riche n'avait pas d'enfants il allait trouver le roi et s'en faisait donner autant qu'il en voulait, et ceux qui plus lui plaisaient. On pouvait aussi les rendre, une fois grands, au père et à la mère qui en faisaient la demande et qui prouvaient par écrit qu'ils étaient les parents. Ajoutez que lorsque ces enfants par lui recueillis étaient en âge de se marier, il mariait les mâles aux femelles et leur donnait au surplus de quoi vivre aisément. Il en élevait, de cette manière, bien vingt mille chaque année, tant garçons que filles.

[9] Il est une autre belle chose que ce roi faisait. S'il lui arrivait, en chevauchant par la ville, de rencontrer en quelque rue deux belles maisons et, entre les deux, une petite, il demandait |182| aussitôt pourquoi cette maison était si petite au lieu d'être grande comme les autres. S'il arrivait

---

154 4 *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni». | Le fait est] sostituisce Sa |181|chez tous.*

154 5 Cent-Yeux] *sostituisce* Bayan Cent-Yeux.

qu'on lui répondît que cette maison plus petite appartenait à un pauvre homme qui n'avait pas les moyens de la faire exhausser ni de la rendre plus belle, alors le roi ordonnait que cette petite maison fût refaite aussi belle et aussi haute que les deux qui étaient à côté.

[10] Sachez encore que le dit roi avait toujours à son service plus de mille damoiseaux et damoiselles.

[11] Il maintenait si bien son pays dans la règle qu'on n'y pouvait trouver un seul malfaiteur. Pendant la nuit, les boutiques des marchands restaient ouvertes et jamais il n'y manquait rien. On pouvait voyager de nuit comme de jour. Nul ne pourrait dire la grande honnêteté qu'on trouvait dans ce royaume.

[12] Je vous ai parlé du roi, je vous parlerai maintenant de la reine. La reine fut conduite au Grand Khaan. Et quand le Grand Seigneur la vit, il la fit honorer et servir splendidement comme il convenait à une si grande dame. Quant au roi son mari, il ne sortit plus jamais des îles de la Mer Océane et il y mourut.

[13] Aussi ne parlerons-nous plus de lui, ni de sa femme, ni de cette matière. Nous reprendrons notre description de la province du Mangi. Et nous vous décrirons par ordre et avec clarté tous les usages, toutes les coutumes et particularités de ses habitants, comme vous pourrez l'ouïr.

[14] Et nous commencerons par le commencement, c'est-à-dire par la cité de Coïgandjou.

### 155. Où l'on parle de la cité de Coïgandjou

[1] Coïgandjou est une très grande cité, très noble et très riche, située à l'entrée de la province du Mangi, vers le sirocco.

[2] Les gens sont idolâtres et font brûler leurs morts. Ils sont sujets du Grand Khaan.

[3] Il y a une très grande quantité de nefs, car vous savez déjà – je vous l'ai dit plus haut – qu'elle est sur le grand fleuve appelé Kharamoran.

[4] Il vient en cette cité une très grande quantité de marchandises, car elle est la capitale de la région. Maintes cités y font porter leurs marchandises parce que de là on peut les distribuer, par le dit fleuve, à beaucoup d'autres cités.

---

**154 10** de mille damoiseaux et damoiselles] la «*Supercorrezione*» *cassa la pericope originariamente posta dopo damoiselles*: tous vêtus à ses frais de beaux et riches vêtements.

**155 4** parce que de là on peut les distribuer, par le dit] *sostituisce* afin que de là on les envoie, sur le dit.



[5] Et sachez que dans cette cité on fabrique le sel en grande abondance: on en fournit à non moins de quarante autres cités.

[6] Aussi le profit que tire de cette cité le Grand Khaan est-il des |183| plus considérables. Car au gros revenu que lui donne le sel il faut naturellement ajouter les droits qu'il perçoit sur tout le commerce qui s'y fait.

[7] Nous vous avons parlé de cette cité. Nous la laisserons donc et nous vous décrirons une autre cité appelée Paoghin.

#### 156. *Où l'on parle de la cité de Paoghin*

[1] Quand on part de Coïgandjou, on fait une journée dans la direction du sirocco sur une chaussée qui se trouve au commencement du Mangi.

Cette chaussée est faite de très belles pierres et est de chaque côté bordée par l'eau. Car il y a d'un côté de vastes marais et de l'autre des marais d'abord, puis l'eau profonde et navigable. On ne peut pénétrer dans l'intérieur de la province qu'en passant par cette chaussée, à moins d'y arriver en bateau.

[2] Au bout d'une journée, on trouve une cité appelée Paoghin, très belle et très grande.

[3] Les gens sont idolâtres et brûlent leurs morts. Il y a aussi quelques turcs chrétiens de la secte nestorienne, qui ont dans la dite cité leur propre église.

[4] Ils appartiennent au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier.

[5] Ils vivent de commerce et d'industrie. La soie y est très abondante. On y fabrique beaucoup de draps de soie et d'or de toutes sortes.

[6] Ils ont à profusion toutes les choses nécessaires à la vie.

[7] Mais il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté. Aussi laisserons-nous cette cité et nous vous parlerons d'une autre cité qui est appelée Kaoyou.

#### 157. *Où l'on parle de la cité de Kaoyou*

[1] Quand on a quitté la cité de Paoghin et qu'on a fait une journée vers le sirocco, on arrive à une cité appelée Kaoyou, cité très grande et très noble.

**155 5** on en fournit à non moins de quarante] *sostituisce* on en fournit à plus de quarante.

**156 1** sur une chaussée qui se trouve au commencement du Mangi] *sostituisce* sur une chaussée qui donne accès au Mangi. | On ne peut pénétrer dans l'intérieur de la province] *sostituisce* On ne peut entrer dans la province.

[2] Les gens sont également idolâtres et ont la monnaie de papier. Ils sont sujets du Grand Khaan. Ils vivent de commerce et d'industrie.

[3] On y trouve à profusion tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils ont du poisson en quantité extraordinaire. Le gibier aussi, à poil et à plumes, y est extraordinairement abondant. Sachez, pour tout dire, qu'on pourrait y avoir pour un gros d'argent de Venise trois faisans.

[4] Et maintenant nous laisserons cette cité et nous vous parlerons d'une autre cité qui a nom \*Chao-pé.

[184| 158. Où l'on parle de la cité de \*Chao-pé

[1] Sachez donc que, lorsqu'on part de la cité de Kaoyou, on chevauche pendant une journée, trouvant toujours beaucoup de hameaux, de champs de métairies, et l'on arrive finalement à une cité appelée \*Chao-pé, cité qui n'est pas très grande, mais qui abonde en toutes sortes de biens.

[2] Les gens sont idolâtres et ont la monnaie de papier. Ils sont sujets du Grand Khaan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont en particulier, plusieurs marchandises d'où ils tirent de grands profits et de grands gains. La cité est située vers le sirocco. Ils ont beaucoup de nefes. Le gibier, à poil et à plumes, y abonde.

[3] Sachez aussi qu'à gauche, vers le levant, à trois journées de distance, se trouve la Mer Océane. Et de la Mer Océane à la cité dont nous parlons, en tous lieux, on fabrique le sel en très grande quantité. Et il y a dans cette contrée une autre cité qui est appelée \*Taïdjou et qui est une fort grande cité, très riche et très noble. Dans cette cité on fait tant de sel qu'il y en a assez pour toute la province.

[4] Il va de soi que le Grand Khaan en tire une rente considérable, une rente si prodigieuse qu'aurait de la peine à le croire quiconque n'a pas été sur les lieux.

[5] Les habitants sont idolâtres, ont la monnaie de papier et appartiennent au Grand Khaan.

[6] Et maintenant nous laisserons cette cité et nous retournerons à \*Chao-pé. Nous retournerons à \*Chao-pé pour en repartir, en ayant déjà tout dit. Et nous vous parlerons d'une autre cité qui est appelée Yandjou.

157 3 trois faisans] *sostituisce* trois bons faisans.

157 4 \*Chao-pé] *sostituisce* Taïdjou.

158 3 contrée] *sostituisce* région [entre Taïdjou et la Mer Océane]. | \*Taïdjou] *sostituisce* Tchindjou. | noble. Dans] *sostituisce* noble: dans.

159. *Où l'on parle de la cité de Yandjou*

[1] Quand on part de \*Chao-pé on va une journée du côté du sirocco, à travers de très belle contrées où se trouvent en nombre les bourgs et les hameaux. Et à la fin on arrive à une noble et grande cité appelée Yandjou. Elle est si grande et si puissante qu'elle n'a sous sa domination rien moins que vingt-sept autres cités, grandes et riches et de grand commerce.

[2] C'est dans cette cité que siège un des douze barons du Grand Khaan, barons qui occupent, dans l'échelle des dignités le rang le plus haut. Car elle a été choisie pour être un des douze *scieng*.

[185] [3] Les gens sont idolâtres. Leur monnaie est de papier. Ils appartiennent au Grand Khaan.

[4] Messire Marco Polo, celui même dont parle ce livre, gouverna pendant trois ans, au nom du Grand Khaan, cette cité.

[5] Ils vivent de commerce et d'industrie. On y fabrique en grande quantité des harnois pour cavaliers et pour hommes d'armes. Car vous devez savoir que sont nombreux les soldats qu'on tient dans cette cité et dans ses dépendances.

[6] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté dans notre livre. Aussi laisserons-nous cette cité pour vous parler de deux autres provinces qui font partie elles aussi du Mangi, mais qui sont situées vers le ponant. Comme il y a beaucoup de choses à en conter, nous vous en dirons tout au long les us et coutumes, en commençant par celle qui est appelée Nankin.

160. *Où l'on parle de la province de Nankin*

[1] Nankin est une province située vers le ponant. Elle fait partie elle aussi du Mangi. [Elle a pour capitale la ville qu'on appelle également Nankin] qui est une ville très noble et très riche, située vers le ponant.

**159 1** se trouvent en nombre les bourgs] *sostituisce* se trouvent nombreux les bourgs.

**159 2** du Grand Khaan, barons qui occupent, dans l'échelle des dignités le rang le plus haut] *sostituisce* du Grand Khaan [dont nous avons parlé plus haut], barons qui occupent, dans l'échelle des dignités le rang le plus haut [et dont relève, comme on l'a expliqué en son lieu, toute l'administration des provinces]. | Car elle a été choisie pour être un des douze *scieng*] *sostituisce* Yandjou est une des douze cités qu'on a choisies comme leur siège.

**159 6** provinces] *sostituisce* cités.

**160 rubr** province] *sostituisce* cité.

**160 1** Nankin est une province [...] située vers le ponant] *sostituisce* Nankin est une cité très noble et très riche, située vers le ponant. Elle fait partie elle aussi, [bien qu'elle soit vers le ponant], de la province du Mangi [où nous sommes maintenant].

[2] Les gens sont idolâtres. Ils ont la monnaie de papier et appartiennent au Grand Khaan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en abondance. Ils fabriquent toutes sortes de draps d'or et de soie.

[3] Ils ont à profusion tous les blés et tout ce qui est nécessaire à la vie, car c'est une région très fertile.

[4] Ils ont abondance de gibier.

[5] Ils font brûler les corps des morts.

[6] Il y a beaucoup de lions.

[7] Les riches marchands y sont nombreux, ce qui veut dire, naturellement, un beau revenu pour le Grand Seigneur.

[8] Et maintenant nous laisserons ce lieu, car il n'y a plus rien de remarquable à en dire. Nous allons vous parler de la très noble cité de Sanyanfou, cité trop importante pour ne pas trouver place en notre livre.

### 161. Où l'on parle de la cité de Sanyanfou

[1] Sanyanfou est une cité grande et noble de laquelle ne relèvent pas moins de douze autres cités grandes et riches.

[2] L'industrie et le commerce y sont très florissants. Les gens sont idolâtres et font brûler leurs morts. Leur monnaie est de papier. Ils sont sujets du Grand Khaan. Ils ont beaucoup de soie et fabriquent [186] plusieurs sortes de draps de soie et d'or. Chasse et gibier y sont abondants. En tant que cité, Sanyanfou a toutes les nobles choses qui conviennent à une noble cité.

[3] Or sachez que cette cité résista pendant trois ans après que tout le Mangi se fut rendu. Et pendant tout ce temps, elle eut à ses portes une grosse armée du Grand Khaan, mais seulement d'un côté, vers tramontane, car de tous les autres côtés il y avait l'eau, large et profonde. L'armée du Grand Khaan ne put donc l'assiéger que du côté de tramontane. Et de tous les autres côtés les assiégés recevaient par voie d'eau tous les vivres nécessaires. Et sachez que le Grand Khaan ne l'eût jamais prise, n'eût été une chose que vous allez ouïr.

[4] Sachez donc que depuis trois ans l'armée du Grand Khaan assiégea cette cité sans pouvoir la prendre, ce dont les assiégeants étaient profondément affligés. Messire Niccolo et messire Matteo vinrent alors à leur secours en disant: «Nous vous trouverons un moyen tel que la cité se rendra aussitôt». On écouta leurs paroles avec joie.

[5] Cela se passait devant le Grand Khaan.

---

161 4 et messire Matteo] la «*Supercorrezione*» cassa il sintagma originariamente posto dopo Matteo: et messire Marco.

[6] Car les messagers de ceux de l'armée étaient venus dire au Grand Khaan qu'ils ne pouvaient pas avoir la cité en l'assiégeant et que, de certains côtés, les assiégés pouvaient recevoir des vivres sans qu'on pût les en empêcher. Le Grand Seigneur avait dit: «Il faut absolument faire en sorte que cette cité soit prise!» C'est alors que les deux frères lui dirent: «Grand Seigneur, nous avons avec nous, dans notre suite, des hommes qui vous feront des mangonneaux capables de jeter de si grosse pierres que ceux de la cité ne pourront plus résister: ils se rendront aussitôt que le mangonneau aura jeté la première pierre dans la cité». Le Grand Seigneur leur répondit qu'il approuvait fort leur projet et il leur demanda de faire construire les dits mangonneaux aussi vite que possible.

[7] Alors messire Niccolo et son frère Matteo, qui avaient parmi les gens à leur service un alain et un chrétien nestorien qui étaient passés maîtres dans un tel genre de travail, leur ordonnèrent de construire deux ou trois mangonneaux qui pussent lancer des pierres pesant trois cents livres. Et ils en construisirent trois, très beaux et très grands, chacun desquels pouvait lancer des pierres de trois cents livres à une grande distance. Et quand les dits mangonneaux furent achevés, le Grand Seigneur et les autres barons de la cour les virent très volontiers et les firent essayer en leur présence, leur faisant jeter plusieurs pierres du poids que nous avons dit. Ils en [187] restèrent fort émerveillés et louèrent beaucoup le travail. Satisfait de l'essai, le Grand Khaan les fit transporter jusqu'à l'armée qui assiégeait Sanyanfou et qui ne parvenait pas à le prendre.

[8] Quand les mangonneaux y furent arrivés on les fit dresser et aux Tartares cela semblait la plus merveilleuse chose du monde. Que vous dirai-je encore? Quand les mangonneaux furent dressés et tendus, l'un d'eux lança une pierre dans la cité. La pierre alla frapper dans les maisons: elle brisa et détruisa tout avec un terrible fracas. Or, quand les hommes de la cité virent cette male aventure, toute nouvelle pour eux, ils en furent si ébahis et si épouvantés qu'ils ne surent plus que dire ni que faire. Ils se réunirent en conseil, mais ils ne surent trouver un moyen d'échapper aux dits mangonneaux. Ils se dirent qu'ils étaient tous perdus s'ils ne se rendaient pas. Ils décidèrent donc de se rendre de toute façon. Ils firent savoir au commandant de l'armée qu'ils voulaient se rendre, aux mêmes conditions que l'avaient fait les autres cités de la province, et qu'ils voulaient bien être sous la domination du Grand Khaan. Et le commandant de l'armée

---

**161 6** que, de certains côtés, les assiégés pouvaient recevoir des vivres] *sostituisce* et que les assiégés recevaient des vivres. | les deux frères] *sostituisce* les deux frères, et messire Marco, leur fils et neveu.

**161 7** et son frère Matteo] *sostituisce* son frère et son fils. | un alain et un chrétien nestorien] *sostituisce* deux hommes. | à une grande distance] *sostituisce* à une grande distance. Ils préparèrent aussi une soixantaine de pierres rondes, toutes égales. | Satisfait de l'essai] *sostituisce* [Satisfait de l'essai].

leur fit répondre que cela lui agréait. Aussi en reçut-il la soumission et ceux de la cité se rendirent.

[9] Or cela advint grâce à messire Niccolo et à messire Matteo. Et ce ne fut pas chose indifférente. Sachez en effet que la dite cité, avec sa province, est une des meilleures que possède le Grand Khaan. Il en tire grande rente et grand profit.

[10] Maintenant vous savez comment cette cité se rendit grâce aux mangonneaux que firent faire à messire Niccolo et à messire Matteo. Nous laisserons donc ce sujet et nous vous parlerons d'une cité qui a nom Sindjou.

### 162. Où l'on parle de la cité de Sindjou

[1] Sachez donc que, lorsqu'on part de la cité de Yandjou et qu'on fait quinze milles vers le sirocco, on arrive à une cité qui est appelée Sindjou. Elle n'est pas très grande, mais elle regorge de nefes et de marchandises. Car elle est un port. Nefes et marchandises y arrivent de divers pays en quantité extraordinaire.

[2] Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier.

[3] Cette cité de Sindjou est située sur le plus grand fleuve qui soit au monde, fleuve qui est appelé Kian. Ce fleuve est large, selon les endroits, de six à dix milles et a un cours, de la source à la mer, de cent vingt journées de long. Il reçoit une infinité d'autres fleuves qui viennent de diverses régions et qui en augmentent |188| progressivement le débit.

[4] C'est à cause de ce fleuve que la dite cité a cette quantité énorme de nefes et de marchandises que je viens de noter et que tant de choses y affluent. C'est pour cette raison qu'elle est une ville qui rapporte au Grand Khaan une belle rente et de gros tributs.

[5] Ce fleuve va si loin, traverse tant de pays et baigne tant de cités, qu'on peut m'en croire si je dis que vont et viennent sur ce fleuve plus de nefes, et avec plus de choses précieuses, avec de choses de plus grande valeur, que sur tous les fleuves et toutes les mers de la chrétienté. Je puis vous affirmer que j'ai vu en une seule fois, dans cette cité, cinq mille nefes

**161 9** messire Matteo] *sostituisce* messire Niccolo, à messire Matteo et à messire Marco.

**161 10** à messire Niccolo et à messire Matteo] *sostituisce* messire Niccolo, messire Matteo et messire Marco.

**162 1** Car elle est un port [...] en quantité extraordinaire] *sostituisce* Elle a un port où nefes et marchandises arrivent en quantité extraordinaire.

**162 3** qui est appelé Kian] *sostituisce* qu'on appelle le Kian. | une infinité d'autres fleuves] *sostituisce* maints autres grands fleuves. | volume] *sostituisce* débit.

qui toutes naviguaient sur ce fleuve. Si cette cité, sans être grande, a tant de nefes, je vous laisse estimer vous-mêmes combien doivent en avoir les autres. Sachez en effet que le dit fleuve traverse plus de seize provinces et baigne plus de deux cents grandes cités, qui toutes ont plus de nefes que Sindjou.

[6] Et nous ne parlons plus des cités et contrées situées sur les fleuves tributaires de ce grand fleuve principal, cités et contrées qui, elles aussi, ont des nefes en grande quantité.

[7] Et toutes ces nefes apportent des marchandises à la cité de Sindjou ou en emportent de là dans d'autres cités.

[8] La marchandise qu'on transporte en plus grande quantité sur ce fleuve est le sel. Les marchands le chargent dans cette cité et le transportent dans toutes les autres régions situées sur le fleuve. Ils portent aussi dans l'intérieur du pays. Car ils peuvent, en quittant le fleuve principal, poursuivre leur navigation sur les fleuves qui viennent s'y jeter et fournir ainsi de sel toutes les régions voisines de ces derniers. Pour cette raison, de toute part, de tous les points du littoral où l'on fabrique le sel, on amène le sel sur le dit fleuve jusqu'à la cité de Sindjou: là les nefes en sont chargées et le portent dans les lieux que nous avons dits.

[9] Elles portent aussi du fer.

[10] Quand elles redescendent le fleuve, les nefes apportent à la dite cité du bois, du charbon, du chanvre et maintes autres marchandises de différentes espèces dont elles fournissent les régions du littoral.

[11] Et toutes lesdites nefes ne suffisent même pas à transporter tant de choses. Beaucoup de marchandises sont transportées au moyen de radeaux.

[12] Grande est pour cette raison, nous l'avons dit déjà, la rente [189] que le Grand Khaan retire de cette cité, ou pour mieux dire de ce port.

[13] Dans ce fleuve, en maints endroits, s'élèvent des collines et des côteaux rocheux, sur lesquels sont construits des moulins d'idolâtres et d'autres habitations.

**162 5** avec plus de choses précieuses, avec de choses de plus grande valeur] *sostituisce* avec des choses plus précieuses, de plus grande valeur. | les mers de la chrétienté] *sostituisce* les mers de la chrétienté. On dirait une mer, non un fleuve. | sur ce fleuve] *sostituisce* sur ce fleuve. Et j'ai ouï dire par celui qui perçoit les droits du Grand Khaan sur le fleuve qu'il en passait chaque année deux cent mille, sans compter celle qui passent au retour

**162 8** Ils portent aussi dans l'intérieur du pays [...] de ces derniers] *sostituisce* Ils poussent aussi jusqu'à l'intérieur du pays: abandonnant le fleuve principal pour naviguer sur les fleuves qui viennent s'y jeter, ils fournissent de sel toutes les régions voisines de ces derniers.

**162 11** tant de choses. Beaucoup] *sostituisce* tant de choses: beaucoup.

**162 13** et d'autres habitations] *sostituisce* et d'autres habitations. On rencontre continuellement des villages et des lieux habités.

[14] Les nefes sont couvertes et n'ont qu'un mât, mais elles ont un grand tonnage. Sachez en effet qu'elles portent de quatre mille à douze mille quintaux de poids, en comptant comme on le fait dans notre pays.

[15] Et maintenant que nous vous avons tout bien montré, nous partirons d'ici et nous vous parlerons d'une autre cité nommée Kouadjou. Mais auparavant je veux encore vous dire une chose que j'avais oubliée et qui mérite d'être dite.

[16] Sachez donc que les nefes n'ont pas toutes des haubans de chanvre: on se borne à en mettre aux mâts et aux voiles. Mais c'est de brins de roseau que sont faites les cordelles avec lesquelles on hale les bateaux quand ils remontent le fleuve. Les roseaux dont on se sert pour cela sont ces grosses et longues cannes dont j'ai parlé plus haut, qui peuvent avoir quinze pas de longueur. Ils les rendent, les lient ensemble et en font des cordes de trois cents pas, qui sont plus fortes que si elles étaient de chanvre.

[17] Ajoutons que, pour remonter le fleuve, chaque nef a huit à douze chevaux qui la tirent.

[18] Et maintenant nous laisserons ce sujet et nous passerons à cette cité de Kaïdjou que nous venons de vous nommer.

### 163. Où l'on parle de la cité de Kouadjou

[1] Kouadjou est une petite cité située vers le sirocco.

[2] Ses habitants sont idolâtres. Ils sont sujets du Grand Khaan et ont la monnaie de papier.

[3] Elle est située sur le fleuve dont nous venons de parler.

[4] En cette cité on rassemble une très grande quantité de blés et de riz qu'on transporte ensuite à la grande ville de Khanbaluc, à la cour du Grand Khaan, par voie d'eau. N'entendez pas par la voie de mer, mais par rivières et par lacs. Il faut que vous sachiez que la plus grande partie des blés qu'on rassemble dans la cité dont nous parlons est consommée par la cour du Grand Khaan. Aussi le Grand Khaan a-t-il fait construire, [à l'intérieur même du pays], une voie navigable qui va de cette cité jusqu'à Khanbaluc. Il a fait faire d'un fleuve à l'autre et d'un lac à l'autre de grands fossés, larges et profonds, assez grands pour y faire tenir des cours d'eau [190] importants: de telle manière qu'on dirait, à les voir, de grands

**162 14** dans notre pays] *sostituisce* chez nous.

**162 15** Kouadjou] *sostituisce* Kaïdjou.

**162 16** c'est de brins de roseau que sont faites les cordelles avec lesquelles on hale les bateaux quand ils remontent le fleuve] *sostituisce* elles ont des câbles de roseau, au moyen desquels les nefes sont tirées quand elles remontent le fleuve.



fleuves. Les plus grandes nefes y peuvent naviguer. C'est ainsi qu'on va du Mangi jusqu'à la cité de Khanbaluc.

[5] On peut y aller aussi, bien entendu, par voie de terre. Car, à côté de la voie navigable, il y a aussi la voie ordinaire, la chaussée. [Aux endroits où il a fallu creuser un lit pour les eaux], on a bâti, [des deux côtés du canal, avec la terre extraite des fossés, des chaussées grandes et belles sur lesquelles on peut circuler]. Et ainsi on peut aller par eau et par terre, comme vous l'avez oui.

[6] Au milieu du fleuve, en face de la dite cité, il y a une île rocheuse sur laquelle se trouve un moûtier d'idolâtres. Il n'y a pas moins de deux cents frères. Ils ont, dans ce grand moûtier, une quantité extraordinaire d'idoles. Sachez aussi que le dit moûtier est à la tête de maints autres moûtiers d'idolâtres, comme un de nos archevêchés.

[7] Et maintenant nous laisserons ce lieu et nous passerons le fleuve. Nous vous parlerons d'une cité qui est appelée Tchinghianfou.

#### 164. Où l'on parle de la cité de Tchinghianfou

[1] Tchinghianfou est une cité du Mangi.

[2] Les gens sont idolâtres, sujets du Grand Khaan, et ont la monnaie de papier.

[3] Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en abondance. Ils fabriquent maintes espèces de draps de soie et d'or. Les grands et riches marchands y sont nombreux.

[4] Le gibier, à poil et à plumes, foisonne. Ils ont des blés et des vivres en quantité.

[5] Il y a, dans cette ville, deux églises de chrétiens nestoriens et cela depuis l'an 1278 de l'Incarnation du Christ. Je vais vous dire comment cela se fait.

[6] Sachez qu'il n'y avait eu dans cette cité aucune église chrétienne ni aucun homme qui crût dans le dieu des chrétiens jusqu'en 1278, année où un chrétien nestorien nommé Mar Sarkis en eut le commandement pour trois ans, au nom du Grand Khaan. Ce fut ce Mar Sarkis qui fit construire les deux dites églises. Et depuis ce temps, il y eut des églises chrétiennes. Mais, auparavant, il n'y avait ni églises ni chrétiens.

---

**163 5** *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

**164 6** où un chrétien nestorien nommé Mar Sarkis] *sostituisce* un chrétien nestorien, Mar-Sarkis.

[7] Et maintenant nous laisserons ce sujet et nous parlerons d'une autre cité, très grande, qui a nom Tchandjou.

165. *Où l'on parle de la cité de Tchandjou*

[1] Quand on part de la cité de Tchinghianfou, on fait trois journées |191| vers le sirocco, trouvant continuellement nombre de cités et de bourgs, riches de commerce et d'industrie. Les gens sont tous idolâtres. Ils appartiennent au Grand Khaan et ont la monnaie de papier.

[2] Au bout de trois journées, on trouve la cité de Tchandou qui est très grande et noble.

[3] Les gens sont idolâtres et sujets du Grand Khaan. Leur monnaie est de papier.

[4] Ils vivent de commerce et d'industrie. La soie y est abondante: aussi fabriquent-ils plusieurs sortes de draps de soie et d'or.

[5] Ils ont quantité de gibier, à poil et à plumes. Ils ont à profusion tout ce qu'il faut pour vivre, car la région est très fertile.

[6] Et je vous raconterai une mauvaise action que commirent ceux de cette cité et qu'ils payèrent bien cher.

[7] Sachez que, lorsque la province du Mangi fut prise par les hommes du Grand Khaan dont Bayan était le chef, il arriva que le dit Bayan envoya à cette cité une partie de ses gens qui étaient Alains et donc chrétiens avec l'ordre de l'occuper. La ville dut ouvrir ses portes. Une fois qu'ils y furent entrés, les Alains y trouvèrent du très bon vin. Ils en burent tant qu'ils furent tous ivres: si bien qu'ils s'endormirent tous d'un sommeil de plomb. Quand ceux de la cité virent que les hommes auxquels ils s'étaient rendus s'étaient mis en tel état qu'ils semblaient tous morts, ils n'hésitèrent pas un instant, mais la nuit même ils les massacrèrent tous: nul n'échappa à la mort. Quand Bayan, le seigneur de l'armée, sut que ceux de la cité avaient occis ses hommes de manière si déloyale, il y envoya d'autres troupes en nombre qui prirent la cité par la force. Et sachez que, dès qu'ils l'eurent prise, tous les habitants furent passés au fil de l'épée.

[8] Voilà comment tant d'hommes furent massacrés dans cette cité.

[9] Et maintenant nous partirons de ce lieu et nous continuerons notre route. Nous vous parlerons d'une cité appelée Soudjou.

---

**164 7** nous parlerons d'une autre cité, très grande, qui a nom Tchandjou] *sostituisce* nous vous parlerons d'une très grande cité qui a nom Tchandjou.

**165 7** envoya à cette cité [...] les Alains] *sostituisce* envoya une partie de ses gens, qui étaient alains et donc chrétiens, pour prendre cette cité. Celle-ci ouvrit ses portes. Or, elle avait deux enceintes de murs. Une fois qu'ils furent entrés dans le première enceinte. | Quand ceux de la cité] *sostituisce* à savoir ceux qui étaient à l'intérieur de la seconde enceinte.

166. Où l'on parle de la cité de Soudjou [et d'autres cités grandes et nobles]

[1] Soudjou est une très grande et très noble cité.

[2] Les gens sont idolâtres. Ils appartiennent au Grand Khaan et ont la monnaie de papier.

[3] Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en très grande quantité: aussi fabriquent-ils en très grande quantité des étoffes de soie pour leurs vêtements. Les grands et riches marchands [192] y sont nombreux.

[4] Cette ville est si grande qu'elle a environ soixante milles de tour. Les habitants sont en telle quantité que personne ne pourrait en savoir le nombre. Il est certain que si les gens du Mangi étaient hommes d'armes, ils pourraient conquérir tout le reste du monde. Mais ils ne sont pas hommes d'armes. Ce sont d'excellents marchands et d'habiles artisans en tout genre, et il y a parmi eux beaucoup de philosophes naturels, beaucoup de médecins, qui se connaissent fort bien aux choses de la nature. Il y a aussi chez eux beaucoup de magiciens et de devins.

[5] Et vous devez savoir qu'il y a bien dans cette cité six mille ponts de pierre, assez hauts pour laisser passer, au-dessous, une galère et même deux.

[6] Sachez aussi que dans les montagnes environnantes poussent la rhubarbe et le gingembre en grande abondance. Pour un gros de Venise on aurait bien soixante livres de gingembre frais, d'un gingembre très bon.

[7] Sachez encore que cette cité a sous sa domination seize autres cités très grandes, toutes très marchandes et manufacturières.

[8] Le nom de cette cité, *Soudjou*, veut dire en français 'la Terre'. Une autre cité, voisine de celle-ci, est appelée 'le Ciel'. Elles ont reçu ces noms à cause de leur grande noblesse. Quant à l'autre cité nommée 'le Ciel', nous vous en parlerons ci-après.

[9] Maintenant nous laisserons Soudjou et nous passerons à une cité qui est appelée Woudjou.

[10] Sachez donc que cette cité de Woudjou est à une journée de Soudjou. C'est une très grande et très bonne cité, au commerce et à l'industrie florissants. Mais comme on n'y voit aucune nouveauté particulière qui mérite d'être contée, nous la laisserons et nous vous parlerons d'une autre cité qui a nom Voughin.

[11] La cité de Voughin est elle aussi une très grande et très noble cité. Les gens sont idolâtres, appartiennent au Grand Khaan et ont la monnaie

**166 4** les gens] *sostituisce* tous les gens.

**166 8** 'la Terre'] *sostituisce* 'la terre'. | 'le Ciel'] *sostituisce* 'le ciel'(in tutto il capitolo).

**166 10** Voughin] *sostituisce* Woughin.

de papier. Il y a une grande quantité de soie et d'autres précieuses marchandises. Ils sont d'habiles marchands et d'habiles artisans.

[12] Et maintenant nous laisserons cette cité et nous vous parlerons de la cité de Tchangan.

[13] Sachez que la cité de Tchangan est très grande et riche. Les gens sont idolâtres, appartiennent au Grand Khaan et ont la monnaie de papier. Ils vivent de commerce et d'industrie. On y fait en grande quantité toute espèce de cendal. Chasse et gibier y abondent.

[14] Il n'y a rien d'autre à dire: aussi partirons-nous et continuerons |193| notre route. Nous vous parlerons d'une autre cité. C'est de la noble cité de Kinsai, capitale du royaume du Mangi, que nous allons maintenant vous parler.

### 167. *Où l'on parle de la noble cité de Kinsai*

[1] Lorsqu'on a quitté la cité de Tchangan, on fait une journée à travers un très beau pays, où l'on trouve maintes villes et maints bourgs, très nobles et très riches, qui vivent de commerce et d'industrie. Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Leur monnaie est de papier. Ils ont en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme.

[2] Et quand on a fait une journée, on arrive à l'archinoble cité qui est appelée Kinsai, nom qui veut dire en français 'la Cité du Ciel'.

[3] Puisque nous sommes arrivés là, nous allons vous conter toute sa grande noblesse. Et certes il vaut la peine, pour cette cité, de le faire. Car elle est, à n'en pas douter, la plus noble et plus riche cité qui soit au monde. Nous vous conterons donc toutes ses merveilles en réglant notre exposé sur ce que la reine du Mangi, avant que la ville tombât aux mains des assiégeants, fit savoir par écrit à Bayan, le conquérant de la province, pour qu'il pût le communiquer au Grand Khaan, afin que ce dernier, apprenant la grande noblesse de la ville, fût touché de pitié et ne la fit ni dévaster ni détruire. Je vous exposerai donc tout, en bon ordre, conformément au contenu de cet écrit. Tout y était parfaitement vrai, comme j'ai pu, moi, Marco Polo, le voir ensuite de mes propres yeux.

[4] Cet écrit disait tout d'abord que la cité de Kinsai a quelque cent milles de tour et qu'il y a en elle douze mille ponts, la plupart en pierre. (Car il y en a aussi quelques-uns qui sont en bois). Tous ces ponts, ou du moins la plupart d'entre eux, ont l'arc si haut qu'une grosse nef peut passer dessous. Des nefs de moindre grandeur peuvent passer sous n'importe lesquels des autres ponts. Et il ne faut pas s'étonner que les ponts soient en pareil nombre. Il s'agit d'une ville qui est plongée, peut-on dire, tout entière dans l'eau, si nombreuses sont les eaux qui la sillonnent et l'entourent. Il faut donc qu'il y ait beaucoup de ponts pour que l'on puisse aller d'un endroit à l'autre dans la cité.

[5] Je dois vous dire en effet que la cité est située de la manière suivante. Elle a sur l'un de ses côtés un lac d'eau douce, très limpide, et sur un autre côté un très gros fleuve. Ce dernier [194] se distribue, par une quantité de canaux, grands et petits, à travers la ville, en tout sens. Il recueille, en passant, toutes les immondices, puis il va se jeter dans le lac ci-dessus nommé. Il sort ensuite du lac et coule jusqu'à la Mer Océane. (On doit à cela l'air excellent de la ville). Et sachez qu'on peut aller partout dans la cité, non seulement par les rues ordinaires, mais par les dits canaux. Rues et canaux sont si larges et grands que chars et barques peuvent y passer commodément, transportant les choses nécessaires aux habitants. La cité est aussi longée, sur un de ses côtés, par un fossé qui peut bien avoir quarante milles de long: fossé très large, que remplit d'une partie de ses eaux le dit fleuve. Ce fossé fut construit par les anciens rois du pays pour pouvoir y dériver les eaux du fleuve chaque fois qu'il déborderait. Il sert aussi comme fortification de la cité. Car la terre qu'on en tira lors de sa construction fut placée sur le bord interne de manière à former une sorte de levée autour de la ville.

[6] Dans l'écrit de la reine du Mangi on disait aussi que la ville avait douze corporations, une pour chacun des principaux métiers, à savoir des plus florissants, car ceux de moindre importance ne se peuvent pas compter. Et le dit écrit ajoutait que chaque corporation avait douze mille boutiques, c'est-à-dire douze mille établissements, avec au moins dix hommes - et quelquefois quinze, vingt, trente, quarante - par boutique. Tous n'étaient pas maîtres, bien entendu, mais au service d'un maître. Et je vous fais remarquer que cette multitude d'artisans est bien nécessaire si l'on pense que Kinsai fournit de tout maintes autres cités de la province. Les marchands y sont si nombreux et si riches et leurs commerces sont si vastes que personne ne pourrait en donner une idée qui approche du vrai, tellement les chiffres de leurs affaires sont au-dessus du concevable. Je vous dirai aussi que tous les chefs des établissements dont j'ai parlé - de même que tous les notables en général et leurs épouses - ne font rien de leurs mains. Leur vie est délicate et propre comme s'ils étaient des rois. Leurs épouses sont aussi une chose très délicate et angélique.

[7] Et il vous faut savoir que, lorsque régnait le roi du Mangi dont j'ai parlé plus haut, une loi en vigueur alors obligeait chacun à exercer le métier de son père. Aurait-on eu cent mille besants, on ne pouvait laisser la profession de son père ou en prendre une autre. Non qu'ils fussent obligés à travailler eux-mêmes, de leurs propres mains: ils devaient avoir des ouvriers, comme on l'a vu plus haut, qui exerçassent le métier héréditaire. Mais le Grand Khaan ne les oblige plus à tout cela. Si un artisan s'est assez enrichi pour laisser son propre métier, et que tel est son désir, il n'y a plus personne qui l'oblige à continuer de l'exercer. Et la raison que donne le Grand Khaan est la suivante. Lorsqu'un homme, parce qu'il est pauvre et qu'il ne peut autrement pourvoir à ses [195] besoins, est d'abord forcé

d'exercer un métier, mais dans la suite une meilleure fortune lui permet de mener sans travailler une vie honorable, pourquoi, s'il ne le veut pas, l'obliger à exercer un métier? Ce serait aussi absurde et injuste que de traiter en ennemi ceux à qui les dieux sont favorables.

[8] [Dans l'écrit de la reine du Mangi on faisait aussi remarquer qu'il y avait dans la cité de Kinsaï une très grande quantité de palais splendides, surtout dans la partie de la ville qui est voisine du lac. Car, comme nous l'avons dit déjà, sur un de ses côtés] et plus précisément vers le midi, la cité de Kinsaï a un lac: un lac très beau et très vaste, qui a bien trente milles de tour. Tout à l'entour de ce lac s'élèvent nombre de beaux palais et de belles maisons, d'une construction si merveilleuse qu'il serait impossible de les mieux concevoir et construire ni d'une plus riche façon. Ils appartiennent aux barons et aux notables de la cité. Il y a aussi une quantité extraordinaire d'abbayes et de moûtiers idolâtres.

[9] Sachez aussi qu'au milieu de ce lac il y a deux îles et sur chacune s'élève un magnifique palais, merveilleusement riche, avec un nombre incroyable de pièces et de loges, paré si somptueusement qu'on dirait un palais d'empereur. Quand on doit faire un banquet de noces ou quelque autre festin, on va dans les dits palais. C'est là que les gens de la cité font leurs noces et leurs festins, parce que c'est là qu'ils trouvent tout ce qui est nécessaire à un banquet: vaisselles, tranchoirs, écuelles, nappes et tout le reste, toutes choses fabriqués par le peuple même de Kinsaï et que la ville tient expressement dans les dits palais afin que le peuple s'en serve. Et sachez que parfois les convives sont une centaine, venus là soit pour une noce, soit pour un autre motif. Et tous sont placés dans des chambres et dans des loges différentes, en si bon ordre qu'ils ne se gênent pas les uns les autres.

[10] Dans ces mêmes palais peuvent se pourvoir de vins excellents et de délicieux gâteaux pour leurs collations ceux qui se promènent en bateau sur le lac.

[11] Car vous devez savoir qu'il y a sur ce lac, pour ceux qui aiment les parties de plaisir, une foule de barques plus ou moins grandes, pour compagnies plus ou moins nombreuses. Elles peuvent accueillir dix, quinze, vingt personnes, même davantage s'il le faut, car elles sont longues de quinze à vingt pas et ont le fond large et plat, de manière à pouvoir bien garder leur assiette. Et tous ceux qui aiment se divertir avec des dames ou avec des amis n'ont qu'à prendre une de ces barques. On en trouve toujours de toutes [196] sortes, très bien parées, garnies de belles chaises et de belles tables, avec toutes les choses nécessaires pour un repas. Chaque barque a sa couverture: un plancher plat sur lequel se tiennent des hommes munis de barres dont ils frappent le fond du lac - profond de deux pas seulement - poussant ainsi le bateau où les passagers le désirent. Sur sa face intérieure, la couverture est peinte de diverses couleurs et figures, de même que toute la barque. Il y a, tout autour, des fenêtres qu'on peut fermer et

ouvrir, pour que ceux qui sont en train de manger, assis des deux côtés de la barque, puissent promener çà et là leurs regards et réjouir leurs yeux par la beauté et variété des sites par où on les fait passer. Et en vérité rien n'égale le plaisir et la consolation qu'on éprouve à se promener ainsi sur ce lac. Car on a, d'un côté, toute la ville et l'on peut, de loin, quand on est dans lesdites barques, en voir toute la grandeur et toute la beauté, si nombreux sont les palais, les temples, les moutiers et les jardins plantés de hauts arbres qui se trouvent sur ses rives.

[12] Aussi voit-on continuellement sur le dit lac un grand nombre de ces barques, remplies de gens qui se divertissent en compagnie. Car les habitants de cette cité, qu'ils soient artisans ou commerçants, ne pensent qu'à ceci: le travail fini, passer joyeusement le reste du jour avec leurs femmes ou avec des femmes publiques en de tels divertissements. C'est à cela que se bornent toutes leurs pensées et leurs soucis: satisfaire et réjouir leurs corps par les repas que j'ai dits. Outre ces réjouissances en bateau, ils ont un autre genre de divertissement: les promenades en charrette à travers la ville. Sur ce dernier divertissement nous allons vous donner plus bas quelques détails. Cela mérite qu'on s'y arrête un instant, ce plaisir étant un de ceux qu'ils préfèrent: le même pour la ville que celui qu'ils ont avec les barques pour le lac.

[13] [Dans l'écrit de la reine du Mangi on faisait aussi remarquer que les beaux édifices ne se trouvaient pas qu'au bord du lac, mais qu'il y en avait beaucoup aussi dans la ville proprement dite. On y montrait la magnificence et la grandeur de la ville tout entière. C'est ce que nous aussi allons faire brièvement].

[14] Sachez donc qu'il y a, dans la cité de Kinsaï, dix places principales, outre celles, en nombre infini, dont sont pourvus les différents quartiers.

[15] Ces places sont carrées: chacun de leurs côtés est d'un demi-mille. Elles ont sur leur front la Grande Rue, large de quarante pas, qui va, en ligne droite, d'une extrémité à l'autre de la ville, point du tout empêchée, grâce à ses nombreux ponts, plats et commodes, par [197] les nombreux canaux qu'elle doit franchir. Sur le revers de ces places il y a un canal, fort large, qui coule parallèlement à la Grande Rue. Et sur celle de ses rives qui est voisine des places sont bâties de grandes maisons en pierre, où tous les marchands qui viennent de l'Inde ou d'autres pays déposent leur marchandises et leurs effets pour les avoir à proximité des places, à portée de mains.

[16] Tous les quatre milles, le long de la Grande Rue, il y a une de ces grandes places qui ont, comme nous l'avons dit, deux milles de pourtour. Et sur chacune de ces dix places, trois jours par semaine, affluent entre quarante et cinquante mille personnes pour y faire le marché. On y apporte tout ce qu'on peut désirer en fait de vivres.

[17] Car vous devez savoir qu'on trouve toujours, à profusion, toutes sortes de victuailles.

[18] Du gibier d'abord: des chevreuils, des cerfs, des daims, des lièvres, des lapins. Puis des oiseaux: des perdrix, des faisans, des francolins, des cailles, des gelines, des chapons et tant de canards et d'oies qu'on ne saurait en imaginer davantage. Car on en élève tant sur le dit lac que, pour un gros de Venise, on peut avoir un couple d'oies et deux de canards.

[19] Ajoutez les boucheries, où ils abattent les gros animaux, comme par exemple les veaux, les bœufs, les cabris et les agneaux. De ces viandes se nourrissent les riches, les grands patrons, mais les autres, tous ceux qui sont de basse condition, ne dédaignent pas la chair d'animaux moins nobles.

[20] Il y a continuellement sur lesdites places des légumes et des fruits de tout genre. On y trouve surtout des poires, extrêmement grosses, du poids de dix livres l'une, blanches à l'intérieur comme de la pâte, et très odorantes. Il y a aussi, à leur saison, des pêches, jaunes et blanches, très délicates. Ils n'ont pas de raisins, mais on leur en apporte d'ailleurs des secs, qui sont très bons. Disons-en autant du vin de raisin. Les indigènes ne l'apprécient cependant pas beaucoup car ils sont habitués à leur vin, fait de riz et d'épices.

[21] Chaque jour arrive de la Mer Océane du poisson en grande quantité. On l'apporte par le fleuve dont nous avons parlé plus haut, en remontant le courant sur une distance de vingt-cinq milles. Tout aussi abondant est le poisson du lac, car la pêche est faite continuellement par des pêcheurs de profession. Les poissons sont de qualités diverses suivant les saisons de l'année, et, grâce aux immondices qui viennent de la cité, ils sont gras et savoureux. Certes, à la vue de cette énorme quantité de poissons, on ne penserait jamais [198] qu'elle pût se vendre. Et cependant, en quelques heures, elle disparaît complètement, si grande est la multitude des habitants habitués à une vie délicate. Ils mangent en effet au même repas du poisson et de la viande.

[22] Les dix places dont nous parlons sont toutes bordées de hautes maisons. Au rez-de-chaussée se trouvent les boutiques, où l'on fait toutes sortes de travaux et où l'on vend toutes sortes de marchandises: épices, bijoux, perles et autres. Dans certaines boutiques on ne vend que du vin, de celui qu'ils font en mêlant du riz avec des épices. Ils en préparent continuellement du frais, et il est bon marché.

[23] De nombreuses rues débouchent sur lesdites places.

[24] Dans certaines d'entre elles il y a beaucoup de bains. [Nous en parlerons expressément plus bas].

[25] Dans d'autres rues demeurent les femmes publiques. Je n'ose pas vous en dire le nombre, tellement il est grand. C'est là, près des places, que se trouvent les lieux qui leur sont ordinairement attribués, mais elles sont répandues un peu partout. Les femmes de cette sorte vivent dans la magnificence, au milieu de beaucoup de parfums, entourées de nombreuses servantes, dans des appartements splendidement parés. Elles sont très



habiles et expertes dans l'art de flatter et de caresser, avec des paroles promptes et appropriées à chaque genre de personnes, de telle sorte que les étrangers qui y ont goûté une fois en restent comme étourdis, tellement charmés par leur douceur et par leur grâce qu'ils ne les peuvent plus jamais oublier. D'où il arrive que, lorsqu'ils rentrent chez eux, ils disent qu'ils ont été à Kinsai, c'est-à-dire dans la 'Cité du Ciel', et ils attendent avec impatience le moment d'y retourner.

[26] Dans d'autres rues demeurent tous les médecins, tous les astrologues – ces derniers enseignent aussi à lire et à écrire – et de même pour toutes les nombreuses autres corporations. Chacune a son lieu désigné, autour des places.

[27] Sachez en outre que sur chacune des dites places il y a deux grands palais, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, où demeurent les officiers délégués par le roi pour faire justice immédiate, quand éclate quelque dispute entre les marchands ou entre les habitants des rues voisines. Lesdits officiers sont chargés aussi de s'informer chaque jour si la garde qui doit se faire sur les ponts voisins – comme nous le dirons ci-dessous – a été faite réellement. Et en cas de négligence ils punissent comme ils l'entendent.

[28] Le long de la Grand'Rue dont nous avons parlé, celle qui va d'un [199] bout à l'autre de la cité, il y a, des deux côtés, de très grandes maisons, de très grands palais avec leurs jardins, et, à la suite, des maisons où habitent et ont leurs boutiques des artisans. Et à toute heure on rencontre des gens qui vont, dans un sens ou dans l'autre, à leurs affaires. Je vous assure qu'en voyant une telle multitude on se demande où se prennent les vivres suffisant à l'alimenter. Mais nous avons vu que, chaque jour de marché, toutes les places dont nous avons parlé sont toutes couvertes d'hommes et de marchands qui apportent ces vivres sur des chars ou sur des nefs. Et tout se débite.

[29] Il y a çà et là par toute la cité de grandes tours de pierre où les gens portent tous leurs biens quand un incendie éclate dans la ville. La chose est assez fréquente, la ville ayant beaucoup de maisons en bois.

[30] [Par les choses que vous venez d'ouïr nous avons voulu vous montrer tout de suite et avant tout – comme, par sa lettre à Bayan, la reine du Mangi – quelles étaient la grandeur et la noblesse de la ville où nous étions arrivés. Nous allons maintenant vous dire plus en détail, au sujet de cette ville, ce que nous disons régulièrement au sujet de toutes les autres, à savoir ses us et coutumes et les choses singulières que nous y avons rencontrées].

[31] Il est entendu que les habitants de Kinsai sont idolâtres. Ils sont, comme vous le savez, sujets du grand Khaan et ont la monnaie de papier.

[32] Ils mangent de toutes les viandes, même de la viande de chien et de toute autre vilaine bête ou animal, dont pour rien au monde un chrétien de nos pays ne voudrait manger.

[33] Ils sont, tant hommes que femmes, blancs et beaux. La plupart sont toujours vêtus de soie. Et cela à cause de la grande abondance de soie qu'ils ont, car, outre celle qui est produite dans toute la province de Kinsai, les marchands en apportent continuellement des autres provinces.

[34] Les habitants naturels de la cité sont des hommes pacifiques, car ils ont été éduqués et habitués ainsi par leurs rois, qui étaient de même nature. Ils ne savent manier aucune arme et ne tiennent aucune arme chez eux. On ne les voit jamais se disputer, jamais on n'entend qu'il y ait eu entre eux des brouilles ou des querelles. Ils se conduisent dans leurs affaires, les commerçants aussi bien que les artisans, avec beaucoup de loyauté et de vérité. Ils s'aiment l'un l'autre, si bien que chaque quartier, à cause de bon voisinage et de la grande cordialité qui règne entre hommes et femmes, peut être considéré comme une seule maison. L'amitié qui les unit [200] est réellement si grande qu'aucune jalousie, aucun soupçon n'est possible à l'égard de leurs femmes. Ils ont pour elles le plus grand respect et il serait considéré comme très infâme celui qui oserait dire quelque parole déshonnête à une femme mariée. Ils sont de même pleins de bienveillance pour les étrangers qui viennent chez eux pour raisons de commerce. Ils les accueillent volontiers dans leurs maisons et les comblent de prévenances. Ils les aident et les conseillent dans leurs affaires. Par contre ils ne veulent voir ni soldats ni gardes du Grand Khaan, car il leur semble que par leur faute - j'entends des soldats et gardes du grand Khaan - ils ont été privés de leurs rois et seigneurs naturels.

[35] Sachez en outre que par ordre du grand Khaan à chacun des douze mille ponts est assignée une garde de dix hommes, le jour aussi bien que la nuit. Ils se tiennent sous un abri. Le but d'une telle garde est de protéger la cité contre les malfaiteurs et d'empêcher que quelque téméraire ne fomente une révolte.

[36] Dans chaque poste de garde il y a un grand tabernacle de bois et un grand bassin. Il y a de plus une horloge pour connaître les heures de la nuit et celles du jour. Et toujours, au début de la nuit, quand la première heure de la nuit s'est écoulée, un des dits gardiens frappe un coup sur le bassin au dedans du tabernacle: tout le quartier entend ainsi qu'il est une heure. Quand est passée la deuxième heure, ils donnent deux coups. Et ils font ainsi chaque heure, donnant autant de coups qu'il y a d'heures écoulées. Ils ne dorment jamais et sont toujours vigilants. Le matin, au lever du soleil, ils recommencent à frapper un coup après la première heure du jour, comme ils ont fait le soir pour les heures de la nuit. Et ainsi d'heure en heure.

[37] Une partie d'entre eux circule dans le quartier, observant s'il y a chez quelqu'un la lumière ou le feu allumés hors des heures établies. S'ils trouvent quelqu'un en défaut, ils marquent sa porte et au matin ils le font appeler devant les officiers du gouvernement. S'il ne fournit aucune excuse valable, il est condamné. De même, s'ils trouvent quelqu'un

qui circule la nuit hors des heures permises, ils l'arrêtent: le matin, ils le conduisent devant les officiers. Pareillement si pendant le jour il leur arrive de rencontrer quelque mendiant qui, étant estropié, n'est pas en état de travailler, ils le font aller demeurer dans un des très nombreux hôpitaux qui se trouvent en la cité, hôpitaux créés par les anciens rois et dotés de gros revenus. Mais s'ils le trouvent en bonne santé ils [201] l'obligent à exercer quelque métier.

[38] Dès qu'ils s'aperçoivent que le feu s'est déclaré dans une maison, ils le font savoir en frappant sur le gong du tabernacle. Avertis par leurs coups, les gardes des autres ponts accourent aussitôt pour l'éteindre et pour mettre en sûreté, en les plaçant dans les tours dont nous avons parlé ou en les transportant sur des barques dans les îles du lac, les biens de ceux chez qui l'incendie a éclaté. Car aucun habitant de la cité n'oserait pendant la nuit sortir de sa maison et courir au feu. Seuls y vont ceux à qui appartiennent les biens menacés et les gardes qui viennent les aider et qui ne sont jamais moins de mille ou de deux mille.

[39] Ajoutons qu'en beaucoup de points de la cité sont construites des éminences de terre, à la distance d'un mille l'une de l'autre, surmontées d'une tour de bois où est suspendue une grande table également de bois. L'homme la tient d'une main et de l'autre il donne dedans de grands coups de maillet. On l'entend de fort loin. La surveillance est continue. Les dites tables sonnent chaque fois qu'éclate un incendie dans la cité, ou dans le cas de quelque trouble. Que l'un de ces deux cas advienne, et aussitôt l'on entend lesdites tables retentir.

[40] Le Grand Khaan fait garder cette ville avec beaucoup de soin et il y tient continuellement des forces considérables, parce qu'elle est la capitale et le siège de toute la province du Mangi, parce que la richesse qui s'y trouve est immense et parce que le revenu qu'il en retire dépasse tout ce qu'on peut imaginer. S'il la fait garder si bien et par tant de soldats, c'est aussi parce qu'il craint qu'elle ne se révolte.

[41] Sachez en outre que dans cette cité toutes les rues sont pavées de pierres et de briques cuites. De la même manière sont pavées toutes les routes et chaussées de toute la province du Mangi, si bien qu'on peut sans s'embourber parcourir à pied ou à cheval toute la province. Il faut pourtant noter qu'une partie de la route, d'un des côtés, est laissée sans pavage, et cela à cause des messagers du Grand Khaan qui ne pourraient pas, sur des routes pavées, chevaucher à la vitesse nécessaire.

[42] Notons encore que la Grand'Rue, dont nous avons parlé, celle qui va d'un bout à l'autre de la ville, est pavée elle aussi de pierres et de briques, de chaque côté, sur une largeur de dix pas, mais en son milieu elle est toute couverte d'un menu gravier, avec des conduits bien disposés, qui déversent l'eau des pluies dans les canaux voisins, de telle manière que la route est maintenue toujours sèche.

[43] Or, sur cette route, on voit passer sans cesse, dans un sens et [202] dans l'autre, des charrettes longues, couvertes et garnies de draps et de coussins de soie, et sur lesquelles peuvent prendre place une demi-douzaine de personnes.

[44] Chaque jour, il y a des gens, hommes et femmes, qui prennent ces charrettes pour aller se divertir. On les voit défiler continuellement sur la voie principale que j'ai dite, sur le gravier qui est au milieu de la chaussée. On se fait conduire par elles aux jardins, où l'on est reçu par les jardiniers à l'ombre de certains abris aménagés à cet effet. Et là, nos promeneurs se délassent et passent joyeusement la journée en compagnie de leurs dames. Le soir venu, ils rentrent chez eux sur les mêmes charrettes.

[45] Les bains, j'entends les bains chauds, les 'étuves', sont bien au nombre de trois mille dans cette cité. Les gens y vont plusieurs fois par mois, car ils y prennent grand plaisir et ont le plus grand soin de leur personne. Et sachez que ce sont les bains les plus beaux, les meilleurs et les plus grands qui soient au monde. Ils sont si grands que cent personnes - hommes ou femmes - peuvent s'y baigner en même temps.

[46] Il y a pareillement, dans cette cité, des bains d'eau froide en grand nombre où il y a, pour le service de ceux qui y vont, une foule de baigneurs et de baigneuses. Car on y va là aussi en foule. Ils ont l'habitude, dès l'enfance, de se baigner dans l'eau froide par n'importe quel temps. Ils disent que cela est très favorable à la santé. Toutefois ces bains d'eau froide ont tous, eux aussi, quelques cabines avec l'eau chaude, à l'usage des étrangers qui n'y étant pas habitués, ne pourraient supporter l'eau froide. Ils ont l'habitude de se laver chaque jour et ne sauraient manger sans s'être auparavant lavés.

[47] Je vous dirai aussi qu'à la distance de vingt-cinq milles de cette cité, entre le vent grec et le levant, est la Mer Océane. Et là se trouve une cité qui a nom Ganfou. Elle a un excellent port où arrivent, de l'Inde et d'autres pays, un nombre infini de nefes avec un nombre infini de marchandises: marchandises de grande valeur. La cité de Kinsaï est réunie audit port par un grand fleuve. Aussi les nefes peuvent-elles venir jusqu'à la cité, et même au delà, car la cité de Kinsaï n'est qu'une des nombreuses cités qu'arrose le dit fleuve.

[48] Sachez aussi que la province du Mangi a été divisée par le Grand Khaan en neuf parties: il en a fait neuf très grands royaumes, à chacun desquels il a donné son roi. Ce sont donc en tout neuf grands rois, mais il faut toutefois remarquer qu'ils sont tous de simples officiers du Grand Khaan. Aussi doivent-ils chaque année [203] soumettre les comptes de chaque royaume aux agents du Grand Khaan, spécifiant recettes et dépenses et toute autre chose. Comme tous les autres officiers, ils sont changés tous les trois ans. Dans cette cité de Kinsaï, réside un de ces neuf rois, lequel a sous sa dominations plus de cent quarante cités, grandes et riches.

[49] Je vous dirai encore une autre chose qui vous remplira de stupeur: que dans la province du Mangi il y a bien douze cents cités et chacune d'elles est gardée, au nom du Grand Khaan, par des forces aussi grandes que vous allez l'ouïr.

[50] Sachez en effet que celles qui en ont le moins ont mille soldats. D'autres en ont dix mille, vingt mille, trente mille, selon leur condition et leur puissance, si bien que le nombre total est si grand qu'il est presque impossible de le compter.

[51] Ne croyez pas cependant que tous ces hommes soient des Tartares: ils sont au contraire du Khataï. Et ne pensez pas non plus qu'ils soient tous à cheval: la plus grande partie est au contraire à pied. Les Tartares, gens de cheval, ne se tiennent pas près des cités situées dans des lieux marécageux, mais seulement près de celles qui se trouvent dans des terrains compacts et secs, où ils peuvent se servir de leurs chevaux. Quant aux cités situées dans des lieux marécageux, le Grand Seigneur y envoie des Khataïens ou des hommes du Mangi: ceux, bien entendu, qui sont hommes d'armes.

[52] Car je dois vous dire que chaque année, parmi tous ses sujets, il fait choisir ceux qui paraissent aptes aux armes et les fait inscrire dans ce qu'on appelle 'les armées du Grand Khaan'. Les hommes que l'on prend ainsi dans la province du Mangi ne sont pas mis à la garde de leurs propres cités, mais sont envoyés dans d'autres cités, à vingt journées de distance. Là ils restent quatre ou cinq ans, puis s'en retournent chez eux et on y envoie d'autres soldats à leur place. On peut faire les mêmes remarques sur ceux qui viennent de la province du Khataï.

[53] La plus grande partie du revenu que le Grand Khaan tire des villes et qui entre dans le trésor du Grand Khaan est destiné à l'entretien des dites troupes. Et s'il arrive que quelque cité se rebelle - car maintes fois la population, prise d'une soudaine fureur ou ivresse, massacre ses gouvernants - la quantité d'hommes que peuvent y envoyer les cités voisines est si grande que la cité coupable est aussitôt détruite. Ce serait au contraire chose trop longue que de faire venir une armée d'une autre province du Khataï. Il y faudrait au moins deux mois.

[54] Et sachez que la cité de Kinsaï est continuellement gardée par trente mille hommes.

[55] Pour être bref, je vous certifie que la province du Mangi, par |204| sa richesse, par le revenu et le profit qu'en retire le Grand Khaan, est quelque chose de tellement grand qu'à l'ouïr conter seulement, sans l'avoir vu, il est impossible de le croire. La noblesse de cette province est trop grande pour qu'on puisse la décrire. Aussi m'arrêterai-je ici ou tout au moins me bornerai-je désormais à très peu de choses. Car je veux encore vous dire quelques-unes des choses que je pourrais encore vous conter. Puis nous nous partirons de ce lieu.

[56] Sachez donc que tous les gens du Mangi ont l'usage suivant.

[57] Sitôt qu'un enfant est né, le père ou la mère font inscrire le jour, l'heure et le point de sa naissance, sous quel signe et sous quelle planète il est né. Ainsi, chacun connaît bien sa nativité. Et quand quelqu'un veut entreprendre un voyage et se rendre en quelque autre pays, il va d'abord trouver les astrologues et leur dit sa nativité. Ceux-ci lui disent s'il convient ou non de partir. Et maintes fois ils lui font abandonner son projet. De même, quand on doit célébrer un mariage, on fait d'abord rechercher par les astrologues si les deux futurs époux sont nés sous des planètes qui s'accordent. Si l'époux et l'épouse sont nés sous des planètes concordantes, le mariage est consommé. S'ils sont nés sous des planètes contraires, le mariage va à vau-l'eau. [Et il en est ainsi pour toutes les affaires de quelque importance]. Car vous devez savoir que leurs astrologues sont très experts dans leur art et se connaissent beaucoup aux enchantements diaboliques. Comme beaucoup des choses qu'ils prédisent se vérifient, on a en eux une très grande foi. De ces astrologues, ou magiciens si l'on veut, il y en a un très grand nombre sur toutes les places.

[58] Ils brûlent leurs morts. [Et ils ont, pour les brûler, la coutume que je vais vous dire]. Sachez donc que, lorsqu'on porte au bûcher un mort qui n'est pas de basse condition, tous les parents, femmes et hommes, se vêtent de chanvre en signe de deuil et suivent le convoi. Ils emmènent avec eux des musiciens et chantent des oraisons à leurs idoles. Arrivés au lieu où le corps doit être brûlé, ils s'arrêtent. L'usage veut qu'ils fassent faire, en papier, des chevaux, des esclaves - mâles et femelles -, des chameaux, des draps d'or, des pièces de monnaie: le tout en grande quantité. Quand tout cela est prêt, ils allument le bûcher et brûlent, en même temps que le corps, tous ces papiers qu'ils ont préparés. Ils disent que toutes ces choses le mort les aura dans l'autre monde vivantes, en chair et en os, et que les monnaies seront d'or. Et ils disent aussi que tous les honneurs qu'on lui rend pendant qu'il brûle, lui seront également rendus dans l'autre monde par leurs dieux et par leurs idoles.

[205] [59] Grâce à cette croyance, pourvu qu'ils sachent qu'ils auront en mourant les honneurs dont on vient de parler, ils sont intrépides et indifférents devant la mort, étant sûrs de recevoir des honneurs pareils dans l'autre vie. Car vous devez savoir que les hommes de la province du Mangi sont plus impressionnables que tout autre peuple et que nombreux sont ceux qui vont jusqu'à s'occire de chagrin et de douleur. S'il arrive, par exemple, que l'un d'entre eux donne un soufflet à un autre, ou lui arrache les cheveux, on lui fasse subir quelque autre injure ou outrage, et que l'offenseur soit trop grand et trop puissant pour que l'autre puisse en tirer vengeance, le courroux de l'offensé sera assez fort pour qu'il aille se pendre de nuit à la porte de l'offenseur, pour la plus grande honte et vergogne de ce dernier. Et ainsi, une fois l'offenseur découvert sur le témoignage des voisins, il est condamné à la réparation, à savoir qu'il est obligé, au moment où le mort sera brûlé, de faire en son honneur une belle

fête selon leur coutume, avec musiciens, serviteurs et autres comme déjà nous vous l'avons expliqué. Et voilà justement la raison pour laquelle ce malheureux se pend. Il le fait afin que l'autre, riche et puissant, lui rende des honneurs à ses funérailles et qu'il soit, lui l'offensé, honoré de la même manière dans l'autre monde.

[60] Dans cette cité est le palais du roi qui s'est enfui et qui était seigneur du Mangi. C'est le plus beau palais qui soit au monde. Et je vous en dirai quelque chose.

[61] Sachez donc qu'il est si grand qu'il a bien quelque dix milles de tour. Il est tout environné de hauts murs, tout crénelés. Dedans les murs, il y a nombre de beaux jardins pleins de tous les bons fruits qu'on peut désirer. Il y a beaucoup de belles fontaines et plusieurs lacs, où l'on trouve une grande quantité d'excellents poissons. Au milieu est le palais, très grand et très beau. Sa salle principale est d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. Une foule pourrait s'y tenir et même se mettre à table. Elle est tout ornée de peintures et couverte d'un émail d'or. On y voit représentés quantité d'histoires, quantité de bêtes et d'oiseaux, de chevaliers et de dames. On y voit maintes merveilleuses choses. C'est un spectacle vraiment splendide. Sur tous les murs, sur tous les plafonds, on ne voit que peintures et or. Que puis-je vous dire? Une chose est sûre: que je ne pourrais aucunement vous décrire toute la grande noblesse de ce palais. Pour tout dire en peu de mots, je puis vous dire qu'il a, [outre la grand'salle dont je viens de parler], vingt autres salles, toutes de la même grandeur et de la même forme, assez grandes pour qu'y puissent manger commodément, assis à une table, dix mille personnes. Ces salles sont, [206] elles aussi, toutes peintes en or et très noblement travaillées. J'ajoute que ce palais a bien mille chambres - j'entends mille appartements - chambres belles et grandes où l'on peut dormir et manger. De ses jardins et de ses lacs je vous ai déjà parlé. Somme toute, c'est vraiment quelque chose de merveilleux que ce palais.

[62] [Je vais ajouter quelque autre chose et vous dire plus en détail comment ce palais était constitué quand le roi Facfour y habitait].

[63] Je vous ai déjà dit qu'il occupait une étendue de terrain tellement vaste que son enceinte avait une longueur de dix milles. Or cet espace fut divisé, par ceux qui bâtirent le palais, en trois parties.

[64] Dans la partie du milieu, [c'est-à-dire dans le palais proprement dit] - on entrait par une très grande porte. Une fois entré, [on trouvait un grand espace], où il y avait, [à droite et à gauche] sur chacun de ses côtés, au niveau du sol, dix loges très grandes et très larges, dont le plafond, [peint en or], était supporté par des colonnes peintes elles aussi et incrustées des ors et des azurs les plus fins. Au fond du dit espace, on voyait la loge principale plus grande que les autres, [à savoir la grand'salle dont j'ai parlé ci-dessus], semblablement couverte de peintures, avec les colonnes dorées, avec le plafond orné de très belles frises d'or. Là, chaque

année, en certains jours dédiés à leurs idoles, le roi Facfour tenait sa cour et recevait à sa table les principaux, les grands maîtres, les riches manufacturiers de la cité de Kinsai. Et sous lesdites loges on mettait à table commodément dix mille personnes à la fois. Cette cour durait dix ou douze jours. Et c'était chose prodigieuse, dépassant toute imagination, que de voir la magnificence des convives, vêtus de soie et d'or, chargés de tant de pierres précieuses. Car chacun s'efforçait d'y aller avec le plus de luxe et de richesse qu'il pouvait.

[65] Derrière la loge principale, que nous avons dit se trouver tout au fond en face de la grande porte, il y avait un mur avec une porte, mur qui séparait du reste du palais la partie que nous venons de voir. Ladite porte franchie, on trouvait un autre grand espace, fait à la manière d'un cloître, avec son portique tout autour et ses colonnes pour soutenir le portique. Sur cette sorte de cloître s'ouvraient divers appartements pour le Roi et la Reine, appartements qui eux aussi avaient leurs plafonds tout décorés de différentes manières. Ornées de différentes manières étaient aussi toutes les parois.

[66] Au delà de ce cloître, on trouvait un couloir tout couvert, large de six pas et d'une longueur telle qu'il arrivait jusqu'à la rive du lac. De ce couloir on arrivait à vingt cours, dix d'un côté et dix de l'autre, construites en forme de cloîtres allongés, avec leur portique tout autour. Et chaque cloître, ou si l'on préfère [207] chaque cour, avait cinquante chambres avec chacune son jardin. Toutes ces chambres servaient de demeures à mille damoiselles que le roi tenait à son service. C'était parmi ces damoiselles que le roi choisissait celles qui parfois l'accompagnaient quand il sortait avec la reine pour se divertir sur le lac, sur des barques toutes couvertes de soie, ou quand il allait visiter les temples des idoles.

[67] Les deux autres parties à l'intérieur de l'enceinte étaient occupées en partie par des bois, en partie, [comme on l'a déjà dit plus haut], par des lacs et des jardins très beaux, plantés d'arbres fruitiers. On y trouvait toutes sortes d'animaux: chevreuils, daims, cerfs, lièvres et lapins. C'est là que le roi aimait à se promener avec ses damoiselles, tantôt en charrette, tantôt à cheval. Jamais aucun homme n'y entrait. Il les faisait courir avec les chiens et leur faisait donner la chasse aux dits animaux. Lorsqu'elles étaient fatiguées, elles allaient dans les bois qui donnaient sur les lacs dont j'ai parlé, et, quittant leurs vêtements, elles en sortaient nues et entraient dans l'eau. Elles se mettaient à nager, qui dans une direction, qui dans une autre. Le roi prenait le plus grand plaisir à les regarder. Puis il rentrait dans son palais. Il se faisait quelquefois porter à manger dans les dits bois, qui étaient touffus et pleins de très hauts arbres, et là il se faisait servir par lesdites damoiselles. Et au milieu de ces continuels ébats avec des femmes il grandit sans savoir ce qu'étaient les armes. Ce qui eut à la fin pour résultat que le Grand Khaan lui enleva, pour sa plus grande honte et infamie, tous ses états, comme vous l'avez ouï plus haut.



[68] Tout cela ne fut raconté, alors que je me trouvais à Kinsaï, par un très riche marchand de cette cité, très vieux déjà et qui avait été un temps un des familiers du roi Facfour. Ce personnage connaissait toute la vie du roi et avait vu le dit palais quand il était en parfait état. Et ce fut lui qui me le fit visiter. Comme actuellement y demeure le nouveau roi qui fut assigné à cette partie du Mangi par le Grand Khaan, la première partie du palais, à savoir les loges, est toujours comme elle était jadis, mais les appartements des damoiselles sont tous tombés en ruine et on n'en voit plus guère que des vestiges. De même, le mur qui entourait bois et jardins s'est écroulé et il n'y a plus ni animaux ni arbres.

[69] Sachez aussi qu'il y a dans cette cité de Kinsaï cent soixante *to*man de feux, à savoir cent soixante *to*man de maisons: je vous ai [208] déjà dit que *to*man équivaut à 'dix mille'. Il y a donc en somme un million six cent mille maisons, parmi lesquelles sont nombreux les riches palais. [Très grand aussi est le nombre des riches églises]. Il n'y a qu'une église de chrétiens nestoriens.

[70] Puisque je suis retourné à vous parler de la cité, j'ajouterai une chose qui mérite d'être sue. Sachez donc que tous les bourgeois de cette cité - et ceci vaut aussi pour toutes les autres - ont la coutume suivante. Chacun met par écrit, sur la porte de sa maison, son nom, ceux de sa femme, de ses fils, des épouses de ses fils, ceux de ses esclaves et de tous les gens de la maison. Il y indique aussi le nombre de chevaux qu'il possède. Si quelqu'un meurt, on efface son nom. S'il y a des naissances, le nom du nouveau-né est ajouté à la liste. De cette manière, le gouverneur de chaque cité sait combien de personnes il y a dans la ville qu'il gouverne. Cet usage est observé dans toute la province du Mangi ainsi que dans celle du Khataï.

[71] Il y a une autre belle coutume que je vais vous dire. Sachez que tous ceux qui tiennent des hôtelleries et qui hébergent des voyageurs, inscrivent le nom de tous ceux qui logent chez eux, et le jour et le mois où ils ont logé dans leur hôtellerie. Et ainsi le Grand Khaan peut savoir en tout temps qui va et vient dans tous ses états. C'est là une coutume, il faut bien l'avouer, qui témoigne d'une grande sagesse.

[72] Je vous dirai encore que dans la province du Mangi presque tous les pauvres gens, tous ceux qui sont dans le besoin, vendent à d'autres personnes leurs fils et leurs filles. Ils les vendent à des nobles et à des riches pour que le prix qu'ils reçoivent les aide à vivre et pour que leurs enfants aient plus abondamment de quoi subsister.

[73] Je vous dirai encore que pour cette ville de Kinsaï on s'est avisé de calculer combien de poivre l'on consommait chaque jour pour le seul usage de la cité. On a pu constater qu'on en consommait chaque jour quarante-trois sommes, chaque somme étant de deux cent vingt trois livres. Vous pouvez par cela vous représenter quelle est la consommation des

autres épices et dans quelle quantité il faut y apporter toutes les autres denrées en général.

[74] [Une dernière chose avant de quitter cette cité]. Je ne veux pas taire un miracle qui eut lieu quand Bayan assiégeait la cité. Sachez donc que, lorsque le roi Facfur prit la fuite, un très grand nombre d'habitants de Kinsaï s'embarquèrent aussi [et prirent la fuite avec lui]. Ils fuyaient sur le très gros fleuve, large et profond, qui longe une des côtés de la cité. Et tandis qu'ils fuyaient ainsi sur le fleuve, tout d'un coup les eaux du fleuve disparurent [209] complètement, laissant les nefs à sec. Quand Bayan ouït cela, il accourut sur les lieux et obligea tous les fuyards à retourner dans la cité. Et sur le fond à sec, transversalement au lit du fleuve, fut trouvé un poisson qui était vraiment merveilleux à voir. Il avait bien en effet la longueur de cent pas, mais la grosseur ne répondait pas du tout à la longueur. Il était tout couvert de poils. Plusieurs eurent l'audace d'en manger, mais de ces téméraires beaucoup moururent. Et moi-même, Marco Polo, j'ai vu de mes propres yeux la tête du dit poisson dans un temple d'idolâtres.

[75] Je vous ai raconté une partie des choses que l'on peut raconter sur Kinsaï. Et maintenant je veux vous parler du grand revenu que le Grand Khaan tire de cette cité et de ses dépendances: cité et dépendances qui ne sont qu'une des neuf parties du Mangi.

168. *Où l'on parle de la grande rente que le Grand Khaan tire de la cité de Kinsaï*

[1] Je veux maintenant vous apprendre à combien se monte le revenu que le Grand Khaan retire de la cité de Kinsaï - d'elle et des cités qui en dépendent - à savoir d'une région qui n'est que la neuvième partie de toute la province du Mangi. Je vous parlerai tout d'abord du sel, parce qu'il est le produit qui rapporte le plus.

[2] Sachez donc, en vérité, que le sel de la dite cité rend chaque année habituellement quatre-vingts *toman* d'or. Comme chaque *toman* vaut soixante-dix milliers de *saggi* d'or, cela fait, pour quatre-vingts *toman*, cinq millions et six cents milliers de *saggi* d'or. (Un *saggio* d'or vaut plus qu'un florin d'or ou qu'un ducat d'or). C'est donc vraiment quelque chose de prodigieux, une somme énorme. Et si la rente du sel est si grande dans la dite cité, c'est que la ville est située près de la mer, dans une région où le sel est produit en très grande quantité. Cinq royaumes, au moins, du Mangi se pourvoient du sel qui leur est nécessaire dans cette cité de Kinsaï.

[3] Telle est le rente du sel. Voici maintenant ce que rendent les autres choses et les marchandises.

[4] Sachez donc que dans cette région la production du sucre est très abondante. On y fait plus de sucre que dans tout le reste du monde. Et cela aussi veut dire un grand revenu.

[5] Mais, au lieu de vous parler de chaque chose en particulier, je vous parlerai de toutes les épices ensemble.

[6] Sachez bien que toutes les épices rendent le trois et un tiers pour cent. Paient aussi la trentième partie, ou, en d'autres mots, l'un pour trente, ou le trois et un tiers pour cent, toutes les marchandises que les marchands apportent à la dite cité [210] par voie de terre, ainsi que toutes celles que les marchands portent de la dite cité à d'autres cités, qu'ils les transportent par terre ou par mer. Les marchandises qui arrivent par mer rendent le dix pour cent. De tout ce qui naît sur les lieux, qu'il s'agisse d'animaux ou de produits du sol, la dixième partie appartient de droit au trésor du Grand Khaan.

[7] Grande est aussi la rente du vin qu'ils font avec du ris [et des épices], celle du charbon, celle de toutes les douze corporations ci-dessus nommées et qui ont douze mille boutiques chacune. La rente des dites corporations est très grande, car chaque chose est taxée. Très grand est aussi la rente de la soie, si abondante chez eux. Mais pourquoi allonger mon récit? Qu'il vous suffise de savoir que pour la soie on paie le dix pour cent. On arrive ainsi à une somme prodigieuse.

[8] En conclusion, je puis vous affirmer, moi Marco Polo, qui maintes fois ai ouï faire le compte de ces choses, que le revenu total, en laissant de côté le sel, est habituellement de deux cent dix *toman* d'or, équivalant à quatorze millions et sept cents milliers de *saggi* d'or. C'est vraiment, en fait de rentes, la somme la plus extraordinaire qu'on ait jamais ouïe. Et il ne s'agit que d'une des neuf parties de la province. Vous pouvez donc vous imaginer quelle est la rente et quel est le profit que le Grand Khaan retire de tout le Mangi.

[9] Il faut toutefois noter que de toutes ces rentes le Grand Khaan se sert pour entretenir les armées qui gardent les différentes cités et contrées et pour secourir les indigents des dites cités.

[10] Maintenant nous laisserons cette cité de Kinsaï, car nous vous avons assez renseignés sur les choses principales qui la concernent. Nous continuerons notre route et vous parlerons d'une cité qui a nom Tanpindjou.

**168 4** Sachez donc que dans cette région la production du sucre est très abondante] *sostituisce* Sachez donc que dans cette région, comme dans les huit autres parties de la province du Mangi, la production du sucre est très abondante. [ deux fois] *aggiunto da Benedetto nelle* «*Spercorrezioni*».

**168 7** avec du ris [et des épices]] *sostituisce* avec des épices.

**168 8** neuf parties de la province] *la* «*Supercorrezione*» *cassa la pericope originariamente posta dopo* province: la plus grande, il est vrai, et la plus riche de toutes.

169. *Où l'on parle de la grande cité de Tanpindjou [et de plusieurs autres grandes cités qui sont sous la seigneurie de Kinsai]*

[1] Quand on part de Kinsai, on va pendant une journée vers le sirocco trouvant continuellement des maisons, des fermes et de très jolis jardins, par une contrée qui produit en grande abondance tout ce qu'il faut pour vivre. Et au bout de cette journée de marche, on trouve la cité ci-dessus nommée, appelée Tanpindjou: cité très grande et très belle, sous la seigneurie de Kinsai. Les gens sont sujets du Grand Khaan et ont la monnaie de papier. Ils sont idolâtres et font brûler les morts de la manière que je vous ai dite plus haut. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont en grande abondance [211] toutes les choses nécessaires à la vie. Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit. Aussi laisserons-nous cette cité pour vous parler de Woudjou.

[2] Quand on laisse Tanpindjou, on fait trois journées vers le sirocco, trouvant continuellement cités et bourgs en grand nombre, très beaux et très grands, par une contrée qui abonde en toutes sortes de biens et où l'on peut avoir à bon marché tout ce qu'il faut pour vivre. Les gens sont idolâtres. Ils appartiennent au Grand Khaan et ont la monnaie de papier. Ils dépendent de la cité de Kinsai. Il n'y a aucune nouveauté digne de remarque.

[3] Au bout de trois journées, on trouve une cité qui est appelée Woudjou. C'est une noble et grande cité. Les gens sont idolâtres et sujets du Grand Khaan. Ils ont la monnaie de papier. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils sont eux aussi sous la seigneurie de Kinsai. Il n'y a rien de singulier, aucune de ces choses que nous aimons à mettre dans notre livre. Nous continuerons donc et passerons à la cité de Ghioudjou.

[4] Sachez donc que, lorsqu'on part de Woudjou, on fait deux journées vers le sirocco, trouvant continuellement cités et bourgs en grand nombre, si près les uns des autres qu'on a l'impression de cheminer par une seule et même cité. Ils sont sous la seigneurie de Kinsai. Ils sont idolâtres et sujets du Grand Khaan. Ils ont abondance de tout. Il y a là les plus grosses cannes et les plus longues qui soient dans tout le pays. Sachez en effet qu'il y a des cannes qui ont environ quatre palmes de tour et au moins quinze pas de long. Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit.

[5] Au bout de deux journées, on arrive à une cité appelée Ghioudjou, très grande et très belle. Les gens sont sujets du Grand Khaan et idolâtres. Ils sont eux aussi sous la seigneurie de Kinsai. Ils ont de la soie en abondance. Ils vivent de commerce et d'industrie. On y trouve en abondance tout ce qu'il faut pour vivre. Mais là non plus il n'y a rien qui mérite d'être dit. Aussi laisserons-nous cette cité et irons-nous plus avant.

[6] Quand on part de la cité de Ghioudjou, on fait quatre journées vers le sirocco, rencontrant à chaque pas nombre de cités, de bourgs, de hameaux, où l'on trouve en grande abondance tout ce qu'il faut pour vivre. Et sachez que, là aussi, tous sont idolâtres. Ils appartiennent au Grand Khaan et ont la monnaie de papier. Ils dépendent eux aussi de Kinsaï. Ils vivent de commerce et d'industrie. Chasse et gibier, à poil et à plumes, y sont très abondants. Il y a beaucoup de lions, très grands et féroces. De même que dans tout le reste du Mangi, on n'y a ni mouton ni brebis, mais on a quantité [212] de buffles, de bœufs, de vaches, de boucs, de chèvres et de porcs. Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit. Aussi laisserons-nous ce lieu et continuant notre voyage vous parlerons-nous d'autre chose.

[7] Quand on a fait lesdites quatre journées, on trouve la cité de Tchanchan qui est très grande et très belle. Elle est située sur le penchant d'une montagne, au bord et en face d'un fleuve dont elle barre le cours l'obligeant à se diviser en deux et à poursuivre dans deux directions opposées, une moitié d'un côté de la ville vers le midi, l'autre moitié de l'autre côté vers le septentrion. Cette cité est elle aussi sous la seigneurie de Kinsaï. Les gens appartiennent au Grand Khaan et sont idolâtres. Ils vivent de commerce et d'industrie. Il n'y a rien qui mérite d'être mentionné. Aussi laisserons-nous ce lieu et irons-nous plus avant.

[8] Sachez donc que, lorsqu'on laisse Tchanchan, on chevauche trois journées à travers une très belle contrée, où se trouvent en grand nombre cités, bourgs et hameaux, pleins de marchands et d'artisans. Ils sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Ils dépendent de la cité de Kinsaï. Ils ont en quantité tout ce qu'il faut pour vivre. Le gibier, à poil et à plumes, s'y trouve à foison. Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être dit. Aussi continuerons-nous notre route.

[9] Et sachez qu'au bout de trois journées on trouve la cité de Koudjou, qui est très grande et très belle. Ses habitants appartiennent au Grand Khaan et sont idolâtres. C'est la dernière cité soumise à Kinsaï. À partir de là, Kinsaï n'a plus rien à y voir, car là commence un nouveau royaume, à savoir une autre des neuf parties du Mangi, lequel royaume est appelé Foudjou.

### 170. Où l'on parle du royaume de Foudjou

[1] Quand on part de Koudjou, dernière cité du royaume de Kinsaï, on entre dans le royaume de Foudjou. Et nous allons commencer à vous en parler.

[2] Il faut faire, [avant d'arriver à la capitale du dit royaume], six journées vers le sirocco.

[3] [On va d'abord, pendant trois journées], par monts et par vaux, trouvant nombre de cités, de bourgs et de hameaux. Les gens sont idolâtres

et appartiennent au Grand Khaan. Ils sont sous la seigneurie de Foudjou, capitale du royaume dont nous avons commencé à vous parler. Ils vivent de commerce et d'industrie. On y trouve en abondance tout ce qu'il faut pour vivre. Le gibier, à poil et à plumes, y abonde. Il y a beaucoup de lions, grands et féroces. Ils ont, outre beaucoup d'autres épices, une quantité extraordinaire de gingembre [213] et de galanga. On pourrait avoir pour un gros de Venise quelque chose comme quatre-vingts livres de gingembre frais. Ils ont aussi un produit qui ressemble au safran, mais qui n'est pas le safran, tout en pouvant servir aux mêmes usages que le safran.

[4] Il y a d'autres choses qui méritent d'être contées.

[5] Sachez qu'ils mangent toute espèce de viande, quelque immonde qu'elle soit. Ils mangent même très volontiers la chair humaine, pourvu que ce ne soit pas celle d'un homme mort de mort naturelle. Mais s'il s'agit de quelqu'un qui a été occis par le fer, ils le mangent entièrement et disent que c'est une très bonne chair.

[6] Sachez aussi que ceux qui vont à la guerre, les hommes d'armes, se font arranger de la manière suivante. Ils se font couper les cheveux de manière à donner à leur chevelure une forme ronde et se font peindre au milieu du visage, en bleu, un signe semblable à une lame d'épée. Ils sont tous à pied, à l'exception de leurs capitaines. Ils portent des lances et des épées et sont les plus cruels hommes du monde. Sachez en effet qu'ils ne sont jamais las d'occire. Ils boivent le sang des hommes, puis ils les mangent entièrement. Ils cherchent sans cesse les occasions d'aller occire des gens pour boire leur sang et manger leur chair.

[7] Laissons maintenant ce sujet et parlons d'autre chose.

[8] Sachez donc que, lorsqu'on a fait trois des six journées que j'ai dites, on trouve la cité de Kenlinfou: cité très grande et très noble.

[9] Les gens sont idolâtres et sujets du Grand Khaan. Ils ont la monnaie de papier. Ils sont sous la seigneurie de la cité de Foudjou.

[10] Il y a dans cette cité trois beaux ponts, les plus beaux et les mieux faits qui soient au monde. Ils sont longs d'au moins un mille et larges de bien neuf pas. Ils sont tout en pierre, avec des colonnes de marbre. Il faut d'immenses richesses pour faire même un seul pont d'une si merveilleuse beauté!

[11] Les gens vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en quantité. La production du gingembre et du galanga y est très abondante. On y fabrique beaucoup de draps de fil tordu, en coton, assez même pour en fournir toute la province du Mangi. Ils ont de belles femmes. Et il y a aussi une étrange chose qui mérite d'être dite. Sachez en effet qu'ils ont

---

170 3 épices] *sostituisce* épicereries. | gingembre frais] *sostituisce* gingembre frais, excellent.

170 6 couper] *sostituisce* raser.

170 10 des] *sostituisce* de belles.

des gelines qui n'ont pas de plumes, mais qui ont la peau comme celle des chats et qui sont toutes noires. Elles font aussi des œufs comme celles de nos pays et sont très bonnes à manger.

[12] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit. Aussi partirons-nous de ce lieu et irons-nous plus avant.

[13] Or sachez que, pendant les trois autres journées – les trois [214] dernières des six dont j'ai parlé plus haut – on trouve aussi maintes cités et maints bourgs, pleins de marchands et de marchandises, pleins d'artisans. Ils ont beaucoup de soie. Ils sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. Gibier et chasse y abondent. Il y a des lions, grands et féroces, dont les voyageurs ont bien à souffrir.

[14] Et au bout de ces trois journées, quand il ne reste plus que quinze milles à faire, on trouve une cité qui a nom Wouquen, où l'on fait une immense quantité de sucre. C'est de cette cité que le Grand Khaan fait venir tout le sucre qui s'emploie à sa cour. On lui en envoie une quantité telle qu'il faudrait un bien gros chiffre pour en dire la valeur en monnaie!

[15] Et je vous dirai que, dans ces pays, avant que le Grand Khaan les eût soumis à son pouvoir, les gens ne savaient pas fabriquer et raffiner le sucre avec la perfection avec laquelle savent le préparer les gens de Babylone. Et en effet ils ne le faisaient pas prendre et se condenser dans des moules, mais ils se contentaient de le faire bouillir et de l'écumer, de telle sorte qu'il gardait l'aspect d'une pâte et restait de couleur noire. Mais une fois qu'ils furent soumis au Grand Khaan vinrent chez eux des hommes originaires de Babylone qui étaient à la cour du Grand Seigneur et qui leur enseignèrent à le raffiner avec la cendre de certains arbres.

[16] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être mentionné, aussi poursuivrons-nous notre route.

[17] Quand on laisse la dite cité de Wouquen, on fait encore quinze milles et on arrive à la noble cité de Foudjou, qui est la capitale du royaume. Nous vous dirons à son sujet ce que nous en savons.

### 171. Où l'on parle de la cité de Foudjou

[1] Sachez donc que cette cité de Foudjou est la capitale du royaume qui est appelé pareillement Foudjou et qui est, comme nous vous l'avons déjà dit, une des neuf parties de la province du Mangi.

---

**170 14** Wouquen] *sostituisce* Vuquen.

**170 15** vinrent chez eux des hommes originaires de] *sostituisce* on leur envoya des hommes venus de.

[2] C'est une ville de grand trafic, dans laquelle sont nombreux les marchands et les artisans. Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan.

[3] Dans cette ville demeurent une immense quantité d'hommes d'armes. Le Grand Khaan y tient, en grande quantité, ses armées. Car il arrive fort souvent que, dans cette région, des cités et des bourgs se rebellent. Vous savez déjà, puisque nous l'avons dit plus haut, que les naturels de ce pays méprisent la mort à cause de la foi qu'ils ont de vivre honorés dans un autre monde. Il faut ajouter qu'ils habitent des lieux naturellement forts, au milieu des montagnes. Or, s'il arrive [215] que ces gens s'exaltent et s'insurgent contre ceux qui les gouvernent, les troupes qui ont leurs quartiers dans cette cité accourent immédiatement sur les lieux. Ils prennent la cité rebelle et la détruisent. Voilà pour quelle raison tant de troupes du Grand Khaan cantonnent dans cette cité.

[4] Sachez aussi que cette cité est traversée, sur un de ses côtés, par un gros fleuve, large de non moins d'un mille. Sa navigation est assurée par le grand nombre de bateaux que la ville y entretient. De très beaux édifices s'élèvent sur chacune de ses deux rives. Et il y a sur ce fleuve un très beau pont, construit sur de grosses barques. On maintient celles-ci immobiles au moyen de fortes ancrs et on leur fait soutenir un pavage de gros et robustes madriers fixés avec des clous. C'est dans cette cité même qu'on fabrique beaucoup de nefes qui naviguent sur le dit fleuve.

[5] Dans cette ville on fabrique une telle quantité de sucre que personne ne pourrait en faire le calcul. On y fait grand commerce de perles et d'autres pierres précieuses. Et cela parce qu'il y vient de l'Inde force nefes avec beaucoup de marchands qui pratiquent les îles de l'Inde.

[6] Il y a dans cette région beaucoup de lions. Et l'on a trouvé, pour les prendre, la ruse que voici.

[7] On creuse, aux endroits convenables, deux fosses très profondes, l'une à côté de l'autre. On laisse entre l'une et l'autre une bande de terre de la largeur d'à peu près un bras et l'on fait des deux côtés des fosses une haie de branchages, laissant libres les côtés parallèles à la dite bande de terre. La nuit venue, l'homme à qui appartiennent lesdites fosses attache un petit chien sur la bande de terre qu'on a laissé au milieu, puis, s'en allant, il le laisse seul. Attaché ainsi, abandonné par son maître, le chien se met à aboyer et ses aboiements ne cessent plus. Ledit chien doit être blanc. Le lion, si éloigné qu'il soit, entend, d'où il se trouve, les aboiements de l'animal et il s'élançe plein de fureur dans sa direction. Et comme il le voit blanchoyer dans l'obscurité, il est si pressé de lui sauter dessus qu'il

---

171 3 les lieux. Ils prennent] *sostituisce* les lieux; ils prennent.

171 4 Sa navigation est assurée par le grand nombre de bateaux que la ville y entretient] *la pericope è stata aggiunta da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*



se précipite dans la fosse ouverte devant lui. Le matin suivant vient sur les lieux le propriétaire des fosses: il trouve le lion dans la fosse et l'occit. On en mange la chair, qui est excellente, et on vend la peau. Car vous devez savoir que les peaux de lion sont très chères. Si on veut au contraire les prendre vivants, on a les moyens qu'il faut pour les tirer vivants de la fosse où on les a fait tomber.

[8] On trouve aussi dans cette région des animaux appelés *papions*, animaux qui ressemblent en quelque manière aux renards. Ils rongent et endommagent beaucoup les cannes qui produisent le sucre. Et quand [216] les marchands passent par la contrée avec leurs caravanes et s'arrêtent en quelque lieu pour se reposer et pour dormir, les dits animaux s'approchent en tapinois pendant la nuit et volent et emportent tout ce qu'ils peuvent dérober, causant de graves dommages aux marchands. Mais ces derniers réussissent à s'en emparer de la manière suivante.

[9] Ils prennent de grosses calebasses. Ils leur font une coupure dans la bosse supérieure, prenant bien soin que l'orifice ainsi obtenu soit assez large pour qu'un *papion*, moyennant un certain effort, y puisse introduire la tête. Et pour que l'orifice ainsi pratiqué puisse résister à la violente pression que doit faire sur ses bords la tête de l'animal, ils font des trous tout autour, par lesquels ils font passer une ficelle. Cela fait, ils mettent dans les calebasses, tout au fond, un peu de graisse. Puis ils les placent en grand nombre çà et là, à quelque distance du campement, tout autour. De cette manière, quand les *papions* s'approchent de la caravane pour emporter quelque chose, sentant l'odeur de la graisse qui est dans les calebasses, ils accourent et s'efforcent en vain d'y introduire la tête. Poussés par l'avidité de l'aliment qui est dedans, ils pressent tant sur les bords de l'orifice qu'ils réussissent à l'y faire pénétrer. Mais ensuite ils ne peuvent plus l'en faire ressortir et, comme les calebasses sont légères, les *papions* les soulèvent de terre et les portent avec eux autour de leur tête. Ils ne savent plus où ils vont et c'est pour les marchands un jeu d'enfants que de les prendre. Leur chair est très bonne à manger et leur peau se vend à haut prix.

[10] Sachez en outre qu'il y a dans ce pays des oies extrêmement grosses: elles pèsent bien vingt-quatre livres l'une. Elles ont sous le gosier un goître volumineux et sur le bec, près des narines, une espèce d'excroissance comme en ont les cygnes, mais beaucoup plus grosse.

[11] Je vous dirai encore qu'à six journées de cette cité se trouve le port de Zaitoun, sur la Mer Océane, port où arrivent de l'Inde beaucoup de nefs avec une grande quantité de marchandises. De ce port, en remontant le fleuve dont je vous ai parlé plus haut, les dites nefs arrivent jusqu'à la cité

---

171 9 calebasse] *sostituisce* courge (*in tutto il capitolo*). | bosse] *sostituisce* convexité. | çà et là, à quelque distance du campement, tout autour] *sostituisce* et là autour du campement, à peu de distance.

de Foudjou, d'où, sur le fleuve ou par voie de terre, les marchandises sont ensuite transportées en diverses régions. C'est de cette manière qu'arrivent de l'Inde maintes choses de grande valeur.

[12] Ils ont en grande abondance tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle de l'homme. Ils ont des jardins délicieux, avec d'excellents fruits. C'est vraiment une bien bonne ville, admirablement ordonnée sous tous les aspects.

[217] [13] [Je vous dirai encore qu'il y avait dans cette contrée, mêlés aux idolâtres, beaucoup de gens qui suivaient secrètement la loi chrétienne]. Et pour que vous puissiez comprendre comment cela se faisait, le maître vous dira une chose qui lui fut racontée par messire Marco et qui mérite bien d'être rapportée.

[14] Sachez donc que dans la dite cité de Foudjou se trouvaient messire Matteo, oncle de messire Marco Polo, et messire Marco Polo lui-même, et ils avaient avec eux un sarrasin, homme de beaucoup d'expérience. Or ce dernier leur dit un jour: «Il y a en tel lieu une espèce de gens dont personne ne peut dire la religion. Ils ne sont pas idolâtres, car ils n'ont pas d'idoles. Ils n'adorent pas le feu. Ils ne professent pas la religion de Mahomet. Il ne me semble pas non plus que leur religion soit la chrétienne. Allons les voir, s'il ne vous déplaît, et parlons avec eux. Il peut se faire que vous réussissiez à découvrir quelque chose sur ce qu'ils sont».

[15] Ainsi firent-ils. Ils y allèrent et se mirent à discourir avec eux, à leur faire mille demandes et à les interroger sur leurs usages et sur leurs croyances. Mais ceux-ci semblaient craindre que de telles demandes eussent comme but de leur enlever la religion qu'ils avaient. Alors messire Matteo et messire Marco, devinant leur crainte, se mirent à les encourager, leur disant: «N'ayez aucune crainte, car nous ne sommes pas venus ici pour vous faire du mal, mais seulement pour votre bien, pour améliorer vos conditions». Ces gens craignaient en effet que le Grand Khaan lui-même ne les eût envoyés faire cette recherche et qu'il pût en résulter pour eux quelque ennui. Mais messire Matteo et messire Marco fréquentèrent cet endroit avec tant d'insistance, jour après jour, se familiarisant avec eux et s'intéressant à leurs affaires, qu'ils finirent par découvrir que ces gens suivaient la loi chrétienne.

[16] Car ils avaient des livres. Et les dits messire Matteo et messire Marco, y ayant jeté les yeux, commencèrent à interpréter l'écriture, à les transporter, un mot après l'autre de la langue dans laquelle ils étaient

---

171 14 homme de beaucoup d'expérience] *sostituisce* homme de valeur. | que leur religion soit la chrétienne] *sostituisce* qu'ils suivent la règle chrétienne.

écrits en leur propre langue. Ils découvrirent ainsi que c'étaient les paroles du Psautier.

[17] Alors ils leur demandèrent de qui ils tenaient cette loi et cette croyance et les autres répondirent disant: «De nos ancêtres». Ils avaient en effet dans un temple à eux trois images peintes, représentant trois apôtres – trois de septante qui allèrent prêcher par le monde – et ils disaient que par ces trois apôtres leurs ancêtres avaient été instruits dans cette loi, très anciennement, et que depuis sept cents ans déjà la dite foi s'était conservée chez [218] eux, mais comme ils étaient restés longtemps sans enseignements ils ignoraient les choses essentielles. «Une seule chose, disaient-ils, nous a été transmise par ceux qui nous ont précédé, à savoir que nous devons fêter ces trois selon nos livres et les vénérer comme des apôtres».

[18] Alors messire Matteo et messire Marco leur dirent: «Vous êtes chrétiens. Nous le sommes aussi. Nous vous conseillons d'envoyer des messagers au Grand Khaan et de lui exposer votre condition, pour être reconnus par lui et pour pouvoir professer librement votre loi et votre croyance». Car, à cause des idolâtres, ils n'avaient pas le courage de confesser et d'observer leur loi ouvertement.

[19] Ils envoyèrent donc deux des leurs au Grand Khaan. Et messire Matteo et messire Marco voulurent encore instruire les deux messagers, les avertissant de se présenter d'abord à celui qui était le chef des chrétiens à la cour du Grand Khaan, pour que ce fût lui qui expliquât leur situation au Grand Seigneur. Et c'est ce que firent les dits messagers.

[20] Que faut-il ajouter? Celui qui était le chef des chrétiens alla devant le Grand Khaan et lui dit que lesdites gens étaient des chrétiens et que comme tels devaient être reconnus dans ses états. Mais quand celui qui était le chef des idolâtres sut cela, il fit opposition, disant que cela ne devait pas être, que lesdites gens étaient idolâtres, qu'ils l'avaient toujours été et que l'opinion publique les tenait pour tels. Sur ce eut lieu un grand débat en la présence du Grand Khaan. Mais celui-ci, à la fin, irrité, fit sortir tout le monde. Il envoya chercher les deux messagers et leur demanda s'ils voulaient être chrétiens ou idolâtres. Et ceux-ci répondirent que, s'il ne lui déplaisait et si ce n'était pas contraire à sa magnificence, ils voulaient être chrétiens, comme l'avaient été leurs ancêtres. Alors le Grand Khaan fit faire pour eux les privilèges opportuns: privilèges établissant qu'il leur compétait le qualificatif de chrétiens et que toutes les règles en

**171 16** commencèrent à interpréter l'écriture, [...] en leur propre langue] *sostituisce* commencèrent à interpréter ce qui y était écrit, à les traduire mot à mot de la langue en laquelle ils étaient écrits.

**171 17** à savoir que nous devons fêter ces trois selon nos livres et les vénérer comme des apôtres] *sostituisce* à savoir que nous fassions fête à ces trois, selon nos livres, et que nous leur portions respect comme à des apôtres.

vigueur pour le christianisme pouvaient valoir pour tous ceux qui étaient sectateurs de la même croyance.

[21] Car il se trouva qu'il y avait çà et là par la province du Mangi plus de sept cent mille familles qui avaient la même religion que les gens susdits.

[22] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit, aussi n'ajouterons-nous rien et continuerons-nous notre récit, passant à d'autres choses.

172. *Où l'on parle de la cité et du port de Zaitoun*

[1] Sachez donc que, lorsqu'on part de Foudjou, on traverse le fleuve et l'on fait six journées vers le sirocco, trouvant toujours en grand nombre cités, bourgs et hameaux, très nobles et très riches, où il [219] y a de tout à profusion. On passe des monts, des vaux et des plaines. Il y a de très grandes forêts, où poussent en grande quantité les arbres qui font le camphre. Chasse et gibier, à poil et à plumes, y abondent. Les gens vivent de commerce et d'industrie. Ils adorent les idoles. Ils appartiennent au Grand Khaan et sont sous la seigneurie de la cité de Foudjou. Ils font partie, en d'autres mots, du royaume dont la ville de Foudjou est la capitale.

[2] Et quand on a fait lesdites cinq journées on trouve une cité qui est appelée Zaitoun, cité très grande et très noble.

[3] Là est le port où arrivent toutes les nefes de l'Inde, avec maintes marchandises de prix, avec maintes pierres précieuses de grande valeur et avec maintes perles grosses et bonnes. Et c'est le port où viennent tous les marchands du Mangi, à savoir ceux des régions voisines du dit port. Telle est la quantité de marchandises, de pierres précieuses, de perles, qui arrivent à ce port et qui en partent que c'est merveille de le voir. Et de cette cité, de ce port, elles sont ensuite répandues dans toute la province du Mangi. Et sachez que pour une nef de poivre qui arrive à Alexandrie ou dans un autre lieu, à destination des pays chrétiens, il en arrive cent au port de Zaitoun. Car vous devez savoir que ce port est un des deux ports du monde où il arrive le plus de marchandises.

[4] Le Grand Khaan retire de cette ville et de ce port une quantité énorme de droits. Car il vous faut savoir que toutes les nefes qui viennent de l'Inde donnent sur tout ce qu'elles apportent – marchandises, pierres

**171 20** qu'il leur compétait le qualificatif [...] qui étaient sectateurs de la même croyance] *sostituisce* qu'ils pouvaient se nommer chrétiens et que devaient valoir pour eux toutes les prescriptions de la chrétienté, tout ce qui était compris sous le nom de la loi chrétienne.

**171 21** Car il se trouva [...] les gens susdits] *sostituisce* Aussi se trouva-t-il qu'il y avait, çà et là par la province du Mangi, plus de sept cent mille familles qui observaient la dite règle.

**172 rubr** *Où l'on parle de la cité et du port]* *sostituisce* 'Où l'on parle de la cité [et du port]'

**172 1** six] *sostituisce* cinq.

précieuses et perles – le dix pour cent, c’est-à-dire la dixième partie de tout. Les navires prennent pour leur paiement, à savoir pour le fret, le trente pour cent des marchandises fines, le quarante-quatre pour cent du poivre, le quarante pour cent du bois d’aloès, du bois de santal et des autres grosses marchandises, si bien que, entre nolis et droits du Grand Khaan, les marchands donnent la moitié de tout ce qu’ils apportent. Et néanmoins, avec la moitié qui leur reste, ils font de si riches gains qu’ils s’empressent de revenir avec de nouvelles marchandises. Il vous est aisé de comprendre d’après cela à quelles sommes fabuleuses se montent les revenus que le Grand Khaan retire de cette cité.

[5] Le fleuve qui débouche dans le port de Zaïtoun est très gros et large et a un courant très rapide. Dans sa course impétueuse, il se creuse de nombreux lits, c’est-à-dire qu’il est des endroits où il se divise en plusieurs branches. Il y a sur le dit fleuve, [aux endroits où il se ramifie], cinq très beaux ponts, dont le plus grand a bien trois milles de longueur. [Les autres, très longs eux aussi, ont une longueur qui varie] selon le lieu où le fleuve forme des [220] branches. Ces ponts sont construits de la manière suivante. Leurs piliers sont faits de grosses masses de pierre posées l’une sur l’autre, masses qui sont travaillées comme suit. Elles sont grosses en leur milieu et vont se rétrécissant vers leurs bouts, de sorte que ces derniers sont pointus, aussi bien du côté de la mer pour rompre la violence de son flux quand la marée remonte le courant du fleuve, que [du côté du courant même pour rompre la violence de ses eaux].

[6] Les gens sont idolâtres et appartiennent au Grand Khaan. C’est une ville pleine de délices où l’on trouve à profusion tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle de l’homme.

[7] C’est dans cette ville que se rendent, de l’Inde Supérieure, tous ceux qui veulent se faire peindre le corps, j’entends avec des aiguilles, comme il a été dit plus haut. Car on y trouve nombre de gens qui sont passés maîtres en cet art.

[8] Je vous dirai en outre que dans cette province, dans une cité appelée Tindjou, se font des écuelles de porcelaine, grandes et petites, les plus belles qu’on pût imaginer. Et on n’en fait en nul autre lieu qu’en la dite cité. De là on les envoie dans tout le monde. Elles sont en grande quantité et à bon marché: tellement même que pour un gros de Venise on pourrait en avoir trois magnifiques, dépassant en beauté tout ce qu’on peut imaginer.

[9] Lesdites écuelles se font avec une certaine terre, comme vous pourrez l’ouïr.

[10] Sachez donc que les hommes de cette cité recueillent de la boue, de la terre pourrie et ils en font de gros tas. Ils laissent ces tas pendant trente ou quarante ans sans y toucher, au vent, à la pluie, au soleil. Pen-

dant un si long espace de temps, la terre de ces tas se purifie tellement que les écuellés qu'on en fait ont la couleur de l'azur et ont un éclat, une beauté extraordinaires. Il faut noter que celui qui amoncelle la terre dont nous parlons l'amoncelle pour ses enfants. Étant donné la longue période de repos dont elle a besoin pour se purifier, il ne peut en effet espérer en tirer personnellement un gain et la mettre en œuvre lui-même. C'est le fils qui vivra après lui qui en aura le profit.

[11] J'ajouterai encore que les habitants de cette cité ont leur langue à eux. Il est vrai que dans toute la province du Mangi on peut dire qu'il n'y a qu'un unique parler et qu'une unique écriture. Toutefois de région à région il y a dans la langue des différences, comme chez les Latins entre Lombards, Provençaux et Français. La diversité n'est cependant pas telle, dans la province du Mangi, que les gens d'une région ne puissent comprendre la langue parlée dans une autre région.

[221] [12] Nous vous avons parlé de ce royaume de Foudjou, une des neuf parties du Mangi. Les droits et les revenus que le Grand Khaan en retire égalent, dépassent même, ceux qu'il retire du royaume de Kinsaï. Et cela uniquement à cause des grands bénéfices que lui donne le port de Zaitoun.

[13] Sur les neuf royaumes du Mangi, nous ne vous avons parlé que de trois, à savoir de Yandjou, de Kinsaï et de Foudjou. Vous avez entendu ce que nous en avons dit. Quant aux six autres, nous pourrions également vous en parler, mais ce serait trop longue matière à traiter. Ajoutons que sur ces trois nous vous avons fait un récit détaillé, parce que messire Marco Polo les a traversés. La route qu'il avait à faire passait par là. Sur les six autres il ouït et apprit bien des choses, mais comme il n'a pas parcouru personnellement les lieux, sa narration eût été moins complète que pour les autres. Aussi nous arrêterons-nous ici. D'autant plus que sur eux on peut se former une idée d'après ce que nous avons dit en général de la province du Mangi, un peu aussi d'après les remarques particulières que nous avons faites à propos des trois royaumes dont nous avons discoursu.

[14] Comme vous l'avez pu ouïr, nous vous avons dit en bon ordre, en général et en détail, selon ce que nous en savions, ce que c'était que la province du Khataï; nous en avons fait autant pour la province du Mangi et pour beaucoup d'autres provinces; nous vous avons parlé des populations, des bêtes, des oiseaux, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des perles, des marchandises, des us et des coutumes des gens et de mille autres choses. Mais notre livre ne contient pas encore tout ce que nous voulons qu'il contienne. Il lui manque encore toutes les choses relatives aux Indiens, choses qu'il vaut bien la peine de faire connaître à ceux qui ne les connaissent pas. Car il y a dans l'Inde beaucoup de choses merveilleuses qui n'existent dans aucune autre partie du monde. Et il est très à propos, il est même fort convenable et fort utile de les noter dans notre

livre. Et le maître les y notera en tout détail, comme les lui a exposées et racontées messire Marco Polo.

[15] Et je vous dis en vérité que messire Marco demeura si longtemps dans l'Inde et eut tant d'occasions de connaître, par ce qu'il vit personnellement et par ce qu'on lui apprit, le véritable état de ses habitants – leur vie, leurs coutumes, les spécialités de leur commerce – que certes on n'a vu depuis bien longtemps homme qui en fût informé plus à fond. Parmi les choses que nous dirons il y en a sans doute de si prodigieuses que l'émerveillement de ceux qui les ouïront ne sera pas petit. Mais nous les dirons de toute façon, les unes après les autres, comme messire Marco les a racontées en les donnant comme vraies. Et nous commencerons aussitôt comme vous allez l'ouïr ci-dessous dans |222| la suite de ce livre.

173. *Ici le livre commence à traiter de l'Inde dont il décrira toutes les merveilles aussi bien que tous les us et coutumes [et tout d'abord il parle des nefes sur lesquelles on y va et on en revient]*

[1] Comme nous vous avons parlé, ainsi que vous l'avez ouï, de tant de provinces de terre ferme, nous laisserons maintenant ce sujet et nous commencerons à entrer dans l'Inde pour vous conter toutes les merveilleuses choses qui s'y trouvent. Et nous vous dirons tout d'abord, pour commencer, comment sont faites les nefes sur lesquelles les marchands vont en Inde et en reviennent.

[2] Sachez donc que lesdites nefes sont faites de la manière que je vais vous dire.

[3] Elles sont toutes en bois de sapin, du bois que les Lombards appellent *abete*. Elles ont une couverture. Et il y a sur la couverture de la plupart d'entre elles au moins soixante chambres, dans chacune desquelles un marchand peut demeurer à son aise. Elles ont un timon et quatre mâts. Souvent on ajoute encore deux mâts qu'on peut mettre et ôter à volonté.

[4] Certaines nefes, à savoir les plus grandes, ont en outre, à l'intérieur, [pour qu'elles servent de cale aux marchandises], treize cases ou compartiments faits de solides planches emboîtées l'une dans l'autre. Et cela dans le but suivant. Il peut arriver que, par suite d'un accident, il se produise une voie d'eau dans la nef, soit qu'elle ait heurté un écueil, soit qu'elle ait reçu contre sa coque le choc de quelque gros cétacé en quête de pâture: chose qui n'est point rare, car, si par hasard, lorsqu'une nef

172 15 dans l'Inde [...] à fond] *sostituisce* en Inde et eut tant d'occasions d'en connaître à fond les habitants – leur vie, leurs coutumes, les spécialités de leur commerce – que certes on n'a vu depuis bien longtemps homme qui en fût mieux informé.

173 **rubr** *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

navigue de nuit faisant écumer l'eau sur ses flancs, elle vient à passer près d'un cétacé, celui-ci, voyant blanchoyer l'eau agitée, croit aussitôt avoir trouvé quelque chose à avaler et augmentant son élan se précipite contre la nef avec une telle violence qu'il la brise souvent en quelque point. Or donc, si une fracture se produit, l'eau qui pénètre par elle tombe dans la cale [proprement dite], qui est toujours laissée libre. Une fois qu'ils ont découvert dans quelle partie de la nef la voie d'eau s'est produite, les matelots s'empressent de vider de son contenu le compartiment envahi, transportant tout dans les compartiments adjacents, car d'un compartiment à l'autre l'eau ne passe pas, si fortes et bien faites sont les cloisons qui les séparent. Cela fait, ils réparent la nef et remettent à leur place les marchandises évacuées.

[5] Et voici comment lesdites nefs sont clouées. Sachez d'abord [223] qu'elles ont une double coque, c'est-à-dire qu'elles sont entièrement enveloppées d'une double épaisseur de planches. Elles sont calfatées au dedans et au dehors et sont bien clouées avec des clous de fer. Elles ne sont pas enduites de poix, car ils n'ont pas de poix, mais ils les enduisent d'une autre manière que je vous dirai: avec une substance qui leur semble meilleure que la poix. Ils prennent du mortier et du chanvre hâché menu et ils en font une pâte en les broyant dans l'huile d'un certain arbre. Et sachez que lorsque ces trois substances ont été bien broyées ensemble, elles produisent un enduit tenace comme de la glu. De cette glu ils enduisent leurs nefs. Elle leur sert de poix.

[6] Sachez aussi que pour chacune de ces nefs il faut au moins cent cinquante, deux cents, trois cents matelots: un équipage plus ou moins nombreux selon leur grandeur.

[7] Ajoutons qu'elles portent des charges beaucoup plus considérables que les nefs de nos pays. Elles peuvent, grâce à leur grandeur, porter au moins cinq mille et quelques-unes jusqu'à six mille corbeilles de poivre.

[8] Les nefs qu'on avait dans le passé étaient bien plus grandes encore que celles qu'on a aujourd'hui. Mais la violence des vagues a abîmé tellement, et en tant de lieux, les rivages des îles qu'en bien des endroits on ne trouvait plus assez d'eau pour d'aussi grandes nefs. On en fit donc de plus petites.

[9] Et sachez qu'elles vont aussi à l'aviron, c'est-à-dire à la rame. Il y faut pour chaque rame quatre marins.

[10] Je vous dirai en outre que lesdites grandes nefs en ont toujours de plus petites qui les accompagnent: deux ou trois grosses embarcations, avec quarante, soixante, quatre-vingts et même cent marins, chargées de maintes marchandises et pouvant transporter jusqu'à mille corbeilles de poivre. Elles en ont au moins deux: l'une toujours plus grande que l'autre. Ces nefs plus petites peuvent aussi aller à la rame et très souvent servent pour tirer les grandes au moyen de câbles, ou si vous voulez, de cordes de chanvre. Placées en tête et liées à la grande nef par lesdites cordes, elles



la tirent derrière elles, qu'on aille à la rame où à la voile. Il faut toutefois, pour qu'on aille à voile, que le vent donne un peu obliquement. Jamais l'on ne va à voile quand le vent donne en plein, car alors la voile de la nef principale empêcherait le vent de donner dans les voiles des petites nefes et ces dernières seraient investies par la grande nef.

[11] Les grandes nefes portent en outre de petits bateaux, au nombre d'une dizaine, pour jeter l'ancre, pour prendre des |224| poissons, pour faire le service de la nef. Tous ces petits bateaux sont portés par la nef, attachés sur ses flancs. Et sachez bien que les deux grosses embarcations dont nous vous avons parlé portent elles aussi de petits bateaux.

[12] Je vous dirai encore que, lorsqu'on veut radouber, ou, en d'autres termes, réparer une grande nef – une nef qui a navigué pendant un an – on la répare de cette manière. On cloue sur les deux premières une troisième coque de planches tout autour de la nef. Elle se trouve ainsi avoir une triple enveloppe. On la calfate et on l'enduit de nouveau. Telle est leur manière de la réparer. À la réparation suivante, on cloue une quatrième épaisseur de planches. Et on continue ainsi jusqu'à ce que la coque soit de six planches. Alors la nef est mise de côté et ne va plus sur la mer.

[13] [J'ajouterai une chose qui me semble mériter d'être rapportée dans notre livre]: je vous dirai de quelle manière, lorsqu'une nef se prépare à une traversée, on examine si les présages sont favorables ou contraires. Les hommes de la nef prennent une claie d'osier, ayant une corde attachée à ses quatre coins et au milieu de chaque côté, ce qui fait en tout huit cordes. À leur extrémité ces huit cordes se joignent et aboutissent toutes à un long câble de chanvre. Ils cherchent alors, pour l'attacher sur la dite claie, un ivrogne ou un fou, car tout homme ayant son bon sens et n'ayant pas bu refuserait de s'exposer à un tel danger. La chose se fait quand souffle un vent très violent. On tient la claie soulevée contre le vent: le vent le saisit et l'enlève bien haut dans l'air. On la tient par le long câble que je vous ai dit. Si, alors qu'elle est en l'air dans la direction du vent, la claie décline, ils tirent un peu à eux la câble et la claie se redresse; puis ils lâchent un peu de corde et la claie s'élève. Si elle décline encore une fois, ils tirent la câble ce qu'il faut pour qu'elle se redresse et s'élève, puis ils laissent aller de nouveau le câble. De cette manière la claie pourrait monter à une telle hauteur, pourvu seulement que le câble fût assez long, qu'elle ne serait plus visible. Et l'expérience consiste en ceci. Si la claie monte directement vers le ciel, on dit que la nef pour laquelle on fait l'expérience, aura une navigation facile et heureuse et à la dite nef accourent tous les marchands pour y faire transporter leurs marchandises et pour s'y embarquer eux-mêmes. Si au contraire la claie ne réussit pas à s'élever,

---

**173 10** à la voile. Il faut toutefois, [...] donne en plein] *sostituisce* à la voile, si toutefois le vent donne un peu obliquement; jamais quand le vent donne en plein, car alors.

aucun marchand ne veut mettre le pied dans la nef pour laquelle l'expérience a été faite. Ils disent qu'elle n'arrivera pas au bout de son voyage et que bien des malheurs l'attendent. Cette nef-là pour cette année ne sort pas du port.

[14] Nous vous avons décrit les nefs sur lesquelles les marchands [225] vont en Inde et en reviennent. Nous laisserons maintenant ce sujet et nous vous parlerons de l'Inde. Mais auparavant je veux vous parler de certaines îles qui sont dans la Mer Océane, à l'endroit où nous sommes arrivés. Lesdites îles sont au levant. Et nous commencerons tout d'abord par une île qui est appelée Zipangou.

#### 174. Où l'on parle de l'île de Zipangou

[1] Zipangou est une île vers le levant, en pleine mer, à quinze cents milles de la terre ferme. C'est une île d'une grandeur immense. Les gens sont blancs, beaux et de belles manières. Ils sont idolâtres. Ils se gouvernent par eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils n'ont d'autres seigneurs que ceux qu'ils se donnent eux-mêmes.

[3] Et sachez qu'ils ont de l'or en très grande abondance. Non seulement l'or se trouve dans leur pays en quantité extraordinaire, mais il n'y a personne qui l'exporte ailleurs, car personne n'y va de la terre ferme, ni marchands ni autres. On comprend donc qu'ils aient tout l'or que je vous ai dit.

[3] Je vous dirai à ce propos, d'après ce que racontent ceux qui connaissent le pays, à quel comble de splendeur on arrive dans un palais du seigneur de cette île.

[4] Sachez donc que le seigneur de cette île a un très grand palais tout couvert d'or fin. Tout comme nous couvrons nos maisons et nos églises de plomb, de la même manière est couvert d'or - d'or fin - ce palais. La valeur que cela représente défie toute estimation. Ajoutons que le pavement des chambres - et elles sont nombreuses - est aussi entièrement en or fin, d'une épaisseur de plus de deux doigts. Et toutes les autres parties du palais, les salles et les fenêtres, sont également garnies d'or. Je puis vous dire en somme que le dit palais est d'une richesse si démesurée que l'étonnement serait énorme si l'on pouvait l'évaluer en monnaie.

[5] Ils ont des perles en abondance, de couleur rouge, très belles, rondes et grosses. Elles valent autant que les blanches et même davantage. [Et je vais vous dire une chose qui vous remplira de stupeur]. En cette île il en

---

**173 14** dans la Mer Océane, à l'endroit où nous sommes arrivés] *sostituisce* dans cette Mer Océane où nous sommes arrivés.

**174 5** rouge] *sostituisce* rose.

est qui enterrent leurs morts, il en est d'autres qui les brûlent. Or, à tous ceux qu'on enterre on met dans la bouche une de ces perles. C'est là un de leurs usages.

[6] Ils ont en abondance, outre les perles, toutes sortes de pierres précieuses.

[7] C'est en somme une île tellement riche que nul ne peut en dire toute la richesse.

[8] Comme on parlait beaucoup des richesses immenses qui se trouvaient dans cette île, l'idée vint au Grand Khaan – à savoir au [226] Khaan Khoulblai qui règne actuellement – de s'en emparer.

[9] Il y envoya, [pour qu'ils en fissent la conquête], deux de ses barons, avec une immense quantité de nefes, pleines d'hommes à cheval et à pied. L'un des deux barons se nommait \*Aulaukhan et l'autre \*Hung Tc'a-k'iou. Ils étaient tous les deux expérimentés et valeureux. Mais que dois-je vous dire? Ils partirent de Zaitoun et de Kinsai avec leurs hommes et mirent à la voile. Ils naviguèrent tant, une journée après l'autre, qu'ils arrivèrent à l'île dont nous parlons. Ils descendirent à terre et s'emparèrent de grandes étendues du plat pays, de nombreux hameaux. Mais ils n'avaient encore pris, quand il leur arriva la male aventure que je vais vous conter, aucune cité, aucun bourg. [Et cela à cause de leur désaccord]. Car vous devez savoir qu'entre ces deux barons il y avait beaucoup de jalousie et qu'ils ne faisaient rien l'un pour l'autre.

[10] Or il arriva un jour que le vent de tramontane se mit à souffler si fort que ceux de l'armée durent se convaincre qu'il fallait prendre le large si l'on voulait éviter que leurs nefes ne se brisassent toutes contre la côte. Ils montèrent donc tous sur leurs nefes et ils se partirent de cette île. Ils prirent le large. Mais sachez que, alors qu'ils n'avaient encore fait que quelque quatre milles, la violence du vent commença à augmenter. Si épaisse était la multitude des navires qu'ils furent lancés par le vent l'un contre l'autre, si bien que la plupart d'entre eux se brisèrent. Evitèrent le naufrage les seules nefes qui n'étaient pas serrées l'une contre l'autre, mais isolées çà et là sur la mer. Quant aux naufragés, comme il y avait près du lieu du désastre une autre île – beaucoup moins grande celle-là – ceux qui purent y aborder furent sauvés. Une partie considérable de l'armée, non moins de trente mille hommes, put ainsi réchapper. Ceux qui ne réussirent pas à prendre terre trouvèrent tous la mort. Et notez bien que c'est aussi contre la côte de cette île plus petite qu'une grande partie de la flotte se brisa, jetée contre elle par le vent.

[11] Quand la violence du vent et la fureur de la tempête se furent calmées, les deux barons, avec les nefes qui étaient restées au large et

---

174 9 \*Aulaukhan] *sostituisce* Abacan. | \*Hung Tc'a-k'iou] *sostituisce* Vonsanci. | naviguèrent] *sostituisce* allèrent. | ils n'avaient [...] désaccord] *sostituisce* ils n'avaient encore pris aucune cité, aucun bourg, quand il leur arriva la male aventure que je vous dirai.

avaient échappé au naufrage – nefes qui étaient encore très nombreuses – rebroussèrent chemin jusqu’à l’île dont nous venons de parler. Ils firent monter avec eux sur les nefes tous ceux qui avaient un grade – à savoir les chefs de cent hommes, ceux de mille et de dix mille – ne pouvant pas songer à prendre aussi tous les autres, si grand était leur nombre. Puis ils se partirent dudit lieu et firent voile vers leur pays.

[12] Quant à ceux qui restaient sur l’île – quantité encore très considérable – ils se tenaient tous par morts et [227] grande était leur douleur, car ils ne savaient pas comment ils pourraient partir de là et rejoindre un port sûr. Et ils voyaient les nefes échappées au désastre, après les avoir abandonnés, faire voile vers leur patrie. Car c’est vraiment ce qu’elles faisaient. Elles ne cessèrent de naviguer qu’elles ne fussent arrivés dans leur pays.

[13] Maintenant nous laisserons là ceux qui se sont enfuis et nous reviendrons à ceux qui sont restés dans l’île et qui se considéraient comme morts.

### 175. *Comment les gens du Grand Khaan échappés à la tempête prirent la ville de leurs ennemis*

[1] Sachez donc que, quand ces trente mille hommes qui avaient pu échapper au naufrage et prendre terre se virent ainsi abandonnés sur cette île, ils se considéraient comme plus que morts ne voyant aucune possibilité de s’enfuir. Ils avaient grande peine et grande douleur et ne savaient ce qu’ils devaient faire.

[2] C’est dans ce pénible état qu’ils restaient sur cette île.

[3] Or, quand le seigneur et les gens de la grande île virent que l’armée ennemie était ainsi dispersée et défaite, quand ils furent informés de ceux qui s’étaient réfugiés sur l’île, ils en eurent grande joie et grande allégresse. Et aussitôt que la mer se fut calmée et apaisée, ils réunirent une quantité de nefes qu’ils avaient çà et là sur leurs côtes, et s’y embarquèrent. Ils firent voile sans retard vers l’île et y débarquèrent aussitôt pour s’emparer des naufragés.

[4] Mais ceux-ci, s’étant aperçu que leurs ennemis étaient descendus tous à terre sans laisser aucune garde sur les nefes, en gens avisés qu’ils étaient, eurent l’idée que voici. Il faut d’abord noter que l’île était très élevée en son milieu. Quand l’ennemi commença à se rapprocher pour s’emparer d’eux, ils prirent la fuite, [en contournant le dit centre monta-

---

**174 12** quantité encore très considérable] *sostituisce* quantité immense, comme nous l’avons déjà dit. | tenaient tous par] *sostituisce* considéraient tous comme. | sûr. Et ils] *sostituisce* sûr, et ils.

**174 13** Maintenant] *aggiunto da Benedetto nelle* «*Supercorrezioni*».

gneux], vers la partie de l'île qui était opposée à celle où la flotte ennemie avait jeté l'ancre. Mais leur but était de faire en fuyant le tour de l'île. Ils devaient, naturellement, se retrouver devant la flotte des ennemis. Et c'est en effet ce qui se produisit. Arrivés aux nefes, ils y montèrent sans perdre de temps. Chose aisée, car ils n'y trouvèrent personne pour leur résister. Tout le monde s'était lancé par le droit chemin à la poursuite des fuyards par les mêmes voies qu'ils avaient prises en fuyant. On était loin d'être préparés au genre de fuite dont ceux-ci s'étaient avisés.

[5] Que vous dirai-je encore? Une fois qu'ils furent sur les nefes, ils s'empressèrent de lever l'ancre et de s'éloigner de cette île. Ils voguèrent vers l'autre île, [celle où ils étaient d'abord descendus au début de l'expédition]. Ils l'abordèrent et y débarquèrent. [228] Portant les gonfanons et les enseignes du seigneur de l'île, ils marchèrent à la cité capitale. Ceux de la cité, voyant leurs gonfanons, crurent que c'étaient leurs gens qui revenaient. Ils les laissèrent donc entrer dans la cité. Comme il n'était resté dans la ville que des vieillards et des femmes, il fut facile aux hommes du Grand Khaan de s'en emparer complètement. Ils en chassèrent tous les habitants, à l'exception de quelques belles femmes qu'ils gardèrent à leur service.

[6] C'est ainsi que les hommes du Grand Khaan s'emparèrent de cette cité.

[7] Quand le seigneur et les gens de l'île virent qu'ils avaient perdu leur cité et que les choses s'étaient passées de la sorte, ils crurent bien mourir de douleur. Ils retournèrent à leurs île avec d'autres nefes et ils assiégèrent et encerclèrent la cité de telle manière que nul à leur insu n'y pouvait entrer ni n'en pouvait sortir. Que vous dirai-je encore? Les gens du Grand Khaan tinrent la cité sept mois et ils cherchèrent jour et nuit, pendant tout ce temps-là, le moyen de faire connaître au Grand Khaan leur situation. Mais tout fut vain. Quand ils virent que la chose n'était pas possible, ils pactisèrent avec les assiégeants. Ils eurent la vie sauve, mais avec l'obligation de rester dans le pays tout le reste de leur vie. Et cela se passa en l'an 1279 de l'Incarnation du Christ.

[8] Ainsi alla cette affaire.

[9] Le Grand Khaan fit couper la tête à un des deux barons qui commandaient l'armée.

[10] L'autre fut envoyé à une île sauvage appelée Zorza, île où le Grand Khaan fait périr maintes personnes coupables de quelque manquement particulièrement grave. Et je vais vous dire de quelle manière il les fait périr. Quand il envoie quelqu'un mourir dans la dite île, il lui fait coudre autour des mains, avec le plus grand soin, de manière à les envelopper étroitement, le cuir d'un buffle fraîchement écorché. Ce cuir en se des-

---

175 4 On était loin d'être préparés au genre de fuite dont ceux-ci s'étaient avisés] *la pericope è stata aggiunta da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

séchant se resserre tellement autour des mains qu'il ne peut plus en être détaché. Une fois qu'on l'a mis dans cet état, on abandonne le supplicé dans l'île et on l'y laisse mourir de la mort la plus douloureuse. Il ne peut en effet rien faire pour diminuer ses souffrances. Il n'a rien à manger. S'il veut manger de l'herbe, il est contraint à se jeter à plat ventre. Or, c'est de cette manière que le Grand Khaan fit mourir l'autre baron.

[11] Il traita ainsi les deux barons parce qu'il avait su qu'ils s'étaient mal conduits dans cette affaire.

[12] Je vous dirai encore une chose bien merveilleuse que j'oubliais.

[13] Sachez donc que dans l'île dont nous venons de parler, à la |229| prise d'un bourg, un certain nombre d'hommes tombèrent aux mains de ces deux barons. Comme ils n'avaient pas voulu se rendre, les deux barons ordonnèrent qu'ils fussent tous occis et qu'on leur coupât la tête à tous. Et ainsi fut fait. Ils eurent tous la tête coupée, à l'exception de huit hommes seulement. À ceux-ci on ne peut la couper en aucune manière. Et cela par la vertu d'une certaine pierre qu'ils avaient. Car ils avaient chacun une pierre dans le bras, au dedans, entre la chair et la peau, de telle manière qu'on ne pouvait la voir. Et cette pierre était enchantée et avait cette vertu: tant qu'on l'avait sur soi, on ne pouvait mourir par le fer. Les deux barons, quand on leur eut dit la raison pour laquelle ils ne pouvaient mourir par le fer, les firent assommer à coups de maillet. Et ils moururent aussitôt. Puis ils firent extraire les pierres de leur bras et les conservèrent précieusement.

[14] Ainsi se passa ce fait étrange comme vous venez de l'ouïr.

[15] Nous vous avons donc raconté dans tous ses détails l'histoire de la défaite qu'essayèrent les gens du Grand Khaan. Maintenant nous laisserons cela et nous reviendrons à notre sujet pour que notre livre suive son cours.

### 176. *Où l'on parle [de plusieurs choses concernant les dites îles et tout d'abord] des différentes façons dont sont faites leurs idoles*

[1] Sachez donc que les idoles de la grande île dont on vient de parler, de même que celles des autres îles qui se trouvent dans la même mer, sont de la même espèce que celles du Khataï et du Mangi.

---

**175 10** douloureuse] *sostituisce* lamentable. | pour diminuer ses souffrances] *sostituisce* pour se soulager.

**175 13** bourg] *sostituisce* hameau.

**176 rubr** [de plusieurs choses concernant les dites îles et tout d'abord]] *le parentesi quadro sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[2] Tout comme les idolâtres des autres pays, les idolâtres des dites îles ont eux aussi des idoles à tête de bœuf, de porc, de chien, de mouton et de maintes autres bêtes. Certaines d'entre elles ont une tête à quatre visages. D'autres ont trois têtes, l'une à la place où elle doit être et les deux autres de côté, une sur chaque épaule. D'aucunes ont quatre mains, d'autres en ont dix et d'autres mille. Ces dernières sont les meilleures, celles pour lesquelles ils ont le plus de révérence. Quand les chrétiens leur demandent pourquoi ils font leurs idoles de tant de manières, ils répondent: «Elles nous ont été laissées par nos pères et elles étaient ainsi quand nos pères nous les ont laissées. Ainsi nous les laisserons à nos fils et à ceux qui viendront après nous».

[3] Tout le fait de ces idolâtres est quelque chose de tellement monstrueux, il y a là dedans tellement de diableries, qu'il n'est pas bon de trop en parler dans notre livre. Ce serait trop mauvaise chose à ouïr pour des chrétiens. Nous ne parlerons donc plus de ces idolâtres et nous passerons à autre chose.

[230] [4] Il est toutefois une chose que je ne veux pas passer sous silence. Vous devez savoir que quand un idolâtre de ces îles prend un homme qui n'est pas de ses amis et qui n'est pas en mesure de se racheter avec de l'argent, il invite tous ses parents et amis leur disant: «Je veux que vous veniez manger avec moi dans ma maison». Il fait alors occire l'homme qu'il a pris et le mange, en leur compagnie. Ils le mangent cuit, bien entendu. Cette chair humaine, ils la tiennent pour le mets le meilleur qu'on puisse avoir.

[5] Maintenant nous laisserons cela et nous reviendrons à notre sujet.

[6] Sachez donc que la mer où se trouvent les îles dont nous parlons s'appelle la Mer de Tchîn, ce qui veut dire la mer qui baigne les côtes du Mangi, car, dans le langage des habitants de ces îles, Tchîn équivaut à Mangi. Cette mer est située vers le levant. Selon ce que disent les marins expérimentés qui y naviguent et qui savent bien la vérité, elle a 7448 îles, dont la plupart sont habitées.

[7] Et sachez que dans toutes lesdites îles il ne croît aucun arbre d'où il n'émane une grande et bonne odeur et qui ne soit [à quelque point de vue], très utile: aussi utile, par exemple, que le bois d'aloès, ou même plus. On y trouve aussi maintes précieuses épices de plusieurs espèces. Sachez en outre que dans ces îles pousse en très grande abondance du poivre blanc comme la neige. Le noir aussi y abonde.

---

**176 4** il invite] *sostituisce* il a la bonté d'inviter. | et le mange] *la «Supercorrezione» cassa un avvrebio originariamente posto dopo* mange: amoureuxment.

**176 6** Tchîn] *sostituisce* Cin (*in tutto il capitolo*). | les marins expérimentés] *sostituisce* les pilotes et les marins expérimentés.

**176 7** *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[8] On croit rêver si l'on songe à la valeur de l'or et des autres choses précieuses qui se trouvent dans ces îles.

[9] Mais cependant je dois vous dire qu'elles sont si éloignées qu'il est bien malaisé d'y aller. Certes, quand les nefes de Zaïtoun et de Kinsai y vont, le profit et le gain qu'elles y font est considérable. Mais c'est un voyage qui dure un an. Elles vont en hiver et reviennent en été. Car dans cette mer soufflent deux seules espèces de vent: l'un qui les porte et l'autre qui les ramène. L'un souffle en été et l'autre en hiver.

[10] Et sachez que cette contrée est à une très grande distance de l'Inde.

[11] Je vous dirai aussi que cette mer, bien que je vous aie dit qu'elle s'appelle Mer de Tchîn, n'est autre que la Mer Océane. On l'appelle Mer de Tchîn comme on dirait Mer d'Angleterre ou Mer de la Rochelle. De la même manière on dit en cette région Mer de Tchîn, Mer d'Inde, et ainsi de suite. Mais tous ces noms désignent toujours la Mer Océane.

[12] Mais maintenant je ne vous parlerai plus de cette contrée ni de [231] ces îles, parce qu'elles sont trop à l'écart et aussi parce que nous n'y sommes pas allés. Ajoutons que le Grand Khaan n'a rien à y voir. Elles ne lui paient aucun tribut ni ne lui rapportent rien. Nous reviendrons donc à Zaïtoun et de là nous reprendrons notre récit.

### 177. Où l'on parle de la contrée de Tchanba

[1] Lorsqu'on part du port de Zaïtoun, on navigue quinze cents mille vers le ponant, un peu aussi vers le garbin. On trouve en route un grand golfe à traverser, golfe qui est appelé Kheïnan.

[2] Ce golfe a la longueur, pour qui va vers tramontane, de deux mois de voyage. Vers le sirocco, il confine à une seule province, le Mangi, mais de l'autre côté il confine à l'Annan, au Toloman et à maintes autres provinces que nous avons nommées avec celles-ci plus haut. Il est tout parsemé d'îles, pour la plupart habitées. Dans ces îles se trouve à profusion l'or en paillettes: on le tire des eaux de la mer à l'embouchure des fleuves. On y trouve aussi en très grande quantité du cuivre et d'autres choses. Ces îles commercent entre elles. Elles échangent entre elles les choses qui, se trouvant dans une île, ne se trouvent pas dans l'autre. Elles commercent aussi avec ceux de la terre ferme. Elles leur vendent de l'or, du cuivre et d'autres choses et leur achètent en retour ce dont elles ont besoin. Sur la plupart des dites îles le froment vient en abondance. Si grand est le dit golfe et si peuplé, qu'on en peut parler comme d'un véritable monde.

[3] Mais il est temps de revenir à notre récit.

---

177 **rubr** *Tchanba*] *sostituisce* 'Tchamba'.

177 2 *Annan*] *sostituisce* *Anan*.



[4] Sachez donc que, lorsqu'on a quitté le port de Zaitoun et qu'on a fait mille cinq cents milles dans la direction du ponant, et un peu aussi dans celle du garbin, traversant le golfe dont nous venons de parler, on arrive à une contrée appelée Tchanba, qui est un très riche et très grand pays.

[5] Ils ont un roi à eux. Ils ont leur langue à eux. Ils sont idolâtres. Ils envoient chaque année au Grand Khaan un riche tribut d'éléphants et de bois d'aloès. C'est le seul tribut qu'ils lui paient.

[6] Et je vous dirai pourquoi le roi de ce pays paie un tel tribut au Grand Khaan.

[7] Sachez qu'en l'an 1278 de l'Incarnation du Christ le Grand Khaan envoya contre le dit roi de Tchanba un de ses barons nommé Sogatou avec beaucoup d'hommes à cheval et à pied. Une guerre très dure fut commencée contre le royaume. Le roi, qui était d'un âge très avancé, et qui au surplus n'avait pas de forces armées comparables à celles du Grand Khaan, ne pouvant se risquer dans une bataille rangée, ne faisait que se défendre se tenant dans les murs de ses cités et [232] bourgs, assez forts pour qu'il n'eût personne à redouter. Mais tout le plat pays, tous les ha-meaux étaient ravagés et détruits.

[8] Quand il vit que ce Sogatou dévastait et détruisait ainsi son royaume, le roi en eut grande douleur. Il fit aussitôt venir ses messagers et les envoya au Grand Khaan avec le message que vous allez ouïr.

[9] Les messagers firent tant qu'ils arrivèrent devant le Grand Khaan et ils lui dirent: «Sire, le roi de Tchanba vous salue comme son droit seigneur. Il vous fait savoir qu'il est désormais d'un grand âge et qu'il a pendant bien des années tenu son royaume en paix. Il vous fait savoir qu'il veut bien être votre homme. Il veut vous payer chaque année un riche tribut d'éléphants et de bois d'aloès. Il vous prie bien doucement et vous implore que vous fassiez partir de ses terres votre baron et vos gens qui détruisent son royaume». Cela dit, les messagers se turent et ne dirent plus un mot.

[10] Quand le Grand Khaan eut ouï ce que le vieux roi lui faisait dire, il eut pitié de lui. Il fit aussitôt ordonner à son baron et à ses gens de quitter le dit pays et d'aller conquérir des terres ailleurs. Sogatou et ses hommes ne se firent pas faute d'obéir au commandement de leur seigneur. Ils partirent sans tarder et s'en allèrent en d'autres pays.

[11] Aussi le dit roi donne-t-il dès lors, chaque année, au Grand Khaan comme tribut, outre une très grande quantité de bois d'aloès, vingt éléphants, les plus beaux et les plus grands qu'il puisse trouver dans son royaume.

---

177 4 et un peu aussi dans celle du garbin, traversant le golfe] *sostituisce* et un peu aussi du garbin, traversant diamétralement le golfe.

177 7 Sogatou] *sostituisce* Sogatu.

177 11 une très grande] *sostituisce* une grande.

[12] C'est ainsi que le roi de Tchanba devint sujet du Grand Khaan et c'est pour la raison que vous venez d'ouïr qu'il lui paie chaque année un tribut d'éléphants et de bois d'aloès.

[13] Maintenant nous laisserons cela et nous vous dirons quelques particularités touchant ce roi et son pays.

[14] Sachez donc que dans ce royaume aucune belle damoiselle ne peut se marier sans que le roi l'ait d'abord vue. Si elle lui plaît, il l'épouse. Si cela ne lui plaît pas, il lui donne de l'argent pour qu'elle puisse se marier honorablement selon sa condition. Et sachez qu'en 1285 moi, Marco Polo, je fus dans le dit royaume. En ce temps-là, le roi avait, disait-on, trois cent vingt-six enfants, fils ou filles. Parmi ses enfants mâles, plus de cent cinquante étaient en état de porter les armes.

[15] Dans ce royaume les éléphants sont très nombreux. Le bois d'aloès s'y trouve en grande abondance. Ils ont aussi maintes forêts d'un bois qu'on appelle ébène, qui est très noir et dont se font les échecs et les encriers.

[16] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté dans notre [233] livre. Aussi laisserons-nous ce lieu et irons-nous plus avant. Nous vous parlerons d'une grande île qui a nom Java.

#### 178. *Où l'on parle de la grande île de Java*

[1] Sachez donc que si l'on fait, en partant de Tchanba, quinze cent milles entre le midi et le sirocco, on arrive à une très grande île qui a nom Java.

[2] S'il faut en croire les bons marins, qui bien le savent, c'est la plus grande île qui soit au monde. Elle a en effet plus de trois mille milles de tour.

[3] Elle appartient à un grand roi. Les gens sont idolâtres et ne paient de tribut à personne.

[4] Cette île possède d'énormes richesses. Ils ont du poivre, de la noix muscade, de la lavande, du galanga, du cubèbe, du girofle, toutes les plus précieuses épices du monde. Nombreuses sont les nefes qui y abordent, pleines de marchands qui viennent y acheter des marchandises de toutes sortes, y faisant grand profit et grand gain.

[5] Il y a dans cette île tant de richesses qu'il n'est personne au monde qui puisse en calculer la valeur ou seulement en donner une idée. Si le Grand Khaan ne s'en est pas encore emparé c'est seulement à cause de

---

177 15 d'un bois qu'on appelle ébène] *sostituisce* d'un bois appelé ébène.

178 2 plus de trois mille] *sostituisce* bien trois mille.

178 4 épices] *sostituisce* épiceries.

son éloignement et des dangers que présente la traversée. Mais de cette île ont déjà tiré d'immenses bénéfices et continuent d'en tirer les marchands de Zaitoun et du Mangi.

[6] La plus grande partie des épices que l'on vend par le monde provient de cette île.

[7] J'ai voulu vous informer de cette île, mais maintenant je m'en tiendrai là. Et nous continuerons notre récit.

#### 179. *Où l'on parle de la grande province de Locac*

[1] Si, en partant de Tchanba, on navigue pendant sept cents milles entre le midi et le garbin, on trouve deux îles, une grande et une petite, appelées l'une Sondour et l'autre Condour. Ce sont deux îles inhabitées, aussi ne nous y arrêterons-nous pas.

[2] On laisse ces deux îles et on fait vers le sirocco environ cinq cents milles. On trouve alors une province qui appartient à la terre ferme: province très grande et très riche et qui est appelée Locac.

[3] Elle a un grand roi. Les gens sont idolâtres et ont leur langue à eux. Ils ne paient de tribut à personne, leur pays étant situé de telle manière qu'ils n'ont pas à craindre d'envahisseurs. Si une armée pouvait y aller, le Grand Khaan ne tarderait pas à les soumettre à son pouvoir.

[4] Dans cette province est très abondant le brésil cultivé. Ils [234] ont de l'or en telle abondance que nul ne peut le croire qui ne l'ait vu. Ils ont des éléphants et du gibier, petit et gros, en grande quantité.

[5] De cette région proviennent toutes les porcelaines qui s'emploient comme monnaie dans toutes les provinces dont je vous ai parlé.

[6] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté. Je vous dirai seulement que c'est un lieu sauvage et que peu de gens y vont. Le roi lui-même ne veut pas qu'on y aille pour qu'on ne soit pas trop instruit sur le pays et qu'on n'en connaisse pas la grande richesse.

[7] Nous quitterons donc ce lieu et nous irons de l'avant, vous racontant d'autres choses.

#### 180. *Où l'on parle de l'île de Pentan [et d'autres îles].*

[1] Sachez donc que, lorsqu'on a fait, en partant du pays de Locac, cinq cents milles vers le midi, on arrive à une île appelée Pentan, qui est un lieu très sauvage.

**180 rubr** [et d'autres îles] *Le parentesi quadre sono state aggiunte da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[2] Toutes ses forêts sont d'arbres très odorants et de grand prix.

<...>

[3] Or donc nous nous partirons de ce lieu et nous avancerons entre ces deux îles sur une distance d'environ soixante milles. L'eau n'est profonde que de quatre pas et il faut que les grosses nefes pour y passer relèvent leur gouvernail, leur tirant d'eau étant justement d'à peu près quatre pas.

[4] Une fois qu'on a fait les soixante milles que j'ai dites, on navigue encore une trentaine de milles vers le sirocco. On rencontre alors une île qui est un royaume et qui est appelée, elle et la cité qui s'y trouve, Malayour.

[5] Les habitants ont donc leur roi à eux. Ils ont leur langue à eux. La cité est fort grande et noble. On y fait grand commerce d'épices et de toutes sortes de choses. Car chez eux les épices foisonnent, de même que tout ce qui est nécessaire à la vie.

[6] Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être dit. Aussi laisserons-nous ce lieu pour aller plus avant. Et nous vous parlerons de Java la Petite, comme vous le pourrez ouïr ci-dessous.

### 181. *Où l'on commence à parler de Java la Petite*

[1] Quand on a laissé l'île de Pentan et qu'on a navigué vers le mistral environ cent milles, on trouve l'île de Java la Petite. Petite jusqu'à un certain point, entendons-nous, car elle a plus de deux mille milles de tour.

[2] De cette île nous vous ferons une description détaillée.

[235] [3] Sachez donc qu'il y a dans cette île huit royaumes, avec leurs huit rois couronnés. Les habitants sont tous idolâtres. Ils ont leur langue à eux. Bien plus, chacun des huit royaumes a sa langue particulière.

[4] Il y a dans cette île d'énormes richesses. On y trouve à profusion toutes les épices de valeur, le bois d'aloès, la lavande, le brésil, l'ébène et beaucoup d'autres épices qui, en raison de la grande distance et de la traversée périlleuse, n'ont jamais été vues dans nos pays et qui sont exportées seulement dans les provinces du Mangi et du Khataï.

[5] Quant aux divers peuples de cette île, je vous les décrirai l'un après l'autre. Mais je veux vous dire d'abord une chose qui semblera à tous ceux qui me liront bien merveilleuse.

[6] Sachez donc que cette île est tellement au midi que l'étoile de tramontane n'y apparaît pas du tout.

**180 2** *Il dattiloscritto presenta una sequenza di puntini di sospensione che occupa due righe (vedi Simion § 2; Burgio, Annesso 1, nota relativa al capitolo 180).*

**180 4** Malayour] *sostituisce* Malayur.

**180 5** à eux] *aggiunto da Benedetto nelle «Supercorrezioni».*

[7] Cela dit, revenons à la description des habitants. Nous vous parlons tout d'abord du royaume de Ferlec.

182. *Où l'on parle du royaume de Ferlec*

[1] Vous devez savoir que dans le royaume de Ferlec il n'y avait au temps passé que des idolâtres, mais, à cause des marchands sarrasins qui y viennent continuellement avec leurs nefes, les gens se sont convertis à la loi de Mahomet.

[2] Pas tous cependant, seulement ceux de la cité. Les habitants des montagnes sont restés à l'état de brutes. Je ne mens pas en vous disant qu'ils se nourrissent de chair humaine et de toute espèce de chair, monde ou immonde. Ils adorent les choses les plus diverses. La première chose qu'ils voient en se levant le matin devient pour eux objet d'adoration.

[3] Je vous ai parlé du royaume de Ferlec. Je vous parlerai maintenant du royaume de Basman.

183. *[Où l'on parle du royaume de Basman]*

[1] Quand on quitte le dit royaume de Ferlec on entre dans le royaume de Basman.

[2] C'est un royaume qui ne dépend de personne. Ils ont leur langue à eux. Ce sont des gens qui n'ont aucune espèce de foi, si ce n'est celle que peuvent avoir des brutes. Ils s'avouent du Grand Khaan, mais ne lui paient aucun tribut. Grâce à la grande distance, ils savent qu'ils n'ont rien à craindre de la part de ses soldats. Malgré cela, [236] comme du reste tous ceux de l'île, ils s'avouent de lui et parfois ils lui envoient comme présent, par l'intermédiaire de quelque voyageur de passage chez eux, quelque belle et étrange chose, surtout certains autours noirs d'une espèce particulière.

[3] Ils ont beaucoup d'éléphants sauvages.

[4] Ils ont beaucoup d'unicornes qui ne sont guère moins gros qu'un éléphant. Ces unicornes ressemblent aux buffles par leur poil, aux éléphants par leurs pattes. Ils ont au milieu du front une très grosse corne noire. Et je vous fais observer que ce n'est pas de cette corne qu'ils se servent pour découdre: ils ne se servent que de la langue et des genoux. Ils ont en effet sur la langue des piquants fort longs et aigus. Quand ils ont un adversaire à frapper, ils renversent d'abord leur victime la foulant sous leurs genoux et ils la déchirent ensuite avec la langue. Leur tête est semblable à celle du porc sauvage. Ils la tiennent continuellement inclinée vers le sol. Ils se vautrent avec plaisir dans la boue et dans la fange. C'est une bête fort laide à voir. Elle n'est pas du tout comme nous la disons et décrivons dans

nos pays: à savoir la bête qu'une pucelle peut prendre dans son giron. Je vous assure qu'elle est même tout le contraire de ce que nous disons.

[5] Ils ont des singes en très grande quantité, de toutes sortes d'espèces, configurés étrangement. Ils ont des autours, tout noirs comme des corbeaux: autours qui sont très grands et excellents pour oiseler.

[6] Je veux encore vous dire et je veux qu'on sache, au sujet des soi-disant hommes nains que certaines gens prétendent apporter de l'Inde, que c'est grand mensonge et grande imposture. Je puis vous affirmer que ce qu'ils font passer pour des hommes est fabriqué dans cette île et je vais vous dire de quelle manière.

[7] C'est un fait qu'il y a dans cette île une espèce de singes qui sont de très petite taille et qui ont la face semblable au visage humain. Or, il y a des hommes qui les prennent. Avec un certain onguent ils leur font tomber tous les poils, excepté ceux du menton et du pénis. Les pieds, les mains et les autres membres qui ne sont pas trop conformes aux membres humains, ils les étirent, ils les réduisent, ils les ajustent de leurs mains à la ressemblance de l'homme. Cela fait, ils les font sécher et les mettent en forme. Ils les traitent de telle manière, par le camphre et par d'autres drogues, [qu'ils restent préservés de la pourriture. C'est ainsi qu'ils parviennent à leur donner] l'apparence d'avoir été des hommes. Mais c'est grande imposture. Ils sont au contraire fabriqués de la manière que [237] vous avez ouïe. Car on n'a jamais vu dans aucune partie de l'Inde, ou dans d'autres pays plus sauvages, des hommes d'une telle petitesse.

[8] Mais nous laisserons là ce royaume, car il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté. Nous nous tairons désormais sur cette matière et nous vous parlerons d'un autre royaume qui a nom Samatra.

#### 184. *Où l'on parle du royaume de Samatra*

[1] Sachez donc que, lorsqu'on quitte le royaume de Basman, on trouve le royaume de Samatra, qui est dans la même île.

[2] Dans ce royaume je suis resté cinq mois, moi en personne, Marco Polo, à cause du temps qui ne nous permettait pas de continuer notre voyage.

[3] Il faut d'abord que je vous dise [ou mieux que je vous rappelle] que l'étoile de tramontane n'y apparaît pas. J'ajoute qu'on n'y voit pas non plus, du tout, les étoiles du mistral.

[4] Les habitants sont idolâtres – comme le peuvent être des sauvages – et ont un grand et riche roi. Ils s'avouent eux aussi du Grand Khaan.

[5] Et je vous dirai de quelle manière nous avons passé, moi et les hommes de ma compagnie, les cinq mois pendant lesquels nous avons dû rester dans ce lieu.

[6] Sachez donc que quand nous descendîmes des nefes j'avais avec moi bien deux mille hommes. Nous avons dû nous fortifier contre les naturels

du pays, êtres méchants et bestiaux qui s'amuse à prendre les hommes pour les occire et les manger. Je fis creuser entre nous et l'intérieur de l'île de grandes tranchées qui venaient de part et d'autre déboucher sur le port. Sur ces tranchées je fis élever cinq châteaux de bois, cinq bretèches si vous aimez mieux. Je demeurai ainsi cinq mois avec mes gens à l'abri de ces fortifications. Il me fut possible de les faire grâce à la grande quantité de bois qu'on trouve sur les lieux. Notez qu'à la fin, malgré nos précautions et nos craintes, les gens de l'île venaient nous vendre des vivres et d'autres choses. La confiance commençait à naître entre nous.

[7] Il y a dans cette contrée les meilleurs poissons du monde. Le froment y est inconnu, mais ils vivent de riz. Ils n'ont pas de vin non plus. Le seul vin qu'ils aient est de l'espèce que je vais vous dire.

[8] Sachez donc qu'ils ont une sorte d'arbre auquel il suffit de couper les branches et de suspendre au tronçon qui reste de la branche coupée une jarre bien capable pour qu'en un jour et une nuit la jarre se remplisse: et c'est un vin très bon à boire. |238| Les arbres qui le produisent ressemblent à un petit dattier. Ils n'ont que quatre branches. On les taille et on a une bonne provision de vin, comme je vous l'ai dit, qui est très bon. C'est un vin qui a, de plus, la vertu de guérir les hydropiques, les phtisiques et les spléniques. Je vous dirai plus encore. Quand le tronçon ne rend plus, on donne de l'eau aux racines en y faisant arriver, des cours d'eau voisins, par le moyen de petits canaux, la quantité d'eau que l'on croit nécessaire. Après une heure d'un semblable arrosage le liquide sort de nouveau. Parmi ces arbres il en est qui donnent naturellement un liquide blanc, d'autres qui donnent naturellement un liquide rouge. Aussi ont-ils deux espèces de vin: du rouge et du blanc.

[9] Ils ont une très grande quantité de noix d'Inde, très grosses et très bonnes.

[10] Ils mangent toutes les sortes de chair, monde ou immonde.

[11] Voilà assez parlé de ce royaume. Nous nous tairons donc sur ce sujet et nous vous parlerons de Dagrayan.

### 185. Où l'on parle du royaume de Dagrayan

[1] Le royaume de Dagrayan est un royaume à part et qui a, de plus, sa langue à lui. C'est un autre des huit royaumes dont nous avons parlé ci-dessus.

[2] Ils ont un roi. Ce sont des gens très sauvages. Ils s'avouent du Grand Khaan. Ils sont idolâtres.

[3] Et je vous raconterai tout d'abord une exécrable coutume qu'ils ont. Voici laquelle, sans mentir.

[4] Sachez donc que, lorsque l'un d'eux, homme ou femme, tombe malade, ses parents envoient chercher les magiciens et leur disent de voir

si le malade doit guérir. Lesdits magiciens, par leurs incantations diaboliques et avec l'aide de leurs idoles, trouvent si le malade doit s'en tirer ou mourir. Et ne croyez pas, parce que nous avons dit «par leurs incantations diaboliques» qu'ils disent ouvertement le savoir grâce à l'aide des diables. Ils disent au contraire qu'ils le savent grâce à leur propre habileté et à la vertu de leurs dieux.

Or, quand les magiciens disent que le malade ne doit pas s'en tirer, ses parents font venir certains hommes qui ont comme fonction particulière de mettre à mort les malades que les magiciens ont jugé devoir mourir. Les dits hommes viennent, prennent le malade et lui mettent quelque chose sur la bouche de manière à le faire mourir étouffé. Dès qu'il est mort, ils le font cuire. Une fois qu'il est cuit, toute la parenté se réunit et on le croque solennellement sans rien en laisser.

Ils mangent jusqu'à la moelle qu'il y a dans les os. Et ils le font [239] parce qu'ils veulent qu'il ne reste absolument rien de sa substance. Ils disent en effet que, s'il restait dans les os un peu de substance, cette substance donnerait naissance à des vers, lesquels vers périraient faute de nourriture. De la mort des dits vers aurait grand dommage l'âme du mort: ce serait pour elle un grand péché. Car on pourrait considérer comme sa faute que tant d'âmes créées de sa substance aient péri. Pour cela, ils le mangent entièrement. Et une fois qu'ils l'ont mangé, ils prennent les os, les mettent dans une belle petite caisse, puis vont les suspendre dans quelque grande caverne, sur les montagnes, en tel endroit que rien de mauvais, animal ou autre, ne les puisse atteindre.

[5] Ajoutons que, s'ils peuvent prendre quelque homme qui ne soit pas de leur contrée, ils ne le laissent pas échapper. Et s'il n'est pas en état de se racheter, ils le tuent et le mangent aussitôt. Or c'est bien là un fort mauvais usage et une bien méchante coutume!

[6] Vous voilà informés de ce royaume. Nous le laisserons donc et nous parlerons de Lanbri.

### 186. Où l'on parle du royaume de Lanbri

[1] Lanbri est un royaume qui a son roi à lui. Ils s'avouent du Grand Khaan. Ils son idolâtres.

[2] Le brésil y est très abondant. Ils ont en outre en quantité du camphre et d'autres épices de valeur.

[3] Quant au bois de brésil, sachez qu'on le sème. Quand il pousse, dès qu'il est sorti de terre, lorsqu'il n'est encore qu'une petite vergette, on l'arrache pour le repiquer en un autre endroit. On l'y laisse trois ans, puis on le transplante de nouveau avec toutes ses racines. Et je dois vous dire, quant à la dite semence, que nous en avons apporté à Venise et que nous



l'avons semée comme on sème le blé. Rien n'est venu. Et cela à cause de la froideur du lieu.

[4] Apprenez encore cette autre chose qui mérite bien de trouver place parmi les merveilles.[5] Sachez que dans ce royaume il y a des hommes – la plus grande partie des indigènes – qui ont plus d'une palme de queue. Lesdits hommes ne demeurent pas dans des cités, mais hors des villes, dans les montagnes. Leur queue n'est pas couverte de poils et est grosse comme celle d'un chien.

[6] Ils ont des unicornes en grand nombre. Ils ont en abondance du petit et du gros gibier, à poil et à plumes.

[7] Nous vous avons tout dit de Lanbri. Maintenant nous nous en irons et nous vous parlerons de Fansour.

[240] 187. *Où l'on parle du royaume de Fansour*

[1] Fansour est un royaume à part, qui a un roi à lui. C'est une partie lui aussi de l'île dont nous avons parlé ci-dessus. Les habitants sont idolâtres et s'avouent du Grand Khaan.

[2] Dans ce royaume vient le meilleur camphre du monde, le camphre qui est appelé *fansouri*. Il est supérieur à tout autre. Qu'il me suffise de dire qu'il se vend au poids de l'or. Ils n'ont pas de froment ni d'autres blés, mais ils se nourrissent de riz et de lait. Ils ont le vin dont nous venons de parler, à savoir celui qu'on tire des arbres.

[3] Et je vous dirai encore une autre chose qui mérite d'être rangée au nombre des merveilles. Sachez que dans cette province ils ont de la farine d'arbre, et voici comment.

[4] C'est un fait qu'ils ont une espèce d'arbres, très gros et très hauts et qui, à l'intérieur, sont tout pleins de farine. Car l'écorce des dits arbres est très mince, d'une épaisseur peut-être de trois doigts, et tout le reste, toute la moelle intérieure, c'est de la farine. Et notez bien que ce sont de si gros arbres qu'il faut deux hommes pour les embrasser. On met la dite farine dans des baquets pleins d'eau et on la remue avec un bâton. Le son et les impuretés viennent à la surface et la farine pure va au fond. Cela fait, on jette l'eau et on a, au fond du baquet, la farine mondée. Alors on s'en sert et on en fait ces différents aliments que chez nous l'on fait de pâte: des lasagnes ou autres semblables. Et c'est très bon. Nous pouvons vous en certifier, puisque nous en avons fait nous-mêmes suffisamment l'essai, car nous en avons mangé maintes fois.

[5] Le bois de ces arbres est pesant comme du fer et s'enfonce comme le fer quand on le jette dans l'eau. C'est un bois qui se fend du sommet à la base en ligne droite, comme une tige de jonc. Quand on a enlevé de l'arbre la farine, il reste le bois, de l'épaisseur de trois doigts, comme nous l'avons dit. Avec ce bois les gens se font des lances. Des lances courtes,

bien entendu, et non des longues, car, si elles étaient longues, personne ne pourrait, je ne dis pas les manier, mais les porter, si grande est la pesanteur du bois. Ils les appointissent à une extrémité, puis ils en trempent la pointe en la tenant un petit peu sous l'action du feu. Ainsi préparées, elles sont supérieures, pour traverser n'importe quelle armure, à toutes les lances de fer.

[6] Vous voilà informés sur cette partie de l'île, sur les six royaumes qu'elle contient. Quant aux autres royaumes du reste de l'île, nous n'en dirons mot parce que nous n'avons pas été sur les lieux. Et nous nous arrêterons ici. Nous vous parlerons d'une toute petite île [241] appelée Ganenispolà.

### 188. *Où l'on parle de l'île de Nacavaran*

[1] Quand on a quitté l'île de Java et le royaume de Lambri et qu'on a navigué vers tramontane environ [cinquante milles, on trouve une île très petite qui est appelée Ganenispolà. Quand on part de cette île et l'on va vers tramontane environ] cent cinquante milles, on trouve une île qui est appelée Nacavaran.

[2] Les habitants de cette île n'ont pas de roi. Ils vivent comme des brutes. Et sachez bien qu'ils vont entièrement nus, hommes et femmes, sans la moindre chose sur le corps. Ils sont idolâtres.

[3] [Et je vous raconterai une coutume qu'ils ont].

[4] Ils possèdent de belles nappes ou foulards de soie, de toutes les couleurs, de la longueur de trois brasses. Ils les achètent aux marchands de passage et ils les tiennent dans leurs habitations, sur des perches, en signe de richesse et de noblesse, comme on tient chez nous les perles, les pierres précieuses, les vases d'or et d'argent. Et ils ne s'en servent jamais, mais les conservent uniquement pour en faire parade. Et qui plus en a et de plus beaux est réputé plus noble et plus important.

[5] Et sachez que dans leurs bois il n'y a que des plantes nobles et de grande valeur. Vous y trouvez le santal rouge, les noix d'Inde appelées chez nous noix de Pharaon, les pommes de Paradis, le giroflier, le bois de brésil et maintes autres plantes de même bonté.

[6] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être mentionné. Aussi quitterons-nous ce lieu pour vous parler d'une autre île qui est appelée Andaman.

### 189. *Où l'on parle de l'île d'Andaman*

[1] Andaman est une île d'une grandeur remarquable. Ils n'ont pas de roi. Ils sont idolâtres et vivent comme des bêtes sauvages.

[2] Parler des habitants de cette île c'est parler d'une nouvelle espèce de gens: espèce qui mérite bien d'être notée dans notre livre. Car vous devez savoir qu'ils ont tous une tête de chien. Ils ont des yeux et des dents de chien. Je vous assure qu'il y a beaucoup de ressemblance entre eux et la tête d'un gros chien mâtin.

[3] Ce sont des gens très cruels. Ils mangent les hommes: tous ceux qu'ils peuvent prendre, pourvu qu'ils ne soient pas de leur contrée.

[4] Ils ont en abondance toutes les sortes d'épices. Ils mangent du riz, du lait, de la viande de toute nature. Ils ont en outre des noix de Pharaon, des pommes de Paradis et maints autres fruits différents des nôtres.

[5] Cette île est située dans une mer si rapide et si profonde que les nefs ne peuvent ni y jeter l'ancre ni y poursuivre leur route. Elles [242] sont entraînées dans un golfe dont elles ne peuvent plus jamais sortir. Et en voici la raison. Cette mer par sa violence ronge profondément les côtes, déracine et abat les arbres, puis les transporte dans le dit golfe. Or la quantité des arbres qui sont continuellement charriés dans ce golfe et qui n'en sortent plus jamais tient vraiment du prodige. Les nefs qui se laissent emporter par le courant dans ce golfe restent tellement embarrassées dans ce fouillis d'arbres qu'il contient qu'elles ne peuvent plus s'en libérer. Aussi restent-elles là pour toujours.

[6] Nous vous avons décrit cette île et sa monstrueuse population. Nous la laisserons donc et nous poursuivrons notre récit. Et nous vous parlerons d'une île appelée Silan.

### 190. *Où l'on parle de l'île de Silan*

[1] Quand on a quitté l'île de Nacavaran et qu'on a navigué pendant environ mille milles vers le ponant - un ponant, pour être exact, qu'on pourrait déjà appeler garbin - on trouve l'île de Silan, qui est sans aucun doute, quant à la grandeur [après la Grande Java dont nous avons parlé plus haut], la première île du monde. Elle a en effet un pourtour de deux mille quatre cents milles.

[2] Et vous devez savoir qu'elle était anciennement encore plus grande. Elle avait en effet un pourtour de trois mille six cents milles, selon ce qui est indiqué dans la mappemonde des marins de cette mer. Mais le vent de tramontane y donne et souffle si fort qu'il a fait ébouler sous l'eau une partie considérable de l'île. C'est pour cette raison qu'elle n'est plus aussi grande que jadis.

[3] Passons aux choses remarquables qui sont dans cette île.

[4] Cette île a un roi nommé Sargwajnya. Les gens sont idolâtres. Ils ne paient de tribut à personne.

[5] Ils vont tout nus, hommes et femmes, en toute saison, se couvrant seulement les parties naturelles.

[6] Ils n'ont d'autre blé que le riz. Ils ont du sésame d'où ils tirent leur huile. Ils vivent de chair, de lait, de riz. Ils ont aussi dans cette île le vin des arbres dont je vous ai parlé plus haut. Ils ont du brésil en grande abondance. C'est un des meilleurs brésils qui existent.

[7] Mais laissons cela et passons à d'autres produits plus précieux, les plus précieux qui soient au monde!

[8] Sachez que c'est dans cette île que naissent les nobles et beaux rubis: dans cette île seulement et dans aucune autre partie du monde. C'est là que naissent également les saphirs, les topazes, les améthystes, les grenats et [243] maintes autres pierres de grande valeur.

[9] Et je vous dis que le roi de cette province possède le plus beau rubis qui existe au monde: un rubis d'une telle beauté qu'on n'en a jamais vu de plus beau et on n'en verra jamais d'égal. Je peux vous décrire comment il est fait. Sachez qu'il a environ une palme de longueur et qu'il est gros comme le bras d'un homme. C'est, à le voir, la chose la plus resplendissante du monde. Il n'a pas la moindre tache. Il est rouge comme le feu. Sa valeur est si grande qu'aucune somme d'argent ne pourrait suffire pour l'acquérir. Je puis vous certifier que le Grand Khaan envoya au dit roi ses ambassadeurs et lui fit savoir qu'il désirait acheter le dit rubis: il le lui aurait payé, s'il avait voulu le lui céder, la valeur d'une cité. Mais le roi répondit qu'il ne le lui donnerait pour rien au monde, le dit rubis ayant appartenu à ses aïeux. Pour ce motif, toutes les offres du Grand Khaan furent vaines.

[10] Les habitants de cette île ne sont pas hommes d'armes, mais sont chétifs et vils. S'il arrive que l'on ait besoin d'hommes d'armes, on emploie des gens d'autres contrées, notamment des sarrasins.

[11] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit. Aussi quitterons-nous cette île pour aller plus avant. Et nous vous parlerons de Maabar.

### 191. *Où l'on commence à parler de la grande province de Maabar*

[1] Quand on quitte l'île de Silan et qu'on navigue vers le ponant environ soixante milles, on trouve la grande province de Maabar. Elle fait partie de l'Inde que l'on appelle l'Inde Majeure. Appellation bien méritée, car c'est là vraiment la meilleure de toutes les Indes. C'est une province de terre ferme. Et sachez qu'il y a cinq rois tous frères germains, de chacun desquels nous vous parlerons séparément. C'est en vérité la province la plus noble et la plus riche qui soit dans l'Inde. Ce que nous allons dire vous en persuadera.

[2] Je vous dirai donc que dans la partie de la province où nous sommes arrivés règne un des frères susdits, appelé Sender Bandi Devar, le principal des cinq. C'est dans son royaume qu'on trouve les perles: des perles qui sont très grosses, très bonnes et très belles. Car de toutes les perles et

de toutes les pierres précieuses que l'on trouve, sachez bien que la plus grande quantité se trouve justement dans cette province de Maabar et dans l'île de Silan. Et je vous dirai de quelle manière, en ce royaume, on trouve et on récolte les perles.

[3] Je vous dirai en premier lieu qu'il y a dans cette mer, entre [244] l'île et la terre ferme, un golfe. Dans ce golfe il y a tout au plus dix ou douze pas d'eau, en certains points pas plus de deux. C'est dans ce golfe qu'on prend les perles. Et voici comment on procède pour les prendre.

[4] Il y a toute une foule de marchands qui se chargent de la pêche. Ils se mettent ensemble et constituent plusieurs compagnies. Ils prennent une grande nef spécialement propre à cet usage, où chacun d'eux a sa chambre particulière, ordonnée et préparée pour lui, avec à l'intérieur un baquet plein d'eau et d'autres choses nécessaires à la dite pêche. Des telles nefs sont nombreuses, car nombreux sont ceux qui se rendent à la pêche des perles et par conséquent nombreuses aussi sont les compagnies qui se forment. Chaque compagnie, outre sa propre grande nef, a aussi à son service et au service de la nef un certain nombre de petites barques. Les marchands embauchent au surplus un grand nombre d'hommes, c'est-à-dire qu'ils les engagent moyennant un certain salaire du commencement d'avril à la mi-mai, ou en général pour tout le temps que dure la pêche.

[5] [Et puisque je vous ai parlé des dépenses que doivent faire les marchands], j'ajouterai qu'ils doivent payer les droits suivants. En premier lieu, ils donnent au roi la dixième partie. Une autre partie ils la doivent donner à celui qui enchante les poissons pour qu'ils ne fassent aucun mal aux hommes qui descendent sous l'eau chercher les perles: à celui-ci ils donnent l'un pour vingt. Ceux qui charment les poissons sont des brahmanes. Ils les charment le jour seulement. La nuit, ils rompent le charme de manière que les poissons redeviennent libres de se mouvoir comme ils veulent. Et je vous fais observer que les dits brahmanes enchantent aussi n'importe quelle autre bête ou oiseau, n'importe quel être animé.

[6] Leurs embarcations, grandes et petites, une fois prêtes, [avec tous les gens nécessaires], les dits marchands se rendent dans le golfe dont je vous ai parlé - du commencement d'avril à la mi-mai - dans un lieu appelé Bettalar.

[7] De là leurs bateaux se répandent dans le golfe, jusqu'à soixante milles à la ronde. Une fois qu'ils sont arrivés aux endroits qu'ils ont choisis pour leur pêche, ils jettent l'ancre. Les hommes engagés par les marchands entrent dans les petites barques dont on a parlé ci-dessus. Ce sont eux qui pêchent les perles. Et voici comment.

[8] Sachez donc qu'arrivés aux lieux qu'on a choisis pour la pêche, les hommes qui sont dans les petites barques et qui sont à la solde des marchands sortent de leurs barques et plongent dans l'eau. Ils descendent à une profondeur de quatre, de cinq, et même de douze pas, selon que l'eau est plus ou moins profonde aux différents endroits. Ils restent sous

l'eau aussi longtemps qu'ils peuvent. [245] Et quand ils sont au fond de la mer, ils trouvent sur le fond certaines coquilles, appelées communément huîtres de mer: c'est dans ces huîtres que se trouvent les perles, petites et grosses, de toutes les sortes. Car ces coquilles on les ouvre, on les met dans les baquets pleins d'eau dont nous avons parlé et qui sont prêts sur chaque nef. Les perles se trouvent dans leur pulpe. Or, en restant dans l'eau du baquet, les chairs de ces coquilles se défont et se décomposent et deviennent comme du blanc d'œuf. Alors les coquilles flottent à la surface et les perles restent, toutes propres, au fond.

[9] C'est ainsi que l'on pêche les perles. Et on en pêche des quantités si énormes que tout essai de calcul serait absurde. Qu'il me suffise de vous dire que ce sont les perles pêchées en cette mer, ou au moins une grande partie d'entre elles, que les perles qu'on vend dans le monde entier. Immenses, naturellement, sont les droits qu'en tire le roi du royaume, immense l'argent qu'elles lui rapportent.

[10] Vous voilà donc informés sur la manière dont on se procure les perles. Je dois ajouter qu'à peine arrive la mi-mai on ne trouve plus de ces coquilles dont j'ai parlé, à savoir de ces coquilles dans lesquelles on trouve les perles. Il est vrai toutefois qu'on en trouve à environ trois cents milles du lieu dont j'ai parlé, de septembre jusqu'à la mi-octobre.

192. [*Où l'on continue à parler du même royaume et l'on conte plusieurs choses merveilleuses touchant le roi du pays*]

[1] C'est un fait que dans toute la province de Maabar on n'a guère besoin de tailleur ni de couturier qui taillent et cousent des étoffes: les habitants vont tout nus, en toutes les saisons de l'année. Car chaque saison est tempérée: ils n'ont jamais à souffrir ni du chaud, ni du froid. Ils vont donc continuellement nus et ils couvrent seulement leurs parties naturelles avec un lambeau d'étoffe. Le roi va nu comme les autres, sauf qu'il porte [sur sa personne], outre le lambeau d'étoffe, d'autres choses que je vais vous dire.

[2] Sachez donc en vérité que leur roi va tout nu, sauf qu'il couvre sa nature d'une belle étoffe et qu'il a autour du cou un collier qui est tout garni de pierres précieuses, à savoir de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'autres pierres de valeur, de sorte que ce collier vaut à lui seul une immense fortune. Il porte en outre à son cou un mince cordon de soie qui lui pend sur la poitrine sur une longueur d'un pas. Ce cordon sert à maintenir ensemble, l'une après l'autre, cent quatre gemmes: de très grosses et magnifiques perles et des rubis de grande valeur. Mais pourquoi cent quatre les pierres de ce cordon? Je vais vous le dire. Sachez donc qu'il porte ces cent quatre gemmes parce qu'il doit chaque jour, le matin et le soir, dire cent quatre oraisons en l'honneur de ses idoles. Ainsi l'exigent

leur foi et leurs coutumes. Ainsi ont fait les autres rois ses ancêtres. C'est une obligation que ceux-ci lui ont transmise. Voilà le motif pour lequel le roi porte ces cent quatre pierres à son cou. L'oraison consiste en ces paroles: «pauca pauca pacauca». Et ils ne disent rien d'autre. Sachez encore que le roi porte à son bras, en trois endroits, des bracelets d'or garnis de pierres extrêmement coûteuses, de perles grosses et de grande valeur. Il porte de même aux jambes, également en trois endroits, des bracelets d'or tout couverts des perles et des pierres les plus chères. Ajoutons qu'il porte aussi, sur les doigts et sur le dos des pieds, de belles perles et d'autres pierres: c'est une vraie merveille que de les voir. Que vous dirai-je de plus? Sachez en vérité que ce roi porte en perles et en pierres une valeur qui dépasse celle d'une bonne cité. Nul ne pourrait dire ou compter [246] l'immense valeur de tout ce que ce roi porte sur lui. Et ce n'est pas étonnant qu'il ait sur lui tant de pierres précieuses et de perles, puisque, comme je vous l'ai dit, c'est dans son royaume qu'on les trouve.

[3] J'ajouterai à ce sujet que nul ne peut faire sortir de son royaume aucune pierre qui soit grosse et de prix, ni aucune perle dont le poids atteigne ou dépasse la moitié d'un *saggio*. Et sachez que plusieurs fois l'an le roi fait savoir dans tout son royaume que tous ceux qui ont de belles perles et de bonnes pierres doivent les apporter à sa cour et qu'il leur fera donner deux fois ce qu'elles leur ont coûté. C'est en effet l'usage de la cour, dans ce royaume, de donner pour toutes les bonnes gemmes le double de leur valeur. Pour cette raison, parce qu'ils sont si bien payés, tout ceux qui en ont, marchands ou autres, les lui apportent volontiers. Ainsi s'expliquent cette énorme quantité de magnifiques pierres et ce grand amas de richesses qu'il a.

[4] Vous voilà renseignés à ce sujet. Mais il est d'autres choses merveilleuses à vous dire.

[5] Je vous dis en vérité que ce roi a bien cinq cents femmes, j'entends cinq cents épouses légitimes. Car, dès qu'il voit quelque belle femme, mariée ou non mariée n'importe, il la veut aussitôt pour lui. Et il lui arriva de commettre la mauvaise action que je vais vous dire. Il vit qu'un de ses frères avait une très belle épouse: aussitôt il la lui prit et la garda. Le frère, en homme sensé qu'il était, supporta l'affront et ne souleva aucune querelle. Il faut cependant remarquer qu'il fut maintes fois sur le point de prendre les armes contre lui: c'était évidemment pour ce motif. Mais, chaque fois que la guerre semblait prête à éclater, leur mère les arrêtait par ses prières. Elle leur disait, montrant sa poitrine: «Si une guerre éclate entre vous, je trancherai ces seins qui vous ont nourris». Et la querelle en restait là.

[6] Je vous dirai encore, au sujet de ce roi, une autre chose qui mérite bien de figurer parmi les merveilles.

[7] Sachez qu'il a une suite nombreuse de féaux. Ce sont des féaux d'une espèce particulière. Car ils ne se bornent pas à servir leur seigneur dans ce

monde-ci, mais ils le servent aussi, à ce qu'ils disent, dans l'autre monde. Et nous allons vous expliquer comment va cette grande merveille. Les dits féaux servent le seigneur à la cour. [247] Ils chevauchent à ses côtés. Ils priment dans son entourage. Où que le roi aille, ils l'accompagnent et leur autorité est très grande dans tout le royaume. Puis, quand le roi vient à mourir et que son corps brûle sur le bûcher au milieu des flammes, tous ces barons qui étaient, comme je viens de dire, ses féaux, se jettent eux aussi dans le feu. Ils brûlent avec leur roi pour lui tenir compagnie dans l'autre monde.

[8] Sachez en outre que dans ce royaume on observe la coutume suivante.

[9] Quand le roi meurt et qu'il laisse un grand trésor, le fils qui lui succède ne s'en sert pas et ne le toucherait pour rien au monde. Car ils disent: «J'ai tout le royaume de mon père et tous ses sujets. Je puis donc bien me procurer autant de richesses qu'il s'en est procuré lui-même». De cette manière, les rois de ce royaume ne touchent pas à leur trésor, mais se le transmettent l'un à l'autre. Chacun entasse pour son compte. Grâce à cette coutume, les rois de ce royaume ont pu amasser les richesses inouïes qu'ils possèdent.

[10] Je vous dirai en outre que dans ce royaume il ne naît aucun cheval. Et tout l'argent, ou de moins la plus grande partie de l'argent que les revenus de chaque année lui rapportent, ce roi doit le dépenser pour acheter des chevaux. Les choses se passent comme je vais vous dire. Sachez que les marchands de Curmos, de Kisci, de Dufar, d'Escier, d'Aden - toutes provinces qui ont beaucoup de chevaux, destriers et autres - les marchands donc des dites provinces, et d'autres provinces encore, achètent les meilleurs chevaux, les chargent sur les nefes et les amènent à ce roi et à ses quatre frères qui sont rois comme lui. Ils les vendent non moins de cinq cents *saggi* d'or chacun, ce qui fait plus de cent marcs d'argent. Et notez bien que ce roi en achète deux mille et plus chaque année et ses frères en achètent tout autant. Et au bout de l'année il ne leur en reste pas cent. Ils les laissent tous mourir parce qu'ils n'ont pas de maréchaux et ne savent pas les soigner. Tous les chevaux qu'ils achètent meurent parce qu'on ne sait pas les entretenir. Et sachez que les marchands qui vont leur vendre les chevaux n'y laissent aller ou n'y conduisent aucun maréchal, parce qu'ils tiennent à ce que les chevaux de ces rois meurent en grande quantité.



[248] 193. [Où l'on continue à parler de la province de Maabar et des coutumes étranges qui y sont]

[1] [Je dois vous dire encore qu'il y a, dans le dit royaume de Maabar, outre celles que je viens de noter, une quantité d'autres coutumes qui méritent bien, elles aussi, d'avoir une place dans notre livre].

[2] Il y a, entre autres, la coutume que je vais vous dire. Quand un homme a commis quelque méfait pour lequel il doit mourir et que le seigneur a ordonné sa mort, l'usage permet à celui qui doit être occis de se dire disposé à se donner la mort lui-même en l'honneur et pour l'amour de telle idole. Le roi lui donne son consentement. Et alors tous les parents et tous les amis de celui qui doit s'occire le prennent, le mettent sur une chaise à porteurs, lui donnent douze poignards, puis ils le promènent par la cité et ne cessent de crier en le promenant: «Ce vaillant homme va s'occire lui-même pour l'amour de telle idole». Ils le portent de cette manière par toute la cité. Et quand ils sont arrivés au lieu où l'on fait justice, celui qui doit mourir prend deux des douze poignards en criant à haute voix: «Je me donne la mort pour l'amour de telle idole». Dans l'instant même où il prononce ces mots, il se plante d'un seul coup les deux lames dans les cuisses. Il prend ensuite, deux par deux, les autres poignards et s'en plante deux dans les bras, deux dans le ventre, deux dans la poitrine, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il se les soit tous plantés dans le corps. Et à chaque coup il crie: «Je me donne la mort pour l'amour de telle idole». Quand tous les poignards sont plantés dans son corps, il prend un couteau à deux manches, semblable à ceux dont on se sert pour fabriquer les cerceaux. Il se le met derrière la tête contre la nuque, puis le tirant à soi avec force il se coupe le cou. Car le dit couteau est très bien affilé. Dès qu'il s'est ainsi occis, ses parents brûlent son cadavre en grande allégresse.

[3] Je vous dirai en outre qu'il y a dans ce royaume encore une autre coutume. Quand un homme meurt et qu'on brûle son corps, sa femme se jette dans le feu et se fait brûler avec son mari. Les femmes qui font cela sont fort louées par tout le monde. Et je vous assure [249] que plus d'une femme fait ce que je viens de vous raconter.

[4] Sachez encore que les habitants de ce royaume adorent les idoles. La plupart adorent le bœuf. Ils disent, pour se justifier, que le bœuf est une chose fort digne de respect. Personne n'oserait en manger pour rien au monde. Personne ne voudrait l'occire d'aucune façon. Il est vrai toutefois qu'il est une espèce de gens, appelés *gavi*, qui mangent la chair du bœuf. Ils n'osent pourtant pas le tuer. Mais quand un bœuf meurt, ou de mort naturelle ou de quelque autre mort dont la faute n'est pas à eux, seulement alors ceux que je vous ai dits osent en manger la chair. Sachez aussi qu'ils enduisent toutes leurs demeures de fiente de bœuf.

[5] Sachez qu'ils ont encore une autre coutume que je vais vous dire. Tous, le roi, les barons et tous les autres s'assoient par terre. Et quand

on leur demande pourquoi ils ne s'assoient pas plus honorablement, ils répondent que s'asseoir par terre est une chose très honorable, puisque nous avons été faits de terre et qu'à la terre nous devons tous retourner. On ne saurait donc trop honorer la terre et nul n'a le droit de la mépriser.

[6] J'ajouterai quant aux *gavi* que je viens de nommer – j'entends cette espèce de gens qui se refusent de tuer les bœufs mais qui en mangent la chair s'ils peuvent l'avoir sans les tuer eux-mêmes – j'ajouterai que ces *gavi* ont pour ancêtres ceux qui jadis occirent monseigneur saint Thomas l'apôtre. Et j'ajouterai à leur sujet encore ceci: que dans toute cette espèce de gens auxquels on donne le nom de *gavi* il n'y a pas un seul homme qui pourrait entrer dans le lieu où sont les restes de monseigneur saint Thomas. Sachez que dix, vingt hommes, ou plus si vous voulez, ne pourraient retenir un des dits *gavi* là où se trouve le saint corps. Dans le lieu où se conserve le corps de monseigneur saint Thomas, ni dix, ni vingt, ni autant d'hommes que vous voudrez, ne pourraient faire pénétrer un des dits *gavi*. Le lieu ne les reçoit pas, par la vertu du saint corps.

[7] Dans ce royaume ne vient aucun blé, si ce n'est le riz. [Ils n'ont pas l'huile d'olive, mais ils ont l'huile qu'on fait avec les graines du sésame].

[8] Je vous dirai une merveille encore plus grande et qui mérite bien d'être contée. Sachez que si l'on fait couvrir une belle jument par un grand destrier, il n'en naît autre chose qu'un petit roussin qui a les pieds tout tortus, qui ne vaut rien et qu'on ne peut pas chevaucher.

[9] Sachez en outre que les gens de ce royaume vont à la bataille avec des lances et des écus, mais qu'ils y vont tout nus. Ils ne sont ni vaillants ni preux, mais des gens lâches et vils.

[10] Ils ne tuent nulle bête, nul être animé. Mais lorsqu'ils veulent manger la chair d'un [250] mouton ou d'un autre animal – bête ou oiseau – ils le font occire par des sarrasins ou par d'autres gens qui n'ont ni leur religion ni leurs coutumes.

[11] Je vous dirai encore cet autre usage qu'ils ont. Tous, hommes et femmes, se lavent tout le corps dans l'eau deux fois par jour, à savoir le matin et le soir: ils ne mangeraient ni ne boiraient avant d'être lavés. Et qui ne se laverait pas deux fois par jour serait considéré comme on considère chez nous les patarins.

[12] Sachez encore que pour manger ils se servent seulement de la main droite et qu'ils ne touchent aucun aliment avec la gauche. Ils font et touchent avec la main droite toutes les choses propres et belles: l'office de la main gauche est réservé aux besoins laids et sales, comme serait se nettoyer les fesses, l'anus ou autres choses semblables.

[13] Ajoutons qu'ils ne boivent qu'avec des coupes, chacun avec la sienne. Personne ne boirait avec la coupe d'un autre. Quand ils boivent, ils n'appuient pas la coupe contre leurs lèvres, mais la tiennent en l'air et se versent le liquide dans la bouche. Pour rien au monde ils ne toucheraient la coupe avec la bouche et jamais ils ne donneraient à boire à un étranger

dans leur propre coupe. Si l'étranger n'a pas avec lui ce qui lui faut pour boire, ils lui versent le vin ou les autres boissons dans le creux des mains et des mains celui-ci se verse le liquide dans la bouche. Ainsi ses propres mains lui servent de coupe.

[14] J'ajouterai que dans ce royaume on punit avec la sévérité la plus extrême ceux qui ont occis ou volé, tous ceux qui ont commis quelque méfait.

[15] Quant aux dettes, on a ordonné et établi chez eux ce que vous allez ouïr.

[16] Quand un débiteur continue à différer de jour en jour par des promesses le paiement de sa dette, bien qu'il en ait été requis maintes fois par son créancier, si ce dernier réussit à le surprendre dans de telles circonstances qu'il puisse tracer un cercle autour de lui, le débiteur ne peut plus sortir de ce cercle sans avoir auparavant satisfait son créancier ou sans lui avoir donné une bonne garantie qu'il sera entièrement payé le jour même. Car autrement, si le débiteur a la témérité de sortir du cercle sans avoir payé sa dette ou sans avoir donné la garantie de satisfaire le créancier le jour même, comme transgresseur du droit et de la justice, il est puni par le seigneur de la peine établie pour cela, à savoir de la peine de mort.

[17] Et messire Marco en eut un exemple dans le roi en personne. Le roi devait satisfaire un marchand étranger pour certaines choses qu'il [251] avait eues de lui. Ayant déjà plusieurs fois, pressé par les sollicitations du marchand, fixé la date du paiement et ne s'étant jamais trouvé en mesure de le faire, le marchand, considérant que ce retard nuisait à ses affaires, se hâta, un jour que le roi s'en allait chevauchant par la cité, de tracer un cercle sur le sol et d'y enfermer le roi et son cheval. Quand le roi vit cela, il arrêta son cheval et n'alla pas plus avant. Il ne bougea plus de ce lieu jusqu'à ce que le marchand fût satisfait intégralement. Grande fut la stupeur des personnes qui se trouvaient là et qui furent témoins de ce geste. Elles disaient: «Voyez comme le roi a obéi à la loi!» Et le roi leur dit: «C'est moi qui ai établi cette loi. Comment pourrais-je la violer seulement parce qu'elle m'est défavorable? Je dois même l'observer plus rigoureusement que les autres».

[18] Sachez en outre que la plupart d'entre eux se gardent de boire du vin.

[19] On n'accepte comme témoin ou comme garant ni celui qui boit du vin ni celui qui va par mer. Ils disent que celui qui va par mer ne peut être qu'un désespéré. Aussi n'acceptent-ils pas son témoignage et refusent-ils toute créance à ce qu'il dit.

[20] Sachez aussi qu'ils ne considèrent comme péché aucun genre de luxure.

[21] La chaleur y est si grande que c'est merveille. C'est pourquoi ils vont tout nus. Il n'y tombe de pluie qu'en juin, en juillet et en août. Et sans cette eau qui vient pendant ces trois mois et qui rafraîchit l'air, la chaleur serait telle que personne n'y échapperait.

Grâce à cette pluie la chaleur est supportable.

[22] Vous devez aussi savoir que tout père qui a des enfants mâles les renvoie de sa maison dès qu'ils ont atteint l'âge de treize ans et cesse de pourvoir à leur subsistance. Ils disent qu'ils sont désormais d'un âge à pouvoir se procurer eux-mêmes leur pain, à pouvoir commercer et gagner comme l'a fait leur père. Ils donnent alors à leurs fils un peu d'argent – la valeur d'une vingtaine de nos *gros* – pour qu'ils puissent commencer à acheter et à revendre quelque chose et pour qu'ils commencent ainsi à gagner leur vie. Les pères font cela pour que les fils deviennent en toute chose avisés et dégourdis et pour qu'ils s'habituent au commerce. Et les enfants s'en tirent de la manière suivante. Pendant toute la journée ils ne cessent de courir de côté et d'autre, achetant ceci, vendant cela. Au temps où l'on pêche les perles, ils accourent sur les ports. Ils achètent des pêcheurs cinq ou six perles, ce que les pêcheurs peuvent leur en donner. Ils les portent aux marchands qui restent à la [252] maison par crainte du soleil et leur disent: «Les voulez-vous? Je vous assure qu'à moi elles m'ont coûté tant et tant. Faites-moi gagner ce que vous croyez». Et ceux-ci donnent aux jeunes garçons quelque chose en plus du prix dû. Et alors ils se mettent de nouveau à courir ou bien disent aux marchands: «Désirez-vous que j'aieille vous acheter quelque chose?» De cette manière ils deviennent d'excellents, de très habiles commerçants. Ils peuvent ainsi porter à la maison maternelle les aliments nécessaires et leurs mères les leur font cuire et les leur préparent. Pas une miette ils ne mangent aux dépens du père.

[23] Sachez en outre que dans ce royaume, comme dans tout le reste de l'Inde, bêtes et oiseaux sont tout différents des nôtres, à l'exception d'un oiseau, la caille. Leurs cailles sont, il n'y a pas de doute, absolument semblables aux nôtres, mais tous leurs autres animaux présentent, comparés aux nôtres, des différences très étranges. Sachez, par exemple, qu'ils ont des chauves-souris – à savoir ces oiseaux qui volent la nuit et n'ont ni pennes ni plumes – qui sont grandes comme des autours. Ils ont des autours tout noirs, comme des corbeaux. Ils sont bien plus grands que les nôtres, volent bien et sont excellents pour oiseler.

[24] J'ajouterai encore une chose qui mérite d'être contée. Sachez qu'ils donnent comme nourriture à leurs chevaux de la viande cuite avec du riz, et beaucoup d'autres choses cuites.

[25] Je vous dirai en outre que les hommes de cette contrée ont certains petits lits de roseaux, très légers, construits de telle manière que celui qui s'en sert, une fois qu'il s'y est mis dedans pour dormir, peut au moyen de cordes les soulever presque jusqu'au plafond et les fixer à cette hauteur. Ils font cela pour échapper aux puces et aux autres vermines, surtout pour éviter certaines bestioles dont nous allons parler plus loin et qui ont la morsure facile. Ils le font aussi pour prendre l'air et moins sentir la chaleur. Mais ce n'est pas là un mode de dormir qui soit à la portée de

tout le monde. De cette sorte de lits se servent seulement les nobles et les anciens de la maison. Les autres dorment dans la rue.

[26] Nous vous dirons encore une noble loi que fit le roi de ce royaume. Sachez que, lorsque quelqu'un se met en route la nuit – car, à cause de la chaleur moins brûlante, on voyage plus volontiers la nuit que le jour – et qu'il a un sac contenant des perles ou quelque autre richesse, s'il veut dormir, il met le dit sac sous sa tête et dort là sur la route. Et jamais rien ne disparaît ni par suite de vol, ni pour une autre raison. Si quelque chose disparaissait, la seigneurie rembourserait le voyageur aussitôt. Pourvu cependant qu'il ait dormi [253] sur la route. Car autrement, s'il n'a pas dormi sur la route, on ne lui donne rien. On a même des soupçons contre lui. La seigneurie en effet lui dit: «Quel motif avais-tu de dormir ailleurs que sur la route, si tu ne machinais pas quelque chose contre les autres?» Et ainsi on le punit et on ne lui donne rien pour le refaire de la perte subie.

194. [*Où l'on parle de l'importance que les gens du Maabar attachent aux présages et aux divinations*]

[1] Sachez qu'il y a dans ce royaume beaucoup de connaisseurs d'un art qui s'appelle physionomie, à savoir l'art de connaître les hommes et les femmes, leurs qualités, s'ils sont bons ou mauvais. Et cela ils le savent rien qu'en regardant l'homme ou la femme.

[2] Tout le monde sait fort bien, dans ce royaume, ce que signifie rencontrer une bête ou un oiseau. Personne au monde n'est plus attentif aux présages et ne sait mieux distinguer ceux qui sont bons et ceux qui sont mauvais.

[3] Il peut arriver, par exemple, que quelqu'un soit en marche sur quelque route et qu'il entende le long du chemin ronfler ou éternuer quelqu'un. Il s'assoit aussitôt là où il se trouve et ne fait plus un pas en avant. Si l'homme qui a éternué éternue une deuxième fois, alors il se lève et continue son chemin. S'il n'entend pas un second éternument, il renonce au voyage entrepris et reprend le chemin de sa maison.

[4] Sachez aussi que pour chaque jour de la semaine il y a une heure malheureuse, c'est-à-dire de mauvais augure, appelée par eux *coiac*. C'est, pour donner un exemple, pour le lundi l'heure de demi-tierce; le mardi, c'est l'heure de tierce; le mercredi, l'heure de none; et ainsi de suite pour chaque jour pendant toute l'année. Et ils ont toutes ces choses écrites et précisées dans leurs livres. Ils savent pour chaque jour quand c'est l'heure de mauvais augure grâce au calcul des pieds d'ombre, à savoir en mesurant la longueur de l'ombre humaine. Par exemple, tel jour, on sera dans l'heure de mauvais augure, en d'autres mots il sera *coiac*, quand l'ombre de l'homme contre le soleil aura une longueur de sept pieds. Il ne sera plus *coiac* quand la dite mesure sera passée, ou par augmentation ou par

diminution de l'ombre, car, quand le soleil monte, l'ombre s'accourcit, quand il descend elle s'allonge. Un autre jour il sera *coiac* quand l'ombre sera de douze pieds, et, une fois cette mesure passée, sera passé aussi le *coiac*. Ils ont pour toutes ces choses des renseignements écrits. Et vous devez savoir que pendant ces heures de mauvais augure ils s'abstiennent de tout marché, [254] de toute affaire quelle qu'elle soit. Ainsi il peut arriver, par exemple, que deux hommes soient en train de conclure un marché et que quelqu'un, en ce moment-là même, s'expose aux rayons du soleil et mesure la longueur de l'ombre. Si c'est la longueur d'ombre de l'heure malheureuse de ce jour, telle qu'en ce jour elle doit être, il crie aussitôt aux deux contractants: «Il est *coiac*! Ne faites rien!» Et ceux-ci s'arrêtent. Il mesure ensuite l'ombre une seconde fois et il trouve que cette heure est passée. Il dit alors: «Il n'est plus *coiac*. Faites ce que vous voulez». C'est là un argument qui revient sans cesse dans leurs discours. Ils disent que si quelqu'un, pendant ces heures, conclut quelque marché, il n'en aura jamais profit et que cela lui portera malheur.

[5] Sachez encore que dans les maisons de ce pays se trouvent certaines bêtes appelées tarentules, qui ressemblent aux lézards et qui grimpent contre les murs. Leurs morsure est venimeuse et malheur à ceux qui se laissent atteindre! Elles ont leur petite voix: il semble qu'elles disent «tchis». C'est là leur cri. Or, de ces tarentules ils tirent des augures de la manière suivante. C'est à savoir que, si, dans une maison où se trouvent de semblables animaux, il y a deux hommes qui concluent un marché et que, pendant qu'ils discutent, ils viennent à ouïr au-dessus d'eux, dans la même pièce, le cri d'une tarentule, ils observent de quel côté est venu le cri par rapport au marchand qui vend comme par rapport à celui qui achète, s'il est venu de gauche ou de droite, de devant ou de derrière, d'en haut ou de quelque autre côté. Et ils savent si le présage est bon ou mauvais. S'il est bon, ils concluent le marché. S'il est mauvais, on n'en parle plus. Ils savent quand il est bon pour le vendeur et mauvais pour l'acquéreur; quand il est mauvais pour qui vend et bon pour qui achète; quand il est bon pour l'un et pour l'autre ou mauvais pour tous les deux. Et d'après cela ils se conduisent. Toutes ces choses ils ne les savent que par la pratique.

[6] Je vous dirai encore que dans ce royaume, dès qu'un enfant est né, garçon ou fille, le père ou la mère font mettre par écrit sa nativité, c'est-à-dire quel jour il est né, en quel mois, en quelle lune et à quelle heure. Et ils font cela parce que, dans toutes leurs affaires, ils se règlent d'après les avis des magiciens et des devins. Leurs devins sont très experts en incantations, en arts magiques et en géomancie. Il y en a même parmi eux qui se connaissent en astronomie.

195. [*Où l'on parle des jeunes filles offertes aux idoles*]

[1] Sachez aussi que dans leurs moûtiers ces gens du Maabar |255| ont un grand nombre d'idoles, mâles et femelles, auxquelles sont offertes de la manière suivante un grand nombre de jeunes filles.

[2] Leurs mères et leurs pères les offrent aux idoles, à celles qui leur plaisent le plus. Et une fois qu'elles ont été offertes, chaque fois que les moines du moûtier où se trouve l'idole à laquelle elles ont été offertes demandent aux dites jeunes filles de venir au moûtier pour divertir l'idole, elles s'y rendent aussitôt. Et là elles chantent et dansent et font grande fête. Puis elles retournent chez elles, car elles habitent avec leurs parents.

[3] Elles sont très nombreuses: nombreuses au point de former de grandes confréries.

[4] Ajoutons que plusieurs fois par semaine ou par mois, lesdites jeunes filles portent à manger aux idoles auxquelles on les a offertes. Et je vais vous dire de quelle manière elles leur portent à manger et comment elles s'imaginent que l'idole a mangé.

[5] Sachez donc que ces jeunes filles - ou du moins un certain nombre d'entre elles - préparent un bon nombre de mets, de la viande et d'autres bonnes choses, et s'en vont au moûtier de leurs idoles. Elles mettent la table devant l'idole, avec tous les bons mets qu'elles ont préparés, et elles les laissent là un grand moment. Pendant ce temps, toutes lesdites jeunes filles chantent et dansent et se livrent aux plus grands ébats du monde. Elles font durer cette fête tout le temps qu'il faudrait à un grand baron pour manger à son ais. Alors elles disent que l'esprit de l'idole a mangé la substance des mets. Ce n'est qu'alors qu'elles prennent à leur tour les mets et qu'elles les mangent toutes ensemble, autour de l'idole, très joyeusement et en faisant grande fête. Puis chacune retourne à sa maison.

[6] Ainsi font ces jeunes filles jusqu'au jour où elles prennent un mari. Le nombre est grand, dans tout ce royaume, des jeunes filles dont je parle et qui font tout ce que je viens de vous raconter.

[7] Mais pour quelle raison ces jeunes filles donnent-elles ainsi des divertissements à leurs idoles? Parce que les religieux qui gardent les idoles disent bien souvent: «Le dieu s'est brouillé avec la déesse; ils ne s'unissent plus l'un avec l'autre; ils ne s'adressent plus la parole. Et par le fait qu'ils sont fâchés et brouillés, s'ils ne se réconcilient pas et ne font pas la paix, toutes nos affaires seront malheureuses et iront de mal en pis, car il leur manquera la bénédiction et la faveur des dieux». C'est pour cela que les dites jeunes filles sont mandées au moûtier comme je vous l'ai raconté. Elles y vont toutes nues: elles couvrent seulement leur nature. Et elles chantent devant le dieu et devant la déesse. Car le dieu a sa place à lui sur un autel, sous une coupole, et la déesse elle aussi, a sa place à part sur un autre autel, sous une autre coupole. Et les gens croient que le dieu prend souvent son plaisir avec la déesse |256| et qu'il couche souvent avec

elle, mais que lorsqu'ils sont en colère ils n'ont plus de rapport entre eux. C'est pour remettre la paix entre eux que viennent au moûtier les dites jeunes filles. Arrivées là, elles se mettent à chanter, à danser, à sauter, à exécuter des jeux, des divertissements de toutes sortes pour dérider le dieu et la déesse et pour les réconcilier. Et au milieu de ces divertissements elles disent: «O seigneur, pourquoi êtes-vous en colère contre la déesse et pourquoi ne vous souciez-vous plus d'elle? N'est-elle pas bien aimable? Certes oui. Veuillez vous réconcilier et prendre votre plaisir avec elle, car elle est certainement bien aimable». Celle qui aura parlé ainsi lèvera alors, pour divertir le dieu et la déesse, une de ses jambes jusqu'au-dessus de son cou et fera un tour sur elle-même. Et quand la fête a assez duré, elles retournent à la maison. Le matin suivant, le religieux qui garde les idoles annoncera avec grande joie qu'il a vu le dieu s'unir avec la déesse et que la concorde est revenue entre eux. Et alors tous sont contents et rendent grâces.

[8] Sachez aussi que ces jeunes filles, tant qu'elles sont jeunes filles, ont des chairs tellement dures que personne ne peut réussir en aucune manière à les serrer ou à les pincer en aucun endroit! Et notez qu'en payant un denier petit chacun est libre de les pincer aussi fort qu'il peut. Leurs chairs demeurent fermes même quand elles sont mariées. Un peu moins cependant. La fermeté de leurs chairs est telle que leurs seins ne pendent pas, mais restent soulevés et dressés.

[9] Vous voilà informés sur une grande partie des coutumes, des usages et des particularités de ce royaume. Nous pouvons maintenant nous en partir et poursuivre notre récit en vous parlant d'un autre royaume qui a nom Moutfili.

#### 196. *Où l'on parle du royaume de Moutfili*

[1] Moutfili est un royaume que l'on trouve quand on se part de Maabar et qu'on fait vers tramontane environ cinq cents milles.

[2] Ce royaume appartient à une reine qui est la mieux douée des dames. Il y avait bien quarante ans que son mari était mort [lors de notre séjour dans l'Inde]. Comme elle lui voulait grande bien et avait pour lui un grand amour, elle avait déclaré solennellement qu'elle ne prendrait jamais un autre mari puisque celui qu'elle aimait plus qu'elle-même était mort. Pour cette raison elle ne s'était pas remariée. Mais je puis vous affirmer que, pendant tous ces quarante ans, elle a su maintenir on ne peut mieux son royaume dans l'ordre, [257] aussi bien que le faisait son mari. Aussi est-elle plus aimée de ses sujets qu'onques dame ou seigneur ne le fut de ses gens.

[3] Ils sont idolâtres. Ils ne paient de tribut à personne. Ils vivent de riz, de viande, de lait, de poissons et de fruits.



[4] C'est dans ce royaume qu'on trouve les diamants. Il y a dans ce royaume plusieurs montagnes où il est possible de les trouver. Et nous vous dirons de quelles manières.

[5] Sachez que, quand il pleut, l'eau descend avec une grande violence du haut de ces montagnes en formant de gros torrents, en creusant de grandes cavernes. Quand la pluie a cessé et que toute l'eau s'est écoulée, les chercheurs de diamants vont alors chercher les diamants dans le lit de ces torrents par où l'eau est descendue. Ils en trouvent beaucoup. L'été, alors qu'on ne trouverait pas une goutte d'eau, ils en découvrent beaucoup aussi, çà et là par ces montagnes. Mais la chaleur y est telle qu'on peut à peine la supporter. Sachez en outre qu'il y a dans ces montagnes une si grande multitude de serpents, grands et gros, que l'on n'y va pas sans grande crainte. Mais les chercheurs de diamants, y vont tout de même comme ils peuvent, et ils en trouvent qui sont de très grand prix et de grande grosseur. Quant aux serpents, sachez qu'ils sont très venimeux et très méchants: dans les endroits caverneux où l'on est sûr de rencontrer ces mauvaises bêtes les chercheurs n'osent pas se risquer.

[6] On se procure des diamants d'une autre manière encore. Il vous faut savoir qu'il y a de grands et profonds précipices dont les bords rocheux sont d'une roche tellement nue que personne n'y peut descendre. Or voici comment font les chercheurs de diamants. Ils prennent plusieurs morceaux de chair encore pleine de sang et les jettent dans ces profonds précipices. Les lieux où tombe la chair ainsi jetée sont pleins de diamants, qui se plantent dans la dite chair. Or il faut savoir que sur ces montagnes vivent de nombreux aigles blancs qui se nourrissent des serpents ci-dessus nommés. Quand ces aigles voient la chair au fond du gouffre, ils y volent aussitôt, la prennent et la portent dans un autre lieu. Or les hommes, qui ont observé avec attention les lieux où allaient les aigles, y courent aussi vite qu'ils peuvent dès qu'ils les voient posés et becquetant la chair. Les aigles alors s'enfuient ailleurs sans penser à emporter la chair, épouvantés par la soudaine apparition des hommes. Ceux-ci courent aussitôt à l'endroit où est la chair et la recueillent. Ils y trouvent fichés dedans un grand nombre de diamants.

[7] Ils ont encore, outre celles-ci, une autre manière de trouver les diamants. En mangeant la chair dont je vous ai parlé, les aigles mangent, ou plutôt avalent, des diamants. Puis, la nuit, revenus à leur [258] gîte accoutumé, ils déposent avec leurs excréments les diamants qu'ils ont avalés. Les chasseurs vont à ces nids et emportent les fientes des aigles. Ils trouvent ainsi encore des diamants en grand nombre.

[8] Telles sont les trois manières - mais il y en a encore maintes autres - de trouver les diamants. Et sachez qu'on n'en trouve dans aucune autre partie du monde, mais seulement dans ce royaume. Là on les trouve en grande quantité et très bons. Ne croyez pas du reste que les bons diamants viennent chez nous, en pays chrétien. Ils sont portés au Grand Khaan,

aux rois et aux barons des diverses régions et des divers royaumes de son Empire.

Car ce sont eux qui possèdent les grandes richesses et qui peuvent par conséquent acheter toutes les pierres de grande valeur.

[9] Je vous ai parlé des diamants. Nous passerons maintenant à autre chose.

[10] Sachez que dans ce royaume se font les meilleurs, les plus beaux et les plus fins bougrans qui soient au monde, ceux qui ont le plus de valeur. On dirait de la toile de lin de Reims. Le plus grand roi et la plus grande reine pourraient s'en vêtir aux fêtes les plus splendides.

[11] Ils ont beaucoup d'animaux. Ils ont les plus gros moutons du monde. Ils ont abondance et richesse de tout ce qu'il leur faut pour vivre.

[12] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit. Aussi laisserons-nous ce royaume pour vous parler du lieu où est le corps de monseigneur saint Thomas l'apôtre.

197. *Où l'on parle du lieu où est le corps de monseigneur saint Thomas l'apôtre*

[1] Le corps de monseigneur saint Thomas l'apôtre est conservé dans la province de Maabar, dans une petite ville. C'est un lieu qui n'est guère habité. Aucun marchand ne s'y rend parce qu'il n'y a là aucune marchandise à emporter, pour la raison aussi que l'endroit est très à l'écart. C'est un lieu où l'on va en pèlerinage. Chrétiens et sarrasins y vont en grand nombre. Car vous devez savoir que les sarrasins de cette contrée ont en saint Thomas une grande foi. Ils disent qu'il était sarrasin. Ils croient qu'il a été un grand prophète et l'appellent *avarian*, ce qui veut dire 'saint homme'.

[2] Les chrétiens qui gardent l'église ont beaucoup de ces arbres qui donnent le vin. Ils ont aussi beaucoup de ces arbres qui portent les noix de Pharaon. Ce sont des noix dont une seule suffit au repas [259] d'un homme, nourriture et boisson. Elles ont d'abord l'écorce extérieure, constituée par des filaments qu'on emploie pour beaucoup de choses et qui servent à différents usages. Sous cette première écorce il y a une substance mangeable, suffisante pour rassasier un homme, très savoureuse, douce comme le sucre, blanche comme le lait, de forme concave comme l'écorce extérieure. La concavité qui est au milieu de cette substance est pleine d'eau, en quantité telle qu'on pourrait en remplir une carafe. C'est une eau claire, froide, du goût le plus exquis. Quand on a mangé la pulpe, on a cette eau à boire. Et ainsi avec une seule noix on peut rassasier une personne et de boissons et de nourriture. Pour chacun de ces arbres, les chrétiens payaient à l'un des cinq rois qui sont frères et qui règnent dans la province de Maabar le tribut d'un *gros* par mois.

[3] Et sachez qu'il y a dans ce lieu la grande merveille que je vais vous dire.

[4] Les chrétiens qui vont là en pèlerinage prennent de la terre du lieu où le saint corps fut transpercé. Ils portent cette terre dans leur contrée et ils en donnent un peu à boire aux malades atteints de fièvre quarte ou de fièvre tierce ou d'une autre fièvre de ce genre. Aussitôt qu'il l'a bue, le malade est guéri. Et cela est vrai pour tous les malades qui boivent de cette terre. Messire Marco lui-même apporta de cette terre à Venise et guérit ainsi maints malades. Or sachez que la dite terre est rouge.

[5] Je vous dirai encore un beau miracle qui eut lieu dans ce pays vers l'an 1288 de l'Incarnation du Christ.

[6] Sachez donc que le roi auquel nous venons de faire allusion se trouvant avoir une très grande quantité de riz, en fit emplir l'église de saint Thomas ainsi que toutes les maisons qui en dépendaient et qui sont autour d'elle. Et cela pouvait le faire sans scrupule étant adorateur des idoles. Les chrétiens qui gardaient l'église et le saint corps, voyant que le roi faisait ainsi remplir ces maisons si bien que les pèlerins ne sauraient plus où loger, en eurent le plus vif chagrin. Ils le prièrent vivement de bien vouloir se départir de la résolution qu'il avait prise. Mais lui, qui était très cruel et très fier, ne se rendit à aucune prière. Il fit remplir toutes ces maisons ainsi qu'il avait décidé sans se soucier le moins du monde des chrétiens qui gardaient l'église. Or, quand le roi eut fait remplir de son riz toutes les maisons de saint Thomas, ce dont les frères étaient profondément affligés, il arriva le grand miracle que je vais vous conter. Sachez donc que la nuit même du jour où le roi avait fait remplir les maisons, monseigneur saint Thomas l'apôtre lui apparut, une fourche à la main. Et il la mit sur [260] la gorge du roi, disant: «Ohé, l'homme! Fais vider tout de suite mes maisons. Car, si tu ne fais pas vider tout de suite mes maisons et si, de plus, tu n'abolis pas dorénavant le tribut que tu prends de mes serviteurs pour les arbres qu'ils possèdent, il te faudra mourir de male mort». Et en lui disant cela il lui serrait très fort la gorge avec sa fourche, tellement qu'il semblait au roi qu'il souffrait beaucoup et il se croyait sur le point de mourir. Quand il eut ainsi fait, monseigneur saint Thomas s'en alla. [Epouvanté par cette apparition], le roi ne se fit pas faute de se lever de bon matin et de faire vider toutes les maisons. Il raconta tout ce qui lui était arrivé de la part de monseigneur saint Thomas. Et la chose fut tenue pour un grand miracle. Les chrétiens en eurent grande joie et grande allégresse. Ils remercièrent et honorèrent beaucoup monseigneur saint Thomas. Ils ne cessaient de bénir son nom. A partir de ce moment, le roi n'exigea plus des chrétiens qui gardent le lieu et l'église aucun tribut sur les arbres, ni aucun autre tribut, comme il le faisait par le passé.

[7] Et sachez que maints autres miracles arrivent chaque jour dans ce lieu: je pourrais grandement vous émerveiller en vous les racontant. Ce

sont en particulier des guérisons de pèlerins chrétiens estropiés ou perclus de leur corps.

[8] Vous voici informés de cela. Nous allons maintenant vous raconter, selon ce que disent les gens de là-bas, comment monseigneur saint Thomas fut occis.

[9] Sachez donc que monseigneur saint Thomas se trouvait hors de son ermitage, dans la forêt. Il faisait ses oraisons à son Seigneur Dieu. Et il y avait autour de lui beaucoup de paons, car les paons abondent en cette contrée plus que nulle part ailleurs. Pendant que monseigneur saint Thomas faisait ainsi ses oraisons, un idolâtre, qui était de la lignée et de la race des *gavi*, fit partir une flèche de son arc pour occire un de ces paons qui étaient autour du saint. Il ne vit pas ce dernier. Croyant frapper le paon, il frappa au contraire monseigneur saint Thomas l'apôtre en plein côté droit. Le saint sentit que de ce coup il allait mourir, mais il n'en continua pas moins ses adorations et il mourut ainsi en priant bien doucement son Créateur.

[10] Il faut savoir qu'avant de venir en ce lieu où il mourut, il avait converti bien des gens en Nubie. Comment et de quelle manière il le fit nous vous le raconterons dans notre livre en temps et lieu.

[11] Et maintenant que nous vous avons parlé de saint Thomas, nous continuerons notre récit et vous parlerons d'autres choses.

[12] Sachez que dans cette contrée les enfants naissent noirs, pas si |261| noirs cependant qu'ils le sont ensuite grâce à l'artifice que nous allons vous conter. Il faut en effet savoir qu'une fois par semaine, dès qu'ils viennent au monde, les enfants sont oints d'huile de sésame: cette huile les fait devenir beaucoup plus noirs qu'ils ne le sont à leur naissance. On fait cela parce que, dans cette contrée, plus on est noir plus on est estimé. Qui est plus noir est réputé meilleur que ceux qui le sont moins. Et j'ajouterai une autre chose.

Sachez bien que les gens de cette contrée font peindre et colorier tous leurs dieux et tous leurs saints en noir et ils font au contraire les diables blancs comme la neige. Car ils disent que Dieu et tous les saints sont noirs – ils veulent naturellement parler de leur dieu et de leurs saints – et que les diables sont blancs. C'est pour cette raison qu'ils les font peindre et colorier de la manière que vous avez ouïe. Ils font aussi toutes noires les statues de certaines idoles.

[13] Sachez en outre que les hommes de cette contrée, quand ils vont à la guerre, ayant grande foi dans le bœuf et le tenant pour une sainte chose, prennent avec eux du poil de bœuf: du poil de ces bœufs sauvages dont je vous ai déjà parlé une autre fois. Si l'homme est un cavalier, il fait attacher le dit poil à la crinière de son cheval. S'il est fantassin, il en fait attacher un peu à son bouclier. D'autres se le font lier à leurs cheveux. Ils font cela parce qu'ils croient que par la vertu de ces poils de bœuf ils pourront mieux éviter les dangers et se tirer d'embarras. Et cela, tous

ceux qui vont à la guerre le font. Et sachez que, pour cette raison, le poil du bœuf sauvage est très cher dans ce pays. Qui n'en a pas ne se sent pas en sécurité.

[14] Vous voilà renseignés sur cette matière. Nous changerons maintenant de sujet et nous vous parlerons d'un pays [que l'on peut bien appeler le pays] des brahmanes [puisque c'est de là que les brahmanes sont venus], comme vous pourrez l'ouïr ci-après.

198. *Où l'on parle de la province de Lar d'où les brahmanes sont provenus*

[1] Lar est une province située vers le ponant: vers le ponant, bien entendu, par rapport au lieu dont nous venons de parler, où se trouve le tombeau de saint Thomas l'apôtre. De cette province sont originaires tous les brahmanes du monde. C'est de là qu'ils sont tous venus au commencement.

[2] Les brahmanes sont les gens du monde [qui abhorrent le plus le mensonge]. Car, pour rien au monde, ils ne diraient une fausseté. Ils ne disent jamais que des choses bien vraies. Ils ne mangent pas de viande et ne boivent pas de vin. Ils mènent une vie très honnête, selon leurs coutumes. Ils n'ont de rapports avec aucune femme si ce n'est avec leurs propres épouses. Ils ne prendraient jamais rien à personne. Ils n'occiraient aucun être vivant. Ils ne feraient jamais une chose qu'ils pussent croire un péché.

[3] Lesdits brahmanes sont parmi les meilleurs marchands du monde et les plus loyaux. [262] [Je dirai plus encore]. Vous devez savoir que si un marchand étranger arrive dans cette province de Lar pour y acheter ou y vendre des marchandises et qu'il ne connaisse pas les us et coutumes de la région il n'a qu'à aller trouver un de ces marchands brahmanes et à lui consigner ses marchandises et son argent, en le priant, puisqu'il ne connaît pas les usages du lieu et qu'il craint d'être trompé, de s'occuper lui de ses affaires et de ses marchandises. Le marchand brahmane prendra en main les affaires du marchand étranger et les traitera, dans l'achat comme dans la vente, avec tant de loyauté et cherchera avec tant de zèle les intérêts de l'étranger qu'il ne se donnerait peut-être pas autant de peine s'il s'agissait de ses propres affaires. Et pour sa peine il ne demande rien, laissant l'étranger libre de lui donner quelque chose par courtoisie.

[4] Et sachez que tous les brahmanes se reconnaissent par un certain signe qu'ils portent. Sachez en effet que tous les brahmanes du monde portent sur l'épaule un fil de coton qu'ils nouent sous le bras opposé, de telle sorte qu'il leur passe sur la poitrine et sur le dos. Grâce à ce signe, ils sont reconnus dans tous les lieux où ils vont.

[5] Sachez aussi qu'ils ont un roi dont les coffres regorgent d'argent. Ce roi achète très volontiers des perles et tout autre genre de pierres précieuses. Il a établi avec tous les marchands de son pays que, pour toutes les perles qu'ils lui apporteraient de Soli - un des royaumes de Maabar,

c'est-à-dire de la plus belle et de la plus riche province de l'Inde, celle où l'on trouve les meilleures perles – il leur donnerait le double de ce qu'ils les ont payées. Et les brahmanes vont dans le dit royaume, achètent les bonnes perles qu'ils trouvent et les apportent à leur roi. Ils lui disent en toute vérité ce qu'elles leur coûtent et le roi leur fait aussitôt donner le double de ce qu'elles leur ont coûté. Et il n'a jamais dérogé à cette coutume. Pour cette raison, on lui en a apporté en grande quantité, de très bonnes et de très grosses.

[6] Ces brahmanes sont idolâtres. Il n'y a une personne au monde qui se règle autant qu'eux sur les augures, sur les rencontres de bêtes et d'oiseaux. Je vous donnerai quelques exemples de leur comportement à cet égard.

[7] Il y a chez eux, entre autres, l'usage suivant. À chaque jour de la semaine ils ont attaché un 'signe' particulier, [c'est-à-dire [263] qu'ils ont fixé pour tous les jours de la semaine quelle longueur doit avoir l'ombre pour ne pas être funeste]. Si par exemple ils sont en train de contracter quelque marché, celui qui veut acheter la marchandise se lève, regarde son ombre au soleil et dit: «Quel jour avons-nous?» – «Tel jour». – Alors il fait mesurer son ombre. Si son ombre a la longueur qu'elle doit avoir ce jour-là, il conclut le marché. Si au contraire l'ombre n'a pas la longueur qu'elle doit avoir, il n'achève pas le marché, mais attend le temps qu'il faut pour que l'ombre arrive au point établi par leur loi. Et ainsi pour chaque jour de la semaine on a établi quelle doit être la longueur de l'ombre. Tant que l'ombre n'a pas la longueur qu'elle doit avoir, on ne fait aucun marché ni aucune affaire. Mais dès que l'ombre arrive à la longueur prescrite ils terminent leurs marchés et toutes leurs besognes.

[8] Je vous dirai plus encore. Supposons que, étant en train de faire quelque marché, soit dans leur maison, soit dans un autre lieu, ils voient venir une tarentule ou qu'ils en entendent la voix. (La chose est assez fréquente, les tarentules étant, comme nous l'avons dit, très communes dans le pays). Si l'acheteur la voit arriver ou en entend venir la voix d'un côté qui lui semble de bon augure pour lui, il achète aussitôt la marchandise. Si au contraire la tarentule vient ou que l'on entende venir sa voix d'un côté qui ne lui semble pas de bon augure, il laisse là le marché et n'achète rien.

[9] J'ajouterai que, lorsqu'ils sortent de leurs maisons et qu'ils entendent éternuer quelqu'un, si cela ne leur semble pas bon, ils s'arrêtent et ne vont pas plus avant. J'ajouterai encore que lorsqu'ils sont en route et qu'ils voient venir vers eux une hirondelle, ou par devant, ou à gauche ou à droite, s'il leur semble, selon leurs croyances, que l'hirondelle est venue du bon côté et dans la bonne direction ils continuent leur marche, si au contraire il leur semble qu'elle n'est pas venue du bon côté, ils ne continuent pas leur chemin, mais reviennent sur leurs pas.

[10] Ces brahmanes sont les gens du monde qui vivent le plus. Cela est dû à leur sobriété et aux grandes abstinences dont ils sont capables. Ils ont

les dents très bonnes à cause d'une certaine herbe dont ils se nourrissent habituellement, herbe qui fait bien digérer et est très saine pour le corps de l'homme. Sachez aussi que les brahmanes ne se font jamais tirer du sang des veines ni ne se font faire aucune autre espèce de saignées.

[11] Il y a parmi eux des religieux appelés *\*joguis* qui vivent plus que les autres: ils vivent en effet de cent cinquante à deux cents ans. Ils restent bien portants, de telle sorte qu'ils peuvent très bien aller et venir comme ils veulent et faire tout le service |264| nécessaire à leurs moûtiers et à leurs idoles. Ils l'accomplissent tout aussi bien que s'ils étaient plus jeunes. Et cela est dû à la grande abstinence qu'ils s'imposent, mangeant peu et seulement des choses saines. Car ils mangent surtout du riz et du lait. Mais il faut ajouter que ces *\*joguis* qui vivent aussi longtemps que je viens de vous dire ingèrent aussi, outre les dits aliments, une chose que je ne peux pas ne pas vous dire, tant elle est extraordinaire. Sachez qu'ils prennent du vif-argent et du soufre, les mêlent ensemble et en font un breuvage qu'ils boivent. Ils disent que cette boisson prolonge la vie. Grâce à elle, ils vivent en effet beaucoup plus longtemps. Ils la prennent deux fois par mois. Pour vivre plus longtemps ils prennent ce breuvage dès leur enfance. C'est un fait que ceux qui vivent aussi longtemps que je vous l'ai dit plus haut usent de ce breuvage de vif-argent et de soufre.

[12] Il y a, dans ce royaume de Lar, une autre sorte de religieux qu'on appelle également *\*joguis*. Nous allons vous dire jusqu'où arrivent leur grande abstinence, leur rude et forte vie.

[13] Sachez qu'ils vont tout nus, qu'ils ne portent absolument rien sur le corps. Ils ne se couvrent ni la nature ni aucun membre.

[14] Ils adorent le bœuf et la plupart d'entre eux portent au milieu du front un petit bœuf en cuivre ou en bronze doré. Bien entendu, ils se l'y font attacher. Ajoutons qu'ils font brûler la fiente de bœuf et qu'ils en font une poudre. Et si quelqu'un se trouve sur leur route et les salue, les dits religieux, comme s'ils faisaient la chose la plus sainte, lui oignent le front avec la dite poudre. Ils s'en oignent également le corps en plusieurs endroits avec le plus grand respect, avec autant de respect que les chrétiens lorsqu'ils se signent avec l'eau bénite.

[15] Ils ne mangent ni dans des écuelles ni dans des plats, mais ils posent ce qu'ils doivent manger sur des feuilles de l'arbre qui produit les pommes de Paradis, ou sur d'autres grandes feuilles. Pas cependant sur des feuilles vertes, mais seulement sur des feuilles sèches, parce qu'ils disent que les vertes ont une âme et que pour cela ce serait un péché. Car il n'est personne au monde qui autant qu'eux se garde de commettre des actes où l'on puisse soupçonner un péché. Ils se laisseraient occire plutôt que d'accomplir une chose où l'on puisse voir un péché.

[16] Quand les autres leur demandent pourquoi ils vont tout nus et pourquoi ils n'ont pas vergogne de montrer leur membre, ils disent: «Nous allons nus parce que nous ne voulons aucune chose de ce monde: en ce

monde nous sommes venus sans aucun vêtement et nus. La raison pour laquelle nous n'avons pas vergogne de montrer notre membre est [265] la suivante. Nous ne faisons avec lui aucun péché. Il est donc naturel que nous n'ayons pas plus vergogne de lui que vous quand vous montrez votre main, votre visage ou quelque autre partie de votre corps avec laquelle vous ne commettez aucun péché de luxure. Mais parce que vous avez fait servir votre membre au péché et à la luxure, vous le tenez couvert et vous en avez vergogne. Quant à nous, nous n'en avons pas plus de vergogne que de montrer le dos, parce que nous ne faisons avec lui aucun péché». Voilà donc la raison qu'ils donnent à ceux qui leur demandent pourquoi ils n'ont nulle vergogne à montrer leur membre.

[17] Je vous dirai en outre que pour rien au monde ils ne mangeraient ni ne tueraient une créature, un être animé: pas même une mouche, ni une puce, ni un pou, ni n'importe quelle autre vermine. Ils disent que les dits êtres ont une âme. Ils ne peuvent donc, disent-ils, ni les manger ni les occire, parce qu'ils commettraient un péché.

[18] Sachez encore qu'ils ne mangeraient jamais aucune chose verte, herbe ou racine, avant qu'elle soit devenue sèche, car ils disent que les choses vertes ont une âme.

[19] Sachez aussi que lesdites gens, quand ils veulent aller du ventre, se rendent sur la plage, au bord de la mer, et là font leurs besoins dans le sable, près de l'eau. Ils se lavent ensuite les fesses dans l'eau avec le plus grand soin. Cela fait, ils prennent un petit bâton au moyen duquel ils émiettent et répandent çà et là dans le sable leurs excréments, de manière à les faire totalement disparaître. Et quand on leur demande pourquoi ils font cela ils répondent: «Parce que de ces matières naîtraient des vers. Les vers nés de ces matières, une fois que la substance d'où ils sont sortis et dont ils se nourrissent aurait disparu sous l'action du soleil, périraient faute de nourriture. Et comme la substance dont ils naissent sort de notre corps et peut être considérée comme nôtre - sans la nourriture en effet nous n'existerions même pas - la mort de tant d'âmes nées de notre substance serait pour nous un très grave péché. Aussi détruisons-nous ces matières pour qu'elles ne puissent donner naissance à des vers qui mourraient aussitôt après par manque de nourriture, ce qui constituerait pour nous une faute et un manquement».

[20] Je vous dirai en outre qu'ils dorment tout nus sur la terre nue, sans se couvrir d'aucune façon, sans la moindre chose sous le corps. C'est vraiment merveilleux qu'ils ne meurent pas et qu'ils vivent aussi longtemps que je vous l'ai dit.

[21] Il faut noter aussi leur grande abstinence quant au manger. Ils jeûnent pendant toute l'année et boivent uniquement de l'eau.

[22] Je vous dirai encore sur leur compte une autre chose.

[266] [23] Quand les religieux qui demeurent dans leurs moûtiers pour le service des idoles doivent changer de fonction ou de grade, lorsque l'un



d'eux meurt et qu'un autre doit être nommé à sa place, ils sont soumis à l'épreuve que vous allez ouïr. On fait venir les jeunes filles offertes aux idoles et on leur fait palper celui qui doit être élu. Elles le palpent çà et là en mille parties du corps. Elles l'embrassent et le mettent en joie autant qu'elles peuvent. Est jugé bon et est retenu dans le moûtier celui dont le membre, alors que les jeunes filles le palpent comme il a été dit, ne bouge en aucune façon et reste comme il était avant que les jeunes filles le palpent. Celui au contraire dont le membre, alors que les jeunes filles le palpent, se meut et se dresse, n'est pas retenu dans le moûtier, mais en est expulsé à l'instant même. Ils disent qu'ils ne veulent pas avoir parmi eux un luxurieux.

[24] À ce point-là arrivent la cruauté et l'entêtement de ces idolâtres!

[25] Le motif pour lequel ils disent qu'ils font brûler les morts est que, si on ne les brûlait pas, ils engendreraient des vers. Ceux-ci, une fois qu'ils auraient mangé le corps dont ils sont nés, n'auraient plus rien à manger et devraient par conséquent mourir. Ils disent que par la mort de ces vers l'âme qui était dans le corps serait chargée d'une grave faute. C'est là la raison pour laquelle ils disent qu'ils font brûler les morts. Ils disent que les vers ont une âme.

[26] Nous vous avons informés des coutumes de ces idolâtres. Nous laisserons maintenant ce sujet et nous vous raconterons une belle histoire dont nous avons oublié de parler quand nous avons parlé de l'île de Silan: histoire qui ne peut pas, comme vous allez voir, ne pas vous remplir d'étonnement.

### 199. *Où l'on parle encore de l'île de Silan*

[1] Silan est une grande île, comme vous savez déjà, puisque nous en avons déjà parlé plus haut dans ce livre. Or sachez encore que dans cette île il existe une montagne très haute, aux pentes si abruptes que personne ne peut l'escalader si ce n'est de la manière que je vais vous dire. On a tendu sur les pentes de cette montagne maintes chaînes de fer, disposées de telle manière que les gens peuvent, en s'y attachant, monter jusqu'au sommet. Sur le sommet on prétend qu'il y a le tombeau d'Adam notre premier père. Ce sont les sarrasins qui soutiennent que le monument qui se trouve là est le tombeau d'Adam. Les idolâtres affirment au contraire, quant à eux, que c'est celui de Çâkya-mouni Bourkhan.

[267] [2] Ce Çâkya-mouni est le premier homme dont on ait donné le nom à une idole. Ce fut, à le juger selon leurs coutumes, le meilleur homme qui ait jamais vécu parmi eux. Ce fut le premier qu'ils vénérèrent comme saint, la première idole qu'ils ont eue.

[3] C'était le fils d'un grand roi, riche et puissant. Mais ce fil de roi menait si sainte vie qu'il ne se voulait occuper d'aucune chose terrestre

et qu'il ne voulait point devenir roi. Quand il vit que son fils ne voulait pas être roi et qu'il ne se voulait occuper d'aucune chose de ce monde, son père en conçut le plus vif chagrin. Il lui fit des offres magnifiques. Il lui dit qu'il le voulait couronner roi du royaume et qu'il en serait seigneur absolu. Il voulait, lui, renoncer à la couronne. Il consentait à ne plus avoir aucun pouvoir, pour que son fils fût seul maître. Mais le fils répétait qu'il n'en voulait rien. Quand le père vit que son fils ne voulait pour rien au monde être seigneur, sa douleur fut si forte qu'il crut bien en mourir. Et on ne peut s'en étonner, car il n'avait pas d'autre fils que celui-ci et n'avait point d'autre héritier à qui laisser son royaume.

[4] Alors le roi s'avisait de l'expédient que voici. Il résolut de recourir à un moyen qui selon lui devait donner à son fils le goût des biens de ce monde et l'amener à l'acceptation de la couronne et du royaume. Son fils eut pour demeure le plus magnifique des palais. Trente mille demoiselles, très belles et avenantes, étaient là pour le servir. Aucun homme ne pouvait y entrer: il n'y avait dans le palais que lesdites demoiselles. C'étaient des demoiselles qui le mettaient au lit, des demoiselles qui le servaient à table. Des demoiselles lui tenaient continuellement compagnie. Elles chantaient et dansaient devant lui. Elles lui donnaient tous les divertissements qu'elles pouvaient, conformément aux ordres donnés par le roi. Or sachez que toutes lesdites demoiselles ne purent tant faire que le fils du roi se laissât gagner par le moindre désir charnel. Sa fermeté et sa chasteté devinrent même toujours plus fortes.

[5] Et il menait, selon leurs coutumes, une vie très pieuse.

[6] On l'avait élevé, ce damoiseau, avec tant de délicatesse qu'il n'était jamais sorti du palais, qu'il n'avait jamais vu un homme mort, ni aucun qui ne fût sain de tous ses membres. Son père ne laissait venir en sa présence aucun vieillard ni aucun infirme. Or il arriva que le jeune prince, chevauchant un jour dans la rue, vit un homme mort. Il en fut tout ébahi, car il n'en avait jamais vu aucun. Il demanda aussitôt à ceux qui étaient avec lui ce que c'était, et on lui répondit que c'était un homme mort. «Comment!» dit le fils [268] du roi, «les hommes meurent-ils donc tous?» - «Oui, en vérité», lui répondit-on. Alors le damoiseau ne dit plus rien et se remit à chevaucher tout pensif.

[7] Il n'avait que bien peu chevauché après cette rencontre quand il vit un homme très vieux qui ne pouvait plus marcher et qui n'avait plus de dents dans la bouche, les ayant toutes perdues à cause de sa grande vieillesse. Quand le fils du roi vit ce vieillard, il demanda ce que c'était que cet homme et pourquoi il ne pouvait marcher. Et ceux qui étaient avec lui lui dirent qu'à cause de sa vieillesse il ne pouvait plus marcher et qu'à cause de sa vieillesse il avait perdu toutes ses dents.

[8] Quand le fils du roi eut bien entendu ce qu'on lui avait dit du mort et du vieillard, il retourna à son palais. L'idée lui vint de ne plus rester dans

ce monde qui est mauvais. Il décida d'aller chercher Celui qui ne vieillit jamais ni ne meurt.

[9] [Ainsi fit-il]. Il quitta son palais et son père. Il s'en alla dans des montagnes très hautes et peu praticables. Là il demeura toute sa vie, menant l'existence la plus vertueuse et la plus chaste, faisant grande abstinence. Et certes, s'il avait été chrétien, il aurait été un grand saint auprès de Notre Seigneur Jésus-Christ.

[10] Après sa mort, on trouva sa dépouille et on la porta au roi son père. Quand celui-ci le vit mort, quand il vit mort ce fils qu'il aimait plus que lui-même, point n'est besoin de demander combien fut grand son désespoir. On en fit un grand deuil. Dans la suite, le roi fit faire, à la ressemblance du défunt, une statue, toute d'or et de pierres précieuses. Et il enjoignit à tous ses peuples d'honorer et d'adorer la dite statue comme un dieu.

[11] Les idolâtres disent qu'il est mort quatre-vingt-quatre fois. D'après eux, lorsqu'il mourut la première fois il devint un bœuf. Il mourut une seconde fois et devint un cheval. Et ainsi de suite. Ils disent qu'il mourut quatre-vingt-quatre fois et que chaque fois il devint un animal, un chien par exemple, ou une autre bête. Mais la quatre-vingt-quatrième fois qu'il mourut, ils disent qu'il devint un dieu.

[12] C'est pour les idolâtres le meilleur et le plus grand des dieux qu'ils aient. Et sachez que ce fut la première idole que les idolâtres eurent. De celle-là sont descendues toutes les autres idoles.

[13] Et ce fut dans l'île de Silan, en Inde.

[14] Maintenant vous savez comment fut faite la première idole. J'ajouterai que les idolâtres y viennent des régions les plus lointaines [269] en pèlerinage, tout comme les chrétiens vont en pèlerinage à Saint-Jacques. C'est pour eux un fait hors de dispute que le monument qui est sur cette montagne est celui du fils de roi dont nous venons de parler, et que les dents, les cheveux et l'écuelle qui y sont conservés appartiennent au dit fils de roi, nommé Çâkya-mouni Bourkhan, ce qui veut dire Çâkya-mouni 'le saint'. Les sarrasins, qui y vont aussi en pèlerinage en grand multitude, disent au contraire que c'est le tombeau d'Adam notre premier père et que les dents, les cheveux et l'écuelle appartiennent également à Adam.

[15] Vous savez maintenant comment pour les idolâtres il s'agit de ce fils de roi qui fut leur première idole et leur premier dieu, alors que pour les sarrasins il s'agit d'Adam notre premier père. Mais Dieu seul sait lequel des deux il est et qui il a été. Pour notre compte, nous ne croyons pas que le tombeau d'Adam soit en ce lieu, car l'Écriture de Notre Sainte Église dit qu'il est dans une autre partie du monde.

[16] Or il arriva que le Grand Khaan apprit que sur cette montagne se trouvait le tombeau d'Adam et qu'on y conservait aussi ses dents, ses cheveux et l'écuelle où il mangeait. L'idée lui vint de se procurer lesdites dents, l'écuelle et les cheveux. Il y envoya donc une grande ambassade. C'était en l'an 1284 de l'Incarnation du Christ.

[17] Que vous dirai-je encore? Sachez bien que les messagers du Grand Khaan se mirent en route avec une très nombreuse compagnie et allèrent tant, par terre et par mer, qu'ils arrivèrent à l'île de Silan. Ils se rendirent auprès du roi et firent tant et si bien qu'ils obtinrent deux des dents molaires qui étaient très grosses et très grandes. Ils obtinrent aussi une partie des cheveux et l'écuelle. Cette dernière était d'un porphyre vert, très beau.

[18] Une fois qu'ils eurent obtenu toutes les choses que je vous ai dites, les messagers du Grand Khaan se mirent en route pour retourner chez leur seigneur. Quand ils furent proches de la grande ville de Khanbaluc où était alors le Grand Khaan, ils lui firent savoir qu'ils allaient arriver et qu'ils lui apportaient les choses pour lesquelles il les avait envoyés. Alors le Grand Khaan ordonna à tous ses gens, religieux ou non religieux, d'aller au-devant des dites reliques, reliques qu'on leur disait être celles d'Adam. Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez en vérité que tous les gens de Khanbaluc allèrent à la rencontre des dites reliques. Elles furent consignées aux religieux et ceux-ci les portèrent au Grand Khaan qui en fut fort joyeux et qui les reçut avec grande fête et avec de grandes marques de vénération. Et sachez que les religieux trouvèrent dans [270] leurs écritures que la dite écuelle avait la vertu suivante: en y mettant de la nourriture pour un homme on pouvait en rassasier cinq. Le Grand Khaan en fit faire l'épreuve et dit que c'était la pure vérité.

[19] De la manière que vous avez ouïe le Grand Khaan eut lesdites reliques. Je vous laisse calculer à vous-mêmes quelle immense somme d'argent il dut dépenser pour les avoir!

[20] Nous vous avons raconté cette histoire en bon ordre et selon la pure vérité. Maintenant nous pouvons nous en aller et continuer notre récit en vous disant d'autres choses. Et nous vous parlerons avant tout de la cité de Kail.

## 200. Où l'on parle de la noble cité de Kail

[1] Kail est une noble et grande cité. Elle appartient à Asciar, l'aîné des cinq rois qui sont tous les cinq frères germains.

[2] Vous devez savoir qu'à cette ville font escale toutes les nefes qui viennent de pays situés du côté du Ponant - de Curmos, de Kisci, d'Aden et de toute l'Arabie - nefes qui arrivent chargées de marchandises et de chevaux. Les marchands y font escale volontiers parce que la ville est bien située et est, par sa situation, une bonne place pour faire du commerce. Les marchands du Ponant y trouvent une quantité d'autres marchands venus d'une quantité d'autres pays pour y acheter ce qu'ils apportent: marchandises, chevaux et autres choses.

[3] Le roi de cette cité est possesseur d'une énorme fortune. Il porte sur sa personne un tas de pierres précieuses de grande valeur. Son train

de vie est des plus magnifiques. Il maintient bien son royaume dans le respect de la loi, surtout à l'égard des marchands étrangers, à savoir des marchands qui viennent des autres pays. Il les protège et défend avec beaucoup d'équité. C'est aussi, il faut bien le reconnaître, à cause de ce bon roi qui prend si grand soin d'eux que les marchands se rendent si volontiers dans cette ville. Il est vrai qu'ils y font aussi grand profit et grand gain.

[4] Sachez en outre que ce roi a bien trois cents épouses et plus. Car c'est un grand honneur, en ce pays, que d'avoir plus de femmes que les autres.

[5] Je vous dirai encore, à propos de ces cinq rois qui sont tous les cinq frères germains, nés du même père et de la même mère, je vous dirai encore que lorsqu'entre eux éclate quelque différend et qu'ils veulent en venir aux mains, leur mère, qui vit encore, se met entre eux et ne les laisse pas se battre. Il arriva plusieurs fois que ses fils ne voulurent pas écouter sa prière et voulaient à tout prix se faire la guerre. La mère prenait alors un coutelas et disait à ses enfants: [271] «Si vous ne renoncez pas à cette guerre et si vous ne faites pas la paix, je m'occirai sur l'instant. Et je commencerai par arracher de ma poitrine ces mamelles: ces mamelles qui vous ont donné le lait». Quand ils voient la grande douleur de leur mère et l'entendent supplier si tendrement, les fils finissent par se réconcilier et par faire la paix. D'autant plus qu'ils se rendent compte que c'est pour eux le meilleur. Cela est déjà arrivé plusieurs fois. Mais on peut être certain que, quand leur mère sera morte, quelque grosse dissension ne pourra manquer d'éclater entre eux et qu'ils finiront par s'entre détruire.

[6] Je vous dirai en outre que dans cette cité, comme du reste dans toute l'Inde, les gens ont la coutume suivante. Sachez que presque continuellement, par une espèce d'habitude qu'ils ont prise, et par plaisir, ils tiennent dans leur bouche une certaine feuille appelée *tambur*, qu'ils vont toujours mâchant et dont ils crachent l'écume. Ce sont surtout les nobles qui ont cette habitude. Les notables et les rois ont ces feuilles préparées avec du camphre et avec d'autres épices. On y mêle aussi de la chaux. Et ils vont ainsi mâchant continuellement les dites feuilles. Cela les conserve en bonne santé.

[7] Je vous dirai encore que qui veut insulter quelqu'un, lui témoigner son mépris et l'offenser, prend, quand il le rencontre sur son chemin, la feuille qu'il était en train de mâcher et la lui jette à la figure en disant: «Tu ne vaux pas ceci!» Il veut dire ainsi qu'il ne vaut pas, lui, l'homme qu'il veut offenser, ce qu'il lui a jeté à la figure.

[8] [Je veux ajouter, parce que c'est une chose qui mérite bien d'être notée dans notre livre, quelles sont habituellement, en ce pays, les suites d'un tel geste]. Celui qui a reçu l'affront, se réputant gravement offensé et blessé, va aussitôt se plaindre au roi de ce qu'un tel lui a infligé l'humiliation par laquelle il est dans l'usage de montrer aux gens qu'on

les considère moins que rien. Il lui demande partant la permission de se venger. C'est-à-dire qu'il demande au roi, dans le cas où l'offenseur aurait voulu non seulement le mépriser lui-même mais aussi mépriser toute sa parenté, la permission pour lui-même et pour sa parenté de se battre avec la personne et avec la parenté de l'offenseur, de manière à montrer s'ils valent, lui et ses gens, quelque chose ou s'ils ne valent rien. Dans le cas où l'offenseur n'aurait voulu offenser que lui, il demande au roi la permission de se battre avec l'offenseur, personne contre personne. Le roi accorde ordinairement aux deux parties la permission qu'on lui demande.

...

[274] Ils ont des astrologues en grand nombre et très habiles. Ils ont des médecins qui savent très bien conserver le corps de l'homme en santé.

Ils sont tout noirs et vont tout nus, hommes et femmes, couvrant seulement leur nature d'un beau morceau de drap.

Ils ne considèrent comme faute aucun genre de luxure, aucun péché de la chair.

Ils font les mariages comme je vais vous dire. Ils peuvent se marier à leurs cousines germaines. Si leur père meurt, ils peuvent épouser la femme de leur père. Ils peuvent aussi épouser la femme de leur frère après sa mort. Ce sont des usages en vigueur dans toutes les parties de l'Inde.

Vous voici un peu renseignés sur ce royaume. Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être raconté. Aussi passerons-nous à un autre sujet et nous vous parlerons de Comari, comme vous le pourrez ouïr.

## 202. Où l'on parle de la contrée de Comari

[1] Comari est encore une contrée de cette Inde dont nous sommes en train de parler. De cette contrée, l'on recommence à voir quelque peu l'étoile de tramontane que nous n'avons plus vue depuis l'île de Java jusqu'ici. Il suffit de se porter au large, une trentaine de milles ou plus, dans la mer pour l'apercevoir. Elle se montre au-dessus de l'eau une cou-dée environ.

[2] Il s'agit, à vrai dire, d'un pays qui n'est pas grandement civilisé, mais qui est encore quelque peu barbare.

[3] Il y a des animaux aux formes étranges. C'est le cas surtout de leurs singes. Car il est certains d'entre eux conformés de telle façon que vous les prendriez pour des hommes.

[4] On y trouve des *chats paul* aux formes tellement insolites qu'on reste à les voir plein d'étonnement.

---

201 8 I ff. 272-273 non sono presenti nel «Fondo Giddey»; vedi Simion, § 2; Burgio, § 4.2 e Annesso 1 (nota relativa al capitolo 201).

[5] Les lions, les léopards, les lonces sont chez eux fort nombreux.

[6] Il n'y a rien d'autre qui mérite mention. Aussi quitterons-nous ce lieu pour continuer notre route. Et nous vous parlerons du royaume d'Éli, comme vous le pourrez ouïr.

### 203. Où l'on parle du royaume d'Éli

[1] Éli est un royaume vers le ponant, loin de Comari d'environ trois cents milles. Les gens sont idolâtres. Ils ont un roi à eux et ne paient de tribut à personne. Ils ont leur langue à eux.

[2] Quelles sont leurs coutumes et quelles choses produit le pays, c'est ce que nous allons vous dire tout au long. Vous pourrez désormais mieux comprendre ce que nous dirons, car nous nous rapprochons de plus en plus de pays moins sauvages.

[275] [3] Dans cette province et royaume il n'y a aucun port. Il y a seulement un grand fleuve qui a un excellent estuaire.

[4] Le poivre y vient en grande abondance et le gingembre aussi. Ils ont, outre celles-ci, maintes autres épices.

[5] Le roi est très riche en trésor, mais il n'est pas puissant en soldats. Son royaume a heureusement des frontières si fortes qu'aucun envahisseur ne peut y pénétrer avec une armée. Aussi n'a-t-il peur de personne.

[6] Et je vous dirai une autre chose.

[7] Si par hasard une nef arrive et jette l'ancre aux bouches de fleuve dont on vient de parler sans être expressément dirigée à ce royaume ils s'en emparent. Ils prennent tout ce qu'elle contient et disent: «Vous étiez dirigés ailleurs, mais Dieu vous a envoyés à nous pour que toutes vos choses fussent nôtres». Ils prennent donc tout ce qu'il y a dans la nef et le considèrent comme leur propre bien. Ils ne croient pas forfaire en agissant ainsi. La même chose se passe dans toutes les parties de cette province de l'Inde. Si une nef aborde, par suite du mauvais temps, dans un pays où elle n'était pas dirigée, dans un pays autre que celui pour lequel elle avait quitté son port, la dite nef, quel que soit cet autre pays, cet autre lieu où elle aborde contre sa volonté, est prise par les habitants: tout son bien, toutes ses marchandises sont pillées. Car les gens raisonnent ainsi: «Vous vouliez aller dans un autre pays, mais notre bonne fortune, notre chance vous a envoyés ici pour que nous ayons votre bien».

[8] Et sachez que les nefs du Mangi ou d'autres pays viennent dans ce royaume en été et s'y chargent en trois, en quatre ou au plus en huit jours. Elles s'en vont le plus vite qu'elles peuvent, car il n'y a pas de port et il est très dangereux d'y rester. On n'y a que des plages et du sable pour tout abri. Il est vrai que les nefs du Mangi ont moins peur que les autres de jeter l'ancre près d'une simple plage, parce que les grosses ancres de bois dont elles sont pourvues leur permettent de résister à n'importe quelle tempête.

[9] Ils ont des lions et d'autres bêtes féroces. Gibier et chasse y abondent.

[10] Nous vous avons parlé du royaume d'Éli. Nous allons maintenant vous parler du royaume de Mélibar, comme vous le pourrez ouïr ci-après.

#### 204. *Où l'on parle du royaume de Mélibar*

[1] Mélibar est un très grand royaume vers le ponant. Les gens sont idolâtres. Ils ne paient de tribut à personne. Ils ont leur roi à eux. Ils ont aussi leur langue à eux.

[2] Dans ce royaume l'étoile de tramontane est plus visible. On a [276] l'impression qu'elle est à environ deux coudées au-dessus de l'eau.

[3] Sachez que de ce royaume de Mélibar et d'une autre province voisine appelée Gouzurat, sortent tous les ans pour pirater plus de cent nefes corsaires. Elles donnent la chasse aux autres nefes et dépouillent les marchands. Ce sont de grands larrons de la mer. Et sachez bien qu'ils emmènent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils restent tout l'été en course et causent aux marchands des dommages considérables. Car vous devez savoir que la règle de ces mauvais corsaires est de se porter de tous côtés pour guetter et surprendre les nefes des marchands. Ils ont encore une autre mauvaise coutume. Ils s'échelonnent dans la mer, c'est-à-dire qu'ils se mettent à une distance de cinq ou six milles les uns des autres. Vingt nefes mises ainsi à la file commandent cent milles de mer. Aussitôt qu'ils aperçoivent une nef de marchands, ils se font entre eux des signaux de feu. De cette manière, aucune nef ne peut passer par la mer qu'ils surveillent sans être prise. Mais les marchands, qui connaissent bien les habitudes de ces maudits pirates et qui savent bien qu'ils les trouveront, se munissent et se préparent si bien qu'ils n'ont plus à les craindre quand ils les rencontrent. Car ils se défendent hardiment et leur font subir de grandes pertes. Il est vrai cependant qu'ils ne peuvent si bien faire que les pirates ne n'emparent quelquefois de quelque nef. Quand cela arrive, à savoir quand les pirates prennent une nef aux marchands, ils leur enlèvent la nef avec toutes les marchandises. Mais ils ne font aucun mal aux hommes. Ils se contentent de leur dire: «Allez gagner d'autres richesses! Il peut se faire que vous nous en portiez encore!»

[4] Ce royaume produit une quantité extraordinaire de poivre et de gingembre. Il y a aussi beaucoup de cannelle. On y trouve maintes autres épices. Le turbith et la noix d'Inde y abondent.

[5] Ajoutons qu'ils ont des bougrans en grande quantité, les plus fins et les plus beaux qui soient au monde. Ils ont à profusion maintes marchandises précieuses.

[6] Je veux aussi vous dire ce que les marchands des autres régions apportent dans ce pays quand ils viennent pour acheter les marchandises de la province. Sachez donc que les marchands apportent dans leurs nefes



du cuivre - ils s'en servent pour lester les nefes - de la soie, des draps d'or et des draps de soie, des étoffes de cendal, de l'or, de l'argent, du girofle, de la lavande et d'autres épices qui ne naissent pas dans cette région. Et ils échangent toutes ces choses contre les marchandises du pays. Et sachez qu'y viennent les nefes d'une quantité de pays, surtout de la grande province du Mangi. Ce qu'ils achètent ici, les marchands l'emportent et revendent dans [277] beaucoup d'autres pays. Les marchandises qu'ils portent à Aden sont ensuite transportées à Alexandrie.

[7] Nous vous avons parlé du royaume de Mélibar. Maintenant nous en partirons et nous vous parlerons du royaume de Gouzurat, comme vous le pourrez ouïr. Et notez bien que nous ne vous parlons pas de toutes les cités des différents royaumes, car ce serait trop longue matière pour notre récit. Sachez toutefois que chaque royaume a des cités et des bourgs en grand nombre.

### 205. *Où l'on parle du royaume de Gouzurat*

[1] Gouzurat est aussi un grand royaume, situé vers le ponant. Les gens sont idolâtres. Ils ont leur roi et leur langue à eux. Ils ne paient de tribut à personne.

[2] De ce royaume on voit encore mieux l'étoile de tramontane. On a l'impression qu'elle est à six coudées au-dessus des eaux.

[3] On trouve aussi dans ce royaume les plus grands corsaires du monde. Et je vais vous dire, [pour vous montrer jusqu'où arrive leur méchanceté], une bien mauvaise coutume qu'ils ont.

[4] Sachez donc que, lorsqu'ils prennent des marchands, ces méchants corsaires leur donnent à boire du tamarin et de l'eau de mer de manière à les faire beaucoup aller du ventre et à leur faire rejeter tout ce qu'ils ont dans le corps. Les corsaires font recueillir tout ce qu'ils font et le font examiner pour voir si par hasard il s'y trouverait des perles ou des pierres précieuses. Car les pirates disent que, lorsque les marchands sont pris, ils avalent les perles et les autres pierres précieuses pour qu'eux ne les trouvent pas. C'est pourquoi ces maudits corsaires font la méchanceté que je vous ai dite de donner le dit breuvage aux marchands.

[5] Ils ont du poivre en grande quantité. Ils ont aussi beaucoup de gingembre. Ils ont de l'indigo en abondance. Le coton y est à foison, car ils ont les arbres qui le produisent, arbres fort grands, qui peuvent bien avoir six pas de hauteur. Mais pour avoir cette hauteur ils doivent avoir non moins de vingt ans. Il faut dire du reste que, lorsque les dits arbres sont si vieux, ils ne produisent plus de coton bon à filer, mais seulement du coton pour ouater et pour rembourrer. Tel est le sort de ces arbres. Jusqu'à douze ans ils donnent du bon coton à filer, mais de douze à vingt ans ils ne donnent plus un aussi bon coton que lorsqu'ils sont jeunes.

[6] Dans ce royaume on tanne une très grande quantité de cuirs. Je veux dire par là qu'ils préparent des cuirs de bouc, de buffle, de bœuf sauvage, d'unicorne et de maints autres animaux. Ils en [278] préparent en si grande quantité qu'ils en chargent beaucoup de nef s chaque année. Ils en envoient en Arabie et dans maints autres pays. Nombreux sont les pays qui se fournissent de cuirs uniquement dans ce royaume.

[7] Sachez aussi que dans ce royaume sont fabriquées en quantité de belles nattes de cuir vermeil sur lesquelles sont engravées des bêtes et des oiseaux et qui sont cousues très finement de fils d'argent et d'or. Elles sont si belles qu'on reste émerveillé à les voir. Or notez que les nattes de cuir dont je parle, les sarrasins s'en servent pour dormir dessus et l'on y dort fort bien. On y fabrique également des coussins tout cousus d'or et si beaux qu'ils valent bien six marcs d'argent chacun. Quant aux nattes dont je vous ai parlé, il en est qui valent bien dix marcs d'argent. Que vous dirai-je encore? Sachez que c'est dans ce royaume qu'on fait les meilleurs, les plus fins travaux de cuir qu'on fasse au monde, ceux qui ont la plus grande valeur.

[8] Nous vous avons dit avec ordre toutes les particularités de ce royaume. Nous en partirons donc et nous continuerons notre récit. Nous vous parlerons des autres royaumes qu'on trouve en allant plus avant. Et nous vous parlerons tout d'abord d'un royaume qui a nom Tana.

#### 206. *Où l'on parle du royaume de Tana*

[1] Tana est un grand royaume vers le ponant. Nous disons «vers le ponant» [bien que pour arriver aux différents royaumes dont nous sommes maintenant en train de vous parler, il nous faille procéder vers le mistral]. C'est que, lorsqu'il passa par ces lieux, messire Marco venait du levant et allait vers le ponant. Notre récit se conforme à la direction générale qu'eut alors sa route.

[2] C'est un royaume très vaste et très riche. Les gens ont leur roi et ne paient de tribut à personne. Ils sont idolâtres. Ils ont leur langue à eux.

[3] Le poivre et les autres épices n'y viennent pas avec la même abondance que dans les provinces que nous venons de décrire. L'encens y vient bien, mais au lieu d'être blanc il est brun.

[4] Il s'y fait un trafic intense. Les nef s et les marchands y viennent en grand nombre. On exporte de là des cuirs préparés de différentes manières, très bons et très beaux. On exporte de là aussi de bons bougrans en grande quantité et aussi beaucoup de coton. Les marchands qui y arrivent avec leurs nef s y apportent toutes sortes de choses: à savoir de l'or, de l'argent, du cuivre et maintes autres choses qui manquent à ce royaume. En repartant ils emportent les [279] produits du royaume dont ils espèrent tirer un gros profit.

[5] J'ajouterai encore une chose qui n'est guère à leur louange.

[6] Sachez que de ce royaume sortent beaucoup de pirates qui ne cessent de courir la mer en quête des pauvres marchands. Et ils le font, sachez-le bien, avec la connivence du roi. Ce dernier a fait une convention avec ceux qui vont pirater, à savoir que les corsaires lui doivent donner tous les chevaux qu'ils prennent. Or, il leur arrive assez souvent d'en prendre, car, comme je vous l'ai conté plus haut, il se fait dans toute l'Inde un grand commerce de chevaux. Les marchands en mènent vendre une énorme quantité, en sorte que bien rares sont les nefes qui viennent en Inde sans porter des chevaux. C'est là justement la raison pour laquelle le roi a fait avec les pirates l'accord que vous venez d'ouïr : à savoir qu'ils doivent lui donner tous les chevaux qu'ils prennent. Toutes les autres marchandises, l'or, l'argent et les pierres précieuses, restent aux corsaires. Or, ce n'est point là une coutume louable, ce n'est point l'œuvre d'un roi.

[7] Nous vous avons parlé du royaume de Tana. Maintenant nous en partirons et nous vous parlerons du royaume de Cambaeth.

### 207. *Où l'on parle du royaume de Cambaeth*

[1] Cambaeth est un grand royaume vers le ponant. Les gens sont idolâtres. Ils ont leur roi et leur langue à eux. Ils ne paient de tribut à personne.

[2] De ce royaume on voit encore davantage l'étoile de tramontane. Il est entendu désormais que plus nous avançons vers le ponant plus l'étoile de tramontane devient visible.

[3] Il se fait, en ce royaume, un commerce très actif.

[4] On y trouve en grande abondance de l'excellent indigo. Il y a des bougrans et du coton en quantité, que l'on exporte de ce royaume en maints autres pays. On y fait aussi grand commerce de cuirs préparés et travaillés. On en débite une quantité considérable, car, dans ce genre de travaux, ce pays n'est inférieur à aucun autre pays. On y trouve encore une foule d'autres marchandises d'un grand débit, dont nous ne parlons pas dans notre livre pour ne pas trop allonger notre récit. De leur côté les marchands qui viennent dans ce royaume avec leurs nefes y apportent leurs propres marchandises, surtout de l'or, de l'argent, du cuivre et de la tutie. Ils y apportent les produits de leurs pays et ils emportent ceux du royaume : ceux, s'entend, dont ils pensent tirer le plus de profit et de gain.

[5] Sachez que dans ce royaume il n'y a pas de pirates. Les gens vivent de commerce et d'industrie. Ce sont de braves gens.

[280] [6] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être rapporté. Aussi laisserons-nous ce lieu. Nous continuerons en vous parlant d'autres royaumes et tout d'abord de celui de Séménath.

208. *Où l'on parle du royaume de Séménath*

[1] Séménath est un grand royaume vers le ponant.

[2] Les gens sont idolâtres. Ils ont leur roi et leur langue à eux. Ils ne paient de tribut à personne. Il n'y a pas de corsaires parmi eux, mais ils vivent de commerce et d'industrie, comme de braves gens doivent le faire.

[3] Et vous devez savoir qu'il se fait dans ce royaume un grand commerce. Les marchands y viennent de maints pays avec des marchandises de toutes sortes. Ils vendent dans ce royaume les marchandises qu'ils ont apportées et ils repartent emportant avec eux les produits du lieu.

[4] J'ajouterai que ce sont de très cruels et très farouches idolâtres.

[5] Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être conté. Aussi irons-nous plus avant et vous parlerons-nous d'un autre royaume appelé Kesmacoran.

209. *Où l'on parle du royaume de Kesmacoran*

[1] Kesmacoran est un royaume qui a son roi et sa langue à lui. Une partie des habitants sont idolâtres, mais la plupart sont sarrasins. Ils vivent de commerce et d'industrie.

[2] Ils ont beaucoup de riz et de froment. Leurs principaux aliments sont le riz, la viande et le lait.

[3] Les marchands y affluent, par voie de terre et par voie de mer, avec de nombreuses marchandises. Ils emportent, en repartant, celles du royaume.

[4] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être dit.

[5] Sachez que ce royaume est la dernière province de l'Inde pour qui va entre le ponant et le mistral. Car de Maabar jusqu'à cette province - à savoir tous les royaumes et provinces dont j'ai parlé depuis Maabar jusqu'ici - tout fait partie de l'Inde Majeure, la meilleure Inde qui soit. Sachez encore que de cette Inde Majeure nous n'avons décrit que les provinces et cités qui sont sur la mer. Nous n'avons rien dit de celles qui se trouvent dans l'intérieur, car ç'eût été trop longue matière pour notre récit.

[6] Nous laisserons donc cette province et nous vous parlerons de quelques îles qui font encore partie de l'Inde. Nous [281] commencerons par deux îles qui sont appelées, l'une l'Île Mâle et l'autre l'Île Femelle.

210. *Où l'on parle de l'Île Mâle et de l'Île Femelle*

[1] L'île qui est appelée Île Mâle est en haute mer, à bien cinq cents milles vers le midi, quand on part de Kesmacoran.

[2] Ses habitants sont des chrétiens baptisés, mais qui se conforment, pour ce qui est de la foi et des usages, à l'Ancien Testament. Sachez

par exemple que, quand leur femme est enceinte, ils ne la touchent plus jusqu'à ce qu'elle ait enfanté, et, lorsqu'elle a enfanté, ils restent encore quarante jours sans la toucher. Mais le quarantième jour passé, ils la touchent autant qu'ils veulent.

[3] Dans cette île qu'on appelle Mâle demeurent les hommes seulement. Leurs femmes ne demeurent pas dans cette île avec eux, ni aucune autre personne du sexe: elles demeurent toutes dans l'autre île appelée Île Femelle. De celle-ci elles ne sortent jamais. Ce sont les hommes qui, de leur île, se rendent à l'île des femmes. Ils y restent trois mois, à savoir mars, avril et mai. Pendant ces trois mois les hommes vont demeurer dans l'autre île avec leurs femmes et ils prennent, pendant ces trois mois, leur plaisir avec elles. Une fois que les trois mois se sont écoulés, ils s'en retournent dans l'île Mâle et pendant les neuf autres mois ils s'occupent de leurs affaires.

[4] Dans cette île abonde l'ambre: un ambre très fin, très bon et très beau. Son abondance est due au grand nombre de baleines que l'on prend dans la mer où l'île se trouve.

[5] Les gens vivent de riz, de lait et de chair. Ils sont d'excellents pêcheurs. Et je vous dirai que l'on prend, dans la mer qui entoure l'île, de très bons et très gros poissons. Ils en prennent tant qu'ils en font sécher en grande quantité, de telle sorte qu'ils en peuvent manger abondamment toute l'année et qu'ils en peuvent même vendre aux autres gens.

[6] Ils n'ont aucun seigneur si ce n'est un évêque, qui dépend à son tour de l'archevêque de Scotra. Ils ont leur langue à eux.

[7] Et sachez que de cette île à celle où demeurent les femmes il y a une distance d'environ trente milles.

[8] S'il faut en croire ce qu'ils disent, le motif pour lequel ils ne restent pas toute l'année avec leurs femmes est que, s'ils restaient toute l'année ensemble, ils n'auraient plus assez pour vivre.

[9] Les fils qui leur naissent sont élevés par leurs mères dans l'île Femelle. Mais dès qu'ils ont atteint douze ans, tous les enfants mâles sont envoyés par leurs mères chez leurs pères dans l'île [282] Mâle.

[10] Tels sont les us et coutumes de ces deux îles.

[11] Je vous dirai encore que, pendant les trois mois qu'ils passent dans l'île de femmes, les hommes sèment des blés, dont les femmes prennent soin seules après qu'ils sont partis et qu'elles moissonnent au temps dû. Elles récoltent aussi certains fruits que leur île produit. Leur principale occupation est cependant l'entretien des enfants. Les hommes leur fournissent tout ce dont elles ont besoin.

[12] Nous vous avons dit tout ce qu'il y avait à dire sur cette matière. Il n'y a rien d'autre à ajouter. Nous quitterons ces deux îles et nous vous parlerons de l'île de Scotra.

211. *Où l'on parle de l'île de Scotra*

[1] Quand on laisse les deux îles dont nous venons de parler et qu'on fait vers le midi environ cinq cents milles, on trouve l'île de Scotra.

[2] Les gens de cette île sont tous des chrétiens baptisés et ont un archevêque.

[3] Dans cette île on récolte l'ambre en grande quantité. On pêche, en d'autres mots, en grande quantité, dans la mer qui entoure cette île, les deux poissons dans le ventre desquels l'ambre se trouve, à savoir la baleine et le cachalot. Ce sont les deux plus grands poissons qu'il y ait dans la mer.

[4] Et nous voulons vous dire quel moyen on emploie dans ces régions pour prendre la baleine.

[5] Ils font d'abord une bonne provision de chair de thon, pas pour la manger ou pour la vendre, naturellement, mais parce que la chair de thon est nécessaire, comme vous allez le voir, à la pêche que je veux vous décrire. Notez que le dit poisson est très gras. Ils le coupent en morceaux et le mettent dans des jarres ou dans des baquets très larges, en mettant dessus du sel. Ils préparent ainsi une abondante saumure. Cela fait, les chasseurs de baleines, quinze ou seize personnes réunies, prennent une petite nef, y déposent le dit poisson avec toute sa saumure, c'est-à-dire avec toute la liqueur salée qu'il a produite, puis ils se mettent en mer. Avant de prendre le large, ils trempent dans la dite saumure, très grasse comme on l'a dit, une botte de restes d'étoffe et d'autres rebuts bien liés ensemble et la jettent, ainsi imbibée, dans la mer. Cette botte de chiffons, bien entendu, est liée au bateau par une corde. Ils hissent alors la voile et s'en vont à l'aventure toute la journée, çà et là, en plein océan.

[6] Partout où ils passent, la graisse de la saumure laisse comme une traînée sur l'eau, traînée que la graisse même rende visible. Et si [283] par hasard le bateau vient à passer dans un endroit où se trouve une baleine, ou si une baleine vient à sentir en quelque manière, en arrivant par exemple dans un lieu où le bateau a passé, l'odeur de la graisse de thon, elle est capable de suivre même pendant cent milles - si le bateau où est le thon est à une telle distance - la trace indiquée par cette odeur. C'est l'avidité d'arriver jusqu'au thon qui le lui fait faire. Dès qu'elle arrive à proximité du bateau et que les hommes l'aperçoivent, ils lui jettent deux ou trois morceaux de thon. À peine les a-t-elle avalés qu'elle devient aussitôt ivre comme l'homme qui boit du vin.

[7] Alors quelques-uns de ces hommes montent sur elle. Ils ont un pieu de fer, barbelé d'un bout, de manière qu'une fois planté il ne peut plus, à cause des barbes, être arraché. Un des chasseurs tient le dit pieu droit sur la tête de la baleine tandis qu'un autre frappe dessus avec un maillet de bois. En un instant, ils le lui plantent entièrement dans la tête. Car la baleine, à cause de son ivresse, ne s'aperçoit presque pas que des hommes sont sur son dos, si bien qu'ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. À l'ex-

trémité supérieure du pieu est liée une grosse corde, longue d'au moins trois cents pas. À cette corde sont attachés tous les cinquante pas un petit baril et une planche de bois. Sur le petit baril est fixée une banderole. À la partie inférieure, il y a un contrepoids pour que le baril ne se renverse pas, c'est-à-dire, en d'autres termes, pour que la banderole reste haute. L'autre bout de la corde est lié à une petite barque qu'ils ont avec eux et dans laquelle se trouvent plusieurs d'entre eux.

[8] Voici maintenant ce que font, quand la baleine, se sentant blessée et voulant s'en fuir, s'enfonce davantage dans la mer, ceux qui sont montés sur son dos pour lui planter le pieu dans la tête. Ils se tiennent en nageant à la surface de l'eau. Ils nagent vers la petite barque et s'y réfugient. On jette alors à l'eau un des barils avec sa banderole et l'on donne ainsi à la baleine cinquante pas de corde. En plongeant et en fuyant, l'animal traîne derrière lui la barque à laquelle est liée la corde. Mais si l'on voit qu'elle tire trop aisément, on jette à l'eau un autre baril, lui aussi avec sa banderole. Comme la baleine n'est pas capable d'entraîner les dits barils derrière elle sous l'eau, elle se fatigue tant à tirer qu'à la fin ses forces, déjà diminuées par la blessure qu'on lui a faite, l'abandonnent entièrement et qu'elle meurt.

[9] Cependant le bateau l'a suivie, guidé par les banderoles des barils. Quand ils s'aperçoivent qu'elle est morte, ils la tirent près du bateau pour la conduire ensuite à leur île ou à quelque autre île [284] voisine où ils la vendent. Ils arrivent à tirer d'une baleine la valeur de mille livres.

[10] C'est de cette manière qu'on prend les baleines dans cette île.

[11] Sachez en outre qu'ils ont de très beaux draps de coton. Ils ont encore maintes autres marchandises et en particulier une grande quantité de poissons salés, gros et bons. Ils vivent de riz, de chair et de lait. Ils n'ont d'autre blé que le riz.

[12] [Bien qu'ils soient chrétiens], ils vont tout nus selon l'habitude et l'usage des autres indiens idolâtres.

[13] Et vous devez savoir qu'à cette île font escale beaucoup de nefes avec de nombreux marchands. Ces derniers arrivent avec beaucoup de marchandises qu'ils vendent en cette île. Ils emportent avec eux, en repartant, des produits de l'île: ceux sur lesquels il y a à gagner. Sachez aussi que toutes les nefes et tous les marchands qui veulent aller à Aden s'arrêtent à cette île.

[14] L'archevêque qu'ils ont n'a rien à voir avec le pontife de Rome. Il dépend du Zatholic dont nous avons parlé plus haut, qui réside à Baldac. C'est le Zatholic de Baldac qui envoie à cette île son archevêque. Il envoie de même des clercs et des prélats dans beaucoup d'autres pays, tout comme le fait le pontife romain. Et les dits clercs et prélats n'obéissent point à l'église de Rome, mais sont tous soumis au dit prélat de Baldac, qu'ils considèrent comme leur pape. Sachez, en somme, [pour en conclure sur ce point], que si l'archevêque de cette île de Scotra meurt, on doit

attendre que son successeur vienne de Baldac. L'île de Scotra ne peut se pourvoir d'archevêque autrement. Ou en tout cas, si ceux de l'île en nomment un, il leur faut attendre que le Zatholic envoie de Baldac sa confirmation.

[15] Sachez aussi qu'à cette île font escale, avec leurs nefes, de nombreux corsaires, quand ils ont terminé leur course. C'est là qu'ils campent et vendent toutes les choses qu'ils ont volées. Et je vous assure qu'ils les vendent fort bien, car les chrétiens de l'île savent que toutes ces choses ont été volées à des idolâtres et à des sarrasins, et non à des chrétiens: aussi ne se font-ils pas scrupule de les acheter.

[16] Sachez en outre que les chrétiens de cette île sont les plus habiles enchanteurs qui soient au monde. Il est vrai toutefois que l'archevêque ne veut pas qu'ils se livrent à ces enchantements: il les punit et les admoneste. Mais cela ne sert à rien. Ils disent que de toute antiquité leurs ancêtres ont fait les dits enchantements et que par conséquent ils veulent eux aussi les faire. L'archevêque [285] ne peut rien faire contre leur vouloir. Il tolère donc la chose, ne pouvant faire autrement. Et ainsi les chrétiens de l'île font tous les enchantements qu'ils veulent.

[17] Sur les enchantements qu'ils font je vais vous donner quelques détails.

[18] Sachez donc que les dits enchanteurs accomplissent maintes choses étranges: ils font presque tout ce qu'ils veulent. Si par exemple une nef de pirates a fait subir quelque dommage aux habitants de l'île, ils peuvent par leurs enchantements l'empêcher de s'éloigner jusqu'à ce que les pirates aient réparé le mal qu'ils ont fait. Si c'est une nef à voiles et qu'un vent bon et favorable la pousse, ils font venir un autre vent, contraire celui-là, et la font revenir à la côte. Sachez en effet qu'ils font souffler le vent qu'ils veulent. Ils font le calme plat sur la mer, quand ils le désirent. Ils font, quand ils le veulent, venir sur la mer les grandes tempêtes et les grands vents. Ils savent faire maints autres enchantements merveilleux qu'il vaut mieux ne pas raconter dans ce livre. Car les choses qu'ils accomplissent par les dits enchantements sont telles qu'à les ouïr seulement on en resterait frappé de stupeur. Pour cela nous nous arrêterons ici et nous n'en dirons plus rien.

[19] Il n'y a rien d'autre dans cette île qui mérite d'être raconté. Aussi la laisserons-nous pour vous parler de l'île de Mogdaxo.

## 212. Où l'on parle de l'île de Mogdaxo

[1] Mogdaxo est une île située vers le midi, à environ mille milles de Scotra.

[2] Les habitants sont des sarrasins, des adorateurs de Mahomet.



Ils ont pour seigneurs quatre *scheiks*, c'est-à-dire en notre langue quatre 'anciens'. Ces quatre anciens ont le gouvernement de toute l'île.

[3] Et sachez que cette île est une des plus nobles et des plus grandes qui soient au monde. Car je vous dis qu'on dit qu'elle a environ quatre mille milles de tour.

[4] Ils vivent de commerce et d'industrie.

[5] Il naît plus d'éléphants dans cette île qu'en toute autre province. Il est certain que dans tout le reste du monde il ne se vend ni ne s'achète autant de dents d'éléphants qu'il s'en vend et s'en achète dans cette île et dans l'île de Zanghibar.

[6] Sachez aussi que dans cette île on ne mange, peut-on dire, d'autre chair que de la chair de chameau. Le nombre des chameaux qu'on y tue chaque jour est si grand que nul ne pourrait le croire à l'ouïr seulement, sans le voir. Ils disent que la chair du chameau, en [286] cette région, est meilleure et plus saine que n'importe quelle autre chair. Aussi en mangent-ils toute l'année.

[7] Sachez en outre qu'il y a dans cette île des arbres de santal rouge, hauts comme peut l'être un arbre de nos contrées. De tels arbres auraient dans un autre pays une grande valeur et ils en ont des bois entiers, comme nous avons des bois d'autres arbres sauvages.

[8] Ils ont de l'ambre en abondance, car il y a dans cette mer beaucoup de baleines et de cachalots. Comme ils prennent en grand nombre les dites baleines et les dits cachalots, ils ont de l'ambre en quantité. Car, comme vous le savez, ce sont les baleines et les cachalots qui produisent l'ambre.

[9] Ils ont des léopards et des lynx. Ils ont aussi une quantité extraordinaire de lions. On y trouve une multitude d'autres bêtes telles que cerfs, chevreuils, daims et autres bêtes semblables. Les oiseaux y abondent aussi, de toutes les espèces. Ils ont en outre un grand nombre d'autruches, de très grande taille. Ils ont d'étranges oiseaux: j'entends des oiseaux différents des nôtres à tel point que c'en est merveille.

[10] Ils ont des marchandises à profusion. Les nefs y viennent en foule avec une foule de marchandises: draps d'or et de soie de différentes espèces et maintes autres choses qu'il n'est pas possible de vous dénombrer ici. Toutes ces marchandises sont vendues et échangées contre celles de l'île. Les marchands arrivent avec leurs nefs chargées. Ils les déchargent complètement et vendent tout ce qu'ils ont apporté. Puis ils les chargent des marchandises de l'île et ils repartent avec leur nouvelle cargaison. Je vous assure qu'ils ne sont pas minces le profit et le gain que les marchands y font.

[11] Je dois vous dire que jusqu'à l'île dont nous parlons et jusqu'à celle de Zanghibar les nefs peuvent aller sans peine. Il n'en est pas de même quant aux autres îles qui se trouvent plus loin vers le midi. En ces lieux-là, la mer court si fort vers le midi que les nefs auraient peine à revenir. C'est pourquoi elles n'y vont pas. Sachez par exemple que pour aller de

Maabar à ces îles plus éloignées les nefs mettent une vingtaine de jours; pour retourner à Maabar, il leur faut peiner pendant trois mois. Et cela provient du fait que le courant va toujours vers le midi. C'est un courant qui ne change jamais de direction.

Sachez en outre que dans ces nombreuses îles situées au midi, où les nefs ne vont pas volontiers à cause du fort courant dont je viens de parler, on dit qu'il y a des oiseaux griffons. On dit que ces oiseaux y apparaissent en certaines saisons de l'année. Or sachez qu'ils ne sont pas du tout faits comme le croient les gens de nos pays et [287] comme nous les représentons. On croit chez nous qu'ils sont moitié oiseaux et moitié lions. Ils disent au contraire, ceux qui les ont vus – je peux vous en assurer parce que j'étais présent quand ils l'ont raconté – qu'ils sont faits exactement comme l'aigle, sauf qu'ils sont d'une grandeur démesurée.

[13] Je vous dirai d'abord, à propos de ces oiseaux, ce que racontent ceux qui les ont vus. Je vous dirai ensuite ce que je peux ajouter moi-même à ce sujet.

[14] Ceux qui les ont vus disent qu'ils sont si grands et si forts qu'ils peuvent prendre dans leurs serres un éléphant et l'emporter bien haut dans les airs. De la hauteur où ils l'ont emporté ils le laissent tomber sur la terre de manière à tout le briser. Alors le griffon descend sur lui, le déchire avec son bec, le mange, se nourrit de sa chair. Ils disent en outre, ceux qui l'ont vu, que ses ailes ont trente pas d'envergure et que les pennes de ses ailes sont longues de douze pas. La grosseur des dites pennes est proportionnée à leur longueur.

[15] Ce sont là les choses que disent au sujet de l'oiseau griffon ceux qui l'ont vu. Quant à ce que je peux ajouter moi-même, je dois, avant de vous le dire, vous raconter quelque autre chose. À ces détours nous oblige la nature de notre livre.

[16] Sachez donc que dans ces îles lointaines situées plus au midi, le Grand Khaan envoya des messagers pour s'informer des lieux. Il les envoya aussi pour délivrer un autre messager qui y avait été fait prisonnier. Or, à leur retour, ces messagers – il y avait avec eux aussi celui qui avait été pris – racontèrent au Grand Khaan maintes choses merveilleuses sur ces îles lointaines. Et vous devez savoir qu'ils apportèrent au Grand Khaan des dents de sanglier sauvage, qui étaient d'une grosseur démesurée. Le Grand Khaan en fit peser une et on put voir qu'elle pesait quatorze livres. Or vous devez vous imaginer de quelle grandeur devait être le sanglier qui avait de semblables dents! On lui dit, quant aux sangliers, qu'il y en avait de la grandeur d'un buffle. On lui dit qu'il y avait des girafes et des ânes sauvages en quantité, qu'ils avaient des bêtes et des oiseaux si différents des nôtres que c'était grande merveille à l'ouïr, plus grande merveille encore à le voir.

[17] Mais revenons à l'oiseau griffon. [Nous sommes convaincus qu'il faut donner pleine créance à ce que disent sur lui ceux qui l'ont vu. Il

s'agit en effet d'une contrée où d'autres animaux aussi atteignent des dimensions merveilleuses et où des sangliers peuvent avoir des dents aussi grosses que celles que j'ai vues de mes yeux].

[18] Les habitants des dites îles appellent cet oiseau *roukh*. Ils [288] ne l'appellent d'aucun autre nom et ne savent pas ce que veut dire 'griffon'. Mais nous croyons bien, étant donné l'énorme grandeur qui lui est attribuée, qu'il s'agit de l'oiseau que nous appelons griffon.

[19] Et ainsi nous vous avons dit de cette île de Mogdaxo, de ses conditions et de ses coutumes, une grande partie des choses qui s'en pouvaient dire. Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être conté.

Aussi nous partirons-nous de ce lieu. Nous allons vous parler de l'île de Zanghibar, comme vous le pourrez ouïr.

### 213. *Où l'on parle de l'île de Zanghibar*

[1] Zanghibar est une île très grande et très noble. Elle a bien environ deux mille milles de tour. Les gens sont tous idolâtres. Ils ont leur roi et leur langue à eux. Ils ne paient de tribut à personne.

[2] Ils sont grands et gros. Ils sont si gros et si membrus qu'ils semblent des géants, bien que leur taille ne soit pas proportionnée à leur grosseur. Ils sont d'une force extraordinaire: ils peuvent porter la charge de quatre hommes. Et il n'y a rien là d'étonnant, car, s'ils portent la charge de quatre hommes, ils mangent comme cinq! Ils sont tout noirs et vont tout nus, sauf qu'ils se couvrent la nature. Ils ont les cheveux si crépus qu'on aurait de la peine à les lisser, même en les mouillant. Ils ont une très grande bouche, le nez retroussé, les lèvres gonflées, les yeux gros: c'est vraiment une chose horrible à voir! Qui les rencontrerait dans une autre contrée croirait bien que ce sont des diables.

[3] Les éléphants y naissent en grand nombre et on y fait par conséquent un grand commerce de dents d'éléphants. Ils ont aussi des lions, faits autrement que ceux des autres pays. Ils ont également des lynx en quantité. Les léopards y sont communs. Que vous dirai-je encore? Toutes les bêtes qu'ils ont sont très différentes de celles des autres parties du monde. Je vous dirai par exemple que leurs moutons et leurs brebis sont tous du même type et de la même couleur, à savoir tout blancs avec la tête noire. Dans toute cette île, vous ne trouverez pas un seul mouton, une seule brebis, qui ne soit faite comme je viens de le dire.

[4] Il y naît aussi beaucoup de girafes: une bête qui est fort belle à voir. Et je vais vous dire de quelle manière la girafe est faite. Sachez qu'elle est courte de corps et plutôt basse derrière, ayant les jambes de derrière petites. Les jambes de devant et le cou sont au contraire fort grands, de sorte que sa tête est au moins à trois pas au-dessus du sol. Elle a la tête

petite et ne fait aucun mal. Sa robe [289] est toute tachetée, et comme réticulée, de rouge et de blanc. C'est vraiment une belle chose à voir.

[5] Je veux vous dire encore, au sujet des éléphants, une chose que j'oubliais. Sachez donc que, lorsque l'éléphant veut couvrir sa femelle, il creuse dans la terre une fosse, de manière à y coucher la femelle à la renverse, à la manière d'une femme: et cela parce qu'elle a la nature très haut vers le ventre. L'éléphant lui monte dessus comme le font les hommes.

[6] J'ajouterai encore que les femmes de cette île sont une chose très laide à voir. Elles ont une grande bouche, de gros yeux et un gros nez. Elles ont les mamelles quatre fois plus grosses que les autres femmes, tellement grosses qu'à les jeter par-dessus les épaules elles leur arriveraient jusqu'aux fesses. C'est vraiment une chose bien laide à voir.

[7] Ils vivent de riz, de lait, de viande, de dattes. Ils n'ont pas le vin de la vigne, mais ils font avec le riz, le sucre et les épices, une boisson qui le remplace fort bien.

[8] On y fait un très grand commerce. De nombreux marchands viennent à cette île avec de nombreuses nefes chargées de toutes sortes de marchandises. Et ils vendent tout ce qu'ils apportent. Ils emportent ensuite, à leur départ, en grande quantité, des marchandises de l'île, surtout une grande quantité de dents d'éléphants étant, comme je vous l'ai dit, extrêmement nombreux dans cette île. (Ils ont aussi beaucoup d'ambre, car ils prennent dans cette mer un grand nombre de baleines).

[9] Je vous dirai en outre que les habitants de cette île sont d'excellents combattants. Formidable est l'élan avec lequel ils combattent dans la bataille, car ils sont valeureux et ne craignent guère la mort. Ils n'ont pas de chevaux, mais ils combattent sur les chameaux et sur les éléphants. Quant à ces derniers, ils les munissent de bretèches, ils les revêtent soigneusement des couvertures convenables, puis ils montent dessus - douze à vingt hommes sur chaque éléphant - avec des lances, des épées et des pierres. Et c'est une rude bataille que celle qui se fait du haut des éléphants. Ils n'ont d'autres armes qu'un écu de cuir, une lance et une épée. Mais ils réussissent cependant fort bien à s'entretuer. J'ajouterai encore ceci. Quand ils veulent mener les éléphants à la mêlée, ils leur font boire abondamment de leur vin, ou plutôt de la boisson qui leur tient lieu de vin. Et ils font cela parce que l'éléphant, quand il a bu la dite boisson, devient plus fier et plus orgueilleux et est plus vaillant dans la bataille.

[290] [10] Nous vous avons dit une grande partie des choses qu'il y avait à dire sur cette île: sur les hommes qui l'habitent, sur ses animaux, sur ses marchandises. Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être dit. Aussi en partirons-nous. Et nous vous parlerons de la grande province d'Abasce.

[11] Mais, auparavant, nous devons vous dire encore une chose sur l'Inde.

[12] Vous devez savoir qu'en vous parlant de l'Inde, nous nous sommes bornés aux provinces, aux royaumes et aux îles d'importance. Pour ce

qui est des îles en particulier, personne au monde ne pourrait dire d'une façon complète tout ce qu'il y aurait à dire sur les îles de l'Inde. Des îles innombrables dont est semée la Mer de l'Inde nous n'avons considéré que les plus importantes, pour ainsi dire la fleur. Il est à noter aussi qu'une grande partie des autres îles dont je n'ai pas fait mention dépendent de celles dont j'ai parlé. Et sachez bien que dans la Mer de l'Inde il y a douze mille sept cents îles, habitées ou désertes, selon ce qu'indiquent le compas et les écrits des marins expérimentés qui pratiquent la dite mer.

[13] Nous laisserons ici l'Inde Majeure, à savoir l'Inde qui va de Maabar à Kesmacoran: treize immenses royaumes en tout, dix desquels vous ont été décrits. (L'Inde Mineure est celle qui va de Tchamba à Muthphyli: huit grands royaumes en tout, en comptant seulement, bien entendu, ceux de terre ferme, sans ceux des îles qui sont innombrables). Et nous vous parlerons maintenant de l'Inde Moyenne, à savoir de la province d'Abasce.

#### 214. *Où l'on commence à parler de la province d'Abasce, à savoir de l'Inde Moyenne*

[1] Abasce est une très grande province. C'est cette province qui constitue l'Inde Moyenne.

[2] Or vous devez savoir que le Grand Roi de toute cette province est chrétien. Tous les autres rois de la province sont soumis à lui. Ils sont six: trois chrétiens et trois sarrasins.

[3] Les chrétiens de cette province ont trois signes au milieu du visage: un qui va du front au milieu du nez et les deux autres sur les deux joues. Ils se les font avec un fer chaud, quand ils sont enfants, et c'est là leur baptême. Une fois qu'ils ont été baptisés dans l'eau, ils se font en plus ces signes que je vous ai dits: c'est pour eux une preuve de noblesse et comme un complément du baptême. Et ils croient aussi que c'est excellent pour la santé.

[4] Sachez aussi que dans cette province il y a des juifs. Ils [291] n'ont que deux signes, à savoir un sur chaque joue. Les sarrasins ont un signe seulement qui va du front au milieu du nez.

[5] Le Grand Roi demeure vers le centre de la province. Les sarrasins demeurent vers Aden.

[6] Dans cette province prêcha monseigneur saint Thomas l'apôtre. Après avoir converti à la loi du Christ une partie de ce pays, il s'en alla à Maabar, où il fut occis et où est conservé son corps, comme nous l'avons raconté plus haut dans notre livre.

[7] Et sachez que dans cette province d'Abasce il y a d'excellents hommes d'armes. Il y a un grand nombre de soldats à cheval. Car des chevaux, ils en ont en abondance. Et c'est bien nécessaire, car ils sont en guerre contre le soldan d'Aden, contre les gens de Nubie et contre maints

autres peuples. Grâce à l'exercice continu des armes, ils sont réputés les meilleurs guerriers de toutes les provinces de l'Inde.

[8] Je vous raconterai à ce sujet une belle histoire qui arriva en l'an 1288 de l'Incarnation du Christ.

215. *Où l'on parle de la guerre qui eut lieu entre le roi d'Abasce et le soldan d'Aden*

[1] Sachez donc qu'un jour celui des sept rois qui est seigneur souverain de toute la province d'Abasce, roi chrétien, comme je vous l'ai dit, déclara qu'il voulait aller en pèlerinage à Jérusalem pour y adorer le Sépulcre du Christ. Ses barons lui représentèrent qu'il serait par trop dangereux pour lui d'y aller en personne et lui conseillèrent d'y envoyer à sa place un évêque ou quelque autre grand prélat. Le roi accepta le conseil de ses barons. Il fit donc venir un évêque qui était en grande réputation pour la sainteté de sa vie. Il lui dit qu'il voulait l'envoyer à Jérusalem à sa place pour adorer le Sépulcre de Notre Seigneur Jésus-Christ. L'évêque répondit qu'il exécuterait en sujet fidèle son commandement. Le roi lui dit alors de se préparer et d'y aller le plus vite possible.

[2] Et que vous en dirai-je? L'évêque partit. Ayant pris congé du roi et préparé tout le nécessaire, il se mit en route à la manière d'un pèlerin, très honorablement, avec une grande et belle escorte. Et il alla tant, par terre et par mer, qu'il arriva à Jérusalem. Il s'en alla tout droit au Sépulcre. Il l'adora. Il lui fit tous les honneurs et lui témoigna tout le respect qu'un chrétien doit à une chose si haute et aussi noble que celle-là. Il fit en outre une grande offrande de la part du roi qui l'envoyait. Et quand il eut fait tout ce pour quoi il était venu, bien et sagement, en homme sage qu'il était, [292] l'évêque se remit en route, lui et son escorte.

[3] Il alla tant qu'il arriva à Aden. Or sachez que dans le royaume d'Aden les chrétiens sont fort haïs. Les gens du pays ne veulent en voir aucun. Ils les haïssent comme des ennemis mortels. Quand le soldan d'Aden sut que le dit évêque était chrétien et qu'il était messager du Grand Roi d'Abasce, il le fit aussitôt saisir. Il lui demanda s'il était chrétien. L'évêque lui répondit qu'en vérité il était chrétien. Le soldan lui dit alors que s'il ne voulait pas se convertir à la loi de Mahomet, il lui ferait honte et vergogne. L'évêque lui répondit qu'il se laisserait occire plutôt que de le faire. Quand le soldan ouït la réponse de l'évêque, il en eut du dépit. Il ordonna qu'il fût circoncis. L'évêque fut alors saisi par plusieurs hommes et il fut circoncis à la manière des sarrasins. Quand ils lui eurent fait cela, le soldan lui dit qu'il lui avait fait subir telle humiliation pour faire dépit et honte au roi son seigneur. Ces mots dits, il le laissa aller.

[4] Ce fut pour l'évêque un grave coup que cet affront. Une chose cependant le reconfortait. Il se disait qu'il l'avait souffert pour la loi du Christ.

Il pensait donc que le Seigneur Dieu en tiendrait compte à son âme dans l'autre monde.

[5] Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez bien que, lorsque l'évêque fut guéri et qu'il put chevaucher, il se mit en route avec toute son escorte. Et il alla tant, par terre et par mer, qu'il arriva dans le royaume d'Abasce, auprès du roi son seigneur.

[6] Quand le roi le vit, il l'accueillit avec beaucoup de joie et d'allégresse. Puis il lui demanda des nouvelles du Sépulcre. L'évêque lui dit fidèlement, au sujet du Sépulcre, tout ce qu'il avait à dire et le roi l'écouta avec la foi et le respect dont on écoute qui parle d'une chose sainte. Après lui avoir tout dit au sujet du Sépulcre, l'évêque lui raconta comment le soldan d'Aden l'avait fait circoncrire pour lui faire, à lui, son roi, honte et dépit. Quand le roi apprit que pour lui faire dépit à lui on avait fait subir un tel outrage à son évêque, il en fut si peiné qu'il faillit mourir de douleur. À haute voix, pour que tous les gens présents l'ouïssent bien, il s'écria qu'il ne porterait plus de couronne, qu'il n'oserait plus gouverner de pays, s'il ne prenait une vengeance telle que le monde entier en dût parler.

[7] Que vous dirai-je encore? Sachez que le roi fit ses préparatifs et réunit une immense armée à cheval et à pied. Il prit aussi une grande quantité d'éléphants, avec leurs bretèches bien armées, contenant chacune douze ou treize hommes. (Il est vrai que lorsqu'il ne s'agit pas d'aller à la guerre, sur chaque bretèche peuvent monter |293| jusqu'à vingt hommes. Mais, en campagne, ils n'y vont qu'une douzaine, pour avoir leurs mouvements plus libres. Ils allèrent tant qu'ils arrivèrent aux frontières du royaume d'Aden.

[8] Lorsque le roi d'Aden apprit leur venue, il appela à son secours deux grands rois sarrasins qui étaient ses voisins. Ayant réuni ainsi une immense multitude de cavaliers et de fantassins, il alla attendre les ennemis aux passages fortifiés, pour défendre son territoire et leur barrer l'entrée dans le pays. Aussi le roi d'Abasce et ses gens, quand ils arrivèrent aux dits passages, y trouvèrent-ils leurs ennemis en grand nombre. Alors commença la plus cruelle, la plus terrible des batailles. Le destin voulut que les rois sarrasins, bien qu'ils fussent trois, ne pussent résister à la grande force du roi d'Abasce, si nombreuses et si bonnes étaient les troupes de ce dernier. Car les chrétiens valent bien mieux que les sarrasins. Les sarrasins durent donc céder le pas et le roi des chrétiens entra avec ses hommes dans le royaume d'Aden. Une quantité énorme de sarrasins resta sur le terrain aux passages que j'ai dits.

[9] Que vous dirai-je encore? Sachez que le roi d'Abasce et ses gens, après qu'ils furent entrés dans le royaume d'Aden, eurent encore à se mesurer trois ou quatre fois, au passage de certains défilés, avec l'armée sarrasine. Mais c'est en vain que celle-ci s'efforça de les arrêter: elle esuya de nouvelles défaites et de nouveaux massacres.

[10] Or donc, quand il fut resté environ un mois sur les terres de l'ennemi, quand il les eut bien ravagées et détruites, quand il eut exterminé une

multitude de sarrasins, le roi des chrétiens se dit que désormais il avait bien vengé la honte infligée à son évêque et qu'il pouvait désormais retourner avec honneur dans son pays. Ajoutons au surplus qu'il ne pouvait plus guère causer de dommage à ses ennemis car les passages qui restaient à franchir étaient trop forts et quelques hommes seulement auraient pu lui faire subir de grosses pertes. Pour cette raison, les chrétiens quittèrent le royaume d'Aden et se remirent en route. Et ils marchèrent tant, sans jamais s'arrêter, qu'ils arrivèrent à Abasce, dans leur pays.

[11] Et ainsi vous avez pu ouïr comment l'évêque fut bien et dignement vengé de ces chiens de sarrasins. Immense est le nombre des sarrasins qui payèrent de leur vie l'affront que l'évêque subit. Beaucoup de leurs cités furent dévastées et détruites. Et il ne faut pas s'en émerveiller, car il n'est pas juste que ces chiens de sarrasins l'emportent sur les chrétiens!

[12] Je vous ai donc raconté comment se passa toute cette histoire. [294] Aussi pouvons-nous laisser là ce sujet et passer à d'autres choses. Nous allons encore vous parler de la province d'Abasce.

216. [*Où l'on parle encore de la province d'Abasce*]

[1] Sachez encore que la province d'Abasce est très riche de toutes les choses nécessaires à la vie. Ils se nourrissent de riz, de froment, de viande, de lait et de sésame.

[2] Ils ont des éléphants: non pas que ceux-ci naissent dans le pays, mais on les importe des îles des autres Indes. Les girafes par contre naissent dans le pays et ils en ont en grande quantité. Ils ont beaucoup de lions, de léopards et de lynx. Ils ont quantité d'autres bêtes différentes de celles de nos contrées. Les ânes sauvages y sont également très communs. Ils ont des oiseaux de maintes espèces, différents de tous les autres. Leurs gelines sont les plus belles qu'on puisse voir au monde. Ils ont de grandes autruches presque de la grosseur d'un âne. Il y a encore dans ce pays maintes autres bêtes différentes des nôtres, que nous ne décrirons pas, car ce serait trop longue matière à traiter. Mais sachez bien qu'ils ont en abondance gibier et chasse, de bêtes et d'oiseaux. Ils ont beaucoup de perroquets, fort beaux. Ils ont des singes de plusieurs espèces. Ils ont des guépards et des chats maimons si curieusement faits qu'on pourrait presque dire, pour quelques-uns d'entre eux, des visages humains.

[3] C'est une province très riche en or. On en trouve en abondance dans le pays.

[4] Et maintenant nous laisserons ce sujet et nous quitterons cette province pour vous parler d'Aden.

[5] Mais je veux auparavant ajouter encore quelque chose sur cette province d'Abasce.



[6] Sachez que dans cette province d'Abasce il y a beaucoup de cités et beaucoup de bourgs.

[7] Il y a beaucoup de marchands qui vivent de commerce. On y fait beaucoup de beaux draps de coton et de beaux bougrans.

[8] Il y aurait encore maintes autres choses à dire, mais nous ne croyons pas qu'il convienne de leur faire place dans notre livre. Aussi laissons-nous ce sujet pour vous parler d'Aden.

### 217. *Où l'on parle de la province d'Aden*

[1] Puisque nous nous sommes arrêtés à la province d'Abasce il y a lieu de nous arrêter aussi un peu à celle d'Aden. Je vais vous en dire quelque chose.

[2] Sachez donc que cette province a un seigneur qui est appelé le [295] «soldan d'Aden». Les gens sont tous des sarrasins, des adorateurs de Mahomet: à savoir des ennemis jurés des chrétiens. Il y a beaucoup de cités et de bourgs.

[3] Dans cette province d'Aden se trouve le [fameux] port où arrivent toutes les nefes de l'Inde avec toutes leurs marchandises. À ce port font escale une quantité énorme de marchands. À partir de ce port, ils transbordent leurs marchandises sur d'autres nefes plus petites qui remontent un fleuve pendant environ sept journées. Au bout de ces sept journées, ils déchargent à nouveau leurs bateaux et chargent leurs marchandises sur des chameaux qui les portent pendant environ trente journées. Au bout de ces trente journées, ils trouvent le fleuve d'Alexandrie, à savoir le Nil. À partir de là, par le fleuve que je viens de nommer, les marchandises sont transportées aisément jusqu'à Alexandrie. De cette manière, par la voie d'Aden, arrivent aux sarrasins d'Alexandrie le poivre, les épices et les marchandises de prix. On ne peut atteindre Alexandrie par une voie plus courte et plus sûre.

[4] Ajoutons que de ce port d'Aden partent de nombreuses nefes chargées de marchands et de marchandises à destination des îles de l'Inde. Sachez aussi que les marchands prennent à ce port les nombreux et beaux destriers arabes de grand prix, les nombreux et beaux chevaux à deux selles qu'ils portent en Inde et sur la vente desquels ils font un si grand gain. Car vous devez savoir qu'en Inde un bon cheval se vend cent marcs d'argent et plus.

[5] Je vous assure qu'elle n'est pas mince la quantité d'argent que rapportent au soldan d'Aden les droits qu'il perçoit sur les nefes et les marchands qui vont et viennent sur son territoire. Vous devez savoir que, justement pour cette raison, à savoir à cause des droits dont il grève les marchands qui passent dans son pays, il est un des plus riches rois du monde.

[6] Et je vous dirai, à propos de ce soldan, qu'il fit une chose très dommageable aux chrétiens. Sachez en effet que, lorsque le soldan de Babylone marcha sur Acre, lorsqu'il prit cette cité et fit subir tant de maux aux chrétiens, ce soldan d'Aden lui vint en aide avec ses gens, lui donnant bien trente mille hommes à cheval et quarante mille chameaux: ce qui fut un grand avantage pour les sarrasins et un grand préjudice pour les chrétiens. Et cela il le fit plus pour la haine qu'il porte aux chrétiens que pour l'amitié et l'amour qu'il porte au soldan de Babylone.

[7] Je veux encore vous faire savoir que les nefes d'Aden, de Kurmos, de Kisci et d'autres pays, nefes qui naviguent sur la Mer de [296] l'Inde, sont tellement fragiles qu'elles font souvent naufrage. Si cette mer était aussi agitée et menaçante, aussi sujette aux tempêtes que l'est la mer de nos pays, aucune nef n'arriverait au port: toutes feraient naufrage en route. Or savez-vous ce que font les marchands et tous ceux qui naviguent sur ces nefes? Ils emportent avec eux nombre d'outres de cuir. Quand ils voient que le temps et la mer se troublent, ils remplissent ces outres de perles et de pierres précieuses, s'ils en ont; ils y mettent leurs vêtements, à savoir leurs propres habits, et aussi les vivres qui pourront leur faire besoin; puis ils lient toutes ces outres ensemble, de manière à former une espèce de radeau. De cette manière, si par hasard la nef coule, engloutie par quelque trombe, ils restent tous à la surface de l'eau sur les outres. Alors les orages eux-mêmes, les prenant dans leur propre courant, les rapprochent peu à peu de la terre, à quelque distance qu'ils se trouvent, même s'ils sont à deux cents milles de la côte. Dans le temps qu'ils restent en mer sur les outres que j'ai dites, si l'un d'eux a besoin de manger ou de boire, il tire des outres les aliments et la boisson nécessaires, puis il regonfle l'outre de son souffle. C'est ainsi qu'ils échappent à la mort. Quant aux nefes et aux autres grosses marchandises dont elles sont chargées, elles sont perdues.

[8] Nous laisserons maintenant ce sujet et nous vous parlerons d'une très grande cité qui fait partie aussi de cette province d'Aden et qui a son petit roi: cité située vers le mistral et qui a nom Escier.

### 218. Où l'on parle de la cité d'Escier

[1] Escier est une très grande cité, située vers le mistral, à quatre cents milles du port d'Aden.

[2] Elle appartient à un comte qui maintient bien sa ville dans le respect de la loi et qui a sous lui, outre Escier, plusieurs autres cités et plusieurs bourgs. Il faut cependant noter qu'il est lui-même soumis au soldan d'Aden. Les gens sont des sarrasins, des adorateurs de Mahomet.

[3] Cette cité a un excellent port. Et sachez qu'à ce port arrivent, de l'Inde, beaucoup de nefes et beaucoup de marchands avec beaucoup de marchandises. De ce port, nefes et marchands repartent avec beaucoup

de marchandises pour l'Inde. On prend également à cette cité, pour les porter dans l'Inde, beaucoup de bons destriers, beaucoup de bons chevaux à deux selles, tous très chers et de grande valeur.

Grands sont le profit et le gain que les marchands y font.

[4] Dans cette province vient en grande quantité l'encens blanc, d'une bonté particulière. Les dattes y sont aussi [297] très abondantes. Ils n'ont aucun blé, excepté un peu de riz. Mais les marchands y apportent des blés d'autres pays, et ils en tirent de grands profits.

[5] Ils ont du poisson en grande abondance, surtout beaucoup de gros thons. Ils en ont tant que pour un gros de Venise on pourrait en avoir deux de grandes dimensions.

[6] Ils vivent de riz, de viande, de lait et de poissons. Ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font un très bon avec du sucre, du riz et des dattes.

[7] Je vous dirai encore une autre chose. Sachez qu'ils ont des moutons qui n'ont ni oreilles, ni trous d'oreilles, mais qui, à l'endroit où devraient être les oreilles ont une petite corne. Ce sont de jolies petites bêtes.

[8] Encore une chose qui certainement vous étonnera beaucoup. Sachez donc que leurs bêtes - moutons, bœufs, chameaux, petits chevaux - mangent le poisson. Et c'est leur seule nourriture, car, dans tout le pays et dans toute la contrée environnante, il n'y a pas d'herbe.

C'est le lieu le plus sec du monde. Les poissons que les bêtes mangent sont très petits et se pêchent dans les mois de mars, d'avril et de mai, en quantité si énorme que c'est un vrai prodige. Sachez aussi qu'ils les font sécher et qu'ils en font des provisions. Ils peuvent ainsi toute l'année les donner à manger à leurs bêtes.

Celles-ci d'ailleurs les mangent aussi tout vifs, à peine tirés de l'eau.

[9] Outre les dits petits poissons, ils ont aussi en grande abondance et à bon marché d'excellents gros poissons. Et sachez qu'ils font du biscuit de poisson. Ils dépècent le poisson et en font des morceaux qui peuvent peser environ une livre. Ils font sécher ces morceaux au soleil. Ils les mettent finalement à couvert dans leurs maisons. Et ils les mangent tout le long de l'année comme du biscuit.

[10] Quant à l'encens dont je vous ai parlé, si abondant dans cette région, le seigneur l'achète aux prix de dix besants d'or le quintal, mais il le revend ensuite aux autres gens, aux marchands étrangers qui viennent là, au prix de quarante besants. Pas dans son propre intérêt, dois-je ajouter. Le seigneur d'Escier le recueille et le vend pour le compte du soldan d'Aden. C'est le soldan d'Aden qui fait acheter pour lui-même l'encens de toute la province au prix de dix besants et qui le fait ensuite revendre au prix que nous vous avons dit. Très grand est donc son gain, très grand le revenu qu'il en tire.

[11] Il n'y a rien d'autre dans cette cité qui mérite d'être mentionné. Aussi la laisserons-nous pour vous parler d'une autre cité appelée Dhofar.

[298] 219. *Où l'on parle de la cité de Dhofar*

[1] Dhofar est une belle et grande et noble cité qui se trouve à environ cinq cents milles de la cité d'Escier, vers le mistral.

[2] Les gens sont aussi des sarrasins, des adorateurs de Mahomet. Ils ont pour seigneur un comte, soumis lui aussi au soldan d'Aden. Car cette cité fait encore partie elle aussi de la province d'Aden.

[3] Elle est, j'entends la cité, située sur la mer et a un excellent port: port où vont et viennent beaucoup de nefes avec beaucoup de marchands, avec une quantité incroyable de marchandises. Et sachez qu'on amène aussi à cette cité beaucoup de bons destriers d'Arabie, que les marchands portent ensuite, avec leurs nefes, en Inde et en d'autres contrées, en faisant de gros gains et de grands profits.

[4] Cette cité a elle aussi sous sa dépendance plusieurs autres cités et plusieurs bourgs.

[5] Ajoutons que cette région aussi produit beaucoup d'encens et de bonne qualité. Et je vous dirai comment on l'obtient. Sachez que les arbres qui le produisent ne sont pas très grands. Ils sont comme de petits sapins. On les entaille avec un couteau en plusieurs endroits et par les entailles qu'on leur a faites sortent des gouttelettes qui se durcissent. C'est là l'encens. Il se forme aussi sur les dits arbres, sans qu'on les entaille, seulement à cause de la grande chaleur qu'il fait, certaines croûtes gommeuses. C'est aussi de l'encens.

[6] On fait du dit encens un grand commerce, aussi grand que celui qu'on fait des destriers dont j'ai parlé ci-dessus et que les marchands mènent en Inde.

[7] Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être noté. Aussi quitte-rons-nous ce lieu pour vous parler du golfe de Calatou.

220. *Où l'on parle de la cité de Calatou*

[1] Calatou est une grande cité, située à l'intérieur du golfe qui porte le même nom. Elle est à six cents milles de Dhofar, vers le mistral. C'est une noble cité sur la mer.

[2] Les gens sont des sarrasins qui adorent Mahomet. Ils dépendent de Curmos. Toutes les fois que le *mélic* de Curmos est en guerre contre quelqu'un de plus puissant que lui il se réfugie dans cette cité. Il s'y réfugie parce qu'elle est très forte, par elle-même autant que par sa situation: si forte qu'une fois dans ses murs il n'a plus peur de personne.

[3] Ils n'ont aucun blé, mais ils en reçoivent d'autres pays. Les marchands leur en apportent avec leurs nefes.

[4] Cette cité a un excellent port. Et sachez que de l'Inde y [299] arrivent maintes nefes chargées de maintes marchandises. On les vend très bien, ces

marchandises, dans la cité dont nous parlons car de là elles sont portées, marchandises et épices, à l'intérieur du pays, à beaucoup d'autres cités et à beaucoup de bourgs.

[5] Sachez aussi que de cette cité on porte en Inde beaucoup de bons destriers sur lesquels les marchands font des gains considérables.

C'est à peine si l'on peut dire l'immense quantité de beaux chevaux que de cette contrée, comme des autres dont je viens de parler, les marchands portent en Inde.

[6] Sachez en outre que cette cité est à la bouche et à l'entrée du golfe de Calatou, de sorte qu'aucune nef n'y peut entrer ou n'en peut sortir sans la permission de ceux de la cité. Et pour cette raison le *mélic* de Curmos a déjà pu maintes fois arracher d'excellents traités au soldan de Kerman dont il dépend. Car il peut arriver, par exemple, que le soldan de Kerman veuille imposer au *mélic* de Curmos ou à l'un de ses frères une taxe qu'ils refusent de payer et que, pour les y forcer, il envoie contre eux de ses troupes. Ils se partent aussitôt de Curmos. Ils s'embarquent sur leurs nefes et viennent se fixer dans cette cité de Calatou. Et ils ne laissent plus passer aucune nef. C'est pour le soldan de Kerman un dommage sérieux. Aussi lui convient-il de faire la paix avec le *mélic* de Curmos et de renoncer à tirer de lui tout l'argent qu'il en voulait tirer d'abord. Sachez en outre que le *mélic* de Curmos ne possède pas seulement cette cité de Calatou dont je vous ai dit ci-dessus la puissance, mais qu'il dispose aussi d'un bourg plus fort encore que la cité et qui domine encore mieux qu'elle le golfe et la mer.

[7] Sachez encore que les habitants de cette contrée vivent de dattes et de poissons salés: car ils en ont grande abondance. Il y a cependant parmi eux des personnes nobles et riches qui mangent des viandes moins viles et qui se nourrissent de meilleures choses.

[8] Et ainsi nous vous avons parlé de cette cité de Calatou, du golfe où elle se trouve et de ses conditions. Nous en partons donc et nous vous parlerons de Curmos. Car vous devez savoir que, lorsqu'on part de la cité de Calatou et qu'on fait trois cents milles entre le mistral et la tramontane, on trouve la cité de Curmos. J'ajouterai que, partant de Calatou, si l'on fait cinq cents milles entre le mistral et le ponant, on trouve Kisci. Mais pour le moment nous laisserons Kisci et nous vous parlerons de Curmos.

## 221. Où l'on parle de la cité de Curmos

[1] Curmos est une grande et noble cité sur la mer.

Elle dépend du soldan de Kerman. Elle est gouvernée par un *mélic* |300| et a sous sa domination plusieurs autres cités et plusieurs bourgs.

Les gens sont des sarrasins qui adorent Mahomet.

[2] Il y fait extrêmement chaud. Et à cause de la grande chaleur qu'il y fait, ils ont disposé leurs maisons de manière à pouvoir y mettre des ven-

teaux qui recueillent le vent. Ils mettent les ventaux du côté où souffle le vent et ainsi ils le font venir dans la maison. Et ils font ainsi parce que, sans cela, ils ne pourraient supporter la grande chaleur.

[3] Nous ne dirons rien d'autre de cette cité, car dans une autre partie de ce livre nous vous en avons déjà parlé, ainsi que de Kisci et de Kerman. La route que nous avons suivie depuis lors n'est pas la même que celle qui nous a conduits ici la première fois. Elle nous a, de toute façon, ramenés ici elle aussi. Mais, comme nous venons de vous le dire, nous avons déjà parlé tout au long de cette contrée. Aussi n'est-ce pas la peine que nous nous y arrêtions de nouveau. Nous vous parlerons de la Grande Turquie, comme vous le pourrez ouïr bien clairement ci-après.

## 222. Où l'on parle de la Grande Turquie

[1] Dans la Grande Turquie il y a un roi qui est appelé Khaïdou. Il est neveu du Grand Khaan. Il est le fils d'un fils d'un frère charnel du Grand Khaan, à savoir le fils d'un fils de Tchaghataï. Il possède maintes cités et maints bourgs. C'est un très grand souverain. Il est tartare et tous ses gens aussi sont tartares.

[2] Ce sont d'excellents hommes d'armes. Et on ne peut guère s'en étonner, car ce sont tous des gens rompus au métier de la guerre. Sachez en effet que ce roi Khaïdou ne fut jamais en paix avec le Grand Khaan, mais qu'il y a toujours eu grande guerre entre eux.

[3] Cette Grande Turquie dont nous parlons est située vers le mistral, pour qui fait, en partant de Curmos, la route que je vous ai décrite plus haut, au commencement de notre livre. Elle se trouve au delà du fleuve Djion et s'étend vers la tramontane jusqu'aux terres du Grand Khaan.

[4] Ce roi Khaïdou a donc déjà, assez souvent, livré bataille contre les gens du Grand Khaan. Je vais vous dire les raisons de l'inimitié qu'il a pour lui.

[5] Sachez donc que Khaïdou n'a jamais cessé de réclamer au Grand Khaan sa part des terres conquises par leur famille. Il voudrait en particulier une partie de la province du Khataï et de celle du Mangi. Le Grand Khaan lui a toujours dit qu'il voulait bien lui donner sa part comme aux autres princes du lignage impérial, mais à la condition que, comme eux, il viendrait à sa cour et à ses |301| conseils toutes les fois qu'il le ferait appeler. Le Grand Khaan voulait en outre qu'il fût sous son obéissance comme les autres princes et comme tous ses barons. À de telles conditions, le Grand Khaan se déclarait disposé à lui donner une partie des conquêtes qu'ils avaient faites. Khaïdou, qui ne se fiait point à son oncle le Grand Khaan, répondait qu'il n'irait pas à la cour, mais qu'il voulait bien lui être obéissant en quelque lieu qu'il fût. Il répondait que pour rien au monde il n'irait à la cour, parce qu'il craignait que le Grand Khaan ne le fit périr.

[6] C'est là le différend qui séparait le Grand Khaan et Khaïdou.

C'est de cette contestation que naquit la grande guerre qui règne entre eux. C'est à cause de cette contestation que maintes grandes batailles ont eu lieu. Toujours est-il que le Grand Khaan est depuis longtemps obligé de tenir continuellement des armées aux confins du territoire de Khaïdou pour empêcher que Khaïdou et ses gens ne portent atteinte à ses terres et à ses peuples. Mais en dépit de toutes ses armées le roi Khaïdou ne se fait pas faute, parfois, d'envahir les terres du Grand Khaan et s'y est déjà maintes fois mesuré avec les troupes qui les gardaient.

[7] Or, il faut savoir que le roi Khaïdou, s'il veut vraiment donner tout son effort, peut facilement mettre en ligne cent mille hommes à cheval, tous valeureux, tous rompus à la guerre et aux batailles.

[8] Ajoutons qu'il a avec lui plusieurs barons du lignage impérial, à savoir du lignage de Tchinghis-Khan.

[9] Mais laissons cela. Nous voulons vous raconter quelques batailles que le roi Khaïdou a livrées aux armées du Grand Khaan.

[10] Mais nous vous dirons tout d'abord comment ces gens-là vont à la bataille.

#### 223. *[Où l'on dit comment les Tartares vont en bataille]*

[1] Sachez que les Tartares, quand ils vont en bataille, ont l'obligation de porter chacun soixante flèches: trente petites et trente grandes. Les flèches petites sont pour tirer de loin et pour percer de part en part. Les autres trente, au fer plus large et plus gros, sont pour tirer de tout près, pour frapper au visage et aux bras, pour se trancher mutuellement les cordes des arcs. Ils se font avec elles, mutuellement, toutes sortes de dégâts.

[2] Une fois qu'ils ont jeté toutes leurs flèches, ils mettent la main à leur épée et à leur masse et ils se donnent mutuellement de terribles coups.

[3] Vous voilà informés de la manière dont les Tartares vont à la [302] bataille. Nous pouvons maintenant revenir à notre sujet.

#### 224. *[Où l'on parle de deux grandes batailles entre le roi Khaïdou et les armées du Grand Khaan son oncle]*

[1] Vous devez savoir qu'en l'an 1266 de l'Incarnation du Christ ce roi Khaïdou, avec plusieurs de ses cousins, l'un desquels se nommait Yésudar, réunit une énorme quantité de soldats et marcha contre deux barons du Grand Khaan, qui étaient ses cousins eux aussi - de lui, Khaïdou Khaan - mais qui prêtaient obéissance au Grand Khaan comme à leur suzerain. Un des dits barons s'appelait Tchibaï et l'autre Khaban. [Ils étaient frères] et

étaient petits-fils eux aussi de ce Tchaghataï qui était chrétien baptisé et qui était frère charnel du Grand Khaan Khoublai.

[2] Que vous dirai-je? Khaïdou avec ses hommes se battit contre ces deux barons, ses cousins, qui étaient eux aussi à la tête d'une très grande armée. Il y avait sur le champ de bataille, en comptant les uns et les autres, au moins cent mille cavaliers. La bataille fut très dure et beaucoup furent occis de part et d'autre. Mais à la fin le roi Khaïdou eut le dessus et la bataille se termina par un vrai massacre de ses ennemis.

[3] Sachez toutefois que les deux frères, ses cousins, purent s'échapper sains et saufs. Ils avaient de bons chevaux qui les mirent rapidement en lieu sûr.

[4] C'est ainsi que le roi Khaïdou gagna cette bataille. Il en devint plus arrogant et plus orgueilleux.

[5] Après avoir gagné cette bataille, comme vous l'avez ouï, Khaïdou retourna dans son pays. Pendant au moins deux ans il vécut en paix, sans guerre ni bataille. Et le Grand Khaan, pendant tout ce temps, ne fit lui non plus rien contre lui.

[6] Mais, au bout de ces deux ans, il arriva que le roi Khaïdou réunit une grande armée, principalement composée d'une énorme multitude d'hommes à cheval. Il savait qu'à Karakoron il y avait Nomoghan, un des fils du Grand Khaan, et qu'il y avait avec lui George, le fils du fils du Prêtre Jean. Ces deux barons avaient eux aussi une immense multitude d'hommes à cheval.

[7] Que vous dirai-je? Quand il eut réuni tous ses gens, le roi Khaïdou quitta son royaume avec toute son armée et se mit en route. Et ils chevauchèrent tant, journée après journée, sans trouver aucune aventure qui mérite d'être contée, qu'ils arrivèrent non loin de Karakoron, à savoir près du lieu où se trouvaient, avec de très nombreuses troupes, les deux barons que j'ai dits.

[8] Or, quand ces deux barons, à savoir le fils du Grand Khaan et |303| le fils du fils du Prêtre Jean, surent que le roi Khaïdou était entré dans leur pays avec tant de soldats pour leur livrer bataille, ils n'en furent pas du tout épouvantés, mais firent bien voir qu'ils étaient hardis et valeureux. Ils se préparèrent avec le plus grand soin, eux et leurs gens, en tout plus de soixante mille cavaliers. Et quand ils furent bien prêts, ils se mirent en route et marchèrent contre les ennemis. Que vous dirai-je encore? Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à dix milles de distance du roi Khaïdou. Et là ils dressèrent leurs tentes en bel ordre.

[9] Dans la même plaine campait aussi le roi Khaïdou avec toutes les troupes que je vous ai dites. Des deux côtés, on se reposa et on se prépara le mieux qu'on put.

[10] Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez que le troisième jour après l'arrivée du fils du Grand Khaan et du petit-fils du Prêtre Jean, de bon matin, tous s'armèrent, dans les deux camps, et se préparèrent le



mieux qu'ils purent. Il n'y avait pas grande différence de forces entre les deux armées. L'une et l'autre avait en effet environ soixante mille cavaliers, bien armés d'arcs, de flèches, d'épées, de masses et d'écus. De chaque côté, on fit six colonnes et en chacune on mit dix mille hommes à cheval. On pourvut chaque colonne de bons capitaines.

[11] Les deux armées étaient donc sur le champ de bataille, bien rangées et toutes prêtes, et n'avaient plus qu'à attendre le signal des nacaires. Car les Tartares ont besoin pour commencer la bataille d'ouïr la nacaire de leurs commandants. Dès que la nacaire se fait ouïr, la bataille commence. Les Tartares ont aussi la coutume suivante. Quand ils sont rangés et attendent la bataille, pendant tout le temps qu'ils doivent attendre que la nacaire commence à sonner, ils chantent et ils jouent, très doucement, de certains instruments à deux cordes qu'ils ont. En chantant, en jouant, en folâtrant, ils continuent à attendre le commencement de la bataille. À cause donc de cette coutume, ces deux armées qui étaient rangées là et qui attendaient que la nacaire des chefs donne le signal de la bataille, chantaient et jouaient si bien que c'était merveille de les ouïr.

[12] Ils étaient depuis peu en train de tromper ainsi l'attente de la bataille lorsque, d'un côté et de l'autre, les nacaires se mirent à sonner. Que vous dire encore? Dès que les nacaires commencèrent à sonner, on n'attendit pas un instant de plus. Tous se lancèrent aussitôt à bride abattue les uns contre les autres. Ils saisirent leurs arcs, encochèrent leurs flèches. On aurait pu voir alors le ciel tout couvert de traits, tombant drus comme de la pluie. On aurait pu voir alors maints hommes et maints chevaux frappés à mort. On aurait pu [304] ouïr alors de si grands cris, des clameurs si assourdissantes, qu'on n'aurait plus ouï le dieu tonnant. On voyait bien, certes, qu'ils étaient ennemis mortels. Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez donc que, tant qu'ils en eurent, ils ne cessèrent de lancer des flèches, ceux du moins qui étaient encore sains et valides. Car vous devez savoir que le nombre n'était pas petit de ceux qui étaient morts ou blessés à mort. On peut bien dire que cette bataille ne fut pas engagée, pour les deux parties, sous de bons auspices, si nombreux furent les morts de part et d'autre! Lorsqu'ils eurent lancé et décoché toutes leurs flèches, ils remirent leurs arcs dans leurs carquois, puis ils prirent leurs épées et leurs masses et se lancèrent les uns contre les autres. Ils se mirent à se donner de terribles coups d'épée et de masse. Ils commencèrent la plus cruelle, la plus épouvantable des mêlées. On aurait pu en voir alors donner et recevoir des terribles coups! On aurait pu voir alors couper mains et bras! On aurait pu voir alors tomber morts sur le sol quantité d'hommes! Car la bataille à l'épée était pour ainsi dire à peine commencée que déjà le champ était, je vous l'affirme, tout couvert de morts et de blessés à mort.

[13] Sans aucun doute, dans cette bataille, le roi Khaïdou fit de grandes prouesses. S'il n'eût été là, plus d'une fois ses gens auraient abandonné le champ de bataille et laissé la victoire à l'ennemi. Mais il combattait avec

tant de bravoure et savait si bien soutenir le courage de ses hommes qu'ils tenaient vaillamment. Dans l'autre camp, le fils du Grand Khaan et le fils du fils du Prêtre Jean combattirent avec tout autant de hardiesse.

[14] Que faut-il encore vous dire? Sachez que ce fut, à n'en pas douter, quant au nombre des combattants, une des plus cruelles batailles qui aient jamais eu lieu entre Tartares. Si grand était le fracas, si terrible le choc des épées et des masses qu'on n'eût pu ouïr le dieu tonnant. Ajoutons que des deux côtés on faisait tous les efforts possibles pour avoir raison de l'ennemi. Les uns et les autres s'y efforçaient en désespérés. Mais il ne fut possible à aucune des deux parties de l'emporter sur la partie adverse.

[15] Le fait est que la bataille dura jusqu'après vêpres, sans qu'aucune des deux armées pût chasser l'autre du champ. Cependant les morts étaient si nombreux de part et d'autre que cela faisait peine à voir. Certes cette bataille avait commencé, pour tous deux, sous de fâcheux auspices. Les occis furent nombreux. Beaucoup de dames depuis ce jour furent veuves et beaucoup d'enfants orphelins. Maintes autres dames ne vécurent depuis lors que dans les larmes et les pleurs: les mères de ceux qui y moururent.

[16] La bataille avait duré ce que je vous ai dit et déjà le soleil [305] était à son déclin. Les morts étaient innombrables. Il fallut donc par force interrompre la bataille. Alors les combattants se séparèrent et chacun fit retour à son campement. Ils étaient si las et si harassés qu'il n'en était aucun qui n'eût plus le désir de se reposer que le désir de combattre. Ils se reposèrent donc bien volontiers toute la nuit: repos bien mérité après toutes les peines endurées ce jour-là, dans cette grande et mortelle bataille.

[17] Quand le matin fut venu, le roi Khaïdou, qui avait dans ces entre-faites reçu la nouvelle que le Grand Khaan envoyait contre lui une autre armée, avec une énorme quantité d'hommes, pour l'attaquer et s'emparer de lui, le roi Khaïdou dis-je, pensa qu'il ne serait pas bon pour lui de rester là plus longtemps. Il s'empressa donc, dès que l'aube apparut, de s'armer et de faire armer tous ses hommes. Ils montèrent à cheval et se mirent en route pour retourner dans leur pays. Quand le fils du Grand Khaan et le petit-fils du Prêtre Jean virent que le roi Khaïdou s'en allait avec tous ses hommes, ils n'eurent garde de la poursuivre, fatigués et épuisés comme ils étaient. Ils les laissèrent aller tranquillement. Et le roi Khaïdou et ses gens chevauchèrent tant, journée après journée, sans jamais s'arrêter, qu'ils arrivèrent dans leur royaume, à savoir dans la Grande Turquie, à Samarkan.

[18] Et il demeura là quelque temps sans faire de guerre.

225. *Ce que dit le Grand Khaan du dommage que lui cause le roi Khaïdou*

[1] On ne peut douter que ce ne fût pour le Grand Khaan un bien gros chagrin que ce Khaïdou qui causait si souvent tant de dommages à ses gens et à ses terres. Il est on ne peut plus naturel qu'il se soit dit assez souvent en lui même que si Khaïdou n'avait pas été son neveu, il aurait bien su trouver le moyen de le faire mourir de male mort. Ce sont uniquement les liens du sang qui l'ont empêché de le détruire, lui et son état.

[2] C'est là la véritable raison pour laquelle le roi Khaïdou a toujours échappé aux mains du Grand Khaan.

[3] Maintenant nous laisserons ce sujet. Et nous vous raconterons, en continuant notre récit, au sujet de la fille du roi Khaïdou, la grande merveille que vous allez ouïr.

226. *Où l'on parle de la fille du roi Khaïdou, de sa force et de sa vaillance*

[1] Sachez donc que le roi Khaïdou avait une fille nommée Aïdjaruc, [306] nom tartare que nous autres Latins pouvons traduire par 'Brillante Lune'. Cette damoiselle était si forte qu'il n'y avait dans tout le royaume aucun damoiseau, aucun jeune homme qui la pût vaincre à la lutte. Elle les battait tous.

[2] Le roi son père voulait la marier, lui donner un époux. Mais elle ne voulait pas. Elle disait qu'elle ne se marierait jamais tant qu'elle n'aurait pas trouvé un gentilhomme, quel qu'il fût, qui la vainquît de haute lutte. Et le roi son père lui avait accordé par écrit qu'elle pût se marier à sa volonté.

[3] [Je dois vous faire observer à ce propos que la coutume de ne pas regarder à la condition lorsqu'on se marie existe bien chez les nobles tartares, mais seulement pour le choix de l'épouse, non pas pour le choix du mari]. Un roi, un prince, un noble quelconque, qui veut se marier, n'a garde de se soucier que la dame soit noble, qu'elle soit de son rang. Il épouse une femme quelconque, pourvu qu'elle soit belle et aimable, même si elle n'est pas noble. Et ils se justifient de cette pratique en disant qu'aucune famille ne prend le nom de la femme, mais seulement celui de l'homme. On ne dit pas en effet [pour nous servir de noms de nos pays], «un tel est le fils de Berthe ou de Marie», mais «il est le fils de Pierre ou de Martin». C'est pourquoi, quand ils se marient, ils ne regardent pas à la noblesse de la femme, mais seulement à sa grâce et à sa beauté.

[4] Quand la fille du roi eut obtenu de son père, oralement et par écrit, l'autorisation que j'ai dite, à savoir qu'elle pourrait se marier à sa volonté, elle en eut grande joie. Elle fit savoir en différentes parties du monde que,

s'il y avait un noble jouvenceau qui voulût venir se mesurer avec elle et qui réussît à la vaincre à la lutte, elle le prendrait pour mari.

[5] Sitôt que cette nouvelle se fut répandue dans beaucoup de cités et de royaumes, les nobles jeunes gens vinrent de tout côté en grand nombre. Et ils se mesurèrent avec elle.

[6] L'épreuve se passait de la manière que je vais vous dire. Sachez qu'elle avait lieu dans la salle principale de la tente royale, car vous savez que les Tartares vivent toujours au camp dans leurs tentes. Dans la salle prenaient place d'abord le roi et maintes autres personnes, hommes et femmes. Puis arrivait devant son père, au milieu du pavillon, la fille du roi, vêtue d'une cotte de cuir de cerf très richement ornée. Enfin arrivait le jeune noble, également couvert d'une cotte de cuir. Les conditions étaient les suivantes. Si le jeune homme réussissait à vaincre la damoiselle, l'obligant à toucher la terre, il l'avait pour épouse. Si au contraire la fille du roi [307] vainquait le damoiseau, celui-ci perdait cent chevaux, qui restaient la propriété de la damoiselle. De cette manière la damoiselle avait déjà gagné, disait-on, plus de dix mille chevaux. Car elle ne pouvait trouver aucun jeune homme, aucun damoiseau qui fût plus fort qu'elle dans la lutte. Et cela ne doit pas nous étonner. Elle était non seulement magnifiquement faite de tous ces membres, mais elle était si grande, si corpulente qu'elle semblait presque une géante.

[7] Or il arriva que vers l'an 1280 de l'Incarnation du Christ se présenta le fils d'un riche roi. Il était très beau et très jeune.

Il s'était mis en route avec une très belle escorte et avec mille chevaux magnifiques pour venir se mesurer avec la damoiselle. Dès que ce fils de roi fut arrivé, il fit savoir qu'il voulait tenter sa chance. Le roi Khaïdou en fut très heureux, car c'était là un époux tel qu'il le souhaitait pour sa fille. Il savait bien qu'il était le fils d'un roi. Il fit secrètement dire à sa fille qu'elle se laissât vaincre. Mais la fille répondit que pour rien au monde elle ne s'éloignerait du droit et de la raison.

[8] Que vous dirai-je de plus? Sachez qu'un jour se réunirent dans la salle de la grande tente le roi et la reine, avec maints hommes et maintes dames. Et bientôt arrivèrent la fille du roi et le damoiseau fils de roi, si beaux tous deux et si avenants que c'était merveille de les voir. Ledit damoiseau, notez-le bien, était si fort et puissant qu'il ne trouvait personne qui pût l'égalier en force. Or, quand la damoiselle et le jeune homme furent au milieu de la grand'salle, devant tout le monde que j'ai dit, on proclama d'abord les conditions de la rencontre, à savoir que [si le jeune homme était vainqueur, il aurait la fille du roi comme épouse], s'il était vaincu, il perdrait les mille chevaux qu'il avait amenés expressément pour cette épreuve. Lesdites conditions proclamées, le jeune homme et la damoiselle se saisirent l'un l'autre. Et tous les gens qui assistaient au combat souhaitaient que la fille du roi fût vaincue, afin que le jeune homme devînt son époux. C'était aussi le désir du roi et de la reine.

[9] Mais pourquoi allonger ce récit? Sachez que, lorsque les deux jeunes gens se furent saisis, ils commencèrent à se tirailler l'un l'autre en tout sens, à faire chacun tous ses efforts pour renverser l'adversaire. La lutte dura un certain temps sans qu'aucun des deux eût l'avantage sur l'autre. Mais le sort voulut que la fille du roi finît par l'emporter sur le damoiseau et par l'étendre sur le pavement de la salle. Aussi le fils du roi fut-il vaincu. Il perdit ses mille chevaux. Il partit aussitôt avec toute son escorte et s'en retourna plein de honte dans son pays. Parmi tous ceux qui étaient présents à la lutte, il n'y eut personne, sachez-le bien, [308] qui n'en fût très dolent.

[10] J'ajouterai que la fille du roi Khaïdou, la même qui vainquit le fils du roi, fut conduite par son père dans maintes batailles et il n'y avait dans la mêlée aucun chevalier plus vaillant qu'elle. Sachez que maintes fois la dite damoiselle se jetait au milieu des ennemis, prenait de force un cavalier et le ramenait à ses gens. Cela arriva plusieurs fois.

[11] Nous vous avons conté l'histoire de la fille du roi Khaïdou. Maintenant nous laisserons cela et nous continuerons notre récit en vous parlant d'autre chose. Et nous vous conterons tout d'abord une grande bataille, qui eut lieu entre le roi Khaïdou et Arghon, fils du roi Abagha le Seigneur du Levant: bataille qui se passa de la manière que vous allez ouïr.

## 227. *Comment Abagha envoya son fils Arghon à la guerre*

[1] Sachez donc qu'Abagha, le Seigneur du Levant, avait sous sa domination maintes provinces et maintes terres. Ses terres confinaient aux terres du roi Khaïdou, celles du moins qui étaient situées du côté de l'Arbre Seul, ou, comme il est appelé dans le *Livre d'Alexandre*, de l'Arbre Sec. Pour empêcher que le roi Khaïdou et ses gens ne portassent atteinte à ses gens et à ses terres, Abagha avait envoyé dans la dite contrée de l'Arbre Sec, jusqu'au fleuve Djion, son fils Arghon avec une très grande quantité d'hommes à cheval. Et Arghon y demeurait avec son armée pour empêcher les gens du roi Khaïdou de franchir, en ce point-là, la frontière.

[2] Arghon se tenait donc ainsi, comme je viens de vous le dire, avec son armée, dans cette plaine de l'Arbre Sec et faisait bonne garde des nombreuses cités et des nombreux bourgs qu'il avait autour de lui. Or il arriva que le roi Khaïdou réunit une grande quantité d'hommes à cheval, dont il fit capitaine un de ses frères, appelé Barak, homme très expérimenté et valeureux. Il lui dit qu'il fallait aller combattre Arghon. Barak répondit qu'il obéirait à son commandement et qu'il ferait tout son possible pour mettre à mal Arghon et ses troupes.

[3] Une fois qu'il eut pris cet engagement, Barak se mit aussitôt en route avec tous ses hommes, à savoir avec une armée extrêmement nombreuse. Ils chevauchèrent beaucoup de journées, sans trouver d'aventure qui mé-

rite d'être contée, et ils arrivèrent finalement au fleuve Djion. C'était à dix milles de distance d'Arghon.

[4] Que vous dirai-je encore? Quand Arghon sut que Barak était arrivé avec une grande armée, il fit, avec tous ses hommes, tous les préparatifs nécessaires. Il ne fallut pas plus de trois jours pour que tous deux, à savoir Arghon et Barac, fussent sur le champ de bataille, prêts [309] et en armes, avec tous leurs gens.

[5] Que dois-je ajouter? Quand ils furent bien prêts et bien rangés, les nacaires se mettent à sonner. Aussitôt, sans plus tarder, ils s'élancent les uns contre les autres. C'est alors qu'on aurait pu voir des flèches voler et traverser l'air en tout sens, en si grand nombre que le ciel en était obscurci comme s'il pleuvait. Quand des deux côtés ils eurent jeté toutes leurs flèches et que déjà maints hommes et maints chevaux avaient péri, ils saisirent leurs épées et leurs masses et se lancèrent les uns contre les autres. Ils commencent la plus cruelle, la plus terrible des mêlées. On se coupe mutuellement mains et bras. On se massacre mutuellement les chevaux. On se malmène bien vilainement. Le fracas et les clameurs sont tels qu'on ne pourrait ouïr le dieu tonnant. En peu de temps le sol fut tout couvert de morts et de blessés à mort.

[6] Mais pourquoi tant allonger? Sachez que Barak et ses hommes ne purent résister à la force d'Arghon. Il s'en alla donc avec ses gens et se retira au-delà du fleuve. Arghon et les siens les poursuivirent un certain temps et en massacrèrent un grand nombre.

[7] Ainsi se passa cette bataille. Arghon eut le dessus.

[8] Et puisque j'ai commencé à vous parler d'Arghon, je veux m'arrêter sur ce sujet. Je veux vous raconter tout au long comment il fut pris et comment il eut la seigneurie après la mort d'Abagha son père.

## 228. *Comment Arghon partit pour prendre la seigneurie*

[1] Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps après cette victoire sur Barac et sur les gens du roi Khaïdou qu'Arghon apprit que son père Abagha était mort. Il en fut très affligé. Il prépara aussitôt son armée et se mit en route pour retourner à la cour du roi son père et pour prendre la seigneurie. Mais il vous faut savoir qu'il y avait bien quarante journées de marche à parcourir.

[2] Or il arriva qu'un frère d'Abagha, qui s'était fait sarrasin et qui portait le nom d'Acomat Soldan, ayant appris que son frère Abagha était mort, pensa qu'il pouvait bien devenir lui le Seigneur puisqu'Arghon était si loin. Il prépara donc une très grande armée et s'en alla tout droit à la cour d'Abagha son frère. Il s'empara de la seigneurie et se fit seigneur. Et sachez qu'il trouva à la cour de telles richesses qu'on aurait bien de la peine à le croire si quelqu'un pouvait en dire la valeur par des chiffres. Il

combla de présents barons et chevaliers avec une largesse inouïe. Barons et chevaliers, voyant qu'Acomat Soldan avait été si large avec eux, disaient qu'il était un bon seigneur. Tous l'aimaient et lui voulaient un grand bien.

Ils disaient qu'ils ne voulaient d'autre seigneur que lui. La [310] seigneurie d'Acomat Soldan était en effet une fort bonne seigneurie et tous en étaient satisfaits. Je dois pourtant vous dire qu'il commit une vilaine action pour laquelle il fut vivement blâmé par bien des gens. Il prit toutes les épouses de son frère Abagha et les garda pour lui.

[3] Que vous dirai-je encore? Il avait le pouvoir depuis bien peu de temps lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Arghon était en voyage avec une multitude d'hommes. Il ne se permit aucun délai et montra bien qu'il n'avait pas peur. Avec beaucoup de résolution il envoya à ses barons et à ses gens l'ordre de se réunir. Et sachez qu'en une semaine il rassembla une très grande quantité d'hommes à cheval, tous heureux de marcher contre Arghon. Ils déclaraient tous que leur plus grand désir était d'occire Arghon ou de le prendre pour lui faire subir de grands supplices.

## 229. *Comment Acomat marcha contre Arghon avec son armée*

[1] Quand il eut rassemblé une armée de bien soixante mille hommes à cheval, Acomat Soldan se mit en route et marcha à la rencontre d'Arghon et de ses gens. Ils chevauchèrent dix bonnes journées sans jamais s'arrêter. Au bout de dix journées, Acomat Soldan reçut la nouvelle qu'Arghon arrivait et qu'il n'était déjà plus qu'à cinq journées. Il apprit aussi qu'Arghon avait bien autant d'hommes que lui.

Il fit alors dresser les tentes dans une très grande et très belle plaine et dit qu'il camperait là jusqu'à ce qu'Arghon arrive, le lieu étant ce qu'il fallait pour une bonne bataille entre deux armées.

[2] Lorsque le campement fut en ordre, il tint son parlement. Il assembla tous les hauts personnages de sa suite et tous les dignitaires de l'armée et leur parla de la manière suivante: «Messeigneurs», dit-il, «vous savez bien que je dois être, de droit, le seigneur de tout ce dont mon frère Abagha avait la seigneurie, parce que je suis fils du même père dont il était le fils et parce que j'ai été de toutes les guerres par lesquelles nous avons conquis toutes les cités et provinces que nous possédons. Il est bien vrai qu'Arghon est le fils d'Abagha mon frère et certains pourraient être tentés de dire que la seigneurie revient à lui. Mais, sauf le respect dû à qui serait tenté de le dire, ce ne serait ni juste ni digne. Car, son père ayant eu la seigneurie pendant tout le temps que vous savez, il est juste que, lui mort, je l'aie un peu moi aussi. J'aurais déjà dû, en toute justice, en avoir la moitié de son vivant, mais, par ma débonnaireté, je la lui ai laissée tout entière. Or, puisqu'il en est ainsi, je vous prie de défendre notre droit contre Arghon, de manière que la royauté et la seigneurie restent

entre nos mains, à nous tous. Car, quant à moi, sachez-le bien, je [311] me réserve seulement l'honneur et la renommée. À vous je laisse le profit, les biens, les commandements par toutes nos cités et provinces. Je ne veux rien ajouter, sachant bien que vous êtes des gens pleins d'expérience, que vous aimez le droit et que vous vous conduirez d'une manière honorable et profitable pour nous tous». Cela dit, il se tut et n'ajouta plus un mot.

[3] Quand les barons, les chevaliers et toutes les autres personnes qui étaient là eurent ouï ce qu'Acomat avait dit, ils répondirent tous d'une seule voix qu'ils ne l'abandonneraient pas tant qu'ils auraient une goutte de sang dans les veines, qu'ils l'aideraient contre tous les hommes du monde et en particulier contre Arghon. Ils lui dirent de ne pas avoir peur, qu'ils prendraient contre Arghon et le lui livreraient.

[4] De la manière que vous avez pu ouïr Acomat parla à ses gens et connut leurs intentions. Leur plus grand désir était qu'Arghon et ses hommes arrivassent pour pouvoir combattre avec eux.

[5] Nous laisserons maintenant Acomat et ses hommes et nous retournerons à Arghon et à ses gens.

### 230. *Comment Arghon se conseilla avec ses barons sur la nécessité de livrer bataille à Acomat*

[1] Sachez donc que lorsqu'Arghon sut avec certitude qu'Acomat l'attendait dans le camp dont je vous ai parlé et qu'il avait avec lui une si grande multitude d'hommes, il en ressentit une très vive douleur. Il se dit toutefois en lui-même qu'il serait bien mauvais pour lui de laisser voir sa tristesse et de montrer qu'il craignait et redoutait les ennemis: ses gens certes en perdraient un peu de leur courage. Il se dit donc qu'il fallait se montrer valeureux et hardi. Il fit appeler tous ses barons, tous les hommes d'autorité de son entourage. Et quand il en eut rassemblé un grand nombre dans son pavillon – car il avait établi son camp dans un très bel endroit – il prit la parole et leur dit ce que je vais vous rapporter.

[2] «Chers frères et amis! Vous savez bien que mon père vous a aimés tendrement. Tant qu'il a vécu, il vous a traités comme si vous étiez ses frères et ses fils. Vous savez aussi fort bien que vous avez été avec lui dans maintes grandes batailles et que vous l'avez aidé à conquérir toutes les terres dont il avait la seigneurie. Vous savez bien que je suis le fils de celui qui vous a tant aimés. Et moi-même je vous aime autant que moi-même. Or, puisque la vérité est telle que je vous l'ai dite, le droit et la raison veulent que vous m'aidiez contre celui qui marche contre la raison et contre le droit et qui veut nous faire subir la plus grande des [312] injustices: celle de nous déposséder de nos terres. Vous savez au surplus qu'il n'est pas de notre loi. Il l'a abandonnée, il est devenu sarrasin et adore Mahomet. Voyez un peu la digne chose que ce serait si les sarrasins arrivaient à avoir



la seigneurie sur les Tartares! Or donc, chers frères et amis, puisqu'il y a toutes ces raisons de notre côté, vous ne pouvez pas ne pas sentir s'accroître en vous la ferme décision de faire tout ce qu'il faut pour que cela n'arrive pas. Je supplie donc chacun de vous d'être vaillant. Que chacun tâche par tous les moyens, au delà même du possible, de combattre si bravement que nous gagnions la bataille et que la seigneurie nous reste à nous et non aux sarrasins. Une chose est sûre: chacun doit avoir bonne confiance que nous gagnerons la bataille parce que nous avons pour nous le droit et que nos ennemis ont le tort. Maintenant je n'ajouterai plus rien, sauf que je prie chacun d'agir en brave».

[3] À ce point il se tut et ne dit plus un mot.

### 231. *Comment les barons répondirent à Arghon*

[1] Quand ils ouïrent les belles et sages paroles qu'Arghon avait prononcées, tous ceux qui étaient là, barons et chevaliers, se dirent à eux-mêmes qu'il leur valait mieux mourir plutôt que de ne pas faire tout leur possible pour gagner la bataille.

[2] Comme tous restaient cois et silencieux, un grand baron se leva et parla dans les termes que voici.

[3] «Beau sire Arghon», dit-il, «nous savons tous très bien que ce que vous nous avez dit est la vérité. Aussi suis-je sûr, en vous répondant, que vous répondent par ma bouche tous vos hommes, tous ceux qui sont ici avec vous pour faire cette bataille. Sachez donc bien que nous ne vous abandonnerons pas tant que nous aurons un souffle de vie. Plutôt mourir tous que de ne pas gagner cette bataille! Et nous devons être bien sûrs de la gagner, car nous avons pour nous tous les droits et eux tous les torts. Pour cette raison, je vous propose et vous conseille que nous nous mettions le plus vite possible en marche contre nos ennemis. Et je demande à tous nos compagnons d'accomplir tant de prouesses dans cette bataille que le monde entier parle de nous!»

[4] À ce point le brave se tut et ne dit plus mot.

[5] Que vous dirai-je encore? Il n'y eut personne après celui-ci qui voulût se lever et prendre la parole. Tous étaient d'accord avec lui. Ils ne désiraient qu'une chose: être à la bataille, aux prises avec leurs ennemis.

[6] Quand le matin fut venu, Arghon et ses gens se levèrent très tôt et se mirent en route, très désireux de mettre à mal les ennemis. Ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à la plaine où les ennemis étaient campés. Ils établirent leur camp en bel ordre à dix milles de celui d'Acomat.

[7] Dès que le campement fut en ordre, Arghon prit deux de ses barons en qui il avait grande confiance et les envoya à son oncle Acomat avec le message que vous allez ouïr.

232. *Comment Arghon envoya ses messagers à son oncle Acomat*

[1] Quand ils eurent le congé et les instructions de leur seigneur, les deux grands personnages que j'ai dits, qui étaient tous deux d'un grand âge, ne perdirent pas un instant: ils montèrent aussitôt à cheval et se mirent en route. Ils s'en allèrent tout droit au camp ennemi et les mirent pied à terre devant le pavillon d'Acomat.

[2] Ils le trouvèrent entouré par un grand nombre de barons. Ils connaissent Acomat aussi bien qu'Acomat les connaissait. Ils le saluèrent très courtoisement. Acomat leur souhaita gracieusement la bienvenue et les fit asseoir dans son pavillon devant lui. Après quelques instants de silence, l'un des deux messagers se leva et parla de la manière que je vais vous dire.

[3] «Beau sire Acomat, dit-il, votre neveu Arghon s'émerveille fort de ce que vous avez fait. Vous lui avez enlevé la seigneurie et, de plus, vous marchez contre lui pour lui livrer une bataille mortelle. Certes cela n'est pas bien et vous n'avez pas agi comme un bon oncle doit le faire envers son neveu. Voici donc ce qu'il vous fait dire par notre intermédiaire. Il vous conjure comme son oncle et son père – car il vous tient pour tels – de renoncer à vos projets. Il faut qu'il n'y ait entre vous ni bataille ni tuerie. Il vous fait savoir qu'il veut vous considérer comme son aîné et comme son père, qu'il veut que vous soyez, [après lui], le plus grand seigneur de tout son état. Voilà les choses que par notre bouche votre neveu vous fait dire et vous prie d'accepter».

[4] À ce point il se tut et ne dit plus mot.

233. *Comment Acomat répondit aux messagers d'Arghon*

[1] Quand il eut entendu ce que son neveu lui faisait dire, Acomat Soldan répondit en ces termes:

[2] «L'état est à moi et non à lui. C'est moi, aussi bien que son père, qui l'ai conquis. Dites partant à mon neveu que, s'il accepte, je ferai de lui un grand seigneur; je lui donnerai beaucoup de terres; il sera comme mon fils et, après moi, le plus grand baron de tout |314| l'état. S'il n'accepte pas, qu'il soit bien sûr que je ferai tout mon possible pour le mettre à mort. Voilà mes intentions à l'égard de mon neveu. N'attendez jamais de moi aucune autre chose, aucune espèce de concession».

[3] Après ces mots, Acomat se tut et ne dit plus rien.

[4] Ayant ouï ce qu'avait dit le Soldan, les messagers lui dirent une fois encore: «Ne pourrions-nous vraiment obtenir de vous rien de plus que ce que vous nous avez dit?» «Rien de plus, répondit Acomat, aussi longtemps que je vivrai».

[5] Après une telle réponse, les messagers ne restèrent plus. Ils se mirent en route. Et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent au camp de leur seigneur. Ils entrèrent dans son pavillon et lui dirent tout ce qu'avait répondu son oncle.

[6] Quand Arghon ouït ce que son oncle lui faisait dire, il en fut très peiné. À haute voix, pour que tous les gens présents le pussent ouïr, il s'écria: «Que la mort me prenne, que je n'aie jamais plus de seigneurie, si de l'énorme injustice, de l'énorme perfidie que me fait mon oncle, je ne tire une telle vengeance que le monde entier en doive parler!» Après ces mots, il dit à ses barons et à ses chevaliers: «Il n'y a plus désormais un instant à perdre. Hâtons-nous d'aller au plus tôt que nous pourrons mettre à mort le traître, le renégat. Je veux que demain matin nous les attaquions et que nous fassions tout notre possible pour les détruire».

[7] Que vous dirai-je encore? Pendant toute la nuit, ils préparèrent tout ce qui est nécessaire pour une bataille rangée. Ayant appris par ses espions qu'Arghon devait venir à la bataille au matin, Acomat Soldan se prépara lui aussi pour le mieux. Et lui aussi il exhorta ses hommes à être braves, à se conduire en hommes valeureux.

### 234. Où l'on parle de la grande bataille qui eut lieu entre Arghon et Acomat

[1] Le lendemain matin, Arghon s'arma avec tous ses gens. Il rangea et ordonna selon les règles toutes ses colonnes. Avec beaucoup de douceur, il encouragea ses hommes à être braves. Et quand tout fut en ordre, ils se mirent en marche vers l'ennemi.

[2] Le Soldan Acomat en avait fait autant. Il avait rangé et ordonné lui aussi toutes ses troupes. Il n'attendit pas qu'Arghon vînt jusqu'à son camp, mais se mit en route lui aussi avec toute son armée, en habile et brave capitaine qu'il était.

[3] Ils n'eurent pas beaucoup de chemin à faire avant de rencontrer Arghon et son armée.

[4] Quand ces deux grandes armées furent en présence, comme tous [315] désiraient ardemment en venir aux mains, ils ne perdirent pas un instant. Ils se lancèrent aussitôt à bride abattue les uns contre les autres. C'est bien alors qu'on eût pu voir décocher maintes et maintes flèches! C'est alors qu'on eût pu en voir voler en tout sens, si drues qu'elles semblaient une véritable pluie! La mêlée devient tout de suite on ne peut plus cruelle et terrible. On aurait pu alors en voir des cavaliers trébucher et choir sur le sol! On aurait alors pu ouïr les cris, les plaintes et les grands pleurs de ceux qui étaient tombés à terre mortellement blessés. Quand ils eurent lancé toutes leurs flèches, ils mirent la main à leurs épées et à leurs masses et ils se jetèrent très rudement les uns contre les autres. Ils se donnent de terribles coups avec leurs épées tranchantes. On aurait pu

voir alors couper mains et bras, troncs et têtes. La clameur et le tumulte étaient tels qu'on n'eût pas ouï le dieu tonnant. C'est sous un mauvais signe, à coup sûr, que cette bataille avait commencé, pour les uns comme pour les autres. Car sachez que bien des preux y moururent et que depuis lors maintes dames furent pour toujours dans les pleurs et dans les larmes.

[5] Mais pourquoi prolonger ce récit? Sachez qu'Arghon se comporta très bien ce jour-là. Il fit maintes prouesses et fut continuellement pour ses hommes un bel exemple de bravoure. Mais tout cela ne lui servit à rien. La malchance s'acharna contre lui tellement qu'il fut vaincu et défait. Quand ils virent qu'ils ne pouvaient plus résister, ses hommes tournèrent bride et se mirent à fuir aussi vite qu'ils purent. Acomat et ses gens les poursuivirent et en occirent beaucoup. La déroute fut désastreuse. Et vous devez savoir qu'au cours de cette poursuite Arghon fut fait prisonnier.

[6] Dès qu'ils eurent pris Arghon, ils cessèrent toute poursuite. Ils s'en retournèrent à leur camp et à leurs tentes, tout joyeux et tout heureux. Acomat fit mettre aux fers son neveu et ordonna qu'il fût bien gardé.

[7] Alors Acomat, qui était homme très enclin au péché de la chair, se dit qu'il y avait lieu de retourner à la cour pour s'y amuser un peu avec toutes les belles dames qu'il avait là-bas. Il laissa à la tête de toute son armée un grand *mélic*. Il confia à sa garde Arghon, lui ordonnant d'en avoir soin comme de sa propre vie. Il lui dit aussi de venir à la cour à petites journées pour ne pas fatiguer ses troupes. Le *mélic* lui répondit que ses ordres seraient exécutés fidèlement. Acomat partit alors avec une nombreuse escorte. Il se mit en route pour retourner à la cour.

[8] C'est ainsi qu'Acomat s'éloigna de son armée, en laissant le commandement au *mélic* que je vous ai dit. Et Arghon restait dans les [316] fers, prisonnier. Il était si affligé qu'il aurait voulu mourir.

### 235. *Comment les barons s'accordèrent entre eux pour libérer Arghon*

[1] Or il arriva qu'un grand baron tartare, qui était très avancé en âge, fut pris d'une grande pitié pour Arghon et se dit en lui-même que c'était une bien vilaine action, une bien grande félonie, que celle qu'ils commettaient en tenant leur seigneur prisonnier. Il résolut de faire tout son possible pour qu'il fût délivré. Et une fois qu'il eut pris cette résolution, il se mit à l'œuvre sans perdre un instant.

[2] Il s'en alla trouver maints autres barons. Il leur dit qu'ils faisaient une bien mauvaise chose en tenant prisonnier leur légitime seigneur et que ce serait une belle action de le libérer, de lui rendre la seigneurie qui lui revenait de plein droit. Quand ces autres barons eurent ouï ce que celui-ci leur proposait, le connaissant pour un des hommes les plus capables qu'ils eussent parmi eux et étant d'ailleurs convaincus qu'il disait la vérité, ces

autres barons, dis-je, tombèrent tous d'accord avec lui. Ils se déclarèrent favorables à son dessein.

[3] Quand ils se furent mis d'accord sur la chose, le baron de qui était partie la proposition, à savoir Boga, et les autres membres de la conspiration – Eltchidaï, Toghana, Tégana, Taghatchar, Oulataï, Samaghar – se rendirent au pavillon où Arghon était détenu. Quand ils y furent arrivés, Boga, qui était celui d'entre eux qui avait le plus d'autorité, celui aussi qui menait toute cette affaire, prit le premier la parole et dit ce qui suit: «Beau sire Arghon», dit-il, «nous reconnaissons sans détour que nous avons mal agi en vous faisant prisonnier. Nous venons donc vous dire que nous voulons rentrer dans le droit chemin et revenir au juste. C'est-à-dire que nous voulons vous délivrer. Nous voulons que vous soyez notre seigneur légitime, comme vous l'êtes de droit».

[4] Après ces paroles, Boga se tut et ne dit plus rien.

### 236. *Comment Arghon fut délivré et recouvra la seigneurie*

[1] Quand Arghon entendit ce que disait Boga, il crut vraiment que c'était un jeu et il répondit, plein de courroux et de tristesse: «Messieurs», dit-il, «vous faites bien mal de vous moquer de moi. Il devrait bien vous suffire de m'avoir fait le grand tort que vous m'avez fait. Car, au lieu de m'honorer comme votre seigneur, vous m'avez fait prisonnier et me tenez dans les fers. Certes vous savez bien que vous faites une mauvaise action et que vous commettez un [317] grand péché. Je vous prie donc d'aller votre chemin et de ne pas vous jouer de moi».

[2] «Beau sire Arghon», dit alors Boga, «sachez bien que nous ne nous moquons pas de vous. Ce que nous avons dit est la vérité et nous vous le jurons sur notre loi». Et alors tous les barons jurèrent qu'ils le reconnaîtraient pour leur seigneur. À son tour Arghon leur jura qu'il ne se vengerait d'aucune façon de l'affront qu'on lui avait fait en s'emparant de sa personne et en le tenant prisonnier et qu'il les traiterait avec autant de justice et d'amour que le faisait Abagha son père. Quand les dits serments furent échangés de la manière que vous avez ouïe, ils ôtèrent à Arghon ses fers et le reconnurent pour seigneur.

[3] Tout aussitôt, montrant le pavillon où était le *mélic* laissé par Acomat, Arghon s'écria: «Qu'on lance des flèches contre ce pavillon jusqu'à ce que tombe mort ce *mélic* qui me tenait prisonnier et qui avait le commandement de cette armée!» Ces mots étaient à peine prononcés que déjà une pluie de flèches tombait sur le dit pavillon, de telle sorte que le *mélic* fut occis.

[4] Cela fait, Arghon prit la seigneurie. Il donnait les ordres qu'il avait à donner comme seigneur et tous lui obéissaient.

[5] Et sachez que le baron que nous avons appelé *mélic* et qui fut occis sur l'ordre d'Arghon, se nommait [Alinac] Soldan et était le plus grand seigneur du royaume après Acomat.

[6] C'est ainsi qu'Arghon recouvra la seigneurie.

### 237. *Comment Arghon fit occire son oncle Acomat*

[1] Quand il vit qu'il tenait la seigneurie complètement en sa main, Arghon donna l'ordre de marcher vers la cour. Et aussitôt, sans perdre de temps, l'armée se mit en marche.

[2] Or il arriva qu'un jour, Acomat étant à la cour, en son maître palais, tout à ses plaisirs, un messenger se présenta à lui et lui dit: «Sire, je vous apporte des nouvelles, non telles que je les voudrais, mais tout à fait mauvaises. Sachez donc que les barons ont délivré Arghon et l'ont reconnu pour leur seigneur. Ils ont occis [Alinac] Soldan, votre cher ami. Et je dois vous dire qu'ils viennent ici, aussi vite qu'ils peuvent, pour vous prendre et vous occire. Faites donc ce que vous croyez le mieux pour votre salut». Après ces mots, il se tut et ne dit plus rien.

[3] Quand Acomat ouït les nouvelles apportées par ce messenger, personne dont la fidélité était hors de doute pour lui, il en fut d'abord si stupéfait et fut pris d'une telle peur qu'il ne savait plus que dire [318] ni que faire. Toutefois, en homme hardi et vaillant qu'il était, il eut la force de commander à celui qui lui avait apporté les nouvelles de n'en souffler mot à homme qui vive. L'autre lui répondit qu'il obéirait fidèlement à son ordre.

[4] À l'instant même Acomat monta à cheval avec ceux en qui il avait le plus de confiance et il se mit en route pour se rendre auprès du Soldan de Babylone, où il croyait pouvoir trouver un refuge. Personne ne savait où il allait, sauf ceux qui étaient avec lui.

[5] Quand il eut chevauché six journées, il arriva à un défilé par où il fallait absolument passer, car il n'y avait pas d'autre route. Or, celui qui gardait le passage n'eut pas de peine à se rendre compte qu'il s'agissait d'Acomat et il comprit qu'il fuyait. Il résolut de s'emparer de lui: chose aisée, puisqu'Acomat n'avait que très peu de gens avec lui. Dès qu'il eut conçu un tel dessein, il l'exécuta. Il s'empara aussitôt d'Acomat. Celui-ci criait merci, lui demandait de le laisser aller, promettait de lui donner une grande somme d'argent. Mais l'autre, qui aimait Arghon d'un grand amour, lui répondit que toutes ses paroles étaient vaines, que tout l'argent du monde ne pourrait changer la résolution qu'il avait prise: de la remettre entre les mains d'Arghon, son seigneur légitime.

[6] Que vous dirai-je encore? Celui qui gardait le passage, dès qu'il eut pris Acomat, ne perdit pas un instant. Il se prépara aussitôt et, bien pourvu d'une bonne escorte, il se mit en route pour se rendre à la cour. Il emmenait avec lui Acomat et le surveillait continuellement avec tant de

soin que toute fuite était impossible. Ils chevauchèrent tant, sans jamais s'arrêter, qu'ils arrivèrent à la cour. Ils y trouvèrent Arghon qui y était arrivé depuis seulement trois jours et qui était plein de courroux parce qu'il croyait qu'Acomat avait pu se mettre en lieu sûr.

[7] Quand le gardien du passage arriva devant lui, amenant avec lui Acomat, il éprouva la plus grande joie qu'il eût jamais ressentie. Il dit à son oncle qu'il fût le malvenu. Il ajouta qu'il ferait de lui ce qu'il était juste qu'il en fit. Ceci dit, il commanda qu'on l'ôtât de sa présence. Et il donna l'ordre, sans prendre conseil de personne, qu'il fût occis et détruit.

[8] La personne à qui Arghon donna cet ordre prit Acomat et le conduisit en un lieu d'où personne ne l'a jamais plus vu revenir. Et la chose se comprend! Non seulement il le fit occire, mais il fit jeter son corps dans un lieu tel que jamais plus personne ne pût le voir.

[9] De la manière que vous venez d'ouïr se passa l'affaire d'Arghon et d'Acomat son oncle.

### [319] 238. *Comment les barons rendirent hommage à Arghon*

[1] Quand Arghon eut fait tout ce que vous venez d'ouïr, quand il se fut établi au palais et qu'il eut dans sa main toute la seigneurie, alors tous les barons de tous les pays, tous ceux du moins qui étaient soumis à son père Abagha, vinrent lui rendre hommage: l'hommage que l'on doit à son seigneur. Et tous lui obéissaient comme c'était leur devoir.

[2] Une fois qu'il se sentit vraiment seigneur, Arghon envoya à l'Arbre Sec, c'est-à-dire dans la contrée appelée ainsi, son fils Cazan avec trente mille cavaliers, pour y garder et protéger ses terres et ses peuples.

[3] C'est donc ainsi qu'Arghon recouvra la seigneurie. Et sachez que ce fut, quand Arghon recouvra la seigneurie, en l'an 1286 de l'Incarnation du Christ. Acomat Soldan détint la seigneurie pendant deux ans; le règne d'Arghon dura six ans. Au bout de ces six ans, Arghon mourut, de maladie paraît-il. Mais le bruit courut aussi qu'il mourut par le poison.

### 239. *Comment Quiakhatou eut la seigneurie après la mort d'Arghon*

[1] Dès qu'Arghon fut mort, un de ses oncles, nommé Quiakhatou, frère charnel de son père Abagha, s'empara de la seigneurie. Et il put le faire aisément à cause de la grande distance à laquelle Cazan se trouvait: car il était alors dans la contrée de l'Arbre Sec. Cazan sut, il est vrai, que son père était mort et que Quiakhatou avait pris la seigneurie. Grande fut la douleur que lui causa la mort de son père, plus grand encore son courroux lorsqu'il sut que son oncle avait pris la seigneurie. Mais il ne put s'éloigner des lieux où il était, dans la crainte que les ennemis n'envahissent le pays.

Il résolut toutefois de se mettre en route en temps opportun et de prendre sur son oncle Quiakhatou une vengeance aussi éclatante que celle que son père avait prise sur Acomat.

[2] Que vous dirai-je encore? Quiakhatou garda le pouvoir. Tous lui obéissaient sauf ceux qui étaient avec Cazan. Il prit les femmes d'Arghon son neveu et les garda pour lui. Il aimait beaucoup à prendre du bon temps avec les femmes, car c'était un homme on ne peut plus luxurieux.

[3] Que pourrai-je ajouter? Il tint la seigneurie pendant deux ans et au bout de deux ans mourut. Car vous devez savoir qu'il fut empoisonné.

[320] 240.— *Comment Baïdou prit la seigneurie après la mort de Quiakhatou*

[1] Sitôt que Quiakhatou fut mort, Baïdou qui était son oncle et qui était chrétien, s'empara de la seigneurie. C'était en l'an 1294 de l'Incarnation du Christ.

[2] Baïdou avait donc la seigneurie. Tous lui obéissaient, sauf Cazan et son armée.

[3] Quand Cazan sut que Quiakhatou était mort et que Baïdou avait pris la seigneurie, il fut très peiné de la mort de Quiakhatou parce qu'il ne pourrait plus se venger de lui; quant à Baïdou, il résolut de se venger de lui de telle manière que tout le monde en dût parler. Il décida de ne pas tarder davantage et de marcher contre Baïdou pour le mettre à mort. Il se prépara donc avec tous ses gens et se mit en route pour retourner [à la cour] et pour aller recouvrer la seigneurie.

[4] Quand Baïdou sut de façon certaine que Cazan marchait contre lui, il rassembla une grande quantité de soldats et fit tous les préparatifs nécessaires. Puis il marcha à sa rencontre pendant bien dix journées. Au bout de dix journées, il fit établir son camp. Et il resta là à attendre Cazan et ses hommes pour se mesurer avec lui. Sans cesse il priait et exhortait ses gens de combattre en braves.

[5] Mais pourquoi allonger ce récit? Sachez que deux jours à peine après que Baïdou fut arrivé dans le lieu que j'ai dit, Cazan y arriva aussi avec toutes ses troupes. Et vous devez savoir que le jour même de son arrivée, ils commencèrent la plus cruelle, la plus terrible des batailles. [Je vous dis en toute vérité que Baïdou fit de son mieux]. Mais, malgré tous ses efforts, il ne put tenir longtemps contre Cazan, par le fait aussi que, une fois la bataille commencée, beaucoup de ceux qui étaient avec lui passèrent du côté de Cazan et devinrent des renforts pour l'ennemi. Baïdou à la fin fut déconfit: il y fut même occis. Cazan gagna la bataille. Il resta seigneur et maître de tous.



[6] Quand il eut gagné la bataille et occis Baidou, il s'en retourna à la cour et prit la seigneurie. Tous les barons lui rendirent hommage. Et tous, ils lui prêtaient obéissance comme à leur seigneur légitime.

[7] Et c'est en l'an 1294 de l'Incarnation du Christ que toutes ces choses se passèrent, à savoir que Cazan commença à régner et devint Seigneur.

[8] De la manière que vous avez ouïe alla donc toute cette histoire depuis Abagha jusqu'à Cazan. J'ajouterai que tous les rois que j'ai nommés ci-dessus eurent pour ancêtre commun Hulahu, le conquérant de Baldac, le frère du Grand Khaan Khoublaï. Et en effet il fut le père [321] d'Abagha, Abagha fut le père d'Arghon, et Arghon le père de Cazan qui règne aujourd'hui.

[9] Maintenant que nous vous avons renseignés sur les Tartares du Levant, nous pouvons laisser ce sujet. Nous allons encore vous parler de la Grande Turquie, comme vous le pourrez clairement ouïr ci-après.

[10] Mais à vrai dire sur la Grande Turquie nous vous avons déjà dit plus haut tout ce qu'il y avait à dire. Nous vous avons déjà parlé tout au long de Khaïdou qui en est roi. Nous n'avons rien d'autre à raconter.

[11] Nous laisserons donc ce pays et nous vous parlerons des provinces et des gens qui se trouvent du côté de la tramontane.

#### 241. *Où l'on parle du roi Kontchi qui habite du côté de la tramontane*

[1] Sachez donc que du côté de la tramontane il y a un roi nommé Kontchi. Il est tartare et tous ses sujets sont tartares comme lui. On trouve chez eux la véritable religion tartare, religion qui est fort grossière mais qu'ils maintiennent telle que la professa Tchinghis-khan, telle que la professèrent les autres vrais Tartares.

[2] Je vous dirai quelque chose à ce sujet.

[3] Vous devez savoir qu'ils se font avec du feutre un certain dieu qu'ils appellent Natigai. Ils font aussi la femme du dit dieu. Et ils disent que ces deux dieux, à savoir Natigai et sa femme, sont les dieux de la terre, ceux qui leur conservent le bétail, les blés, tous leurs biens terrestres. Ils les adorent. Et s'il leur arrive de manger quelque bon mets, ils en oignent la bouche de leurs dieux.

[4] On peut bien dire qu'ils vivent comme bêtes.

[5] Ce roi Kontchi ne dépend de personne. Et il faut noter qu'il appartient à la lignée de Tchinghis-khan, c'est-à-dire au lignage impérial. C'est un proche parent du Grand Khaan.

[6] Ce roi n'a ni cités ni bourgs. Ses sujets vivent continuellement en pleine nature, dans de grandes plaines, dans de grandes vallées, dans de grandes montagnes. Leurs aliments sont la chair et le lait des bêtes qu'ils ont. Ils n'ont pas de blés. Quoiqu'ils soient très nombreux, leur roi n'a jamais ni guerre ni bataille contre qui que ce soit. Il maintient son peuple en grande paix.

[7] Ils ont du bétail en très grande quantité: chameaux, chevaux, bœufs, brebis et autres bêtes. Ils ont de très gros ours tout blancs, longs de plus de vingt palmes. Ils ont des renards tout noirs, de grande taille. Ils ont des ânes sauvages. Ils ont beaucoup de zibelines, j'entends beaucoup de ces petites bêtes qui fournissent [322] les précieuses peaux dont je vous ai parlé, si précieuses qu'une pelisse d'homme vient à coûter mille besants! Ils ont aussi des vairs en grande quantité. Les rats de Pharaon y sont aussi très communs et y sont très gros. Les gens s'en nourrissent tout l'été. On y trouve en grande quantité toutes sortes de chasse, car ce sont des lieux sauvages, peu accessibles.

[8] Sachez en outre que, parmi les contrées possédées par ce roi, il en est une où ne peut aller aucun cheval. C'est un pays plein de lacs et de sources vives où il y a tant de glace, de boue et de fange qu'il est impossible d'y chevaucher. Et cette contrée si mauvaise a treize journées d'étendue. Au bout de chaque journée, on trouve une poste où logent les messagers qui passent par la région. Il y a dans chacune de ces postes non moins de quarante très gros chiens, gros presque comme un âne: ce sont eux qui transportent les messagers d'une poste à l'autre, qui leur font parcourir, en d'autres mots, le trajet d'une journée.

[9] Et je vais vous dire de quelle manière.

[10] Il y a donc, comme je vous l'ai dit, une étendue de treize journées où il est impossible de chevaucher à cause de la glace et de la fange. Il s'agit en effet d'une grande vallée où l'on chemine, pendant toutes ces treize journées, entre deux montagnes: de là une telle quantité de glace et de fange. Comme les chevaux n'y peuvent pas aller et comme les charrettes à roues ne pourraient pas y aller non plus parce que les roues s'enfonceraient entièrement dans la fange ou courraient trop vite sur la glace, on se sert de traîneaux qui n'ont pas de roues et qui sont faits de manière à pouvoir aller à la fois sur la glace et dans la fange sans les inconvénients que j'ai dits. (De semblables traîneaux sont d'un usage commun dans nos pays: c'est avec eux que l'on transporte le foin et la paille en hiver, dans la saison des grandes pluies et des grandes boues). On étend sur le traîneau une peau d'ours, puis le messager y monte. Chaque traîneau est tiré par six chiens de la taille que je vous ai dite. Lesdits chiens ne sont guidés par personne: ils vont tout droit jusqu'à la poste suivante et tirent très bien le traîneau sur la glace et sur la boue. Et c'est ainsi qu'ils vont de poste en poste. Il est vrai toutefois que celui qui garde la poste monte lui aussi sur un traîneau et c'est lui qui met les chiens sur la voie la plus directe et la meilleure. Arrivés à l'autre poste, ils y trouvent également prêts les traîneaux et les chiens qui doivent les porter plus loin. Les traîneaux et les chiens qui les ont transportés jusque là retournent en arrière. Et ainsi de suite pendant toutes les treize journées. Les messagers trouvent à toutes les postes [des traîneaux et] des chiens pour leur [323] voyage.

[11] Sachez aussi que les hommes qui habitent dans ces vallées et dans ces montagnes, sur le parcours de ces treize journées, sont de grands chasseurs. Ils font de grands profits et de grands gains en prenant maintes précieuses petites bêtes de grande valeur, à savoir zibelines, hermines, vairs, *ercolins*, renards noirs et nombre d'autres bêtes précieuses avec lesquelles on fait les riches pelisses dont le prix est si élevé. Ils ont certains engins grâce auxquels aucune des dites bêtes ne peut leur échapper.

[12] Je dois vous dire qu'il y fait extrêmement froid et que pour cela toutes leurs demeures sont construites sous terre. C'est sous terre qu'ils doivent constamment rester.

[13] Ils ne sont pas beaux.

[14] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être raconté. Aussi laisserons-nous cette région pour vous parler d'un lieu où règne continuellement l'obscurité.

#### 242. Où l'on parle de la province d'Obscurité

[1] Sachez que bien loin de ce royaume, en avançant toujours du côté de la tramontane, on trouve une province qui est appelée Obscurité. Ce nom lui vient du fait que toujours il y fait nuit. On n'y voit jamais apparaître ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, mais il y fait toujours sombre, comme chez nous quand le soir est venu.

[2] Les gens de cette province n'ont pas de seigneur qui les gouverne. Ils vivent comme des bêtes. Ils ne sont soumis à aucun seigneur étranger. Seulement de temps en temps les Tartares y font des incursions. Et je vous dirai de quelle manière.

[3] Pour y faire des incursions, les Tartares montent des juments qui viennent de pouliner. En laissant les poulains hors des ténèbres, aux confins de la province, ils sont sûrs que les juments reviendront vers leurs petits et sauront retrouver le chemin mieux que n'importe quel homme. C'est de cette manière que les Tartares y font leurs incursions, sur les juments que je vous ai dites, en laissant les poulains hors des ténèbres. Ils dérobent aux habitants tout ce qu'ils réussissent à trouver chez eux. Et une fois leurs rapines consommées, ils laissent les juments retourner à leurs poulains. Elles savent fort bien retrouver la route.

[4] Ces gens ont une quantité énorme de peaux de bêtes, peaux d'une extrême valeur. Ils ont en effet des zibelines, du prix que je vous ai dit, des hermines, des *ercolins*, des vairs, des renards noirs et maintes autres précieuses peaux. Ils sont tous chasseurs et amassent [324] tellement de ces peaux que c'est merveille. Des gens qui habitent près de leurs frontières, à la lumière, leur achètent toutes ces peaux. Ceux qui habitent dans l'obscurité les leur portent à la lumière et les leur vendent. Je vous

assure que les marchands qui leur achètent les dites peaux font des gains considérables.

[5] Ces gens sont de haute taille, bien faits de tous leurs membres. Mais ils sont très pâles, sans couleur.

[6] Et sachez que la Grande Rossie confine d'un côté avec cette province.

[7] Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être dit. Aussi laisserons-nous ce pays pour continuer notre récit. Et nous vous parlerons des Tartares du Ponant, des seigneurs qui régèrent sur eux.

#### 243. *Où l'on parle des seigneurs qui régèrent sur les Tartares du Ponant*

[1] Le premier seigneur des Tartares du Ponant fut Saïn, qui fut un très grand et très puissant roi. Ce roi Saïn conquiert Comanie, Alanie, Lac, Mendjar, Zic, Gothie, Gazarie, une partie de la Rossie. Toutes ces provinces furent conquises par le roi Saïn.

[2] Avant qu'il les eût conquis, tous les dits peuples étaient soumis aux Comans. Mais ils ne tenaient pas tous ensemble. Ils ne formaient pas une unité. C'est pourquoi ils perdirent leurs terres et furent dispersés pour le monde. Ceux qui n'en furent pas chassés et qui y sont restés sont tous devenus serfs du dit roi Saïn.

[3] Après le roi Saïn régna le roi Patou. Après Patou régna le roi Berka. Après Berka régna le roi Mongou-Témour. Après Mongou-Témour régna le roi Tota-Mongou. Puis vint Tokhtaï, le roi qui règne actuellement.

[4] Vous voilà renseignés sur les rois des Tartares du Ponant. Nous allons maintenant vous raconter une grande bataille qui eut lieu entre Hulahu, le Seigneur du Levant et Berka, le Seigneur du Ponant. Nous vous dirons d'abord pour quelle raison la guerre éclata. Nous vous raconterons ensuite tout au long comment et de quelle manière se déroula la grande journée par laquelle la guerre se termina.

#### 244. *Où l'on parle de la guerre qui éclata entre Hulahu et Berka et de la grande bataille qui eut lieu entre eux*

[1] Sachez donc qu'en l'an 1261 de l'Incarnation du Christ il s'éleva un très grave différend entre le roi Hulahu, Seigneur des Tartares du Levant et le roi Berka, Seigneur des Tartares du Ponant. Cela [325] arriva pour une province qui faisait frontière entre les deux états. Chacun des deux la voulait pour soi. Aucun des deux ne la voulait céder à l'autre, car chacun d'eux croyait avoir de bons et solides droits. Un défi de guerre fut lancé. Chacun d'eux fit savoir à l'autre qu'il irait la prendre et qu'il voulait bien voir si quelqu'un aurait le courage de s'y opposer.

[2] Après s'être défiés, chacun d'eux ordonna à tous ses vassaux de rassembler tous les hommes qu'ils avaient l'obligation de fournir. Ils firent les plus grands préparatifs de guerre qu'on eût vus de longtemps. Je vous dirai en vérité qu'ils étaient tous les deux décidés à faire l'impossible pour venir à bout de cette entreprise.

[3] Et sachez que six mois ne s'étaient pas écoulés, depuis qu'ils s'étaient porté le défi que j'ai dit, que chacun d'eux avait déjà réuni non moins de trois cent mille hommes à cheval, très bien fournis de tout ce qu'il faut pour combattre, suivant leurs usages.

[4] Et quand ils furent bien préparés, Hulahu, le Seigneur du Levant, se mit en route avec tous ses hommes. Ils chevauchèrent beaucoup de journées sans trouver d'aventure digne de mention. Ils allèrent tant qu'ils arrivèrent dans une grande plaine située entre les Portes de Fer et la Mer de Saraï. Dans cette plaine Hulahu établit son camp, en bel et bon ordre.

[5] Je vous assure que les riches pavillons et les riches tentes ne manquaient pas dans ce camp. On voyait bien que c'était là le camp de personnes opulentes. Hulahu déclara qu'il s'arrêterait là pour voir si Berka et ses troupes arriveraient. Et en effet ils restèrent là et attendaient là leurs ennemis.

[6] Et sachez que le lieu où ils campèrent était précisément sur la frontière entre les deux peuples.

[7] Mais nous laisserons à présent Hulahu et ses hommes et nous reviendrons au roi Berka et à ses gens.

#### 245. *Comment Berka et son armée marchèrent contre Hulahu*

[1] Vous devez donc savoir que quand le roi Berka eut terminé tous ses apprêts et rassemblé tous ses hommes, sachant bien que Hulahu s'était mis en marche avec toute son armée, il se dit que désormais il n'y avait plus de temps à perdre. Il se mit en route sans plus de délai. Ils chevauchèrent tant, journée après journée, qu'ils arrivèrent à la grande plaine où s'étaient arrêtés les ennemis. Et là Berka établit lui aussi son camp, en bon ordre, à dix milles de distance de celui de Hulahu.

[2] Je puis vous dire en toute vérité que par sa beauté et par sa |326| richesse ce camp n'était pas inférieur au camp ennemi. Il est certain que quiconque eût vu les pavillons de drap d'or et les magnifiques tentes n'eût certes pas hésité à dire que certes bien rarement il était arrivé de voir un camp si beau et si riche.

[3] Les forces de Berka étaient supérieures à celles de Hulahu. Je puis vous dire en vérité qu'il avait non moins de trois cent cinquante mille hommes à cheval.

[4] Leur camp établi, ils se reposèrent deux jours.

[5] Le troisième jour, Berka tint son parlement et s'adressa aux barons convoqués par le discours que voici.

[6] «Beaux seigneurs, leur dit-il, vous savez bien que toujours, depuis que j'ai assumé le gouvernement de l'état, je vous ai aimés comme des frères et comme des fils. Vous savez aussi que beaucoup d'entre vous se sont déjà trouvés avec moi dans maintes grandes batailles et qu'une grande partie des terres dont nous avons la seigneurie ont été conquises avec votre aide. Vous n'ignorez pas non plus que tout ce que j'ai est à vous aussi bien qu'à moi. La vérité étant telle, il est juste que personne ne ménage ses efforts pour tenir haut notre honneur. Nous n'avons jusqu'ici jamais manqué de le faire. Or voici qu'un homme tel que Hulahu, un homme si grand et si puissant, veut en découdre avec nous, sans aucune raison! Qu'il ait tort et nous raison c'est tellement sûr que nous ne pouvons pas ne pas avoir confiance dans la victoire. De la confiance, vous devez aussi en avoir par le fait que nous sommes plus nombreux qu'eux. Nous savons en effet de source certaine qu'ils n'ont que trois cent mille cavaliers alors que nous en avons trois cent cinquante mille, tout aussi bons pour ne pas dire meilleurs. Or donc, beaux seigneurs, pour toutes les raisons que je viens de vous dire, vous devez être plus que convaincus que nous gagnerons la bataille. Et en conséquence, puisque nous sommes venus ici de si loin uniquement pour faire cette bataille, faisons-là! J'ai décidé qu'on la fasse d'ici trois jours et je veux qu'elle soit menée avec tant de prudence et de discipline que nous puissions être heureux des résultats. Je vous supplie tous, autant que je puis, d'être vaillants. Tâchons de nous conduire cette fois de telle manière que le monde entier nous craigne! Je ne veux rien ajouter. Je me borne à vous prier tous d'être bien prêts pour le jour fixé et de vous efforcer d'être braves et de combattre en soldats valeureux».

[7] Ayant ainsi parlé, le roi Berka se tut et n'ajouta, pour lors, d'autre mot.

[8] Nous laisserons maintenant Berka et son armée, ce que nous en avons dit pouvant, sur ce point, suffire. Nous reviendrons à Hulahu et à ses troupes et nous vous dirons ce qu'ils firent lorsqu'ils [327] surent que Berka et ses hommes étaient arrivés tout près d'eux.

#### 246. *Comment Hulahu parla à ses gens*

[1] Or donc, pour continuer notre récit, sachez que lorsqu'il sut de façon certaine que Berka était arrivé avec une armée si puissante, Hulahu tint lui aussi son parlement. Il convoqua – et ils vinrent en grand nombre – les dignitaires de sa suite et de son armée. Et quand il vit que personne ne manquait à l'appel, il prit la parole et leur tint le discours que voici.

[2] «Chers frères, chers fils, chers amis! – leur dit-il – vous avez été, et vous le savez bien, à chaque moment de ma vie, ma force et mon soutien.

Vous m'avez déjà aidé à gagner maintes batailles et, jusqu'à ce jour, vous ne vous êtes jamais trouvé avec moi dans aucune bataille sans remporter la victoire. Ce ne fut donc pas de l'arrogance de notre part que de venir jusqu'ici nous mesurer avec un homme tel que Berka, avec un homme si puissant! Je n'ignore pas, je sais même de source certaine, que ses forces sont égales, pour ne pas dire supérieures aux nôtres. Mais la qualité n'est pas la même. Il est de fait que, même s'ils étaient deux fois plus nombreux, avec les bons soldats que nous avons, nous saurions bien les mettre en déroute et les déconfire! Et comme nous savons par nos espions qu'ils attaqueront dans trois jours – et j'en ai grande joie – je vous supplie tous d'être bien prêts pour ce jour-là et de vous efforcer d'être braves, comme c'est votre habitude. Je vous rappellerai encore cette autre chose: mieux vaut la mort sur le champ de bataille pour tenir bien haut notre honneur, s'il n'en peut être autrement, que la honte de la défaite! Que chacun s'efforce donc de faire en sorte que notre honneur soit sauf et que nos ennemis soient battus et détruits».

[3] Cela dit, Hulahu se tut.

[4] De la manière que vous avez ouïe ces deux puissants seigneurs tinrent leur parlement.

[5] Et ils attendaient qu'arrivât le jour fixé pour la bataille. On continuait de faire, en attendant, des deux côtés, le mieux qu'on pouvait, tous les préparatifs qu'on croyait profitables pour le jour du combat.

#### 247. Où l'on parle de la grande bataille qui eut lieu entre Hulahu et Berka

[1] Quand le jour fixé pour la bataille fut venu, Hulahu se leva de grand matin et fit armer tous ses gens. Il ordonna et rangea le mieux qu'il sut ses colonnes et il le fit avec sagesse et avec soin, en [328] bon capitaine qu'il était. Et sachez qu'il forma trente colonnes. Il mit dans chacune d'elles dix mille hommes à cheval. Il pouvait avoir en effet, comme je vous l'ai dit, environ trois cent mille cavaliers. Il donna à chaque colonne de bons chefs et de bons capitaines. Et quant il eut tout disposé avec soin et avec sagesse, il commanda à ses troupes de marcher vers l'ennemi. L'ordre fut aussitôt exécuté. Les soldats se mirent en marche, lentement, et avancèrent jusqu'à mi-chemin du camp ennemi. Là ils s'arrêtèrent et attendirent que les ennemis vinsent à la bataille.

[2] Ils attendaient donc, Hulahu et les siens, que l'ennemi apparût, comme vous venez de l'ouïr.

[3] De l'autre côté, tout se passa de même. Le même jour, le roi Berka se leva lui aussi [de bon matin], avec tous ses hommes. Ils s'armèrent et se préparèrent pour le mieux. Berka rangea [lui aussi] ses gens avec soin et avec sagesse, en bon et sage capitaine qui sait bien et sagement ordonner et composer ses troupes. Il forma trente-cinq colonnes, car il

mit dans chacune, comme l'avait fait Hulahu, dix mille hommes à cheval, avec de bons capitaines et de bons chefs. Et quand tout fut prêt, Berka ordonna lui aussi à ses troupes d'avancer. Et elles le firent, en bonnes et sages troupes qu'elles étaient. Car elles avancèrent, lentement, jusqu'à ce qu'elles furent à un demi-mille de l'ennemi. Alors elles s'arrêtèrent et firent une courte halte. Puis elles reprirent leur marche dans la direction de l'ennemi.

[4] De leur côté, Hulahu et ses gens avaient repris eux aussi leur marche vers l'armée de Berka.

[5] Que vous dirai-je encore? Quand il n'y eut plus entre les deux armées que la distance de deux portées d'arbalète, chacune des deux armées s'arrêta. Et toutes les colonnes se rangèrent, [des deux côtés], dans le lieu où elles s'étaient arrêtées, en ordre de bataille.

[6] La plaine où ils étaient était la plus belle, la plus vaste qu'on pût trouver sur la face de la terre: tellement vaste que des quantités immenses de cavaliers s'y pouvaient livrer bataille. Et certes il était bien nécessaire que la plaine fût belle et grande, car je ne sais si déjà il était arrivé qu'autant d'hommes se rencontrassent sur un champ de bataille. Ils étaient en effet, sans mentir, non moins de six cent cinquante mille hommes à cheval. Car tous deux, Hulahu et Berka, étaient parmi les plus puissants hommes du monde.

[7] Et sachez qu'ils étaient proches parents. Ils appartenaient tous deux au lignage impérial de Tchinghis-khan.

#### 248. *Où l'on parle encore de la bataille entre Hulahu et Berka*

[329] [1] Il y eut donc un moment où ces deux puissants rois et les deux armées à la tête desquelles ils étaient demeurèrent les uns en face des autres, à la distance que je vous ai dite, n'attendant plus que de commencer la bataille, impatients d'ouïr le signal des nacaires. Et voici que, sans se faire trop attendre, des deux côtés à la fois, les nacaires se mirent à sonner. Dès qu'ils ouïrent les nacaires, ils ne perdirent plus un instant. Ils se lancèrent aussitôt à bride abattue les uns contre les autres.

[2] Ils mirent la main à leurs arcs, encochèrent leurs flèches.

Chacun jeta la sienne contre l'ennemi. On aurait pu alors en voir voler, des flèches, d'un côté et de l'autre! En un moment l'air en fut si plein qu'on ne pouvait plus voir le ciel. C'est alors qu'on aurait pu voir tomber morts à terre une quantité d'hommes et de chevaux! Et certes, il n'en pouvait être autrement, puisque tant de flèches étaient lancées à la fois.

[3] Mais pourquoi allonger mon récit? Sachez bien qu'ils ne cessèrent de lancer des flèches tant qu'ils en eurent dans leurs carquois, si bien que le sol était tout couvert de morts et de navrés à mort.



[4] Quand ils eurent lancé toutes leurs flèches, ils mirent la main à leurs épées et à leurs masses. Ils se lancèrent les uns contre les autres, en se donnant de terribles coups. Ils commencèrent une bataille si cruelle et si horrible que cela faisait peine à voir. C'est bien alors qu'on pouvait voir trancher des mains, des bras et des têtes! C'est bien alors qu'on pouvait voir hommes et chevaux tomber morts sur le sol! Les morts furent si nombreux qu'on peut bien dire que cette bataille avait commencé sous de funestes auspices. Depuis bien longtemps sur aucun champ de bataille il n'était tombé autant de soldats qu'il en tomba sur celui-ci. Les cris et les clameurs étaient si hauts qu'on n'eût pu ouïr le dieu tonnant. Et je puis vous dire sans mentir qu'on ne pouvait cheminer que sur des cadavres. La terre en était toute couverte et était toute rouge de sang. Je vous assure que depuis bien longtemps il n'y avait eu dans le monde une bataille où se fussent rencontrés si grand nombre de combattants. Les pleurs et les plaintes de ceux qui étaient tombés navrés à mort et qui ne pouvaient plus se relever étaient tels que cela fendait le cœur de les ouïr. C'est, sans nul doute, sous de bien funestes auspices, pour les uns comme pour les autres, que commença cette bataille, si nombreuse furent les dames qui restèrent veuves, si nombreux les petits enfants qui restèrent orphelins! On voyait bien, à l'acharnement du combat, qu'il n'y avait entre eux que de la haine, qu'ils étaient de mortels ennemis!

[330] 249. *Où l'on dit comment se comportèrent dans la bataille le roi Hulahu et le roi Berka et quelle fut l'issue du combat*

[1] Le roi Hulahu, qui était très puissant et très vaillant dans les armes, se conduisit si bien dans cette bataille qu'il montra bien à tous qu'il était homme digne de régir un état et de porter une couronne. Non seulement il accomplit lui-même des prodiges de valeur, mais il ne se lassa jamais d'encourager ses hommes. De voir leur propre seigneur se comporter si vaillamment et si noblement, cela donnait à tous du cœur et de la hardiesse pour agir en braves. Ce fut là, sans aucun doute, quelque chose d'admirable, un magnifique, pourrait-on dire, miracle d'armes. Tous ceux qui le virent en étaient émerveillés, autant les amis que les ennemis. Car Hulahu ne semblait pas un homme, mais une foudre, une tempête.

[2] C'est ainsi que se comportait Hulahu dans cette bataille.

[3] Quant au roi Berka, je vais vous dire combien il s'évertua lui aussi.

[4] Sachez donc qu'il se montra très courageux et qu'il se comporta très vaillamment. Certes sa conduite fut telle que personne ne peut lui marchander les éloges.

[5] Mais il n'y eut pas moyen que sa vaillance pût servir de rien ce jour-là. Trop de ses hommes étaient morts, trop étaient blessés et couchés sur le terrain pour qu'il fut possible de résister indéfiniment. Quand la bataille

eut duré jusqu'au vêpre, le roi Berka et ses gens ne purent plus tenir. Force leur fut de vider le champ de bataille.

[6] Que vous dirai-je encore? Quand ils virent qu'ils ne pouvaient plus résister, ils se mirent à fuir avec toute la rapidité dont leurs chevaux étaient capables. Et quand Hulahu et ses hommes virent que leurs ennemis étaient en fuite, ils commencèrent à les poursuivre, à leur donner la chasse. Ils en abattirent beaucoup, ils en occirent un grand nombre. Ils en firent un tel massacre que cela faisait peine à voir.

[7] Quand ils les eurent poursuivis pendant quelque temps, ils interrompirent cette chasse et revinrent à leurs pavillons. Ils se désarmèrent. Ceux qui étaient blessés se firent laver et panser. Ils étaient si fatigués et si meurtris qu'il n'y avait nul d'entre eux à qui le repos ne semblât bien préférable à la bataille! Ils se reposèrent donc cette nuit, fatigués et harassés. Quand vint le matin, Hulahu ordonna que tous les morts, qu'ils fussent amis ou ennemis, fussent brûlés. Son ordre fut aussitôt exécuté.

[8] Toutes ces choses faites, le roi Hulahu s'en retourna, avec tous |331| ses hommes, dans son pays, avec ceux de ses hommes tout au moins qui étaient sortis sains et saufs de la bataille. Car sachez bien que, tout vainqueur qu'il était, les morts avaient été extrêmement nombreux dans ses rangs. Mais sans comparaison plus nombreux furent ceux qui moururent dans les rangs ennemis. Le total des morts dans cette bataille fut si élevé que qui l'ouïrait aurait de la peine à le croire.

[9] Ainsi se passa cette bataille. Le roi Hulahu y fut vainqueur.

[10] Maintenant nous laisserons Hulahu et cette matière. Nous allons vous parler d'une bataille qui eut lieu entre Tartares du Ponant, comme vous le pourrez ouïr ci-dessous tout au long.

## 250. *Comment Tota-Mongou devint Seigneur des Tartares du Ponant*

[1] Sachez donc que dans le Ponant, le Seigneur des Tartares nommé Mongou-Témour étant mort, la seigneurie revenait à Tolobouga qui était encore un jeune homme. Mais Tota-Mongou, qui était fort puissant, avec l'aide d'un autre roi des Tartares appelé Noghaï, fit périr l'héritier légitime.

[2] Et ainsi, avec l'aide de Noghaï, Tota-Mongou devint seigneur.

[3] Tota-Mongou ne régna que peu de temps, car beaucoup de temps ne s'écoula pas qu'il mourut. La seigneurie passa à Tokhtaï, homme très capable et très vaillant. C'est lui, alors, qui devint seigneur.

[4] Ce Tokhtaï régnait donc et avait la seigneurie qui avait appartenu à Tota-Mongou. Or il arriva que pendant ce temps deux fils de Tolobouga, à savoir du roi qui avait été occis, avaient grandi et étaient désormais en état de porter les armes. Ils étaient sages et prudents. Or ces deux frères, à savoir ces deux fils de Tolobouga, se préparèrent et se mirent en route avec une très belle suite. Ils se rendirent à la cour du roi Tokhtaï.

[5] Quand ils furent arrivés là, ils allèrent le trouver. Ils le saluèrent avec beaucoup de courtoisie. Ils se mirent tous deux à genoux devant lui et se tinrent ainsi à genoux, sans bouger. Tokhtaï leur dit qu'ils étaient cent fois les bienvenus et les fit relever. Dès qu'ils furent debout, l'aîné des deux jeunes gens prit la parole et dit:

[6] «Beau sire Tokhtaï, le motif pour lequel nous sommes venus devant vous je vous le dirai de mon mieux. Nous sommes, comme vous le savez, les fils de Tolobouga qui fut occis par Tota-Mongou et par Noghaï. Contre Tota-Mongou je n'ai plus rien à dire puisqu'il est mort, mais contre Noghaï nous demandons justice. Nous vous prions de nous faire raison contre lui, en juste seigneur que vous êtes, pour la mort de |332| notre père. Nous vous prions, en d'autres termes, que vous le fassiez venir devant vous et que vous nous fassiez raison contre lui pour la mort de notre père. C'est pour cela que nous sommes venus à votre cour. Telle est la prière que nous vous adressons».

[7] Cela dit, le jeune homme se tut et n'ajouta plus un mot.

### 251. *Comment Tokhtaï manda Noghaï à sa cour pour faire raison aux fils de Tolobouga*

[1] Dès qu'il eut entendu les paroles que le damoiseau avait prononcées, paroles qu'il savait bien être la pure vérité, Tokhtaï lui répondit dans les termes suivants: «Bel ami, lui dit-il, je suis tout à fait disposé à faire ce que tu me demandes, à te faire raison contre Noghaï pour ce que Noghaï t'a fait. Nous le ferons venir à notre cour, devant moi, et nous le traiterons comme veut la justice».

[2] Tokhtaï envoya donc deux messagers à Noghaï et lui fit dire qu'il vînt à sa cour parce qu'il fallait faire raison aux fils de Tolobouga pour la mort de leur père. Mais quand les deux ambassadeurs exposèrent leur message à Noghaï, celui-ci ne se fit pas faute d'en rire. Il leur répondit qu'il se garderait bien de bouger.

[3] Une fois qu'ils eurent reçu la réponse de Noghaï, les ambassadeurs se partirent et se mirent en route. Et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à la cour de leur seigneur. Ils lui rapportèrent ce que Noghaï lui faisait dire, à savoir qu'il ne viendrait pour rien au monde. Quand Tokhtaï ouït ce que Noghaï lui faisait dire, il s'estima gravement outragé. À haute voix, de manière à ce que tous les gens présents le pussent ouïr, il s'écria: «Si Dieu m'aide», dit-il, «ou bien Noghaï viendra ici devant moi pour que raison soit faite aux fils de Tolobouga, ou bien j'irai moi-même le détruire en lui tombant dessus avec tous mes gens!»

[4] Cela dit, il ne perdit pas un instant. Il lui envoya aussitôt deux autres ambassadeurs avec le message que vous allez ouïr.

252. *Comment Tokhtaï envoya d'autres ambassadeurs à Noghaï*

[1] Les deux ambassadeurs à qui Tokhtaï confia le nouveau message se mirent en route et chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent à la cour de Noghaï. Ils se présentèrent à lui et le saluèrent très courtoisement. Noghaï leur souhaita la bienvenue. Après cela, un des messagers prit la parole et dit ce qui suit: «Beau sire Noghaï», dit-il «mon seigneur Tokhtaï vous fait dire que si vous ne venez pas à sa cour pour que raison soit faite aux fils de Tolobouga, il marchera contre vous avec tous ses gens et vous fera tout le mal qu'il pourra, en votre personne et en vos biens. Pesez donc la décision que vous prendrez [333] et la réponse que vous nous donnerez pour lui». Quand Noghaï eut entendu ce que Tokhtaï lui faisait dire, il s'estima gravement outragé. Et il fit aux messagers la réponse suivante: «Seigneurs ambassadeurs», dit-il, «vous pouvez retourner chez votre seigneur. Dites-lui de ma part que la guerre dont il me menace m'effraie fort peu. Dites-lui aussi que, s'il marche contre moi, je n'attendrai pas qu'il entre dans mes terres, mais que j'irai à sa rencontre jusqu'à mi-chemin. Voilà ce que je lui fais dire, voilà la réponse que je fais à votre seigneur». Cela dit, il se tut et ne dit plus rien.

[2] Ayant ouï ce que leur avait dit Noghaï, les deux messagers ne s'arrêtèrent pas davantage. Ils se mirent en route à l'instant. Et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent chez leur seigneur. Ils lui rapportèrent tout ce que Noghaï lui faisait dire, à savoir que ses menaces de guerre lui importaient peu et qu'il viendrait à sa rencontre jusqu'à mi-chemin.

[3] Quand il eut tout ouï et qu'il fut persuadé que la guerre ne pouvait plus être évitée, Tokhtaï ne perdit pas de temps. Il envoya aussitôt ses messagers partout où il avait des vassaux avec l'ordre de se rassembler, c'est-à-dire avec l'ordre de tous se trouver prêts pour marcher contre le roi Noghaï. Que vous dirai-je encore? Il fit les plus grands préparatifs du monde.

[4] De l'autre côté, quand Noghaï sut de façon certaine que Tokhtaï allait réellement l'attaquer et qu'il était en train de faire un si grand rassemblement de troupes, il fit lui aussi de très grands préparatifs. Moins grands, il est vrai, que ceux de Tokhtaï, car il n'avait pas les mêmes forces ni la même puissance, mais cependant très grands et très puissants.

253. *Comment Tokhtaï marcha contre Noghaï*

[1] Lorsque tout fut prêt et qu'il n'y avait plus qu'à partir, le roi Tokhtaï se mit en route avec tous ses hommes. Je puis vous dire sans mentir qu'il avait avec lui non moins de deux cent mille hommes à cheval. Ils chevauchèrent tant, journée après journée, sans trouver aucune aventure qui mérite d'être contée dans notre livre, qu'ils arrivèrent dans une très vaste

et très belle plaine: la plaine de Nerghi. Là Tokhtaï établit son camp pour attendre Noghaï. Il savait en effet que ce dernier venait à sa rencontre et qu'il marchait à grandes journées pour être le plus tôt possible sur le champ de la bataille. Il y avait avec Tokhtaï les deux fils de Tolobouga avec une fort belle compagnie d'hommes à cheval. Ils étaient venus pour venger la mort de leur père.

[2] Mais laissons là pour le moment Tokhtaï et ses hommes et |334| revenons à Noghaï et à ses gens.

[3] Vous devez savoir que, lorsqu'il sut que Tokhtaï était parti et qu'il marchait contre lui, Noghaï ne perdit pas de temps. Il se mit en route avec tous ses hommes. Et sachez qu'il avait non moins de cent cinquante mille hommes à cheval, tous gens très braves et valeureux, bien meilleurs hommes d'armes que ceux de Tokhtaï. Que vous dirai-je encore? Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis que Tokhtaï était arrivé dans la plaine que j'ai nommée plus haut quand Noghaï y arriva lui aussi avec toutes ses troupes. Il y établit lui aussi son camp, en bel et bon ordre, à dix milles des ennemis.

[4] On dressa donc les tentes. Et c'est alors qu'on aurait pu voir maints beaux pavillons de draps d'or et de soie et maintes belles tentes. On voyait bien que c'était là le camp d'un roi opulent.

[5] Le camp de Tokhtaï n'était ni moins beau ni moins riche: il l'était même davantage. Il y avait des pavillons si riches, de si riches tentes que c'était merveille de les voir.

[6] Une fois arrivés dans cette plaine de Nerghi, les deux rois accordèrent à leurs armées un peu de halte pour être frais et reposés le jour de la bataille.

#### 254. *Comment Tokhtaï et Noghaï tinrent leur parlement*

[1] Le roi Tokhtaï tint son parlement. Il assembla une grande quantité de ses hommes et, se tenant au milieu d'eux, il leur adressa les paroles que voici.

[2] «Chers frères et amis», leur dit-il, «nous sommes venus ici pour combattre contre le roi Noghaï et ses hommes. Nous avons, pour agir ainsi, de fortes raisons. Vous savez bien que toute cette haine, toute cette rancœur entre moi et Noghaï, est venue du fait qu'il a refusé de se présenter devant moi au jugement demandé par les fils de Tolobouga. Et certes, comme il a mis les torts de son côté, nous pouvons être sûrs que la victoire nous reviendra et qu'il sera occis et détruit. Chacun de nous doit donc avoir bon courage et avoir bon espoir que nous aurons le dessus. Je vous prie tous de toute façon, autant que je le sais et que je le puis, d'être valeureux et de ne rien épargner pour détruire et mettre à mort les ennemis».

[3] Après cela il se tut et ne dit plus un mot.

[4] De l'autre côté le roi Noghaï tint lui aussi son parlement. Et il prononça, au milieu de ses hommes, le discours que nous allons rapporter.

[5] «Chers frères et beaux amis», dit-il, «vous savez dans combien de batailles, dans combien de terribles rencontres, nous avons |335| déjà eu la victoire! Avec combien d'armées, meilleures que celle-ci, ne nous sommes pas mesurés, finissant toujours par en venir à bout! Eh bien! Puisque telle est la vérité, comme vous le savez vous-mêmes, la certitude de gagner cette bataille ne peut pas vous manquer. Ajoutons que nous avons grandement raison et qu'ils ont tort. En effet, comme bien vous le savez, Tokhtaï était-il donc mon seigneur pour m'appeler devant lui, à sa cour, à un jugement demandé par un je ne sais qui? Je ne veux rien ajouter de plus: je vous prie seulement tous d'agir en braves. Tâchons de nous comporter dans cette bataille de telle manière que tout le monde doive en parler et que notre nom, celui de nos héritiers, soit éternellement redouté».

[6] Cela dit, le roi Noghaï se tut et ne dit plus un mot.

255. *Où l'on parle de la grande bataille qui eut lieu entre Tokhtaï et Noghaï*

[1] Quand les deux rois eurent tenu leur parlement, ils ne perdirent pas de temps. Le matin suivant, ils se préparèrent et se disposèrent en bon et bel ordre. Le roi Tokhtaï forma vingt colonnes, mettant dans chacune de bons chefs et de bons capitaines. Le roi Noghaï en forma quinze – car chacune de ses colonnes était de dix mille cavaliers – et y mit lui aussi de bons capitaines, de bons chefs.

[2] Que vous dirai-je encore? Quand les deux rois eurent bien ordonné et rangé leur armée, les uns et les autres se mirent en marche. Et ils chevauchèrent tant, une armée contre l'autre, qu'ils arrivèrent à une portée d'arbalète les uns des autres. Alors les deux armées s'arrêtèrent et firent une courte halte.

[3] Ce ne fut, comme je viens de dire, qu'un court arrêt, car bientôt les nacaires commencèrent à sonner. Et sitôt que les nacaires commencèrent à se faire ouïr, ils se lancèrent à bride abattue les uns contre les autres. Ils encochèrent et firent partir leurs flèches.

C'est alors qu'on eût pu voir en voler, des flèches, d'un côté comme de l'autre! Leur nombre était tel que c'était chose merveilleuse à voir: on aurait dit qu'il pleuvait! C'est alors qu'on aurait pu voir chevaux et cavaliers tomber morts ou navrés à mort sur le sol!

Très grands étaient le fracas et le vacarme.

[4] Quand ils eurent lancé toutes leurs flèches, quand ils n'en eurent plus à lancer, ils mirent la main à leurs épées et à leurs masses. Ils se précipitèrent les uns contre les autres et se donnèrent de terribles coups. La mêlée commença, une mêlée très cruelle et très horrible. Ils se coupent

mains, bras, bustes et têtes. C'est alors qu'on eût pu voir des cavaliers tomber à terre morts ou blessés!

[336] [5] Les plaintes, le fracas, le choc des épées étaient si grands qu'on aurait pu ouïr le dieu tonnant!

[6] Innombrables étaient les morts, comme depuis bien longtemps on n'en avait vu dans une bataille. Il est toutefois hors de doute que les morts étaient plus nombreux dans les rangs de Tokhtaï que dans ceux de son ennemi. Car les soldats de Noghaï étaient de bien meilleurs hommes d'armes que ceux de Tokhtaï.

[7] Je puis vous assurer que les deux fils de Tolobouga se montrèrent très braves dans cette bataille et qu'ils accomplirent maints prodiges de valeur. Car ils faisaient tous leurs efforts pour venger la mort de leur père. Mais ce fut en vain, car c'était trop grande entreprise que de vouloir mettre à mort le roi Noghaï!

[8] Que vous dirai-je encore? La bataille était si cruelle, si horrible, qu'on pouvait avec raison maudire le moment où elle avait commencé. Combien en effet qui le matin étaient sains et dispos trouvèrent dans cette bataille la mort! Que de dames qui étaient mariées se trouvèrent veuves après cette bataille! Et cela ne doit point nous émerveiller, car c'était vraiment une dure bataille que celle-là.

[9] Le roi Tokhtaï n'épargna aucun effort pour soutenir ses hommes et pour maintenir son honneur. Il fit des prodiges de valeur. Sa conduite certes lui mérita les éloges du monde entier. Il se laissait transporter par son élan jusqu'au milieu des ennemis, comme si la mort lui eût été indifférente. Il frappait à droite et à gauche, dérangeait les files, dissipait les attroupements. Le courage avec lequel il combattait fut funeste ce jour-là à beaucoup, soit ennemis soit amis: funeste aux ennemis parce qu'un grand nombre d'entre eux tombèrent frappés de sa main, funeste aux amis parce que les prouesses qu'il accomplissait leur donnaient le courage et la hardiesse de courir sus aux ennemis et de tenter des choses qui leur coûtaient la vie.

[10] Je puis en dire autant du roi Noghaï. Sachez qu'il donna tant de preuves de courage qu'il n'y avait personne, ni d'un côté ni de l'autre, qui pût lui être comparé. C'est lui sans aucun doute qui remporta la palme de cette journée. Il se lançait au milieu des ennemis avec la hardiesse du lion qui se jette parmi les bêtes sauvages. Il les abattait, il les tuait, il en faisait un carnage effrayant. Il se ruait sur les attroupements les plus compacts, les rompant, les dispersant, comme s'ils eussent été des troupeaux de moutons. Ses hommes, voyant leur seigneur se conduire avec tant de hardiesse, ne s'épargnaient eux non plus aucun effort.

Ils couraient sus à l'ennemi on ne peut plus violemment et en faisaient d'horribles massacres.

[337] [11] Mais pourquoi allonger ce récit? Sachez bien que l'armée de Tokhtaï avait fait tous les efforts possibles pour soutenir son honneur. Mais

ce fut en vain. Ils avaient affaire à une armée trop brave et trop forte. Ils avaient désormais trop résisté pour ne pas s'apercevoir que résister davantage voulait dire se vouer tous à la mort. Convaincus qu'ils ne pouvaient désormais plus tenir, ils se décidèrent par conséquent à prendre la fuite. Ils se mirent à fuir avec toute la rapidité dont ils étaient capables. Le roi Noghaï et ses hommes se mirent à leur poursuite, leur donnant la chasse et les massacrant. Ils en tuèrent un grand nombre.

[12] C'est ainsi que Noghaï gagna la bataille. Et sachez qu'il y eut non moins de soixante mille morts. Le roi Tokhtaï et aussi les deux fils de Tolobouga réussirent à se mettre en sûreté.

[13] Il faut cependant que j'ajoute ceci. Vous devez savoir que pour cette campagne le roi Tokhtaï n'avait pas rassemblé tous les gens qu'il pouvait. Il était trop sûr de vaincre avec les seules troupes qu'il avait réunies, les forces que Noghaï emmenait avec lui pour cette bataille étant d'un quart inférieures aux siennes. Mais, comme vous l'avez pu ouïr, les soldats de Noghaï étaient plus valeureux et bien meilleurs hommes d'armes que les siens. C'est pourquoi il eut le dessous dans la bataille et dut subir la défaite. Plus tard cependant le roi Tokhtaï, ayant fait le rassemblement complet de ses forces, reprit virilement la lutte contre le roi Noghaï. Celui-ci fut finalement battu et occis, et avec lui quatre de ses fils, qui étaient très preux et vaillants.

[14] Et ainsi fut vengée la mort de Tolobouga.

## 256. Où l'on parle de la grande province de Rossie et de ses habitants

[1] Rossie est une très grande province du côté de tramontane.

[2] Ils sont chrétiens et suivent la loi grecque. Il y a plusieurs rois. Ils ont leur langue à eux. Ce sont des gens fort primitifs. Mais ils sont très beaux, autant les femmes que les hommes. Ils sont tous de teint blanc, avec les cheveux blonds.

[3] Ils ont, à l'entrée de la province comme à l'intérieur, la protection naturelle de beaucoup d'étroits défilés.

[4] Ils ne paient de tribut à personne. Une partie seulement d'entre eux donnent quelque chose à un roi du Ponant qui est tartare et qui a nom Tokhtaï: le Tokhtaï dont on vient de parler ci-dessus. Ils ne paient de tribut qu'à celui-ci, et encore est-ce bien peu de chose.

[5] Ce n'est pas ce qu'on appelle un pays commerçant. Il est vrai cependant qu'ils ont en grande quantité des peaux de pris, de grande |338| valeur. Ils ont beaucoup de zibelines. Ils ont en quantité des hermines, des vairs, des *ercolins*, des renards. Et toutes lesdites peaux sont chez eux de la meilleure qualité. Elles sont les plus belles qui soient au monde. Ils ont de la cire à profusion. Ajoutons qu'ils ont beaucoup d'argentières, d'où ils tirent l'argent en grande abondance.



[6] Il n'y a rien d'autre qui mérite d'être noté dans notre livre.

Aussi laisserons-nous cette province pour vous parler de la Mer Majeure, des provinces et des gens qui se trouvent, tout autour, sur ses côtés, comme vous le pourrez ouïr ci-dessous tout au long. Et nous commencerons avant tout par Constantinople.

[7] Mais il est bon de vous dire encore auparavant quelque chose sur une province qui se trouve entre la tramontane et le mistral.

257. [*Où l'on parle de la province de Lac*]

[1] Sachez donc que, dans la direction que je viens d'indiquer, se trouve une province appelée Lac, qui confine avec la Rossie. Elle a son roi. Les gens sont en partie chrétiens et en partie sarrasins. Ils ont des peaux de valeur en grande quantité, que les marchands écoulent dans maints autres pays. Ils vivent de commerce et d'industrie.

[2] Il n'y a rien d'autre qui vaille la peine d'être dit. Aussi laisserons-nous ce sujet pour vous parler d'autre chose.

[3] Je veux pourtant vous dire encore au sujet de la Rossie certaines choses que j'ai oubliées.

258. [*Où l'on parle encore de la province de Rossie*]

[1] Sachez donc qu'en Rossie il fait un froid si intense qu'on a de la peine à le supporter et à ne pas en mourir. Un froid aussi intense que dans ce lieu, on ne le trouve en aucune partie du monde.

[2] Si les gens parviennent à empêcher que ce froid excessif ne les tue, c'est grâce uniquement aux nombreuses étuves qu'il y a chez eux. Les étuves y sont en effet, par bonheur, très fréquentes. Les nobles et les grands les font construire par dévotion comme chez nous on fait construire les hôpitaux. Lesdites étuves sont ouvertes constamment pour quiconque a besoin de s'y abriter.

[3] Car vous devez savoir que le froid est parfois si intense que ceux qui sont forcés d'être dehors et de circuler par la ville, soit qu'ils doivent rentrer chez eux soit qu'ils doivent aller quelque part pour leurs affaires, ne peuvent passer d'une étuve à l'autre sans courir le risque de geler. Et cela, quoique les dites étuves soient si fréquentes, si voisines l'une de l'autre: tellement voisines qu'on |339| peut bien dire qu'il y en a une chaque soixante pas. Comme je vous l'ai dit, quand quelqu'un sort bien réchauffé d'une étuve et continue sa route, il se sent glacé avant d'arriver à une autre. Quand il y arrive, il y entre aussitôt et se réchauffe. Une fois réchauffé, il se remet en route et se dirige vers une autre étuve. Et il fait ainsi jusqu'à ce qu'il arrive chez lui ou au lieu où il doit aller. Et ils

courent toujours pour arriver bien vite d'une étuve à l'autre et pour faire obstacle à l'engourdissement. Et bien souvent il arrive que quelque personne, insuffisamment vêtue, ou à qui son âge avancé ne permet pas de marcher rapidement, ou bien de complexion plus faible que les autres, ou encore parce que son habitation est trop éloignée, avant que d'une étuve elle puisse arriver à une autre, tombe à terre engourdie par le froid. Et elle y resterait, mais d'autres passants la prennent aussitôt, la portent à l'étuve et la déshabillent. À mesure qu'elle se réchauffe, elle reprend ses sens et se ranime.

[4] Or sachez que les étuves sont faites de la manière suivante.

[5] Elles sont construites avec de grosses poutres placées en carré l'une sur l'autre, ajustées de telle manière qu'entre l'une et l'autre il ne reste aucune fissure au travers de laquelle on puisse voir, si bien mastiquées, dans les interstices, avec de la chaux et d'autres substances, que du dehors n'y peuvent entrer ni le vent ni le froid. Dans la partie supérieure, près du toit, les étuves ont une fenêtre par où sort la fumée quand on allume le feu pour les chauffer. Car il y a, dans lesdites étuves, de grandes provisions de bois: les gens en prennent, en mettent une belle pile sur le feu et font une belle flambée. Tant que le bois, en brûlant, fait de la fumée, on tient ouverte la fenêtre d'en haut et la fumée sort par là. Quand il n'y a plus de fumée, on ferme alors la fenêtre au moyen d'un feutre très épais. Il reste un beau monceau de braises qui tient l'étuve très chaude. Dans la partie inférieure, dans un des côtés de l'étuve, il y a une seconde fenêtre solidement fermée elle aussi par un feutre très épais. Cette fenêtre on ne l'ouvre que quand on veut donner de la lumière à l'étuve et que le vent ne souffle pas. Si le vent souffle et qu'on veuille donner de la lumière à l'étuve, on ouvre la fenêtre d'en haut. La porte par laquelle on entre est de feutre elle aussi.

[6] Ainsi sont faites lesdites étuves. Il faut noter au surplus que les nobles et les riches ont chacun leur propre étuve. Ajoutons que les maisons sont aussi toutes bien fermées contre les rigueurs du froid.

[7] Et nous vous dirons un usage qu'ils ont.

[8] Ils se font avec du miel et du panic une sorte de vin: une [340] boisson qui est exquise et qui s'appelle cervoise. De cette cervoise ils aiment à se gorger et ils se réunissent exprès pour en boire. Je vous dirai comment. Sachez donc qu'on forme de nombreuses compagnies, d'hommes et de femmes, surtout de nobles et de magnats, compagnies de trente, quarante ou cinquante personnes, où les maris mènent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Chaque compagnie élit dans son sein un roi, ou en d'autres termes un commandant, et se fait des statuts, de manière que si par exemple quelqu'un prononce un nom qui ne convient pas ou fait quelque chose qui est contre les statuts, il est puni par le chef que la compagnie s'est donné. Il y a certains personnages - nous dirions des taverniers - qui ont de grands dépôts de cette cervoise et qui peuvent en

servir aux buveurs. Les compagnies dont j'ai parlé ont ainsi des tavernes où elles peuvent se réunir. Elles y passent à boire la journée entière. À ces libations ils donnent le nom de *straviza*. Au soir les taverniers font le compte de la cervoise bue et chacun paie sa part, plus la part de sa femme et de ses fils s'il les a amenés avec soi.

[9] Dans les dites *straviza* ou libations si l'on préfère, il arrive qu'ils se font prêter de l'argent, donnant leurs fils en gage, par quelque marchand étranger, de Gazarie, de Soldadie, ou de quelque autre pays limitrophe: ils dépensent le dit argent en boisson et ainsi ils vendent leurs enfants.

[10] Quant aux dames, contraintes à rester le jour entier dans ces sortes d'orgie, je vous dirai comment elles font quand les prend le besoin d'uriner. Elles ne sortent pas de la taverne. Leurs suivantes s'approchent d'elles avec de grosses éponges et les leur glissent par dessous avec tant d'habileté que les autres gens présents ne s'en aperçoivent pas. Car l'une fait semblant de discourir avec la dame et l'autre pendant ce temps lui enfille l'éponge par dessous. Et la dame, tout en restant assise, urine dans l'éponge: éponge que la suivante emporte ensuite toute gonflée. C'est ainsi qu'elles urinent toutes les fois qu'elles en sentent le besoin.

[11] Et nous vous raconterons un fait qui arriva une fois dans ce pays.

[12] Sachez donc qu'un tel rentrait un soir avec sa femme d'une de ces tavernes où ils avaient bu pendant toute la journée, quand à un certain moment la femme s'accroupit pour uriner. Les poils des cuisses, gelés par le froid intense, restèrent collés aux herbes, en sorte que la dame, ne pouvant plus se mouvoir, car les efforts qu'elle faisait pour se libérer étaient trop douloureux, cria au secours. Alors le mari, ivre-mort, ému de pitié pour sa femme, s'inclina sur la partie du corps qui la faisait souffrir et se mit [341] à souffler espérant détruire la glace par la chaleur de son souffle. Mais tandis qu'il soufflait, l'humidité de son haleine se congela et de cette manière les poils de sa barbe restèrent collés aux poils des cuisses de la dame. Et lui non plus, à cause de la douleur excessive, ne pouvait se remuer de sa position et restait là, plié en deux. Il fut nécessaire que quelqu'un arrivât et les délivrât de cette glace pour qu'ils pussent partir de là.

[13] Sachez aussi que les gens de cette contrée ont comme grosse monnaie des verges d'or de la longueur d'une palme et de la valeur de cinq gros chacune. Ils emploient comme petite monnaie des têtes de martre.

[14] Cette province est si grande qu'elle s'étend jusqu'à la Mer Océane. Et sachez qu'ils ont dans cette mer plusieurs îles où naissent beaucoup de gerfauts et de faucons pèlerins: en si grand nombre même qu'ils en peuvent envoyer dans plusieurs parties du monde.

[15] Sachez aussi que pour aller de Rossie en Noroec le voyage n'est pas bien long. Sans le grand froid qu'il y fait on pourrait y aller en fort peu de temps. Mais le froid intense ne permet pas d'y aller si aisément.

[16] Maintenant nous laisserons ceci pour vous parler de la Mer Majeure, comme je vous l'ai dit plus haut. Il est vrai que nombreux sont les marchands, nombreuses les personnes qui la connaissent, mais plus nombreux encore sont ceux qui n'en savent rien. Pour ces derniers il est donc utile d'en parler. Et c'est ce que nous ferons en commençant d'abord par son embouchure, par le détroit de Constantinople.

259. *Où l'on parle de la bouche de la Mer Majeure*

[1] À l'entrée même du détroit par lequel on accède à la Mer Majeure, du côté du ponant, il y a une montagne appelée le Phare

<...>

[2] Nous voulions vous parler de la Mer Majeure et nous avons commencé notre récit. Mais nous avons changé d'avis. C'est là un sujet parfaitement connu de beaucoup de gens.

[3] Aussi en resterons-nous là.

---

259 1 *Il dattiloscritto presenta una sequenza di puntini di sospensione che occupa due righe (vedi Simion § 2; Burgio § 3.2).*